

LE MÉMORIAL
DE
SAINTE-HELENE

PAR
LE COMTE DE LAS CASES
SUIVI DE
NAPOLÉON DANS L'EXIL
PAR O'MÉARA
ET DU SÉJOUR DU D^U ANTONMARCHI A SAINTE-HELENE

TOME QUATRIÈME



PARIS
LIBRAIRIE GARNIER FRÈRES
6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6

LE MÉMORIAL

DE

SAINTE-HÉLÈNE

CHAPITRE X

(SUITE)

Louis XVI. — Marie-Antoinette. — M^{me} Campan. — Léonard.
— Princesse de Lamballe.

Judi 17

Vers midi, l'Empereur m'a fait demander; il venait de déjeuner. Il ne se trouvait pas mieux. Il a essayé de causer quelque temps, puis a lu en anglais quelques pages du *Vicaire de Wakefield*. L'assoupissement durait encore. Après de vains efforts pour combattre le sommeil, il m'a dit qu'il allait s'y abandonner et se jeter sur son lit: il était d'autant plus étonné de ce besoin, qu'il disait avoir bien dormi dans la nuit.

L'Empereur n'a paru que pour le dîner, toujours combattant son assoupissement. Après le dîner il a essayé de lire quelque chose de *Don Quichotte*, mais il l'a interrompu presque aussitôt et s'est

retiré. Comme il était de fort bonne heure, il m'a fait demander, après s'être mis au lit, et m'a retenu près d'une heure, causant sur divers objets.

La conversation a conduit à Louis XVI, à la reine, à Madame Elisabeth, à leur martyre, etc. L'Empereur me demandait ce que j'avais connu du roi et de la reine, ce qu'ils m'avaient dit lors de ma présentation, etc. Les formes, les circonstances étaient les mêmes, disais-je, que celles qui avaient été adoptées pour lui sous l'Empire. Quant au caractère, je disais qu'en général on avait été d'accord que la reine avait trompé l'attente publique, qu'elle avait fait croire, dès les premiers instants de l'orage, à de grands talents, à beaucoup d'énergie, et qu'elle n'avait ensuite montré rien de tout cela. Quant au roi, je me contentais de rendre à l'Empereur l'opinion de M. Bertrand de Molleville, que j'avais beaucoup connu, et qui avait été son ministre de la marine au plus fort de la crise. Il lui reconnaissait une instruction peu commune, un jugement très sain, des intentions excellentes, mais tout finissait là, et il ne manquait jamais de se noyer ensuite dans la multiplicité des conseils qu'il sollicitait, aussi bien que dans l'irrésolution et les vices de leur exécution.

L'Empereur a répondu à son tour par le portrait de la reine, fourni par M^{me} Campam, qui, disait-il, ayant été sa confidente et lui ayant porté beaucoup de zèle, d'affection et de fidélité, avait beaucoup de choses à dire, et méritait d'être considérée comme une bonne autorité. M^{me} Campan, ajoutait-il, l'avait souvent entretenu des plus petits détails de la vie privée de la reine, et il en a raconté une foule de choses, toutes venues de cette source.

La reine, selon M^{me} Campan, était une femme charnante, mais sans nulle capacité ; bien plus calculée pour les plaisirs que pour la haute politique ; d'un très bon cœur, nullement prodigue, plutôt avare, et pas du tout à la hauteur de la crise qui la dévora ; au surplus, d'intelligence suivie avec les machinations du dehors, et ne doutant nullement de sa délivrance par l'étranger, et pour le moment même où elle succomba sous l'effroyable 10 août, catastrophe amenée précisément par les intrigues et les espérances mêmes de la cour, que l'impérialisme du roi et les inconsidérations de tout ce qui l'entourait rendaient connues de tout le monde.

« Dans l'affreuse nuit du 5 au 6 octobre, à Versailles, disait l'Empereur, une personne très distinguée dans les affections de la reine, et que j'ai fort maltraitée plus tard à Radstadt, accourut auprès de cette princesse, soit qu'elle eût été mandée, soit qu'elle fût venue partager ses périls. Et c'est dans d'aussi cruels moments, du reste, observait l'Empereur, que les conseils et les consolations sont nécessaires de la part de ceux qui nous sont dévoués. Lorsque la catastrophe arriva, que le palais fut forcé, la reine se sauva dans les appartements du roi, mais son confident courut les plus grands dangers et n'échappa qu'en sautant par une fenêtre »

Je disais à l'Empereur que la reine avait beaucoup perdu dans l'esprit de l'émigration, par les malheurs de Varennes ; on lui reprochait de n'avoir pas voulu laisser le roi partir seul et, une fois du voyage, de n'avoir pas su le diriger avec habileté ni énergie. On ne saurait se figurer en effet le décousu et les fautes de ce voyage. Un de ses détails

qui ne semblera pas le moins bizarre ni le moins grotesque, c'est que Léonard, le fameux coiffeur de la reine, qui en faisait partie, trouva moyen de passer dans son cabriolet au milieu de la bagarre, et qu'il nous arriva à Coblentz avec le bâton de maréchal, dit-on, que le roi avait emporté des Tuileries pour le remettre à M. de Bouillé, au moment de la rencontre.

« Du reste, terminait l'Empereur, c'était une maxime établie dans la maison d'Autriche, que de garder un silence profond sur la reine de France. Au nom de Marie-Antoinette ils baissent les yeux et changent significativement la conversation comme pour échapper à un sujet désagréable et embarrassant. C'est, continuait l'Empereur, une règle adoptée par toute la famille, et recommandée à ses agents du dehors. Ainsi, nul doute que les soins des princes français pour la remettre dernièrement en scène à Paris, ne déplaisent beaucoup à Vienne. »

L'Empereur passait ensuite à la princesse de Lamballe, dont il n'avait aucune idée. Je pouvais aisément le satisfaire; je l'avais beaucoup connue. Une parente de mon nom étant sa dame d'honneur lorsque j'arrivai à Aix-la-Chapelle, au commencement de mon émigration, je fus reçu auprès d'elle comme de sa maison, et traité avec une grande bonté.

La princesse de Lamballe, disais-je, réunissait auprès d'elle, dans cette ville, beaucoup de débris de Versailles, de vieux courtisans et d'anciennes personnes à la mode. Il y venait aussi beaucoup d'illustres étrangers : j'y vis souvent le roi de Suède, Gustave III, sous le nom de comte de Haga;

le prince Ferdinand de Prusse, avec ses enfants, dont l'aîné, le prince Louis, a été tué quelques instants avant la bataille d'Iéna, la duchesse de Cumberland, veuve d'un frère du roi d'Angleterre, etc., etc.

Lorsque Louis XVI, acceptant solennellement la Constitution, recomposa sa maison, la princesse reçut une lettre officielle de la reine, pour l'engager à reprendre auprès d'elle ses fonctions de surintendante. La princesse prit l'avis de ses vieux conseillers, qui tous pensèrent que la reine n'étant point libre et le danger pouvant être grand à Paris, il ne fallait pas s'y rendre, et regarder la lettre de la reine comme non avenue. La princesse ayant demandé ailleurs ce qu'on en pensait, on eut le malheur de répondre : « Madame, vous avez partagé les prospérités de la reine, il serait bien beau de lui montrer de la fidélité, surtout aujourd'hui que vous avez cessé d'être sa favorite. » La princesse avait le cœur élevé, les affections tendres, la tête volontiers romanesque; elle déclara le lendemain qu'elle partait pour Paris. Cette malheureuse princesse retourna donc dans la capitale avec pleine connaissance du péril : elle est tombée illustre victime de sa générosité et de ses beaux sentiments. Mes parents m'avaient offert à elle ; un moment je dus la suivre ; mon âge et le peu d'instants que j'avais paru à Paris eussent pu me laisser auprès d'elle à peu près inconnu, et j'aurais peut-être pu être utile ; mais au moment du départ la princesse y vit des inconvénients et me commanda d'y renoncer. Toutefois je demeurai son nouvel-liste : je lui mandais tous les deux jours, de la meilleure foi du monde, les histoires et les contes

ridicules de tout genre dont on flattait nos illusions, et que nous ne manquions pas d'adopter avec la foi la plus robuste. Je les lui mandais encore que nous étions déjà en campagne, je les lui mandais encore qu'elle n'était déjà plus !... A la douleur extrême que je ressentis de son effroyable destinée, dut se joindre quelque temps la crainte secrète d'y avoir contribué peut-être par mes bulletins; et le hasard fait, ajoutais-je à l'Empereur, que je me trouve avoir ici quelques lignes qu'elle traçait peu de jours avant la hideuse catastrophe dont elle nous a laissé l'horrible souvenir; elles sont datées *du haut de mon donjon*. C'était ainsi qu'elle appelait précisément le pavillon de Flore, qu'elle occupait en cet instant aux Tuileries.

On nous enlève quatre des nôtres. — Premières années de l'Empereur.

Vendredi 18.

Je n'ai vu l'Empereur qu'à cinq heures; il m'a fait appeler dans le salon. Il continuait à n'être pas bien; cependant il avait travaillé avec le grand-maréchal tout le matin. Il a fait appeler successivement tout le monde; il était ennuyé, pesant et cependant agité; il cherchait de toute manière à se distraire. Il a essayé successivement les échecs, le domino et les échecs encore; enfin il est rentré dans sa chambre, n'y pouvant plus tenir. Il est certain que le temps et les circonstances concourent sans doute à nous créer une espèce de tourment nouveau et difficile à supporter. La saison est aigre et prend sur les nerfs. Les mesures accumulées contre nous sont pires encore. Chaque parole du

gouverneur porte autour de nous la désolation et la douleur. Aujourd'hui il a signifié l'éloignement de quatre individus de l'établissement, et des larmes amères et générales ont coulé parmi tous les gens, les uns par la douleur de s'éloigner, les autres par le chagrin de voir enlever leurs compagnons, et la crainte de partager bientôt à leur tour le même sort. C'était la redoutable Scylla enlevant du vaisseau d'Ulysse quatre des siens pour les dévorer.

Le gouverneur m'a fait dire aussi qu'il m'enlèverait mon domestique, habitant de l'île dont j'étais fort content. Il a craint sans doute qu'il ne se fût trop attaché. Il se propose de m'en donner un lui-même, ce dont je le remercie, et n'aurai garde de profiter.

L'Empereur a peu mangé à dîner; mais, après le dessert, il s'est mis à causer; il a pris le sujet de ses premières années; il s'est animé. C'est toujours pour lui un objet plein d'attraits, une source toujours nouvelle d'un vif intérêt; il répétait une partie de ce que j'ai déjà dit ailleurs; il se reportait à cet heureux âge, disait-il, où tout est gaieté, désir, jouissance; à ces heureuses époques de l'espérance, de l'ambition naissante, où le monde tout entier s'ouvre devant vous, où tous les romans sont permis. Il parlait du temps de son régiment, des plaisirs de la société, des bals, des fêtes. En parlant de la somptuosité de l'une d'elles, qu'il élevait fort haut: « Après tout, disait-il, je ne saurais trop guère la classer: car il est à croire que mes idées de somptuosité d'alors sont un peu différentes de celles d'aujourd'hui, etc. »

Il nous disait, en recherchant certains détails, qu'il lui serait difficile d'assigner sa vie année par

année. Nous lui disions que, s'il pouvait seulement s'en rappeler quatre ou cinq, nous nous chargerions de toutes les autres. De là, il est revenu sur son début militaire à Toulon, les causes qui l'y avaient fait envoyer, les circonstances qui avaient fait ressortir ses moyens, l'ascendant subit que lui avaient donné ses premiers succès, l'ambition qu'ils avaient fait naître ; et tout cela, disait-il, n'allait pas encore fort haut « J'étais loin de me regarder encore comme un homme supérieur. » Et il a répété que ce n'était qu'après Lodi que lui étaient venues les premières idées de la haute ambition, laquelle s'était tout à fait déclarée sur le sol de l'Egypte après la victoire des Pyramides et la possession du Caire, etc. « Alors vraiment je crus pouvoir m'abandonner, disait-il, aux plus brillants rêves, etc., etc. »

L'Empereur était devenu fort gai, très causant : il était minuit quand il s'est retiré. C'était une espèce de résurrection.

Romans de M^{me} de Genlis.

Samedi 19

Les quatre proscrits : le Polonais, Santini, Archambault et Rousseau, l'argentier, nous ont quittés vers le milieu du jour. Une heure après ils étaient sous voile pour le Cap, dans un petit bâtiment, avec un vent très fort.

L'Empereur m'a fait appeler sur les trois heures dans le salon. Il s'est fait apporter les romans de M^{me} de Genlis. Il en a parcouru tout haut quelques-uns. Il les a bientôt laissés ; ils ne lui disaient rien, remarquait-il. Il n'en était pas ainsi de moi,

quelques pages ont touché des cordes délicates : c'étaient certains détails de la bonne société de la capitale, les noms des rues, des monuments, des conversations familières, des portraits connus, des ressouvenirs directs ; ces images n'étaient point sans effet sur moi. Les réalités existaient, j'existais moi-même, et pourtant les lieux, les temps, et déjà l'éternité sans doute nous séparaient. Je pouvais juger en ce moment que les jouissances, les plaisirs ne m'étaient rien ; mais les personnes, les localités même se représentaient avec des attraits qui me laissaient une douce et profonde mélancolie.

A l'arrivée du grand-maréchal pour le travail, l'Empereur lui a dicté jusqu'à dîner.

Le soir, l'Empereur a demandé les *Mille et une Nuits*, qu'il a bientôt laissées.

Estimation de la bibliothèque. — La famille du grand-maréchal se rapproche de nous

Dimanche 20

J'ai passé la journée à l'estimation des livres qu'on nous a envoyés de Londres, et pour lesquels on a réclamé à l'Empereur une somme énorme. Notre estimation n'a pu en atteindre la moitié.

Je n'élève assurément aucun doute sur le déboursé fait par le gouvernement de la somme qu'il réclame à l'Empereur ; mais ayant quelques données sur les marchés de cette nature, je n'hésite pas à prononcer que le libraire en a reçu tout au plus un tiers, peut-être moins encore.

Du reste, l'inexactitude, l'incurie et des irrégularités manifestes ont présidé à cet envoi, et le caractérisent particulièrement.

1° On n'a point envoyé les livres qui avaient été demandés, et nous en avons reçu grand nombre qui n'étaient pas sur notre liste de demande.

2° Les éditions sont mauvaises, et la plupart des ouvrages évidemment de rebut. Plusieurs sont incomplets et défectueux. C'est un libraire dont on a facilité les intérêts, et nullement quelqu'un qu'on a cherché à satisfaire. A côté de ces ouvrages de rebut, on en trouve d'un luxe très recherché et fort inutile, tels que Gentil-Bernard, etc., etc. C'est que le libraire favorisé les aura eus dans sa boutique, qu'il a voulu les faire passer, et a ainsi écoulé ce qui lui a plu.

3° On ne saurait alléguer pour excuser le prix et les éditions, que c'est là tout ce qu'on a pu se procurer à Londres, et c'est pourtant ce qu'on a osé faire. La lenteur mise à exécuter cette commission a laissé cent fois le temps de se pourvoir à Paris, où l'on eût trouvé tout ce qui avait été demandé, d'où l'on n'eût fait venir que ce qui avait été demandé, et où on l'eût obtenu bon et aux vrais prix.

4° Les droits énormes d'importation en Angleterre ne sauraient non plus nous être portés raisonnablement en compte, puisque ces livres, achetés pour Sainte-Hélène, ont dû être sujets à un *drawback* (retour), ou même n'auraient pas dû entrer du tout en Angleterre. Quel est donc le simple particulier qui, d'après tous ces motifs, n'aurait à élever de très justes griefs, sur lesquels les tribunaux ne manqueraient pas de prononcer favorablement ? Mais tout cela est encore trop bon pour Sainte-Hélène et l'illustre captif sur son roc ; lui et les siens demeurent en dehors de toutes lois.

L'Empereur n'a paru dans le salon qu'un instant avant le dîner; il n'avait vu encore personne de la journée, nous a-t-il dit. Il avait cherché et trouvé de la distraction dans un travail continu.

Après le dîner, il est revenu aux *Mille et une Nuits*.

Aujourd'hui le grand-maréchal et sa famille ont quitté Hutt's-Gate, leur première demeure, qui était à près d'une lieue de nous. Ils sont venus s'établir enfin à leur nouvelle maison, ce qui nous met désormais presque sous le même toit. C'était un événement pour eux et pour nous.

Expédition de saint Louis en Égypte. — Nos femmes auteurs; M^{me} de Stael. — Les écrivains ennemis de Napoléon ne mordront que sur du granit.

Lundi 21

J'ai été voir M^{me} Bertrand après déjeuner; elle était tellement tenue au secret à Hutt's-Gate, qu'elle ne perdra rien à être enfermée dans notre enceinte; mais nous, nous y gagnerons beaucoup. Pour mon compte, j'ai cru retrouver quelque chose de la famille.

Notre enceinte se rétrécit chaque jour. Les sentinelles s'accroissent, tout nous rappelle à chaque instant notre horrible prison.

L'Empereur me disait, durant sa toilette, qu'il voulait absolument reprendre son travail régulier qu'avaient interrompu les derniers tourments de cet horrible gouverneur. Je l'y engageais de toutes mes forces, et pour lui et pour nous, et pour la France, et pour l'histoire.

Le temps était trop mauvais pour que l'Empereur eût pu prendre l'air. Il a gagné sa biblio-

thèque, fouillé dans les *Croisades* de Michaud et dans les *Mémoires de Joinville*. De là il est passé au salon, et a causé encore quelque temps, particulièrement sur le domestique qu'on veut m'enlever et sur celui qu'on veut me donner, etc

Le gouverneur ne veut donner de l'argenterie de l'Empereur, que plus d'un cinquième de moins qu'on ne l'estime à Paris, et pourtant il ne veut permettre ni concours ici, ni transport à Londres.

Les malheureuses gens qu'on a embarquées pour le Cap n'auront que la nourriture de matelot. Du reste, j'ai appris à cette occasion, qu'il en avait été de même à bord du *Northumberland*, où les gens de l'Empereur n'avaient eu d'autres douceurs, au-dessus des gens de l'équipage, que ce qu'ils avaient pu se procurer à leurs dépens.

Après dîner, l'Empereur a lu, dans Joinville, l'expédition de saint Louis en Égypte; il l'analysait, en faisant ressortir les fautes, comparait les mouvements, le plan d'alors avec celui qu'il avait adopté lui-même, et concluait que, s'il avait agi de même que saint Louis, il eût eu infailliblement le même sort.

S'étant retiré de bonne heure et m'ayant fait appeler près de lui, la conversation a repris sur ses courses en Égypte et en Syrie. La *Mathilde* de M^{me} Cottin, qui en avait fait le théâtre de son roman, s'est trouvée mentionnée, et cela a conduit l'Empereur à passer en revue nos femmes auteurs. Il a parlé de M^{me} Roland et de ses *Mémoires*, de M^{me} de Genlis, de M^{me} Cottin, dont il venait de lire *Claire d'Albe*, et de M^{me} de Staël. Il s'est fort arrêté sur cette dernière, et a répété en partie ce qu'on a déjà vu. Parlant de son exil, il disait : « Sa de-

meure à Coppet était devenue un véritable arsenal contre moi ; on venait s'y faire armer chevalier ; elle s'occupait à me susciter des ennemis, et me combattait elle-même. C'était tout à la fois Armide et Clorinde. » Ensuite se résumant, ainsi que cela lui était ordinaire, il a conclu : « Et puis, en somme, il est vrai de dire que personne ne saurait nier, qu'après tout, M^{me} de Stael est une femme d'un très grand talent, fort distinguée, de beaucoup d'esprit : elle restera.

« Plus d'une fois autour de moi, et dans l'espoir de me ramener, on a essayé de me faire entendre qu'elle était un adversaire redoutable, et pourrait devenir une alliée utile. Il est sûr que, si elle m'eût adopté, au lieu de me dénigrer, ainsi qu'elle l'a fait, j'y eusse pu gagner sans doute ; car sa position et son talent la faisaient régir les coteries ; et l'on connaît toute leur influence à Paris. » Puis il a ajouté encore : « Et malgré tout le mal qu'elle a dit de moi, sans compter tout celui qu'elle dira encore, je suis loin assurément de la croire, de la tenir pour une méchante femme : tout bonnement c'est que nous nous sommes fait la petite guerre, et voilà tout. »

De là, passant à la foule d'écrivains déclamant contre lui, il a dit : « Je suis destiné à être leur pâture ; mais je redoute peu d'être leur victime : ils mordront sur du granit. Ma mémoire se compose toute de faits et de simples paroles ne sauraient les détruire. Pour me combattre avec succès, il faudrait se présenter avec le poids et l'autorité de faits à soi. Si le grand Frédéric, ou tout autre de sa trempe, se mettait à écrire contre moi, ce serait autre chose : il serait temps alors de commencer à

m'émouvoir peut-être ; mais, quant à tous les autres, quelque esprit qu'ils y mettent, ils ne tireront jamais qu'à poudre. Je survivrai... et quand ils voudront être beaux ils me vanteront. »

Soin des blessés aux armées ; le baron Larrey, circonstance caractéristique.

Mardi 22, mercredi 23.

Le temps a été très mauvais. L'Empereur, qui souffrait des dents, et dont une joue était fort enflée, n'a pu sortir ces deux jours. J'en ai passé la plus grande partie auprès de sa personne, dans sa chambre ou dans le salon, dont il avait fait un lieu de promenade, en laissant ouvertes les portes de communication.

Dans les divers objets de sa conversation, une fois il m'a dit certaines choses qui lui étaient revenues, et qui me réjouissaient fort. Rien ne prouvait assurément l'affreux de notre situation, comme le prix que j'attachais à cela. Mais tout se proportionne au cercle dans lequel on se trouve renfermé.

Dans un autre moment, l'Empereur regrettait d'être aussi paresseux sur l'anglais. Je lui disais qu'il en possédait à présent tout ce qui lui était nécessaire. Il lisait tous les ouvrages ; il ne lui restait plus qu'à régulariser ; mais la règle et le compas étaient-ils bien faits pour lui ?

A la suite d'une foule d'objets, l'Empereur s'est arrêté sur le chirurgien baron Larrey, dont il a fait le plus grand éloge, disant qu'il avait laissé dans son esprit l'idée du véritable homme de bien ; qu'à la science il joignait au dernier degré toute la vertu d'une philanthropie effective : tous les blessés

étaient de sa famille ; il n'était plus pour lui aucune considération dès qu'il s'agissait de ses hôpitaux. « Dans nos premières campagnes républicaines, tant calomniées, disait l'Empereur, le département de la chirurgie éprouva la plus heureuse des révolutions, laquelle s'est répandue depuis dans toutes les armées de l'Europe ; or, c'est en grande partie à Larrey que l'humanité est endettée de ce bienfait. Aujourd'hui, les chirurgiens partagent les périls des soldats ; c'est au milieu du feu même qu'ils venaient prodiguer leurs soins. Larrey a toute mon estime et ma reconnaissance, etc. »

N.-B Il paraît que cette impression si favorable éprouvée par Napoléon s'est évidemment retracée à son esprit dans ses derniers instants, car il a consacré à M. Larrey un souvenir de sa main avec cette apostille si glorieuse *L'homme le plus vertueux que j'aie rencontré*. A la lecture de ces lignes, j'ai bien pensé que quelque circonstance toute particulière avait déterminé un aussi magnifiqué témoignage, et voici ce que j'ai recueilli.

Après les batailles de Lutzen, Wurzen et Bautzen, Napoléon, victorieux, fit appeler le chirurgien Larrey pour connaître, suivant sa coutume, l'état et le nombre des blessés. Or, ils se trouvaient dans cet instant en proportion extraordinairement supérieure à d'autres temps et à d'autres actions. L'Empereur en fut surpris et cherchait à en expliquer la cause. M. Larrey la trouvait, indépendamment des circonstances locales, dans la masse des soldats, qui, voyant le feu pour la première fois, se trouvaient plus gauches dans leurs mouvements et moins adroits contre le péril. L'Empereur, peu satisfait et fort préoccupé de cette cir-

constance, questionna ailleurs ; et comme il se trouvait en ce moment bien des personnes fort lassées de la guerre, qui eussent désiré la paix à tout prix, et n'eussent été nullement fâchées d'y voir l'Empereur amené par force : soit calcul, soit conviction, il lui fut répondu que l'immensité des blessés ne devait point étonner ; que la grande partie l'était à la main, et que la blessure était de leur propre fait, et pour n'avoir plus à se battre. Ce fut un coup de foudre pour l'Empereur ; il répéta ses informations, et reçut le même résultat ; il en était au désespoir. « S'il en était ainsi, s'écriait-il, malgré nos succès, notre position serait sans remède, elle livrerait la France pieds et poings liés aux barbares » Et cherchant dans son esprit comment arrêter une telle contagion, il fit mettre à l'écart tous les blessés d'une certaine nature ; nomma une commission de chirurgiens présidée par Larrey, pour constater leurs blessures, résolu de sévir d'une manière exemplaire contre ceux qui auraient eu la lâcheté de se mutiler eux-mêmes. M. Larrey, toujours opposé à l'idée de la mutilation volontaire, qui, selon lui, compromettait l'honneur de l'armée et celui de la nation, se présenta devant l'Empereur pour renouveler ses observations. Napoléon, irrité de son obstination, qu'on avait eu soin de faire ressortir encore, lui dit d'un front sévère : « Monsieur, vous me ferez vos observations officiellement, allez remplir votre devoir. »

Le baron Larrey se mit aussitôt au travail, mais avec solennité ; et poursuivant les plus petits détails, il avançait lentement, tandis que divers motifs rendaient bien des gens impatients ; on savait que

l'Empereur l'était beaucoup. On ne manqua pas même d'aller jusqu'à faire observer à M. Larrey que sa position était des plus délicates, périlleuse même : il demeura sourd et imperturbable. Enfin, au bout de quelques jours il se rendit auprès de l'Empereur, insistant pour remettre lui-même son travail en personne. « Eh bien, Monsieur, lui dit l'Empereur, persistez-vous toujours dans votre opinion ? — Je fais plus, Sire, je viens la prouver à Votre Majesté : cette brave jeunesse était indignement calomniée ; je viens de passer beaucoup de temps à l'examen le plus rigoureux, et je n'ai pas trouvé un coupable ; il n'y a pas un de ces blessés qui n'ait son procès-verbal individuel ; des ballots me suivent, Votre Majesté peut en ordonner l'examen. » Cependant, l'Empereur le considérait avec des regards sombres. « C'est bien, Monsieur, lui dit-il, en saisissant son rapport avec une espèce de contraction ; je vais m'en occuper » Et il se mit à marcher à grands pas dans son appartement, d'un air agité et combattu ; puis revenant bientôt à M. Larrey avec un visage tout à fait dégagé, il lui prend affectueusement la main, et lui dit d'une voix émue : « Adieu, Monsieur Larrey, un souverain est bien heureux d'avoir affaire à un homme tel que vous ! On vous portera mes ordres. » Et M. Larrey reçut le soir même, de la part de Napoléon, son portrait enrichi de diamants, six mille francs en or et une pension sur l'État, de trois mille francs, *sans exclusion*, est-il dit au décret, de toute autre récompense méritée par ses grades, son ancienneté et ses services futurs.

Un pareil trait est précieux pour l'histoire, en ce qu'il fait connaître un homme de bien, qui n'hé-

site pas à défendre la vérité contre un monarque prévenu, irrité ; et en ce qu'il fait ressortir toute la grande âme de celui-ci, dans le bonheur, la reconnaissance qu'il témoigne de se voir détrompé.

L'Empereur accepte mes quatre mille louis.

Jeu*di* 24.

L'Empereur n'est pas sorti ; il n'a demandé aucun de nous ; il n'est pas venu dîner, ce qui nous a fait craindre qu'il fût malade. Après dix heures, comme je n'étais point encore couché, il m'a fait appeler. Il venait de se mettre au lit. Il m'a dit n'avoir pas quitté son canapé de la journée ; il n'avait mangé qu'un peu de soupe ; il ne souffrait que de ses dents. Je lui disais que nous avions craint que ce ne fût davantage ; qu'au chagrin de ne pas le voir se mêlait toujours l'inquiétude.

Plus tard il a traité notre situation pécuniaire. Il avait tenu son conseil le matin, disait-il plaisamment ; on avait pesé l'argenterie, calculé ce qu'on devait en vendre. Cela devait nous faire aller encore quelque temps. Je lui ai renouvelé l'offre des quatre mille louis que j'ai dans les fonds d'Angleterre. Il a daigné les accepter. « Ma situation est singulière, disait-il ; je n'ai nul doute que, si la communication était permise, et que chacun des miens, ou même bien des étrangers pussent soupçonner que j'eusse des besoins, je serais bientôt riche ici en toutes choses, mais dois-je être à charge à mes amis, en les exposant aux abus qu'en pourrait faire le ministère anglais ? J'ai demandé quelques livres, il me les a fait parvenir avec toute l'incurie et la négligence d'un commissionnaire

infidèle Il me réclame aujourd'hui quinze cents ou deux mille livres sterling, c'est-à-dire, près de cinquante mille francs pour des drogueries que j'eusse pu me procurer moi-même à moins de douze mille, sans doute N'en serait-il pas de même de toute autre chose? En acceptant ce que vous m'offrez, cette ressource ne doit être employée qu'au strict nécessaire; car, après tout, il faut vivre, et réellement nous ne vivons pas avec ce qu'on nous fournit. Cent louis par mois seraient le léger supplément qui pourrait rigoureusement y satisfaire. C'est là la somme et la régularité surtout que vous devez demander et suivre. »

Tragédie d'*Euripide* dans son intégrité, commandée pour le théâtre de Saint-Cloud. — Maréchal Jourdan — Sur la guerre de Russie, vues et intentions de Napoléon. — Instructions officielles — Notes de Napoléon.

Vendredi 25

J'ai été trouver l'Empereur à sa toilette. Le temps était supportable; il est sorti Nous avons gagné le bois. Il se trouvait faible; il y avait dix jours qu'il n'avait mis les pieds dehors; les genoux lui manquaient, disait-il, et bientôt il serait obligé de s'appuyer sur moi.

Alors la calèche nous a atteints; elle était conduite à grandes guides par Archambaud; il n'en pouvait être autrement depuis le départ de son frère. D'abord l'Empereur n'a pas voulu monter: il ne le croyait pas prudent au milieu de tous les tronçons d'arbres: il citait sa fameuse chute de Saint-Cloud; il voulait qu'un des valets anglais montât en postillon, mais Archambaud protestait qu'il serait moins sûr qu'en menant seul: depuis

le départ de son frère il n'avait cessé, disait-il, de s'exercer au milieu de ces arbres, pour s'assurer qu'il pouvait répondre de lui. Alors l'Empereur est monté, et nous avons fait deux tours. En revenant il a été visiter la demeure du grand-maréchal, qu'il ne connaissait pas encore.

La soirée s'est terminée par la lecture de quelques passages de la *Médée*, de Longepierre, que l'Empereur a interrompue pour la comparer à celle d'*Euripide*, qu'il s'est fait apporter. Il a dit à ce sujet qu'il avait commandé jadis qu'on lui donnât, sur le théâtre de la cour, une de ces pièces grecques dans son intégrité, en choisissant la meilleure traduction, et se rapprochant du reste le plus possible de l'original dans les manières, le costume, les formes, la décoration. Il ne se rappelait pas quelle circonstance, quel obstacle en avait arrêté l'exécution.

Rentré dans sa chambre, et ne se trouvant pas disposé à dormir, il s'est jeté, après quelques tours, sur son canapé : il a ouvert un recueil ou espèce d'almanach politique qui se trouvait sous sa main ; il est tombé sur la liste de nos maréchaux qu'il a passés en revue, les accompagnant de citations et d'anecdotes connues ou déjà dites. Arrivé au maréchal Jourdan, il s'y est arrêté assez longtemps ; il a terminé disant : « En voilà un que j'ai fort maltraité assurément. Rien de plus naturel sans doute que de penser qu'il eût dû m'en vouloir beaucoup. Eh bien, j'ai appris, avec un vrai plaisir, qu'après ma chute il est demeuré constamment très bien. Il a montré là cette élévation d'âme qui honore et classe les gens. Du reste, c'est un vrai patriote ; c'est une réponse à bien des choses, »

De là, passant à beaucoup d'autres objets, il s'est arrêté sur la guerre de Russie.

« Au surplus, a-t-il dit, à la suite de beaucoup d'antécédents, cette guerre eût dû être la plus populaire des temps modernes : c'était celle du bon sens et des vrais intérêts ; celle du repos et de la sécurité de tous : elle était purement pacifique et conservatrice, tout à fait européenne et continentale. Son succès allait consacrer une balance, des combinaisons nouvelles, qui eussent fait disparaître les périls du temps, pour les remplacer par un avenir tranquille ; et l'ambition n'entraîtrait pour rien dans mes vues. En relevant la Pologne, cette véritable clef de toute la voûte, j'accordais que ce fût un roi de Prusse, un archiduc d'Autriche, ou tout autre qui en occupât le trône ; je ne prétendais rien acquérir ; je ne me réservais que la gloire du bien, les bénédictions de l'avenir. Croirait-on que ce dût être là où j'échouerais et trouverais ma perte ? Jamais je n'avais mieux fait, jamais je ne méritai davantage ; mais, comme si l'opinion avait aussi ses épidémies, voilà qu'en un instant il n'y eut plus qu'un cri, qu'un sentiment contre moi : on me proclama le tyran des rois, moi qui avais retrem pé leur existence ; je ne fus plus que le destructeur des droits des peuples, moi qui avais tant fait, et qui allais tant entreprendre pour eux. Et les peuples et les rois, ces ennemis irréconciliables, se sont alliés, ont conspiré de concert contre moi ! On n'a plus tenu aucun compte de tous les actes de ma vie ! Je me disais bien que l'esprit des peuples me serait revenu avec la victoire ; mais je la manquai, et je me suis trouvé accablé. Voilà pourtant les hommes et mon histoire ! Mais les peuples et les

rois, et peut-être tous les deux, me regretteront ! Ma mémoire sera suffisamment vengée de l'injustice faite à ma personne, cela est indubitable.

« Du reste, on ne saura jamais bien l'histoire de la campagne de Russie, parce que les Russes n'écrivent pas ou écrivent sans aucun respect pour la vérité, et que les Français se sont pris d'une belle passion pour déshonorer et discréditer eux-mêmes leur gloire. Assurément la campagne de Russie est la plus glorieuse, la plus difficile et la plus honorable pour les Gaulois, dont l'histoire ancienne et moderne fasse mention. » Et l'Empereur a distribué un juste et magnifique tribut d'éloges à nos généraux et à nos braves, à Murat, Ney, Poniatowski, qu'il faisait les héros de la journée de la Moskowa, aux valeureux cuirassiers, qui forcèrent les redoutes en sabrant les canonniers sur leurs pièces ; aux braves artilleurs, qui luttèrent si décisivement, avec tant d'avantage, et à ces intrépides fantassins qui, au fort de la crise, au lieu d'avoir besoin d'encouragement, crièrent à leur chef : *Sois tranquille, tes soldats ont juré aujourd'hui de vaincre, et ils vaincront*, etc.

Et il a terminé, disant : « Quelques parcelles de tant de gloire parviendront-elles aux siècles à venir, ou le mensonge, la calomnie, le crime, prévaudront-ils ?¹ »

N.-B. Si certains passages de la conversation de l'Empereur avaient besoin de développements ou de preuves, on va les trouver dans la lettre suivante ; elle est précieuse par sa date et son con-

¹ *Mémoires de Napoléon*, tome II, page 95.

tenu ; ce sont les motifs et les vues de la campagne de Russie, exposés par Napoléon, au moment même de l'entreprendre. Le vulgaire était assurément loin de les comprendre ou de leur rendre justice ; je dis le vulgaire, car il est bon de remarquer qu'aux yeux des hommes d'État, de ceux à vues larges et prévoyantes, cette guerre fut très populaire : ils étaient fâchés du moment ; mais ils en avaient très bien saisi toutes les grandes intentions.

Instructions données à M^{te}, pour lui servir de direction dans la mission qu'il aura à remplir en Pologne (18 avril 1812).

« Monsieur, l'Empereur compte assez sur votre dévouement et sur votre habileté, pour vous avancer dans sa confiance jusqu'à vous charger d'une mission du plus grand intérêt politique. Cette mission demande *activité, prudence et discrétion*.

« Vous vous rendrez à Dresde ; l'objet apparent de votre voyage sera de présenter à Sa Majesté le roi de Saxe une lettre que l'Empereur vous remettra demain après son lever. Sa Majesté impériale et royale vous a déjà fait connaître ses intentions ; elle vous donnera verbalement ses dernières instructions sur les ouvertures que vous aurez à faire au roi de Saxe.

« L'intention de l'Empereur est que l'on agisse envers ce souverain avec tous les égards que lui mérite l'estime toute particulière que Sa Majesté professe pour sa personne. Vous vous expliquerez, soit avec le roi, soit avec les ministres, avec une

franchise sans réserve. Vous ajouterez foi aux notions que vous donnera M. le comte de Set-Pilsac.

« De la part de la Saxe, il n'y aura point *de sacrifice sans compensation*.

« La Saxe tient peu à la souveraineté du duché de Varsovie tel qu'il existe aujourd'hui : c'est une possession précaire et onéreuse. La possession de ce fragment de la Pologne la place dans une fausse position à l'égard de la Prusse, de l'Autriche et de la Russie. Vous développerez ces idées, et vous traiterez cette question dans le sens de la discussion qui a eu lieu le 17, dans le cabinet de Sa Majesté, en votre présence. Vous trouverez le cabinet de Dresde peu disposé à vous combattre : sa diplomatie nous a présenté à plusieurs reprises les mêmes observations. Ce n'est donc point d'un démembrement des Etats du roi de Saxe qu'il s'agit.

« Après un court séjour à Dresde, vous annoncerez votre départ *pour Varsovie, où vous devez attendre de nouveaux ordres de l'Empereur*.

« Sa Majesté impériale prie le roi de Saxe de vous accréditer auprès de ses ministres polonais.

« Vous concerterez à Varsovie vos démarches avec le prince^{***}, chambellan de l'Empereur, avec le général^{***}. Ces deux personnages descendent des plus illustres familles de la Pologne ; ils ont promis de faire servir l'influence dont ils jouissent parmi leurs concitoyens, pour les porter à travailler au bonheur et à l'indépendance de leur patrie. Vous devez donner au gouvernement du grand-duché une impulsion propre à préparer les grands changements que l'Empereur se propose d'opérer en faveur de la nation polonaise.

« Il faut que les Polonais secondent les desseins

de l'Empereur, et qu'ils coopèrent eux-mêmes à leur régénération. *Ils ne doivent considérer les Français que comme de puissants auxiliaires.*

« L'Empereur ne se dissimule point les difficultés qu'il aura à éprouver au rétablissement de la Pologne. Ce grand œuvre de politique doit contrarier *les intérêts apparents et actuels de ses alliés.*

« Le rétablissement de la Pologne par les armes de l'empire français est une entreprise hasardeuse, périlleuse même, où la France devra lutter également contre ses amis et contre ses ennemis. Entrons dans quelques détails.

« L'objet que se propose l'Empereur est l'organisation de la Pologne *avec tout ou portion de son ancien territoire*, en évitant la guerre, si cela est possible. Pour y parvenir, Sa Majesté a donné des pouvoirs très étendus à son ambassadeur à Pétersbourg ; elle a envoyé à Vienne un négociateur qui est autorisé à traiter avec les principales puissances, à offrir de grands sacrifices en territoire, de la part de l'empire français, *comme indemnité des cessions à faire pour le rétablissement du royaume de Pologne.*

« L'Europe se partage en trois grandes divisions : l'empire français à l'ouest, les états d'Allemagne au centre, l'empire russe à l'est ; l'Angleterre ne peut avoir sur le continent que l'influence que les puissances voudront bien lui conserver.

« Il faut empêcher, par une forte organisation du centre, que la Russie ou la France puisse un jour, en voulant s'étendre davantage, envahir la suzeraineté de l'Europe. L'empire français jouit actuellement de toute l'énergie de son existence : s'il ne termine en cet instant la constitution poli-

tique de l'Europe, demain il peut perdre les avantages de sa position et succomber dans ses entreprises

« L'établissement d'un état militaire en Prusse, le règne et les conquêtes du grand Frédéric, les idées du siècle et celles de la Révolution française mises en circulation, ont anéanti l'ancienne Confédération germanique. La Confédération du Rhin ne tient qu'à un système provisoire. Les princes qui ont acquis voudraient peut-être la consolidation de ce système ; mais les princes qui ont perdu, les peuples qui ont souffert les malheurs de la guerre, les États qui redoutent la trop grande puissance de la France s'opposeront au maintien de la Confédération du Rhin, chaque fois que l'occasion s'en présentera. Les princes mêmes agrandis par le nouveau système tendront à s'en éloigner à mesure que le temps les consolidera dans les possessions qu'ils ont obtenues. La France finirait par voir arracher de ses mains un protectorat que sûrement elle aurait acheté par trop de sacrifices.

« L'Empereur pense qu'à une époque finale, qui ne peut tarder à se reproduire, il conviendra de rendre la confédération des puissances de l'Europe à toute leur indépendance.

« La maison d'Autriche, qui possède trois vastes royaumes, doit être l'âme de cette indépendance, à cause de la situation topographique de ses États, mais elle n'en doit pas être la dominatrice ; en cas de rupture entre les deux empires de France et de Russie, si la confédération des puissances intermédiaires était mue par une même impulsion, elle entraînerait nécessairement la ruine de l'une des par-

ties contendantes L'empire français serait plus exposé que l'empire russe.

« Le centre de l'Europe doit se composer d'Etats indépendans en puissance, qui auront chacun une politique qui leur sera propre ; qui, par leur situation et leurs rapports politiques, chercheront un appui dans le protectorat des puissances prépondérantes. Ces États sont intéressés au maintien de la paix, parce qu'ils seront toujours les victimes de la guerre. Dans ces vues, après avoir élevé de nouveaux États, après en avoir agrandi d'anciens, afin de fortifier pour l'avenir notre système d'alliance, il est un intérêt majeur pour l'Empereur et en même temps pour l'Europe, c'est d'établir la Pologne : sans la réédification de ce royaume, l'Europe reste sans frontières de ce côté ; l'Autriche et l'Allemagne se trouvent face à face avec le plus puissant empire de l'univers.

« L'Empereur prévoit que la Pologne, comme la Prusse, sera par la suite l'alliée de la Russie ; mais, si la Pologne lui doit sa restauration, l'époque de l'union de ces États sera assez éloignée pour laisser l'ordre établi se consolider. L'Europe étant ainsi organisée, il n'y a plus de raison pour que la France et la Russie soient en rivalité ; ces deux empires auront les mêmes intérêts commerciaux, ils agiront d'après les mêmes principes.

« Avant le refroidissement avec la Prusse, une première pensée de l'Empereur avait été de faire une alliance solide avec le roi de Prusse, et de poser sur sa tête la couronne de Pologne. Il y avait moins d'obstacles à vaincre, puisque déjà la Prusse possédait le tiers de ce royaume. On aurait laissé à la Russie ce qu'elle aurait voulu absolument gar-

der ; on aurait donné des indemnités à l'Autriche. La marche des événements a fait changer les projets de l'Empereur.

« Lors des négociations de Tilsitt, il a fallu créer des États précisément dans les contrées qui redoutaient le plus la puissance de la France. Le moment était propice au rétablissement de la Pologne, quoiqu'il eût été l'ouvrage de la violence et de la force. Il aurait fallu prolonger la guerre ; l'armée française souffrait du froid et de la disette ; la Russie avait des armées sur pied. L'Empereur a été touché des sentiments généreux que lui témoignait l'empereur Alexandre. Il éprouvait des obstacles de la part de l'Autriche. Il a laissé dominer sa politique par un égal désir de signer une paix qu'il espérait rendre durable, si, par l'influence de la Russie et de l'Autriche, l'Angleterre avait voulu consentir à une pacification générale.

« Après ses revers, la Prusse avait trop de haine contre nous pour ne pas chercher à modérer sa puissance ; c'est dans cette vue qu'a été organisé le grand-duché de Varsovie. On lui a donné pour souverain le roi de Saxe, prince dont la vie entière a été employée à faire le bonheur de ses sujets. On a cherché à satisfaire les Polonais par des institutions qui leur plaisaient et qui convenaient à leurs mœurs et à leur caractère. On a mal agi en tous sens.

« La Saxe, séparée de ses nouvelles possessions par la Prusse, ne pouvait, avec la Pologne, constituer un corps assez organisé pour devenir fort et puissant. L'ouverture d'une route militaire sur le territoire prussien, pour communiquer de la Saxe avec la Pologne, a grandement humilié la nation

prussienne; et les Polonais ont gémi d'être trompés dans leurs espérances.

« L'Empereur stipulait l'occupation des forteresses de la Prusse, pour être certain que cette puissance ne chercherait point à rallumer la guerre. La campagne de 1809 a fait voir combien sa politique avait été prévoyante; elle lui avait fait prendre la ferme résolution de travailler sans relâche à terminer cette organisation de l'Europe, qui doit mettre fin à des guerres désastreuses.

« L'Empereur a pensé qu'il devait se montrer formidable par le nombre de troupes qu'il pousse vers la Vistule, par l'occupation des forteresses de la Prusse, afin de commander la fidélité à ses alliés, et d'obtenir, par les négociations, ce que peut-être il ne faudrait attendre que de la guerre.

« Dans ces circonstances, les dangers sont imminents. Ce n'est pas sans péril que l'on porte des armées à cinq cents lieues de leur territoire; et la Pologne doit attendre autant de ses propres forces que de l'appui de l'Empereur. Si la guerre s'engage, les Polonais, je le répète, ne doivent la considérer que comme un moyen ajouté à leurs propres ressources. Ils doivent se rappeler les temps où, par leur patriotisme et par leur courage, ils résistèrent aux nombreuses armées qui attaquaient leur indépendance.

« Les peuples du grand-duché veulent le rétablissement de la Pologne, c'est à eux qu'il appartient de préparer les voies par lesquelles les provinces usurpées pourront arriver à prononcer leur volonté. Le gouvernement du grand-duché doit, aussitôt que les événements le permettront, faire considérer, sous les bannières de l'indépendance,

les démembrements de leur malheureuse patrie. S'il est des Polonais sous la domination de la Russie ou sous celle de l'Autriche qui se refusent à retourner à la mère patrie, il faut renoncer à les y contraindre. La Pologne doit tirer sa force de son esprit public, de son patriotisme, autant que des institutions qui constitueront le nouvel état social. L'objet de votre mission est donc d'éclairer, d'encourager, de diriger dans leurs opérations les patriotes polonais. Vous rendrez compte de vos négociations au ministre des relations extérieures ; il instruira l'Empereur de vos succès. Vous m'enverrez des extraits de vos rapports.

« Les malheurs et la faiblesse de la république de Pologne ont été causés par une aristocratie qui n'avait ni règle, ni mesure. A cette époque, comme aujourd'hui, la noblesse était puissante, la bourgeoisie soumise, et le peuple n'était rien. Mais au milieu de ces désordres, il y avait dans cette nation un amour pour la liberté et pour l'indépendance, qui soutint longtemps sa débile existence. Ces sentiments doivent avoir crû par le temps et par l'oppression. Le patriotisme est un sentiment naturel aux Polonais, même aux individus des grandes maisons. L'Empereur tiendra sans restriction la promesse qu'il a faite par l'article 25 du traité du 9 juillet 1807, de faire régir le grand-duché par des constitutions qui assurent sa liberté et les privilèges des peuples, se conciliant avec la tranquillité des Etats voisins. Il y aura pour la Pologne *indépendance et liberté*. Quant au choix du souverain, il résultera du traité que Sa Majesté signera avec les puissances. Sa Majesté ne prétend au trône de la Pologne ni pour elle, ni pour sa fa-

mille. Dans le grand œuvre de la restauration de la Pologne, elle n'a en vue que le bonheur des Polonais et la tranquillité de l'Europe. Sa Majesté vous autorise à faire cette déclaration, à la faire formellement lorsque vous le jugerez utile aux intérêts de la France et de la Pologne.

« Sa Majesté m'a ordonné de vous transmettre cette note et ces instructions, dont elle a pris connaissance, afin que vous puissiez en faire la matière de vos entretiens avec les ministres étrangers qui seront à Varsovie ou à Dresde.

« L'Empereur fait adresser des notes au ministre de la guerre et à celui des affaires étrangères du grand-duché. S'il était besoin de ressources pécuniaires, Sa Majesté viendrait au secours du trésor de la Pologne, par des assignations sur les domaines de l'extraordinaire qu'elle possède encore en Pologne et en Hanovre »

Rien n'est commun pour le gros du vulgaire comme d'avoir une idée très fausse et fort incorrecte des grands événements les plus voisins de lui. Quand ces événements ont quelque ancienneté, ils nous parviennent du moins dégagés de tout leur faux entourage par la sagesse et la saine critique des historiens; tandis que pour ceux qui se sont passés, nous demeurons assaillis d'une foule de détails incohérents, créés, propagés par la malveillance et toutes les passions individuelles; alors ces traditions banales, à force d'être répétées et entendues, finissent par devenir la vérité notoire pour la masse: c'est ainsi qu'il est généralement reçu que Napoléon, dans son expédition de Russie, s'est imprudemment lancé à la Charles XII, au milieu d'un

peuple ennemi, en dépit des vrais principes; qu'il s'y est laissé attirer par une fuite simulée; qu'oubliant ou violant tous les principes de l'art, il s'est séparé de ses magasins à une distance immense et a négligé de s'appuyer d'armée de réserve, qu'il a résisté aux remontrances de ses généraux qui voulaient l'empêcher d'aller en avant; qu'il a livré ses derrières et s'est vu couper ses communications, et arrêter ses approvisionnements, ses convois, et s'est trouvé sans ressources, entouré d'une population hostile; qu'il ne s'était pas ménagé de retraite et n'avait pu en effectuer; qu'il s'était endormi à Moscou, n'avait pas su prévoir les rigueurs de la saison; qu'il avait quitté l'armée quand il avait vu tout désespéré, et avait laissé périr la presque totalité de ses soldats, etc.

J'ai trouvé curieux de reproduire ici le sommaire des notes éparses dictées par Napoléon lui-même, à la lecture d'un ouvrage où s'accumulaient tous ces reproches. Les lecteurs, pour le plus grand nombre, j'en suis sûr, y trouveront des choses neuves, sans doute, et bien éloignées des idées qu'ils avaient entretenues jusque-là; le tout est tiré des *Mémoires de Napoléon*, tome II, pages 57 et 97 à 115.

« Dans la campagne de Russie, les magasins de l'armée n'étaient pas, sur la Vistule, à cinquante jours de marche de Moscou : ceux de première ligne étaient à Smolensk, à dix jours de marche de Moscou; ceux de seconde ligne, à Minsk et à Wilna, à huit jours de marche de Smolensk; ceux de troisième à Kowno, Grodno et Bialistok; ceux de quatrième ligne à Elbing, à Marienwerder, à

Torn, à Plock, à Modlin, à Varsovie; ceux de cinquième ligne à Dantzick, à Bamberg, à Posen; ceux de sixième ligne à Stettin, à Custrin, à Glogau.

« Sur quatre cent mille hommes qui passèrent le Niémen, deux cent quarante mille hommes restèrent en réserve entre ce fleuve et le Borystène, cent soixante mille passèrent Smolensk et marchèrent sur Moscou; sur ces cent soixante mille hommes, quarante mille restèrent échelonnés entre Smolensk et Mozajsk. La retraite était donc toute naturelle sur la Pologne.

« Aucun général n'a représenté à Napoléon la nécessité de s'arrêter sur la Bérésina; tous sentaient que maître de Moscou il terminerait la guerre.

« Jusqu'à Smolensk il manœuvrait sur un pays aussi bien disposé que la France même; la population, les autorités étaient pour lui: il pouvait y lever des hommes, des chevaux, des vivres; et Smolensk est une place forte.

« Rien de plus différent que les deux expéditions de Charles XII et de Napoléon. Charles XII sacrifia sa ligne d'opération, et prêta, durant quatre cents lieues, le flanc à l'ennemi; dans son expédition tous les principes de la guerre offensive avaient été violés; ils furent tous observés dans celle de Napoléon.

« Dans sa marche sur Moscou, il n'a jamais eu l'ennemi sur ses derrières; pas un malade, pas un homme isolé, pas une estafette, pas un convoi n'ont été enlevés depuis Mayence jusqu'à Moscou; on n'a pas été un jour sans recevoir des nouvelles de France; Paris n'a pas été un jour sans recevoir des lettres de l'armée; pas une maison de station re-

tranchée (il y en avait à tous les postes) n'a été attaquée.

« Les convois d'artillerie et d'équipages militaires arrivèrent sans accident : on a tiré à la bataille de Smolensk plus de soixante mille coups de canon, cent vingt mille à la bataille de la Moskova; la consommation a été considérable dans les petits combats, et cependant en partant de Moscou chaque pièce était approvisionnée à trois cent cinquante coups.

« La marche de l'armée, au sortir de Moscou, ne doit pas s'appeler une retraite, puisque cette armée était victorieuse, et qu'elle eût pu marcher également sur Saint-Pétersbourg, sur Kalouga ou sur Toula, que Kutusow eût en vain essayé de couvrir. L'armée ne se retira pas sur Smolensk, parce qu'elle était battue, mais pour hiverner en Pologne et marcher au printemps sur Saint-Pétersbourg. Si l'on eût été en été, ni l'armée de l'amiral Tchitchagow, ni celle de Kutusow n'eussent osé approcher de l'armée française de dix journées, sous peine d'être détruites de suite. La cour craignait tellement que l'on marchât sur Saint-Pétersbourg, qu'elle avait fait évacuer sur Londres ses archives et ses trésors les plus précieux, et qu'elle appela de Podolie l'armée de l'amiral Tchitchagow, pour couvrir cette capitale. Si Moscou n'eût pas été incendiée, l'empereur Alexandre eût été contraint à la paix. Après l'embrasement de Moscou, si les grands froids n'avaient pas commencé quinze jours plus tôt qu'à l'ordinaire, l'armée fût revenue sans perte à Smolensk, où elle n'aurait eu rien à redouter des armées russes, battues à la Moskova, à Malsiowski; elles avaient trop grand besoin de repos.

« On savait bien qu'il faisait froid en décembre et en janvier; mais on avait lieu de croire, par le relevé de la température des vingt années précédentes, que le thermomètre ne descendrait pas au-dessous de six degrés de glace pendant novembre; il n'a manqué à l'armée que trois jours pour achever sa retraite en bon ordre; mais dans ces trois jours elle perdit trente mille chevaux. Par l'événement, on pourrait donc reprocher à Napoléon d'être resté quatre jours de trop à Moscou; mais il y fut déterminé par des raisons politiques: il croyait avoir le temps de retourner en Pologne; les automnes sont très prolongés dans le Nord.

« L'armée, en quittant Moscou, emporta pour vingt jours de vivres; c'était plus qu'il ne lui fallait pour arriver à Smolensk, où elle eût pu en prendre en abondance pour gagner Minsk et Wilna; mais tous les attelages des convois et la majorité des chevaux de l'artillerie et de la cavalerie périrent; tous les services de l'armée furent désorganisés; ce ne fut plus une armée; il devint impossible de prendre position avant Wilna: les corps du prince de Schwartzemberg et du général Reynier, qui étaient sur la Vistule, au lieu d'appuyer sur Minsk, comme ils le devaient, se retirèrent sur Varsovie, abandonnant ainsi l'armée. S'ils se fussent portés sur Minsk, ils y eussent été joints par la division de Dombrowski, qui, seule, ne put défendre Bourischow, ce qui permit à l'amiral Tchitchagow de l'occuper; le projet de l'amiral n'était pas de prendre possession de la Bérésina, mais de se porter sur la Dwina pour couvrir Saint-Pétersbourg. C'est par cette circonstance fortuite que le duc de Reggio le rencontra, le battit et le rejeta sur

la rive droite de la Bérésina. Tchitchagow fut battu de nouveau après le passage de la Bérésina; les cuirassiers Doumerc lui prirent dix-huit cents hommes dans une charge.

« A deux journées de Wilna, lorsque l'armée n'avait plus de dangers à courir, Napoléon jugea que l'urgence des circonstances exigeait sa présence à Paris; là seulement il pouvait en imposer à la Prusse et à l'Autriche. S'il tardait à s'y rendre, le passage lui serait peut-être fermé. Il laissa l'armée au roi de Naples et au prince de Neuchâtel. La garde était alors entière, et l'armée avait plus de quatre-vingt mille combattants, sans compter le corps du duc de Tarente, qui était sur la Dwina. L'armée russe, tout compris, était réduite à cinquante mille hommes. Les farines, les biscuits, les vins, les viandes, les légumes secs, les fourrages étaient en abondance à Wilna. D'après le rapport de la situation des vivres, présenté à Napoléon à son passage en cette ville, il y restait alors quatre millions de rations de farine, trois millions six cent mille rations de viande, neuf millions de rations de vin et d'eau-de-vie; des magasins considérables d'effets d'habillements et de munitions avaient également été formés. Si Napoléon fût resté à l'armée ou qu'il en eût donné le commandement au prince Eugène, elle n'aurait jamais dépassé Wilna; un corps de réserve était à Varsovie, un autre à Kœnisberg; mais on s'en laissa imposer par quelques cosaques; on évacua en désordre Wilna dans la nuit. C'est de cette époque surtout que datent les grandes pertes de cette campagne; et c'est un des malheurs des circonstances que cette obligation où se trouvait Napoléon dans les grandes

crises, d'être à la fois à l'armée et à Paris : rien n'était et ne pouvait être moins prévu par lui que la conduite insensée que l'on tint à Wilna.

« Dans cette malheureuse campagne nos pertes furent considérables sans doute ; mais non pas telles qu'on se l'imagine. Des quatre cent mille hommes qui passèrent la Vistule, la moitié étaient Autrichiens, Prussiens, Saxons, Polonais, Bava-rois, Wurtembergeois, Bergeois, Badois, Hessois, Westphaliens, Meklembourgeois, Espagnols, Ita-liens, Napolitains. L'armée impériale, proprement dite, était pour un tiers composée de Hollandais, Belges, habitants des bords du Rhin, Piémontais, Suisses, Génois, Toscans, Romains, habitants de la trente-deuxième division militaire, Brème, Ham-bourg, etc. ; elle comptait à peine cent quarante mille hommes parlant français. L'expédition de Russie coûta moins de cinquante mille hommes à la France actuelle ; l'armée russe, dans la retraite de Wilna à Moscou, dans les différentes batailles, a perdu quatre fois plus que l'armée française ; l'incendie de Moscou a coûté la vie à cent mille Russes, morts de froid et de misère dans les bois ; enfin, dans sa marche de Moscou à l'Oder, l'armée russe fut aussi atteinte par l'intempérie de la sai-son ; elle ne comptait, à son arrivée à Wilna, que cinquante mille hommes, et à Kalitsch moins de dix-huit mille : on peut avancer que la perte de la Russie dans cette campagne a été six fois plus grande que celle de la France d'aujourd'hui. »

Certes, voilà bien des détails et des circonstances qui surprendront beaucoup sans doute le plus grand nombre des lecteurs, et j'avoue que j'aurais

été du nombre. Ceux qui, passionnés contre la vérité, sont déterminés d'avance, et persistent quoi qu'il en arrive; ou bien encore ceux qui, ayant déjà pris une opinion et tenant pour désagréable d'avoir à en changer, trouvent plus commode d'y demeurer que d'avoir la peine d'éclaircir, ceux-là meront tout simplement, ou attacheront peu d'importance à ce que je viens de transcrire; mais il n'en sera pas de même de ceux qui, dans le calme et la modération, aiment et cherchent la vérité pour elle-même; ceux-là seront indubitablement frappés, et, s'ils persistent dans une opinion adverse, ils se croiront obligés du moins de produire à leur tour des autorités également officielles, ou non moins incontestables; car comment nier que, s'il s'élève toujours quelques préventions contre celui qui se défend, elles doivent être égales contre ceux qui attaquent; comment se dissimuler que les paroles d'un aussi grand homme sur l'événement terrible auquel il se trouve identifié, doivent être, après tout, de quelque poids, et que sa voix doit valoir celle de ses adversaires? Celui qui s'exprime de la sorte sur cette campagne et sur cette armée n'était-il pas précisément le chef de cette même armée? n'en a-t-il pas dirigé lui-même tous les mouvements, fait agir tous les ressorts; personne au monde a-t-il pu en connaître mieux les éléments, en analyser les détails, en affirmer les résultats; n'en a-t-il pas reçu, possédé tous les rapports officiels? et, pour conclure enfin, pourrait-on méconnaître, qu'en s'exprimant avec solennité et d'une manière aussi positive, Napoléon n'ignorait pas, dans l'intérêt de sa gloire, mais savait très bien au contraire, que ces mêmes docu-

ments officiels existaient dans les dépôts publics pour appuyer ou démentir authentiquement ses assertions ?

Fluxion violente. — Anecdotes intérieures et domestiques.

Samedi 26.

On disait l'Empereur fort souffrant. Il m'a fait demander dans sa chambre. Je l'ai trouvé, la tête empaquetée d'un mouchoir, dans son fauteuil, fort près d'un grand feu qu'il s'était fait allumer. « Quel est le mal le plus vif, la douleur la plus aiguë ? » demandait-il. Je répondais que c'était toujours celle du moment. « Eh bien ! c'est donc le mal de dents, m'a-t-il dit. » En effet, il avait une violente fluxion ; sa joue droite était enflée et fort rouge. J'étais seul, en ce moment, auprès de lui ; je me suis mis à lui chauffer alternativement une flanelle et une serviette qu'il appliquait tour à tour sur la partie souffrante, et il disait en ressentir beaucoup de bien. A cela se joignait encore une forte toux nerveuse, des bâillements et un frisson, présage de la fièvre.

« Ce que c'est que l'homme, pourtant, disait-il, la moindre fibre attaquée suffit pour le déranger entièrement ! D'un autre côté, en dépit de tous les maux, il faut parfois l'assommer, si l'on veut qu'il finisse. Quelle singulière machine ! Et j'ai peut-être trente ans encore à être enfermé dans cette triste enveloppe ! »

Il attribuait sa fluxion à sa dernière sortie, au grand air qui l'affectait singulièrement. « La nature est toujours le meilleur conseiller, disait-il ;

je suis sorti malgré moi, en dépit de mon instinct, et seulement pour obéir à la raison. »

Le docteur est arrivé, et lui a trouvé un commencement de fièvre. L'Empereur a passé de la sorte tout le reste du jour, souffrant par moment des douleurs très aiguës, allant alors et revenant alternativement de son fauteuil à son canapé, et remplissant les intervalles de souffrance à causer d'objets divers.

Un moment il s'est arrêté sur des vilenies commises autour de lui lors de sa puissance. Un ménage des Tuileries, que dans le temps il avait comblé, disait-il, et qui, par parenthèse, lors de la catastrophe, s'était montré fort mauvais, avait été pris en faute, un jour, par lui en personne. Il se contenta de leur reprocher leurs torts au lieu de les en punir. Qu'était-il arrivé! ajoutait-il, c'est qu'il n'avait fait que les irriter, sans donner un exemple de justice « Et voilà ce que c'est, remarquait-il, que de faire les choses à demi; on y perd toujours. Il ne faut pas voir, ou si l'on a voulu voir, il faut savoir prononcer, etc. »

Citant ensuite une femme fort avantageusement placée, ainsi que son mari, et qui lui parlait sans cesse de son dénuement: « Elle m'écrivait souvent, disait-il, pour me demander de l'argent, comme si elle eût eu des droits sur moi, comme aurait pu faire M^{me} Bertrand, revenue de Sainte-Hélène, ou l'un de vous autres, etc. »

Mentionnant encore quelqu'un qui avait été des plus coupables envers lui en 1814, il disait: « Et vous croyez peut-être qu'il aura fui à mon retour? Non, j'en ai été obsédé. Il convenait sans embarras d'un engouement passager pour les Bour-

bons, dont on avait été bien puni, m'assurait-il ; ce qui n'avait fait que retremper, du reste, l'affection naturelle que chacun me portait à tant et de si justes titres ! ! ! Je le repoussai. Et il est à croire qu'en cet instant il est à leurs pieds, et leur dit, comme de raison, des horreurs de moi... Pauvre humanité ! Toujours et partout la même !... »

Enfin il citait, et toujours de la part de ceux qu'il avait comblés, une intrigue fort vilaine auprès de l'impératrice Joséphine, qu'on voulait porter, pour s'en faire un mérite ailleurs sans doute, et sous prétexte de lui assurer, disait-on, son séjour et son repos en France, à signer une lettre qui ne pouvait que l'avilir. On lui faisait écrire au roi, qu'elle ne savait ce qu'elle était, ce qu'elle avait été ; qu'elle le priait de fixer son existence, etc. L'impératrice pleura beaucoup, résista, demanda du temps, et consulta l'empereur Alexandre, qui lui dit qu'une pareille lettre serait son opprobre ; qu'elle envoyât promener les intrigants et les entremetteurs ; qu'il était sûr qu'on ne lui demandait rien de pareil ; que personne ne songeait à la faire sortir de France ni à troubler son repos, et qu'au besoin il se porterait pour son répondant, etc., etc.

Sur le soir, la douleur s'est apaisée, et l'Empereur a pu s'endormir ; il avait dû beaucoup souffrir ; toute sa physionomie montrait une extrême altération.

Les souffrances continuent. — Immoralité, vice le plus funeste dans le souverain.

Dimanche 27.

L'Empereur a passé tout le jour sur son canapé ou son fauteuil, près du feu. Il avait peu dormi,

souffrait comme hier et n'avait pas mangé. Ses douleurs de tête et de dents étaient extrêmement vives ; la fluxion n'avait nullement diminué. Il a repris l'usage de la flanelle et des serviettes chaudes de la veille, qu'il m'a dit, en me revoyant, lui avoir fait hier tant de bien. Je me suis mis à les chauffer et à les lui appliquer de nouveau ; il s'en montrait touché, laissait parfois son bras sur mon épaule, me répétant souvent : « Mon cher, vous me faites du bien ! » La douleur s'étant calmée, il a sommeillé quelques instants ; puis rouvrant les yeux : « Ai-je dormi longtemps, m'a-t-il dit, vous êtes-vous bien ennuyé ? » et il m'appelait alors *son frère hospitalier, le chevalier de Malte de Sainte-Hélène*. La douleur ayant repris plus vivement que jamais, il a fait venir le docteur, qui lui a trouvé de la fièvre ; le froid de la veille lui était revenu ; il s'est vu forcé de se rapprocher du feu.

Toute la soirée a été de même. Sur les sept heures il a parlé de se coucher, et, ne voulant pas manger, il s'est fait lui-même de l'eau panée, dans laquelle il mettait du sucre, de la fleur d'orange et du pain que lui faisait griller son valet de chambre.

A travers bien des sujets perdus, voici quelques mots recueillis sur l'immoralité. « L'immoralité, disait l'Empereur, est, sans contredit, la disposition la plus funeste qui puisse se trouver dans le souverain, en ce qu'il la met aussitôt à la mode, qu'on s'en fait honneur pour lui plaire, qu'elle fortifie tous les vices, entame toutes les vertus, infecte toute la société comme une véritable peste ; c'est le fléau d'une nation. La morale publique, au contraire, ajoutait-il, est le complément naturel de

toutes les lois : elle est à elle seule tout un code. » Et il prononçait que la révolution, en dépit de toutes ses horreurs, n'en avait pas moins été la vraie cause de la régénération de nos mœurs. « Comme les plus sales funiers provoquent la plus noble végétation. » Et il n'hésitait pas à dire que son administration serait une ère mémorable du retour à la morale. « Nous y courions, disait-il, les voiles pleines ; nul doute que les catastrophes qui ont suivi feront tout rebrousser, car, au milieu de tant de vicissitudes et de désordres, le moyen qu'on résiste aux tentations de tout genre, aux appâts de l'intrigue, à la cupidité, aux suggestions de la vénalité ! Toutefois on pourra bien arrêter, comprimer le mouvement ascendant d'amélioration, mais non le détruire ; car la moralité publique est du domaine spécial de la raison et des lumières : elle en est le résultat naturel, et l'on ne saurait plus faire rétrograder celles-ci. Pour reproduire les scandales et les turpitudes des temps passés, la consécration des doubles adultères, le libertinage de la régence, les débauches du règne qui a suivi, il faudrait reproduire aussi toutes les circonstances d'alors, ce qui est impossible ; il faudrait ramener l'oisiveté absolue de la première classe, qui ne pouvait avoir d'autre occupation que les rapports licencieux des sexes ; il faudrait détruire dans la classe moyenne ce ferment industriel qui agite aujourd'hui toutes les imaginations, agrandit toutes les idées, élève toutes les âmes ; il faudrait enfin replonger les dernières classes dans cet avilissement et cette dégradation qui les réduisaient à n'être que de véritables bêtes de somme ; or, tout cela est désormais impossible. Les mœurs

publiques sont donc en hausse, et l'on peut prédire qu'elles s'amélioreront graduellement par tout le globe, etc. »

Sur les neuf heures, et déjà au lit, l'Empereur a demandé qu'on fit entrer tout le monde dans sa chambre. Le grand-maréchal et sa femme étaient du nombre. Il nous a gardés une demi-heure, causant, ses rideaux fermés.

L'Empereur toujours souffrant, manque de médicaments. — Guerres d'Italie par Servan. — M^{me} de Montesson.

Lundi 28.

Je souffrais beaucoup à mon réveil : j'ai voulu mettre les pieds dans l'eau, impossible de m'en procurer. Je ne cite ceci que pour que l'on comprenne, si l'on peut, notre véritable situation à Longwood. L'eau en général y est assez rare ; mais depuis quelque temps cette rareté a singulièrement augmenté, et c'est une grande affaire aujourd'hui que de pouvoir procurer un bain à l'Empereur. Nous ne sommes pas mieux sous tous les autres rapports de secours médical : hier le docteur parlait devant l'Empereur de drogues, d'instruments, de remèdes nécessaires ; mais à chacun d'eux il ajoutait. « Malheureusement il n'y en a point dans l'île. — Mais, lui a dit l'Empereur, en nous envoyant ici, on a donc pris l'engagement que nous nous porterions bien, et toujours ? » En effet, les plus petites choses et les plus nécessaires manquent. L'Empereur, pour faire bassiner son lit, n'a trouvé d'autre moyen que de faire percer une de ces grandes boules d'argent dont on se sert pour tenir les plats chauds à table,

et d'y faire introduire des charbons. Depuis deux nuits il sent inutilement le besoin d'esprit de vin, qui pût lui tenir chaude quelque boisson nécessaire, etc.

L'Empereur a continué de souffrir tout le jour ; sa joue demeurait très enflée ; mais la douleur était moins vive. Je l'ai trouvé près du feu lisant les *Guerres des Gaulois en Italie*, par Servan. Elles lui donnaient l'idée de quelques additions à nos chapitres d'Italie, si précieux pour le métier. Il a fait venir la carte de ce pays. Comme je m'étonnais que l'auteur, descendant jusqu'à nos jours et donnant même les campagnes de l'Empereur, le décrivît si peu, et semblât même ne pas connaître beaucoup le terrain « C'est qu'il l'aura parcouru, disait l'Empereur, sans le connaître, et n'aura peut-être pas su le deviner, même en le voyant ; tandis que le génie des grandes entreprises et les grands résultats consistent surtout dans l'art de deviner, même sans l'avoir vu, etc., etc. »

L'Empereur s'est vu forcé, comme hier, de se mettre au lit de bonne heure. Il devait avoir de la fièvre, car il souffrait du froid. Il n'avait mangé qu'une soupe depuis la veille, et se sentait des dispositions à des étourdissements. Il trouvait son lit mal fait, les couvertures mal arrangées ; rien n'allait, disait-il ; et il a essayé de faire raccommoder le tout tant bien que mal, remarquant à ce sujet que tout ce qui l'entourait n'était calculé que sur sa bonne santé, et que chacun se trouverait sans expérience et sans doute bien gauche, s'il venait jamais à être sérieusement malade, etc.

Il s'est fait faire du thé de feuilles d'oranger, qu'il a dû attendre longtemps, ce qu'il a fait avec

une patience dont je n'eusse certainement pas été capable.

Il a causé, étant au lit, de ses premières années de Brienne ; du duc d'Orléans, de M^{me} de Montesson, qu'il se rappelait y avoir vus ; de la famille de Nogent, de celle de Brienne, liées aux détails de ses premières années, etc.

« Une fois à la tête du gouvernement, disait Napoléon, M^{me} de Montesson m'avait fait demander de pouvoir prendre le titre de duchesse d'Orléans, ce qui m'avait paru extrêmement ridicule. » L'Empereur ne la croyait que maîtresse du prince. Je l'assurai qu'elle avait été bien mariée avec le consentement de Louis XV, et que je croyais être certain que, depuis la mort de son époux, elle prenait, dans tous les actes, le titre de douairière d'Orléans. L'Empereur disait avoir ignoré cette circonstance. « Mais encore, dans ce cas, observait-il, qu'avait à dire et à faire le premier consul ? Aussi était-ce toujours là ma réponse aux intéressés, qui en étaient peu satisfaits. Mais devais-je prendre tout aussitôt les irrégularités et les ridicules de la vieille école ? etc. »

L'Empereur continue d'être très souffrant. — Circonstances caractéristiques.

Mardi 29.

Mon fils était malade, moi-même je n'étais pas bien ; mes insomnies duraient toujours. Le docteur est venu nous voir. Il m'a appris que l'Empereur était mieux, mais qu'il s'obstinait à tort à ne vouloir faire aucun usage de la médecine.

Je n'ai été appelé qu'à cinq heures chez l'Empereur. Je l'ai trouvé les pieds dans l'eau, souffrant

encore violemment de la tête. Cependant, ce demibain lui a fait du bien. Il s'est remis sur son canapé, et a pris les *Mémoires de Noailles* ; il en a lu tout haut quelques morceaux sur le duc de Vendôme, au siège de Lille, quelques autres sur le duc de Berwick, qu'il accompagnait de remarques à sa manière, toujours neuves, originales, piquantes. Je regrette fort de ne pouvoir les retracer ici ; mais cette dernière partie de mes cahiers n'ayant point encore été mise au net lorsqu'ils m'ont été arrachés, je n'y retrouve aujourd'hui que des indices devenus par le temps tout à fait étrangers à ma mémoire.

L'Empereur, apercevant sur sa commode quelques pâtisseries ou espèce de sucreries qui semblaient y avoir été oubliées, m'a dit de lui en apporter ; et comme il voyait mon embarras et mon hésitation, cherchant vainement le moyen de pouvoir les lui présenter avec convenance : « Bah ! mon cher, m'a-t-il dit, tout bonnement avec la main ; plus de cérémonies, plus de façons entre nous ; nous devons désormais demeurer à la gamelle l'un pour l'autre. » Voilà une fort petite circonstance sans doute, mais qui pourtant rendra bien mieux, aux yeux de plusieurs, la tournure d'esprit, le caractère, les dispositions de l'âme, la véritable pensée, que ne saurait le faire une foule de paroles ; car il est des esprits judicieux et observateurs qui savent apercevoir et déduire, lorsque beaucoup d'autres n'ont pas même soupçonné : aussi c'est ce qui va me faire replacer ici ce que j'avais repoussé ailleurs, dans la crainte que ce ne fût jugé insignifiant, ou du moins inutile.

Je dois avoir dit que, dans la familiarité de son

petit intérieur, l'Empereur passait volontiers en revue, vis-à-vis de moi, tous les titres Ah ! bonjour, *Monseigneur*. Comment se porte Votre *Excellence* ? Que dit aujourd'hui Votre *Seigneurie* ? etc , etc. Or, un soir, me rendant au salon dont l'huissier allait m'ouvrir la porte, celle de l'Empereur, qui en est voisine, s'ouvrit ; il s'y rendait précisément aussi. M'étant rangé pour son passage, lui, en distraction sans doute, s'arrêta pour me prendre l'oreille, ajoutant gracieusement : « Que faisait là *Votre Majesté* ? » Mais ce mot ne fut pas plutôt lâché que mon oreille le fut aussi. Sa figure devint tout autre, et il se crut obligé de me parler gravement d'autre chose. Ce n'est pas que je n'eusse appris près de lui à ne pas avoir entendu au besoin ; mais n'importe, il s'en voulait évidemment d'avoir laissé échapper cette qualification : toutes les autres pouvaient lui paraître des plaisanteries ; mais il ne semblait pas en être de même de celle-ci, soit par sa nature spéciale, soit par nos circonstances présentes ou autrement, que sais-je ? Du reste, chacun conjecturera ce qui lui plaira ; seulement je raconte le fait.

Sur le soir, l'Empereur nous a reçus tous après notre dîner. Il était dans son lit, et est revenu à son incrédulité en médecine, qu'il appuyait de si bonnes raisons, disait-il, que Corvisart et les autres célèbres ne le combattaient que faiblement, et seulement pour l'honneur du corps.

Cinquième jour de reclusion. — Aneedote pour mémoire non payé. — Sur l'impopularité.

Mercredi 30.

L'Empereur aujourd'hui n'a pas été mieux. Il »

eu, à l'heure accoutumée, son léger accès de fièvre. Sur le soir le docteur est arrivé; il portait plusieurs gargarismes innocents, disait-il; mais il n'en a pas eu moins de peine à en trouver l'emploi. L'Empereur avait beaucoup de boutons sur les lèvres, dans la bouche et jusque dans le gosier; il avait beaucoup de peine à avaler, même à parler, disait-il. On n'a pu trouver, pour son usage, de l'huile supportable: elle est horrible, et il est fort délicat.

L'Empereur, dans sa conversation du jour, parlant des dépenses, du gaspillage et des dettes permanentes de Joséphine, en est arrivé à raconter qu'il s'était vu lui-même, lui, l'homme le plus régulier qui existât, l'objet d'un esclandre fort désagréable à Saint-Cloud. « Étant dans ma calèche, disait-il, l'impératrice Marie-Louise à mes côtés, et au milieu d'un concours immense de peuple, je m'étais vu interpellé tout à coup à la façon de l'Orient, comme eût pu l'être le sultan se rendant à la mosquée, par un homme qui avait travaillé pour ma personne, et réclamait une somme considérable dont on lui refusait le paiement depuis longtemps. Et il se trouva que c'était juste, remarquait Napoléon; mais j'étais en règle; j'avais payé, et depuis longtemps; aussi l'intermédiaire seul était coupable, etc. »

Dans un autre moment, à la suite de l'impopularité dont, disait-il, il avait fini par être l'objet, comme je revenais à lui témoigner mon étonnement de ce qu'il n'avait pas cherché quelque moyen de faire contreminer les libelles, et de rappeler l'opinion qu'on lui enlevait, il a répondu avec une sorte d'inspiration: « J'avais, ma foi, des vues bien

autrement larges que celles d'aller m'occuper de flagorner ou de ménager une petite multitude, quelques coteries ou variations de sectes; non, il fallait me laisser revenir victorieux de Moscou, et l'on eût vu bientôt, non seulement tous ces gens-là, non seulement toute la France, mais encore le monde entier me revenir, m'admirer et me bénir. Il ne m'eût plus fallu que disparaître par hasard au sein du mystère, et le vulgaire eût renouvelé pour moi la fable de Romulus; il eût dit que je m'étais enlevé au ciel pour aller prendre ma place parini les dieux!... »

Sur les sept heures l'Empereur s'est mis au lit, se trouvant le corps et la tête faibles. Après notre dîner il nous a reçus tous ensemble comme hier; ses rideaux étaient fermés. Après une conversation perdue de quelques instants, il lui a pris fantaisie de se faire lire *Robinson*, chacun faisant la lecture à son tour, excepté moi à cause de l'état de mes yeux. Au bout d'une heure ou deux, il nous a congédiés en retenant seulement le plus jeune, le général Gourgaud, pour lui continuer encore la lecture et causer.

L'Empereur viole, dit-il, les règles de la médecine. — Il a commandé toute sa vie. — C'est lui qui, le premier, nous appelle *la grande nation*.

Jouidi 31.

Le temps s'était mis au beau; la température aujourd'hui était délicate. Il y avait six jours que l'Empereur gardait la chambre; fatigué de la monotonie de son mal, il a résolu de violer, disait-il, la loi du docteur. Il est sorti; mais il se sentait si

faible, qu'il pouvait à peine marcher. Il a fait demander la calèche, et nous avons fait un tour. Il était triste et silencieux. Il souffrait beaucoup, surtout des boutons qui couvraient ses lèvres.

Peu après son retour, il m'a fait demander dans sa chambre. La promenade l'avait encore abattu. Il se sentait très faible et fort disposé à l'assoupissement. Je l'ai déterminé à manger un peu, il a fini par un verre de vin de liqueur, et il est convenu qu'il en était réveillé, et se trouvait beaucoup mieux. Il s'est mis à causer.

« En mettant le pied en Italie, disait-il, j'ai changé les mœurs, les sentiments, le langage de notre révolution. Je n'ai point fusillé les émigrés, j'ai secouru les prêtres, j'ai abrogé les institutions, les fêtes qui nous déshonoraient. Et en cela je n'étais point guidé par mon caprice, mais bien par la raison et l'équité, ces deux bases premières de la haute politique. Par exemple, a-t-il dit à quelqu'un, si la fête de la mort du roi se fût toujours continuée, vous n'auriez pas eu l'occasion de pouvoir vous rallier jamais, etc., etc. »

L'Empereur disait alors avoir été celui qui le premier avait salué la France du nom de *la grande nation*. « Et certes, remarquait-il, je l'ai montrée telle au monde abattu devant elle. »

Et après un léger intervalle, il a repris : « Et elle le sera encore et le demeurera, si son caractère national redevient en harmonie avec tous ses avantages physiques et ses moyens moraux, etc., etc. »

Dans un autre moment, parlant de quelqu'un qu'il aimait beaucoup, il disait : « C'est le caractère de la vache : doux et tranquille pour toutes choses, excepté sur l'article de ses enfants ; dès qu'on

touche à ceux-ci, aussitôt les cornes en avant ; on pourrait le rendre fureux. »

Parlant d'un autre qui avait passé trente ans, et qu'il accusait d'être trop jeune, il disait : « A cet âge, pourtant, j'avais fait toutes mes conquêtes, je gouvernais le monde ; j'avais apaisé la tempête, fondu les partis, rallié une nation, créé un gouvernement, un empire, il ne me manquait que le titre d'empereur. » Et continuant sur ce sujet, il disait : « J'ai été gâté, il faut en convenir, j'ai toujours commandé ; dès mon entrée dans la vie, je me suis trouvé nanti de la puissance, et les circonstances et ma force ont été telles, que dès que j'ai eu le commandement, je n'ai plus reconnu ni maîtres ni lois. »

RÉSUMÉ DE JUILLET, AOUT, SEPTEMBRE, OCTOBRE.

De l'ouvrage de M. O'Meara ; procès qui lui est intenté en ce moment par sir Hudson Lowe. — Quelques mots en faveur du *Mémorial*.

Le résumé habituel ne saurait être long désormais ; trois phrases, à la rigueur, pourraient suffire :

Tourments au comble.

Reclusion absolue.

• Destruction infaillible.

Le reste de la vie de Napoléon ne sera plus qu'une cruelle et longue agonie.

On a vu que l'arrivée du nouveau gouverneur

avait été pour nous le signal d'une sinistre existence. Peu de jours avaient suffi pour dérouler ses dispositions malfaisantes. Bientôt les tourments, les outrages dont il se dit l'intermédiaire, ou qu'il créa lui-même, furent au comble : il frappa de terreur les habitants à notre égard ; il accumula sur nous les vexations les plus ridicules ; il nous défendit d'écrire, sans le lui avoir communiqué, à ceux mêmes auxquels il ne nous interdisait pas de parler librement ; il invita à dîner chez lui le *général Bonaparte* pour le faire voir à une femme de distinction qui s'y trouvait en passant ; il arrêta lui-même un de nos domestiques, etc

Il produit une dépêche à l'aide de laquelle il veut forcer l'Empereur à descendre, disait Napoléon, dans la fange de ses besoins, pour les discuter vis-à-vis de lui ; il le harcèle pour fournir un argent qu'il n'a pas, et le conduit, à force de réductions sur le strict nécessaire, à briser et vendre son argenterie, dont lui, gouverneur, fixe d'autorité le taux et l'acheteur. Il nous taxe ridiculement à une bouteille de vin par tête, l'Empereur compris !... « Il marchande notre existence ; il m'envie l'air que je respire, disait l'Empereur. » Et ce qu'il nous envoie pour notre subsistance se trouve parfois et souvent de telle nature, que nous sommes réduits à en emprunter au camp voisin !!! etc.

Il tend un piège à Napoléon, se faisant une joie de l'espoir de lui transmettre, en personne et avec pompe, une communication qu'il appelle ministérielle, et qui se trouve tellement brutale qu'il refuse d'en laisser copie. Il signifie à l'Empereur les règlements les plus extravagants ; il resserre capricieusement et ironiquement son enceinte ha-

bituelle, lui prescrit la trace de ses pas, et va jusqu'à lui vouloir fixer la nature de ses conversations et l'étendue de ses paroles ; il creuse des fossés autour de nous, nous entoure de palissades, élève des redoutes, il nous oblige, pour pouvoir demeurer auprès de l'Empereur, à signer individuellement que nous nous soumettons à toutes ces choses ; il se sert de nos propres mains pour le dégrader, en nous forçant de le qualifier simplement *Bonaparte*, sous peine de nous arracher immédiatement d'auprès de lui, et de nous déporter sur-le-champ ! etc.

L'Empereur, poussé à bout par d'aussi ignobles traitements et d'aussi gratuites méchancetés, s'en explique vis-à-vis de sir Hudson Lowe lui-même. Ses paroles ne ménagent plus rien ; il se délivre pour toujours de son odieuse vue, et prononce qu'il ne le reverra jamais. « Le plus mauvais procédé des ministres anglais n'est plus désormais de m'avoir envoyé ici, lui a-t-il dit, mais bien de m'avoir placé en vos mains. Je me plaignais de l'amiral, votre prédécesseur ; mais du moins il avait un cœur ! . Vous déshonorez votre nation, et votre nom restera une flétrissure !.. Ce gouverneur n'a rien d'anglais, nous répétait-il souvent, ce n'est qu'un mauvais sbire de Sicile .. Je me plaignais d'abord qu'on m'eût envoyé un geôlier, mais aujourd'hui je prononce que c'est un bourreau, etc. »

Je consacre ces mots et je pourrais en consacrer bien d'autres, quelque peu bienséants qu'ils puissent être : 1° parce que je les ai entendus ; 2° parce que Napoléon les a dits à sir Hudson Lowe lui-même, ou les lui a fait transmettre ; 3° enfin,

parce qu'ils ont été mérités, tant ce gouverneur, au grand scandale des Anglais mêmes, qui, sur les lieux, en témoignaient leur profond dégoût, a abusé arbitrairement, oppressivement et brutalement d'un pouvoir qu'il avait à exercer au nom d'une nation si éminemment recommandable par tout le globe, au nom d'un prince si généralement considéré en Europe, enfin au nom d'un ministère au sein duquel se trouvaient encore quelques gens d'honneur, personnellement connus par leur inodération et leurs belles manières.

Les attaques sur Napoléon étaient incessantes ; les tourments, de tous les instants. Il ne se passait pas de jour sans nouvelles blessures, et alors on put dire que se trouvait réalisé un des supplices de la fable.

Ah ! si jamais, dans cette époque de deuil pour tant de cœurs généreux, le génie de l'Europe, celui de la vérité, celui de l'histoire se sont tournés même involontairement vers Sainte-Hélène sur le grand Napoléon, s'ils l'ont cherché dans cette île, dont ils pensaient qu'on eût dû s'efforcer du moins de faire son Élysée, quelle n'aura pas été leur indignation de l'apercevoir, dans l'auréole de tant d'actes immortels, cloué sur un roc à la façon de Prométhée et sous les griffes de son vautour se délectant aussi à le déchiqûeter pièce à pièce ! Oh ! quelle infamie !... quelle honte éternelle !

Dans cette période, la santé de l'Empereur a constamment et grandement décliné ; ce corps, cru si robuste, qui avait résisté à tant de travaux, qu'avaient épargné tant de fatigues, qu'avaient soutenu les victoires et la gloire, courbait désormais sous des infirmités que hâtaient la méchanceté des

hommes. C'était presque chaque jour quelque incommodité nouvelle, des ressentiments de fièvre, des fluxions violentes, des symptômes de scorbut, des rhumes continuels ; les traits s'altéraient, la marche devenait pesante, les jambes se gonflaient, etc. Nos cœurs se déchiraient de le voir courir visiblement vers une destruction infaillible et prochaine ; tous nos soins n'y pouvaient rien.

Il avait renoncé depuis longtemps au cheval, et finit par renoncer à peu près aussi à la calèche ; même la simple promenade à pied devint rare, et il se trouva réduit, à peu de chose près, à la stricte reclusion de ses appartements. Il ne s'occupait plus désormais d'un travail suivi et régulier ; il ne nous dictait guère qu'à de longs intervalles et sur des sujets de pure fantaisie du moment. Il passait la plus grande partie du jour seul dans sa chambre, occupé à feuilleter quelques livres, ou plutôt ne faisant rien. C'est à ceux qui ont dignement jugé de toute la puissance de ses facultés, à apprécier la force d'âme qu'il lui fallait pour dévorer paisiblement la charge accablante d'un tel ennui, d'une aussi odieuse existence ; car, vis-à-vis de nous, c'était toujours la même sérénité de visage, la même égalité de caractère, le même piquant, la même liberté d'esprit, parfois même de la gaieté, de la plaisanterie ; mais dans les détails de l'intimité, il était aisé de s'apercevoir qu'il n'y avait plus en lui ni préoccupation de l'avenir, ni méditation du passé, ni souciance du présent ; il obéissait passivement désormais à la nature physique ; et, dans l'entier dégoût de la vie, le terme en était peut-être en secret désiré. Tel était l'état des choses quand je fus enlevé de Long-

wood; car ce moment approche; il n'est pas loin.

Je n'ai point consigné, dans le cours de mon recueil, toutes les minutieuses circonstances de nos querelles avec le gouverneur, non plus que les nombreuses notes officielles échangées entre nous. J'ai omis également les ignobles misères accumulées sur notre existence animale. Mon but n'était point d'écrire l'histoire de Longwood et de ses douleurs, mais seulement de faire ressortir les nuances caractéristiques de Napoléon. Au surplus, si on est curieux, on peut aller chercher tous ces détails dans la relation du docteur O'Méara. C'eût été petite-tesse à moi, l'un de ceux sur lesquels ils frappaient, que de trop m'y arrêter; mais chez le docteur, qui n'en était que le témoin, qui nous était étranger, qui était, on pourrait même dire, du parti adverse, ce soin de sa part et dans sa situation, ne peut, ne doit avoir été que le résultat d'une émotion profonde, d'une indignation généreuse qui honore son cœur.

J'apprends en ce moment que l'ex-gouverneur de Sainte-Hélène l'attaque devant les tribunaux, en diffamation et en calomnie; je suis plein de vénération pour les juges des grands tribunaux d'Angleterre; parce que je sais comment ils se composent; toutefois, comment être sûr aujourd'hui d'un résultat! Car, dans la malheureuse crise politique de nos jours, il apparaît partout comme deux vérités à la fois; or, la bonne pour chacun est celle qu'on porte dans le cœur, car, bien qu'on en dise, on ne saurait se mentir à soi-même, et ce sera à tout événement, sans doute, la consolation du docteur O'Méara; car, je dois déclarer ici que tout ce que je trouve à cet égard dans son ouvrage,

et qui a pu être à ma connaissance lors que j'étais sur les lieux, est de la plus stricte vérité ; d'où je dois naturellement conclure, par analogie, qu'il en est de même sans doute de tout ce que je n'ai pas vu, ce qui se prolonge de dix-huit mois au delà. Aussi je n'hésite pas à prononcer que je le tiens pour tel dans mon âme et conscience.

Précisément au moment où j'écris, je reçois de sir Hudson Lowe des extraits de lettres qu'il me dit avoir reçues confidentiellement, dans les temps, du docteur O'Méara, lequel, me fit-il observer, s'exprimait très improprement à mon égard, et lui faisait des rapports secrets à mon sujet. Quelle a pu être en cela l'intention de sir Hudson Lowe vis-à-vis de moi ? Aux termes où nous en sommes, ce ne saurait être un intérêt bien tendre. Aurait-il espéré me prouver que M. O'Méara était son espion auprès de nous ? Aurait-il pensé m'indisposer assez pour altérer la nature et la force de mes témoignages en faveur de son adversaire ? Mais, au demeurant, ces lettres sont-elles bien entières ? Ne sont-elles pas tronquées à la façon de Sainte-Hélène ? et encore, leur sens serait-il plein, réel, en quoi devraient-elles me fâcher ? Quels droits, quels titres avais-je dans ce temps sur O'Méara ? Il est bien vrai que plus tard, à son retour en Europe, le voyant poursuivi, persécuté, puni pour l'humanité dont il avait usé envers Napoléon, je lui en ai exprimé la plus vive reconnaissance, et je lui ai écrit que, si l'injustice venait à le forcer de quitter son pays, il devenait libre, à son gré, de venir prendre place dans ma famille, que je partagerais avec lui. Mais à Sainte-Hélène je le connaissais à peine ; je ne crois pas lui avoir adressé la parole

dix fois durant tout mon séjour à Longwood. Je le considérais comme m'étant opposé de nation, d'opinion, d'intérêts : voilà quels étaient mes rapports avec M. O'Méara. Il était donc entièrement libre à mon égard ; il demeurait maître d'écrire alors ce qui lui plaisait, sans que cela pût influencer sur l'opinion qu'il m'a inspirée depuis. Que sir Hudson Lowe prétende insinuer aujourd'hui que le docteur était deux et trois fois espion dans le même temps, savoir : pour le gouvernement, pour Napoléon, et pour lui sir Hudson Lowe, cela détruirait-il la vérité, l'authenticité des faits exposés dans son livre ? Au contraire ; et duquel des trois corrupteurs gagnerait-il le salaire en révélant ces hauts faits au public ? Napoléon n'est plus ; le docteur n'a rien à en attendre ; et il s'est fait des deux autres, par sa publication, d'ardents persécuteurs, qui lui ont ravi ses emplois et menacent son repos, c'est que son véritable crime, à leurs yeux, est le zèle importun d'un ami de la bienséance et des lois, qui, révolté d'inconvenances et ignobles vexations, en a signalé les vrais auteurs pour en disculper le pays : voilà la chose. Je n'ai donc vu dans la communication si tardive des lettres confidentielles que vient de m'adresser sir Hudson Lowe, au moment même de son procès avec le docteur, qu'une espèce de délation intéressée, que chacun qualifiera comme il l'entendra. Je n'en ai pas même accusé réception ; j'ai bien moins songé encore à m'en plaindre.

Mais puisque j'en suis à M. O'Méara et à son ouvrage, qu'il se trouve avoir tenu aussi un journal vers le même temps que moi, dans le même lieu et sur les mêmes sujets, je ferai observer que c'est assurément une circonstance bien heureuse pour

l'authenticité des récits que le concours singulier de deux narrateurs qui, de position, de nation, d'opinion différentes, sans rapport entre eux, relatent des faits qu'ils ont puisés à la même source. Il devient curieux de les opposer l'un à l'autre. O'Méara est traduit chez nous : qu'on parcoure, qu'on compare les deux productions. Si l'on fait la part du génie des deux langues, des préjugés nationaux réciproques, de la différence de position des deux narrateurs, que présente la masse des deux récits ? Une similitude parfaite ; car les légères différences sont même, en quelque sorte, la garantie de chacun, en ce qu'elles sont inévitables ; où a-t-on jamais vu deux hommes écrivant ce dont ils ont été témoins, ne pas différer ? Et que d'innocentes infidélités, d'ailleurs, n'avons-nous pas dû involontairement commettre en essayant de répéter de pures conversations prises au vol ! Toutefois, je ne terminerai pas sans arrêter le lecteur sur une circonstance qui m'a frappé moi-même en lisant O'Méara ; c'est que les conversations de Napoléon portent précisément avec elles le caractère de la position des deux personnes avec lesquelles il s'entretenait : tous les objets importants, chez O'Méara, sont beaucoup plus développés, plus suivis ; c'est que Napoléon parlait à quelqu'un à qui il croyait devoir apprendre ; chez moi, au contraire, ils sont presque toujours en sommaires ; c'est que l'Empereur s'exprimait alors devant celui qu'il supposait savoir. Au surplus, les récits du docteur ont eu un succès prodigieux en Angleterre ; c'est que le sujet était riche, l'intention louable, le but moral ! en voilà assez pour faire fortune.

Pour moi, de mon côté, j'avance dans mon en-

treprise ; déjà j'en entrevois le terme, et je dois des actions de grâce pour le bon accueil aussi dont jusqu'ici je me vois accompagné. Je me suis cru un devoir, et me suis voué à le remplir, non à demi, mais en conscience. Ayant à essayer de peindre l'homme des prodiges, non par mes faibles couleurs, mais à l'aide de ses propres paroles, de ses propres gestes, j'ai dû m'attacher surtout à demeurer scrupuleusement vrai, scrupuleusement fidèle, et j'espère qu'après m'avoir lu, on me rendra la justice d'avouer que, pour y parvenir, j'ai fait abnégation de tout système, de toutes opinions, de tous partis, de toutes liaisons ; j'ai heurté des sentiments individuels ; je ne me suis point arrêté devant les plus hauts personnages, ni les plus hautes considérations. D'un autre côté, je ne me suis point dissimulé aucun des graves inconvénients d'une telle marche, ni les nombreux chagrins qu'elle pouvait me créer : j'avais à craindre, ainsi qu'il n'arrive que trop souvent à l'impartiale vérité, de déplaire à tous et de déchaîner bien des voix ; l'autorité aussi, interprétant mal mes intentions sur un sujet si voisin encore de nos grands événements, pouvait s'irriter, et j'avais à craindre d'être traduit devant les magistrats ; de là, peut-être, condamnation, amende, confiscation, prison. Il est bien vrai que j'aurais pu alléger mes embarras, et m'y rendre en quelque sorte étranger en donnant ou en vendant mon manuscrit en France ou au dehors ; mais aurais-je rempli mon but, et en dépit de toute condition de ma part, eût-on manqué de réalités ou de prétextes pour dénaturer ou mutiler ce recueil, dont tout le mérite repose dans son intégrité ! Aussi, tenant à ce qu'il ne subît

aucune altération, et voulant demeurer maître jusqu'au dernier instant de la dernière ligne, à tous les autres inconvénients, j'ai ajouté encore la chance d'une lésion dans ma fortune, en le publiant à mes risques et périls. D'Angleterre et d'Allemagne on m'a fait offrir un haut prix des portions que les circonstances devaient me forcer, supposait-on, de ne pas publier en France. J'ai répondu que rien n'avait été réservé. Il n'était pas dans ma nature de laisser publier au dehors, sous mon nom, ce que je n'aurais pas osé publier au dedans sous les lois du pays, quelque difficiles, quelque sévères qu'elles pussent me paraître. Du reste, en dépit de toutes inquiétudes, je n'ai jusqu'ici qu'à m'applaudir tout à fait de la marche que j'ai cru devoir suivre. Les témoignages les plus flatteurs me sont arrivés de tous côtés, et la loi est demeurée silencieuse, peut-être même pourrait-elle me savoir quelque gré, dans nos temps de passion, de n'avoir pas désespéré de son impassibilité sur un sujet aussi délicat, et de l'avoir mise à même d'en fournir une preuve aussi décisive. Pour moi, j'en demeure fier pour elle ; grâces lui soient rendues.

Je n'ai prétendu être ni apologiste, ni panégyriste ; mais j'ai voulu mettre chacun à même de le devenir à son gré, d'après sa propre conviction et ses propres sentiments ; et c'est ce qui m'a fait conserver, dans l'ensemble du recueil, jusqu'aux plus petites minuties, afin que chacun pût demeurer frappé par ce caractère de vérité qui naît de la contexture même des choses. Je n'en ai omis que les anecdotes personnelles, ou les épithètes qui, se trouvant étrangères à mon objet, n'eussent été que gratuitement désobligeantes, et malheureuse-

ment beaucoup trop encore m'ont échappé. Hors d'état de pouvoir m'occuper avec beaucoup de réflexion, me hâtant avec précipitation, dans la crainte de ne pas atteindre la fin, entraîné par le but principal, je n'ai pu soigner suffisamment tous les accessoires. Aujourd'hui, quand on me relit les volumes publiés, je suis frappé de retrouver ce que j'aurais voulu, ce que même parfois je crois avoir effacé. Ma situation peut expliquer ces négligences, ainsi qu'un grand nombre d'irrégularités typographiques, et plaider tant soit peu pour elles ; c'est qu'entre le public et moi il n'aura guère existé d'autres intermédiaires qu'un copiste et le prote : voilà l'inconvénient de ma solitude absolue ; sans conseils, sans avis, sans revisions. Mais, sera-t-on tenté de me dire peut-être, pourquoi n'avoir pas eu recours à tant de personnages dont la bienveillance, les lumières et la connaissance de la matière même eussent pu vous être d'un si grand service ? Voici ma réponse : Où a-t-on vu s'accorder en toutes choses deux témoins d'un même fait ? Il n'eût donc pas été deux de mes articles que chacun n'eût prétendu redresser en quelque chose à sa façon. Or, si j'avais cédé, les véritables paroles, les opinions, les jugements erronés ou non de Napoléon eussent bientôt disparu tout à fait ; et alors qu'eussé-je produit ? Un livre refait à Paris. Si, au contraire, je m'étais obstiné à résister, on connaît les hommes sur ce point, j'eusse fort désoblié, et l'on ne m'eût point pardonné d'avoir demandé des avis pour ne point les suivre.

Mais, pourra-t-on me dire encore, que n'attendez-vous, à l'exemple de tous les auteurs de mémoires, qui généralement ne leur laissent voir le

jour qu'après leur mort, afin d'éviter les inconvénients auxquels vous vous êtes exposé? Quoi! Que j'attendisse? Et le devoir auquel je me croyais tenu, comment se serait-il rempli? Et mon intention de procurer des jouissances à ceux qui ont aimé; de forcer à l'estime ceux qui sont demeurés ennemis, que serait-elle devenue? Quoi! une foule de tous rangs, de toutes professions, de tous emplois, moi, tout le premier, qui l'avons servi avec orgueil et sincérité, qui l'avons aimé avec admiration, qui nous sommes enivrés de bonne foi de la gloire, de la splendeur, de la prospérité dont il rassasiait le pays, nous l'entendrions froidement calomnier chaque jour, nous nous sentirions à chaque instant injuriés dans sa personne! et je possédais les moyens victorieux de répondre, et j'aurais gardé le silence! et j'aurais attendu!... Et pour quelques légères considérations, j'aurais privé les contemporains avides! Non. Et aussi bien le public se montrait-il vivement impatient; il attendait et demandait des compagnons de Napoléon, qu'ils lui fissent connaître ce qu'ils avaient recueilli de ses paroles ou lu dans sa pensée: or, la tenue de mon Journal me rendait le mieux situé; je me suis trouvé le plus tôt prêt, et je me suis hâté, à la voix de tous, d'accomplir ce devoir. Du reste, quoi qu'il pût m'arriver désormais, j'en tiens déjà la plus douce récompense dans les témoignages, les vœux, la sympathie qui me sont déjà parvenus, dans l'espèce de reconnaissance même dont des cœurs généreux et vraiment hauts sont venus m'entretenir avec transport; il s'en est trouvé qui ont été même jusqu'à avouer qu'ils se seraient attendus à être mieux traités; d'autres que tout bonnement ils

avaient à se plaindre ; mais, disaient-ils, Napoléon a eu à se plaindre aussi de tant de monde ! il devait être si malheureux sur son roc ! Ne peut-il pas s'être laissé aller à de l'aigreur ? car vous n'affirmez pas que ce qu'il dit est vrai, mais seulement qu'il l'a dit : or, si l'allégation en valait la peine, nous controverserions ; si elle était fausse, nous la démentirions, et ils concluaient qu'ils noyaient de grand cœur leur mortification personnelle dans la satisfaction, bien autrement générale, que devait causer tout ce que je faisais connaître sur celui dont ils avaient partagé les travaux, et auquel ils devaient leur fortune et leur gloire, etc., etc.

Toutefois, cela ne saurait me consoler tout à fait de la peine que j'aurais pu causer involontairement ; car il n'est pas en moi de désobliger sciemment et gratuitement qui que ce soit ; aussi me suis-je efforcé d'y porter remède autant que possible dans la réimpression de l'ouvrage.

CHAPITRE XI

Affaissement de l'Empereur. — Sa santé continue de s'altérer sensiblement. — Inquiétudes du médecin. — Nos prisonniers en Angleterre; les pontons, etc.

Vendredi 1^{er} novembre.

Aujourd'hui le temps était très beau, l'Empereur a voulu en profiter. Il a essayé de sortir sur les deux heures. Après quelques pas dans le jardin, il a eu l'idée d'aller se reposer chez M^{me} Bertrand; il y est demeuré plus d'une heure dans un fauteuil, ne parlant point. souffrant et abattu; au bout de ce temps, il a regagné languissamment sa chambre, où il s'est jeté sur son canapé, sommeillant comme la veille. Cet affaissement m'affectait douloureusement. Il essayait de temps à autre de combattre cette disposition; mais il ne trouvait rien à dire, et, s'il voulait se mettre à lire, la lecture le dégoûtait tout aussitôt. Je l'ai quitté pour le laisser reposer.

Une frégate anglaise est arrivée du Cap, dans sa route pour l'Europe; c'était une occasion pour nous d'écrire à nos amis; mais je me suis interdit désormais la douceur d'en profiter; les plaintes réitérées du gouverneur m'en font une loi, par la

nature des conséquences dont il me menace ; peut-être viendra-t-il un moment moins cruel ; j'attendrai! .

Le docteur O'Méara est venu voir mon fils, dont l'état ne laissait pas que d'être inquiétant ; il avait été saigné hier de nouveau ; il avait eu des vomissements trois ou quatre fois dans la journée.

Le docteur a profité de cette occasion pour me parler spécialement de la santé de l'Empereur, me confiant qu'il n'était pas sans inquiétude sur sa trop grande reclusion ; il ne cessait de prêcher, disait-il, pour plus d'exercice, et m'engageait à profiter des fréquentes occasions que j'avais de parler à l'Empereur, pour l'amener à sortir davantage. Il est sûr, convenions-nous, qu'il changeait de manière à effrayer ; et lui (le docteur) n'hésitait pas à prononcer qu'un si complet repos, après une si grande agitation, pouvait devenir des plus funestes ; que toute maladie sérieuse, que pouvait amener si facilement la qualité du climat, ou tout autre accident de la nature, lui deviendrait infailliblement mortelle. Les paroles du docteur, son anxiété m'ont vivement touché. Dès ce temps, j'aurais dû deviner en lui cet intérêt réel qu'il a si bien prouvé depuis.

Sur les six heures, l'Empereur m'a fait appeler ; il était dans son bain, souffrant peut-être encore plus que de coutume : c'était, pensait-il, le résultat de sa sortie d'hier ; le bain lui a réussi ; il se trouvait un peu mieux. Il s'est mis à lire l'ambassade de lord Macartney en Chine, ce qu'il a prolongé assez longtemps, dissertant, chemin faisant, sur bien des objets qu'il y rencontrait,

Puis, laissant son livre, et se mettant à causer,

la situation de nos prisonniers en Angleterre s'est trouvée un des sujets accidentellement amenés par le courant de la conversation.

Je vais réunir ici ce qu'il a dit aujourd'hui et en d'autres moments.

La rupture subite du traité d'Amiens, sous de si mauvais prétextes et avec autant de mauvaise foi de la part du ministère anglais, avait causé une vive irritation chez le premier consul, qui se sentait joué. La saisie de plusieurs bâtimens de notre commerce, avant même de nous déclarer la guerre, vint y mettre le comble. « Sur mes vives réclamations, disait l'Empereur, ils se contentèrent de répondre froidement que c'était leur usage, qu'ils l'avaient toujours fait, et ils disaient vrai; mais les temps n'étaient plus pour la France de supporter patiemment une telle injustice ni une telle humiliation. J'étais devenu l'homme de ses droits et de sa gloire, et j'étais tout disposé à montrer à nos ennemis avec qui désormais ils avaient affaire. Malheureusement ici, par notre position réciproque, je ne pouvais venger une violence que par une violence plus forte encore. C'est une triste ressource que les représailles sur des innocents au fond; mais je n'avais pas de choix.

« A la lecture de l'ironique et insolente réponse faite à mes plaintes, j'expédiai au milieu de la nuit même, l'ordre d'arrêter, par toute la France, et sur tous les territoires occupés par nos armes, tous les Anglais quelconques, et de les retenir prisonniers en représaille de nos vaisseaux si injustement saisis. La plupart de ces Anglais étaient des hommes considérables, riches et titrés, venus pour leur plaisir. Plus l'acte était nouveau, plus l'injus-

tice était flagrante, plus la chose me convenait. La clameur fut universelle; tous ces Anglais s'adressèrent à moi; je les renvoyais à leur gouvernement: leur sort dépendait de lui seul, répondis-je. Plusieurs, pour obtenir de s'en aller, furent jusqu'à proposer de se cotiser pour acquitter eux-mêmes le montant des vaisseaux arrêtés. Ce n'était pas de l'argent que je cherchais, leur faisais-je dire, mais l'observation de la simple morale, le redressement d'un tort odieux; et, le croira-t-on, l'administration anglaise, aussi astucieuse, aussi tenace dans ses droits maritimes que la cour de Rome dans ses prétentions religieuses, a mieux aimé laisser injustement dix ans dans les fers une masse très distinguée de ses compatriotes, que de renoncer authentiquement pour l'avenir à un misérable usage de rapines sur les mers.

« Déjà, en arrivant à la tête du gouvernement consulaire, j'avais eu une prise avec le cabinet anglais touchant les prisonniers, et cette fois je l'avais emporté. Le Directoire avait eu la sottise de se prêter à un arrangement qui nous était extrêmement préjudiciable, et tout à fait à l'avantage des Anglais.

« Les Anglais nourrissaient leurs prisonniers en France; et nous avions la charge de nourrir les nôtres en Angleterre. Or, nous avions assez peu d'Anglais chez nous, et ils tenaient beaucoup de Français chez eux; les vivres étaient presque pour rien en France, ils étaient d'un prix exorbitant en Angleterre. Les Anglais avaient donc fort peu de chose à payer, tandis que de notre côté nous devions envoyer des sommes énormes en pays ennemi, et nous étions fort pauvres. Ajoutez que

tous ces détails exigeaient des agents croisés sur les lieux respectifs, et M. le commissaire anglais n'était autre chose que l'espion de nos affaires, l'entre-metteur, le machinateur des complots de l'intérieur, ourdis avec les émigrés du dehors. A peine eus-je pris connaissance d'un tel état de choses, que l'abus fut rayé d'un trait de plume. Il fut signifié au gouvernement anglais qu'à compter du moment, chaque nation nourrirait désormais les prisonniers qu'elle aurait faits, si mieux on n'aimait les échanger. On jeta les hauts cris, on menaça de les laisser mourir de faim. Je soupçonnais bien assez de dureté et d'égoïsme aux ministres anglais pour en avoir l'envie ; mais j'étais sûr que l'humanité de la nation s'en serait révoltée. On plia : les malheureux Français n'en furent ni mieux ni plus mal ; mais nous gagnâmes de grands avantages, et échappâmes à un arrangement qui était une espèce de joug et de tribut.

« Durant toute la guerre, je n'ai cessé d'offrir l'échange des prisonniers ; mais le gouvernement anglais jugeant qu'il m'eût été avantageux, s'y est constamment refusé sous un prétexte ou sous un autre. Je n'ai rien à dire à cela : la politique à la guerre marche avant le sentiment ; mais pourquoi se montrer barbare sans nécessité ? et c'est ce qu'ils ont fait, quand ils ont vu grossir le nombre de leurs prisonniers. Alors a commencé pour nos malheureux compatriotes cet affreux supplice des pontons, dont les anciens eussent enrichi leur enfer, si leur imagination eût pu les concevoir. Ce n'est pas que je ne crois qu'il y avait exagération de la part de ceux qui accusaient, mais aussi il n'y a pas eu de vérité dans ceux qui se défendaient.

Nous savons ce que c'est qu'un rapport au parlement; ici nous en sommes sûrs quand nous lisons les calomnies et les mensonges que débitent en plein parlement, avec une si froide intrépidité, ces méchants, qui n'ont pas rougi de se faire nos bourreaux. Les pontons portent avec eux leur vérité, il suffit du simple fait; y avoir jeté de pauvres soldats qui n'étaient point accoutumés à la mer, les avoir entassés les uns sur les autres dans des lieux infects, trop étroits pour les contenir; leur avoir fait respirer deux fois par vingt-quatre heures, à la marée basse, les exhalaisons pestilentielles de la vase, avoir prolongé dix ou douze ans ce supplice de chaque jour, n'est-ce pas assez pour que le sang bouillonne au hideux tableau d'une telle barbarie? Et, sur ce point, je me reproche fort de n'avoir pas usé de représailles, de n'avoir pas jeté dans des pontons pareils, non les pauvres matelots et soldats, dont la voix ne compte pas, mais tous les milords et la masse de la classe distinguée. Je leur eusse laissé libre correspondance avec leur pays, leurs familles, et leurs cris eussent assourdi les ministres et les eussent fait reculer. Il est vrai que les salons de Paris, toujours les meilleurs alliés des ennemis, n'eussent pas manqué de me dire un tigre, un cannibale; n'importe, je le devais aux Français qui m'avaient chargé de les protéger et de les défendre. J'ai manqué de caractère: c'était mon devoir. » Et il m'a demandé si les pontons existaient de mon temps. Je ne pouvais le lui dire; cependant je pensais que non, parce que j'étais sûr qu'alors existaient des prisons parquées en pleine campagne, que beaucoup d'Anglais les visitaient faisant du bien aux prisonniers, achetant leurs

petits travaux. Toutefois ils devaient être bien mal et souffrir de la faim ; car on racontait qu'un agent du gouvernement y étant entré à cheval, et en étant descendu un instant, il n'avait pas eu le dos tourné que le pauvre animal, en un clin d'œil, avait été enlevé, dépecé et dévoré. Je ne garantissais pas le fait ; mais il nous avait été raconté par des Anglais mêmes, et il est vrai que les fanatiques d'entre eux ne le citaient pas comme preuve des besoins des prisonniers français, mais bien pour faire ressortir toute leur férocité et leur voracité. L'Empereur en riait comme d'un conte bleu, disant que la nature aurait à en frémir si la chose était réelle ; car il est bien évident à qui que ce soit, remarquait-il, qu'il n'y a que la faim poussée jusqu'à la rage qui puisse porter à dévorer du cheval. Je lui donnais une autre raison, pour croire que de mon temps il n'y avait point encore de pontons ; c'est qu'il avait été grandement question de consacrer aux prisonniers quelques petites îles désertes situées entre l'Angleterre et l'Irlande : on les y eût déposés, toute embarcation quelconque eût été soustraite : on les eût tout à fait abandonnés à eux-mêmes dans un complet isolement, et il n'eût plus été besoin que de quelques bâtimens légers, en constante croisière, pour les garder. Seulement on objectait qu'en cas de descente de la part de l'ennemi, son grand et facile objet serait d'aborder ces îles, et qu'en y distribuant des armes, il y recruterait une armée toute faite : et peut-être, disais-je, est-ce cette première idée qui aura conduit à celle des pontons ; car le nombre des prisonniers croissant toujours, on s'effrayait de les avoir à terre au milieu de soi, par la disposition d'une partie de la population, qu'on

soupçonnait être fort portée à fraterniser avec les Français. « Eh bien ! disait Napoléon, je conçois ces îles, car la sûreté et la propre conservation avant tout. Mais le supplice des pontons est une tache à l'humanité anglaise, un aiguillon de fureur qui ne peut sortir du cœur des prisonniers français.

« L'article des prisonniers a été un des points sur lesquels s'est exercée la mauvaise foi habituelle des ministres anglais, avec ce machavélisme ordinaire qui caractérise si bien l'école actuelle. Absolument résolu à repousser tout échange, et ne voulant pas être accusés de s'y refuser, ils multipliaient et dénaturaient les prétextes. C'était d'abord mon atroce violation des droits civilisés envers les *détenus*, que je prétendais considérer comme des *prisonniers*, principe qu'il ne leur était pas permis de reconnaître, disaient-ils, par quelque considération que ce fût. Ensuite vinrent les évasions réciproques. Quelques-uns des détenus, qui chez nous demeuraient libres sur parole, s'étant évadés, ils furent accueillis chez eux avec acclamation. Des Français en firent autant, et je blâmai leur retour : je fus jusqu'à proposer qu'on se renvoyât réciproquement ceux qui avaient violé leurs engagements ; mais il me fut répondu que les *détenus* n'étaient pas des *prisonniers*, qu'ils n'avaient fait qu'user d'un droit légitime, qu'ils avaient échappé à l'oppression, qu'ils avaient bien fait ; et on les employa. Dès ce moment j'engageai les miens à s'évader, je les employai, et les ministres remplirent leurs journaux des plus effrontées diatribes, me signalèrent à l'Europe comme un homme sans morale, sans foi ni loi, etc.

« Quand enfin, par un motif quelconque, il leur

convint de traiter de l'échange, ou peut-être aussi quand il leur vint une idée qu'ils crurent propre à me jouer sur ce point, ils envoyèrent un commissaire, les grandes difficultés disparurent, et les bases se posèrent pour l'amour de l'humanité et autres grands mots. Ils consentirent à compter les détenus au nombre des prisonniers et à y admettre l'armée hanovricenne, que j'avais faite prisonnière et licenciée sur parole : ce point avait été longtemps un obstacle, car les Hanovriens n'étaient pas Anglais, insinuai-*on*. Tout allait bien jusque-là, et semblait marcher à une conclusion facile, mais je connaissais mes adversaires, et je lisais leurs véritables intentions. Ils avaient infiniment plus de Français que je n'avais d'Anglais ; une fois qu'ils eussent tenu les leurs, ils n'auraient pas manqué d'incidents pour en demeurer là, et le restant de mes pauvres Français fût demeuré dans les pontons à éternité. Je déclarai donc que je ne voulais pas d'un échange pareil, mais bien d'un échange total ; et voici, disais-je, ce qui allait le faciliter : je convenais avoir beaucoup moins d'Anglais qu'ils n'avaient de Français ; mais j'avais aussi des Espagnols, des Portugais et autres alliés des Anglais, pris sous leurs bannières, dans la même cause ; et, par cette nouvelle combinaison, je présentais à mon tour une masse de prisonniers bien plus considérable que la leur ; eh bien ! j'offrais de rendre le tout pour le tout. Cette proposition déconcerta d'abord ; elle fut discutée et repoussée. Toutefois, quand on crut avoir découvert l'artifice propre à se procurer le même résultat, on accéda à ma proposition. Mais j'avais l'œil à tout ; il était évident que si on commençait d'abord par échanger tout sim-

plement Français contre Anglais, une fois qu'ils se sentiraient nantis, ils ne manqueraient pas de prétextes pour en demeurer là, et que nous rentrions dans leur hypothèse première : les prisonniers anglais n'étaient guère que le tiers des nôtres en Angleterre. J'offris alors, pour éviter tout malentendu réciproque, d'échanger par transports de trois mille seulement à la fois, on me rendrait trois mille Français, contre lesquels je donnerais mille Anglais et deux mille Hanovriens, Espagnols, Portugais et autres ; de la sorte, s'il survenait quelque querelle, disais-je, et qu'on s'arrêtât, nous demeurions toujours dans les mêmes proportions qu'au paravant, et sans nous être trompés les uns les autres. Que si le tout, au contraire, allait sans malencontre jusqu'à la fin, je promettais de rendre le reste par-dessus le marché. J'avais si bien deviné, que ces détails, si raisonnables au fond puisque le principe en avait été adopté, firent jeter les hauts cris ; on rompit tout, et on se sépara. Néanmoins, soit que les ministres anglais tinssent réellement à ravoïr leurs compatriotes, soit qu'ils fussent frappés de mon obstination à ne pas me laisser duper, il paraît qu'ils allaient entendre enfin à une conclusion finale que je faisais proposer de nouveau par une voie détournée, quand nos désastres de Russie vinrent leur rendre toutes leurs espérances et détruire toutes mes prétentions. »

L'Empereur s'est étendu ensuite sur le bon traitement dont nous avons usé nous-mêmes envers les prisonniers que nous avons eus chez nous. Ce traitement était aussi généreux, disait-il, aussi libéral que possible ; il n'imaginait pas qu'aucune nation eût eu la pensée d'en élever aucun

reproche « Nous aurions eu, disait-il, en notre faveur le témoignage et les sentiments des prisonniers mêmes ; car, à l'exception de ceux qui tenaient ardemment à leurs lois locales, ou, en d'autres mots, au sentiment de la liberté, ce qui se réduisait aux Anglais et aux Espagnols, tout le reste, les Autrichiens, les Prussiens, les Russes nous demeuraient volontiers ; ils nous quittaient avec peine et nous revenaient avec plaisir. Cette disposition a influé plus d'une fois sur l'opiniâtreté de leurs efforts ou de leur résistance, etc , etc. »

L'Empereur disait encore : « J'ai eu le projet d'amener en Europe un changement dans le droit et la coutume publique à l'égard des prisonniers. J'aurais voulu les enrégimenter et les faire travailler militairement à des monuments ou à de grandes entreprises. ils eussent reçu leur solde qu'ils eussent gagnée : on eût sauvé la fainéantise et tous les désordres qu'amène d'ordinaire parmi eux leur complète oisiveté ; ils eussent été bien nourris, bien vêtus et n'eussent manqué de rien, sans coûter néanmoins à l'État, qui eût reçu leur travail en équivalent : tout le monde y eût gagné. Mais mon idée ne prospéra point au conseil d'État ; on m'y laissa apercevoir cette fausse philanthropie qui égare tant de monde. On eut l'air de regarder comme dur et barbare de vouloir les contraindre au travail. On laissa voir qu'on craignait les représailles. Un prisonnier est déjà assez malheureux d'avoir perdu sa liberté, disait-on ; on ne croyait pas qu'on pût avoir des droits sur l'emploi de son temps ni sur une partie de ses actions. — Mais c'est là l'abus dont je me plains, disais-je, et que je voudrais corriger. Un prisonnier peut et doit

s'attendre à des gênes légitimes : et celles que je lui inflige sont pour son bien autant que pour celui d'autrui. Je n'exige pas de lui plus de peine, plus de fatigue; mais moins de danger que dans son état habituel et journalier. Vous craignez les représailles, que l'ennemi ne traite de la sorte nos Français? Mais plutôt au ciel. Ce serait ce que j'estimerais le plus heureux du monde! Je verrais mes matelots, mes soldats occupés aux champs ou sur des places publiques, au lieu de les savoir ensevelis vivants au fond de leurs affreux pontons. On me les renverrait sains, laborieux, endurcis au travail, et chacun, dans chaque pays, laisserait après soi, des travaux qui dédommageraient en quelque chose des funestes ravages de la guerre, etc. Par accoutumement on arrêta l'organisation de quelques corps de prisonniers, comme travailleurs volontaires, ou quelque chose de la sorte; mais ce n'était nullement là mon idée »

Anvers; grandes intentions de Napoléon à son égard; est une des causes de sa chute — Généreux sentiments qui font refuser le traité de Châtillon. — Travaux maritimes; Cherbourg, etc. — Rapport officiel sur l'empire, en 1813. — Total des dépenses en travaux, sous Napoléon.

Samedi 2.

L'Empereur n'est pas sorti de sa chambre. Quand je me suis rendu auprès de lui, je l'ai trouvé très souffrant, c'était d'une espèce de courbature ou de transpiration arrêtée; de plus, il avait une fluxion décidée. Il m'a retenu la plus grande partie du jour, cherchant parfois à causer, parfois encore cherchant à sommeiller. Il changeait à chaque instant de place et de situation, essayait de marcher,

et revenait souvent près du feu : il avait évidemment de la fièvre.

Dans un de ses nombreux sujets de conversation rompues, il s'est arrêté avec suite sur Anvers, son arsenal, ses fortifications, son importance, les grandes vues politiques et militaires qu'il avait eues sur ce point si heureusement situé, etc., etc.

Il a dit qu'il avait beaucoup fait pour Anvers, mais que c'était encore peu auprès de ce qu'il comptait faire. Par mer, il voulait en faire un point d'attaque mortel à l'ennemi ; par terre, il voulait le rendre une ressource certaine en cas de grands désastres, un vrai point de salut national ; il voulait le rendre capable de recueillir une armée entière dans sa défaite, et de résister à un an de tranchée ouverte, intervalle pendant lequel une nation avait le temps, disait-il, de venir en masse la délivrer et reprendre l'offensive. Cinq à six places de la sorte, ajoutait-il, étaient d'ailleurs le système de défense nouveau qu'il avait le projet d'introduire à l'avenir. On admirait déjà beaucoup les travaux exécutés en si peu de temps à Anvers, ses nombreux chantiers, ses magasins, ses grands bassins ; mais tout cela n'était encore rien, disait l'Empereur, ce n'était encore là que la ville commerçante ; la ville militaire devait être sur la rive opposée ; on avait déjà acheté le terrain ; on l'avait payé à vil prix, et, par une spéculation adroite, on en eût revendu à un très haut bénéfice, à mesure que la ville se serait élevée, ce qui eût contribué à diminuer d'autant la dépense totale. Les vaisseaux à trois ponts fussent entrés tout armés dans les bassins d'hiver. On eût construit des formes couvertes pour retirer à sec les vaisseaux pendant la paix, etc.

L'Empereur disait qu'il avait arrêté que le tout fût gigantesque et colossal. Anvers eût été à lui seul toute une province. En revenant à ce superbe établissement, il remarquait que cette place était une des grandes causes qu'il était ici, à Sainte-Hélène : que la cession d'Anvers était un des motifs qui l'avaient déterminé à ne pas signer la paix de Châtillon. Si on eût voulu lui laisser cette place, peut-être eût-il conclu ; et il se demandait s'il n'avait pas eu tort de se refuser à signer l'ultimatum. « Il y avait encore alors, disait-il, bien des ressources et bien des chances, sans doute ; mais aussi que de choses à dire contre. » Et il concluait : « J'ai dû m'y refuser, et je l'ai fait en toute connaissance de cause ; aussi, même sur mon roc, ici, en cet instant, au sein de toutes mes misères, je ne m'en repens pas. Peu me comprendront, je le sais ; mais pour le vulgaire même, et malgré la tournure fatale des événements, ne doit-il pas aujourd'hui demeurer visible que le devoir et l'honneur ne me laissent pas d'autre parti ? Les alliés, une fois qu'ils m'eussent entamé, en seraient-ils demeurés là ? Leur paix eût-elle été de bonne foi, leur réconciliation sincère ? C'eût été bien peu les connaître, c'eût été vraie folie que de le croire et s'y abandonner. N'eussent-ils pas profité de l'avantage immense que le traité leur eût consacré, pour achever, par l'intrigue, ce qu'ils avaient commencé par les armes ? Et que devenaient la sûreté, l'indépendance, l'avenir de la France ? Que devenaient mes obligations, mes serments, mon honneur ? Les alliés ne m'eussent-ils pas perdu au moral dans les esprits, comme ils venaient de le faire sur le champ de bataille ? Ils n'eussent trouvé l'opinion que trop

bién préparée ! Que de reproches la France ne m'eût-elle pas faits d'avoir laissé morceler le territoire confié à ma garde ! Que de fautes l'injustice et le malheur n'eussent pas accumulées sur ma tête ? Avec quelle impatience les Français, pleins du souvenir de leur puissance et de leur gloire, eussent supporté, dans ces jours de deuil, les charges inévitables dont il eût fallu les accabler ! Et de là des commotions nouvelles, l'anarchie, la dissolution, la mort. Je préférerais de courir jusqu'à extinction les chances des combats, et d'abdiquer au besoin, etc.¹ »

Je convenais que l'Empereur avait toute raison.

¹ Voici qui consacrait en Europe les paroles de Napoléon, dites à Sainte-Hélène :

Lettre de M. de Caulaincourt au rédacteur du Constitutionnel
(Numéro du 21 janvier 1820).

« Monsieur,

« Dans un ouvrage de M. Koch, intitulé : *Campagne de 1814*, se trouvent rapportés plusieurs fragments de lettres, écrites par moi à l'Empereur et à M. le prince de Neufchâtel, pendant la durée du congrès à Châtillon.

« Je crois devoir déclarer que je suis absolument étranger à la communication de mes correspondances et à leur publication. Les hautes sources auxquelles l'auteur annonce avoir puisé donnent à son ouvrage une importance historique qui ne permet point, en ce qui me concerne, de consacrer par mon silence les erreurs qu'il renferme. La plupart des détails relatifs aux événements et aux négociations qui ont eu lieu depuis le 31 mars jusqu'au 12 avril sont inexacts.

« Quant au congrès de Châtillon, si les événements ont justifié le désir que j'avais de voir la paix rendue à ma patrie, il serait injuste de laisser ignorer à la France, à l'histoire, les motifs d'intérêt national et d'honneur qui empêchèrent l'Empereur de souscrire aux conditions que les étrangers voulaient nous imposer.

« Je remplis donc le premier des devoirs, celui d'être équi-

Il avait perdu le trône, il est vrai, mais volontairement, et en lui préférant notre salut et son honneur. L'histoire apprécierait dignement ce sublime sacrifice. La puissance et la vie sont passagères ; la gloire seule demeure, elle est immortelle.

table et vrai, en faisant connaître ces motifs par l'extrait suivant des ordres de l'Empereur

« Paris, 19 janvier 1814.

« ... La chose sur laquelle l'Empereur insiste le plus, c'est
 « la nécessité que la France conserve ses limites naturelles ;
 « c'est là ma condition *sine quâ non*. Toutes les puissances,
 « l'Angleterre même, ont reconnu ces limites à Francfort. La
 « France, réduite à ses limites anciennes, n'aurait pas aujourd'hui
 « d'hui les deux tiers de la puissance relative qu'elle avait il y
 « a vingt ans. Ce qu'elle a acquis du côté du Rhin ne compte
 « pense point ce que la Russie, l'Autriche et la Prusse ont
 « acquis par le démembrement de la Pologne. Tous ces États se
 « sont agrandis vouloir ramener la France à son état ancien,
 « ce serait la faire dechoir et l'avilir. La France, sans les dépar-
 « tements du Rhin, sans la Belgique, sans Ostende, sans An-
 « vers, ne serait rien. Le système de ramener la France à ses
 « anciennes frontières est inséparable du rétablissement des
 « Bourbons, parce qu'eux seuls pourraient offrir une garantie du
 « maintien de ce système. L'Angleterre le sent bien, avec tout
 « autre système, la paix, sur une telle base, serait impossible
 « et ne pourrait durer. Ni l'Empereur, ni la République, si des
 « bouleversements la faisaient renaitre, ne souscriraient jamais
 « à une telle condition. Pour ce qui est de Sa Majesté, sa réso-
 « lution est bien prise ; elle est immuable. elle ne laissera pas
 « la France moins grande qu'elle ne l'a reçue. Si donc les allies
 « voulaient changer les bases proposées et acceptées, les limites
 « naturelles, l'Empereur ne voit que trois partis : ou combattre
 « et vaincre, ou combattre et mourir glorieusement, ou enfin,
 « si la nation ne le soutenait pas, abdiquer. Il ne tient pas aux
 « grandeurs ; il n'en achètera jamais la conservation par l'avilis-
 « sement. »

« J'attends, Monsieur, de votre impartialité, que vous voudrez bien donner place à cette lettre dans votre journal, et je saisis cette occasion pour vous offrir l'assurance de ma considération distinguée.

« Signé : CAULAINCOURT,

« duc de Vicence. »

Mais, demandait alors l'Empereur, l'histoire serait-elle bien juste, pourrait-elle l'être ? On était inondé, disait-il, de tant de pamphlets et de mensonges, ses actions étaient tellement défigurées, son caractère si obscurci, si méconnu ! etc. On répondait que le temps de sa vie serait précisément le plus incertain ; que ses contemporains seuls pourraient tout au plus être injustes ; que les nuages disparaîtraient, ainsi qu'il l'avait déjà dit lui-même, à mesure qu'il s'avancerait dans la postérité ; qu'il gagnait déjà chaque jour ; que l'homme de génie s'en saisisrait comme du plus beau sujet de l'histoire ; que la première catastrophe seule eût été peut-être fatale à sa mémoire, beaucoup de voix étant alors contre lui ; mais que les prodiges de son retour, les actes de sa courte administration, son exil à Sainte-Hélène, le laissent aujourd'hui rayonnant de gloire aux yeux des peuples et au pinceau de l'avenir. « Il est vrai, a-t-il repris avec une espèce de satisfaction, que ma destinée se montre au rebours des autres : la chute les abaisse d'ordinaire, la mienne me relève infiniment. Chaque jour me dépouille *de ma peau de tyran*, de meurtrier, de féroce. . »

Et après quelques secondes de silence, il est revenu sur Anvers et l'expédition anglaise. « Le gouvernement anglais et son général ont lutté d'impéritie, a-t-il dit. Si lord Chatam, que nos soldats n'appelèrent que *milord j'attends*, se fût précipité vigoureusement, sans doute il pouvait peut-être détruire notre bel et précieux établissement par un coup de main ; mais le premier moment perdu, et notre flotte rentrée, la place se trouvait à l'abri. On a fait beaucoup trop d'étalage des efforts et des me-

sures prises pour son salut. On n'avait excité le zèle des citoyens que dans des intentions mystérieuses et coupables. » Et comme je lui fournissais quelques détails dont j'avais été le témoin, et qu'il m'est arrivé de dire que d'ordinaire les maréchaux passent les armées en revue; mais qu'ici, c'était l'armée qui semblait passer les maréchaux en revue, en ayant vu trois successivement en très peu de temps. « C'est que les circonstances politiques le commandaient ainsi, a dit Napoléon. J'y envoyai Bessières, parce que la crise demandait un homme de confiance et tout à fait sûr; dès qu'elle fut passée, je ne tardai pas à le remplacer, pour le ravoïr auprès de moi. »

Les travaux maritimes d'Anvers, quelque immenses qu'ils aient été, ne sont qu'une petite portion de ceux que l'on doit à Napoléon. Attaché, comme membre du Conseil d'État, à la section de la marine, je possède *ex officio* la notice de ces travaux arrêtés, entrepris ou achevés; on me saura gré sans doute d'en consigner ici la nomenclature, que j'établis dans son ordre géographique en allant du midi au nord.

1° *Le fort Boyard*, qui devait agrandir et défendre le mouillage de l'île d'Aix, duquel mouillage, à force de persévérance et d'audace, on était venu à bout de découvrir, pour les vaisseaux de ligne même, un passage hors de la vue de l'ennemi, entre Oléron et la terre, pour atteindre les mouillages de la Gironde et ses débouquements.

2° *Les grands et beaux travaux de Cherbourg.* — La digue commencée sous Louis XVI ayant éprouvé beaucoup d'altérations sous l'époque révolutionnaire, elle a été réparée, et on a élevé la

partie centrale de neuf pieds au-dessus du niveau des plus hautes mers, sur cent toises d'étendue, pour y établir une batterie de vingt pièces du plus gros calibre; ce qui a été exécuté en moins de deux ans, de 1802 à 1804, et avec un tel succès, que bien que dépourvu d'entretien depuis 1813, cet ouvrage s'est maintenu sans nulle dégradation, dans la plus parfaite solidité.

On a élevé une grosse tour ou pâté elliptique en pierres de taille de granit, au centre et en dedans de la digue, qu'elle soutient, et dont, à son tour, elle est recouverte. La masse volumineuse des fondations de ce pâté, dont la construction en pleine mer offrait de si grandes difficultés, a été terminée à la fin de 1812, et élevée à la hauteur de six pieds au-dessus du niveau des plus hautes marées. La stabilité qu'elle a conservée depuis cette époque, bien qu'abandonnée sans nul entretien à la plus violente action des flots, est un garant incontestable de la solidité de la défense projetée, sur ce rocher artificiel, lorsque le moment sera venu de terminer l'ensemble du projet, qui consistait à élever au premier étage une caserne propre à la garnison, le magasin à poudre, citerne, etc.; le tout surmonté d'une plate-forme voûtée, à l'abri de la bombe, de manière à recevoir une batterie casematée de dix-neuf pièces de trente-six, et par dessus celle-ci encore une seconde plate-forme propre à recevoir au besoin une batterie sur affût de côté, le tout servant de couronnement à la batterie centrale déjà existante sur la digue même; ce qui devait présenter à l'ennemi quatre rangs de batteries les unes au-dessus des autres.

On a creusé dans le roc vif, et en moins de huit

ans, un port militaire propre à contenir quinze vaisseaux de guerre, le nombre proportionné de frégates, trois formes de construction, etc. Cet asile, si nécessaire aux vaisseaux de ligne par l'état naturel de la rade de Cherbourg, trop ouverte à la violence des flots, a été creusé de trente pieds au-dessous des plus basses marées, afin de procurer aux vaisseaux de premier rang une station toujours sûre et exempte de tout danger. Quand ce port fut ouvert, en 1813, ses môles et ses digues étaient portés au dernier terme d'achèvement sur toute son étendue. A cette époque, il présenta à l'impératrice Marie-Louise et à toute sa cour le spectacle magnifique et sublime de l'irruption soudaine de l'Océan, qui en prit possession par la simple rupture spontanée de l'immense batardeau qui en avait jusque-là contenu les efforts. Les vaisseaux du plus haut rang furent immédiatement admis dans son enceinte, et ils y ont toujours depuis constamment joui d'une station commode, ainsi que de tous les moyens de radoub, de construction ou d'armement, en un mot, de toutes les facilités que pouvait prétendre une aussi importante création que l'art et la marine doivent à Napoléon, et qui est considérée à juste titre comme l'un des grands monuments de son règne.

N.-B. Un critique s'est minutieusement élevé dans les journaux contre des erreurs graves, a-t-il prétendu, commises ici dans l'énumération des travaux maritimes exécutés durant la période impériale, son principal but, a-t-il dit, étant d'empêcher que l'exagération ne déshéritât le présent et l'avenir en faveur du passé; mais une telle injus-

tice n'est à craindre que dans les sentiments et l'opinion; elle échoue inévitablement contre les faits; or, ici, ce ne sont que des faits dont il s'agit. Le critique s'arrête particulièrement sur le port de Cherbourg, et nous ne croyons pas pouvoir mieux faire, d'après notre impartialité naturelle et notre désir sincère de la vérité, pour nous et pour nos lecteurs, que de retranscrire ici sur ce point l'attaque du critique, et la défense d'un des gens de l'art même, incontestablement au fait du véritable état des choses, chacun, dès lors, se trouvera en état de prononcer.

« Quant à Cherbourg, est-il dit par le critique, la vérité est qu'un premier bassin ou avant-port y a été creusé à la profondeur indiquée par le *Mémorial*; qu'une forme de construction, et non pas trois, se trouve sur les bords de ce bassin, dans lequel on n'oserait pas laisser un vaisseau pendant l'hiver, par la crainte qu'un coup de vent ne le précipitât contre ses bords. Pour peu que la mer soit houleuse en rade, il y a dans cet avant-port une levée de plusieurs pieds qui rendrait imprudent d'y abattre en carène même une frégate; en un mot, il n'y aura de port, à Cherbourg, que lorsque le second bassin, qui doit en servir, et qui était à peine commencé en 1814, sera creusé à la même profondeur que le premier; alors seulement quinze vaisseaux et autant de frégates trouveront un asile sûr dans cette partie de la Manche.

« Il m'a paru essentiel de signaler ce que de telles assertions ont de décevant.

« Dans ces dernières années, les travaux du bassin de Cherbourg ont été repris et avancés, des hangars magnifiques ont recouvert les quatre cales

de construction de l'avant-port; un vaste dépôt s'y est élevé pour la conservation des bois. Devons-nous souffrir que, quand nos rois auront achevé ce port, l'histoire puisse un jour leur en contester le mérite ? »

Il est répondu en défense aux allégations précédentes :

« L'auteur de la note insérée dans le *Moniteur* du 13 novembre 1823, et le journal des *Débats* du 12, a observé avec raison que sur l'un des bords du premier bassin, ou avant-port de Cherbourg, il a été établi *une seule forme* de radoub, mais il garde le silence sur *quatre cales* de construction qui sont accolées à cette forme.

« Assez souvent l'on confond les cales spécialement destinées à la construction, à la refonte et au radoub des vaisseaux; telle est probablement la cause de l'erreur apparente qui s'est glissée à cet égard dans le *Mémorial de Sainte-Hélène*.

« C'est à tort que l'auteur de la note a prétendu qu'on n'oserait pas laisser un vaisseau pendant l'hiver dans l'avant-port de Cherbourg, par la crainte qu'un coup de vent ne le précipitât sur les bords.

« Cette assertion est démentie par des faits positifs.

« On a construit et mis à l'eau dans ce port, savoir: le *Duquesne*, le 12 octobre 1813; le *Du Guay-Trouin*, le 10 novembre suivant; le *Centaure*, le 10 janvier 1818. Ces trois vaisseaux de ligne ont été lancés dans la saison la plus défavorable et par des marées ordinaires; ils sont restés stationnés dans l'avant-port de Cherbourg pendant

toute la saison des tempêtes qui a suivi leur mise à l'eau ; ils ont été armés et en ont été expédiés sans y avoir éprouvé le plus léger accident.

« A une autre époque, le vaisseau *le Courageux*, de soixante-quatorze, après avoir été refondu dans la forme, a hiverné dans l'avant port de Cherbourg, et l'on ne s'est jamais aperçu qu'il y ait couru le moindre danger. Ces faits sont de toute notoriété, ils ne peuvent donner matière à aucune contradiction.

« L'auteur de la note n'a pas été plus exact lorsqu'il a avancé que le bassin à flot de ce nouveau port était à peine commencé en 1814.

« Pour être vrai, il aurait dû dire que tous les ouvrages d'art qui entourent ce bassin étaient, en 1814, au même degré d'avancement où on les voit aujourd'hui. Depuis cette époque, les travaux de creusement de ce bassin sont les seuls dont on s'est occupé, et leur progrès a été d'autant moins sensible, qu'on n'a destiné nouvellement à leur exécution que le vingtième ou environ des fonds nécessaires à leur achèvement. »

Ce beau bassin de Cherbourg, ce magnifique ouvrage, dans l'idée de l'Empereur, n'était encore qu'un avant ou premier port ; il avait fait ménager latéralement à celui-ci un espace propre à composer un second ou arrière-port qui devait être travaillé immédiatement et sans embarras, par les précautions prises d'avance ; il devait être propre à recevoir vingt-cinq autres vaisseaux de ligne ; et en arrière encore de ces deux ports, sur leur longueur réunie, et dans une forme semi-circulaire, l'Empereur avait arrêté en outre la construction de

trente formes recouvertes, calculées pour admettre autant de vaisseaux de ligne constamment en état de prendre la mer. Telle est l'immensité des travaux exécutés ou projetés sur le seul point de Cherbourg.

3° *Les nombreux travaux nécessités par la flotille destinée à l'invasion de l'Angleterre.* — Il fallait lui préparer des mouillages, combiner ses appareillages et lui ménager toutes les opérations offensives et défensives, ce qui nécessita sur plusieurs points des constructions de forts en maçonnerie et en bois, des quais, des creusements, des jetées, des barrages, des écluses, etc.

Boulogne fut choisi pour le centre du rassemblement; Vimereux, Ambleteuse et Étaples, pour ses ailes ou succursales. Boulogne fut mis à même de recueillir à lui seul plus de deux mille bâtiments de diverses espèces. Outre son port naturel, on y obtint un bassin artificiel à l'aide d'un barrage fermé au milieu par une écluse de vingt-quatre pieds de largeur. Ce bassin reçut huit ou neuf cents bâtiments toujours à flot et en constant état d'appareillage; et l'écluse, par la retenue qui la précède, eut l'avantage de procurer encore des chasses qui entretenaient le vrai port à une bonne profondeur, et débarrassaient son entrée des bancs de sable trop sujets à l'obstruer. Vimereux, Étaples, Ambleteuse, de leur côté, furent mis à même simultanément de recevoir un nombre analogue de bâtiments : environ mille à eux trois, et le tout s'exécuta dans l'espace de deux ans.

4° *Des réparations et améliorations locales importantes à tous les ports de la côte.* — Le Havre, où on a détruit, à l'aide d'une forte écluse de chasse,

le banc de galets qui en obstruait l'entrée ; Saint-Valery, Dieppe, Calais, Gravelines, Dunkerque, dont on a désencombré le port et fait disparaître le marais qui couvrait la ville ; Ostende, qu'on avait destiné à recevoir une seconde flottille, et dont on assura la libre entrée par le dévasement de son chenal, etc., etc.

5° *Les travaux de Flessingue.* — Cette ville étant tombée momentanément au pouvoir des Anglais, qui, en l'évacuant, détruisirent tous les établissements militaires, l'Empreur profita de cet accident pour ordonner la reconstruction de tous les travaux sur un pied beaucoup plus large. Appréciant toute l'importance de sa position géographique, il voulut qu'on recreusât et agrandît le bassin ainsi que son entrée ; qu'on approfondît le chenal de manière à ce que ce bassin pût admettre à l'avenir même les vaisseaux de quatre-vingts, et y laisser hiverner une escadre de vingt vaisseaux toujours prête à mettre à la voile en une ou deux marées, ce qu'on devait obtenir à l'aide d'une idée fort ingénieuse fournie par le commandant maritime de la place : la simple retenue des eaux de la marée haute dans les fossés de la ville. L'acquisition de ce bassin devenait des plus précieuses, en ce qu'en appareillant en dehors de tous les embarras de l'Escaut, on se trouvait immédiatement rendu sur les côtes d'Angleterre, ce qui devait, de toute nécessité, tenir les Anglais constamment en alarmes et toujours en croisière ; tandis que jusque-là, dès qu'ils savaient nos vaisseaux désarmés dans Flessingue, ou remontés à Anvers, par l'approche de l'hiver, ils rentraient tranquillement chez eux, n'ayant plus rien à surveiller jusqu'au retour de la

belle saison. Mais les fortifications de Flessingue devaient répondre à un dépôt aussi précieux que toute une escadre ; aussi on les multiplia sur plusieurs points ; et en reconstruisant certains magasins et établissements, il fut prescrit de les voûter à l'abri de la bombe, et d'armer leurs sommités de batteries. Flessingue eût été hérissé de canons, il fût devenu inattaquable.

6° *Les travaux commencés à Terneuse.* — L'embouchure occidentale de l'Escaut était tellement importante pour les manœuvres d'entrée et de sortie de notre flotte, et les inconvénients de l'hiver, qui, chaque année, obligeaient de les faire remonter jusqu'à Anvers, créaient de telles difficultés, que l'Empereur avait décidé un moment de fonder un arsenal plus important encore que Flessingue, à l'embouchure même du fleuve. Le point de Terneuse, sur la rive gauche de l'Escaut, à trois lieues de son embouchure, fut choisi, et les travaux immédiatement commencés. Toutefois ils furent restreints ensuite, et l'ensemble ajourné à cause de la longueur du temps qu'ils eussent exigé aussi bien que par l'énormité de leurs dépenses.

7° *Les grands et immenses travaux d'Anvers.* — Cette ville, à près de vingt lieues de la mer, dont elle est séparée par une route sinueuse et très difficile, semblait se refuser aux avantages désirables dans un arsenal maritime ; il ne s'y trouvait que de faibles établissements de commerce. Une flotte qui y serait construite aurait beaucoup de peine à descendre ; elle aurait peu d'abris contre les coups de vent et les entreprises de l'ennemi ; elle serait inutile pendant près d'un tiers de l'année, l'approche de l'hiver et des glaces la forçant de re-

monter et de chercher ensuite un abri hors du courant et des glaces du fleuve, car il n'y existait pas de bassins flottables. Mais toutes ces difficultés ne furent rien aux yeux de Napoléon. Dans son impatience de faire sentir aux Anglais le danger de l'Escaut, qu'ils avaient si souvent eux-mêmes désignés comme devant leur être si redoutable, il ordonna, il voulut; et, en moins de huit années, Anvers se montra un arsenal maritime de première importance, et l'Escaut portait déjà une flotte considérable. Tout y fut pris à la fondation et fait à neuf. Les magasins de toute espèce, les quais, les chantiers, etc. Un asile provisoire fut trouvé pour les vaisseaux contre les glaces du fleuve, au Rupel, tandis qu'on achevait de creuser dans la ville même deux grands bassins à flot, convenables pour les vaisseaux de tous rangs, complètement arinés. Vingt cales de construction, sur un même alignement, furent élevées comme par enchantement, et vingt bâtiments posés à la fois sur ces chantiers, offraient au voyageur qui arrivait par la Tête-de-Flandre, le spectacle imposant et singulier de vingt vaisseaux de ligne se présentant rangés en forme d'escadron. La plupart de tant de choses n'étaient pourtant encore dans la pensée de Napoléon qu'un provisoire momentanément emprunté au commerce. Il avait l'intention d'établir un arsenal complet et bien plus grand en face d'Anvers, à la Tête-de-Flandre, sur la rive opposée. Il avait d'abord eu le projet hardi de jeter un pont au travers de ce fleuve difficile, mais il finit par se décider pour des ponts volants très ingénieux. L'Empereur, ainsi que je l'ai déjà mentionné plus haut, avait sur Anvers les idées les plus gigantesques; il en eût

prolongé l'ensemble, les détails et les moyens jusqu'à la mer. Aussi avait-il dit qu'il voulait qu'Anvers à lui seul finît par devenir toute une province, un petit royaume. Il s'y était attaché comme à une de ses plus importantes créations. Il y fit plusieurs voyages, inspectant et discutant lui-même les petits détails.

C'est une de ces occasions qui le mit un jour aux prises sur le métier avec un capitaine ou lieutenant-colonel du génie qui concourait modestement et obscurément aux fortifications de la place. A quelque temps de là, cet officier reçut inopinément une lettre d'avancement, sa nomination d'aide de camp de l'Empereur, et l'ordre de se rendre en service aux Tuileries. Le pauvre officier crut rêver, ou ne douta pas qu'on ne se fût trompé. Ses mœurs étaient si innocentes, et ses liaisons si restreintes, que se rappelant m'avoir vu jadis une fois à Anvers, il me prit pour une de ses ressources, et, arrivant à Paris, vint me confier toute son ignorance de la cour et son extrême embarras d'y paraître. Mais il était facile à rassurer, il y entra par la belle porte et s'y présentait avec un bon fonds. Cet officier est le général *Bernard*, dont cette circonstance mit les talents au grand jour, et qui, lors de nos catastrophes, a été recueilli par les États-Unis, qui l'ont placé à la tête de leurs travaux militaires.

Napoléon accoutumait du reste à de pareilles surprises. Partout où il devinait le talent, il s'en saisissait et le mettait à sa place, sans qu'aucunes considérations secondaires l'arrêtassent. C'était là une de ses grandes nuances caractéristiques.

8° *Les travaux en Hollande* — A peine la Hollande fut-elle sous la main de Napoléon, que son

ardeur créatrice se porta sur toutes les branches de son économie politique. Il répara et accrut aussitôt les arsenaux de la Meuse, ceux de Rotterdam et d'Helvoetsluys. Les vaisseaux de guerre n'atteignaient Amsterdam et n'en sortaient qu'à force d'argent, de temps et d'efforts; il fallait les traîner vides et désarmés sur des chameaux à l'ouverture du Zuiderzée. C'étaient des opérations qui ne convenaient plus à la célérité et aux grands moyens du temps. L'Empereur résolut de transporter l'arsenal du Nord (celui d'Amsterdam) en dehors de tous ces grands embarras, et ordonna la création ou l'amélioration du Nievendip, où, en peu de temps, vingt-cinq vaisseaux pouvaient déjà hiverner en sûreté et s'amarrer à des quais magnifiques. Ce point précieux fut placé sous la défense du système militaire du Helder, clef de la Hollande, dont l'étendue avait été calculée, dans la pensée de l'Empereur, de manière à faire du Nievendip l'Anvers du Zuiderzée.

9° *Travaux du Vesper, de l'Ems, de l'Elbe.* — Dès que Napoléon eut réuni les pays de Brême, Hambourg et Lubeck à l'Empire, ses travaux et ses créations s'y répandirent avec sa domination. Il ordonna des ouvrages pour rendre l'Elbe accessible à des vaisseaux de ligne, et projeta de construire un arsenal maritime à Delfzyl, à l'embouchure de l'Ems; mais ce qui l'occupa surtout, ce fut un système de canalisation à l'aide de l'Ems, du Vesper et de l'Elbe, qui pût joindre la Hollande à la Baltique, ce qui nous eût permis désormais de communiquer en toute sûreté, et par une simple navigation intérieure, de Bordeaux et de la Méditerranée avec les puissances du Nord. Nous en

eussions reçu à notre aise toutes les productions navales pour chacun de nos ports, et eussions pu faire déboucher contre elles, au besoin, nos flottilles de la Manche et de la Hollande, etc , etc.

Tant et de si grands travaux furent conçus, et la plupart exécutés en un clin d'œil. La volonté créatrice de Napoléon les ordonna, le ministre Decrès les poursuivit avec obstination. Les Prosny, les Sganzin, les Cachin et autres en fournirent les plans et les exécutèrent. Heureux les noms qui se rattachent à de tels monuments; ils ne périssent jamais!

Si, à ce que nous venons d'énumérer, on joint d'autres prodiges simultanés dans toutes les autres branches et sur toutes les autres parties du territoire, et si l'on considère qu'ils s'exécutaient au milieu d'une guerre perpétuelle, et sans plus, peut-être même avec moins de charges qu'il n'en pèse aujourd'hui, après une longue paix, sur chacun des pays qui composaient ce vaste empire, on aura le droit sans doute de s'extasier de surprise et d'admiration, tant est grande pourtant l'influence d'une volonté ferme, et celle des lumières armées du pouvoir, et du secours de finances sagement et rigoureusement conduites! Certes, si à ce que nous venons de mentionner, on veut unir par la pensée la masse des fortifications, la multitude des routes, la foule des ponts, celle des canaux, la grande quantité d'édifices, on n'hésitera pas à prononcer que jamais homme sur la terre ne fit autant de choses en aussi peu de temps et en surchargeant moins les peuples.

L'Italie, dont il était le roi, eut aussi sa part de ces magnifiques créations. Il brisa les Alpes en

plusieurs points, sillonna les Apennins des plus belles routes, construisit un arsenal maritime à Gênes, fortifia Corfou de manière à en faire la clef de la Grèce ; répara et agrandit le port de Venise dont il voulait faire creuser les passes, et qu'en attendant on rendit propres à nos gros vaisseaux français, à l'aide du système des chameaux de la Hollande ; et, comme dès en sortant ils couraient risque d'être attaqués dans cette attitude dangereuse sur leurs chameaux, il fut ordonné de voir si ceux-ci ne pouvaient pas être armés eux-mêmes de leurs propres batteries, ce qui, je crois, a été exécuté ou allait l'être. Napoléon, en outre, méditait encore un arsenal maritime à Raguse, un autre à Pola en Istrie, un autre à Ancône ; il arrêtait l'heureuse et hardie mesure d'unir le golfe de Venise à celui de Gênes, à l'aide du Pô et d'un canal qui, partant d'Alexandrie, eût gagné Savone au travers de l'Apennin ; résultat immense, qui, indépendamment de tous les grands profits du commerce, eût eu, sous le rapport militaire, l'incalculable avantage de mettre en communication directe et à l'abri de l'ennemi, Venise et toutes les productions navales de l'Adriatique avec Toulon et tous ses besoins maritimes. Enfin Napoléon désencombra Rome, restaurait un grand nombre d'anciens vestiges des Romains, projetait le dessèchement des marais Pontins, etc., etc.

Du reste, voici le préambule de l'exposé de la situation de l'Empire, présenté au Corps législatif, dans la séance du 25 février 1813, par le comte de Montalivet, ministre de l'intérieur. C'est dans ce magnifique exposé, fondé dans tous ses points sur des documents authentiques à l'appui, qu'on

pourrait prendre une idée juste de l'ensemble des merveilles de l'administration de l'empereur Napoléon. Nous avons cru nous rendre agréable en terminant par le détail officiel des dépenses en travaux publics sous cette époque à jamais mémorable.

« Messieurs, dit le ministre, Sa Majesté m'a ordonné de vous faire connaître la situation de l'intérieur de l'Empire dans les années 1811 et 1812.

« Vous verrez avec satisfaction que, malgré les grandes armées que l'état de la guerre maritime et continentale oblige de tenir sur pied, la population a continué de s'accroître, que notre industrie a fait de nouveaux progrès, que jamais les terres n'ont été mieux cultivées, les manufactures plus florissantes; qu'à aucune époque de notre histoire la richesse n'a été plus répandue dans les diverses classes de la société.

« Le simple cultivateur aujourd'hui connaît les jouissances qui lui furent jusqu'à présent étrangères; il achète au plus haut prix les terres qui sont à sa convenance; ses vêtements sont meilleurs, sa nourriture est plus abondante et plus substantielle; il reconstruit ses maisons plus commodes et plus solides.

« Les nouveaux procédés dans l'agriculture, dans l'industrie, dans les arts utiles, ne sont plus repoussés, par cela même qu'ils sont nouveaux. Partout on tente des essais, et ce que l'expérience démontre préférable est utilement substitué aux anciennes routines. Les prairies artificielles se sont multipliées; le système des jachères s'abandonne; des assolements mieux entendus, de nouvelles cul-

tures augmentent le produit de nos terres. Les bestiaux se multiplient, les races s'améliorent ; de simples laboureurs ont acquis les moyens de se procurer, à de hauts prix, les béliers de race espagnole, les étalons de nos meilleures espèces de chevaux ; éclairés sur leurs vrais intérêts, ils n'hésitent pas à faire ces utiles achats. Ainsi les besoins de nos manufactures, de notre agriculture et de nos armées sont chaque jour mieux assurés.

« Ce degré de prospérité est dû aux lois libérales qui régissent ce grand empire, à la suppression de la féodalité, des dîmes, des mainmortes, des ordres monastiques ; suppression qui a constitué ou affranchi ce grand nombre de propriétés particulières, aujourd'hui le patrimoine libre d'une multitude de familles jadis prolétaires ; il est dû à l'égalité des partages, à la clarté et à la simplification des lois sur la propriété et sur les hypothèques, à la promptitude avec laquelle sont jugés les procès dont le nombre décroît chaque jour. C'est à ces mêmes causes, et à l'influence de la vaccine, que l'on doit attribuer l'accroissement de la population. Et pourquoi ne dirions-nous pas que la conscription elle-même, qui, chaque année, fait passer sous nos drapeaux l'élite de notre jeunesse, a contribué à cet accroissement en multipliant le nombre des mariages, en les favorisant, parce qu'ils fixent pour toujours le sort du jeune Français qui, pour une première fois, a obéi à la loi ? »

Détails officiels des dépenses en travaux publics depuis l'avènement de Napoléon au trône impérial, présenté au Corps législatif par M le ministre de l'intérieur, avec les pièces à l'appui.

Palais impériaux et bâtiments de la couronne	62,000,000
Fortifications	144,000,000
Ports maritimes.	117,000,000
Grandes routes, chaussées. . . .	277,000,000
Ponts à Paris et départements .	31,000,000
Canaux, navigation et dessèchement	123,000,000
Travaux de Paris.	102,000,000
Édifices publics des départements et grandes villes	149,000,000
TOTAL	1,005,000,000

L'Empereur très souffrant; mélancolie. — Anecdotes de gaieté.
Deux aides de camp. — Échauffourée du général Malet

Dimanche 3.

L'Empereur a continué de se renfermer hermétiquement. Sur la fin du jour il m'a fait appeler : il souffrait moins, me disait-il, de sa fluxion, mais il ne se trouvait guère mieux de tout le reste; en somme il éprouvait beaucoup d'affaiblissement et se sentait, me disait-il, de la tristesse et de la mélancolie; aussi avait-il voulu, ajoutait-il, passer tout le jour en *idées noires*. Il était dans son bain. Après quelques moments de silence, comme en se réveillant, et avec un effort pour se distraire: « Al-lons, *ma sœur Dinarzade*, a-t-il dit, si vous ne

dormez pas, racontez-moi une de ces histoires que vous savez si bien. Il y a longtemps, mon cher, que vous ne m'avez parlé de vos amis du faubourg Saint-Germain; allons. — Mais, Sire, il y a longtemps que je raconte, et je dois être au bout. J'ai épuisé toutes les jolies histoires vraies ou fausses qui s'y débitent; il ne resterait plus que le scandale, et Votre Majesté sait ou doit savoir qu'il ne s'y en passe jamais, toutefois voici encore quelque chose qui me revient en cet instant : Un jour M. de T..., partant pour son ministère, dit à M^{me} de T... qu'il lui ramènerait à dîner M. Denon, et qu'elle voulût bien s'efforcer de lui être agréable; que le meilleur moyen d'y réussir serait de parcourir son ouvrage et de lui en parler; qu'elle le trouverait dans sa bibliothèque, à tel endroit, tel rayon. M^{me} de T... va prendre l'ouvrage qui fait ses délices, et se fait une joie d'en entretenir bientôt le héros. Aussi, à peine à table, elle dit à M. Denon, qu'elle avait soigneusement placé à côté d'elle, qu'elle venait de lire son livre, qu'il l'avait rendue tout à fait heureuse, et M. Denon de s'incliner; qu'il avait parcouru de bien mauvais pays, et avait dû bien souffrir, et M. Denon de s'incliner encore; qu'elle avait bien sincèrement partagé ses peines. Jusque-là tout allait à merveille; mais mon ravissement, s'écria-t-elle, a été au comble, quand, dans votre solitude, j'ai vu vous arriver le fidèle *Vendredi*, l'avez-vous toujours? A ces mots, M. Denon effaré, se penchant vers son voisin : — Est-ce qu'elle me prendrait pour Robinson? Et en effet, l'innocence de M^{me} de T..., ou la malice de la société de Paris, voulait qu'au lieu du *Voyage d'Égypte*, elle eût pris les *Aventures de Robinson*, »

L'Empereur en riait à pleurer, et l'a raconté depuis, lui-même, à son tour, plus d'une fois.

Cela a conduit à s'étendre sur la méchanceté inventive des sociétés de Paris, qui avaient brodé, par exemple, le plus joli conte sur la gaucherie de cet ébéniste, découvrant à *** , sans le vouloir, le secret d'un bureau renfermant aussi ceux de son ménage; la violente colère de *** contre *Ventre-de-Biche*; son apitoiement auprès de M^{me} V..., la singulière consolation qu'il en recevait, etc. L'Empereur, qui s'en amusait beaucoup, ignorait, disait-il, la plus grande partie de ces détails, qu'il trouvait des plus plaisants, ajoutant néanmoins qu'il était porté à croire que le tout n'était pas inventé. Toutefois, il renouvelait sa sortie contre nos salons, qu'il qualifiait de véritablement infernaux, disant qu'ils étaient en médisance et en calomnie permanentes, et qu'ils eussent mérité, à ce titre, d'occuper, en permanence aussi, tous les tribunaux de police correctionnelle de la capitale, etc., etc.

De là l'Empereur, s'étant ranimé, s'est mis à causer à son tour beaucoup et longtemps. Mentionnant un officier qu'il ne traitait rien moins que bien, et m'étant permis de dire que j'avais cru pourtant qu'il avait été l'aide de camp d'un général distingué. « Qu'importe! a-t-il repris Et puis il a ajouté, en souriant : Je vois bien, mon cher, que vous ne savez pas qu'on a parfois deux aides de camp : celui du feu et celui de la cuisine ou de la chambre à coucher, etc. »

Plus tard il s'étendait sur notre peu d'aptitude nationale à clore une révolution, à s'adonner à la fixité, et il a fini par citer en preuve la célèbre affaire de Malet, qu'il disait plaisamment être, en

petit, son retour de l'île d'Elbe, sa caricature. « Cette extravagance, ajoutait-il, ne fut au fond qu'une véritable mystification : c'est un prisonnier d'État, homme obscur, qui s'échappe pour emprisonner à son tour le préfet, le ministre même de la police, ces gardiens de cachots, ces flailleurs de conspirations, lesquels se laissent moutonnement garrotter. C'est un préfet de Paris, le répondant né de son département, très dévoué d'ailleurs, mais qui se prête sans la moindre opposition aux arrangements de réunion d'un nouveau gouvernement qui n'existe pas. Ce sont des ministres nommés par les conspirateurs, occupés de bonne foi à ordonner leur costume et faisant leur tournée de visites, quand ceux qui les avaient nommés étaient déjà rentrés dans les cachots. C'est enfin toute une capitale apprenant au réveil l'espèce de débauche politique de la nuit, sans en avoir éprouvé le moindre inconvénient. Une telle extravagance, répétant l'Empereur, ne pouvait avoir absolument aucun résultat. La chose eût-elle en tout réussi, elle serait tombée d'elle-même quelques heures après ; et les conspirateurs victorieux n'eussent eu d'autre embarras que de trouver à se cacher au sein du succès. Aussi je me sentis bien moins choqué de l'entreprise du coupable, que de la facilité avec laquelle ceux même qui m'étaient le plus attachés se seraient rendus ses complices. A mon arrivée, chacun me racontait avec tant de bonne foi tous les détails qui les concernaient et qui les accusaient tous ! Ils avouaient naïvement qu'ils avaient été attrapés ; qu'ils avaient cru un moment m'avoir perdu. Ils ne dissimulaient pas, dans la stupeur qui les avait frappés, avoir agi dans le sens des conspi-

rateurs, et se réjouissaient avec moi du bonheur avec lequel ils y avaient échappé. Pas un seul n'avait à mentionner la moindre résistance, le plus petit effort pour défendre et perpétuer la chose établie. On ne semblait pas y avoir songé, tant on était habitué aux changements, aux révolutions ; c'est-à-dire que chacun s'était montré prêt et résigné à en voir surgir une nouvelle. Aussi tous les visages changèrent, et l'embarras de plusieurs devint extrême quand, d'un accent sévère, je leur dis : Eh bien ! Messieurs, vous prétendez et vous dites avoir fini votre révolution ! Vous me croyiez mort, dites-vous ; je n'ai rien à dire à cela .. Mais le roi de Rome ! vos serments, vos principes, vos doctrines !... Vous me faites frémir pour l'avenir... Et alors je voulus un exemple pour éclairer du moins et tenir en garde les esprits. Il tomba sur le pauvre Frochot, le préfet de Paris, qui assurément m'était fort attaché. Mais à la simple requête de l'un de ces saltimbanques, au lieu d'efforts qui étaient l'obligation de sa place, d'une résistance désespérée qui eût dû le faire mourir à son poste, il convenait avoir ordonné tout bonnement de préparer le lieu des séances du nouveau gouvernement ! .. C'est, remarquait l'Empereur, que nous sommes le peuple de l'Europe le plus propre à prolonger nos mutations ; un tel état ne pourrait même être supporté que par nous seuls. Aussi, voyez comme chacun, de quelque parti qu'il soit, semble intimement convaincu que rien n'est encore fini ; et l'Europe partage cette opinion, parce qu'elle la fonde au moins autant sur notre inconstance, notre mobilité naturelles, que sur la masse des événements arrivés depuis trente ans, etc. »

Continuation de souffrances et de reclusion. — Eût dû mourir à Moscou ou à Waterloo. — Éloge de sa famille.

Lundi 4.

Aujourd'hui l'Empereur n'a encore voulu recevoir personne de tout le matin ; il m'a fait appeler à l'heure de son bain, durant et après lequel encore nous avons causé fort longtemps sur la chaîne de nos connaissances anciennes, les historiens qui nous les ont transmises, les fils qu'ils avaient attachés, etc. La conclusion forcée revenait toujours à l'extrême jeunesse de notre univers, ou bien plus sûrement encore à celle de la race humaine. De là nous sommes passés à la charpente du globe, aux irrégularités de sa surface, à l'inégalité du partage des terres et des mers, au total de sa population, à l'échelle suivant laquelle elle est répandue, aux diverses associations politiques qu'elle forme, etc. Je trouvais à l'Europe cent soixante-dix millions d'habitants : il remarquait qu'il en avait gouverné quatre-vingt millions ; j'ajoutais qu'après l'alliance de la Prusse et de l'Autriche, il marchait à la tête de plus de cent. Il a changé assez brusquement de conversation. Mon Atlas a été demandé ; il s'est mis à parcourir l'Asie, faisant concorder les marges et le tableau, et il s'interrompait parfois pour dire que c'était vraiment un ouvrage sans prix pour la jeunesse et les salons.

Plus tard, l'Empereur parlant des merveilles de sa vie et des vicissitudes de sa fortune, disait qu'il eût dû mourir à Moscou ; que sa gloire nultaire eût été sans revers, et sa carrière politique sans exemple dans l'histoire du monde ; et il fit alors un

de ces tableaux rapides et animés qui lui sont si familiers, et qu'il porte la plupart du temps au sublime. Et comme il n'apercevait pas une figure précisément approbative : « Ce n'est pas votre opinion, a-t-il dit, vous ne pensez pas que j'aurais dû finir à Moscou ? — Non, Sire, lui a-t-il été répondu ; et pour cette même histoire, elle serait privée du retour de l'île d'Elbe, de l'acte le plus généreux, le plus héroïque qu'aucun homme ait jamais accompli ; du mouvement le plus grand, le plus magnifique, le plus sublime qu'on ait pu contempler. — Eh bien ! je conçois, a dit l'Empereur, il y a là quelque chose ; mais disons Waterloo, c'est là que j'aurais dû mourir ? — Sire, a reparti l'interlocuteur, si j'ai obtenu grâce pour Moscou, je ne vois pas pourquoi je ne la demanderais pas pour Waterloo. L'avenir est hors de la volonté, du pouvoir des hommes, il est dans le sein de Dieu seul... »

Dans un autre moment l'Empereur est revenu encore sur tous les siens ; le peu de secours qu'il en avait reçus, les embarras, le mal, qu'ils lui avaient causés. Il s'arrêtait surtout sur cette fausse idée de leur part, qu'une fois à la tête d'un peuple, ils avaient dû s'identifier avec lui de manière à préférer ses intérêts à celui de la patrie commune, sentiment dont la source pouvait avoir quelque chose d'honorable, convenait-il, mais dont ils avaient fait une fausse application, nuisible, en ce que, dans leur travers d'indépendance absolue, ils se considéraient isolément, lorsqu'ils eussent dû se pénétrer qu'ils n'étaient que parties d'un tout au mouvement duquel ils devaient aider, au lieu de le contrarier. Mais après tout, concluant-il, ils étaient

bien neufs, bien jeunes, entourés de pièges et de flatteurs, d'intrigants de toute espèce, de vues secrètes et malintentionnées. Et passant subitement des torts aux qualités, il a ajouté : « Du reste, il faut toujours juger en dernier ressort par les analogues : quelle famille, dans les mêmes circonstances, eût mieux fait ? Il n'est pas donné à chacun d'être homme d'État. cette charge requiert une contexture toute particulière, et ne se rencontre pas à profusion. Tous mes frères se sont trouvés, à cet égard, dans une situation singulière ; il leur est arrivé à tous d'avoir *trop* ou *trop peu* : ils se sont trouvés trop forts pour s'abandonner aveuglément à un conseiller moteur, et pas assez pour pouvoir s'en passer tout à fait. Après tout, une famille si nombreuse présente un ensemble dont je peux assurément m'honorer.

« *Joseph*, par tout pays, serait l'ornement de la société ; *Lucien* celui de toute assemblée politique. *Jérôme*, en mûrissant, eût été propre à gouverner ; je découvrais en lui de véritables espérances *Louis* eût plu et se fût fait remarquer partout. Ma sœur *Élisa* était une tête mâle, une âme forte : elle aura montré beaucoup de philosophie dans l'adversité. *Caroline* est fort habile et très capable. *Pauline*, la plus belle femme de son temps peut-être, a été et demeurera jusqu'à la fin la meilleure créature vivante. Quant à ma mère, elle est digne de tous les genres de vénération. Quelle famille aussi nombreuse pourrait présenter un plus bel ensemble ! Ajoutez qu'en dehors de la tourmente politique, nous nous aimions. Pour moi je n'ai jamais cessé un instant de me sentir le cœur d'un frère. Je les ai tous aimés, et je crois bien qu'au fond ils me l'ont

tous rendu, et qu'au besoin ils m'en donneraient des preuves, etc. »

Après dîner il nous a reçus tous près d'une demi-heure. Il était dans son lit, mais parlait beaucoup plus facilement, et se trouvait évidemment mieux. Nous l'avons quitté avec l'espoir de le revoir bientôt rétabli. Nous lui avons fait observer qu'il y avait douze jours qu'il n'avait pas diné avec nous, que sans lui, nos journées, notre vie, nos moments se trouvaient tout désorientés et sans couleur.

La géographie, passion du moment. — Mon Atlas — Lit de parade arrivé de Londres, vrai piège à rats. — Anecdotes apprises des Anglais; lettre de Sainte-Hélène.

Mardi 3

L'Empereur continuait de demeurer enfermé chez lui. A l'heure de son bain il m'a fait appeler comme les jours précédents. La guérison de sa bouche avançait; mais ses dents demeuraient encore fort sensibles. Il a repris la conversation de la veille sur la contexture des parties du globe, c'était en ce moment, de la part de l'Empereur, une véritable veine de passion géographique. Il a pris ma Mappemonde et parcourait la distribution irrégulière des terres et des mers; il s'arrêtait sur le grand plateau de l'Asie, passait à l'étendue de la mer Pacifique, au resserrement de l'Atlantique; il se posait des questions sur les vents variables et les vents alizés, les moussons de l'Inde, le calme de la mer Pacifique, les ouragans des Antilles, etc., et trouvait sur la carte, aux lieux mêmes, les solutions physiques et spéculatives que la science donne en ce moment sur ces objets. Cet à-propos le ra-

vissait ; il comparait, méditait, objectait, prononçait et disait : « Ce n'est vraiment qu'avec des tableaux que l'on peut faire des rapprochements : ils éveillent les idées et les provoquent. Que vous avez bien fait de mettre en tableaux l'histoire, la géographie, leurs circonstances remarquables, leurs difficultés, leurs phénomènes, etc., etc. Votre livre m'attache chaque jour davantage ¹. »

L'Empereur a terminé par faire demander les plus anciens voyageurs. On lui a apporté le moine Rubruquis, l'Italien Marco-Polo : il les a parcourus, se plaignant qu'on y trouvât à peine quelque chose : ils n'avaient plus d'autre prix, disait-il, que leur vieillesse.

Au sortir du bain, il est venu dans sa chambre à coucher voir le grand lit envoyé de Londres pour lui, et qu'on venait d'y dresser. C'était une espèce de baldaquin supporté par quatre grosses colonnes, si hautes qu'il avait fallu rogner les pieds du lit, pour qu'il trouvât sa hauteur dans la petite chambre à coucher de l'Empereur, qui en était remplie presque tout à fait. de plus il sentait fort mauvais. Le tout était si massif et pourtant si peu solide, qu'il donnait l'idée d'un château branlant.

¹ En effet, je n'en avais qu'un exemplaire à Sainte-Hélène, et il était constamment dans sa chambre ; s'il m'arrivait de l'emporter pour m'en servir ou y introduire quelques corrections, il était presque aussitôt redemandé. Au moment de mon départ, le comte Bertrand m'ayant prié de le lui laisser pour l'instruction de ses enfants, il m'a dit depuis n'avoir pu en faire aucun usage. L'Empereur s'en était tout à fait emparé ; et, lorsqu'il a de si rare, dans ses derniers moments, pour son fils, un choix des livres de sa bibliothèque particulière, l'Atlas s'y est trouvé compris. Qu'on me pardonne de ne pouvoir résister à mentionner un tel suffrage.

L'Empereur l'a appelé un véritable piège à rats, assurant qu'il ne s'exposerait pas à s'y faire prendre; aussi a-t-il ordonné qu'on le débarrassât de suite de pareille ordure. On l'a donc démonté pour replacer le lit de campagne accoutumé. Ce dérangement et ses inconvénients l'ont fort contrarié.

Dans le jour j'ai eu l'occasion de causer longtemps avec un marin anglais fort enthousiaste de l'Empereur, qui m'a payé de tout le bien que je lui en disais, par des traits qui m'ont d'autant plus surpris qu'ils m'étaient tout à fait inconnus; ils n'en étaient pas moins vrais: le narrateur en tenait quelques-uns de sources incontestables, et avait été lui-même témoin ou acteur de quelques autres. Plus tard, ces traits ayant été mentionnés devant l'Empereur, il les a reconnus et avoués. Toutefois, mon marin convenait qu'à son grand étonnement, ces anecdotes avaient peu circulé en Angleterre, et que, de même que chez nous, ce qui eût pu honorer davantage Napoléon, et peindre le mieux son caractère, y demeurait perdu, par cette fatalité que j'ai souvent mentionnée; de même, chez eux, la calomnie et le mensonge y avaient constamment étouffé toute espèce de bien sous la masse du mal qu'ils forgeaient. Voici quelques-unes de ces anecdotes

« On nous traitait parfaitement à Verdun, dépôt des prisonniers de guerre de notre nation, me disait mon narrateur; nous y jouissions des mêmes avantages que les habitants. C'est une ville très agréable; les provisions et le vin y sont à bas prix. Il nous était permis de nous promener à quelques milles hors de la ville sans être astreints à le de-

mander ; nous pouvions même obtenir de nous absenter pour plusieurs jours ; nous y étions si protégés contre toutes vexations, que le général sous l'autorité duquel nous vivions ayant des reproches à se faire à notre égard, fut mandé à Paris par l'ordre spécial de Napoléon ; et, dans la crainte du châtement, il se suicida. Or, il arriva qu'une fois on nous consigna dans nos logements, ce qui devait durer, disait-on, deux ou trois jours : c'est que l'Empereur devait passer, et que l'on n'avait pas cru qu'il fût bien de le laisser entouré d'un si grand nombre de prisonniers ennemis. Outre que nous avions grande curiosité de le voir, cet ordre nous blessa extrêmement. Se défierait-on, disions-nous, de braves et loyaux marins ? Aurait-on la pensée de les confondre avec des assassins ? Nous en étions là, quand, le jour même de l'arrivée de Napoléon, on vint nous annoncer, à notre grande surprise, que nous redevenions libres, et qu'il avait fort désapprouvé la mesure prise à notre égard. Nous nous précipitâmes donc sur son passage, et il nous traversa sans escorte dans une sécurité parfaite, et même avec une sorte de bienveillance marquée, ce qui nous gagna tous ; et nos acclamations furent aussi sincères que celles des Français eux-mêmes.

« Napoléon et Marie-Louise revenant de leur voyage de Hollande, arrivèrent à Givet sur la Meuse, où se trouvaient plusieurs centaines de prisonniers anglais. Le temps devint subitement horrible ; il plut en abondance, la rivière déborda, le pont de bateaux se rompit, et le passage devint impraticable. Cependant l'Empereur, très impatient de continuer sa route, et qui avait pris l'habitude

de ne trouver rien d'impossible, résolut de traverser la rivière à tout prix. On rassembla à cet effet les mariniers des environs ; mais tous prononcèrent qu'ils n'oseraient jamais le tenter. Pourtant, répliqua Napoléon, je veux être de l'autre côté avant le milieu du jour ; et, se rendant lui-même sur les lieux, il commanda qu'on lui amenât quelques-uns des principaux prisonniers anglais. Y a-t-il beaucoup de marins parmi vous, leur dit-il ; êtes-vous nombreux ? — Nous sommes cinq cents, et tous marins. — Eh bien, faites-m'en venir un certain nombre ; je veux savoir s'ils croient le passage de la rivière possible, et s'ils veulent se charger de me transporter à l'autre rive. La chose était vraiment dangereuse, pourtant quelques-uns de nos vieux marins s'engagèrent à en venir à bout. Napoléon se livra à nous avec une confiance qui nous émerveilla tous, et, rendu de l'autre côté, il nous remercia, donna l'ordre de faire habiller à neuf tous ceux qui lui avaient rendu ce service, y ajouta un présent pécuniaire, et les rendit à la liberté.

« Un jeune matelot anglais, travaillé de la maladie du pays, s'échappa d'un dépôt et parvint à gagner les bords de la mer, dans les environs de Boulogne, où il vivait caché dans les bois. Dans sa passion de revoir son pays à tout prix, il essaya de construire un petit canot qui pût lui servir à gagner les croiseurs anglais, qu'il était occupé une grande partie du jour à guetter de la cime de quelques arbres. Il fut saisi au moment où, chargé de son esquif, il allait le jeter à l'eau et s'y aventurer. On l'emprisonna comme espion ou voleur. La chose étant parvenue jusqu'à Napoléon, qui se trouvait à

Boulogne, il eut la curiosité de voir cette embarcation, dont on parlait beaucoup; il ne put croire, à sa vue, qu'il fût un être assez insensé pour avoir osé en faire usage; et il se fit amener le matelot, qui lui confirma que telle avait été sa résolution, lui demandant pour toute faveur la grâce de lui permettre de l'exécuter — Mais tu as donc bien grande envie de revoir ton pays, lui dit l'Empereur; y aurais-tu laissé quelque maîtresse? — Non, répondit le matelot, ce n'est que ma mère qui est vieille et infirme, et que je voudrais revoir — Eh bien, tu la reverras, s'écria Napoléon; et il commanda aussitôt qu'on prît soin de ce jeune homme, qu'on l'habillât et qu'on le transportât à bord du premier croiseur de sa nation, voulant en même temps qu'on lui donnât une petite somme pour sa mère, faisant la remarque qu'elle devait être une bonne mère, puisqu'elle avait un si bon fils. »

N-B. Depuis mon retour en Europe, il a été publié des lettres de Sainte-Hélène, dans lesquelles j'ai retrouvé ces anecdotes presque mot à mot. Cette circonstance et d'autres m'ont fait prendre des renseignements sur cette publication, et ils m'ont mis à même de pouvoir affirmer que, bien qu'elle soit anonyme, elle est de la plus grande authenticité, et mérite toute confiance.

En fait de bienveillance, de la part de l'Empereur, exercée envers des Anglais détenus en France, j'ai connu pour mon compte celle dont fut l'objet un M. Manning, fort de ma connaissance à Paris, lequel, s'étant consacré aux voyages dans l'intérêt de la science, n'imagina d'autre moyen, pour recouvrer sa liberté, que de s'adresser direc-

tement à Napoléon, par la voie d'une simple pétition, lui demandant qu'il lui permît d'aller visiter le plateau central de l'Asie. Nous lui rîmes au nez dans nos salons, sur sa simplicité ; mais il nous le rendit à son tour, quand, au bout de quelques semaines, il vint triomphant nous apprendre son succès et sa liberté. Je lis dans l'ouvrage du docteur O'Méara, et ce n'est pas une des moindres singularités du hasard, que ce même M. Manning, après plusieurs années de longues pérégrinations, se trouvant, dans son retour en Europe, passer à Sainte-Hélène, y sollicite de tous ses moyens la faveur d'aborder Napoléon pour lui exprimer sa reconnaissance, déposer quelques présents à ses pieds, et répondre aux questions de l'Empereur sur l'existence et les particularités du grand Lama, qu'il avait été visiter par sa faveur particulière.

Situation physique de la Russie, sa puissance politique ; paroles remarquables. — Notice sur l'Inde anglaise — Pitt et Fox. — Idées de l'économie politique : compagnies ou commerce libre. — Les créneaux contre les métiers, etc. — M de Suffren. — Sentiments de l'Empereur pour la marine.

Mercrédi 6

L'Empereur a été de mieux en mieux. Il a reçu quelques personnes vers midi. Je m'y suis trouvé avec M^{me} de Montholon. L'Empereur est devenu très causant sur les sociétés de Paris, et diverses anecdotes des Tuileries.

Le soir, même amour encore de géographie. L'Empereur s'est arrêté spécialement sur l'Asie ; la situation politique de la Russie, la facilité avec laquelle elle pourrait faire une entreprise sur l'Inde et même sur la Chine ; les inquiétudes qu'en de-

vraient concevoir les Anglais ; le nombre de troupes que la Russie devrait employer, leur point de départ, la route qu'elles auraient à suivre, les richesses métalliques qu'elles en rapporteraient, etc. ; et il a donné, sur la plupart de ces points des détails bien précieux. J'ai le regret de n'en trouver ici que l'indication, et je n'oserais me fier à mes souvenirs pour les reproduire.

L'Empereur a passé de là à ce qu'il appelait la situation admirable de la Russie contre le reste de l'Europe, à l'immensité de sa masse d'invasion. Il peignait cette puissance assise sous le pôle, adossée à des glaces éternelles qui au besoin la rendaient inabordable ; elle n'était attaquable, disait-il, que trois ou quatre mois ou un quart de l'année, tandis qu'elle avait toute l'année entière, ou les douze mois contre nous ; elle n'offrait aux assaillants que les rigueurs, les souffrances, les privations d'un sol désert, d'une nature morte ou engourdie, tandis que ses peuples ne se lançaient qu'avec attrait vers les délices de notre midi.

Outre ces circonstances physiques, ajoutait l'Empereur, à sa nombreuse population sédentaire, brave, endurcie, dévouée, passive, se joignaient d'immenses peuplades, dont le dénuement et le vagabondage sont l'état naturel. « On ne peut s'empêcher de frémir, à l'idée d'une telle masse, qu'on ne saurait attaquer ni par les côtés, ni sur les derrières ; qui déborde impunément sur vous, mondanant tout si elle triomphe, ou se retirant au milieu des glaces, au sein de la désolation, de la mort, devenues ses réserves si elle est défaite ; le tout avec la facilité de reparaitre aussitôt si le cas le requiert. N'est-ce pas là la tête de l'hydre, l'Antée

de la fable, dont on ne saurait venir à bout qu'en le saisissant au corps et l'étouffant dans ses bras ; mais où trouver l'Hercule ? Il n'appartenait qu'à nous d'oser y prétendre, et nous l'avons tenté gauchement, il faut en convenir. »

L'Empereur disait que, dans la nouvelle combinaison politique de l'Europe, le sort de cette partie du monde ne tenait plus qu'à la capacité, aux dispositions d'un seul homme « Qu'il se trouve, disait-il, un empereur de Russie vaillant, impétueux, capable, en un mot un czar qui ait de la barbe au menton (ce qu'il exprimait, du reste, beaucoup plus énergiquement), et l'Europe est à lui. Il peut commencer ses opérations sur le sol allemand même, à cent lieues des deux capitales, Berlin et Vienne, dont les souverains sont les seuls obstacles. Il enlève l'alliance de l'un par la force, et avec son concours abat l'autre d'un revers, et dès cet instant il est au cœur de l'Allemagne, au milieu des princes du second ordre, dont la plupart sont ses parents ou attendent tout de lui. Au besoin, si le cas le requiert, il jette en passant, par-dessus les Alpes, quelques tisons enflammés sur le sol italien, tout prêt pour l'explosion, et marche triomphant vers la France, dont il se proclame de nouveau le libérateur. Assurément, moi, dans une telle situation, j'arriverais à Calais à temps fixe et par journées d'étape, et je m'y trouverais le maître et l'arbitre de l'Europe... » Et après quelques instants de silence, il a ajouté : « Peut-être, mon cher, êtes-vous tenté de me dire, comme le ministre de Pyrrhus à son maître : *Et après tout, à quoi bon ?* Je réponds : A fonder une nouvelle société, et à éviter de grands malheurs.

L'Europe attend, sollicite ce bienfait ; le vieux système est à bout, et le nouveau n'est point assis, et ne le sera pas sans de longues et furieuses convulsions encore. »

L'Empereur a gardé de nouveau le silence, mesurant avec un compas des distances sur la carte, et disant Constantinople placée pour être le centre et le siège de la domination universelle, etc.

Il est revenu ensuite sur l'Inde anglaise, et m'a demandé si j'étais bien au fait de son histoire. Je lui ai dit le peu que j'en savais.

Élisabeth créa une compagnie des Indes, en vertu de sa prérogative royale.

Cent ans plus tard, le parlement en créa une autre. Bientôt après, ces deux compagnies, qui se nuisaient par leur concurrence, furent réunies dans une même charte nationale.

En 1716, la compagnie obtint des souverains de l'Inde le fameux firman ou charte indienne, pour exporter et importer sans payer aucun droit.

En 1741, la compagnie, pour la première fois, intervint militairement dans la politique de l'Inde, en opposition à la compagnie française, qui prit le parti adverse. Depuis ce temps les deux nations se battirent sur ce terrain éloigné toutes les fois qu'elles eurent la guerre en Europe. La France eut un moment très brillant dans la guerre de 1740 ; elle fut écrasée dans celle de 1755, soutint l'égalité dans celle de 1779, et disparut tout à fait dans celle de la révolution.

Aujourd'hui la compagnie des Indes anglaises domine toute la péninsule, qui compte une population de plus de soixante millions, dont vingt sont ses sujets, vingt autres ses tributaires ou ses alliés ;

le reste se trouve enchaîné dans son système, et forcé de marcher avec elle¹.

Telle est cette fameuse compagnie des Indes qui se trouve tout à la fois marchande et souveraine, dont les richesses se composent des profits de son commerce et des revenus de son territoire; d'où il résulte que le marchand est souvent poussé par l'ambition du souverain, et que le souverain combine, ordonne, exécute avec la cupidité du marchand; c'est dans cette circonstance toute particulière, dans ce double caractère ainsi que dans la nature et le nombre des employés, la distance du théâtre sur lequel on opère, qu'il faut chercher la clef des progrès, des mesures, des tiraillements, des contradictions, des désordres et des clameurs qui composent l'histoire de cette célèbre compagnie.

La compagnie des Indes anglaises a été longtemps tout à fait maîtresse et indépendante; elle était et continue d'être représentée par une cour de directeurs choisis par la masse des propriétaires; ces directeurs délèguent et dirigent dans l'Inde, par leurs dépêches, une régence ou conseil composé d'un gouverneur et de quelques assesseurs qui y représentent et exercent l'autorité souveraine.

En 1767, pour la première fois, la couronne mit en avant des droits sur son territoire et ses revenus; mais la compagnie acheta le désistement pour un subside de dix ou douze millions de francs

Vers 1773, la compagnie des Indes, se trouvant extrêmement dérangée dans ses affaires, eut re-

¹ Ceci a été écrit en 1816, avant les derniers événements de l'Inde, qui semblent avoir accompli la sujétion de toute la péninsule.

cours au parlement, qui profita de ses embarras pour consacrer sa dépendance. Il traça des règlements politiques, judiciaires et financiers auxquels il soumit toutes les possessions de cette compagnie, mais ces premiers règlements ne furent point heureux ils portèrent le désordre au comble dans la péninsule de l'Inde, en y introduisant surtout une cour suprême de justice qui se montra la rivale du conseil souverain, et qui, chargée d'introduire les lois anglaises dans le pays, porta le bouleversement et l'effroi parmi les naturels. La fureur des partis, leurs dénonciations réciproques, leurs plaintes, leurs déclamations, nous ont transmis des actes odieux, une rapacité sans frein, une tyrannie atroce. Cette époque est la plus orageuse et la moins honorable de l'histoire de la compagnie.

En 1783, pour y porter un remède radical, M. Fox, alors ministre, proposa son fameux bill dont le non-succès le fit sortir du ministère. L'année suivante, M. Pitt, qui avait été son antagoniste, en présenta un autre qui commença sa grande réputation, et qui gouverne encore aujourd'hui la compagnie. Le bill de M. Fox était une véritable saisie judiciaire, il retirait à la compagnie toutes ses propriétés, et les plaçait en régie entre les mains d'un comité chargé de gérer pour elle, de liquider ses dettes, et de disposer de tous les emplois. Les membres du comité, nommés par le roi ou le parlement, devaient être inamovibles, et siéger jusqu'à ce qu'ils eussent mis les affaires sur un meilleur pied. On cria de toutes parts sur un ordre de choses qui, disait-on, allait mettre entre les mains de quelques-uns de si grands intérêts, un si grand patronage, une si énorme influence.

C'était, disait-on, introduire un quatrième pouvoir dans l'État, créer un rival à la couronne même. On fut jusqu'à accuser M. Fox de vouloir se perpétuer dans le ministère, et se ménager une espèce de souveraineté occulte supérieure à celle du roi ; car, comme il était ministre et gouvernait en ce moment le parlement, il eût nommé et gouverné ce comité. À l'aide de l'influence de ce comité, il eût composé et gouverné le parlement, et à l'aide du parlement, il eût consacré et perpétué le comité : il n'y avait plus de fin. La clameur fut extrême, et le roi en fit une affaire personnelle. Il en appela à ses propres amis, à ceux qui, dans la Chambre des pairs, lui étaient attachés de cœur, comme d'un objet attaquant son existence même. M. Fox échoua et fut contraint de quitter le ministère.

M. Pitt montra plus de modération en apparence et fut plus adroit ; il se contenta, par son bill, de mettre la compagnie en tutelle : il soumit toutes ses opérations à un comité chargé de les reviser et de les contresigner : il laissa à la compagnie la nomination de tous les employés, mais réserva à la couronne la nomination du gouverneur général et le *veto* sur toutes les autres nominations. Ce comité, nommé par le roi, formait une branche nouvelle dans le ministère. On se récria vivement encore sur l'immense influence que cette mesure allait ajouter à l'autorité royale, et qui devait infailliblement briser, disait-on, l'équilibre constitutionnel. On avait reproché à M. Fox d'avoir voulu tenir cette influence tout à fait étrangère au roi ; on accusa M. Pitt de l'avoir mise toute entre ses mains. Tout ce que l'un avait voulu faire pour le peuple, disait-on, l'autre le faisait pour le mo-

narque. Et en effet, ces deux caractères distincts, ces deux inconvénients opposés étaient toute la différence des deux bills ; c'était, au vrai, une bataille décisive entre les torys et les wighs. M. Pitt l'emporta, et les torys triomphèrent.

Les vices du bill de M. Fox sont demeurés hypothétiques, puisqu'ils n'ont pas été mis en essai ; mais les inconvénients prévus de celui de M. Pitt se sont formellement accomplis : l'équilibre des pouvoirs a été rompu, la vraie constitution d'Angleterre a cessé d'exister, l'autorité royale, journellement accrue, a tout envahi et marche aujourd'hui sans obstacle dans la grande route de l'arbitraire et de l'absolu.

Les ministres disposent du parlement par une majorité qu'ils ont créée, majorité qui perpétue leurs pouvoirs et légalise leurs violences. Ainsi la liberté anglaise est enchaînée chaque jour davantage au nom et par les formes mêmes qui devraient la défendre, et l'avenir paraît sans remède, ou menace des plus grands malheurs ! Quels plus funestes résultats eût donc pu produire le plan de M. Fox ? car les grandes altérations de la constitution anglaise sont en effet venues de l'Inde. Le poids que M. Fox voulait mettre du côté populaire eût-il donc pu être aussi désastreux pour la liberté que celui dont M. Pitt a surchargé la prérogative royale.

Aussi, bien des gens prononcent hardiment aujourd'hui que M. Fox avait raison, qu'il était bien plus sage et ne pouvait être aussi nuisible que son rival ?

Aux noms de Pitt et de Fox, l'Empereur s'est arrêté longtemps sur leur caractère, leur système

et leurs actes; et il a terminé en répétant ce qu'il a déjà dit plus d'une fois: « M. Pitt a été le maître de toute la politique européenne; il a tenu dans ses mains le sort moral des peuples; il en a mal usé; il a incendié l'univers et s'inscrira dans l'histoire à la manière d'Érostrate, parmi des flammes, des regrets et des larmes !... D'abord, les premières étincelles de notre révolution, puis toutes les résistances au vœu national, enfin tous les crimes horribles qui en furent la conséquence, sont son ouvrage. Cette conflagration universelle de vingt-cinq ans; ces nombreuses coalitions qui l'ont entretenue; le bouleversement, la dévastation de l'Europe; les flots de sang des peuples qui en ont été la suite; la dette effroyable de l'Angleterre qui a payé toutes ces choses; le système pestilentiel des emprunts, sous lequel les peuples demeurent courbés; le malaise universel d'aujourd'hui, tout cela est de sa façon. La postérité le reconnaîtra; elle le signalera comme un vrai fléau: cet homme, tant vanté de son temps, ne sera plus un jour que le génie du mal; non que je le tienne pour atroce, ni même que je doute qu'il ne fût convaincu qu'il faisait le bien: la Saint-Barthélemy a bien eu ses persuadés; le pape et les cardinaux en ont chanté un *Te Deum*, et parmi tous ces bonnes gens ils s'en trouvait bien, sans doute, quelques-uns de bonne foi. Voilà les hommes, leur raison, leurs jugements! Mais ce que la postérité reprochera surtout à M. Pitt, ce sera la hideuse école qu'il a laissée après lui; le machiavélisme insolent de celle-ci, son immoralité profonde, son froid égoïsme, son mépris pour le sort des hommes ou la justice des choses.

« Quoi qu'il en soit, par admiration réelle ou pure reconnaissance, ou même encore simple instinct et seule sympathie, M. Pitt a été et demeure l'homme de l'aristocratie européenne ; c'est qu'en effet il y a eu en lui du Sylla. C'est son système qui a ménagé l'asservissement de la cause populaire et le triomphe des patriciens. Quant à M. Fox, ce n'est pas chez les anciens qu'il faut lui chercher un modèle, c'est à lui d'en servir, et son école tôt ou tard doit régir le monde »

L'Empereur s'est fort étendu alors sur M. Fox ; il répétait l'avoir fort goûté, beaucoup aimé. Il avait placé son buste à La Malmaison avant de le connaître personnellement. Il a conclu en disant ce qu'il a déjà exprimé souvent et sous bien des formes : « Assurément l'instant de la mort de M. Fox est une des fatalités de ma carrière, a-t-il dit ; s'il eût continué de vivre, les affaires eussent pris une tout autre tournure, la cause des peuples l'eût emporté, et nous eussions fixé un nouvel ordre de choses en Europe. »

L'Empereur, revenant ensuite à la compagnie des Indes, a dit que c'était une grande question que le monopole d'une compagnie, ou la liberté du commerce pour tous. Une compagnie, observait-il, plaçait de très grands avantages entre les mains de quelques-uns qui peuvent faire très bien leurs affaires, tout en négligeant celles de la masse ; aussi toute compagnie dégénérerait-elle bientôt en oligarchie, toujours amie du pouvoir, et prête à lui donner secours ; et, sous ce rapport, les compagnies tenaient tout à fait du vieux temps et des anciens systèmes. Le commerce libre, au contraire, tenait à toutes les classes, agitait toutes les imagi-

nations, remuait tout un peuple; il était tout à fait identique avec l'égalité, portait naturellement à l'indépendance; et, sous ce rapport, tenait beaucoup plus à notre système moderne.

« Après le traité d'Amiens, qui rendait à la France ses possessions dans l'Inde, j'ai fait discuter devant moi, longtemps et à fond, cette grande question; j'ai écouté des hommes du commerce, entendu des hommes d'État, et j'ai prononcé pour le commerce libre, et rejeté les compagnies. »

De là l'Empereur est passé à plusieurs points d'économie politique consacrés par Smith dans sa *Richesse des Nations*. Il les avouait vrais en principe, mais les démontrait faux dans leur application. Malheureusement ici encore je ne retrouve que de stériles indications.

Il a terminé en disant: « Jadis on ne connaissait qu'une espèce de propriété, celle du terrain; il en est survenu une nouvelle, celle de l'industrie, aux prises en ce moment avec la première; puis une troisième, celle dérivant des énormes charges perçues sur les administrés, et qui, distribuées par les mains neutres et impartiales du gouvernement, peuvent garantir du monopole des deux autres, leur servir d'intermédiaire, et les empêcher d'en venir aux mains. » Il appelait cette grande lutte de nos jours, la guerre des *champs* contre les *comptours*, celle des *créneaux* contre les *métiers*.

« C'est pourtant, disait-il, pour n'avoir pas voulu reconnaître cette grande révolution dans la propriété, pour s'obstiner à fermer les yeux sur de telles vérités, qu'on fait tant de sottises aujourd'hui, et que l'on s'expose à tant de bouleversements. Le monde a éprouvé un grand déplacement, et il

cherche à se rasseoir ; voilà en deux mots, terminait-il, toute la clef de l'agitation universelle qui nous tourmente. On a désarrimé le vaisseau, transporté du lest de l'avant à l'arrière, et de là ces furieuses oscillations qui peuvent amener le naufrage à la première tempête, si l'on s'obstine à vouloir le manœuvrer comme de coutume, sans avoir obtenu un équilibre nouveau. »

Ce jour a été riche pour mon journal. Outre les sujets déjà traités, il a été question de plusieurs autres encore. En parlant des Indes et de la compagnie anglaise, le nom de M. Suffren a été mentionné.

L'Empereur n'en avait pas une exacte connaissance ; il savait confusément que cet officier avait rendu de grands services, et lui, Napoléon, avait, par ce seul sentiment, disait-il, accordé beaucoup à sa famille. Il m'a questionné à son sujet. Je ne l'avais pas connu, je ne pouvais que lui rendre les traditions du corps. Or, il était admis, lui disais-je, parmi nous dans la marine, que M. de Suffren était, depuis Louis XIV, le seul qui rappelât les grands marins de notre belle époque navale.

M. de Suffren avait du génie, de la création, beaucoup d'ardeur, une forte ambition, un caractère de fer ; c'était un de ces hommes que la nature a rendus propres à tout. J'ai entendu des gens très sensés et très forts dire que sa mort, en 1789, pouvait avoir été une calamité nationale ; qu'admis au conseil du roi, dans la crise du moment, il eût été de taille à donner une autre issue aux affaires. M. de Suffren, très dur, très bizarre, extrêmement égoïste, mauvais coucheur, mauvais camarade,

n'était aimé de personne, mais était apprécié, admiré de tous.

C'était un homme avec qui l'on ne pouvait pas vivre, et il était surtout fort difficile à commander, obéissait peu, critiquait tout, déclamant sans cesse sur l'inutilité de la tactique, par exemple, et se montrant au besoin le meilleur tacticien. Il en était de même de tout le reste, c'était l'inquiétude et la mauvaise humeur du génie et de l'ambition qui n'a pas ses coudées franches.

Parvenu au commandement de l'escadre de l'Inde, et conduit au roi pour prendre congé, un huissier faisait avec peine ouvrir la foule, pour qu'il pût parvenir. « Je vous remercie aujourd'hui, disait-il à l'huissier, en grognant et nasillant d'après sa nature ; mais au retour, Monsieur, vous verrez que je saurai bien me faire faire place moi-même. » Et il tint parole.

Arrivé dans l'Inde, il ouvrit une scène nouvelle à nos armes, il y fit des prodiges qu'on n'a peut-être pas assez appréciés en Europe ; ce furent immédiatement des actes et des mœurs de commandement inconnus jusque-là ; prenant tout sur lui, osant tout, imaginant tout, prévoyant à tout, démontant ses capitaines au besoin, nommant ses officiers, équipant et faisant combattre des vaisseaux condamnés depuis longtemps ; trouvant un hivernage sur les lieux mêmes, dans l'Inde, quand la routine voulait qu'on fût les chercher à douze ou quinze cents lieues de là, à l'île de France ; enfin on le vit, devançant la manière de nos jours, s'approcher de la côte, embarquer des soldats qui avaient combattu la veille l'ennemi ; aller battre avec eux l'escadre anglaise, et les reporter le lende-

main à leur camp pour qu'ils pussent combattre de nouveau. Aussi notre pavillon prit-il tout à coup une supériorité qui dérouta l'ennemi. « Oh ! pour-quoi cet homme, s'est écrié l'Empereur, n'a-t-il pas vécu jusqu'à moi, ou pourquoi n'en ai-je pas trouvé un de sa trempe, j'en eusse fait notre Nelson, et les affaires eussent pris une autre tournure, mais j'ai passé tout mon temps à chercher l'homme de la marine, sans avoir jamais rien pu rencontrer. Il y a dans ce métier une spécialité, une technicité qui arrêtaient toutes mes conceptions. Proposais-je une idée nouvelle, aussitôt j'avais Ganteaume sur les épaules et la section de marine. — Sire, cela ne se peut pas. — Et pourquoi ? — Sire, les vents ne le permettent pas, et puis les calmes, les courants ; et j'étais arrêté tout court. Comment continuer la discussion avec ceux dont on ne parle pas le langage. Combien de fois, au Conseil d'État, leur ai-je reproché d'abuser de cette circonstance. A les entendre, il eût fallu naître dans la marine pour y connaître quelque chose. Et je leur ai dit souvent qu'ils abusaient encore, que je n'eusse demandé que de faire la traversée de l'Inde avec eux, et qu'au retour je me serais fait fort d'être aussi familier avec leur métier qu'avec mes champs de bataille. Ils n'en croyaient rien, et revenaient toujours à ce qu'on ne pouvait être bon marin si on ne s'y prenait dès le berceau : et ils me firent faire quelque chose à cet égard qui m'a longtemps pesé, ce fut l'enrôlement de plusieurs milliers d'enfants de six à huit ans.

« J'eus beau me débattre, il me fallut céder à leur unanimité, en les prévenant toutefois que j'en chargeais leur conscience. Qu'en résulta-t-il ? que

le public murmura, déclama beaucoup et nous couvrit de ridicule, qualifiant l'opération de massacre des innocents. Voilà que plus tard de Winter, Verhuel, tous les marins du nord et d'autres encore sont venus me dire et ont soutenu que dix-huit, vingt ans, l'âge de la conscription n'était pas trop tard pour commencer à être matelot ; les Danois, les Suédois y emploient leurs soldats ; chez les Russes, la flotte n'est qu'une portion de l'armée principale, ce qui donne l'avantage inappréciable de l'avoir en permanence et à deux fins.

« J'avais imaginé moi-même, a-t-il ajouté, quelque chose de la sorte en créant mes équipages de haut-bord ; mais que d'obstacles ne rencontrai-je pas, que de préjugés j'eus à vaincre, quelle force de volonté je dus employer pour parvenir à donner un uniforme à ces pauvres matelots, à les enrégimenter, à leur faire faire l'exercice ; je gâtais tout, disait-on, et pourtant de quelle utilité n'ont-ils pas été ! Quelle plus heureuse idée que d'avoir deux services pour une seule paie. Ils n'ont pas été moins bons matelots, et se sont montrés les meilleurs des soldats. On les a trouvés, au besoin, matelots, soldats, artilleurs, pontonniers, tout. Si, dans la marine, au lieu d'avoir des obstacles à combattre, j'avais rencontré quelqu'un qui eût abondé dans mon sens et devancé mes idées, quel résultat n'eussions-nous pas obtenu ; mais, sous mon règne, il n'a jamais pu s'élever dans la marine quelqu'un qui s'écartât de la routine, et sût créer. J'aimais particulièrement les marins, j'estimais leur courage, j'estimais leur patriotisme ; mais je n'ai jamais pu trouver entre eux et moi d'intermédiaire qui sût les faire agir et les faire mériter, etc., etc. »

Organisation impériale ; préfets, auditeurs au Conseil d'État ; motifs des gros appointements, intentions futures, etc , etc.

Jeu di 7.

Napoléon, parlant de son organisation impériale, disait qu'il en avait fait le gouvernement le plus compact, de la circulation la plus rapide et des efforts les plus nerveux qui eût jamais existé : « Et il ne fallait rien moins que tout cela, remarquait-il, pour pouvoir triompher des immenses difficultés dont nous étions entourés, et produire toutes les merveilles que nous avons accomplies. L'organisation des préfetures, leur action, les résultats étaient admirables et prodigieux. La même impulsion se trouvait donnée au même instant à plus de quarante millions d'hommes ; et, à l'aide de ces centres d'activité locale, le mouvement était aussi rapide à toutes les extrémités qu'au cœur même.

« Les étrangers qui nous visitaient, et qui savaient voir et juger, en étaient émerveillés. Et c'est à cette uniformité d'action, sur un aussi grand terrain, qu'ils attribuaient surtout ces prodigieux efforts, ces immenses résultats, qu'ils avouaient n'avoir pas pu comprendre jusque-là.

« Les préfets, avec toute l'autorité et les ressources locales dont ils se trouvaient investis, ajoutait l'Empereur, étaient eux-mêmes *des empereurs au petit pied* ; et comme ils n'avaient de force que par l'impulsion première, dont ils n'étaient que les organes, que toute leur influence ne dérivait que de leur emploi du moment, qu'ils n'en avaient point de personnelle, qu'ils ne tenaient nullement au sol qu'ils régissaient, ils avaient tous les avantages

des anciens grands agents absolus, sans aucun de leurs inconvénients. Il avait bien fallu leur créer toute cette puissance, disait l'Empereur ; je me trouvais dictateur, la force des circonstances le voulait ainsi, il fallait donc que tous les filaments issus de moi se trouvassent en harmonie avec la cause première, sous peine de manquer le résultat. Le réseau gouvernant dont je couvris le sol requerrait une furieuse tension, une prodigieuse force d'élasticité, si l'on voulait pouvoir faire rebondir au loin les terribles coups dont on nous ajustait sans cesse. Aussi la plupart de ces ressorts n'étaient-ils, dans ma pensée, que des institutions de dictature, des armes de guerre. Quand le temps fût venu pour moi de relâcher les rênes, tous mes filaments aussi se seraient sympathiquement détendus, et nous aurions alors procédé à notre établissement de paix, à nos institutions locales. Si nous n'en avions encore aucune, c'est que la crise ne les admettait pas. Nous eussions infailliblement succombé tout d'abord si nous en eussions été pourvus dès le principe. Et puis, il faut le dire, nous n'étions pas mûrs pour en faire un bon usage. Il ne faut pas croire que la nation fût déjà prête pour manier dignement sa liberté. La masse avait encore, dans l'éducation et le caractère, trop des préjugés du temps passé. Cela serait venu, nous nous formions chaque jour ; mais nous avions encore beaucoup à gagner. Lors de l'explosion de la révolution, les patriotes en général se trouvèrent tels par nature, par instinct ; ce sentiment se trouva dans leur sang, ce fut chez eux une passion, une frénésie ; et de là l'effervescence, les excès, l'exagération de l'époque. Mais ce n'est pas à coups de

massue et par soubresauts, qu'on peut naturaliser le système moderne, en jouir; il faut l'implanter dans l'éducation, et que ses racines s'embranchent avec la raison, la conviction même, ce qui doit infailliblement avoir lieu avec le temps, parce qu'il repose sur des vérités naturelles. Mais ceux qui composaient les générations de nos jours, ajoutait-il, demeuraient si naturellement dominateurs, si avides du pouvoir, l'exerçaient avec tant d'importance, pour ne pas dire plus, et pourtant en même temps étaient si prêts, d'un autre côté, à courir au devant de la servitude !.... Nous étions toujours entre ces deux vices. Dans tous mes voyages, disait-il, j'étais constamment obligé de dire à mes premiers officiers, placés à mes côtés : Mais laissez donc parler Monsieur le préfet. Allais-je à quelque subdivision du département, c'était alors au préfet que j'étais obligé de dire : Mais laissez donc répondre Monsieur le sous-préfet ou Monsieur le maire ; tant chacun s'empressait d'éclipser le voisin, et comprenait peu le bien qui pouvait dériver d'une communication directe avec moi ! Envoyais-je mes grands-officiers, mes ministres, présider les collèges électoraux, et leur recommandais-je de ne pas se faire nommer candidats au sénat, que cette place leur était assurée par une autre route, et qu'il fallait laisser cette satisfaction aux notables des provinces, ils n'en revenaient pas moins toujours désignés. » Et ceci me rappelle que, dans le temps, un des ministres (Decrès) me racontait avoir eu une prise avec l'Empereur précisément à ce sujet. Il le grondait de sa nomination. « Mais, Sire, lui répondit-il plaisamment, votre influence est plus forte que votre volonté ;

j'ai beau dire que je n'en veux pas, que cela vous déplaît, que vous voulez qu'ils se réservent ces nominations entre eux, ils ne connaissent que votre choix, et je serai renommé tant que vous m'y enverrez. »

« J'avais, disait encore l'Empereur, donné des traitements énormes aux préfets et autres ; mais en fait de prodigalité de ma part, faudrait-il encore savoir distinguer ce qui est de système ou de circonstances. Celles-ci me forçaient à donner de gros appointements, l'autre m'eût conduit à obtenir gratuitement. A l'origine, lorsqu'il s'agissait d'attacher des individus, de recomposer une société et des mœurs à l'avenant, de gros traitements, une véritable fortune étaient indispensables ; mais le résultat obtenu, et avec le temps rentré dans l'ordre naturel, mon intention, au contraire, eût été de rendre la plupart des hautes fonctions à peu près gratuites. J'eusse élagué les nécessaires, qui jamais ne s'appartiennent à eux-mêmes, dont les besoins pressants créent l'immoralité politique ; j'eusse amené l'opinion à solliciter ces emplois pour la pure considération ; ils fussent devenus d'honorables magistratures, d'immenses justices de paix remplies par les plus grandes fortunes chez qui la vocation, la philanthropie, une honnête ambition eussent été les premiers guides et le gage assuré d'une noble indépendance. Et c'est là ce qui compose vraiment la dignité, la majesté d'une nation, ce qui en élève la renommée et ramène la morale publique. Or, notre changement de mœurs à cet égard était devenu indispensable, et c'est le dégoût des places qui eût signalé notre véritable retour à la haute morale. On m'a dit ici que cette avidité

de places a passé la mer pour aller infecter nos voisins. Autrefois les vieux Anglais les dédaignaient. Voyez si aux États-Unis on en est avide. Cet amour dans un peuple est le plus grand échec que puisse éprouver sa moralité. Quand on veut absolument des places, on se trouve déjà vendu d'avance. Aujourd'hui les plus grands personnages en Angleterre courent après ; les grandes familles, toute la parie, les recherchent. Ils se rejettent sur ce que l'énormité des taxes ne leur permet plus de vivre sans salaire. Pitoyable excuse ! C'est que leurs mœurs publiques sont encore plus altérées que leurs fortunes. Quand on en est arrivé, dans une certaine classe, à solliciter les emplois pour de l'argent, il n'est plus pour une nation de véritable indépendance, de noblesse, de dignité dans le caractère. Notre excuse à nous pouvait être dans les bouleversements et les commotions de notre révolution ; chacun avait été déplacé, chacun se sentait dans la nécessité de se rasseoir, et c'est pour aider à cette nécessité générale, et pour que les sentiments délicats se détrussissent le moins possible, que j'ai cru devoir doter toutes les places de tant d'argent, de lustre et de considération ; mais avec le temps j'eusse changé tout cela par la seule force de l'opinion. Et qu'on ne croie pas la chose impossible. Tout devient facile à l'influence du pouvoir, quand il veut diriger dans le juste, l'honnête et le beau, etc., etc.

« Je ménageais à mon fils une situation des plus heureuses. J'élevais précisément pour lui à l'école nouvelle la nombreuse classe des auditeurs au Conseil d'État. Leur éducation finie et leur âge venu, ils eussent, un beau jour, relevé tous les postes de

l'empire ; forts de nos principes et des exemples de leurs devanciers, ils se fussent trouvés tous douze à quinze ans de plus que mon fils, ce qui l'eût placé précisément entre deux générations et tous leurs avantages : la maturité, l'expérience et la sagesse, au-dessus ; la jeunesse, la célérité, la prestesse, au-dessous » Et comme je m'étonnais qu'il n'eût rien laissé percer de toutes ces grandes et belles institutions : « A quoi bon bavarder là-dessus, me dit-il, on m'eût pris pour un charlatan, on m'eût suspecté d'insinuation, de souplesse ; l'on se fût familiarisé à me combattre, et je serais tombé dans le discrédit. Situé ainsi que je l'étais, sans l'autorité héréditaire de l'antique tradition, privé du prestige de ce qu'ils appellent la légitimité, je ne devais pas permettre l'occasion d'entrer en lice vis-à-vis de moi, je devais être tranchant, impérieux, décisif. Vous me dites qu'on a dit de moi, dans votre faubourg : *Que n'était-il légitime !* Si je l'eusse été, je n'aurais pas fait davantage, sans doute ; mais il m'eût été permis alors d'avoir plus de bonhomie, etc. »

La Vendée; Charette. — Lamarque. — Tragédies d'*Eschyle* et de *Sophocle*, etc. — Véritables tragédies chez les Romains. — La *Médée* de Sénèque, singularités.

Vendredi 8

L'Empereur a travaillé avec l'un de nous, ce qui nous a fort réjouis, en nous prouvant qu'il se trouvait mieux.

Il m'a fait demander avant dîner. Le travail semblait l'avoir ranimé, il était fort causant et nous marchions dans son appartement. La Vendée, ses

troubles, les chefs qu'elle a montrés, ont été un des sujets remarquables de la conversation.

Charette était le seul dont il fit un cas tout particulier. « J'ai lu une histoire de la Vendée : si les détails, les portraits sont exacts, disait-il, *Charette* est le seul grand caractère, le véritable héros de cet épisode marquant de notre révolution ; lequel, s'il présente de grands malheurs, n'immole pas du moins notre gloire. On s'y égorge ; mais on ne s'y dégrade point : on y reçoit des secours de l'étranger ; mais on n'a pas la honte d'être sous sa bannière, et d'en recevoir un salaire journalier pour n'être que l'exécuteur de ses volontés. Oui, a-t-il continué, *Charette* me laisse l'impression d'un grand caractère, je lui vois faire des choses d'une énergie, d'une audace peu communes ; il laisse percer du génie. » Je lui disais avoir beaucoup connu *Charette* dans mon enfance ; nous avions été gardes de la marine ensemble à Brest ; nous y avions partagé longtemps la même chambre, mangé à la même table, et il avait fort surpris par ses exploits et sa brillante carrière tous ceux de nous qui avions été liés avec lui. Nous avions jugé *Charette* assez commun, de peu d'instruction, volontiers atrabilaire et surtout extrêmement indolent. Pas un de nous qui ne l'eût condamné à demeurer dans la foule des insignifiants. Il est bien vrai qu'à mesure qu'il prenait de l'éclat nous nous rappelions et nous aimions à faire ressortir qu'à une de ses premières campagnes, dans la guerre d'Amérique, et ne devant être encore qu'un enfant, sortant de Brest, durant l'hiver, sur un cutter, son bâtiment perdit son mât, ce qui, pour ce genre d'embarcation équivalait à une perte presque certaine ; le

temps était si épouvantable et la mort si infaillible, que les matelots, à genoux et l'esprit perdu, se refusèrent à tout travail qui eût pu les sauver. Le garde de la marine, Charette, malgré son extrême jeunesse, en tua un pour contraindre les autres à travailler ; il parvint en effet, par ce terrible exemple, à décider tout le reste, et l'on sauva le bâtiment

« Eh bien, voyez, disait l'Empereur, le vrai caractère perce toujours dans les grandes circonstances ; voilà l'étincelle qui signale le héros de la Vendée. Il ne faut pas toujours s'y méprendre, il est des dormeurs dont le réveil est terrible. Kléber aussi était d'habitude un endormi ; mais dans l'occasion, et toujours au besoin, il avait le réveil du lion. » J'ajoutais avoir maintes fois entendu raconter à Charette que dans un certain moment, et d'un élan spontané, les matelots du cutter s'étaient écriés d'une commune voix, qu'ils faisaient vœu d'aller en chemise et pieds nus porter un cierge à Notre-Dame-de-Recouvrance (portion de Brest), si elle obtenait leur salut : « Et vous en croirez ce que vous voudrez, nous ajoutait naïvement Charette ; mais il est de fait qu'à peine ils eurent fini de prononcer leur prière que le vent tomba subitement et que dès cet instant commencèrent nos espérances de salut. » Et les matelots au retour, leurs officiers en tête, accomplirent dévotement leur vœu. Du reste, disais-je, ce ne fut pas la seule circonstance miraculeuse du petit cutter. On était au mois de décembre, la nuit fort longue et des plus obscures ; on se savait au milieu des récifs ; mais, privé du mât et de tout secours nautique, on flottait à l'aventure, n'attendant de salut que du

ciel, quand on entendit le son d'une cloche. On sonda, et trouvant très peu de fonds, on jeta l'ancre. Quelle ne fut pas, au point du jour, la surprise et la joie de se voir à l'entrée de la rivière de Landernau ! La cloche qu'on avait entendue était celle de la paroisse voisine. Or le bâtiment avait merveilleusement traversé les innombrables écueils dont est semée l'entrée de Brest ; il avait enfilé le goulet, passé à travers de trois ou quatre cents voiles qui couvraient la rade, et était venu trouver un abri précisément à l'entrée d'une rivière, sur un point calme et tout à fait à l'écart « Voyez, disait l'Empereur, toute la différence du tâtonnement des hommes, à la marche assurée, franche de la nature ; ce qui vous étonne si fort, devait arriver. Très probablement qu'avec toutes nos connaissances humaines, le trouble, les erreurs de nos sens, eussent amené le naufrage du bâtiment. Au travers de tant de chances malheureuses, la nature l'a sauvé sans hésitation, la marée s'en est saisie, et la force du courant l'a conduit, sans péril, précisément au milieu de chaque chenal : de la sorte il ne devait, il ne pouvait pas périr, etc. »

En revenant sur la guerre de la Vendée, il a rappelé qu'il avait été tiré de l'armée des Alpes pour passer à celle de la Vendée, et qu'il avait préféré donner sa démission, à poursuivre un service dans lequel, d'après les impulsions du temps, il n'eût pu concourir qu'à du mal, sans pouvoir personnellement prétendre à aucun bien. Il a dit qu'un des premiers soins de son consulat avait été de pacifier tout à fait ce malheureux pays, et de lui faire oublier ses désastres. Il avait beaucoup fait pour lui ; la population en avait été reconnais-

sante ; et, quand il l'avait traversé, les prêtres mêmes avaient semblé lui être sincèrement des plus favorables. « Aussi, ajoutait-il, les dernières insurrections n'avaient-elles plus le même caractère que la première ce n'était plus du pur fanatisme, mais seulement de l'obéissance passive à une aristocratie dominatrice. Quoi qu'il en soit, Lamarque, que j'y avais envoyé au fort de la crise, y fit des merveilles et surpassa mes espérances. » Et de quel poids n'eussent pas pu devenir ses actes dans la grande lutte ; car les chefs vendéens les plus distingués, ceux sans doute qui recueillent en ce moment les bienfaits de la cour, ont reconnu, entre les mains de ce général, Napoléon, pour empereur, même après Waterloo, même après son abdication. Fut-ce de la part de Lamarque ignorance du véritable état des choses, ou seulement pure fantaisie de vainqueur ? Toutefois le voilà dans l'exil il est du nombre des trente-huit « C'est qu'il est plus facile de proscrire que de vaincre, etc., etc. »

Il a pris envie à l'Empereur de venir dîner avec nous. C'était la première fois depuis son incommodité, c'est-à-dire depuis seize jours. Cela nous semblait une petite fête, toutefois nous ne pouvions nous empêcher de remarquer avec douleur une grande altération dans tous ses traits et des traces visibles d'une aussi longue reclusion.

Après dîner, on a repris les lectures depuis si longtemps interrompues. L'Empereur nous a lu l'*Agamemnon* d'Eschyle, dont il a fort admiré l'extrême force, jointe à la grande simplicité. Nous étions frappés surtout de la gradation de terreur qui caractérise les productions de ce père de la tragédie. Et c'est pourtant là, faisait-on observer,

l'étincelle première à laquelle se rattache notre belle lumière moderne.

Après l'*Agamemnon* d'Eschyle, l'Empereur a fait venir l'*OEdipe* de Sophocle, qui nous a également fait le plus grand plaisir, et l'Empereur a répété qu'il regrettait fort de ne l'avoir point fait jouer de la sorte à Saint-Cloud.

Talma avait toujours combattu cette idée; mais l'Empereur disait être fâché de n'avoir point insisté. « Non que j'eusse voulu essayer, ajoutait-il, d'en ramener la mode ou de corriger notre théâtre, Dieu m'en garde; mais seulement parce que j'eusse aimé à juger des impressions de la facture antique sur nos dispositions modernes. » Il était persuadé qu'un tel spectacle eût fait grand plaisir, et il se demandait quel effet eussent pu produire, avec notre goût moderne, le coryphée et les chœurs grecs, etc., etc.

Il est passé de là à l'*OEdipe* de Voltaire, qu'il a beaucoup vanté. Cette pièce lui présentait, disait-il, la plus belle scène de notre théâtre. Quant à ses vices, les amours si ridicules de Philoctète, par exemple, il ne fallait point en accuser le poète, mais bien les mœurs du temps et les grandes actrices du jour, qui imposaient la loi. Cet éloge de Voltaire nous a frappés: il était nouveau pour nous, tant il était rare dans la bouche de l'Empereur.

A onze heures, et déjà couché, l'Empereur m'a fait appeler et a continué à causer sur notre théâtre et sur celui des Grecs et des Romains, au sujet desquels il a dit beaucoup de choses fort curieuses.

D'abord il s'étonnait que les Romains n'eussent point de tragédies; puis il convenait qu'elles

eussent été peu propres à les émouvoir sur le théâtre; qu'elles se donnaient en réalité dans leurs cirques. « Les combats des gladiateurs, disait-il, celui des hommes livrés aux bêtes féroces, étaient bien autrement terribles que toutes nos scènes dramatiques ensemble; et c'étaient là, du reste, les seules tragédies, remarquait-il, propres à la trempe robuste, aux nerfs d'acier des Romains. »

Toutefois les Romains ont eu, disions-nous, quelques essais de tragédie produits par Sénèque; et sa *Médée*, par parenthèse, présente une circonstance bien bizarre: c'est que le chœur y prédit distinctement la découverte de l'Amérique, opérée quatorze cents ans plus tard¹. « Un nouveau Typhon, y est-il dit, enfant de la terre, ira, dans les siècles à venir, découvrir vers l'occident des régions éloignées, et Thule ne sera plus l'extrémité de l'univers. »

L'Empereur beaucoup mieux. — Lui, sauter! — M^{me} R.... de Saint-J ... d'A... — Les deux impératrices. — Dépenses de Joséphine, mécontentement de l'Empereur; anecdotes caractéristiques de l'Empereur.

Samedi 9.

L'Empereur était infiniment mieux; entouré de nous, il parlait des prodiges du début de sa carrière, et disait qu'ils avaient dû produire une grande impression dans le monde. Une telle impression, a repris quelqu'un, qu'on avait été tenté

1 vient annis
 Sæcula series quibus oceanus
 Vincula rerum laxet, et ingens
 Pateat tellus, Typhoque novos
 Detegat orbes, nec sit terris ultima Thule.

Fin du chœur du deuxième acte de la Médée de Sénèque.

d'y apercevoir du surnaturel ; et, à ce sujet, il a cité une anecdote qui, dans le temps, avait couru les salons de Paris. Dans un quartier de la capitale, un nouvelliste entre, tout effaré, dans un cercle, annonçant que Bonaparte vient de périr à l'instant : il raconte l'explosion de la machine infernale, et termine en disant : « Le voilà sauté en l'air. — *Lui, sauter !* s'écria un vieil Autrichien, qui avait écouté de toutes ses oreilles, et qui avait encore présentes toutes les crises désespérées dont il avait vu sortir miraculeusement le jeune général de l'armée d'Italie ; *lui, sauter !* Ah ! vous connaissez bien votre homme, et moi je vous gage qu'à l'heure qu'il est il se porte mieux que nous tous. Je le connais de longue main avec toutes ses drôleries ! »

Dans un autre moment, M^{me} R... de Saint-J... d'A... ayant été mentionnée, et quelqu'un ayant dit à l'Empereur combien elle avait montré d'attachement pour lui durant son séjour à l'île d'Elbe. « Qui ? elle ? s'est écrié l'Empereur avec surprise et satisfaction. — Oui, Sire. — Ah ! pauvre femme, a-t-il ajouté avec le geste et l'accent du regret, et moi qui l'avais pourtant si maltraitée ! Eh bien ! voilà qui paie du moins pour les renégats que j'avais tant comblés !... » Et après quelques secondes de silence, il a dit significativement : « Il est bien sûr qu'ici-bas on ne connaît véritablement les âmes et les sentiments qu'après de grandes épreuves ! »

L'Empereur, à dîner, était fort bien, très content et même gai ; il se félicitait d'avoir passé sa dernière crise sans s'être soumis à la médecine, sans avoir payé tribut au docteur ; et c'est ce qui

fâchait celui-ci, disions-nous ; il se serait contenté de si peu, le plus léger acte eût suffi ! Il n'eût demandé que le billet de confession du clergé, disait l'Empereur, tout en riant beaucoup de la chose, et ajoutant que, par pure complaisance, il avait été jusqu'à essayer un gargarisme, qu'il avait trouvé d'une acidité violente et qui lui avait fait mal, faisant observer en cela qu'il ne lui fallait que des remèdes extrêmement doux, tous les autres le crispant infailliblement. « Au physique comme au moral, disait-il, il faut me prendre par la douceur, autrement je me cabre »

Le cours de la conversation a conduit l'Empereur encore une fois sur le compte des impératrices Joséphine et Marie-Louise. Il a multiplié sur elles les détails les plus aimables et les plus circonstanciés, et a terminé par son adage ordinaire, que l'une était les grâces et tous leurs charmes ; l'autre, l'innocence et tous ses attrait.

L'Empereur détaillait ce qu'avait coûté La Malmaison : environ trois ou quatre cent mille francs, c'est-à-dire tout ce qu'il possédait alors, disait-il, et il énumérait ensuite tout ce que pouvait avoir reçu de lui l'impératrice Joséphine ; concluant qu'avec un peu d'ordre et de régularité seulement, elle eût bien dû laisser peut-être cinquante ou soixante millions. « Son gaspillage, disait l'Empereur, faisait mon supplice. Calculateur comme je le suis, il devait être dans ma nature d'aimer mieux donner un million que de voir gaspiller cent mille francs. » Il nous racontait comment étant tombé un jour sans être attendu dans le petit cercle du matin de Joséphine, il avait trouvé une dame professant, à la lettre, modes et chiffons. « Mon appa-

rition subite causa, disait-il, un grand désordre dans la séance académique. C'était une célèbre marchande de modes, une de ces fameuses du jour, à laquelle j'avais fait défendre positivement d'approcher de l'impératrice, qu'elle ruinait. Je donnai quelques ordres inaperçus, et à sa sortie on s'en empara; elle fut conduite à Bicêtre. Ce fut un grand bruit dans tout Paris, le plus grand des scandales, disait-on. *Le bon ton fut de lui rendre visite*, et il y eut à sa porte une file de voitures. La police vint m'en faire part. Tant mieux, dis-je; vous ne lui avez point fait de mal? elle n'est point au cachot? — Non, Sire, elle a plusieurs pièces, elle tient salon. — Eh bien! laissez crier; tant mieux si l'on prend ceci pour un acte de tyrannie, ce sera un coup de diapason pour un grand nombre; *très peu leur montrera que je pourrais faire beaucoup*, etc. » Il nous a cité aussi un autre célèbre modiste, qu'il disait être le plus insolent personnage qu'il eût jamais rencontré dans toute sa carrière. « Lui ayant adressé la parole, disait Napoléon, un jour que j'examinais un trousseau de famille fourni par lui, il avait osé m'entreprendre, moi, à qui certes on ne mangeait pas dans la main; il fit ce que personne en France n'eût osé tenter: il se mit à me démontrer fort abondamment que je ne donnais pas assez à l'impératrice Joséphine, qu'il devenait impossible de l'habiller à ce prix. Je l'arrêtai au milieu de son impertinente éloquence, d'un seul regard: il en demeura comme terrassé »

Après dîner, l'Empereur était à peine rentré dans sa chambre, qu'il m'a fait demander, bien qu'il fût déjà dans son lit, et il m'a retenu fort tard, continuant très gaîement la conversation du

dîner, et passant de là à beaucoup d'autres objets. Il se trouvait infiniment mieux, et avait babillé, disait-il, avec plaisir. Pour nous, il nous avait, au fait, donné une soirée charmante. Néanmoins il toussait beaucoup, c'était même ce qui avait interrompu notre veillée, en le forçant de se lever de table. « J'aurais pris trop de tabac, sans y songer, m'a-t-il dit : je suis une bête d'habitude, la conversation m'aura distrait ; vous devriez, mon cher, dans pareil cas, m'ôter ma tabatière : c'est ainsi qu'on sert ceux qu'on aime, etc. »

Guerre sur les grandes routes. — Dumouriez plus audacieux que Napoleon — Détails sur la princesse Charlotte de Galles, le prince Leopold de Saxe-Cobourg, etc.

Dimanche 10.

Depuis quelques jours, l'Empereur, dans ses lectures, s'occupe de guerre, de fortifications, d'artillerie, etc. Il a parcouru *Vauban*, le *Dictionnaire de Gassendi*, quelques campagnes de la Révolution, et la *Tactique de Guibert*, qui l'attache fort. En revenant, à ce sujet, sur des généraux déjà cités plusieurs fois ailleurs : « Ils ne savaient, disait-il, faire la guerre que sur les *grandes routes* et à la portée du canon, lorsque leur champ de bataille eût dû embrasser la totalité du pays »

A dîner il a parlé de la campagne de Dumouriez en Champagne, qu'il venait de lire. Il faisait peu de cas du duc de Brunswick, qui, avec un projet offensif, n'avait fait, disait-il, que dix-huit lieues en quarante jours. Mais d'un autre côté, il blâmait fort Dumouriez, dont il avait trouvé la position trop audacieuse. « Et de ma part on doit

prendre cela pour beaucoup, a-t-il ajouté, car je me regarde comme l'homme le plus audacieux, en guerre, qui peut-être ait jamais existé, et bien certainement je ne serais pas resté dans la position de Dumouriez, tant elle m'eût présenté de dangers. Je n'explique sa manœuvre qu'en me disant qu'il n'aura pas osé se retirer. Il aura jugé encore plus de périls dans la retraite qu'à demeurer. Wellington s'était mis dans ce cas avec moi le jour de Waterloo.

« Les Français sont les plus braves qu'on connaisse; dans quelque position qu'on les essaie ils se baltront; mais ils ne savent pas se retirer devant un ennemi victorieux. S'ils ont le moindre échec, ils n'ont plus ni tenue ni discipline; ils vous glissent dans la main. Voilà, je suppose, quel aura été le calcul de Dumouriez, etc.; ou bien encore, peut-être, quelque négociation secrète que nous ignorons »

Dans le jour, des papiers publics qu'on nous a procurés parlaient du mariage du prince Léopold de Saxe-Cobourg avec la princesse Charlotte de Galles.

L'Empereur a dit: « Ce prince Léopold aurait pu être mon aide de camp: il l'a sollicité de moi, et je ne sais ce qui aura arrêté sa nomination. Il est fort heureux pour lui de n'avoir pas réussi: ce titre lui aurait coûté sans doute le mariage qu'il fait en cet instant; et puis, observait l'Empereur, qu'on vienne nous dire ce qui est heur ou malheur ici-bas dans la vie des hommes !... »

La conversation s'est engagée alors sur la princesse Charlotte d'Angleterre. Quelqu'un disait qu'elle était extrêmement populaire à Londres, et

donnait des signes non équivoques de beaucoup de caractère. C'était un adage parmi beaucoup d'Anglais, qu'elle recommencerait Elisabeth. Elle-même, prétendait-on, n'était pas sans quelques pensées à cet égard. Le narrateur disait s'être trouvé à Londres en 1814, précisément quand cette jeune princesse, à la suite des outrages faits à sa mère en présence des souverains alliés, s'était évadée de chez le prince régent, son père, avait sauté dans le premier fiacre offert à sa vue, et volé à la demeure de sa mère, qu'elle adorait. La gravité anglaise se montra indulgente en cette occasion ; on se plut généralement à trouver l'excuse d'une inconséquence aussi grave dans la moralité même du sentiment qui l'avait causée. La jeune princesse ne voulait plus sortir de chez sa mère ; il fallut que le duc d'York, ou un autre de ses oncles, et peut-être encore le grand-chancelier d'Angleterre, vinssent la décider à retourner auprès de son père lui démontrant que son obstination pouvait exposer sa mère au point de mettre sa vie en péril.

La princesse Charlotte avait déjà fait preuve d'un caractère très décidé en refusant d'épouser le prince d'Orange, qu'elle repoussait surtout parce qu'elle se serait trouvée dans l'obligation, disait-elle, de vivre parfois hors d'Angleterre ; sentiment national qui la rendit encore d'autant plus chère aux Anglais.

Elle ne s'est fixée sur le prince Léopold de Saxe-Cobourg, nous disent les Anglais qui se trouvent ici, que par le seul effet de son propre choix ; et elle a annoncé hautement, ajoutent-ils, qu'elle comptait sur d'heureux jours, parce qu'elle n'avait eu d'autre guide que le sentiment. Ce prince lui a

beaucoup plu. « Je le crois sans peine, a observé l'Empereur ; si je m'en souviens bien, c'est le plus beau jeune homme que j'aie vu aux Tuileries » On a raconté que les Anglais d'ici avaient cité, il y avait peu de jours, ce qu'ils appelaient une preuve du caractère et de la dignité de leur jeune future souveraine. Un des ministres s'étant rendu chez elle, lors des arrangements du mariage, pour des détails domestiques à régler, lui fit entendre des propositions qu'elle regarda comme peu faites pour elle « Milord, lui dit-elle avec fierté, je suis l'héritière de la Grande-Bretagne, je dois un jour en porter la couronne, je le sais, et mon âme s'est mise en rapport avec cette haute destinée ; ainsi ne croyez pas pouvoir me traiter autrement. N'allez pas penser que, pour épouser le prince Léopold, je puisse, je veuille jamais être *mistriss Cobourg* : ôtez-vous cela de la tête, etc. »

Cette jeune princesse est l'idole des Anglais, qui se complaisent à voir en elle l'espoir d'un meilleur avenir.

L'Empereur, revenant sur le prince Léopold, qui avait dû être son aide de camp, a dit : « Une foule d'autres princes allemands briguaient la même faveur. Lorsque j'eus créé la confédération du Rhin, les souverains qui en faisaient partie ne doutèrent pas que je ne fusse prêt à renouveler, dans ma personne, l'étiquette et les formes du saint-empire romain ; et tous parmi eux, jusqu'aux rois mêmes, se montraient empressés de former mon cortège, et de devenir, l'un mon grand échanson, l'autre mon grand panetier, etc. Vers ce temps, les princes allemands avaient, à la lettre, envahi les Tuileries : ils en remplissaient les salons, modes-

tement confondus, perdus au milieu de vous autres. Il est vrai qu'il en était de même des Italiens, des Espagnols, des Portugais, et que la plus grande partie de l'Europe se trouvait rassemblée aux Tuileries!... Le fait est, a conclu l'Empereur, que, sous mon règne, Paris a été la reine des nations, et les Français le premier peuple de l'univers!... »

Divers objets bien importants. — Négociation d'Amiens, début du premier consul en diplomatie. — De l'agglomération des peuples de l'Europe. — De la conquête de l'Espagne. — Danger de la Russie. — Bernadotte

Lundi 11.

L'Empereur n'est pas sorti de sa chambre J'ai passé presque toute la journée avec lui, je ne l'ai quitté que pour aller dîner.

Les conversations du jour ont été longues, pleines et des plus intéressantes; l'Empereur se trouvait fort causant, et ses paroles étaient riches, rapides. Il a parcouru une foule d'objets souvent fort étrangers, bien qu'ils fussent amenés naturellement les uns par les autres. Ils étincelaient d'idées et de faits nouveaux pour moi; malheureusement leur nombre et leur importance même m'en ont fait perdre une partie, et je voudrais pouvoir affirmer que je suis littéral dans ce qui reste, car ma grande occupation à retenir ce qui était passé, m'a souvent rendu distrait pour ce qui arrivait.

Parlant des éléments de la société, il disait : « La *démocratie* peut être furieuse; mais elle a des entrailles, on l'émeut; pour l'*aristocratie*, elle demeure toujours froide, elle ne pardonne jamais, etc., etc. »

Dans un autre moment, et à la suite d'antécé-

dents, il a dit : « Toutes les institutions ici-bas ont deux faces : celle de leurs avantages et celle de leurs inconvénients ; on peut donc, par exemple, soutenir et combattre la *république* et la *monarchie*. Nul doute qu'on ne prouve facilement, en théorie, que toutes deux également sont bonnes et fort bonnes, mais en application ce n'est plus aussi aisé. » Et il arrivait à dire que l'extrême frontière du gouvernement de plusieurs était l'*anarchie* ; l'extrême frontière du gouvernement d'un seul, le *despotisme* ; que le mieux serait indubitablement un juste milieu, s'il était donné à la sagesse humaine de savoir s'y tenir. Et il remarquait que ces vérités étaient devenues banales, sans amener aucun bénéfice ; qu'on avait écrit, à cet égard, des volumes jusqu'à satiété, et qu'on en écrivait grand nombre encore sans s'en trouver beaucoup mieux, etc., etc.

Plus tard, il lui est arrivé de dire encore . « Il n'y a point de despotisme absolu, il n'en est que de relatif ; un homme ne saurait impunément en absorber un autre. Si un sultan fait couper des têtes à son caprice, il perd facilement aussi la sienne, et de la même façon. Il faut que l'excès se déverse toujours de côté ou d'autre ; ce que l'Océan envahit dans une partie, il le perd ailleurs ; et puis il est des mœurs, certains usages contre lesquels viennent se briser toute puissance. Moi, en Égypte, conquérant, dominateur, maître absolu, exerçant les lois sur la population par de simples ordres du jour, je n'aurais pas osé faire fouiller les maisons, et il eût été hors de mon pouvoir d'empêcher les habitants de parler librement dans les cafés. Ils étaient plus libres, plus parleurs, plus indépendants qu'à Paris : s'ils se soumettaient à être esclaves ail-

leurs, ils prétendaient et voulaient être libres là. Les cafés étaient la citadelle de leurs franchises, le bazar de leurs opinions. Ils y déclamaient et jugeaient en toute hardiesse : on n'eût pu venir à bout de leur fermer la bouche. S'il m'est arrivé d'y entrer, on s'y inclinait devant moi, il est vrai ; mais c'était l'affaire d'estime personnelle ; j'étais le seul, on ne l'eût pas fait pour mes lieutenants, etc.

« Quoi qu'il en soit, disait-il à la suite d'autres objets, voici le pouvoir de l'unité et de la concentration, ce sont des faits propres à frapper même le dernier vulgaire. La France, livrée aux tiraillements de plusieurs, allait périr sous les coups de l'Europe réunie ; elle met le gouvernail aux mains d'un seul, et aussitôt, moi, premier consul, je donne la loi à toute cette même Europe.

« Ce fut un singulier spectacle que de voir les vieux cabinets de l'Europe ne pas juger l'importance d'un tel changement, et continuer à se conduire avec l'unité et la concentration, comme ils l'avaient fait avec la multitude et l'éparpillage. Ce qui n'est pas moins remarquable, c'est que Paul, qui a passé pour un fou, fut le premier qui, du fond de sa Russie, apprécia cette différence ; tandis que le ministère anglais, réputé si habile et de tant d'expérience, fut le dernier. *Je laisse de côté les abstractions de votre révolution*, m'écrivait Paul, *je me tiens à un fait, il me suffit : à mes yeux vous êtes un gouvernement, et je vous parle, parce que nous pouvons nous entendre et que je puis traiter.*

« Quant au ministère anglais, il me fallut vaincre et forcer partout à la paix, l'isoler absolument du reste de l'Europe, pour parvenir à m'en faire écouter ; et encore n'entra-t-il en pourparler

avec moi qu'en se traînant dans les ornières de la vieille routine. Il essayait de m'amuser par des longueurs, des protocoles, des formes, des étiquettes, des antécédents, des incidents, que sais-je ? Je ne fis qu'en rire, je me sentais si puissant !!!

« Un terrain tout nouveau demandait des procédés tout nouveaux ; mais les négociateurs anglais ne semblaient se douter ni du temps, ni des choses, ni des hommes. Ma manière les déconcerta tout à fait. Je débutai avec eux en diplomatie comme j'avais fait ailleurs dans les armes. Voici mes propositions, leur dis-je tout d'abord : nous sommes maîtres de la Hollande, de la Suisse, je les abandonne contre les restitutions que vous aurez à faire à nous ou à nos alliés ; nous sommes maîtres aussi de l'Italie · j'en abandonne une partie et conserve l'autre, afin de pouvoir diriger et garantir l'existence et la durée de tout · voilà mes bases ; à présent édifiez autour ce qu'il vous plaira, peu m'importe ; mais le but et le résultat doivent demeurer tels ; je n'y changerai rien. Je ne prétends point acheter de vous des concessions, mais faire des arrangements raisonnables, honorables et durables ; voilà mon cercle. Vous ne vous doutez, à ce que je vois, ni de nos situations, ni de nos moyens respectifs ; je ne crains ni vos refus, ni vos efforts, ni tous les embarras que vous pourriez me créer ; j'ai les bras forts, je ne demande qu'à porter

« Ce langage inusité, continuait l'Empereur, eut son effet ; on n'avait prétendu que nous amuser à Amiens, et l'on y traita sérieusement. Ne sachant par où me toucher, ils m'offrèrent de me faire roi de France. J'en levai les épaules de pitié. Ils s'adressaient bien... Roi par la grâce de l'étran-

ger !... Moi qui me trouvais déjà souverain par la volonté du peuple !...

« L'ascendant que je m'étais donné était tel, que, durant les négociations mêmes, je me fis adjudger par les Italiens la présidence de leur république, et que cet acte qui, dans la diplomatie ordinaire de l'Europe, eût enfanté tant d'incidents, n'interrompit, n'arrêta rien · on n'en conclut pas moins, tant ma brusque franchise m'avait plus servi que n'eussent pu faire toutes les finasseries d'usage. Bien des pamphlets et bien des manifestes qui ne valent guère mieux m'ont accusé de perfidie, de manquer de foi et de parole dans mes négociations : je ne le méritai jamais ; les autres cabinets toujours.

« A Amiens, du reste, a-t-il dit, je croyais de très bonne foi le sort de la France, celui de l'Europe, le mien fixés ; la guerre finie C'est le cabinet anglais qui a tout rallumé, c'est à lui seul que l'Europe doit tous les fléaux qui ont suivi, lui seul en est responsable. Pour moi, j'allais me donner uniquement à l'administration de la France, et je crois que j'eusse enfanté des prodiges Je n'eusse rien perdu du côté de la gloire, mais beaucoup gagné du côté des jouissances ; j'eusse fait la conquête de l'Europe, comme j'ai été sur le point de l'accomplir par les armes De quel lustre on m'a privé !

« On ne cesse de parler de mon amour pour la guerre ; mais n'ai-je pas été constamment occupé à me défendre ? Ai-je remporté une seule grande victoire que je n'aie immédiatement proposé la paix ?

« Le vrai est que je n'ai jamais été maître de mes mouvements ; je n'ai jamais été réellement tout à fait moi.

« Je puis avoir eu bien des plans, mais je ne fus jamais en liberté d'en exécuter aucun. J'avais beau tenir le gouvernail, quelque forte que fût la main, les lames subites et nombreuses l'étaient bien plus encore, et j'avais la sagesse d'y céder plutôt que de sombrer en voulant y résister obstinément. Je n'ai donc jamais été véritablement mon maître; mais j'ai toujours été gouverné par les circonstances; si bien, qu'au commencement de mon élévation, sous le Consulat, de vrais amis, mes chauds partisans, me demandaient parfois, dans les meilleures intentions, et pour leur gouverner, *où je prétendais arriver*; et je répondais toujours que je n'en savais rien. Ils en demeuraient frappés, peut-être mécontents, et pourtant je leur disais vrai. Plus tard, sous l'Empire, où il y avait moins de familiarité, bien des figures semblaient me faire encore la même demande, et j'eusse pu leur faire encore la même réponse. C'est que je n'étais point le maître de mes actes, parce que je n'avais pas la folie de vouloir tordre les événements à mon système; mais au contraire je pliais mon système sur la texture imprévue des événements, et c'est ce qui m'a donné souvent les apparences de mobilité, d'inconséquence, et m'en a fait accuser parfois; mais était-ce juste? »

Et après avoir traité beaucoup d'autres sujets encore, l'Empereur, plus loin, disait: « Une de mes plus grandes pensées avait été l'agglomération, la concentration des mêmes peuples géographiques qu'ont dissous, morcelés les révolutions et la politique. Ainsi, l'on compte en Europe, bien qu'épars, plus de trente millions de Français, quinze millions d'Espagnols, quinze millions d'Italiens,

trente millions d'Allemands : j'eusse voulu faire de chacun de ces peuples un seul et même corps de nation. C'est avec un tel cortège qu'il eût été beau de s'avancer dans la postérité et la bénédiction des siècles. Je me sentais digne de cette gloire !

« Après cette simplification sommaire, observait-il, il eût été plus possible de se livrer à la chimère du beau idéal de la civilisation · c'est dans cet état de choses qu'on eût trouvé plus de chances d'amener partout l'unité des codes, celle des principes, des opinions, des sentiments, des vues et des intérêts. Alors peut-être à la faveur des lumières universellement répandues, devenait-il permis de rêver, pour la grande famille européenne, l'application du congrès américain, ou celle des Amphictyons de la Grèce ; et quelle perspective alors de force, de grandeur, de jouissance, de prospérité ! Quel grand et magnifique spectacle !...

« L'agglomération des trente ou quarante millions de Français était faite et parfaite ; celle des quinze millions d'Espagnols l'était à peu près aussi ; car rien n'est plus commun que de convertir l'accident en principe ; comme je n'ai point soumis les Espagnols, on raisonnera désormais comme s'ils eussent été insoumettables. Mais le fait est qu'ils ont été soumis, et qu'au moment même où ils m'ont échappé, les cortès de Cadix traitaient secrètement avec nous. Aussi, ce n'est pas leur résistance, ni les efforts des Anglais qui les ont délivrés, mais bien mes fautes et mes revers lointains ; celle surtout de m'être transporté avec toutes mes forces à mille lieues d'eux, et d'y avoir péri ; car personne ne saurait nier que si, lors de mon entrée dans ce pays, l'Autriche, en ne me déclarant pas la guerre,

m'eût laissé quatre mois de séjour de plus en Espagne¹, tout y eût été terminé: le gouvernement espagnol allait se consolider, les esprits se fussent calmés, les divers partis se seraient ralliés; trois ou quatre ans eussent présenté chez eux une paix profonde, une prospérité brillante, une nation compacte, et j'aurais mérité d'eux! je leur eusse épargné l'affreuse tyrannie qui les foule, les terribles agitations qui les attendent.

« Quant aux quinze millions d'Italiens, l'agglomération était déjà fort avancée. il ne fallait plus que vieillir, et chaque jour mûrissait chez eux l'unité de principes et de législation, celle de penser et de sentir, ce ciment assuré, infaillible des agglomérations humaines. La réunion du Piémont à la France, celle de Parme, de la Toscane, de Rome, n'avaient été que temporaires dans ma pensée, et n'avaient d'autre but que de surveiller, garantir et avancer l'éducation nationale des Italiens². Et

»

¹ C'est à ce sujet précisément que Napoléon s'exprimait ainsi:

« La présence du général est indispensable c'est la tête, c'est le tout d'une armée ce n'est pas l'armée romaine qui a soumis la Gaule, mais Cesar; ce n'est pas l'armée carthaginoise qui faisait trembler l'armée républicaine aux portes de Rome, mais Annibal, ce n'est pas l'armée macédonienne qui a été sur l'Indus, mais Alexandre; ce n'est pas l'armée française qui a porté la guerre sur le Wésér et sur l'Inn, mais Turenne, ce n'est pas l'armée prussienne qui a défendu sept ans la Prusse contre les trois plus grandes puissances de l'Europe, mais Frédéric le Grand. » (*Mémoires de Napoléon, tome II, page 90*)

² Une aussi grande détermination que celle de l'abandon futur de l'Italie, entendue pour la première fois, exprimée de la sorte, en passant, avec aussi peu d'importance, sans le développement d'aucun motif, l'appui d'aucune preuve, n'eut, je l'avoue, pas plus de poids à mes yeux qu'on n'en doit accorder à ces assertions hasardées qu'amène si souvent et qu'excuse la chaleur des simples conversations. Mais le temps et l'habitude m'ont appris que toutes celles de Napoléon, en pareil cas, em-

voyez si je jugeais bien ; et quel est l'empire des lois communes ! Les parties qui nous avaient été réunies, bien que cette réunion pût paraître de

portaient avec elles leur sens plein, entier, littéral Je les ai trouvées telles toutes les fois que j'ai rencontré les moyens de la vérification , et je le fais observer, afin que ceux qui seraient portés à repousser aussi, ne le fissent pas trop légèrement à leur tour, sans avoir employé du moins la recherche des preuves

Je trouve, par exemple, aujourd'hui dans une dictée de Napoléon au général Montholon, publiée dans les *Mémoires pour servir à l'Histoire de France*, vol. I, p 137, un développement si complet, si satisfaisant de la simple phrase que j'avais recueillie de sa conversation, que je ne puis résister à le transcrire ici.

« Napoléon, y est-il dit, voulait recréer la patrie italienne, réunir les Vénitiens, les Milanais, les Piémontais, les Génois, les Toscans, les Parmesans, les Modénois, les Romains, les Napolitains, les Siciliens, les Sardes dans une seule nation indépendante, bornée par les Alpes, les mers Adriatique, d'Ionie et Méditerranée c'était le trophée immortel qu'il élevait à sa gloire. Ce grand et puissant royaume aurait contenu la maison d'Autriche, sur terre, et sur mer, ses flottes, réunies à celle de Toulon, auraient dominé la Méditerranée et protégé l'ancienne route du commerce des Indes par la mer Rouge et Suez Rome, capitale de cet État, était la ville éternelle, couverte par les trois barrières des Alpes, du Pô, des Apennins, plus à portée que toute autre de trois grandes îles Mais Napoléon avait bien des obstacles à vaincre Il avait dit à la consulte de Lyon : *Il me faut vingt ans pour rétablir la nation italienne.*

« Trois choses s'opposaient à ce grand dessein 1^o les possessions qu'avaient les puissances étrangères , 2^o l'esprit des localités, 3^o le séjour des papes à Rome.

« Dix ans s'étaient à peine écoulés depuis la consulte de Lyon, que le premier obstacle était entièrement levé : aucune puissance étrangère ne possédait plus rien en Italie elle était tout entière sous l'influence immédiate de l'Empereur. La destruction de la république de Venise, du roi de Sardaigne, du grand-duc de Toscane, la réunion à l'empire du patrimoine de Saint-Pierre, avaient fait disparaître le second obstacle. Comme ces fondateurs qui, ayant transformé plusieurs pièces de petit calibre en une seule de quarante-huit, les jettent d'abord dans le haut fourneau pour les décomposer, les réduire en fusion ; de même les petits États avaient été réunis à l'Autriche ou à la France, pour être réduits en éléments, perdre leurs souvenirs, leurs pré-

notre part l'injure de l'envahissement, et en dépit de tout leur patriotisme italien, ces mêmes parties ont été précisément celles qui, de beaucoup, nous sont demeurées les plus attachées. Aujourd'hui qu'elles sont rendues à elles-mêmes, elles se croient envahies, déshéritées et elles le sont !...

« Tout le midi de l'Europe eût donc bientôt été compacte de localités, de vues, d'opinions, de sentiments et d'intérêts. Dans cet état de choses, que nous eût fait le poids de toutes les nations du Nord ? Quels efforts humains ne fussent pas venus se briser contre une telle barrière ?...

« L'agglomération des Allemands demandait plus de lenteur, aussi n'avais-je fait que simplifier leur monstrueuse complication ; non qu'ils ne fussent préparés pour la centralisation : ils l'étaient trop au contraire, ils eussent pu réagir aveuglément sur nous avant de nous comprendre. Comment est-il arrivé qu'aucun prince allemand n'ait jugé les dispositions de sa nation, ou n'ait pas su en profiter ? Assurément si le ciel m'eût fait

tentions, et se trouver préparés au moment de la fonte. Les Vénitiens, réunis pendant plusieurs années à la monarchie autrichienne, avaient senti toute l'amertume d'être soumis aux Allemands. Lorsque ces peuples rentrèrent sous la domination italienne, ils ne s'inquiétèrent pas si leur ville serait la capitale, si leur gouvernement serait plus ou moins aristocratique. La même révolution s'opéra en Piémont, à Gènes, à Rome, brisés par le grand mouvement de l'empire français

« Il n'y avait plus de Vénitiens, de Piémontais, de Toscans ; tous les habitants de la péninsule n'étaient plus qu'Italiens : tout était prêt pour créer la grande patrie italienne. Le grand-duché de Berg était vacant pour la dynastie qui occupait momentanément le trône de Naples. L'Empereur attendait avec impatience la naissance de son second fils pour le mener à Rome, le couronner roi d'Italie, et proclamer l'indépendance de la belle péninsule sous la régence du prince Eugène... »

naître prince allemand, au travers des nombreuses crises de nos jours, j'eusse gouverné infailliblement les trente millions d'Allemands réunis ; et pour ce que je crois connaître d'eux, je pense encore que, si une fois ils m'eussent élu et proclamé, ils ne m'auraient jamais abandonné, et je ne serais pas ici... » Alors ont suivi des détails et des applications douloureuses. Puis il a repris : « Quoi qu'il en soit, cette agglomération arrivera tôt ou tard par la force des choses : l'impulsion est donnée, et je ne pense pas qu'après ma chute et la disparition de mon système, il y ait en Europe d'autre grand équilibre possible que l'agglomération et la confédération des grands peuples. Le premier souverain qui, au milieu de la première grande mêlée, embrassera de bonne foi la cause des peuples, se trouvera à la tête de toute l'Europe, et pourra tenter tout ce qu'il voudra.

« Que si on me demande à présent pourquoi je ne laissais pas transpirer alors de pareilles idées ? pourquoi je ne les livrais pas à la discussion publique ? Elles eussent été si populaires, me dirait-on, et l'opinion m'eût été d'un renfort si immense ! Je réponds que la malveillance est toujours beaucoup plus active que le bien ; qu'il existe aujourd'hui tant d'esprit parmi nous, qu'il domine aisément le bon sens, et peut obscurcir à son gré les points les plus lumineux ; que livrer de si hauts objets à la discussion publique, c'était les livrer à l'esprit de coterie, aux passions, à l'intrigue, au commérage, et n'obtenir pour résultat infaillible que discrédit et opposition. Je calculais donc trouver un bien plus grand secours dans le secret ; alors demeurerait comme en auréole autour de moi,

ce vague qui enchaîne la multitude et lui plaît ; ces spéculations mystérieuses qui occupent, remplissent tous les esprits ; enfin, ces dénouements subits et brillants reçus avec tant d'applaudissements, et qui créent tant d'empire. C'est ce même principe qui m'a fait courir malheureusement si vite à Moscou : avec plus de lenteur j'eusse paré à tout ; mais je m'étais mis dans l'obligation de ne pas laisser le temps de commenter. Avec ma carrière déjà parcourue, avec mes idées pour l'avenir, il fallait que ma marche et mes succès eussent quelque chose de surnaturel. » Et alors l'Empereur est passé à l'expédition de Russie, répétant une grande partie des choses que j'ai dites ailleurs. Je ne reproduis ici que ce qui m'a paru neuf.

« Et voici encore, disait-il, une autre circonstance où on a pris l'accident pour le principe. J'ai échoué contre les Russes ; de là ils sont inattaquables chez eux, invincibles ; mais pourtant à quoi cela a-t-il tenu ? Qu'on le demande à leurs fortes têtes, à leurs hommes sages et réfléchis ; qu'on consulte Alexandre lui-même et ses sentiments d'alors. Sont-ce les efforts des Russes qui m'ont anéanti ? Non, la chose n'est due qu'à de purs accidents, qu'à de véritables fatalités. c'est une capitale incendiée en dépit de ses habitants, et par des intrigues étrangères, c'est un hiver, une congélation dont l'apparition subite et l'excès furent une espèce de phénomène ; ce sont de faux rapports, de sottes intrigues, de la trahison, de la bêtise, bien des choses enfin qu'on saura peut-être un jour, et qui pourront atténuer ou justifier les deux fautes grossières en diplomatie et en guerre, que l'on a le droit de m'adresser : celle de m'être livré à une

telle entreprise, en laissant sur mes ailes, devenues bientôt mes derrières, deux cabinets dont je n'étais pas le maître, et deux armées alliées que le moindre échec devait rendre ennemies. Mais pour tout conclure enfin sur ce point, et même annuler tout ce qui précède d'un seul mot, c'est que cette fameuse guerre, cette audacieuse entreprise, je ne les avais pas voulues; je n'avais pas eu l'envie de me battre; Alexandre ne l'avait pas davantage, mais une fois en présence, les circonstances nous poussèrent l'un sur l'autre : la fatalité fit le reste »

Et, après quelques moments d'un silence profond, et comme se réveillant, l'Empereur a repris : « Et un Français a eu en ses mains les destinées du monde ! S'il avait eu le jugement et l'âme à la hauteur de sa situation, s'il eût été bon Suédois, ainsi qu'il l'a prétendu, il pouvait rétablir le lustre et la puissance de sa nouvelle patrie, reprendre la Finlande, être sur Pétersbourg avant que j'eusse atteint Moscou. Mais il a cédé à des ressentiments personnels, à une sottise vanité, à de toutes petites passions. La tête lui a tourné, à lui, ancien jacobin, de se voir recherché, encensé par des légitimes; de se trouver face à face, en conférence de politique et d'amitié avec un empereur de toutes les Russies, qui ne lui épargnait aucunes cajoleries. On assure qu'il lui fut même insinué alors qu'il pouvait prétendre à une de ses sœurs en divorçant d'avec sa femme; et, d'un autre côté, un prince français lui écrivait qu'il se plaisait à remarquer que le Béarn était dans le berceau de leurs deux maisons ! *Bernadotte ! Sa maison !*

« Dans son enivrement, il sacrifia sa nouvelle patrie et l'ancienne, sa propre gloire, sa véritable

puissance, la cause des peuples, le sort du monde ! C'est une faute qu'il payera chèrement ! A peine avait-il réussi dans ce qu'on attendait de lui, qu'il a pu commencer à le sentir : il s'est même, dit-on, repenti ; mais il n'a pas encore expié. Il est désormais le seul parvenu occupant un trône ; le scandale ne doit pas demeurer impuni, il serait d'un trop dangereux exemple !... »

L'Empereur a peu de confiance dans l'issue de 1815. — Thémistocle. — À un moment la pensée, dans la crise de 1814, de rétablir lui-même les Bourbons. — Ouvrage du baron Fain sur la crise de 1814. — Abdication de Fontainebleau ; particularités. — Traité de Fontainebleau, etc., etc.

Mardi 12

L'Empereur, revenant sur son apparition de l'île d'Elbe et sa seconde chute à Waterloo, y a mêlé quelques paroles remarquables. « Il est sûr, disait-il, que dans ces circonstances je n'avais plus en moi le sentiment du succès définitif ; ce n'était plus ma confiance première : soit que l'âge qui d'ordinaire favorise la fortune commençât à m'échapper, soit qu'à mes propres yeux, dans ma propre imagination, le merveilleux de ma carrière se trouvât entamé, toujours est-il certain que je sentais en moi qu'il me manquait quelque chose. Ce n'était plus cette fortune attachée à mes pas qui se plaisait à me combler, c'était le destin sévère auquel j'arrachais encore, comme par force, quelques faveurs, mais dont il se vengeait tout aussitôt ; car il est remarquable que je n'ai eu alors un avantage, qu'il n'ait été immédiatement suivi d'un revers.

« J'ai traversé la France, j'ai été porté jusqu'à la capitale par l'élan des citoyens et au milieu des

acclamations universelles ; mais à peine étais-je dans Paris, que, comme par une espèce de magie, et sans aucun motif légitime, on a subitement reculé, on est devenu froid autour de moi.

« J'étais venu à bout de me ménager des raisons plausibles, d'obtenir un rapprochement sincère avec l'Autriche ; je lui avais expédié des agents plus ou moins avoués¹. Mais Murat se trouva là avec sa fatale levée de boucher : on ne douta pas à Vienne que ce ne fût par mes ordres ; et me mesurant à leur échelle, ils ne virent dans toute cette complication que finasserie de ma part, et ils ne s'occupèrent plus dès lors qu'à contre-intriguer contre moi

« Mon entrée en campagne avait été des plus habiles et des plus heureuses, je devais surprendre l'ennemi en détail ; mais voilà qu'un transfuge sort du rang de nos généraux pour l'aller avertir à temps.

« Je gagne brillamment la bataille de Ligny, mais mon lieutenant me prive de ses fruits. Enfin je triomphe à Waterloo même, et tombe au même instant dans l'abîme ; et tous ces coups, je dois le

¹ Entre autres le baron de Stassard, dont le dévouement connu lui mérita la confiance d'être chargé par Napoléon d'aller négocier, au congrès de Vienne, le maintien de la paix de Paris ; mais il ne put aller au delà de Lintz ; les plus ardents et les plus acharnés dans les cabinets alliés, ayant pris la précaution de faire consacrer en principe que toute communication serait absolument interdite avec Napoléon. Il fut pourtant communiqué indirectement à M. le baron de Stassard, que, si Napoléon voulait abdiquer en faveur de son fils, avant toute hostilité, l'Autriche adopterait ce parti, pourvu toutefois encore que Napoléon se livrât à son beau-père, qui lui garantissait de nouveau la souveraineté de l'île d'Elbe, ou toute autre souveraineté analogue.

dire, me frappèrent beaucoup plus qu'ils ne me surprirent. J'avais en moi l'instinct d'une issue malheureuse, non que cela ait influé en rien sur mes déterminations et mes mesures assurément; mais toutefois j'en portais le sentiment au dedans de moi. »

Voici un trait qui confirme ces dispositions intérieures et secrètes de Napoléon; il est trop remarquable pour que je ne le consigne pas ici : L'Empereur, sur les bords de la Sambre, de grand matin et le temps très frais, s'approcha du feu d'un bivouac, en compagnie de son seul aide de camp de service (le général C ..): une marmite bouillait; c'étaient des pommes de terre. Il s'en fit donner une et se mit à la manger méditativement. En l'achevant, il prononça, non sans quelque tristesse apparente, plusieurs mots entrecoupés. « Après tout, c'est bon, c'est supportable... Avec cela on pouvait vivre en tous lieux et partout... L'instant n'est peut-être pas éloigné . *Thémistocle* !... » et il se remit en route. Le général aide de camp, de la bouche même duquel je tiens cette circonstance depuis mon retour en Europe, m'ajoutait que, si l'Empereur eût réussi, ces paroles eussent traversé sa pensée sans y laisser aucune trace, comme tant d'autres; mais qu'après sa catastrophe, et à la lecture surtout du mot *Thémistocle*, dans la fameuse lettre au prince régent, il avait été frappé du souvenir du bivouac de la Sambre, et que l'expression, l'attitude, l'accent de Napoléon, dans cette petite circonstance, l'avaient plus que tourmenté pendant longtemps, et ne pouvaient lui sortir de l'esprit.

Au reste, on se tromperait fort si l'on attribuait, en toute occasion, à Napoléon autant de confiance

intérieure qu'en annonçaient d'ordinaire ses actes et ses décisions. En quittant les Tuileries, au mois de janvier 1814, pour son immortelle et malheureuse campagne des environs de Paris, il partit l'âme contristée par les plus sinistres pressentiments ; et ce qui prouve toute sa sagacité, c'est que dès lors il était persuadé, ce que le gros du vulgaire autour de lui était bien loin de soupçonner, que, s'il périssait, ce serait par les Bourbons. C'est ce qu'il laissa pénétrer à quelques confidents qui cherchaient vainement à le rassurer, lui représentant de bonne foi que tant de temps s'était écoulé qu'on ne s'en souvenait plus, qu'ils n'étaient pas connus de la génération présente. « Vous vous trompez, leur disait-il toujours, c'est pourtant là qu'est le vrai danger. » Aussi, immédiatement après cette belle allocution aux officiers réunis de la garde nationale, qui laissa de si vives impressions à tous ceux qui en furent les témoins, dans laquelle il leur dit entre autres choses : « Vous m'avez élu, je suis votre ouvrage, c'est à vous à me défendre. » Et qu'il termina, leur présentant l'impératrice d'une main, et le roi de Rome de l'autre, disant : « Je pars pour aller combattre nos ennemis ; je laisse à votre garde ce que j'ai de plus cher. » Au moment, dis-je, de quitter les Tuileries, pressentant déjà dans cet instant décisif, des trahisons, des perfidies funestes, il résolut de s'assurer de la personne de celui-là même qui s'est trouvé en effet l'âme du complot qui l'a renversé. Il n'en fut empêché que par les représentations, et l'on pourrait même presque dire l'offre de garantie personnelle de quelques ministres, qui lui démontraient que le personnage suspecté était précisément celui qui

devait le plus redouter les Bourbons. L'Empereur leur céda ; mais tout en exprimant fortement qu'il était à craindre qu'eux et lui eussent à s'en repentir!!...

Voici encore une autre circonstance peu connue, je crois, mais bien précieuse et certaine, qui prouve combien les Bourbons, dans le fort de la crise, occupaient les pensées de Napoléon. Après l'échec de Brienne, l'évacuation de Troyes, la retraite forcée sur la Seine, et les humiliantes conditions envoyées de Châtillon, qu'il repoussa généreusement, l'Empereur, enfermé avec quelqu'un et succombant à la vue du déluge de maux qui allaient fondre sur la France, demeurait absorbé dans de tristes méditations, quand tout à coup il s'élance de son siège, s'écriant avec chaleur : « Je possède peut-être encore un moyen de sauver la France... Et si je rappelais moi-même les Bourbons ! Il faudrait bien que les alliés s'arrêtassent devant eux, sous peine de honte et de duplicité avouée, sous peine d'attester qu'ils en veulent encore plus à notre territoire qu'à ma personne. Je sacrifierais tout à la patrie ; je deviendrais le médiateur entre le peuple français et eux ; je les contraindrais d'accéder aux lois nationales ; je leur ferais jurer le pacte existant : ma gloire et mon nom serviraient de garantie aux Français. Quant à moi, j'ai assez régné, ma carrière regorge de hauts faits et de lustre, et ce dernier ne serait pas le moindre : ce serait m'élever encore que de descendre de la sorte. . » Et après quelques moments d'un silence profond, il reprit douloureusement : « Mais une dynastie déjà expulsée pardonne-t-elle jamais?... Au retour, peut-elle rien oublier?... S'en fierait-on

à eux?... Et Fox aurait-il donc eu raison dans sa fameuse maxime sur les restaurations?... » Et abîmé dans ses anxiétés et sa douleur, il fut se jeter sur un lit où on le réveilla précisément pour lui apprendre la marche de flanc de Blucher, qu'il épiait en secret depuis quelque temps. Il se leva pour pousser ce nouveau jet de ressources, d'énergie et de gloire, qu'ont consacré à jamais les noms de Champ-Aubert, Montmirail, Château-Thierry, Vaux-Champ, Nangis, Montereau, Craonne, etc., succès merveilleux qui consternèrent assez Alexandre et les Anglais pour leur rendre un instant le désir de traiter; et ces succès eussent pu, en effet, changer entièrement la face des affaires, si, par une foule de fatalités, Napoléon n'eût été traversé par des contretemps mous, en dehors de toutes ses combinaisons, tels que les ordres essentiels qui n'arrivèrent pas au vice-roi, la défection de Murat, la mollesse, l'incertitude de certains chefs, enfin jusqu'aux succès mêmes, qui, séparant l'empereur d'Autriche, son beau-père, des autres souverains alliés beaucoup plus malveillants, laissèrent ceux-ci tout à fait libres d'amener seuls l'abdication de Fontainebleau, abdication à jamais si fameuse dans l'histoire de nos destinées et de notre moralité.

O vous, penseurs philosophiques, peintres du cœur humain, accourez à Fontainebleau! Venez assister à la chute du plus grand des monarques! Venez apprendre à connaître les hommes, à vous étonner de leur impudeur, à rougir de leur mobilité! Venez voir le haut entourage du héros malheureux; ceux qui demeuraient courbés sous la masse de ses bienfaits, sous le poids des honneurs

et des richesses dont il les avait comblés ! Venez les voir, sitôt que la fortune lui est contraire, l'abandonner, le trahir, essayer même de l'insulter peut-être !... Venez voir le premier d'entre eux en rang, en faveur, en confiance, celui dont le grand prince avait vainement prétendu rehausser le moral et agrandir les sentiments en le qualifiant maintes fois de son compagnon et de son ami, se placer sur la même ligne que le Mameluck, qui, plus excusable peut-être par les mœurs de son origine, trouvait tout simple que son maître étant tombé, il n'eût plus à le servir.

A Fontamebleau, la crise accomplie, et Napoléon engagé dans une conversation profonde, se présente à lui ce compagnon favori, pour demander la permission de se rendre à Paris, seulement quelques instants, afin d'y arranger, dit-il, à la hâte quelques affaires, et revenir aussitôt auprès de l'Empereur pour ne le quitter jamais. Mais Napoléon savait lire dans les âmes, et le partant n'était pas encore hors de la chambre, qu'interrompant brusquement son sujet, l'Empereur dit à celui avec lequel il s'entretenait : « Vous voyez bien cet homme qui sort, eh bien ! il court se salir ; et, quoi qu'il m'ait dit, il ne reparaitra pas ici. » En effet, le déserteur courait aux rayons d'un soleil nouveau. A peine en eut-il ressenti la chaleur, qu'il renia son bienfaiteur, son ami, son maître !... On l'a entendu parler de lui, l'appeler : *cet homme !* Et toutefois Napoléon condescendait tellement aux faiblesses humaines, était si fort au-dessus de tout ressentiment, si peu rancuneux, qu'à son retour, il témoigna du regret de ne pas voir l'ingrat, ajoutant en riant : « Le vilain, il aura eu peur de moi ; et il a

eu tort : je ne lui aurais infligé d'autre punition que de se montrer à moi sous ses nouveaux costumies : on assure qu'il y est bien plus laid qu'à l'ordinaire. »

Et qui n'aurait pas à dévoiler des turpitudes particulières ! Et moi aussi je pourrais garantir celle d'un des personnages importants, qui, s'étant fait remarquer par sa brutalité en revenant de Fontainebleau, se montra des plus empressés aux Tuileries, lors du 20 mars. Il est vrai qu'il y parut fort décontenancé, se trouvant tout à fait à l'écart par l'isolement accidentel ou calculé dans lequel le laissait la distance de tous les autres. Un témoin de ces derniers torts, les voyant dans la joie commune, courut à lui pour le tirer d'embarras ; et cette générosité lui coûta peu en cet instant.

Aux cœurs heureux les vertus sont faciles.

Mais c'est dans le *Manuscrit de 1814*, du baron Fain, qu'il faut lire et pressentir de si tristes et douloureux détails¹. On y apprendra... Mais plutôt non, on n'y apprendra rien... Les hommes, dans

¹ M. le baron Fain, premier secrétaire du cabinet, a publié un volume sous le titre de : *Manuscrit de 1814*, sur les grandes circonstances de cette époque.

Il serait difficile de reproduire plus d'intérêt et de vie que n'en présente cette peinture d'événements aussi importants, et néanmoins aussi peu connus, surtout l'immortelle et courte campagne de 1814. C'est un épisode de véritables merveilles. Napoléon s'y montre constamment surnaturel dans les ressources de son génie, la ténacité de son âme, la célérité de ses mouvements, la constance de ses vues, la magnanimité de son audace, rien n'égale ses prodiges, si ce n'est l'ardeur infatigable d'une poignée de nos braves qui, devenus comme étrangers à tous les besoins de la nature, sans sommeil, sans nourriture, sans repos,

de telles circonstances, sont toujours les mêmes dans tous les pays, dans tous les temps, chez toutes les nations, le peuple des cours surtout ; et le camp de Napoléon avait eu le temps d'en devenir une. Toutefois l'histoire fera justice... Et qu'ils ne viennent pas nous dire que le bien-être de la patrie, son salut, ses intérêts, dictèrent leur conduite. La patrie, pour eux, fut dans le maintien de leurs honneurs, la garantie de leurs richesses, la jouissance paisible de tous les biens acquis ; je le répète, l'histoire fera justice. Je dis l'histoire, et non pas nous ; car la masse de la société, celle des contemporains, n'a pas su mériter même ce triste honneur ! Où a été notre indignation ? Où se sont montrés nos dégoûts authentiques, solennels ?... Et qu'il soit bien entendu qu'en tout ceci la politique n'a rien à faire il n'est nullement question de la cause qu'on soutenait, mais seulement de la morale qu'on a professée. Et qu'on ne pense pas que ma misanthropie chagrine ait pour but de porter le découragement dans les âmes, et de conclure par la proscription de toute notre espèce ; non, je sais que le temps des grandes épreuves est aussi

semblent se multiplier devant des flots d'ennemis ; sont toujours en marche, toujours aux prises et toujours victorieux.

M le baron Fain nous a enrichis d'un tableau de juste orgueil national la reconnaissance des citoyens lui est assurée

Dans son récit de guerre, de confusion et de détresse, les nuances caractéristiques de l'âme et du cœur de Napoléon ressortent plus d'une fois avec éclat ; et pour celui qui, comme moi, s'est spécialement occupé de ce dernier objet, il est doux assurément, en même temps qu'il doit être remarquable pour tous les lecteurs, de considérer quelle concordance, à cet égard, se rencontre dans des narrateurs tout à fait étrangers l'un à l'autre, et qui s'expriment sur des temps et des circonstances aussi différentes.

celui des grands extrêmes, et que c'est à côté des plus viles passions que vient à briller l'héroïsme des plus nobles vertus. Aussi, honneur à ces vieilles bandes dont les larmes amères garantirent la douleur profonde ! Honneur à ces innombrables officiers subalternes, qui n'eussent attendu qu'un mot pour répandre tout leur sang ! Honneur à ces populations des campagnes, qui, dans leur misère affreuse, accouraient sur les routes pour porter à nos soldats leur dernier morceau de pain, dont elles se privaient pour les aider à sauver la patrie ! Honneur à cette foule de sentiments généreux qui éclatèrent parmi les citoyens de toutes les classes, de tous les sexes, de tous les âges ! Si, d'un côté, le cœur se soulève d'indignation, de l'autre, il est délicieusement ému !...

L'Empereur a dicté à Sainte-Hélène l'époque de Fontainebleau et le voyage à l'île d'Elbe. ma mémoire ne me permettrait pas d'oser en rien citer ; je n'en ai point pris de note ; j'avais pour règle, afin d'abrégier mon propre travail, de ne m'arrêter sur aucun des objets dictés à d'autres, sachant qu'ils demeuraient assurés. Nous jourons, d'ailleurs, avec le temps, de la publication de ce récit : je ne donnerai donc ici que quelques détails que je suppose ne devoir pas s'y trouver, et que j'ai recueillis des conversations de Napoléon, ou d'autres sources incontestables.

Dès que les désastres de 1814 furent prononcés, que le péril devint imminent, depuis surtout l'entrée des alliés à Paris, beaucoup de généraux furent ébranlés ; ceux chez qui l'égoïsme l'emporta sur la patrie, ceux qui préféraient les jouissances au devoir, à l'honneur, à la gloire, poussèrent dès lors

à la catastrophe, au lieu de chercher à la combattre. Les premiers chefs se hasardèrent à conseiller l'abdication ; ils la montrèrent comme indispensable ; quelques-uns furent même jusqu'à laisser entrevoir à l'Empereur qu'ils ne répondraient pas du mécontentement ni de la fureur de leurs soldats contre lui ; « tandis qu'au contraire, nous disait Napoléon, leur affection était telle et le dévouement des officiers si exalté, que, si à mon tour je leur eusse fait connaître les machinations qui se tramaient, j'aurais certainement mis en péril les coupables ; il m'eût suffi d'un mot pour les faire mettre en pièces. » En effet, l'Empereur ordonna une revue : les acclamations des soldats furent universelles ; et comme si l'infortune le leur eût rendu plus cher, jamais leur amour ne se montra davantage. « Et l'identité de ces braves avec moi, disait Napoléon, notre sympathie étaient telles, qu'il n'en pouvait guère être autrement : je n'en avais jamais douté. »

Dans cette extrémité, l'Empereur médite profondément sur ce qui lui demeure à faire. Il lui restait de quarante à cinquante mille soldats, les meilleurs, les plus dévoués de l'univers ; il pouvait à son gré maîtriser les généraux infidèles, ou les expulser sans inconvénient. Dans cet état de choses, trois partis se présentaient à son esprit.

Le premier était de rentrer à Paris ; car il ne pensait pas qu'il existât un général assez hardi sur la terre pour oser le combattre, avec cette immense capitale sur ses derrières : « Toute sa population n'eût pas manqué de s'insurger à ma voix, disait l'Empereur, j'e m'y serais subitement recruté de cent ou deux cent mille hommes ; mais les alliés, en se retirant, eussent pu brûler Paris, et ce dé-

sastre eût été considéré comme mon ouvrage. Ce n'est pas que l'incendie de Paris n'eût pu devenir au fond le salut de la France, comme l'incendie de Moscou avait été celui de la Russie ; mais il est de tels sacrifices, qu'il n'appartient qu'aux intéressés seuls de les exécuter. »

Le second parti était de gagner l'Italie, et de se joindre au vice-roi : « Mais c'était, disait Napoléon, celui du désespoir, sans un résultat analogue. Ce théâtre était si éloigné, que les esprits eussent eu le temps de se refroidir ; et puis ce n'eût plus été la France ; or ce sol sacré pouvait seul, sous nos pieds, nous porter aux prodiges devenus indispensables. »

Aucun des deux premiers partis n'était praticable ; restait le troisième, qui consistait à se tenir sur la défensive, à disputer le terrain pied à pied, et entretenir la guerre jusqu'à des chances nouvelles. L'engouement qu'avaient pu créer les alliés se dissiperait bientôt, les maux qu'ils allaient faire peser ne tarderaient pas à leur attirer l'exécration universelle, la ferveur nationale se réveillerait, et les alliés pouvaient encore trouver leur tombeau sur le sol qu'ils avaient osé violer. Mais cela devait nécessairement être long, et en somme, les succès étaient douteux, ou du moins éloignés, tandis que la souffrance des peuples serait certaine, immédiate, incalculable. La grande âme de Napoléon s'en émeut, et il se décide à l'abdication.

Toutefois il dépêche à Alexandre le duc de Vincence et une députation de maréchaux, dans lesquels il comprend le duc de Raguse, un de ceux qu'il chérit davantage. Ils étaient chargés d'offrir l'abdication de Napoléon en faveur de son fils.

L'Empereur espérait par là faire encore quelque chose pour la France, ménager son indépendance et assurer la durée de ses institutions. Alexandre, qui déjà depuis plusieurs jours avait donné une déclaration publique par laquelle il annonçait ne vouloir plus traiter avec Napoléon ni avec aucun des membres de sa famille, fit néanmoins débattre la chose contradictoirement avec le parti du Sénat qui avait prononcé la déchéance. Les maréchaux parlaient vivement et au nom de toute l'armée. Alexandre en était ébranlé, et le parti de la régence semblait devoir l'emporter, quand arrive la nouvelle de la défection du duc de Raguse, qui raffermir aussitôt Alexandre dans sa détermination antérieure. Cette circonstance nouvelle devient un trait de lumière à ses yeux ; l'armée n'est donc pas unanime ? et dès lors, écartant tout ménagement, il se prononce inflexible. Dans cet état de choses on revient vers Napoléon, on l'entoure, on le presse, on le harasse pour son abdication pure et simple. Il cède, non sans de grands combats intérieurs, et la dicte en ces termes.

« Les puissances alliées ayant proclamé que l'empereur Napoléon était le seul obstacle au rétablissement de la paix en Europe, l'empereur Napoléon, fidèle à son serment, déclare qu'il renonce pour lui et ses héritiers aux trônes de France et d'Italie, parce qu'il n'est aucun sacrifice personnel, même celui de la vie, qu'il ne soit prêt à faire à l'intérêt de la France. »

Cette déclaration, que les alliés étaient loin d'attendre aussi complète, aplanit tout, et les maréchaux reviennent auprès de Napoléon avec ce qu'on

a appelé le traité de Fontainebleau, qu'on va traiter quelques pages plus bas.

Je lis dans le *Manuscrit de 1814*, de M. le baron Fain, l'entière explication de certaines paroles de l'Empereur, que j'avais transcrites dans le temps sans les comprendre précisément. On a pu voir plus haut que l'Empereur, parlant du traité de Fontainebleau, dit : « Je ne veux point de ce traité, je le renie, je suis loin de m'en vanter, j'en rougis plutôt ; on l'a discuté pour moi contre mon gré, etc. » Et dans un autre endroit : « Quand on connaîtra toute l'histoire des événements de Fontainebleau, on aura lieu de s'étonner beaucoup. » C'est qu'en effet Napoléon ne voulait pas de ce traité, nous apprend le *Manuscrit de 1814*. On eut toutes les peines du monde à le lui faire ratifier ; on ne l'obtint qu'en alléguant de grandes vues publiques : il lui paraissait humiliant et tout à fait inutile. Survivant à tant de grandeurs, il lui suffisait de vivre désormais en simple particulier : il avait honte qu'un si grand sacrifice, offert à la paix du monde, se trouvât mêlé à des arrangements pécuniaires. « A quoi bon un traité, disait-il, puisqu'on ne veut pas régler avec moi ce qui concerne les intérêts de la France ? Du moment où il ne s'agit plus que de ma personne, il n'y a pas de traité à faire... Je suis vaincu, je cède au sort des armes ; seulement je demande à n'être pas prisonnier de guerre, et pour me l'accorder un simple cartel doit suffire ! .. »

Vainement cherchait-on à le ramener sur sa situation personnelle, son existence, ses besoins à venir. On l'entendit, à cet égard, conclure énergiquement : « Et que m'importe ! un petit écu par

jour et un cheval, voilà tout ce qui m'est nécessaire. »

Je puis assurer, de mon côté, que l'Empereur regrettait infiniment d'avoir sanctionné ce traité ; et ce n'était pas la seule décision de l'époque qui pesât sur sa pensée. Il regrettait fort aussi, lors de sa position à Saint-Dizier et Doulevant, d'avoir cédé aux diverses considérations dont il se trouvait entouré, aux nombreuses suggestions dont il se vit assailli, lesquelles le ramenèrent contre son gré sur Paris « Je manquai de caractère, disait-il ; je devais poursuivre imperturbablement toute ma pensée, continuer vers le Rhin, me renforçant de toutes mes garnisons, m'entourant de toutes les populations insurgées ; j'eusse eu bientôt une armée immense : Murat me serait aussitôt revenu, et lui et le vice-roi eussent été me donner Vienne, si les alliés eussent osé me prendre Paris. Mais non, les ennemis eussent frémi bien plutôt du péril où ils se trouvaient engagés, et les souverains alliés eussent reçu comme une grâce, que je leur eusse accordé leur retraite ; et là se fût éteint tout à fait le volcan des étrangers contre nous. On eût conclu la paix, et on l'eût observée sincèrement. Chacun demeurait si fatigué ! On avait tant de blessures à soigner !... On ne se fût plus, au dehors, occupé d'autre chose ; quant au dedans, un tel dénouement détruisait à jamais toutes les illusions, toutes les malveillances, et fusionnait pour toujours toutes les opinions, toutes les vues, tous les intérêts. Je me rasseyais triomphant, entouré de mes invincibles bandes. Les populations héroïques et fidèles eussent servi de diapason à celles qui avaient chancelé ; ceux qui avaient tant montré le besoin du

repos en eussent été prendre ; une génération nouvelle de chefs eût retrempé notre existence ; nous ne nous serions plus occupés que du bonheur intérieur ; nous aurions encore eu d'heureux jours !!! etc. »

Et lui ayant parlé du trouble et de la confusion créés à Paris par l'approche des alliés, du découragement, pour ne pas dire plus, de la classe qui avait à conserver, des bonnes dispositions et de l'ardeur du peuple qui ne demandait qu'à combattre, et auquel on refusait des armes, je disais que le départ de l'impératrice surtout avait causé le plus mauvais effet ; je citais comme circonstance bien singulière l'instinct du roi de Rome, qui, contre son habitude, se refusait obstinément à quitter le palais, pleurant et se retenant aux meubles, dont il fallut l'arracher. J'ajoutais que le bruit avait été universel parmi nous que l'impératrice avait voulu demeurer, et que le conseil allait seconder ses désirs, lorsqu'il fut exhibé un ordre précis de lui, Napoléon, pour qu'elle quittât Paris, en cas de danger imminent de la part de l'ennemi. « Oui, sans doute, a repris l'Empereur, et il l'avait bien fallu. L'impératrice était bien jeune, et sans nulle expérience des affaires. Si elle eût été capable de décisions personnelles, j'eusse donné un ordre tout contraire. Paris alors eût été son poste ; mais je devinais les intrigues dont elle serait l'objet, et je voulais empêcher à Paris ce qui est arrivé plus tard à Orléans. Là, ceux qui rêvaient la régence et comptaient gouverner sous elle l'ont empêchée de venir à moi : et Dieu sait ce que cela a produit !... Plût au ciel que j'eusse pareillement donné à temps l'ordre de la faire sortir d'Orléans, etc., etc. »

Il est sûr que le moment de Fontainebleau accumula sur Napoléon, et presque en un instant, toutes les peines morales dont il est possible d'être affligé ici-bas. Vaincu par la défection, non par les armes, il eut à éprouver tout ce qui peut indigner une grande âme ou briser un bon cœur. Ses compagnons l'abandonnèrent, ses serviteurs le trahirent; l'un livra son armée, l'autre son trésor; ceux qu'il avait élevés, maintenus, comblés, furent ceux qui l'abattirent. Ce sénat qui l'avait tant loué, ce sénat, qui, la veille encore, lui fournissait à profusion des conscrits pour combattre les ennemis, n'hésite pas le lendemain à se faire le vil instrument de ces mêmes ennemis; et, sous l'impulsion de leurs baionnettes, il reproche, il impute à crime ce qui fut son propre ouvrage; il brise lâchement lui-même l'idole que lui-même a créée, et qu'il a si servilement encensée! Quel excès de honte! quelle ignoble dégradation! . . Enfin, et ce dernier coup doit être le plus sensible à Napoléon, sa femme et son fils sont détournés de lui, on s'en empare; et, en dépit des traités et des lois, en opposition à toute morale, il ne les reverra plus!...

Il paraît qu'au milieu de tant de maux, entouré d'une aussi hideuse nature, Napoléon, dans l'excès du mépris des hommes et des choses, eut le désir de quitter la vie. Il existe une lettre de sa main à l'impératrice, dans laquelle il dit qu'en ce moment on doit s'attendre à tout, que tout est possible, *même la mort de l'Empereur*. Allusion sans doute au mystérieux événement de la nuit du 12 au 13 avril, qui se serait passé dans le secret intérieur du palais, et dont le *Manuscrit de 1814* expose la conjecture, laquelle, si elle se trouvait une réalité,

ne laisserait pas aux plus féroces ennemis de Napoléon, même la satisfaction du sot et banal adage si fort en usage dans le temps *Qu'il n'avait pas eu le courage de mourir* ? Eh quoi ! il serait donc vrai, d'après le *Manuscrit*, qu'au contraire *il ne l'aurait pas pu* ! Et cette circonstance merveilleuse ne serait pas la moins étonnante de son extraordinaire carrière ; circonstance du reste, qu'ennoblirait jusqu'au sublime cette belle parole lors de son réveil inattendu : *Dieu ne le veut pas*, et cette noble et calme résignation qui succéda dès cet instant.

On connaît le touchant et fameux adieu de Napoléon à ses soldats, son dernier embrassement à ses aigles qu'il rendit immortelles. Je tiens d'un diplomate prussien, présent à ce spectacle, qu'il causa sur son âme une impression qui ne s'effacera, me disait-il, qu'avec sa vie. Et il ajoutait que le commissaire anglais, alors son voisin, homme jusque-là, convenait-il, très exagéré contre Napoléon, en avait versé des larmes.

Le respect et la vénération qu'inspirait alors Napoléon furent tels, que, malgré l'imminence de la crise, les grands inconvénients de sa présence, personne n'osa le tourmenter pour hâter son départ. On le laissa respectueusement faire et prendre tous les arrangements qu'il voulut.

Le traité d'abdication est du 11 avril, et ce ne fut que le 20, neuf jours après, que Napoléon se mit en route. La première partie de son voyage lui montra partout un respect universel, et souvent l'intérêt le plus vif et le plus tendre¹.

Les étrangers jusque-là semblaient n'avoir eu

¹ L'Empereur part de Fontainebleau le 20 avril 1814, escorté

nulle idée de l'esprit de la France, ni des véritables dispositions du peuple à l'égard de l'Empereur. Toutefois on avait cru devoir ménager, par prudence, son arrivée à Lyon vers la nuit, si même, je crois, l'on ne s'arrangea pour qu'il n'y entrât pas du tout. Et voici ce que je tiens d'un des Anglais distingués détenus si longtemps en France, et qui résidait précisément à Lyon. Le général autrichien et lui se firent un malin plaisir de se jeter déguisés dans la foule qui se pressait pour voir le passage du monarque déchu. Ils comptaient jour l'un et l'autre des imprécations qu'ils supposaient devoir lui être prodiguées. Mais à sa vue il se fit le plus morne silence, et une vieille femme en deuil, d'une tenue au-dessus du commun, l'air égaré, le visage en feu, se précipita sur la portière de sa voiture. Les deux curieux crurent qu'elle allait éclater. « Sire, dit-elle avec une espèce de solennité, que la bénédiction du ciel vous accompagne. Tâchez d'être heureux, s'il vous est possible : on vous enlève à nous ; mais nos cœurs vous suivront partout. » Le général ennemi, déconcerté, dit à son camarade : « Éloignons-nous, cette vieille folle m'importune, et tout ce peuple-ci n'a pas le sens commun. »

Ce fut un peu au delà de Lyon que se présenta sur la route le général en chef de l'armée de l'Est.

par une compagnie de grenadiers à cheval, ayant le grand-marchal comte Bertrand dans sa voiture.

Le 20 au soir, à Briare — Le 21, à Nevers. — Le 22, à Roanne. — Le 23, à Lyon. — Le 24, à Montélimart — Le 25, à Orgon — Le 26, couche près de Luc. — Le 27, à Fréjus. — Le 28, il s'embarque à huit heures du soir, sur la frégate anglaise *l'Undaunted*, capitaine Ushor.

Napoléon descendit alors de voiture et marcha longtems avec lui. En revenant, un des généraux, commissaire des alliés, osa se permettre de témoigner à l'Empereur son étonnement de l'intimité qu'il venait de montrer à ce chef. — « Et pourquoi cela, reprit Napoléon ? — Mais Votre Majesté ignore donc sa conduite ? — Quelle est-elle ? — Sire, depuis nombre de semaines il était d'accord avec nous. » — « Et en effet, disait l'Empereur, celui-là même auquel, sur ce pont, j'avais confié la France, l'avait sacrifiée, perdue. » Et après diverses plaintes récapitulées, il a terminé disant : « Depuis longtemps, chez lui, le maréchal n'était plus le soldat ; son courage, ses vertus premières l'avaient élevé très haut hors de la foule, les honneurs, les dignités, la fortune l'y avaient replongé. Le vainqueur de Castiglione eût pu laisser un nom cher à la France ; mais elle réprouvera la mémoire du défectionnaire de Lyon, ainsi que celle de tous ceux qui en ont agi comme lui, à moins qu'ils ne réparent les torts faits à la patrie par de nouveaux services rendus à la patrie. »

C'est cette circonstance qui a dicté la fameuse proclamation de l'Empereur à son retour. « Français, y est-il dit, la défection du duc de Castiglione livra Lyon, sans défense, à nos ennemis ; l'armée dont je lui avais confié le commandement était, par le nombre de ses bataillons, la bravoure et le patriotisme des troupes qui la composaient, à même de battre le corps d'armée autrichien qui lui était opposé, et d'arriver sur les derrières du flanc gauche de l'armée ennemie qui menaçait Paris. Les victoires de Champ-Aubert, de Montmirail, de Château-Thierry, de Vaux-Champ, de Morinant, de

Montereau, de Craonne, de Reims, d'Arcis-sur-Aube et de Saint-Dizier; l'insurrection des braves paysans de la Lorraine, de la Champagne, de l'Alsace, de la Franche-Comté, de la Bourgogne, et la position que j'avais prise sur les derrières de l'armée ennemie, en la séparant de ses magasins, de ses parcs de réserve, de ses convois et de tous ses équipages, l'avaient placée dans une situation désespérée. Les Français ne furent jamais sur le point d'être plus puissants, et l'élite de l'armée ennemie était perdue sans ressource; elle eût trouvé son tombeau dans ces vastes contrées qu'elle avait si impitoyablement saccagées, lorsque la trahison du duc de Raguse livra la capitale et désorganisa l'armée. La conduite inattendue de ces deux généraux, qui trahirent à la fois leur patrie, leur prince et leur bienfaiteur, changea le destin de la guerre. La situation désastreuse de l'ennemi était telle, qu'à la fin de l'affaire qui eut lieu devant Paris, il était sans munitions, par la séparation de ses parcs de réserve¹, etc., etc. »

Napoléon fut moins bien traité à mesure qu'il approchait de la Provence; c'est que les machinations avaient eu le temps de le devancer. Il avait échappé au guet-apens Maubreuil, il faillit succomber à celui d'Orgon; et cette partie de sa dictée n'est pas la moins curieuse.

Arrivé au lieu de l'embarquement, il s'y trouva deux bâtiments pour le transporter, l'un français, l'autre anglais. Napoléon se jeta dans la frégate

¹ Une de mes connaissances, voyageant en Allemagne, m'a dit y avoir recueilli, de la bouche même du chef des parcs russes, et plusieurs années après l'événement, que l'exposé ci-dessus était fidèle et l'assertion exacte.

anglaise, disant qu'il lui en coûterait trop qu'on pût jamais dire qu'un Français l'avait déporté.

Tel est en peu de mots le grand événement dont on aura un jour les détails dictés, ainsi que je l'ai dit plus haut, par l'Empereur même. La France fut inondée dans le temps, à ce sujet, d'une foule de pamphlets tellement dégoûtants de mensonges et d'absurdités, que, depuis, les gens honnêtes n'ont pu s'empêcher de rougir d'avoir eu la faiblesse de les croire, ou même le courage de les lire.

Voici le traité de Fontainebleau annoncé ci-dessus. Il nous fut soigneusement soustrait dans le temps. Le *Moniteur* ne l'a jamais publié, et il nous est demeuré longtemps inconnu. On ne le trouve guère que dans des recueils officiels, et encore s'y présente-t-il avec des variantes. J'ai donc pensé qu'on me saurait gré de l'introduire ici. Il appartient tout à fait au sujet, et beaucoup de ses articles sont encore, pour nous autres contemporains, de graves objets de conversations journalières. Il ne peut donc qu'être agréable d'être mis à même d'en pouvoir discuter en toute connaissance de cause.

Traité de Fontainebleau, du 11 avril.

ARTICLE I^{er}. S. M. l'empereur Napoléon renonce pour lui, ses successeurs et descendants, ainsi que pour chacun des membres de sa famille, à tout droit de souveraineté et de domination, tant sur l'empire français et le royaume d'Italie, que sur tout autre pays.

« II LL. MM l'empereur Napoléon et l'impératrice Marie-Louise conserveront ces titres et qualités pour en jouir leur vie durant.

La mère, les frères, sœurs, neveux et nièces de l'Empereur conserveront également, partout où ils se trouveront, les titres de princes de sa famille.

« III. L'île d'Elbe adoptée par Sa Majesté l'empereur Napoléon pour lieu de son séjour, formera, sa vie durant, une principauté séparée, qui sera possédée par lui en toute souveraineté et propriété.

« Il sera donné en outre en toute propriété à l'empereur Napoléon un revenu annuel de deux millions de francs, en rente sur le grand-livre de France, dont un million sera reversible à l'impératrice.

« IV. Toutes les puissances s'engagent à employer leurs bons offices pour faire respecter par les Etats barbaresques le pavillon et le territoire de l'île d'Elbe, et pour que, dans ses rapports avec les Barbaresques, elle soit assimilée à la France.

« V. Les duchés de Parme, de Plaisance et Guastalla seront donnés en toute propriété et souveraineté à Sa Majesté l'impératrice Marie-Louise ; ils passeront à son fils et à sa descendance en ligne directe. Le prince, son fils, prendra dès ce moment le titre de prince de Parme, Plaisance et Guastalla.

« VI. Il sera réservé dans les pays auxquels l'empereur Napoléon renonce, pour lui et sa famille, des domaines ou des rentes sur le grand-livre de France, produisant un revenu annuel net, et déduction faite de toutes charges, de deux millions cinq cent mille francs. Ces domaines ou rentes appartiendront en toute propriété, et pour en disposer comme bon leur semblera, aux princes et princesses de sa famille, et seront répartis entre eux, de manière à ce que le revenu de chacun soit

dans la proportion suivante : à Madame Mère, trois cent mille francs ; au roi Joseph et à la reine, cinq cent mille francs ; au roi Louis, deux cent mille francs ; à la reine Hortense et à ses enfants, quatre cent mille francs ; au roi Jérôme et à la reine, cinq cent mille francs ; à la princesse Élisabeth, trois cent mille francs ; à la princesse Pauline, trois cent mille francs.

« Les princes et princesses de la famille de l'empereur Napoléon retiendront, conserveront, en outre, tous les biens meubles et immeubles, de quelque nature que ce soit, qu'ils possèdent à titre de particuliers, et notamment les rentes dont ils jouissent également comme particuliers sur le grand-livre de France et le Monte Napoleone de Milan.

« VII. Le traitement annuel de l'impératrice Joséphine sera réduit à un million en domaines ou en inscriptions sur le grand-livre de France. Elle continuera de jouir, en toute propriété, de tous ses biens meubles et immeubles particuliers, et pourra en disposer conformément aux lois françaises.

« VIII. Il sera donné au prince Eugène, vice-roi d'Italie, un établissement convenable hors de France.

« IX. Les propriétés que Sa Majesté l'empereur Napoléon possède en France, soit comme domaine extraordinaire, soit comme domaine privé, resteront à la couronne.

« Sur les fonds placés par l'empereur Napoléon, soit sur le grand-livre, soit sur la banque de France, soit sur les actions des forêts, soit de toute autre manière, et dont Sa Majesté fait l'abandon à la couronne, il sera réservé un capital qui n'excé-

dera pas deux millions, pour être employé en gratifications en faveur des personnes qui seront portées sur l'état que signera l'empereur Napoléon, et qui sera remis au gouvernement français.

« X. Tous les diamants de la couronne resteront à la France.

« XI. L'empereur Napoléon fera retourner au trésor et aux autres caisses publiques, toutes les sommes et effets qui en auraient été déplacés par ses ordres, à l'exception de ce qui provient de la liste civile.

« XII. Les dettes de la maison de Sa Majesté l'empereur Napoléon, telles qu'elles se trouvaient au jour de la signature du présent traité, seront immédiatement acquittées sur les arrérages dus par le trésor public à la liste civile, d'après les états qui seront signés par un commissaire nommé à cet effet.

« XIII. Les obligations de Monte Napoleone de Milan envers tous ses créanciers, soit français, soit étrangers, seront exactement remplies, sans qu'il soit fait aucun changement à cet égard.

« XIV. On donnera tous les sauf-conduits nécessaires pour le libre voyage de Sa Majesté l'empereur Napoléon, de l'impératrice, des princes et princesses, et de toutes les personnes de leur suite qui voudront les accompagner ou s'établir hors de France, ainsi que pour le passage de tous les équipages, chevaux et effets qui leur appartiennent.

« Les puissances alliées donneront en conséquence des officiers et quelques hommes d'escorte.

« XV. La garde impériale française fournira un détachement de douze à quinze cents hommes de

toute arme pour servir d'escorte jusqu'à Saint-Tropez, lieu de l'embarquement.

« XVI. Il sera fourni une corvette et les bâtimens de transport nécessaires pour conduire au lieu de sa destination Sa Majesté l'empereur Napoléon, ainsi que sa maison. La corvette appartiendra en toute propriété à Sa Majesté l'Empereur.

« XVII. Sa Majesté l'empereur Napoléon pourra emmener avec lui, et conserver pour sa garde, quatre cents hommes de bonne volonté, tant officiers que sous-officiers et soldats.

« XVIII. Tous les Français qui auront servi Sa Majesté l'empereur Napoléon et sa famille seront tenus, s'ils ne veulent perdre leur qualité de Français, de rentrer en France dans le terme de trois ans, à moins qu'ils ne soient compris dans les exceptions que le gouvernement français se réserve d'accorder après l'expiration de ce terme

« XIX. Les troupes polonaises de toute arme qui sont au service de la France, auront la liberté de retourner chez elles, en conservant armes et bagages, comme un témoignage de leurs services honorables; les officiers, sous-officiers et soldats conserveront les décorations qui leur ont été accordées et les pensions affectées à ces décorations.

« XX. Les hautes puissances alliées garantiront l'exécution de tous les articles du présent traité; elles s'engagent à obtenir qu'ils soient adoptés et garantis par la France.

« Le présent acte sera ratifié, et les ratifications en seront échangées à Paris, dans dix jours, ou plus tôt si faire se peut.

« Fait à Paris, le 11 avril 1814. *Signé*: Caulaincourt, duc de Vicence; le maréchal duc de Ta-

rente, Macdonald; le maréchal duc d'Elchingen, Ney¹; le prince de Metternich. »

Les mêmes articles ont été signés séparément, et sous la même date, de la part de la Russie, par le comte de Nesselrode; et de la part de la Prusse, par le baron de Hardemberg.

*Déclaration en forme d'accession, au nom de
Louis XVIII.*

« Je soussigné, ministre secrétaire d'État au département des affaires étrangères, ayant rendu compte au roi de la demande que Leurs Excellences messieurs les plénipotentiaires des cours alliées ont reçu de leur souverain l'ordre de faire relativement au traité du 11 avril, auquel le gouvernement provisoire a accédé; il a plu à Sa Majesté de l'autoriser de déclarer en son nom, que les clauses du traité à la charge de la France seront fidèlement exécutées. Il a en conséquence, l'honneur de le déclarer par la présente à Leurs Excellences.

« Paris, le 31 mai 1814

« Signé: le prince de Bénévent. »

Le grand triumvirat de l'Europe dicte ce traité de Fontainebleau, l'Angleterre y accède; une déclaration du roi de France promet d'en remplir ce qui le concerne; et malgré tant de garanties, on pourrait presque dire qu'aucun des articles ne fut

¹ Il est à remarquer que, par égard sans doute pour l'empereur Alexandre, le maréchal Ney s'abstient ici de son titre de prince de la Moscowa.

observé Certes, il est difficile de se jouer plus ouvertement de toute bonne foi, et de compromettre plus solennellement des signatures augustes, dont chacun de ceux qu'elles concernaient devrait avoir individuellement à cœur qu'elles demeuraissent reconnues ici-bas comme infailibles et sacrées. Aussi, des violations si manifestes furent-elles le fond de la justification morale de l'entreprise de Napoléon en 1815 Une foule de voix en Europe s'éleva pour témoigner cette opinion; des membres distingués des deux chambres du parlement d'Angleterre, soutiens infatigables des grands principes, le proclamèrent hautement; d'éminents publicistes de toutes les contrées furent de cet avis, et nombre d'individus en demeurèrent frappés. Je terminerai d'aussi graves autorités par une opinion individuelle qui, pour n'être rien moins que sérieuse, n'en était peut-être pas moins juste. Un Autrichien de haut rang qui se trouvait en 1815, par curiosité, au milieu de nous, et fort exaspéré de son naturel contre Napoléon, me faisant visite dans le temps où les progrès de l'Empereur sur la capitale commençaient à faire une vive impression, au point de le décider déjà à prendre la fuite, me disait gravement et de la meilleure foi du monde : « Certainement jusqu'ici il a occupé le trône de votre pays à titre d'usurpateur; la chose est incontestable ! Mais, ajoutait-il en bégayant diplomatiquement, si pourtant aujourd'hui il venait à conquérir la France, après que tous les monarques l'ont reconnu pour souverain, et lui ont donné le droit de faire la guerre en ne tenant pas les conditions qu'ils lui ont faites, la chose serait alors bien différente, et ma foi !... pour moi !... je crois que dans

ce cas.. il pourrait se faire... qu'on pût soutenir avec quelque raison qu'il est peut-être devenu légitime. Oui, pour moi, du moins... il me semble que je le crois. »

Lettre de lord Castlereagh à lord Bathurst, relative au traité de Fontainebleau. (Recueil de Shœll.)

Paris, le 13 avril 1814.

« Je me borne en conséquence, pour le moment, à vous expliquer ce qui s'est passé par rapport à la destinée future et à l'établissement de Napoléon et de sa famille.

« V. S. connaît déjà, par lord Cathcart, l'acte d'abdication signé par Buonaparte le 4 de ce mois, et l'assurance qui lui a été donnée par l'empereur de Russie et par le gouvernement provisoire, d'une pension de six millions de francs, avec un asile dans l'île d'Elbe. Buonaparte avait déposé cet acte entre les mains de M. de Caulaincourt et des maréchaux Ney et Macdonald, pour l'échanger contre un engagement formel de la part des alliés, relatif à l'arrangement proposé. Les mêmes personnes étaient autorisées à consentir à un armistice, et à déterminer une ligne de démarcation qui pût en même temps être satisfaisante pour les alliés, et prévenir l'effusion inutile du sang humain.

« A mon arrivée, je trouvai cet arrangement sur le point d'être adopté. On avait discuté une convention qui aurait dû être signée le jour même, si l'on n'avait annoncé l'approche des ministres alliés. Les motifs, qui portaient à hâter la conclusion de cet acte, étaient l'inconvénient, sinon le

danger, qu'il y avait à ce que Napoléon demeurât à Fontainebleau, entouré des troupes qui lui restaient toujours fidèles ; la crainte d'intrigues dans l'armée et la capitale, et l'importance qu'avait aux yeux de beaucoup d'officiers un arrangement favorable à leur chef, qui leur permit de l'abandonner sans se déshonorer.

« Dans la nuit après mon arrivée, les quatre ministres eurent une conférence sur la convention préparée avec le prince de Bénévent. J'y fis connaître mes objections, en exprimant en même temps le désir qu'on ne crût pas que j'y insistais, au risque de compromettre la tranquillité de la France, pour empêcher l'exécution de la promesse donnée, à cause de l'urgence des circonstances, par la Russie.

« Le prince de Bénévent reconnut la solidité de plusieurs de mes objections, mais il déclara en même temps qu'il croyait que le gouvernement provisoire ne pouvait avoir d'objet plus important que d'éviter tout ce qui pouvait, même pour un instant, prendre le caractère de la guerre civile, et qu'il pensait aussi qu'une mesure de ce genre était essentielle pour faire passer l'armée du côté du gouvernement dans une disposition qui permit de l'employer. D'après cette déclaration et celle du comte de Nesselrode, portant qu'en l'absence des alliés, l'empereur son maître avait senti la nécessité d'agir pour le mieux, en leur nom, aussi bien qu'en son propre nom, je m'abstins de toute opposition ultérieure au principe de la mesure, me bornant à suggérer quelques modifications dans les détails. Je refusai cependant, au nom de mon gouvernement, d'être plus que partie accédante au traité, et

déclarai que l'acte d'accession de la Grande-Bretagne ne s'étendrait pas au delà des arrangements territoriaux proposés dans le traité. On regarda comme parfaitement fondée mon observation, qu'il n'était pas nécessaire que nous prissions part à la forme du traité, nonnément pour ce qui regardait la reconnaissance du titre de Napoléon, dans les circonstances actuelles. Je joins maintenant le protocole et la note qui déterminent le point d'extension auquel j'ai pris sur moi de faire des promesses au nom de ma cour.

« Conformément à mes propositions, la reconnaissance des titres impériaux dans la famille fut limitée à la durée de la vie des individus, d'après ce qui s'est observé lorsque le roi de Pologne devint électeur de Saxe

« Quant à ce qui fut fait en faveur de l'impératrice, non seulement je n'y fis aucune objection, mais je le regardai comme dû à l'éclatant sacrifice des sentiments de famille que l'empereur d'Autriche fait à la cause de l'Europe. *J'aurais désiré substituer une autre position à celle de l'île d'Elbe pour servir de retraite à Napoléon ;* mais il n'y en a pas de disponible qui présente la sécurité sur laquelle il insiste, et contre laquelle on ne pourrait faire les mêmes objections ; je ne crois pas pouvoir encourager l'alternative dont, d'après l'assurance de M. de Caulaincourt, Buonaparte avait plusieurs fois parlé, d'avoir un asile en Angleterre.

« La même nuit, les ministres alliés eurent une conférence avec M. de Caulaincourt et les maréchaux : j'y assistai. Le traité fut examiné et accepté avec des changements ; depuis il a été signé et

ratifié, et Buonaparte commence demain ou après-demain son voyage au midi.

« Signé : *Castlereagh*. »

J'ai cru devoir transcrire ici cette lettre : outre qu'elle complète nos lumières sur le traité du 11 avril, dont j'ignorais les détails à Sainte-Hélène même, elle me présente particulièrement deux points que je ferai remarquer. elle m'explique la réponse de l'Empereur, auquel rappelant qu'il semblait avoir oublié, dans une occasion essentielle, de mentionner la reconnaissance de son titre par les Anglais à Fontainebleau, il se contente de me dire qu'il l'a fait à dessein. Or, j'apprends ici que lord Castlereagh s'y était soigneusement refusé, ce qui n'exclut pas, du reste, la scrupuleuse exactitude des citations de Napoléon, mais la fait ressortir au contraire.

Le second point, que mon impartialité me porte à faire également remarquer, c'est que lord Castlereagh parle ici de l'alternative offerte par Napoléon, de se retirer en Angleterre, au défaut de la cession de l'île d'Elbe. Or, on trouvera plus bas (lundi 18 novembre), que Napoléon, au contraire, reproche à lord Castlereagh de lui avoir fait insinuer d'adopter de préférence ce parti. Certes, voilà deux exposés directement contraires ; l'impartialité, je le répète, me commandait de les produire également tous deux ; libre à chacun de se décider suivant ses lumières ou son penchant ; car, comme je l'ai souvent entendu dire à l'Empereur, une voix en vaut une autre. Pour moi, mon choix n'est pas douteux, j'adopte les paroles de Napoléon, en dépit des assertions de lord Castlereagh, parce que j'ai présentes

les assertions erronées de lord Whitworth, mentionnées dans le cours du *Mémorial*, et les assertions scandaleusement exprimées par lord Castle-reagh sur Napoléon, en plein parlement ou dans des assemblées publiques, et les documents altérés sur lesquels on a prononcé la déchéance de Murat, et les vingt et quelques dénégations si intrépidement exprimées par lord Bathurst à la chambre des pairs, dont la fausseté néanmoins de la plupart d'entre elles était si manifeste à tous les yeux, à Sainte-Hélène, qu'elle causa de l'embarras à sir Hudson Lowe lui-même, etc , etc. ; et je persisterai dans mon adoption ; à moins que des preuves suffisantes ne viennent me faire varier.

L'épée du grand Frédéric. — On espère que le lion s'endormira.
— Nouvelles tracasseries du gouverneur ; il m'enlève mon domestique — Notre sort enviable dans nos misères. — Bonheur de l'avoir approché.

Mercredi 13

Le matin, chez l'Empereur et dans un moment de non-occupation, je considérais la grosse montre du grand Frédéric, accrochée près de la cheminée, ce qui a conduit l'Empereur à dire : « J'ai eu dans mes mains d'illustres et précieus monumens, j'ai possédé l'épée du grand Frédéric ; les Espagnols m'ont rapporté aux Tuileries l'épée de François I^{er} : l'hommage était grand, il a dû leur coûter ; et les Turcs, les Persans, n'ont-ils pas prétendu me faire présent d'armes qui auraient appartenu à Gengiskan, à Tamerlan, à Scha-Nadir, ou autres, je ne sais ; car je crois bien que ce n'est que dans leur seule démarche et leur seule intention qu'il faut prendre la vérité. »

Et comme à la suite de tout cela je terminais par mon grand étonnement qu'il n'eût pas fait des efforts pour conserver l'épée du grand Frédéric. « Mais j'avais la mienne », a-t-il repris avec une douceur de voix et un souris tout particuliers, et me serrant légèrement l'oreille Et au fait il avait raison, je lui disais là une grosse bêtise.

Plus tard, il revenait sur ce qu'il avait voulu et ce qu'il eût dû, disait-il, en se remariant, épouser une Française. « C'était éminemment national, disait-il; la France était assez grande, son monarque assez puissant pour pouvoir négliger toute considération étrangère. D'ailleurs, l'alliance du sang entre souverains ne tient pas contre les intérêts de la politique, et, sous ce rapport même, ne prépare que trop souvent des scandales en morale aux yeux des peuples; puis, c'est admettre une étrangère aux secrets de l'Etat : elle peut en abuser; et si l'on compte soi-même sur les siens au dehors, on peut se trouver n'avoir posé le pied que sur un abîme recouvert de fleurs En tout, c'est une chimère que de croire que ces alliances garantissent ou assurent jamais rien. »

Quoi qu'il en soit, la mesure d'un nouveau mariage transporta d'aise les citoyens sages qui cherchaient un avenir. Napoléon, peu de jours après cette détermination, dit à un de ses ministres (le duc Decrès), dans un moment de gaieté « On est donc bien joyeux de mon mariage? — Oui, Sire, beaucoup — J'entends : c'est qu'on suppose que le lion s'endormira. — Mais, Sire, pour dire le vrai, nous y comptons un peu. — Eh bien, dit Napoléon après quelques instants de silence, l'on se trompe, et ce n'est pas aux vices du lion qu'il

faudra s'en prendre. Le sommeil lui serait aussi doux peut-être qu'à tout autre ; mais ne voyez-vous pas qu'avec *l'air d'attaquer sans cesse*, je ne suis pourtant jamais occupé *qu'à me défendre*. » Cette assertion a pu laisser des doutes tant qu'a duré la lutte terrible ; mais la joie et les indiscretions de la victoire sont venues depuis consacrer la vérité. On a vu les uns se vanter qu'ils auraient continué la guerre jusqu'à ce qu'ils eussent abattu leur ennemi ; qu'ils n'avaient jamais eu d'autre pensée. D'autres¹ n'ont pas craint de publier que c'était sous le masque des alliances du sang même, et sous celui de l'amitié qu'ils avaient ourdi le complot de sa chute !!!.

Aujourd'hui et les deux jours suivants ont été pour moi remplis par une tracasserie qui m'était personnelle, et qui a trop influé sur mes destinées pour que je ne la mentionne pas ici. Depuis mon séjour à Longwood, j'avais pour domestique un jeune habitant de l'île, mulâtre libre, dont j'avais lieu d'être fort content ; tout à coup il prit fantaisie à sir Hudson Lowe de m'en priver.

Poussé par son occupation ingénieuse à nous tourmenter, ou, comme beaucoup d'autres se sont obstinés à le penser, par suite d'un plan perfidement combiné, il me dépêcha l'officier de garde anglais, pour m'annoncer qu'ayant conçu quelques inquiétudes sur ce que mon domestique était natif de l'île, il allait me le retirer, et le remplacerait par un autre de son choix. Ma réponse fut simple et positive : « Le gouverneur, disais-je, pouvait m'enlever mon domestique si cela lui plaisait, mais il

¹ *Observateur autrichien*, 1817 ou 1818.

devait s'épargner la peine de le remplacer par un autre de son choix. J'apprenais chaque jour à me détacher des jouissances de la vie. Je saurais, au besoin, me servir de mes propres mains : cette privation de plus serait peu de chose au milieu des souffrances dont il nous entourait. »

Alors commencèrent à ce sujet une foule de messages et de notes. Sir Hudson Lowe écrivait jusqu'à trois ou quatre fois par jour à l'officier de garde, chargé de me donner autant de communications. Sir Hudson Lowe ne comprenait pas mes difficultés, disait-il, et n'imaginait pas quelle objection je pouvais avoir contre un domestique donné de sa main... Celui qu'il aurait choisi en vaudrait bien un autre.. Son offre de le choisir lui-même n'était qu'une attention de sa part, etc., etc.

Je souffrais des allées et venues du pauvre officier, et j'en étais fatigué pour mon compte. Je le priai donc, pour épargner ses pas, d'assurer le gouverneur que ma réponse demeurerait toujours la même, savoir : qu'il pouvait bien m'enlever mon domestique, mais qu'il ne devait pas songer à m'en faire accepter un de son choix ; qu'il pouvait bien mettre garnison chez moi par la force, mais non jamais de mon propre consentement. Cependant, durant tous ces colloques, on avait fait venir mon domestique, on l'avait questionné, on l'avait retiré une première fois de mon service, puis rendu et enfin retiré tout à fait.

Je rendis compte du tout à l'Empereur, qui m'approuva fort de n'avoir pas voulu laisser introduire un espion, disait-il, au milieu de nous. « Mais comme votre privation, ajouta-t-il d'une manière charmante, est dans l'intérêt de tous, il n'est pas

juste que vous en souffriez seul ; faites venir Gentilini, mon valet de pied, qu'il prenne son service auprès de vous ; il sera enchanté de gagner quelques napoléons de plus ; vous lui direz d'ailleurs que c'est par mon ordre. » Gentilini s'y rendit d'abord avec gaieté ; mais, le soir même, le pauvre garçon vint me dire qu'on lui avait fait observer qu'il n'était pas convenable qu'un domestique de l'Empereur servît un particulier !!!.. Et l'Empereur poussa la bonté jusqu'à faire venir Gentilini pour lui en donner l'ordre de sa propre bouche...

C'était ainsi que ce gouverneur continuait à nous persécuter journellement et sous toutes les formes, bien que je n'en dise plus rien, non que je m'y fusse accoutumé, mais parce que, dans la masse de nos peines, celles qui ne nous venaient que de sa mauvaise humeur n'étaient plus que de légers accessoires. Et en effet, qu'auraient-elles pu être auprès de nos grandes misères ?...

Si l'on s'est bien pénétré de toute l'horreur de notre situation, on me voit jeté, et probablement pour jamais, sur une plage déserte à deux mille lieues de la patrie, confiné dans une étroite prison, sous un ciel, dans un climat, sur un sol, qui ne sont pas les nôtres. On me voit errer vivant dans les sinuosités du tombeau, seul terme probable de tant de maux. J'ai perdu ma femme, mes enfants, mes amis, bien qu'ils jouissent encore de la vie, mais leur univers n'est plus le mien ; et privé désormais de la communication des hommes, il me reste à pleurer les épanchements de l'amitié, les douceurs de la famille, les intimités, les charmes de la société... Certes, en lisant ceci, il n'est personne sans doute, quelles que soient ses opinions,

son pays, ses dispositions naturelles, qui ne m'accorde sympathiquement quelques regrets, et ne se sente arracher quelque mouvement de commisération, tant il me voit à plaindre ; eh bien, pourtant, il aurait tort, je vais me rendre enviable ! ..

Quel est celui dont le cœur ne bat à de certains actes d'Alexandre ou de César ? Qui approcherait sans émotion des vestiges de Charlemagne ? De quel prix ne nous seraient pas les paroles, le son de la voix de Henri IV ? Eh bien ! aux moindres symptômes de quelque abattement moral, si je sentais le besoin de retremper mon âme, le cœur plein de telles sensations, l'esprit rempli de telles idées, je m'écriais : Je possède tout cela, mieux que tout cela ; et ici ce ne sont point de seules illusions, de simples ressouvenirs d'histoire, je suis aux côtés mêmes de l'objet vivant qui a accompli tant de prodiges ; chaque jour, à chaque instant, je considère à mon gré les traits de celui dont un clin d'œil ordonna tant de batailles et décida de tant d'empires ; je lis sur ce front que décorent les lauriers de Rivoli, de Marengo, d'Austerlitz, de Wagram, d'Iéna, de Friedland ; je puis presque toucher cette main qui régit tant de sceptres et distribua tant de couronnes, qui saisit les drapeaux d'Arcole et de Lodi, qui, dans une occasion solennelle, rendait à une femme éplorée les seules preuves de la culpabilité de son mari ; j'entends cette même voix qui, à la vue des pyramides d'Égypte, prononçait à ses soldats : « Enfants, du haut de ces monuments quarante siècles nous contemplent ! » qui, arrêtant sa suite à la vue d'un convoi de blessés autrichiens, disait en se découvrant : « Honneur et respect au courage malheu-

reux ! » Je cause presque familièrement avec celui-là même dont les conceptions ont manié l'Europe, qui se faisait un passe-temps des embellissements de nos villes et de la prospérité de nos provinces, qui nous avait élevés si haut dans l'esprit des peuples, et avait porté notre gloire jusqu'aux nues ! .. Je le vois, je l'entends, je le soigne, je m'efforce de lui être agréable, je le console peut-être ! quelle situation ! .. Eh bien ! à présent me plaint-on encore ? une foule, au contraire, n'enviera-t-elle pas mon sort ? Qui, au fait, obtint un tel bonheur, réunit des circonstances pareilles aux nôtres ?...

Nouvelles occupations de l'Empereur. Sur les grands capitaines ; la guerre, etc., etc. — Ses idées sur diverses institutions pour le bien-être de la société. — Avocats — Cures. — Autres objets

Joué 14.

L'Empereur, sur les six heures, m'a fait appeler dans sa chambre. Il venait de dicter, m'a-t-il dit, un fort beau chapitre sur les droits maritimes ; il me parlait d'autres plans d'ouvrages ; j'ai osé lui rappeler les quatorze paragraphes dont il avait déjà eu l'idée, et que j'ai déjà mentionnés ailleurs. Il en a écouté le ressouvenir avec plaisir, et a assuré qu'il y viendrait certainement un jour.

Il s'est mis de là à lire et à corriger des notes précieuses qu'il avait dictées au grand-maréchal sur la différence des guerres anciennes et modernes, sur l'administration des armées, leur composition, etc., etc. Puis, s'étant mis à causer, et se lançant sur le sujet, entre autres choses il a dit : « Il n'est pas de grandes actions suivies qui soient

l'œuvre du hasard et de la fortune ; elles dérivent toujours de la combinaison et du génie. Rarement on voit échouer les grands hommes dans leurs entreprises les plus périlleuses. Regardez Alexandre, César, Annibal, le grand Gustave et autres, ils réussissent toujours ; est-ce parce qu'ils ont du bonheur qu'ils deviennent ainsi de grands hommes ? Non, mais parce qu'étant de grands hommes, ils ont su maîtriser le bonheur. Quand on veut étudier les ressorts de leurs succès, on est tout étonné de voir qu'ils avaient tout fait pour l'obtenir.

« *Alexandre*, à peine au sortir de l'enfance, conquiert, avec une poignée de monde, une partie du globe, mais fut-ce de sa part une simple irruption, une façon de déluge ? Non ; tout est calculé avec profondeur, exécuté avec audace, conduit avec sagesse. Alexandre se montre à la fois grand guerrier, grand politique, grand législateur ; malheureusement quand il atteint le zénith de la gloire et du succès, la tête lui tourne ou le cœur se gâte. Il avait débuté avec l'âme de Trajan, il finit avec le cœur de Néron et les mœurs d'Héliogabale » Et l'Empereur développait les campagnes d'Alexandre, et je voyais le sujet sous un jour tout nouveau.

Passant ensuite à *César*, il disait, qu'au rebours d'Alexandre, il avait commencé sa carrière fort tard, et qu'ayant débuté par une jeunesse oisive et des plus vicieuses, il avait fini montrant l'âme la plus active, la plus élevée, la plus belle ; il le pensait un des caractères les plus aimables de l'histoire. « César, observait-il, conquiert les Gaules et les lois de sa patrie ; mais, est-ce au hasard et à la simple fortune qu'il doit ses grands actes de

guerre? » Et il analysait encore les hauts faits de César comme il avait fait de ceux d'Alexandre.

« Et cet *Annibal*, disait-il, le plus audacieux de tous, le plus étonnant peut-être, si hardi, si sûr, si large en toutes choses; qui, à vingt-six ans, conçoit ce qui est à peine concevable, exécute ce qu'on devait tenir pour impossible; qui, renonçant à toute communication avec son pays, traverse des peuples ennemis ou inconnus qu'il faut attaquer et vaincre, escalade les Pyrénées et les Alpes, qu'on croyait insurmontables, et ne descend en Italie qu'en payant de la moitié de son armée la seule acquisition de son champ de bataille, le seul droit de combattre; qui occupe, parcourt et gouverne cette même Italie durant seize ans, met plusieurs fois à deux doigts de sa perte la terrible et redoutable Rome, et ne lâche sa proie que quand on met à profit la leçon qu'il a donnée d'aller le combattre chez lui. Croira-t-on qu'il ne dut sa carrière et tant de grandes actions qu'aux caprices du hasard, aux faveurs de la fortune? Certes, il devait être doué d'une âme de la trempe la plus forte, et avoir une bien haute idée de sa science en guerre, celui qui, interpellé par son jeune vainqueur, n'hésite pas à se placer, bien que vaincu, immédiatement après Alexandre et Pyrrhus, qu'il estime les deux premiers du métier.

« Tous ces grands capitaines de l'antiquité, continuait Napoléon, et ceux qui, plus tard, ont dignement marché sur leurs traces, n'ont fait de grandes choses qu'en se conformant aux règles et aux principes naturels de l'art; c'est-à-dire par la justesse des combinaisons et le rapport raisonné des moyens avec leurs conséquences, des efforts avec

les obstacles. Ils n'ont réussi qu'en s'y conformant, quelles qu'aient été d'ailleurs l'audace de leurs entreprises et l'étendue de leurs succès. Ils n'ont cessé de faire constamment de la guerre une véritable science. C'est à ce titre seul qu'ils sont nos grands modèles, et ce n'est qu'en les imitant qu'on doit espérer en approcher.

« On a attribué à la fortune mes plus grands actes, et on ne manquera pas d'imputer mes revers à mes fautes; mais si j'écris mes campagnes, on sera bien étonné de voir que dans les deux cas, et toujours, ma raison et mes facultés ne s'exercèrent qu'en conformité avec les principes, etc. »

Comme il est à désirer que l'Empereur accomplisse sa pensée d'écrire ses campagnes! Quels commentaires que ceux de Napoléon!!!¹

¹ Il paraît que l'Empereur n'a point entièrement exécuté cet ouvrage, qui eût été d'un si grand prix pour le métier. Toutefois la seconde livraison des *Mémoires de Napoléon* par les généraux Montholon et Gourgaud renferme des notes critiques de Napoléon sur un ouvrage de guerre, qui sont du plus grand intérêt et peuvent nous tenir lieu, à certains égards, de ce que nous aurons perdu. On y trouve précisément les grands capitaines de l'antiquité mentionnés ici, mais avec ce développement, cette vigueur et cette supériorité d'une dictée réfléchie sur l'extrait informé d'une conversation courante. Un autre objet bien intéressant, présenté par les mêmes volumes, est l'ensemble des pièces officielles et le protocole des négociations de Chatillon. On a parlé des embarras de Louis XIV, à la fin de la guerre de la succession et des cruelles conférences de Gertrudeberg; mais que sont-elles, grand Dieu! auprès du congrès de Chatillon! et quel n'est pas l'état désespéré du malheureux empire français et la situation de son plénipotentiaire unique, luttant seul contre toute la diplomatie victorieuse de l'Europe! Du reste, on s'étonne peu après cela de la haute et grande considération que le duc de Vicence a comme imposée à tous ces étrangers. Cela devait être, tant il leur montrait de loyauté, d'élévation, de franchise, en un mot tout ce qui compose une belle âme. Sa correspondance respire constamment le sujet fidèle

L'Empereur a continué d'analyser de la sorte *Gustave-Adolphe*, *Condé*, chez qui il disait que la science semblait avoir été un instinct, la nature l'ayant produit tout savant; *Turenne*, qui, au contraire, ne s'était formé qu'avec peine et à force d'instruction. Et m'étant permis de lui dire à ce sujet qu'on avait remarqué pourtant que Turenne n'avait point formé d'élèves, tandis que Condé en avait laissé plusieurs fort distingués. « Par caprice du hasard, a repris l'Empereur; c'est le contraire qui eût dû arriver. Mais il ne dépend pas toujours des maîtres de faire de bons écoliers; encore faut-il que la nature s'y prête : la semence doit rencontrer son terrain. » Il a continué sur *Eugène*, *Marlborough*, *Vendôme*, etc., sur le *grand Frédéric*, qu'il disait avoir été, sur toutes choses, tacticien par excellence, et avoir eu le secret de faire des soldats de véritables machines. A son sujet, il a dit : « Combien les hommes diffèrent parfois de ce qu'ils s'annoncent ! Savent-ils bien toujours eux-mêmes ce qu'ils sont ? En voilà un, remarquait-il, qui, au début, prend la fuite devant sa propre victoire, et qui, tout le reste de sa carrière, se montre bien certainement le plus intrépide, le plus tenace, le plus froid des hommes, etc. »

Après dîner, l'Empereur, plein de son travail du jour, dont il suit depuis quelque temps le sujet avec une espèce de plaisir et de satisfaction, a parlé jusqu'à près d'une heure du matin, traitant en maître, de la manière la plus ingénieuse, la plus

Parmi dévoué et surtout l'excellent citoyen. Aussi, sans discuter le mérite de son opinion personnelle, fût-on même d'un avis opposé, il devient impossible de ne pas se sentir pénétré de vénération à une telle lecture.

forte et la plus lumineuse, une foule d'objets de guerre

Il revenait sur la grande différence de la guerre des anciens avec celle des modernes. « L'invention des armes à feu a tout changé, observait-il ; cette grande découverte était, du reste, tout à l'avantage des assaillants, bien que jusqu'ici la plupart des modernes aient soutenu le contraire. La force corporelle des anciens, observait-il encore, était en harmonie avec leurs armes offensives et défensives ; les nôtres, au contraire, celles de nos jours sont tout à fait hors de notre sphère. »

Si l'Empereur laisse après lui des idées sur ces objets, son opinion sera bien précieuse. Il l'a donnée ce soir sur la plupart des circonstances militaires ; il s'est élevé aux plus hautes idées, il est descendu dans les plus petits détails.

Il disait que la guerre ne se composait que d'accidents, et que bien que tenu de se plier à des principes généraux, un chef ne devait jamais perdre de vue tout ce qui pouvait le mettre à même de profiter de ces accidents. Le vulgaire appellerait cela bonheur, et ce ne serait pourtant que la propriété du génie ..

Il voulait que, dans l'état actuel, on donnât plus de consistance au troisième rang de l'infanterie, ou bien qu'on le supprimât, et il en développait le motif...

Il voulait que l'infanterie chargée par la cavalerie tirât de fort loin sur elle, au lieu de l'attendre à bout portant, comme on le fait aujourd'hui ; et il en démontrait l'avantage.

Il disait que l'infanterie et la cavalerie laissées à elles-mêmes sans artillerie, ne devaient point

amener de résultat décisif; mais qu'avec de l'artillerie, et toutes choses d'ailleurs égales, la cavalerie devait détruire l'infanterie; et il développait très lumineusement toutes ces choses, et une foule d'autres encore.

Il ajoutait que l'artillerie faisait aujourd'hui la véritable destinée des armées et des peuples; qu'on se battait à coups de canon comme à coups de poing, et qu'en bataille comme à un siège, l'art consistait à présent à faire converger un grand nombre de feux sur un même point; que la mêlée une fois établie, celui qui avait l'adresse de faire arriver subitement et à l'insu de l'ennemi, sur un de ses points, une masse inopinée d'artillerie, était sûr de l'emporter. Voilà quel avait été, disait-il, son grand secret et sa grande tactique.

Du reste, concluait-il, il ne pouvait pas y avoir ce que dans sa pensée il concevait être une véritable armée, sans une révolution dans les mœurs et l'éducation du soldat, peut-être même de l'officier. Il ne pouvait pas y en avoir avec nos fours, nos magasins, nos administrations, nos voitures. Il n'y aurait d'armée que quand, à l'imitation des Romains, le soldat recevrait son blé, aurait des moulins à bras, cuirait son pain sur sa petite platine, etc. Il n'y aurait d'armée que quand on aurait mis en fuite toute notre effroyable administration paperassière, etc.

« J'avais médité, disait-il, tous ces changements, mais pour oser les mettre en pratique, il m'eût fallu une profonde paix : une armée de guerre ne le permettait pas; elle se fût révoltée, elle m'eût envoyé promener, etc. »

Puisque j'en suis à ce sujet, je vais réunir ici

quelques notes éparses, recueillies à différents instants sur les innovations projetées par l'Empereur, non seulement sur l'armée, mais encore sur beaucoup d'autres objets essentiels à l'organisation sociale.

L'Empereur avait le projet, à la paix générale, nous a-t-il dit plus d'une fois, d'amener chaque puissance à une immense réduction des armées permanentes. Il eût voulu que chaque souverain se bornât à sa seule garde, comme cadre du reste de l'armée à composer au besoin. Il eût voulu, s'il avait été contraint de conserver une forte armée en temps de paix, l'employer aux travaux publics, lui donner une organisation, une tenue et une manière de se nourrir tout à fait spéciale. On trouvera sans doute une partie de ces choses dans ses *Mémoires*; je sais qu'il les a dictées en différents moments à plusieurs de ces messieurs.

Il avait éprouvé, disait-il, que la plus grande gêne dans ses plans de campagne et ses grandes expéditions, venait de la nourriture moderne des soldats, du blé qu'il fallait trouver, de la farine qu'il fallait obtenir en le faisant moudre, enfin du pain qu'il fallait parvenir à faire cuire. Or, la méthode romaine, qu'il approuvait fort, et qu'il eût adoptée en tout ou en partie, eût remédié à tous ces inconvénients. « Avec elle, disait l'Empereur, on allait au bout du monde; mais encore fallait-il du temps pour amener à la transition d'un tel régime. Il ne pouvait s'opérer par un simple ordre du jour. J'en avais eu la pensée depuis longtemps; mais quelle qu'eût été ma puissance, je ne fusse bien donné de garde de le commander. Il n'est point de subordination ni de crainte pour les esto-

macs vides. Ce n'était qu'en temps de paix et à loisir qu'on eût pu y arriver insensiblement : je l'aurais obtenu en créant des mœurs militaires nouvelles. »

L'Empereur eût constamment tenu à faire passer toute la nation par l'épreuve de la conscription. « Je suis intraitable sur les exemptions, disait-il un jour au Conseil d'Etat : elles seraient des crimes. Comment charger sa conscience d'avoir fait tuer l'un au détriment de l'autre ? Je ne sais même pas si j'exempterai mon fils » Et dans une autre occasion il disait encore que la conscription est la racine éternelle d'une nation, l'épuration de son moral, la véritable institution de toutes ses habitudes ; et puis la nation, ajoutait-il, se trouvait de la sorte toute classée dans ses véritables intérêts pour sa défense au dehors et son repos au dedans. « Organisé, maçonné de la sorte, disait-il, le peuple français eût pu défier l'univers ; il eût pu, et avec plus de justesse, renouveler ce mot des fiers Gaulois : *Si le ciel venait à tomber, nous le soutiendrions de nos lances* »

Dans son système et ses intentions, la conscription, loin de nuire à l'éducation, en fût devenue l'instrument. L'Empereur en serait arrivé, disait-il, à avoir dans chaque régiment une école pour le commencement ou la continuation de l'enseignement dans tous les genres, soit pour la ligne scientifique, pour les arts libéraux ou pour les simples mécaniques. « Et rien de plus aisé que d'obtenir tout cela, remarquait-il ; le principe une fois adopté, vous eussiez vu chaque régiment tirer tout ce qui eût été nécessaire de ses rangs mêmes : et quel bienfait le déversement de tous ces jeunes

gens avec leurs connaissances acquises, n'eussent-elles été qu'élémentaires, avec les mœurs qui en dérivent nécessairement, n'aurait-il pas été pro-
duire dans la masse de la société ! etc. »

Un jour, l'Empereur disait encore que, s'il eût eu du loisir, il y avait peu d'institutions sur lesquelles il n'eût porté la main ; et il s'arrêtait sur le fléau des procès, qu'il disait être une véritable lèpre, un vrai cancer social « Déjà mon code, disait-il, les avait singulièrement diminués, en mettant une foule de causes à la portée de chacun ; mais il restait encore beaucoup à faire au législateur, non qu'il dût se flatter d'empêcher les hommes de quereller. ce devait être de tout temps ; mais il fallait empêcher un tiers de vivre des querelles des deux autres ; empêcher qu'il les excitât même, afin de mieux vivre encore. J'aurais donc voulu établir qu'il n'y eût d'avoués ni d'avocats rétribués que ceux qui gagneraient leurs causes. Par là, que de querelles arrêtées ! car il est bien évident qu'il n'en serait pas un seul qui, du premier examen d'une cause, ne la repoussât si elle lui semblait douteuse. On ne saurait craindre qu'un homme vivant de son travail, voulût s'en charger pour le simple plaisir de bavarder, et même, dans ce cas encore, le travers ne serait nuisible qu'à lui seul. Mais avec les praticiens, observait l'Empereur, les choses les plus simples se compliquent tout aussitôt ; on me présenta une foule d'objections, une multitude d'inconvénients, et moi qui n'avais pas de temps à perdre, j'ajournai ma pensée. Mais encore aujourd'hui je reste convaincu qu'elle est lumineuse, et qu'en la creusant, la

retournant, ou la modifiant, on pourrait en tirer un grand parti. »

Puis venaient *les curés*, qu'il eût voulu rendre très importants et fort utiles « Plus ils sont éclairés, disait-il, moins ils sont portés à abuser de leur ministère. » Aussi, à leur cours de théologie, aurait-il voulu qu'on eût joint un cours d'agriculture et les éléments de la médecine et du droit. « Par là, disait-il, le dogme et la controverse, qui ne sont que le cheval de bataille et les armes du sot et du fanatique, fussent insensiblement devenus plus rares dans la chaire ; il ne serait plus guère demeuré que la pure morale, toujours belle, toujours éloquente, toujours persuasive, toujours écoutée ; et comme on aime d'ordinaire à parler de ce qu'on sait, ces ministres d'une religion toute de charité, eussent de préférence entretenu les paysans de leur culture, de leurs travaux, de leurs champs ; ils eussent pu donner de bons conseils contre la chicane, et de bons avis aux malades : tous y eussent gagné. Alors les pasteurs eussent été vraiment une providence pour leurs ouailles, et comme on leur eût composé un très bel état, ils auraient joui d'une grande considération : ils se seraient fort respectés eux-mêmes, et l'eussent été de tous. Ils n'auraient pas eu le pouvoir de la seigneurie féodale ; mais ils en auraient eu, sans danger, toute l'influence. Un curé eût été le juge de paix naturel, le vrai chef moral qui eût dirigé, conduit la population sans danger, parce qu'il était lui-même dépendant du gouvernement qui le nommait et le salariait. Si l'on joint à tout cela les épreuves et le noviciat nécessaires pour le devenir, qui garantissent en quelque sorte la vocation et

supposent de belles dispositions de cœur et d'esprit, on est porté à prononcer qu'une telle composition de pasteurs au milieu des peuples, eût dû amener une révolution morale tout à l'avantage de la civilisation. »

Ceci me rappelle avoir entendu l'Empereur, au Conseil d'État, déclamer contre le casuel des ministres du culte, et faire ressortir l'indécence de les mettre dans le cas de marchander, disait-il, des objets sacrés, et pourtant indispensables. Il proposait donc de le détruire « En rendant les actes de la religion gratuits, observait-il, nous relevons sa dignité, sa bienfaisance, sa charité, nous faisons beaucoup pour le petit peuple ; et rien de plus naturel et de plus simple que de remplacer ce casuel par une imposition légale ; car tout le monde naît, beaucoup se marient, et tous meurent ; et voilà pourtant trois grands objets d'agiotage religieux qui me répugnent et que je voudrais faire disparaître. Puisqu'ils s'appliquent également à tous, pourquoi ne pas les soumettre à une imposition spéciale, ou bien encore les noyer dans la masse des impositions, générales, etc., etc. » Cette proposition n'eut pas de suite.

Il me revient aussi en ce moment l'avoir encore entendu exprimer la proposition que tous les fonctionnaires et employés publics, même les militaires, formassent d'eux-mêmes le fonds de leurs pensions à venir, par une légère retenue de leur salaire annuel : il y attachait beaucoup de prix. « De la sorte, disait-il, l'avenir de chacun ne sera plus un objet de sollicitation, une faveur, ce sera un droit, une vraie propriété ; ce qui lui aura été retenu sera versé à la caisse d'amortissement char-

gée de le faire valoir : ce sera son propre bien qu'il suivra des yeux, et qu'il retirera, sans contestation, lors de sa retraite. » On lui objectait qu'il était des traitements, ceux des militaires surtout, qui ne pourraient admettre de retenue. « Eh bien, j'y suppléerai, répliquait l'Empereur, je les accroîtrai de toute la retenue. — Mais à quoi bon alors ? objectait-on encore, si l'on doit faire la même dépense, il n'y aurait point d'économie ; où seraient donc les avantages ? — Les avantages, répliquait l'Empereur, seraient dans la différence entre le certain et l'incertain, entre le repos du Trésor, qui n'aurait plus à se mêler de ces accidents, et la tranquillité des citoyens, qui posséderaient leur garantie, etc., etc. »

L'Empereur défendit cette idée avec beaucoup de chaleur. Il y revint plus d'une fois ; elle demeura néanmoins sans résultat. J'ai déjà dit l'avoir vu improviser souvent de la sorte, ou faire discuter, après impression, une foule d'autres projets qui ont éprouvé le même sort. Voici ce qui peut en fort peu de mots donner une idée des travaux et de l'activité de son administration. « On a calculé que le gouvernement de Napoléon, dans un espace de quatorze ans et cinq mois, présente soixante-un mille cent trente-neuf délibérations du Conseil d'État, sur des objets différents ! » (*Histoire critique et raisonnée, etc., de Montvéran.*)

Enfin, j'ai entendu maintes fois Napoléon, et en diverses circonstances, répéter qu'il eût voulu un institut européen, des prix européens pour animer, diriger et coordonner toutes les associations savantes en Europe.

Il eût voulu pour toute l'Europe, l'uniformité

des monnaies, des poids, des mesures ; l'uniformité de législation. « Pourquoi, disait-il, mon Code Napoléon n'eût-il pas servi de base à un Code européen, et mon Université impériale à une université européenne ? De la sorte, nous n'eussions réellement, en Europe, composé qu'une seule et même famille. Chacun, en voyageant, n'eût pas cessé de se trouver chez lui, etc. »

Il est encore une foule d'autres idées pareilles ; mais comme je n'oserais hasarder aucun ressouvenir des détails, je m'abstiens.

L'Empereur change de manière à nous affecter. — Le gouverneur nous environne de fortifications. — Terreurs de sir Hudson Lowe. — Général Lamarque. — M^{me} Récamier et un prince de Prusse.

Vendredi 15

Sur les trois heures, l'Empereur, avec qui j'avais déjeuné le matin, m'a fait appeler ; voulant prendre l'air il a essayé de marcher dans le bois ; mais l'air lui a paru trop vif. Il s'est dirigé alors vers le grand-maréchal, chez qui il est entré, et est demeuré assez longtemps assis dans un fauteuil, où il semblait comme absorbé. La diminution de son embonpoint, la teinte de son visage, un affaiblissement visible nous ont frappés ; nous en avons tous le cœur navré.....

En traversant le bois il avait jeté les yeux sur les fortifications dont on nous entoure ; il avait ri de pitié de tous ces travaux. On avait déshonoré nos alentours, disait-il, en enlevant l'espèce de gazon qui s'y trouvait pour en faire de misérables revêtements inutiles et ridicules. En effet, depuis près de deux mois, le gouverneur ne cesse de remuer

le terrain autour de nous : il creuse des fossés, élève des parapets, plante des palissades ; il nous a tout à fait cernés dans Longwood : il fait en ce moment de l'écurie une véritable redoute, sans qu'on puisse y deviner aucun avantage en équivalent des sommes et des soins qu'elle aura coûtés : aussi ces travaux excitent-ils tour à tour la mauvaise humeur et le rire des soldats et des Chinois qui y sont employés : ils n'appellent plus Longwood et son écurie que *le fort Hudson* ou *le fort Lowe* ; et l'Empereur est revenu sur les frayeurs ridicules de sir Hudson Lowe, qu'on nous a assuré se réveiller parfois en sursaut pour rêver à de nouveaux moyens de sûreté. « Assurément, disait l'Empereur, cela tient de la folie ; et que ne dort-il à son aise ? Que ne nous laisse-t-il tranquilles ! Comment n'a-t-il pas l'esprit de juger que la force des localités, ici, est bien supérieure encore à toutes ses terreurs paniques ? — Sire, a repris quelqu'un, c'est qu'il se souvient de *Capri*, où avec deux mille hommes, trente pièces de canon et perché dans les nues, il fut enlevé par douze cents Français, que conduisait le brave général Lamarque, lequel ne put pénétrer jusqu'à lui qu'à l'aide d'une triple escalade — Eh bien, a observé l'Empereur, sir Lowe se montre meilleur géôlier que bon général. »

La santé de mon fils, depuis quelque temps, me donnait les plus vives inquiétudes. Ses souffrances étaient tournées en palpitations violentes qui amenaient des évanouissements ; elles le forçaient de se relever la nuit pour marcher ou prendre quelque position particulière.

Le docteur O'Méara craignait d'entrevoir tous les symptômes d'un anévrisme et un péril immi-

nent. J'ai fait prier le docteur militaire en chef Baxter de venir se joindre au docteur O'Méara pour une consultation à fond. Heureusement le résultat a pu me tranquilliser ; il était loin de présenter rien d'aussi alarmant

Dans les causeries du jour, l'Empereur est revenu encore à M^{me} de Stael, sur laquelle il n'a rien dit de neuf. Seulement il a parlé cette fois de nouvelles lettres vues par la police, et dont M^{me} Récamier et un prince de Prusse faisaient tous les frais.

« Ces lettres, disait l'Empereur, contenaient la preuve non équivoque de tout l'empire des charmes de M^{me} Récamier, et du haut prix auquel le prince les élevait ; car elles ne renfermaient rien moins que des offres ou des promesses de mariage de sa part. »

Et voici le nœud de cette affaire, que j'ai appris plus tard. La belle M^{me} Récamier, dont la bonne réputation a eu le rare privilège de traverser sans injure nos temps difficiles, se trouvait auprès de M^{me} de Staël, à laquelle elle s'était héroïquement dévouée, quand un des princes de Prusse, fait prisonnier à Eylau, et se rendant en Italie par la permission de Napoléon, descendit au château de Coppet, avec l'intention de s'y reposer seulement quelques heures ; mais il y fut retenu tout l'été par les charmes qu'il y rencontra. Celle qui s'y était exilée auprès de son amie, et le jeune prince, se regardant tous deux comme des victimes de Napoléon, une haine commune commença peut-être leur intérêt mutuel. Touché d'une vive passion, le prince, malgré les obstacles que lui opposait son rang, conçut la pensée d'épouser l'amie de M^{me} de

Staël, et le confia à celle-ci, dont l'imagination poétique saisit avidement un projet qui pouvait répandre sur Coppet un éclat romanesque. Bien que le prince fût rappelé à Berlin, l'absence n'altéra point ses sentiments : il n'en poursuivit pas moins avec ardeur son projet favori ; mais, soit préjugé catholique contre le divorce, soit générosité naturelle, M^{me} Récamier se refusa constamment à cette élévation inattendue.

C'est à cette circonstance, du reste, qu'on doit le tableau de Corinne, qui passe pour une des créations les plus originales du pinceau de Gérard, le prince le lui ayant commandé pour en faire hommage à celle qui avait si profondément occupé ses pensées.

Mais puisque je suis revenu à M^{me} de Staël, je dirai que la publication des volumes précédents m'ayant valu la visite et les observations de quelques personnes qui lui sont fort attachées, de ses plus intimes m'ont assuré qu'on lui avait prêté des expressions contre Napoléon, qui lui étaient absolument étrangères, spécialement celle de *Robespierre à cheval*, qu'elles pouvaient désavouer pour elle en toute sûreté de conscience, disaient-elles ; bien plus, elles ajoutaient que M^{me} de Staël se montrait parfois, dans la conversation privée, bien plus favorable que ne le témoignaient ses écrits, toujours aiguillonnés, il fallait en convenir, par les ressentiments et le dépit. L'une de ces personnes me disait qu'il avait été vraiment précieux pour elle de lire dans le *Mémorial* que Napoléon, à Sainte-Hélène, avait comparé M^{me} de Staël tout à la fois à Armide et à Clorinde, parce qu'elle avait entendu M^{me} de Staël, au temps de son enthousiasme, com-

parer de son côté le jeune général de l'armée d'Italie tout à la fois à Scipion et à Tancredè, alliant, disait-elle, les vertus simples de l'un aux faits brillants de l'autre.

Après dîner, l'Empereur ayant fait venir Racine, son favori, il nous a lu les plus beaux morceaux d'*Iphigénie*, de *Mithridate* et de *Bajazet*. « Bien que Racine ait accompli des chefs-d'œuvre en eux-mêmes, a-t-il dit en finissant, il y a répandu néanmoins une perpétuelle fadeur, un éternel amour, et son ton doucereux, son fastidieux entourage; mais ce n'était pas précisément sa faute, ajoutait-il, c'était le vice et les mœurs du temps. L'amour alors, et plus tard encore, était toute l'affaire de la vie de chacun. C'est toujours le lot des sociétés oisives, observait-il. Pour nous, nous en avons été brutalement détournés par la révolution et ses grandes affaires. » Chemin faisant, il avait condamné aussi tout le fameux plan de campagne de *Mithridate* « Il pouvait être beau comme récit, disait-il, mais il n'avait point de sens comme conception. »

Les ministres anglais actuels; portraits. — Tous les ministères, autant de léproseries; honorables exceptions. — Sentiments de Napoléon pour ceux qui l'ont servi.

Samedi 16.

J'ai trouvé l'Empereur avec une espèce d'almanach politique anglais qu'il s'amusait à feuilleter. S'étant arrêté sur les membres du ministère anglais, qu'il passait en revue : « En connaissez-vous quelques-uns, m'a-t-il dit ? Quelle était, de votre temps, l'opinion commune à leur égard ? — Sire, ai-je répondu, il y a si longtemps que j'ai quitté l'An-

gleterre, que presque tous ceux qui y jouent un rôle aujourd'hui ne faisaient que commencer alors ; aucun n'était encore sur la première ligne de la scène. » Alors, nommant *lord Liverpool*, il a dit : « Lord Liverpool est, dans tout cela, à ce qu'il paraît, ce qu'il y a de plus honnête. On m'en a dit quelque bien : il semble avoir de la tenue, de la décence ; car je ne me fâche point qu'on soit mon ennemi ; on a son métier à faire, son devoir à remplir ; mais j'ai lieu de m'indigner de mesures et de formes ignobles. » A ce sujet, j'appris à l'Empereur que c'était de mon temps que le père de lord Liverpool, M. Jenkenson, devenu plus tard successivement lord Hawkesbury et lord Liverpool, avait fait sa fortune politique. C'était un très honnête homme, disait-on, ami particulier de George III, fort laborieux, et spécialement chargé des documents diplomatiques.

L'Empereur est passé ensuite à *lord S...* « C'était encore un homme assez honnête, m'a-t-on dit, mais de peu de capacité, une de ces braves gauches qui concourent bonnement au mal. — Sire, de mon temps, et sous le nom d'Addington, il a été orateur de la chambre des communes à la satisfaction générale. C'était la créature, disait-on, de M. Pitt. Ce ministre passait même pour l'avoir nommé à sa propre place, en la quittant, afin d'y rentrer plus facilement quand cela lui conviendrait. Ce qu'il y a de certain, c'est que le public fut grandement surpris de voir M. Addington successeur de M. Pitt, tant on jugeait la chose au-dessus de ses forces, et plus tard, un journal de l'opposition parlant de lui, rappelait qu'un philosophe, Locke, je crois, avait dit que les enfants n'étaient qu'une feuille de papier

blanc sur laquelle la nature n'avait point encore écrit : et à cela le journal observait plaisamment qu'en écrivant sur la feuille *du docteur*, c'était le sobriquet donné à M. Addington, il fallait convenir que cette bonne nature avait laissé de furieuses marges. — Et ce mauvais dogue, a repris l'Empereur, à la pâture duquel il semble qu'on nous ait livrés, ce *lord B* . qu'en savez-vous ? — Absolument rien, Sire, ni sur son origine, ni sur sa personne, ni sur son caractère — Eh bien, à moi, il ne m'est donné, a-t-il repris avec une espèce de chaleur, de pouvoir le juger d'ici que d'après ses actes envers moi. Or, à ce titre, je le tiens pour *le plus v . , le plus b . . . , le plus l . . . , des hommes*. La brutalité de ses déterminations, la grossièreté de ses expressions, le choix infâme de son agent, m'autorisent à le prononcer ainsi. On ne trouve pas aussi facilement un bourreau tel que celui qu'il m'a envoyé ; non, on n'a pas la main aussi heureuse ; il a fallu nécessairement le chercher, l'examiner, le juger, l'instruire, et certes, en voilà assez à mes yeux, pour prononcer la condamnation morale de quiconque peut descendre à de tels détails : par le bras qu'il dirige, on peut supposer quel doit être son cœur ! »

J'avoue que, cédant à l'impulsion de mon naturel et des bienséances, j'ai été tenté d'abord de supprimer ou d'adoucir les expressions qui précèdent ; mais un scrupule m'a arrêté. et si la grande ombre si grièvement blessée, me suis-je dit, planant en cet instant au-dessus de moi, venait à me faire entendre. « Puisque vous vous avisez de me faire parler, conservez du moins mes paroles » ; et j'ai écrit. Aussi bien, faut-il que justice se fasse. En

jouissant des honneurs et du pouvoir, on s'astreint nécessairement à répondre des charges. A l'inculpé à se justifier : s'il y réussit, tant mieux.

L'Empereur étant passé à *lord C* .., il a dit : « C'est celui-là qui gouverne tout le reste, et maîtrise jusqu'au prince même, à l'aide de ses intrigues et de son audace. Fort d'une majorité qu'il a lui-même composée, il est toujours prêt à s'escrimer au parlement, et avec la dernière impudeur contre la raison, le droit, la justice, la vérité ; nul mensonge ne lui coûte, rien ne l'arrête, tout lui est égal ; il sait que les votes sont constamment là pour tout applaudir et tout légitimer. Il a entièrement sacrifié son pays, et le ravale chaque jour en le conduisant au rebours de sa politique, de ses doctrines, de ses intérêts, il le livre tout à fait au continent. La position se fausse à chaque instant davantage. Dieu sait comment on s'en tirera.

« *Lord C* .., a-t-il continué, est regardé, en Angleterre même, m'a-t-on assuré, comme l'homme de l'immoralité. Il a débuté par une apostasie politique, qui, bien que commune dans son pays, laisse néanmoins toujours une tache indélébile. Il est entré dans la carrière sous les bannières de la cause du peuple, et il s'est fait l'homme du pouvoir et de l'arbitraire. Si on lui fait justice, il doit être exécré des Irlandais, ses compatriotes, qu'il a trahis, et des Anglais dont il a détruit les libertés au dedans et les intérêts au dehors.

« Il a eu l'impudence de produire au parlement, comme faits authentiques, ce qu'il savait très bien avoir été falsifié, ce qu'il avait peut-être fait falsifier lui-même ; et c'est pourtant sur ces actes qu'on a prononcé le détrônement de Murat. Il fait métier de

se mentir publiquement à lui-même chaque jour en plein parlement, et dans des assemblées publiques, en mettant dans ma bouche des paroles et des projets propres à m'aliéner ses compatriotes, bien qu'il sache qu'il n'en était rien; et cet acte est d'autant plus bas, qu'il me tient lui-même dans l'impuissance de répondre.

« Lord C..., élève de M. Pitt, dont il se croit peut-être l'égal, n'en est tout au plus que le singe : il n'a cessé de poursuivre les plans et les complots de son maître contre la France. Et ici, sa pertinacité, son obstination ont été peut-être ses véritables et seules qualités; mais Pitt avait de grandes vues; chez lui l'intérêt de son pays marchait avant tout; il avait du génie, il créait; et de son île, comme point d'appui, il gouvernait et faisait agir à son gré les rois du continent; C... au contraire, substituant l'intrigue à la création, les subsides au génie, s'important fort peu de son pays, n'a cessé d'employer le crédit et l'influence de ces rois du continent pour asseoir et perpétuer son pouvoir dans son île. Toutefois, et voici la marche des choses d'ici-bas, Pitt, avec tout son génie, n'a cessé d'échouer, et C..., incapable, a complètement réussi. O aveuglement de la fortune!!!...

« C. . s'est montré tout à fait l'homme du continent; maître de l'Europe, il a satisfait tout le monde et n'a oublié que son pays. Ses actes blessaient tellement l'intérêt national, ils étaient tellement au rebours des doctrines du pays, ils portaient tellement le caractère de l'inconséquence, qu'on ne comprend pas qu'une nation sage se soit laissé gouverner par un tel fou!!!

« Il prend pour base la légitimité, dont il pré-

tend faire un dogme politique, lorsqu'elle saperait dans ses fondements le trône de son propre maître; et néanmoins il reconnaît Bernadotte, en opposition au légitime Gustave IV, qui s'est immolé pour l'Angleterre. Il reconnaît l'usurpateur Ferdinand VII, au détriment de son vénérable père Charles IV.

« Il proclame avec les alliés, comme une autre base fondamentale, le rétablissement de l'ancien ordre de choses, le redressement de ce qu'ils appellent les torts, les injustices, les déprédations passés, enfin le retour de la morale publique, et il sacrifie la république de Venise, qu'il abandonne à l'Autriche; celle de Gênes, dont il accommode le Piémont; il agrandit de la Pologne la Russie, son ennemie naturelle; il dépouille le roi de Saxe en faveur de la Prusse, qui ne peut plus lui être de secours aucun; il enlève la Norvège au Danemark, qui, plus indépendant de la Russie, pourrait lui ouvrir la clef de la Baltique, pour enrichir la Suède, tombée, par la perte de la Finlande et des îles de la Baltique, tout à fait sous la suzeraineté des Russes. Enfin, en violation des premiers éléments de la politique générale, il néglige, dans sa situation toute-puissante, de ressusciter l'indépendance de la Pologne, et par là livre Constantinople, expose toute l'Europe, et prépare mille embarras à l'Angleterre.

« Je ne dirai rien du monstrueux contresens d'un ministre, le représentant de la nation libre par excellence, qui remet l'Italie sous le joug, y maintient l'Espagne; concourt de tous ses efforts à river des fers sur tout le continent. Penserait-il donc que la liberté n'est applicable qu'aux Anglais,

et que le continent n'est pas fait pour elle¹? Mais, dans ce cas même, il se trouverait en tort vis-à-vis de ses propres compatriotes, qu'il prive chaque jour de quelques-uns de leurs droits : c'est la suspension de l'*habeas corpus* à tort et à travers ; c'est l'*alien bill* en vertu duquel, le croirait-on bien, la femme d'un Anglais, si elle est étrangère, peut être chassée d'Angleterre sous le bon plaisir du ministre ; c'est l'espionnage et la délation qu'il répand à l'infini ; ce sont des agents provocateurs, création infernale, à l'aide desquels on est toujours sûr de trouver des coupables et de multiplier les victimes ; c'est une froide violence, un joug de fer qu'il fait peser sur des dépendances étrangères². Non, lord C... n'est point le ministre d'un grand peuple libre, chargé d'imprimer le respect aux nations étrangères ; c'est un visir des rois du continent, façonnant, à leur instigation, ses compatriotes à l'esclavage ; c'est le chaînon, le conducteur à l'aide duquel se déversent sur le continent les trésors de la Grande-Bretagne, et s'importent en Angle-

¹ Et vraiment, plus tard, lord C.... a eu la cynique impudence de faire précisément cette déclaration en plein Parlement et presque dans les mêmes paroles, au sujet des constitutions de Bade ou de Bavière.

² J'ai appris que l'Empereur, depuis mon départ, lisant les plaintes des îles Ioniennes, énumérant de nouveau avec indignation les actes des alliés, qui avaient tant et si longtemps professé, disait-il, la morale, la justice, l'indépendance des peuples, et ne s'en étaient pas moins gorgés à l'envi des débris du grand empire, ne s'en étaient pas moins partagé les millions d'âmes, avait terminé disant : « Et ces gens-là, hypocritement, effrontément, ont osé me déclarer, à la face du monde, avide, de mauvaise foi, tyran !!!.. »

En apprenant le sort de l'infortuné Parga, il s'écria : « Parga ! Parga ! Certes, voilà un acte seul qui suffirait pour balafrer un homme et le marquer au front à jamais. »

terre toutes les doctrines malfaisantes du dehors.

« Il semble se montrer le partisan, l'obséquieux associé de cette mystérieuse sainte-alliance, alliance universelle dont je ne saurais d'ici deviner ni le sens ni le but ; qui ne peut présenter rien d'utile, ni faire augurer rien de bon. Serait-elle dirigée contre les Turcs ? Mais ce serait alors aux Anglais à s'y opposer. Serait-ce pour maintenir en effet une paix générale ? Mais c'est une chimère dont ne sauraient être dupes des cabinets diplomatiques. Il ne saurait y avoir des alliances que par oppositions et comme contrepoids. On ne saurait être alliés entre tous ; alors, ce n'est plus rien. Je ne la comprendrais que comme alliance des rois contre les peuples ; mais alors, qu'a à faire lord C... là-dedans ? S'il en était ainsi, ne pourrait-il pas, ne devrait-il pas le payer cher un jour ?...

« J'ai eu ce lord C... en mon pouvoir, a dit l'Empereur ; il était occupé à intriguer à Châtillon, lorsque dans un de nos succès momentanés mes troupes dépassèrent le congrès, qui se trouva enveloppé. Le premier ministre anglais se trouvait sans caractère public, et demeurait en dehors du droit des gens : il le sentit, et se montrait dans la plus affreuse anxiété de se trouver ainsi entre mes mains. Je lui fis dire de se tranquilliser, qu'il était libre : je le fis pour moi, non pour lui ; car, certes, je n'en attendais rien de bon. Cependant, à quelque temps de là, sa reconnaissance se manifesta d'une manière toute particulière ; quand il me vit choisir l'île d'Elbe, il me fit proposer l'Angleterre pour asile, et employa alors son éloquence, sa subtilité pour m'y déterminer ; mais, aujourd'hui, les offres d'un C... ont le droit de m'être suspectes ; et nul

doute qu'il ne méditât déjà en cela l'horrible traitement qu'on exerce en cet instant sur ma personne !

« C'est un grand malheur pour le peuple anglais, que son ministre dirigeant ait été traiter lui-même en personne avec les souverains du continent : c'est une violation de l'esprit de sa constitution. L'orgueil anglais n'a aperçu alors que son représentant allant dicter des lois, mais il a de quoi se repentir aujourd'hui que l'événement lui prouve qu'il n'est allé stipuler, au contraire, que des embarras, de la déconsidération, des pertes.

« Il est de fait certain que lord C. . eût pu tout obtenir ; mais soit aveuglement, soit incapacité, soit perfidie, il a tout sacrifié. Assis au banquet des rois, il semble avoir rougi de dicter la paix en *marchand*, et s'est avisé de la traiter en *monsieur*. Son orgueil y a gagné ; et il est à croire que ses intérêts n'y ont pas perdu son pays seul en a souffert, et en souffrira beaucoup et longtemps.

« Et les rois du continent aussi ont à expier peut-être la faute d'avoir mis en contact personnel leurs ministres dirigeants. Ne semble-t-il pas en être résulté que tous ces premiers ministres se sont créé, contre leurs propres maîtres, une espèce de souveraineté secondaire ; qu'ils se la sont garantie réciproquement, et l'ont accompagnée, est-on autorisé à croire, de véritables subsides fournis de l'aveu même de leurs maîtres ? Voici comment l'on conçoit que la chose peut très bien s'être arrangée ; rien de plus simple ni de plus ingénieux à la fois : en fixant le budget secret dans un endroit, on fera arrêter qu'un tel, sur le continent, a été fort utile, qu'il peut l'être encore, et qu'il faut savoir le

reconnaître. Celui-ci, à son tour, aura soin de démontrer chez lui, qu'un autre, au loin, a rendu de grands services, qu'il a été même jusqu'à compromettre ses intérêts, et qu'il faut lui en tenir compte. Ce sont des arrangements de la sorte, sans doute, qui ont fait dire à un grand personnage à Vienne, dans un moment de dépit : *Un tel me coûte les yeux de la tête*. Nul doute que ces ignobles transactions, ces honteuses menées ne soient publiques un jour. Alors on connaîtra les énormes fortunes léguées ou mangées, de nouvelles lettres de Barillon les consacreront avec le temps, mais elles ne découvriront rien, ne flétriront aucun caractère, parce que les contemporains auront pris les devants. »

Après cette vigoureuse et longue sortie, dans laquelle je voyais Napoléon, pour la première fois peut-être, s'exprimer dans l'intimité avec tant de chaleur et d'amertume contre ceux dont il avait personnellement à se plaindre, il a gardé le silence quelques instants, puis il a repris : « Et ce C... a eu l'art de s'appuyer tout à fait de lord W.. (que l'Empereur trouvait en ce moment parmi les membres du ministère). W..., a-t-il dit, est devenu sa créature ! Quoi, le moderne Marlborough se traîner à la suite d'un C... ! Atteler ses victoires aux turpitudes d'un saltimbanque politique ! Cela se conçoit-il ! Comment W... ne s'indigne-t-il pas qu'on puisse en concevoir la pensée ! Son âme ne serait-elle donc pas à la hauteur de ses succès ? .. »

J'ai pu remarquer qu'en général il répugnait à l'Empereur de mentionner lord W... Il évitait d'ordinaire, lorsque l'occasion s'en présentait, de laisser connaître son jugement. Sans doute il se sentait gauche à ravalier publiquement celui sous

lequel il avait succombé. Toutefois, ici, il s'est abandonné sans mesure, et a livré sa pensée tout entière. Le sentiment de toutes les indignités dont on se plaît à l'abreuver agissait sans doute en ce moment dans toute sa force. Je ne l'avais jamais vu, lui d'ordinaire si impassible, si calme au sujet de ceux qui lui ont fait le plus de mal, s'exprimer avec autant de chaleur : ses gestes, son accent, ses traits, s'étaient élevés de l'amertume à l'imprécation ; j'en étais ému moi-même.

« On m'assure, a-t-il dit, que c'est par lui que je suis ici, et je le crois¹. C'est digne, du reste, de celui qui, au mépris d'une capitulation solennelle, a laissé périr Ney, avec lequel il s'était vu souvent sur le champ de bataille. Il est sûr que pour moi je lui ai fait passer un mauvais quart d'heure. C'est d'ordinaire un titre pour les grandes âmes ; la sienne ne l'a pas senti. Ma chute et le sort qu'on me réservait lui ménageaient une gloire bien supérieure encore à toutes ses victoires, et il ne s'en est pas douté. Ah ! qu'il doit un beau cierge au vieux Blücher : sans celui-là je ne sais pas où serait *Sa Grâce*, ainsi qu'ils l'appellent ; mais moi, bien sûrement, je ne serais pas ici. Ses troupes ont été admirables, ses dispositions, à lui, pitoyables, ou pour mieux dire, il n'en a fait aucune. Il s'était mis dans l'impossibilité d'en faire ; et, chose bizarre, c'est ce qui a fini par le sauver. S'il eût pu commencer sa retraite, il était perdu. Il est demeuré maître du champ de bataille, c'est certain ; mais l'a-t-il dû à ses combinaisons ? il a recueilli

¹ Cette idée de Napoléon s'est reproduite dans les dernières lignes qu'il a tracées, au moment de sa mort.

les fruits d'une victoire prodigieuse ; mais son génie l'avait-il préparée ?... Sa gloire est toute négative, ses fautes sont immenses. Lui, généralissime européen, chargé d'aussi grands intérêts, ayant en front un ennemi aussi prompt, aussi hardi que moi, laisser ses troupes éparses, dormir dans une capitale, se laisser surprendre. Et ce que peut la fatalité quand elle s'en mêle ! en trois jours j'ai vu trois fois les destins de la France, celui du monde, échapper à mes combinaisons.

« D'abord, sans la trahison d'un général, qui sort de nos rangs et court avertir l'ennemi, je dispersais et détruisais toutes ces bandes, sans qu'elles eussent pu se réunir en corps d'armée.

« Puis, sur ma gauche, sans les hésitations macoutumées de Ney, aux Quatre-Bras, j'anéantissais toute l'armée anglaise.

« Enfin, sur ma droite, les manœuvres inouïes de Grouchy, au lieu de me garantir une victoire certaine, ont consommé ma perte et précipité la France dans le gouffre.

« Non, a-t-il repris encore, W... n'a qu'un talent spécial : Berthier avait bien le sien ! Il y excelle peut-être ; mais il n'a point de création ; la fortune a plus fait pour lui qu'il n'a fait pour elle. Quelle différence avec ce Marlborough, désormais son émule et son parallèle. Marlborough, tout en gagnant des batailles, maniait les cabinets et subjuguait les hommes ; pour W..., il n'a su que se mettre à la suite des vues et des plans de C... Aussi M^{me} de Stael avait-elle dit de lui, que, hors de ses batailles, il n'avait pas deux idées. Les salons de Paris, d'un goût si fin, si délicat, si juste, ont prononcé tout d'abord qu'elle avait raison, et le pléni-

potentiaire français à Vienne l'a consacré. Ses victoires, leur résultat, leur influence hausseront encore dans l'histoire; mais son nom baissera, même de son vivant. , etc., etc. »

Puis, revenant aux ministères en général, aux ministères collectifs surtout, à toutes les intrigues, à toutes les grandes et petites passions qui agitent ceux qui les composent, l'Empereur a dit : « Mon cher, c'est qu'après tout, ce sont autant de *léproseries* ; nul n'y échappe à la contagion. On peut y aspirer vertueux, qu'on n'en sort jamais sans y avoir laissé sa pureté. Je n'en excepterais que deux peut-être, le mien et celui des États-Unis d'Amérique : le mien, parce que mes ministres n'étaient que mes hommes d'affaires, et que je demeure seul responsable; celui des États-Unis, parce que les ministres n'y sont que les gens de l'opinion toujours droite, toujours surveillante, toujours sévère. » Et il a conclu par cette fin remarquable :

« Je ne crois pas qu'aucun souverain se soit jamais mieux entouré que j'avais fini par l'être. Quel cri eût pu, avec justice, s'élever à cet égard ? Et si l'on ne m'en a pas tenu compte, c'est qu'il n'est que trop souvent de mode parmi nous de fronder sans cesse. » Et il s'est mis à passer en revue sur ses doigts les différents ministres :

« Mes grands dignitaires, disait-il, *Cambacérès* et *Lebrun*, deux personnes très distinguées et tout à fait bienveillantes.

« *Bassano* et *Caulaincourt*, deux hommes de cœur et de droiture; *Molé*, ce beau nom de la magistrature, caractère appelé probablement à jouer un rôle dans les ministères futurs *Montalivet*, si honnête homme; *Decrès*, d'une administra-

tion si pure et si rigoureuse ; *Gaudin*, d'un travail si simple et si sûr ; *Mollen*, de tant de perspicacité et de promptitude ; et tous mes conseillers d'Etat, si sages, si bons travailleurs ! Tous ces noms demeurent inséparables du mien. Quel pays, quelle époque présenta jamais un ensemble mieux composé, plus moral ! Heureuse la nation qui possède de tels instruments et sait les mettre à profit !... Bien que je ne fusse pas louangeur de mon naturel, et que mon approbation fût en général purement négative, je n'en étais pas moins éclairé sur ceux qui servaient bien, et qui ont des titres à ma reconnaissance. Le nombre en est immense, et les plus modestes ne sont pas les moins méritants. Aussi ne m'arriverait-il pas d'essayer de les nommer, tant sera senti et pourrait sembler ingrat de ma part le tort de se voir oubliés !... etc. »

Retour sur les généraux de l'armée d'Italie. — Le père d'un de ses aides de camp — Ordures de Paris. — Roman abominable — Sur les joueurs. — Famille La Rochefoucault, etc.

Dimanche 17.

L'Empereur était souffrant et n'avait vu personne de tout le jour ; le soir, il m'a fait appeler. Je me montrais fort inquiet sur sa santé ; mais il m'a dit être plus mal disposé d'esprit que souffrant de corps, et il s'est mis à causer, parcourant un grand nombre d'objets qui l'ont remis.

Il s'est trouvé passer en revue de nouveau les généraux de l'armée d'Italie ; il est revenu sur leur caractère, a cité des anecdotes qui les concernent ; a parlé de l'avidité de l'un, de la forfanterie d'un autre, des sottises d'un troisième, des déprédations

de plusieurs, des bonnes qualités d'autres, et des grands et vrais services qu'en général ils ont tous rendus. Il s'est arrêté sur un de ceux qu'il y avait le plus aimés ; sur sa défection, l'Empereur disait en avoir eu le cœur navré, et terminait en remarquant que pour ce qu'il connaissait de lui, il devait être parfois bien malheureux. « Jamais, observait-il, défection n'avait été plus avouée, ni plus funeste ; elle se trouve consignée dans le *Moniteur*, et de sa propre main ; elle a été la cause immédiate de nos malheurs, le tombeau de notre puissance, le nuage de notre gloire, etc... Et pourtant, disait-il avec une espèce de ressouvenir d'affection, je le répète parce que je le pense, ses sentiments vaudront mieux que sa réputation ; son cœur l'emporte sur sa conduite ; et lui-même, a continué l'Empereur, ne semble-t-il pas penser ainsi : les papiers nous disent qu'en sollicitant vainement pour Lavalette, il répond avec effusion aux difficultés du monarque en lui disant : *Mais, Sire, moi je vous ai donné plus que la vie !* D'autres nous ont livré aussi, disait l'Empereur, et d'une manière autrement vilaine encore ; mais leur acte du moins n'est pas consacré par des pièces officielles comme celui-ci. »

De là, l'Empereur, revenant en arrière, disait l'avoir élevé comme un père eût pu le faire de son fils. Il n'avait pu entrer dans le corps royal de l'artillerie, et avait dû s'attacher à un régiment provincial. « Neveu, disait l'Empereur, d'un de mes camarades à Brienne et au régiment de La Fère, qui me le recommanda en partant pour l'émigration ; cette circonstance m'avait mis dans le cas de lui servir d'oncle et de père, ce que j'avais réelle-

ment accompli ; j'y pris un véritable intérêt, et j'avais de bonne heure fait sa fortune. Son père était chevalier de Saint-Louis, propriétaire de forges en Bourgogne, et jouissait d'une fortune considérable »

Napoléon racontait qu'en 1795, revenant de l'armée de Nice à Paris, le château du père se trouvait près de sa route ; il s'y arrêta et y fut magnifiquement traité, commençant déjà à avoir une certaine réputation « Ce père, du propre dire du fils, disait Napoléon, était un véritable avare ; mais il avait à cœur de bien traiter son hôte, qui venait d'avoir tant de bontés pour son fils, et il le fit à la façon fastueuse des avares . il voulait qu'on jetât tout par les fenêtres ; on était au temps des chaleurs, et il ordonna dans toutes les chambres des feux à étouffer. Ce trait, terminait Napoléon, eût été recueilli par Molière, etc., etc. »

Plus tard, l'Empereur, parlant des mœurs de Paris et de l'ensemble de son immense population, énumérait toutes les abominations inévitables, disait-il, d'une grande capitale, où la perversité naturelle et la somme de tous les vices se trouvaient aiguillonnées à chaque instant par le besoin, la passion, l'esprit et toutes les facilités du mélange et de la confusion ; et il répétait souvent que toutes les capitales étaient autant de Babylones. Il a cité quelques détails du plus sale et du plus hideux libertinage . il a dit qu'étant Empereur il s'était fait représenter et avait parcouru le livre le plus abominable qu'ait enfanté l'imagination la plus dépravée : c'était un roman qui, au temps de la Convention même, avait révolté, disait-il, la morale publique, au point de faire enfermer son auteur,

qui l'était demeuré toujours depuis, et qu'il a dit croire vivre encore. Son nom m'est échappé. C'est la première fois que j'entendais citer cette production.

L'Empereur avait essayé, autant que les circonstances le lui avaient permis, de réprimer quelques-unes de ces ordures, disait-il ; mais il ne s'était pas senti le courage de descendre aux détails de quelques autres. Il avait, par exemple, interdit le jeu masqué, et avait voulu même défendre toutes les maisons de jeu ; mais, quand il avait voulu faire traiter la chose à fond devant lui, il s'était trouvé que c'était une très grande question. Et comme je lui racontais à ce sujet que la police nous avait interdit de jouer entre nous, dans une des premières maisons du faubourg Saint-Germain, il ne concevait pas, disait-il, une telle vexation : elle s'était pourtant exercée en son nom, de la part de Fouché, l'assurais-je. « Cela pouvait-être, répliquait-il, mais je ne l'ignorais pas moins ; et croyez qu'il en était ainsi de tous les détails de la police haute, moyenne et basse. » Il m'a alors questionné sur le jeu dont je venais de lui parler, sa nature, son étendue, etc.

Et comme je disais toujours *nous*, il m'a interrompu en disant : « Mais, est-ce que vous étiez spécialement de cette partie ? Auriez-vous été joueur ? — Hélas ! oui, Sire, très malheureusement ; à la vérité, par quintes et à de longs intervalles ; mais toutes les fois que l'accès me reprenait, c'était alors jusqu'à indigestion. — Que je suis content de ne l'avoir pas su dans le temps ; vous eussiez été perdu dans mon esprit ; vous n'eussiez jamais rien fait. Cela me prouve que nous nous connaissions en effet bien peu, et que vous ne

causiez encore d'ombrage à personne ; car il n'eût pas manqué d'âmes charitables autour de moi pour m'en instruire. On connaissait toute ma prévention contre les joueurs ; ils étaient aussitôt perdus dans ma confiance. Je n'avais pas le loisir de vérifier si j'avais tort ou raison ; mais je ne comptais plus sur eux. »

Le faubourg Saint-Germain a conduit à passer en revue les premiers noms de la capitale. L'Empereur s'est arrêté sur celui de La Rochefoucault et sur divers membres de sa famille ; sur la dame d'honneur de l'impératrice Joséphine ; son mari, qu'il avait fait ambassadeur à Vienne et en Hollande ; son frère, le législateur ; leur père, M. de Liancourt, qu'il estimait et considérait ; enfin, sur la fille, qu'il avait fait épouser au prince Aldobrandini, frère du prince Borghèse. Il a répété qu'il avait eu un moment la pensée de la donner pour femme à Ferdinand VII. De là il a nommé un autre M. de La Rochefoucault, mort en prison au commencement de son règne, me demandant ce qu'il était à ceux-là. Je n'ai pu le lui dire, je ne connaissais ni la personne ni la circonstance que mentionnait l'Empereur.

« C'était l'auteur, m'a-t-il dit, d'une conspiration de plus contre ma personne, dont je ne vous ai point parlé encore : elle ne me revient à l'esprit qu'en cet instant.

« Ce M. de La Rochefoucault organisait à Paris, dans l'intérêt du roi, encore alors à Mitlau, une conspiration dont le premier coup devait être la mort du chef du gouvernement. Ce M. de La Rochefoucault a fini en prison, après quatre ou cinq ans de détention. Quelqu'un ayant procuré les fils

de cette affaire, un affidé de la police entra dans la conspiration pour en devenir un des agents les plus actifs. Celui-ci fut prendre ses lettres de créance dans un château en Lorraine, auprès d'un vieux gentilhomme qui avait tenu un rang distingué dans l'armée de Condé, et devait son retour à l'amnistie du premier consul. C'était lui qui était chargé d'accréditer et de procurer les moyens de parvenir jusqu'à Louis XVIII, à Mittau. Ce bon et brave gentilhomme, il faut lui rendre justice, disait l'Empereur, ne s'y prêta qu'avec beaucoup de peine et une extrême répugnance, il était désormais bien tard, observait-il, pour revenir à de pareilles entreprises. . la France commençait à goûter du repos... Et il protestait surtout de son éloignement absolu à voir courir le moindre danger au premier consul, devenu désormais pour lui, disait-il, un homme extraordinaire et sacré, etc. Après avoir vu plusieurs fois Louis XVIII à Mittau, l'agent revint connaissant tout ; on arrêta M. de La Rochefoucault et sa bande ; et s'ils savaient à qui ils le durent !... etc. »

Poniatowski, le vrai roi de Pologne. — Traits caractéristiques sur Napoléon. Dires épars ; notes perdues.

Lundi 18, mardi 19.

Nous parlions de la Pologne ébranlée à la voix de l'Empereur ; des rois auxquels nous l'avions crue destinée : chacun nommait le sien. L'Empereur, qui avait gardé le silence, l'a interrompu en disant : « Le vrai roi de Pologne, c'était Poniatowski : il en réunissait tous les titres, et il en avait tous les talents. » Et il s'est tu.

Dans un autre moment l'Empereur riait de l'importance qu'on avait mise à effacer ses emblèmes ou son chiffre sur les monuments qu'il avait créés. « On a pu, disait-il, avoir eu la petitesse de les enlever aux regards du vulgaire ; mais on ne saurait les effacer des pages de l'histoire ni du sentiment des connaisseurs et des artistes. J'ai agi différemment, ajoutait-il, j'ai respecté tous les vestiges royaux que j'ai trouvés encore ; j'ai même fait rétablir des fleurs de lis ou autres emblèmes, quand l'ordre chronologique le réclamait, etc. »

A cela quelqu'un s'est permis de dire que le prince Lucien avait montré précisément les mêmes sentiments. Logé au Palais-Royal, où l'Empereur l'avait placé à son arrivée en 1815, et frappé, en montant le bel escalier, du groupe de fleurs de lis qui tapissent la muraille, il dit à l'officier de l'Empereur en service auprès de lui : « Nous ôterons bientôt tout cela, n'est-ce pas ? — Pourquoi, monseigneur ? — Mais, parce que ce sont les insignes de l'ennemi. — Eh bien ! monseigneur, pourquoi ne demeureraient-elles pas nos trophées ? — Et vous avez bien raison, répliqua-t-il vivement ; car ce sont aussi mes principes et ma manière de voir. »

Aujourd'hui j'ai eu peu à recueillir de l'Empereur, et malheureusement bientôt je n'aurai plus à l'entendre. Je vais remplir ce vide et celui du jour suivant, en insérant ici bien des objets que je trouve indiqués par des notes éparses sur la couverture même de mon journal ; car d'habitude j'y inscrivais de la sorte ce que je m'apercevais avoir oublié de mettre en son lieu, comme aussi d'anciens souvenirs quand ils me revenaient, ou bien encore des points délicats que la prudence et la circons-

pection commandaient à notre état de captivité ; enfin, on trouvera ici même des choses apprises plus tard ; mais de sources incontestables.

Beaucoup de ces articles n'ont point de liaison entre eux ; toutefois ils concourent tous au but constant de ce recueil, soit qu'ils démentent les couleurs mensongères sous lesquelles, dans le temps, on nous peignait Napoléon, soit qu'ils fassent ressortir, au contraire, les véritables nuances de son caractère. Puisse la lecture du *Mémorial* porter ceux qui l'ont approché à consacrer de leur côté ce qu'ils en savent ou ce qu'ils en ont entendu de lui-même

— Il n'était jadis bruit que de la grande brutalité et de l'extrême violence de l'Empereur envers son entourage : or il est reconnu à présent que tout ce qui le servait, dans son plus petit intérieur, l'adorait précisément à cause de sa bonté et de l'excellence de son cœur. Quant à son atmosphère extérieure, je tiens, depuis mon retour en Europe, de quelqu'un du plus haut rang, dont le nom seul suffirait pour commander la croyance, par la considération dont il jouit, et que ses fonctions attachaient constamment à la personne de l'Empereur, soit dans ses expéditions de guerre, soit dans le séjour de ses palais, qu'il ne l'a jamais vu qu'une seule fois s'emporter au point de frapper, et c'était un de ses palefreniers, qui, lors de la retraite de Saint-Jean-d'Acre, se refusait à donner son cheval pour le transport des malades, lorsque lui, général en chef, avait livré le sien, et forcé tout son état-major à en faire autant. Et encore, me disait-on, il était aisé d'apercevoir dans cet acte bien plus de politique que d'impulsion naturelle ; la chose se

passant devant des soldats découragés, auxquels il fallait prouver le vif intérêt qu'on leur portait.

— Il était passé en habitude de répéter que Napoléon était le plus désobligeant à sa cour, ainsi que pour ceux de son service ; qu'il n'avait jamais rien de gracieux ou d'aimable à dire à personne. Or, voici ce que, entre autres choses, j'ai moi-même entendu : L'Empereur, à son arrivée de la désastreuse campagne de Leipsick, reçut à une heure inusitée les officiers de sa maison : il se présenta à nous avec un air de tristesse. Arrivé à M. de Beauveau, qui était à côté de moi, et dont le fils, encore enfant, était parti pour cette campagne, dans les gardes d'honneur ou autrement, Napoléon lui dit : « Votre fils s'est conduit à merveille ; il a fait honneur à son nom ; il est blessé, mais ce n'est rien. Toutefois il pourra se vanter avec orgueil d'avoir vu couler son sang de bonne heure pour la patrie. »

A la même époque, à un de ses levers, après avoir donné quelques ordres à mon voisin le général Gérard, dont la réputation commençait à attirer tout à fait l'attention, il termina par quelques phrases évidemment bienveillantes, mais au fait assez obscures ; et après avoir fait quelques pas pour continuer sa tournée, il revint tout à coup au général Gérard, ayant lu apparemment sur sa figure qu'il ne l'avait pas compris, prononçant distinctement cette fois : « Je disais que si j'avais bon nombre de gens comme vous, je croirais nos pertes réparées, et me considérerais comme au-dessus de mes affaires. »

— C'est à la même époque que j'ai vu quel pouvait être l'ascendant moral de l'Empereur sur cer-

tains esprits, et l'espèce de culte qu'on pouvait lui porter. Un général dont je ne sais pas le nom, grièvement blessé à la jambe, s'était traîné au lever de l'Empereur, qui, vers ce temps, en avait étendu de beaucoup la faveur. Apparemment qu'on avait instruit Napoléon que l'amputation était absolument indispensable, et que ce malheureux officier s'y refusait tout à fait, car arrivé à lui, il dit : « Comment pouvez-vous vous refuser à une opération qui doit vous conserver la vie ? Ce ne saurait être la crainte qui vous arrête ; vous vous êtes exposé si souvent dans les batailles ! Serait-ce le mépris de la vie ? Mais comment votre cœur ne vous dit-il pas qu'avec une jambe de moins on peut encore être utile à la patrie, rendre de grands services à son pays ? » L'officier gardait le silence ; sa figure, sa contenance étaient calmes, douces, mais négatives ; et l'Empereur, attristé, avait déjà passé plusieurs personnes, quand l'officier, semblant avoir recueilli ses forces et pris une résolution soudaine, s'avança vers l'Empereur et lui dit. « Sire, si Votre Majesté m'en donne l'ordre, j'y vais en sortant d'ici. » A quoi l'Empereur répliqua. « Mon cher, mon autorité ne s'étend pas jusque-là ; c'est la persuasion dont j'aurais souhaité vous pénétrer ; mais de commandement, le ciel m'en préserve ! » Et je crois me rappeler que le bruit fut alors que le malheureux officier en sortant avait été se soumettre à l'opération fatale.

— Au retour de l'île d'Elbe, l'Empereur étant entré le soir fort tard aux Tuileries, son premier lever, le lendemain, fut, comme on suppose, des plus nombreux. Quand la porte s'ouvrit, à son apparition devant nous, il me serait difficile de

rendre le vague de mes idées et la nature de mes sensations. Il apparaissait là comme de coutume, comme s'il n'y avait pas eu d'intervalle; il me semblait le même que si je l'avais vu la veille: la même figure, le même costume, la même attitude, les mêmes manières. Je me sentais vivement remué, et je crois que chacun partageait les mêmes sensations. Toutefois, à sa vue, le sentiment l'emportant sur le respect, on se précipita vers lui; lui-même se montrait visiblement ému, et il embrassa plusieurs des plus distingués. Puis commença, comme de coutume, sa tournée ordinaire; sa voix était douce, sa figure satisfaite, ses manières affectueuses; il parlait successivement avec bienveillance à chacun. « Ah! monsieur le major-général de l'armée blanche, » dit-il à deux pas de moi à quelqu'un avec un mélange visible de plaisanterie et d'affection. Plusieurs des assistants n'étaient pas sans quelque embarras par les divers grands événements qui s'étaient passés; pour Napoléon, il semblait n'en vouloir connaître aucun: il n'oubliait pas qu'il avait dégagé chacun à Fontainebleau.

Les traits suivants prouvent la justesse de son raisonnement et le sang-froid de ses actes; ils démontrent surtout que, bien qu'au sommet du pouvoir, sa modération et son équité ne fléchissaient point devant ce qui lui était le plus directement personnel, et sur le sujet le plus délicat et le plus sensible.

— Lorsque compromis dans l'affaire de Georges et Pichegru, Morcau se trouva arrêté, un des aides de camp du premier consul, qui l'avait été aussi peut-être de Moreau, ou du moins avait servi sous

ses ordres, n'hésita pas à l'aller visiter avec un intérêt marqué. « Cela peut être bien, dit Napoléon en l'apprenant ; je ne saurais précisément blâmer un tel acte ; mais je dois chercher un autre aide de camp. Ce poste est tout de confiance et d'un entier dévouement ; il ne saurait admettre de partage dans une affaire aussi personnelle que celle-ci. » Et il donna un régiment à cet aide de camp, le colonel Lacuée, officier très distingué, et qui périt à quelque temps de là, à la tête de ce régiment, dans les affaires qui précédèrent la capitulation d'Ulm.

— A peu près à la même époque, et pour la même affaire, un préfet, aussi remarquable par ses talents administratifs que par la noblesse de son caractère, celui de Liège (le baron Desmousseau), fut mandé subitement à Paris ; il y accourut l'esprit plein des preuves de satisfaction qu'il pouvait recevoir, parce qu'il les méritait ; mais il se trouva invité par le grand-juge à vouloir bien passer chez lui avant de se présenter chez le premier consul ; et là il se vit inopinément interrogé, *ex officio*, sur une lettre qu'on lui présentait. Il ne put d'abord en nier la signature, tant elle se trouvait bien imitée ; mais il se récria aussitôt sur les sentiments qu'elle renfermait : c'était le plaidoyer de Moreau et des imprécations contre le consul ; machination atroce, qu'un haut fonctionnaire, ennemi du préfet, avait fait fabriquer dans l'intention de le perdre. Le préfet ayant prouvé que cet acte lui était étranger, il parut à la grande audience du premier consul, qui affecta de lui témoigner une considération toute particulière, et lui dit en le quittant : « Retournez à vos fonctions que vous remplissez si bien. Vous

emportez toute mon estime : ce témoignage public doit vous consoler du désagrément que vous ont bassement suscité la calomnie et le mensonge, etc. »

Voici qui fait voir que Napoléon n'était pas disposé à sévir trop promptement contre une certaine indépendance même déraisonnable

Je tiens de M. de Montalivet, alors ministre de l'intérieur, que, demeuré seul avec l'Empereur après un conseil des ministres, il lui dit : « Sire, ce n'est pas sans un grand embarras que j'ose entretenir Votre Majesté d'une circonstance vraiment ridicule ; mais un préfet, jeune auditeur, s'obstine ouvertement à me refuser un titre que l'usage a consacré pour tous vos ministres. Des subalternes de mes bureaux s'étant aperçus qu'il ne me donnait jamais le *monseigneur*, et croyant y voir de l'affectation, ont eu la gaucherie de le lui réclamer en mon nom, à quoi il a répondu péremptoirement qu'il n'en ferait rien. Je suis tout honteux qu'on ait élevé cette difficulté ; mais pourtant la chose en est venue à un point qui ne permet pas de reculer. » Une telle obstination parut d'abord incroyable à l'Empereur ; il ne revenait pas, disait-il, d'une pareille folie dans le jeune préfet. Cependant, après quelques instants de méditation, il répondit à M. de Montalivet en riant : « Mais c'est qu'après tout une telle obligation n'est pas dans le Code, et ce jeune homme est peut-être un bon fruit qui n'est pas mûr. Toutefois, un tel scandale ne doit pas se prolonger, et il faut en finir : faites-moi venir son père ; je suis sûr que le jeune homme ne résistera pas à un ordre de sa part.

Tournure remarquable de la plus délicate morale.

— Le 20 mars au soir, l'Empereur, à peine

entré dans ses appartements aux Tuileries, le capitaine de dragons G. D... se présente à lui : il était porteur de la capitulation de Vincennes, qui venait d'être obtenue par une rare audace et par une grande adresse. Napoléon sourit d'abord aux détails qu'il se fait raconter ; puis, frappé du ton d'exaltation et des expressions enflammées du narrateur, se rappelant tout à coup le gouverneur Puyvert, à qui Vincennes a déjà été funeste, il s'écrie brusquement : « Mais, monsieur, vous ne me parlez pas du gouverneur ; qu'en a-t-on fait ? — Sire, reprend l'officier avec plus de calme, on lui a délivré un passeport, on l'a fait escorter, il est hors de Paris. » Napoléon, faisant alors deux pas, saisit la main de l'officier avec une expression qui trahit toute l'anxiété qu'il venait d'éprouver : « Je suis content, monsieur, lui dit-il avec chaleur, c'est bien, très bien, parfaitement bien ! »

— Je trouve en note perdue, que l'Empereur disait que la plus belle lettre militaire qu'il eût jamais lue, était, sous son consulat, celle d'un soldat du Midi, nommé Léon. Un si haut témoignage suppose quelque chose de remarquable : aussi, je transcris ici cette note, sans trop savoir ce qu'elle signifie ; mais seulement dans l'espoir de mettre quelque personne, peut-être, sur la voie de reproduire cette pièce, dans le cas où elle ne serait pas déjà consignée.

— On trouve que Napoléon a donné soixante batailles, César n'en avait livré que cinquante.

— On se demandait un jour, devant Napoléon, comment il arrivait que des malheurs encore incertains frappaient parfois beaucoup plus que les malheurs déjà arrivés. « C'est, répartit-il, que,

dans l'imagination comme dans le calcul, la force de l'inconnu est *incommensurable*. »

— « Allez, monsieur, courez, disait d'ordinaire l'Empereur, après avoir donné une mission importante ou tracé la marche d'un grand travail, et n'oubliez pas que le monde a été fait en six jours. »

Dans une occasion de ce genre, il terminait vis-à-vis de quelqu'un, disant « Demandez-moi tout ce que vous voudrez, hormis *du temps* ; c'est la seule chose hors de mon pouvoir. »

Une autre fois, ayant donné un travail fort pressé, qu'il attendait dans la journée même, on ne le lui apporta que le lendemain très tard ; l'Empereur s'en montrait mécontent ; et comme la personne, pour se justifier, l'assurait qu'elle avait travaillé tout le jour : « Mais, monsieur, n'aviez-vous pas encore toute la nuit ? » lui repartit Napoléon.

— L'Empereur s'occupant soigneusement de la commodité et des embellissements des marchés de la capitale, avait coutume de dire : « *La halle est le Louvre du peuple*. »

— L'égalité des droits, c'est-à-dire cette même faculté pour chacun d'aspirer, de prétendre et d'obtenir, était un des grands traits du caractère de Napoléon, inné en lui, tout à fait dans sa propre nature. « Je n'ai pas toujours régné, disait-il ; avant d'avoir été souverain, je me souviens d'avoir été sujet, et je n'ai pas oublié tout ce que ce sentiment de l'égalité a de fort sur l'imagination, et de vif dans le cœur. » Il en disait de même de la liberté.

Donnant un jour un projet à rédiger à un de ses conseillers d'État, il lui disait : « Surtout n'y gênez pas la liberté, et bien moins encore l'égalité ; car,

pour la liberté, à toute rigueur, serait-il possible de la froisser, les circonstances le veulent, et nous excuseront ; mais pour l'égalité, à aucun prix. Dieu m'en garde ! Elle est la passion du siècle, et je suis, je veux demeurer l'enfant du siècle ! »

— Le mérite était *un* à ses yeux, et récompensé de même, aussi voyait-on les mêmes titros, les mêmes décorations atteindre également l'ecclésiastique, le militaire, l'artiste, le savant, l'homme de lettres ; et il est vrai de dire que jamais nulle part, chez aucun peuple, à aucune époque, le mérite ne fut plus honoré, ni le talent plus magnifiquement récompensé. Ses intentions là-dessus étaient sans bornes. J'ai déjà rapporté qu'il dit un jour : « Si *Corneille* vivait, je le ferais prince »

— L'Empereur disait un jour à Sainte-Hélène : « Je crois que la nature m'avait calculé pour les grands revers ; ils m'ont trouvé une âme de marbre, la foudre n'a pu mordre dessus, elle a dû glisser. »

— Une autre fois, à l'occasion d'une nouvelle vexation, il échappa à l'un de ceux qui étaient auprès de Napoléon, de s'écrier : « Ah ! Sire, voilà bien de quoi vous faire haïr les Anglais encore davantage. » Sur quoi Napoléon, haussant les épaules, lui répondit moitié gaieté, moitié commiseration : « Homme à préjugés, esprit commun et vulgaire, demandez-moi plutôt, et tout au plus si je hairais davantage tel ou tel Anglais. Mais, puisque nous y sommes, sachez qu'un homme, véritablement homme, ne hait point ; sa colère et sa mauvaise humeur ne vont point au delà de la minute ; le coup électrique... L'homme fait pour les affaires et l'autorité ne voit point les personnes ; il

ne voit que les choses, leur poids et leur conséquence.

— Dans une certaine circonstance, il disait qu'il ne doutait nullement que sa mémoire ne gagnât beaucoup à mesure qu'elle avancerait dans la postérité; les historiens se croiraient obligés de le venger de tant d'injustices contemporaines. Les excès entraînent toujours leurs réactions; d'ailleurs, à une grande distance, on le verrait sous un jour plus favorable, il paraîtrait débarrassé de mille encombrements: on le jugerait dans les grandes vues, et non dans les petits détails; on planerait sur les grandes harmonies; les irrégularités locales demeureraient inaperçues: surtout on ne l'opposerait plus à lui-même, mais à ce qu'on aurait alors sous la main, etc., et il concluait que dès aujourd'hui, comme dans ces temps-là, il pourrait se présenter avec fierté devant le tribunal le plus sévère et lui soumettre tous ses actes privés, il s'y montrerait vierge de tout crime.

— L'Empereur me disait un jour qu'il concevait dans sa tête, et se proposait d'entreprendre son *Histoire diplomatique*, ou l'ensemble de ses négociations, à partir de Campo-Formio jusqu'à son abdication. S'il a accompli sa pensée, quel trésor historique!

— L'Empereur parlant d'éloquence militaire, disait: « Quand, au fort de la bataille, parcourant la ligne, je m'écriais: *Soldats, déployez vos drapeaux, le moment est venu*, il eût fallu voir nos Français; ils trépignaient de joie; je les voyais se centupler; rien alors ne me semblait impossible. »

On connaît une foule d'allocutions militaires de Napoléon. En voici une que je tiens de celui-là

même qui l'a recueillie sur le terrain. Passant en revue le second régiment de chasseurs à cheval, à Lobenstein, deux jours avant la bataille d'Iéna, il demande au colonel : » Combien d'hommes présents ? — Cinq cents, répond le colonel ; mais parmi eux beaucoup de jeunes gens — Qu'importe, lui dit l'Empereur d'un air qui marquait sa surprise d'une pareille observation, ne sont-ils pas tous Français !... » Puis, se tournant vers le régiment, il ajouta : « Jeunes gens, il ne faut pas craindre la mort ; quand on ne la craint pas, on la fait rentrer dans les rangs ennemis » Et le mouvement de son bras exprimait vivement l'action dont il parlait. A ces mots, on entendit comme un frémissement d'armes et de chevaux, et un soudain murmure d'enthousiasme, précurseur de la victoire mémorable qui, quarante-huit heures après, renversa la colonne de Rosbach.

— A la bataille de Lutzen, la plus grande partie de l'armée se trouvait composée de conscrits qui n'avaient jamais combattu. On raconte que l'Empereur, au plus fort de l'action, parcourait en arrière le troisième rang de l'infanterie, le soutenant parfois de son cheval en travers, en criant à ces jeunes soldats : « Ce n'est rien, mes enfants ; tenez ferme ; la patrie vous regarde, sachez mourir pour elle. »

— Napoléon avait une estime toute particulière pour la nation allemande. « J'ai pu lui imposer bien des millions, disait-il, c'était nécessaire ; mais je me serais bien donné de garde de l'insulter par du mépris. Je l'estimais. Que les Allemands me haïssent, cela est assez simple : on me força dix ans de me battre sur leurs cadavres ; ils n'ont pu con-

naître mes vraies dispositions, me tenir compte de mes arrière-pensées ; et elles étaient grandes pour eux. »

— L'Empereur disait un jour, en parlant d'une de ses déterminations. « Je n'en voulais rien faire, je me laissai toucher, je cédai ; j'eus tort : le cœur d'un homme d'État doit être dans sa tête. »

— L'Empereur faisait remarquer que nos facultés physiques s'aiguisent par nos périls ou nos besoins « Ainsi, disait-il, le Bédouin du désert a la vue perçante du lynx ; et le sauvage des forêts a l'odorat des bêtes. »

— On citait quelqu'un qui, distingué par ses conceptions et ses faits, laissait pourtant paraître parfois des lacunes choquantes dans ses manières et ses expressions. L'Empereur expliquait cette désharmonie en disant : « Vous verrez qu'il pêche par *l'éducation de la peau* ; ses langes auront été trop communs, trop sales. »

— L'Empereur, parlant du danger qu'il avait couru aux Cinq-Cents lors de Brumaire, l'attribuait militairement au seul local de l'Orangerie, où il avait été obligé d'entrer par une des extrémités, pour en parcourir la longueur. « Le malheur fut, disait-il, que je ne pus me présenter de front ; je fus contraint de prêter le flanc. »

— On parlait de quelqu'un qui semblait croire pouvoir en imposer par un ton et des expressions approchant parfois de la menace. « C'est ridicule aujourd'hui, disait l'Empereur ; personne n'a peur à présent ; un enfant n'a plus peur : et voilà le petit Emmanuel, montrant mon fils, prêt à tirer un coup de pistolet, j'en suis sûr, avec quiconque pourrait

le désirer. » Ces paroles de Napoléon influeront peut-être sur le reste de sa vie.

— Napoléon, au retour de la campagne de Russie, se montrait si frappé de la force d'âme qu'il disait avoir été déployée par Ney, qu'il le nomma prince de la Moscowa, et qu'il répéta alors à plusieurs reprises : « J'ai deux cents millions dans mes caves ; je les donnerais pour Ney. »

— L'Empereur, appuyant sur l'infailibilité, en dernière analyse, du triomphe des idées modernes, disait : « Comment ne l'emporteraient-elles pas ? Observez bien le train des choses : même en opprimant, aujourd'hui on se pervertit selon eux ! Car voyez le style, les concessions, l'allure forcée des oppresseurs. »

— Dans une certaine circonstance où on appuyait sur ce qu'il n'aimait pas à se faire valoir : « C'est, répondit l'Empereur, que la moralité, la bonté, chez moi, ne sont point dans ma bouche, elles se trouvent dans mes nerfs. Ma main de fer n'était pas au bout de mon bras ; elle tenait immédiatement à ma tête : la nature ne me l'a pas donnée, le calcul seul la faisait mouvoir. »

— Napoléon, dans un moment de dépit contre la malveillance et les murmures de Paris, demandait, après tout ce qu'il avait accompli, ce qu'on attendait donc de lui ! « Sire, se permit-on de lui répondre, on voudrait que Votre Majesté arrêtât son cheval. — Arrêter mon cheval ! c'est bientôt dit... Il est vrai que j'ai les bras assez forts pour arrêter, d'un coup de bride, tous les chevaux du continent ; mais je n'ai pas de brides pour arrêter les voiles anglaises, et c'est là que gît tout le mal ; comment n'a-t-on pas l'esprit de le sentir ? »

— Reprochant un jour à quelqu'un de ne pas se corriger des vices qu'il convenait connaître. « Monsieur, lui disait-il, quand on connaît son mal moral, il faut savoir soigner son âme comme on soigne son bras ou sa jambe. »

— L'Empereur, parlant de la noblesse qu'il avait créée, se récriait sur ce qu'on l'eût si peu compris : c'était pourtant, disait-il, une de ses plus grandes idées, des plus complètes, des plus heureuses. Il avait pour but trois objets de la première importance, et tous les trois auraient été atteints ; savoir : réconcilier la France avec l'Europe, et rétablir l'harmonie avec elle, en semblant adopter ses mœurs ; réconcilier par la même voie, amalgamer entièrement la France nouvelle avec la France ancienne, enfin faire disparaître tout à fait la noblesse féodale, la seule offensante, la seule oppressive, la seule contre nature. « Par ma création, disait l'Empereur, je venais à bout de substituer des choses positives et méritoires à des préjugés antiques et détestés. Mes titres nationaux rétablissaient précisément cette égalité que la noblesse féodale avait proscrire. Tous les genres de mérite y parvenaient : aux parchemins je substituais les belles actions, et aux intérêts privés, les intérêts de la patrie. Ce n'était plus dans une obscurité imaginaire, dans la nuit des temps, qu'on eût été placer son orgueil, mais bien dans les plus belles pages de notre histoire. Enfin, je faisais disparaître la prétention choquante du sang ; idée absurde, en ce qu'il n'existe réellement qu'une seule espèce d'hommes, puisqu'on n'en a pas vu naître les uns avec des bottes aux jambes, et d'autres avec un ~~cat~~ sur le dos.

« Toute la noblesse de l'Europe, et qui la gouverne de fait, y fut prise : elle applaudit unanimement à une institution qui, dans ses idées, se présentant comme nouvelle, relevait sa prééminence ; et pourtant cette nouveauté allait la saper dans ses fondements, et l'eût infailliblement détruite. Pourquoi a-t-il fallu que l'opinion que je faisais triompher eût la gaucherie de servir précisément ses ennemis ? Mais j'ai eu ce malheur plus d'une fois. »

Sur les difficultés de l'histoire — Georges, Pichegru, Moreau, le duc d'Enghien.

Mercrédi 20.

« Il faut en convenir, me disait aujourd'hui l'Empereur, les *véritables vérités*, mon cher, sont bien difficiles à obtenir pour l'histoire. Heureusement que la plupart du temps elles sont bien plutôt un objet de curiosité que de réelle importance. Il est tant de vérités !.. Celle de Fouché, par exemple, et autres intrigants de son espèce ; celle même de beaucoup d'honnêtes gens différeront parfois beaucoup de la mienne. Cette vérité historique, tant implorée, à laquelle chacun s'empresse d'en appeler, n'est trop souvent qu'un mot : elle est impossible au moment même des événements, dans la chaleur des passions croisées ; et si, plus tard, on demeure d'accord, c'est que les intéressés, les contradicteurs ne sont plus. Mais qu'est alors cette vérité historique, la plupart du temps ? Une fable convenue, ainsi qu'on l'a dit fort ingénieusement. Dans toutes ces affaires, il est deux portions essentielles fort distinctes : les faits matériels et les intentions morales. Les faits matériels sem-

bleraient devoir être incontestables ; et pourtant, voyez s'il est deux relations qui se ressemblent : il en est qui demeurent des procès éternels. Quant aux intentions morales, le moyen de s'y retrouver, en supposant même de la bonne foi dans les narrateurs ? Et que sera-ce s'ils sont mus par la mauvaise foi, l'intérêt et la passion ? J'ai donné un ordre ; mais qui a pu lire le fond de ma pensée ; ma véritable intention ? et pourtant chacun va se saisir de cet ordre, le mesurer à son échelle, le plier à son plan, à son système individuel. Voyez les diverses couleurs que va lui donner l'intrigant dont il gêne ou peut au contraire servir l'intrigue, la torsion qu'il va lui faire subir. Il en sera de même de l'important à qui les ministres ou le souverain auront confidentiellement laissé échapper quelque chose sur le sujet ; il en sera de même des nombreux oisifs du palais, qui, n'ayant rien de mieux à faire que d'écouter aux portes, inventent faute d'avoir entendu. Et chacun sera si sûr de ce qu'il racontera ! et les rangs inférieurs qui le tiendront de ces bouches privilégiées, en seront si sûrs à leur tour ! et alors les mémoires, et les agendas, et les bons mots, et les anecdotes de salon d'aller leur train !... Mon cher, voilà pourtant l'histoire ! J'ai vu me disputer, à moi, la pensée de ma bataille, me disputer l'intention de mes ordres, et prononcer contre moi. N'est-ce pas le démenti de la créature vis-à-vis de celui qui a créé ? N'importe ; mon contradicteur, mon opposant aura ses partisans. Aussi, est-ce ce qui m'a détourné d'écrire mes mémoires particuliers, d'émettre mes sentiments individuels, d'où fussent découlées naturellement les nuances de mon caractère privé. Je ne

pouvais descendre à des confessions à la Jean-Jacques, qui eussent été attaquées par le premier venu. Aussi, j'ai pensé ne devoir dicter à vous autres ici que sur les actes publics. Je sais bien encore que ces relations même peuvent être combattues ; car quel est l'homme ici bas, quel que soit son bon droit et la force et la puissance de ce bon droit, que la partie adverse n'attaque et ne démente. Mais aux yeux du sage, de l'impartial, du réfléchi, du raisonnable, ma voix, après tout, vaudra bien celle d'un autre, et je redoute peu la décision finale. Il existe dès aujourd'hui tant de lumières, que quand les passions auront disparu, que les nuages seront passés, je m'en fie à l'éclat qui restera. Mais que d'erreurs intermédiaires ! On donnera souvent beaucoup de profondeur, de subtilité de ma part à ce qui ne fut peut-être que le plus simple du monde ; on me supposera des projets que je n'eus jamais ¹. On se demandera si je visais en effet à la monarchie universelle ou non. On raisonnera longuement pour savoir si mon autorité absolue et mes actes arbitraires dérivait de mon caractère ou de mes calculs ; s'ils étaient produits par mon inclination ou par la force des circonstances ; si mes guerres constantes vinrent de mon goût, ou si je n'y fus conduit qu'à mon corps

¹ Quelqu'un de beaucoup de lumières et de beaucoup d'esprit, qui avait été fort avant dans la confiance de l'Empereur et avait eu un grand nombre de rapports directs avec lui, me disait, après la première abdication, avec une intime conviction, que le projet de Napoléon avait été, ses conquêtes achevées, d'abandonner Paris pour aller faire de Rome la capitale du grand empire. J'avais alors si peu de connaissance de l'Empereur, que cela me donna beaucoup à penser ; mais aujourd'hui je me demande ou mon historien pouvait avoir pris cela.

défendant ; si mon immense ambition, tant reprochée, avait pour guide ou l'avidité de la domination, ou la soif de la gloire, ou le besoin de l'ordre, ou l'amour du bien-être général, car elle mérite d'être considérée sous diverses faces. On se débattrait sur les motifs qui me déterminèrent dans la catastrophe du duc d'Enghien ¹, et ainsi d'une foule d'autres événements. Souvent on alambiquera, on tordra ce qui fut tout à fait naturel et entièrement droit. Il ne m'appartenait pas à moi de traiter ici spécialement tous ces objets : ils seraient mes plaidoyers, et je le dédaigne. Si dans ce que j'ai dicté sur les matières générales, la rectitude et la sagacité des historiens y trouvent de quoi se former une opinion juste et vraie sur ce que je ne mentionne pas, tant mieux. Mais à côté de ces faibles étincelles, que de fausses lumières dont ils se trouveront assaillis !... depuis les fables et les mensonges des grands intrigants, qui ont eu chacun leurs buts, leurs menées, leurs négociations particulières, lesquelles s'identifiant avec le fil véritable, compliquent le tout d'une manière inextricable, jusqu'aux révélations, *aux portefeuilles*, aux assertions même de mes ministres, honnêtes gens qui cependant auront à donner bien moins ce qui était que ce qu'ils auront cru ; car en est-il qui aient eu ma pensée générale tout entière ? Leur portion spéciale n'était, la plupart du temps, que des éléments du grand ensemble qu'ils ne soupçonnaient pas. Ils n'auront donc vu que la face du prisme qui leur est relative ; et encore, comment l'auront-ils

¹ On sait à combien de versions multipliées, à quelle foule de conjectures ce triste événement donna lieu.

saisie ! Leur sera-t-elle arrivée pleine et entière ? n'était-elle pas elle-même morcelée ? Et pourtant il n'en est probablement pas un qui, d'après les éclairs dont il aura été frappé, ne donne pour mon véritable système le résultat fantastique de ses propres combinaisons ; et de là encore la fable convenue qu'on appellera l'histoire ; et cela ne saurait être autrement : il est vrai que, comme ils sont plusieurs, il est probable qu'ils seront loin d'être d'accord. Du reste, dans leurs affirmations positives, ils se montreraient plus habiles que moi, qui, très souvent, aurais été très embarrassé d'affirmer avec vérité toute ma pleine et entière pensée. On sait que je ne me butais pas à plier les circonstances à mes idées ; mais que je me laissais en général conduire par elles or, qui peut à l'avance répondez des circonstances fortuites, des accidents inopinés ? Que de fois j'ai donc dû changer essentiellement ! Aussi ai-je vécu de vues générales, bien plus que de plans arrêtés. La masse des intérêts communs, ce que je croyais être le bien du très grand nombre, voilà les ancrs auxquelles je demeurais amarré ; mais autour desquelles je flottais la plupart du temps au hasard, etc. »

C'est précisément à la suite de paroles aussi remarquables que se présente pour moi la meilleure occasion, sans doute, de revenir sur un point historique que j'ai promis depuis longtemps, et qui eût dû avoir sa place fort antérieurement : je veux dire la conspiration de Georges et Pichegru, et le jugement du duc d'Enghien. On va connaître tout à l'heure la véritable cause de cette transposition, et d'un aussi long retard.

« Il y avait quelque temps, disait l'Empereur,

que la guerre avait recommencé avec l'Angleterre ; tout à coup nos rivages, les grandes routes, la capitale se trouvèrent inondés d'agents des Bourbons. On en saisit un grand nombre ; mais on ne pouvait encore pénétrer leurs motifs. Ils étaient de tous rangs, de toutes couleurs. Toutes les passions se réveillèrent ; la rumeur devint extrême ; l'opinion publique s'accumulait en véritable orage ; la crise devenait des plus sombres ; la police était aux abois, et ne pouvait rien obtenir. Ce fut ma sagacité qui me sauva, remarquait Napoléon. Me relevant dans la nuit, ainsi que cela m'était fort ordinaire, pour travailler, *le hasard, qui gouverne le monde*, me fait jeter les yeux sur un des derniers rapports de la police, contenant les noms de ceux qu'on avait déjà arrêtés pour cette affaire, dont on ne tenait encore aucun fil. J'y aperçus un chirurgien des armées ; je ne doutai pas qu'un tel homme ne fût plutôt un intrigant qu'un fanatique dévoué. Je fis diriger aussitôt sur lui tous les moyens propres à obtenir un prompt aveu ; une commission militaire fut à l'instant saisie de son affaire ; au jour, il était jugé, et menacé de l'exécution s'il ne parlait. Une demi-heure après il avait découvert jusqu'aux plus petits détails. Alors on connut toute la nature et l'étendue du complot ourdi à Londres, et bientôt après on sut les intrigues de *Moreau*, la présence de *Pichegru* à Paris, etc. »

Je passe tous les détails de cette affaire, on peut les voir dans les lettres écrites du Cap, en réfutation de celles du docteur Warden, et dans l'ouvrage de M. O'Méara. Les miens seraient précisément les mêmes que ces derniers ; ils viennent tous de la même source.

Quant à l'inculpation relative à la mort de *Pichegru*, qu'on disait avoir été étranglé par les ordres du premier consul, Napoléon disait qu'il serait honteux de chercher à s'en défendre, que c'était par trop absurde. « Que pouvais-je y gagner ? faisait-il observer. Un homme de mon caractère n'agit pas sans grands motifs. M'a-t-on jamais vu verser le sang par caprice ? Quelques efforts qu'on ait faits pour noircir ma vie et dénaturer mon caractère, ceux qui me connaissent savent que mon organisation est étrangère au crime ; il n'est point, dans toute mon administration, un acte privé dont je ne pusse parler devant un tribunal, je ne dis pas sans embarras, mais même avec quelque avantage. Tout bonnement, c'est que *Pichegru* se vit dans une situation sans ressource ; son âme forte ne put envisager l'infamie du supplice, il désespéra de ma clémence ou la dédaigna, et il se donna la mort.

« Si j'eusse été porté au crime, continuait-il, ce n'est pas sur *Pichegru*, qui ne pouvait rien, que j'eusse dû frapper, mais bien sur *Moreau*, qui, en cet instant, me mettait dans le plus grand péril. Si, par malheur, ce dernier se fût aussi donné la mort dans sa prison, il aurait rendu ma justification bien autrement difficile, par les grands avantages que j'eusse trouvé à m'en défaire. Vous autres, au dehors, et les royalistes forcenés au dedans, vous n'avez jamais connu l'esprit de la France. *Pichegru*, une fois démasqué comme traître à la nation, n'avait plus l'intérêt de personne, bien plus, ses seuls rapports avec *Moreau* suffirent pour perdre celui-ci : une foule de ses partisans l'abandonnèrent ; tant, dans la lutte des

partis, la masse s'occupait bien plus de la patrie que des individus. Je jugeai si bien dans cette affaire, que quand Réal vint me proposer d'arrêter Moreau, je m'y opposai sans hésiter. Moreau est un homme trop important, lui dis-je, il m'est trop directement opposé, j'ai un trop grand intérêt à m'en défaire pour m'exposer ainsi aux conjectures de l'opinion. — Mais, si Moreau pourtant conspire avec Pichegru ? continuait Réal. — C'est alors bien différent : produisez-en la preuve, montrez-moi que Pichegru est ici, et je signe aussitôt l'arrestation de Moreau. Réal avait des avis indirects de la venue de Pichegru, mais il n'avait pu joindre encore ses traces. Courez chez son frère, lui dis-je : s'il a déserté sa demeure, c'est déjà un fort indice que Pichegru est sur les lieux, si son frère se trouve encore dans son logement, assurez-vous de sa personne : sa surprise vous fera bientôt connaître la vérité. C'était un ancien religieux vivant à Paris dans un quatrième étage. Dès qu'il se vit saisi, sans attendre aucune question, il demanda quelle pouvait être sa faute ; si on lui faisait un crime d'avoir reçu malgré lui la visite de son frère. Il avait été le premier, disait-il, à lui peindre son péril et à lui conseiller de s'en retourner. C'en fut assez, l'arrestation de Moreau fut ordonnée et accomplie. Il sembla d'abord s'en inquiéter peu : mais arrivé à la prison, quand il sut que c'était pour avoir conspiré contre l'État, de concert avec Georges et Pichegru, il fut fort déconcerté, son trouble fut extrême. Quant à la multitude du parti, continuait Napoléon, le nom de Pichegru sembla pour elle un triomphe ; ils s'écriaient de toutes parts que Pichegru était à Londres, que sous peu

de jours on aurait prouvé *l'alibi*, soit qu'ils ne sussent pas en effet qu'il fût dans Paris, ou qu'ils crussent qu'il lui serait aisé de s'en échapper. »

Depuis longtemps le premier consul avait rompu avec Moreau. Celui-ci était entièrement gouverné par sa femme. « Malheur toujours funeste, disait l'Empereur, parce qu'on n'est alors ni soi ni sa femme ; qu'on n'est plus rien. » Moreau se montrait tantôt bien, tantôt mal pour le premier consul ; tantôt obséquieux, tantôt caustique. Le premier consul, qui eût désiré se l'attacher, se vit obligé de s'en éloigner tout à fait. « Moreau finira, avait-il dit, par venir se casser la figure sur les colonnes du palais. » Et il n'y était que trop poussé par les inconséquences ridicules et les prétentions de sa femme et de sa belle-mère. Celle-ci allait jusqu'à vouloir disputer le pas à la femme du premier consul. Le ministre des relations extérieures avait été obligé une fois, disait Napoléon, d'employer la force pour l'arrêter dans une fête ministérielle.

Moreau arrêté, le premier consul lui fit savoir qu'il lui suffisait d'avouer qu'il avait vu Pichegru, pour que toute procédure, à son égard, fût finie. Moreau répondit par une lettre fort haute : mais depuis, quand Pichegru lui-même fut arrêté, que l'affaire prit une tournure sérieuse, alors Moreau écrivit au premier consul une lettre très soumise ; mais il n'était plus temps.

Moreau avait en effet conféré avec Pichegru et Georges ; il avait répondu à leurs propositions : « Dans l'état présent des choses, je ne pourrais rien pour vous autres, je n'oserais pas vous répondre même de mes aides de camp ; mais *désaites-vous* du premier consul, j'ai des partisans dans le

sénat, je serai nommé immédiatement à sa place. Vous, Pichegru, vous serez examiné sur ce qu'on vous reproche d'avoir trahi la cause nationale : ne vous le dissimulez pas, un jugement vous est nécessaire ; mais je réponds du résultat : dès lors vous serez second consul ; nous choisirons le troisième à notre gré, et nous marcherons tous de concert et sans obstacle. » Georges présent, que Moreau n'avait jamais connu, réclama vivement cette troisième place. « Cela ne se peut, lui dit Moreau ; vous ne vous doutez pas de l'esprit de la France, vous avez toujours été blanc ; vous voyez que Pichegru aura à se laver d'avoir voulu l'être. — Je vous entends, dit Georges en colère. Quel jeu est ceci, et pour qui me prenez-vous ? Vous travaillez donc pour vous autres seuls, et nullement pour le roi ! S'il devait en être ainsi, bleu pour bleu, j'aimerais bien mieux encore celui qui s'y trouve » Et ils se séparèrent fort mécontents, Moreau priant Pichegru de ne plus lui amener ce brutal, ce taureau dépourvu de bon sens et de toute connaissance.

« Lors du jugement, disait Napoléon, la fermeté des complices, le point d'honneur dont ils ennoblirent leur cause, la dénégation absolue, recommandée par l'avocat, sauvèrent Moreau. Interpellé si les conférences, les entrevues qu'on lui reprochait étaient vraies, il répondit *non*. Mais le vainqueur d'Hohenlinden n'était pas habitué au mensonge ; une rougeur soudaine parcourut tous les traits de sa figure. Aucun des spectateurs ne fut dupe. Toutefois il fut absous, et la plupart des complices condamnés à mort

« Je fis grâce à beaucoup ; tous ceux dont les femmes ou de vives intercessions purent pénétrer

jusqu'à moi obtinrent la vie. Les Polignac, M. de Rivière et d'autres auraient infailliblement péri sans des circonstances heureuses. Il en fut de même de gens moins connus, d'un nommé Borel, d'Ingand-de-Saint-Maur, de Rochelle, etc., qui eurent le même bonheur.

« Il est vrai, remarquait-il, qu'ils reconnurent peu, par la suite, une telle faveur, et que, s'ils méritaient qu'on daignât suivre leurs actions, elles ne seraient pas propres à encourager la clémence. L'un d'eux qui, dans cette occasion, devait la vie principalement aux instances de Murat, est précisément celui qui a mis sa tête à prix, en Provence, en 1815. S'il a pensé que la fidélité devait l'emporter sur la reconnaissance, le sacrifice du moins aura dû lui être bien pénible. Un autre est celui qui a le plus propagé l'imputation, aussi ridicule que celle sur Pichegru était absurde, de l'assassinat du lieutenant anglais Wrigt, etc. »

« Et au milieu de toutes les affaires de Georges, Pichegru et Moreau, arriva, disait l'Empereur, celle du duc d'Enghien, qui vint les compliquer d'une étrange manière. » Et il est entré alors dans les détails de celle-ci. Or c'est une dernière circonstance qui m'a porté, dans le temps, à déplacer et à renvoyer jusqu'à aujourd'hui la totalité de l'article que je donne en ce moment, tant je répugnais à aborder un sujet aussi affligeant en lui-même, et si douloureux pour un grand nombre de mes connaissances, et qui avaient eu des relations directes avec le prince, et lui était personnellement attachées. Je redoutais surtout le malheur de réveiller

¹ Voyez les lettres du Cap.

de trop légitimes douleurs dans une haute personne qui m'honora jadis de quelques bontés, dont le souvenir m'est toujours demeuré précieux. Voilà mes motifs : on les comprendra, on les approuvera : mais enfin, j'arrive au terme de mon recueil, et mon devoir de narrateur fidèle me commande impérieusement de toucher ce triste sujet ; autrement on pourrait donner peut-être à mon silence absolu une interprétation qui ne serait pas ma pensée. Toutefois, et par les motifs déjà exprimés, je m'interdirai tous les détails que l'on connaît déjà, et qu'on a pu lire dans les ouvrages cités plus haut (les lettres du Cap et l'ouvrage de M. O'Méara) ; mon récit serait au fond le même, car toutes ces relations sortent également de la bouche de Napoléon, je ne me permettrai que quelques-unes des particularités qui sont demeurées étrangères à ces écrits, celles seulement qui tiennent de trop près aux nuances caractéristiques de Napoléon, pour que je ne me croie pas forcé de les mentionner.

Cet événement avait dans le temps frappé mon esprit, ainsi que toute la masse de Paris : peut-être l'avais-je ressenti plus vivement encore, pour mon propre compte, à cause des principes de mon enfance, des habitudes, des relations de ma jeunesse, de la ligne de mes opinions politiques ; car alors j'étais loin de m'être rallié ; cette première impression m'était toujours demeurée dans toute sa force, et mes idées sur ce point étaient telles que je n'eusse certainement pas osé prononcer le nom du prince devant l'Empereur, tant il m'eût semblé qu'il devait emporter avec soi l'idée du reproche. C'est au point que la première fois que je le lui entendis prononcer à lui-même, j'en devins rouge

d'embarras. Heureusement je marchais à sa suite dans un sentier étroit, autrement il n'eût pu manquer de s'en apercevoir. Néanmoins, en dépit de toutes ces dispositions de ma part, lorsque, pour la première fois, l'Empereur développa l'ensemble de cet événement, ses détails, ses accessoires ; lorsqu'il exposa ses divers motifs avec sa logique serrée, lumineuse, entraînante, je dois confesser que l'affaire me semblait prendre à mesure une face nouvelle. Quand il eut fini de parler, je demeurai surpris, absorbé ; je réfléchissais en silence sur mes idées antérieures, je m'en voulais d'avoir peu ou point à répondre en ce moment, et il me fallut convenir avec moi-même que je me trouvais en effet, bien plus fort en sentiments qu'en arguments, en objections solides.

L'Empereur traitait souvent ce sujet, ce qui m'a servi à remarquer dans sa personne des nuances caractéristiques des plus prononcées. J'ai pu voir, à cette occasion, très distinctement en lui, et maintes fois, l'homme privé se débattant avec l'homme public et les sentiments naturels de son cœur aux prises avec ceux de sa fierté et de la dignité de sa position. Dans l'abandon de l'intimité, il ne se montrait pas indifférent au sort du malheureux prince ; mais, sitôt qu'il s'agissait du public, c'était tout autre chose. Un jour, après avoir parlé avec moi de la jeunesse et du sort de l'infortuné, il termina disant : « Et j'ai appris depuis, mon cher, qu'il m'était favorable ; on m'a assuré qu'il ne parlait pas de moi sans quelque admiration ; et voilà pourtant la justice distributive d'ici-bas ! .. » Et ces dernières paroles furent dites avec une telle expression, tous les traits de la figure se mon-

traient en telle harmonie avec elle, que si celui que Napoléon plaignait eût été en ce moment en son pouvoir, je suis bien sûr que, quelles qu'eussent été ses intentions ou ses actes, il eût été pardonné avec ardeur. C'est un sentiment du moment, une situation inopinée, sans doute, que je surprenais là; et je ne pense pas qu'ils l'aient été par beaucoup. Napoléon n'en devait pas être prodigue. ce point délicat touchait de trop près à sa fierté et à la trempe spéciale de son âme; aussi variait-il tout à fait ses raisonnements et ses expressions à cet égard, et cela à mesure que le cercle s'élargissait autour de lui. On vient de voir ce qu'il témoignait dans l'épanchement du tête-à-tête; quand nous étions rassemblés entre nous c'était déjà autre chose : cette affaire avait pu laisser en lui des regrets, disait-il; mais non créer des remords, pas même des scrupules. Y avait-il des étrangers? le prince avait mérité son sort.

L'Empereur avait coutume de considérer cette affaire sous deux rapports très distincts : celui du droit commun ou de la justice établie, et celui du droit naturel ou des écarts de la violence. Avec nous il raisonnait volontiers, et d'ordinaire d'après le droit commun, et l'on eût dit que c'était à cause de la familiarité existante ou de sa supériorité sur nous qu'il daignait y descendre, concluant habituellement, par son adage accoutumé : qu'on pourrait lui reprocher peut-être d'avoir été sévère, mais qu'on ne saurait l'accuser d'aucune violation de justice, parce que, bien qu'en eussent répandu la malveillance et la mauvaise foi, la calomnie et le mensonge, toutes les formes avaient été régulièrement et strictement observées.

Mais avec les étrangers, l'Empereur s'attachait presque exclusivement au droit naturel et à la haute politique. On voyait qu'il eût souffert de s'abaisser avec eux à trop faire valoir les droits de la justice ordinaire, c'eût été paraître se justifier : « Si je n'avais pas eu pour moi, contre les torts du coupable, les lois du pays, leur disait-il, au défaut de condamnation légale, il me serait resté les droits de la loi naturelle, ceux de la légitime défense. Lui et les siens n'avaient d'autre but journalier que de m'ôter la vie ; j'étais assailli de toutes parts et à chaque instant : c'étaient des fusils à vent, des machines infernales, des complots, des embûches de toute espèce. Je m'en lassai, je saisis l'occasion de leur renvoyer la terreur jusque dans Londres, et cela me réussit. A compter de ce jour les conspirations cessèrent. Et qui pourrait y trouver à redire ? Quoi ! journallement, à cent cinquante lieues de distance, on me portera des coups à mort ; aucune puissance, aucun tribunal sur la terre ne sauraient m'en faire justice, et je ne rentrerais pas dans le droit naturel de rendre guerre pour guerre ! Quel est l'homme de sang-froid, de tant soit peu de jugement et de justice, qui oserait me condamner ? De quel côté ne jetterait-il pas le blâme, l'odieux, le crime ? Le sang appelle le sang ; c'est la réaction naturelle, inévitable, infaillible ; malheur à qui la provoque !... Quand on s'obstine à susciter des troubles civils et des commotions politiques, on s'expose à en tomber victime. Il faudrait être niais ou forcené pour croire et imaginer, après tout, qu'une famille aurait l'étrange privilège d'attaquer journallement mon existence, sans me donner le droit de le lui rendre : elle ne saurait

raisonnablement prétendre être au-dessus des lois pour détruire autrui, et se réclamer d'elles pour sa propre conservation : les chances doivent être égales.

« Je n'avais personnellement jamais rien fait à aucun d'eux ; une grande nation m'avait placé à sa tête ; la presque totalité de l'Europe avait accédé à ce choix ; mon sang, après tout, n'était pas de bouc ; il était temps de le mettre à l'égal du leur. Qu'eût-ce donc été si j'avais étendu plus loin mes représailles ! Je le pouvais : j'eus plus d'une fois l'offre de leurs destinées, on m'a fait proposer leurs têtes, depuis le premier jusqu'au dernier ; je l'ai repoussé avec horreur. Ce n'est pas que je le crusse injuste dans la position où ils me réduisaient ; mais je me trouvais si puissant, je me croyais si peu en danger, que je l'eusse regardé comme une basse et gratuite lâcheté. Ma grande maxime a toujours été, qu'en guerre comme en politique, tout mal, fût-il dans les règles, n'est excusable qu'autant qu'il est absolument nécessaire : tout ce qui est au delà est crime.

« On aurait eu mauvaise grâce à se rejeter sur le droit des gens, quand on le violait si manifestement soi-même. La violation du territoire de Bade, sur laquelle on s'est tant récrié, demeure étrangère au fond de la question. L'inviolabilité du territoire n'a pas été imaginée dans l'intérêt des coupables, mais seulement dans celui de l'indépendance des peuples et de la dignité du prince. C'était donc au souverain de Bade seul à se plaindre, et il ne le fit pas ; qu'il ne cédât qu'à la violence et à son infériorité politique, nul doute, mais encore, que faisait tout cela au mérite intrinsèque des ma-

chinations et des attentats dont j'avais à me plaindre, et dont je pouvais, en tout droit, me venger ? » Et il concluait alors que les véritables auteurs, les seuls vrais et grands responsables de cette sanglante catastrophe, étaient, au dehors, précisément les auteurs, les fauteurs, les excitateurs des assassinats tramés contre le premier consul.

« Car, disait-il, ou ils y avaient fait tremper le malheureux prince, et par là ils avaient prononcé son sort ; ou, en ne lui en donnant pas connaissance, ils l'avaient laissé dormir imprudemment sur le bord du précipice, à deux pas de la frontière, quand on allait frapper un si grand coup au nom et dans les intérêts de sa famille. »

Avec nous et dans l'intimité, l'Empereur disait que la faute, au-dedans, pourrait en être attribuée à un excès de zèle autour de lui ou à des vues privées, ou enfin à des intrigues mystérieuses. Il y avait été, disait-il, poussé inopinément ; on avait pour ainsi dire surpris ses idées, on avait précipité ses mesures, enchaîné ses résultats. « J'étais seul un jour, racontait-il ; je me vois encore à demi assis sur la table où j'avais dîné, achevant de prendre mon café ; on accourt m'apprendre une trame nouvelle, on me démontre avec chaleur qu'il est temps de mettre un terme à de si horribles attentats ; qu'il est temps enfin de donner une leçon à ceux qui se sont fait une habitude journalière de conspirer contre ma vie ; qu'on n'en finira qu'en se lavant dans le sang de l'un d'entre eux ; que le duc d'Enghien devait être cette victime puisqu'il pouvait être pris sur le fait, faisant partie de la conspiration actuelle ; qu'il avait paru

à Strasbourg ; qu'on croyait même qu'il était venu jusqu'à Paris ; qu'il devait pénétrer par l'est au moment de l'explosion, tandis que le duc de Berry débarquerait par l'ouest. Or, nous disait l'Empereur, je ne savais pas même précisément qui était le duc d'Enghien ; la révolution m'avait pris bien jeune ; je n'allais point à la cour, j'ignorais où il se trouvait. On me satisfit sur tous ces points. Mais, s'il en est ainsi, m'écriai-je, il faut s'en saisir et donner des ordres en conséquence. Tout avait été prévu d'avance ; les pièces se trouvèrent toutes prêtes, il n'y eut qu'à signer ; et le sort du prince se trouva décidé. Il était depuis quelque temps à trois lieues du Rhin, dans les états de Bade. Si j'eusse connu plus tôt ce voisinage et son importance, je ne l'eusse pas souffert, et cet ombrage de ma part, par l'événement, lui eût sauvé la vie.

« Quant aux diverses oppositions que je rencontrai, aux nombreuses sollicitations qui me furent faites, a-t-on répandu dans le temps, rien de plus faux ; on ne les a imaginées que pour me rendre plus odieux. Il en est de même des motifs si variés qu'on m'a prêtés : ces motifs ont pu exister peut-être dans l'esprit et pour les vues particulières des acteurs subalternes qui y concoururent ; de ma part, il n'y a eu que la nature du fait en lui-même et l'énergie de mon naturel. Assurément, si j'eusse été instruit à temps de certaines particularités concernant les opinions et le naturel du prince ; si surtout j'avais vu la lettre qu'il m'écrivit et qu'on ne me remit, Dieu sait par quels motifs, qu'après qu'il n'était plus, bien certainement j'eusse pardonné. » Et il nous était aisé de voir que le cœur et la nature seuls dictaient ces paroles de l'Empe-

reur, et seulement pour nous ; car il se serait senti si humilié qu'on pût croire un instant qu'il cherchait à se décharger sur autrui, ou descendît à se justifier ; sa crainte à cet égard ou sa susceptibilité était telle qu'en parlant à des étrangers ou dictant sur ce sujet, pour le public, il se restreignait à dire que, s'il eût eu connaissance de la lettre du prince, peut-être lui eût-il fait grâce, vu les grands avantages politiques qu'il en eût pu recueillir ; et, traçant de sa main ses dernières pensées, qu'il suppose devoir être consacrées parmi les contemporains et dans la postérité, il prononce sur ce sujet, qu'il suppose bien être regardé comme un des plus délicats pour sa mémoire, que, si c'était à refaire, il le ferait encore !!! Tel était l'homme, la trempe de son âme, le tour de son caractère.

A présent, que ceux qui scrutent le cœur humain, qui se plaisent à visiter ses derniers replis pour en déduire des conséquences et en tirer des analogies, s'exercent à leur gré, je viens de leur livrer des documents prononcés et des données précieuses. En voici une dernière qui ne sera pas la moins remarquable :

Napoléon me disait un jour sur le même sujet : « Si je répandis la stupeur par ce triste événement, de quel autre spectacle n'ai-je pas pu frapper le monde, et quel n'eût pas été le saisissement universel !... »

« On m'a souvent offert, à un million par tête, la vie de ceux que je remplaçais sur le trône ; on les voyait mes compétiteurs, on me supposait avide de leur sang ; mais ma nature eût-elle été différente, eussé-je été organisé pour le crime, je me serais refusé à celui-ci, tant il m'eût semblé purement

gratuit J'étais si puissant, je me trouvais si fortement assis ; ils paraissaient si peu à craindre ! Qu'on se reporte à l'époque de Tilsitt, à celle de Wagram, à mon mariage avec Marie-Louise, à l'état, à l'attitude de l'Europe entière ! Toutefois, au fort de la crise de Georges et de Pichegru, assailli d'assassins, on crut le moment favorable pour me tenter, et l'on renouvela l'offre contre celui que la voix publique, en Angleterre aussi bien qu'en France, mettait à la tête de ces horribles machinations Je me trouvais à Boulogne, où le porteur de paroles était parvenu ; j'eus la fantaisie de m'assurer par moi-même de la vérité et de la texture de la proposition ; j'ordonnai qu'on le fit paraître devant moi Eh bien ! monsieur, lui dis-je en le voyant. — Oui, premier consul, nous vous le livrerons pour un million. — Monsieur, je vous en promets deux, mais si vous l'amenez vivant — Ah ! c'est ce que je ne saurais garantir, balbutia l'homme, que le ton de ma voix et la nature de mon regard déconcertaient fort en ce moment. — Et me prenez-vous donc pour un pur assassin ! sachez, monsieur, que je veux bien infliger un châtiment, frapper un grand exemple, mais que je ne recherche pas un guet-apens ; et je le chassai. Aussi bien c'était déjà une trop grande souillure que sa seule présence. »

Visite clandestine du domestique qui m'avait été enlevé. — Ses offres. — Seconde visite. — Troisième ; je lui confie mystérieusement ma lettre au prince Lucien : cause de ma déportation

Jeu*di* 21 au dim*anche* 24.

La veille au soir, j'étais resté auprès de l'Empe-

reur aussi tard qu'une ou deux heures après minuit ; en rentrant chez moi, je trouvai que j'avais eu une petite visite qui s'était lassée de m'attendre.

Cette petite visite, reçue par mon fils, et que, dans le temps, la prudence me commandait d'inscrire dans mon journal avec déguisement et mystère, peut aujourd'hui, et va recevoir en ce moment toute son explication.

Cette visite n'était rien moins que la réapparition clandestine du domestique que sir Hudson Lowe m'avait enlevé, qui, à la faveur de la nuit et de ses habitudes locales, avait franchi tous les obstacles, évité les sentinelles, escaladé quelques ravins pour venir me voir, et me dire que s'étant mis au service de quelqu'un qui partait sous très peu de jours pour Londres, il venait m'offrir de prendre mes commissions en toutes choses. Il m'avait attendu fort longtemps dans ma chambre, et ne me voyant pas revenir de chez l'Empereur, il avait pris le parti de retourner dans la crainte d'être surpris ; mais il promettait de revenir, soit sous le prétexte de voir sa sœur, qui était employée dans notre établissement, soit en renouvelant les mêmes moyens qu'il venait d'employer.

Je n'eus rien de plus pressé le lendemain que de faire part à l'Empereur de ma bonne fortune. Il s'en montra très satisfait et parut y attacher du prix. J'étais fort ardent sur ce sujet ; je répétais avec chaleur qu'il y avait déjà plus d'un an que nous nous trouvions ici sans que nous eussions encore fait un seul pas vers un meilleur avenir ; au contraire, nous étions resserrés, maltraités, suppliciés chaque jour davantage. Nous demeurions perdus dans l'univers ; l'Europe ignorait notre vé-

ritable situation : c'était à nous de la faire connaître. Chaque jour les gazettes nous apprenaient les impostures dont on entourait notre prison ; les impudents et grossiers mensonges dont nos personnes demeuraient l'objet ; c'était à nous, disais-je, de publier la vérité ; elle remonterait aux souverains, qui l'ignoraient peut-être ; elle serait connue des peuples, dont la sympathie serait notre consolation, dont les cris d'indignation nous vengeraient du moins de nos bourreaux, etc.

Nous nous mîmes, dès cet instant, à analyser nos petites archives. L'Empereur en fit le partage, en destinant, disait-il, la part de chacun de nous pour leur plus prompte transcription. Toutefois, la journée s'écoula sans qu'il fût question de rien à ce sujet. Le lendemain, vendredi, dès que je vis l'Empereur, j'osai lui rappeler l'objet de la veille ; mais il m'en parut cette fois beaucoup moins occupé, et termina en disant *qu'il faudrait voir*. La journée se passa comme la veille : j'en étais sur des charbons ardents

A la nuit, et comme pour m'aiguillonner davantage, mon domestique reparut, me réitérant ses offres les plus entières. Je lui dis que j'en profiterais, et qu'il pourrait agir sans scrupule, parce que je ne le rendrais nullement criminel, ni ne le mettrais aucunement en danger. A quoi il répondit que cela lui était bien égal, et qu'il se chargerait de tout ce que je voudrais lui donner, m'avertissant seulement qu'il viendrait le prendre sans faute le surlendemain, dimanche, veille probable de son appareillage.

Le lendemain, samedi, en me présentant chez l'Empereur, je me hâtai de lui faire connaître cette

dernière circonstance, appuyant sur ce qu'il ne nous restait plus que vingt-quatre heures ; mais l'Empereur me parla très indifféremment de tout autre chose. J'en demeurai frappé. Je connaissais l'Empereur : cette insouciance, cette espèce de distraction ne pouvaient être l'effet du hasard, encore moins du caprice ; mais quels pouvaient donc être ses motifs ? J'en fus préoccupé, triste, malheureux tout le jour. La nuit arriva, et le même sentiment qui m'avait agité toute la journée m'empêchait de dormir. Je repassais avec douleur dans mon esprit tout ce qui pouvait avoir rapport à cet objet, quand un trait de lumière vint m'éclairer tout à coup. Que prétends-je de l'Empereur, me dis-je ? le faire descendre à l'exécution de petits détails déjà beaucoup trop au-dessous de lui ! Nul doute que le dégoût et une humeur secrète auront dicté le silence qui m'a affecté. Devons-nous lui demeurer inutiles ? Ne pouvons-nous le servir qu'en l'affligeant ? Et alors beaucoup de ses observations passées me revinrent à l'esprit. Ne lui avais-je pas donné connaissance de la chose, ne l'avait-il pas approuvée, que voulais-je de plus¹ ? C'était à moi désormais à agir. Aussi mon parti fut pris à l'instant. Je résolus d'aller en avant sans lui en reparler davantage ; et, pour que la chose demeurât secrète, je me promis de la garder pour moi seul.

Il y avait quelques mois que j'étais parvenu à faire passer la fameuse lettre en réponse à sir Hudson Lowe, touchant les commissaires des

¹ Le journal du docteur O'Méara m'apprend, au bout de six ans, que j'avais précisément deviné l'Empereur.

aliés, la première, la seule pièce qui, jusque-là, eût été expédiée en Europe. Celui qui avait bien voulu s'en charger m'avait apporté un grand morceau de satin, sur une partie duquel elle fut écrite. Il m'en restait encore; c'était là précisément mon affaire. Ainsi, tout concourait à me précipiter vers le gouffre où j'allais tomber.

Dès que le jour parut, je donnai à mon fils, de la discrétion duquel j'étais sûr, le reste du satin, sur lequel il passa toute la journée à tracer ma lettre au prince Lucien. La nuit venue, mon jeune mulâtre fut fidèle à sa parole. Il était un peu tailleur; il cousit lui-même devant moi, dans ses vêtements, ce que je lui confiai, et prit congé, moi lui promettant encore de nouvelles choses s'il revenait, ou lui souhaitant un bon voyage si je ne devais pas le revoir; et je me couchai le cœur allégé, l'esprit satisfait comme d'une journée bien et heureusement remplie. Que j'étais loin en ce moment d'imaginer que je venais de trancher de mes propres mains le fil de mes destinées à Longwood!!!

Hélas! on va voir que vingt-quatre heures n'étaient pas écoulées, que, sous le prétexte de cette lettre, j'étais enlevé déjà de Longwood, et que ma personne et tous mes papiers se trouvaient au pouvoir et à l'entière disposition du gouverneur sir Hudson Lowe. A présent, si l'on me demande comment je pouvais avoir aussi peu de défiance et ne soupçonner aucunement qu'il était possible qu'on me tendit un piège, je réponds que mon domestique m'avait paru honnête, je le croyais fidèle, et puis j'étais encore étranger à toute idée d'agents provocateurs; invention nouvelle dont les ministres anglais d'alors peuvent réclamer l'hon-

neur, et qui a tant prospéré depuis sur le continent !

MON ENLÈVEMENT DE LONGWOOD

RECLUSION AU SECRET A SAINTE-HELENE

(Espace d'environ six semaines)

Mon enlèvement de Longwood.

Lundi 25.

Sur les quatre heures l'Empereur m'a fait demander ; il venait de finir son travail, et il s'en montrait tout content « J'ai fait avec Bertrand de la fortification toute la journée, m'a-t-il dit, aussi m'a-t-elle paru très courte. » J'ai déjà dit que c'était, dans l'Empereur, un goût nouveau, tout à fait du moment, et Dieu sait comme ils sont précieux ici.

J'avais rejoint l'Empereur sur l'espèce de gazon qui avoisine la tente ; de là nous avons gagné le tournant de l'allée qui conduit au bas du jardin On a apporté cinq oranges dans une assiette, du sucre et un couteau ; elles sont fort rares dans l'île, elles viennent du Cap ; l'Empereur les aime beaucoup ; celles-ci étaient une galanterie de lady Malcolm ; l'amiral répétait cette offrande toutes les fois qu'il en avait l'occasion. Nous étions trois en ce moment auprès de l'Empereur ; il m'a donné une de ces oranges à mettre dans ma poche, pour mon

fil, et s'est mis à couper et à préparer lui-même les autres par tranches; et, assis sur le tronc d'un arbre, il les mangeait et en distribuait gaïement et familièrement à chacun de nous. Je rêvais précisément, par un instinct fatal, au charme de ce moment! Que j'étais loin, hélas! d'imaginer que ce devait être le dernier don que je pourrais tenir de sa main!...

L'Empereur s'est mis ensuite à faire quelques tours de jardin, le vent était devenu froid: il est rentré, et je l'ai suivi seul dans le salon et la salle de billard qu'il parcourait dans leur étendue. Il me parlait de nouveau de sa journée, me questionnait sur la mienne; puis, la conversation s'étant fixée sur son mariage, il s'étendait sur les fêtes qui avaient amené le terrible accident de celle de M. Schwartzemberg, dont je me promettais intérieurement de faire un article intéressant dans mon journal, quand l'Empereur s'est interrompu tout à coup pour examiner, par la croisée, un groupe considérable d'officiers anglais qui débouchaient vers nous par la porte de notre enclos: c'était le gouverneur entouré de beaucoup des siens. Or, le gouverneur était déjà venu le matin, a fait observer le grand-maréchal, qui entrait en ce moment; il l'avait eu chez lui assez longtemps; de plus, a-t-il ajouté, on parlait d'un certain mouvement de troupes. Ces circonstances ont paru singulières; et ce que c'est pourtant qu'une conscience coupable! L'idée de ma lettre clandestine me revint à l'instant, et un secret pressentiment m'avertit aussitôt que tout cela me regardait. En effet, peu d'instant après, on est venu me dire que le colonel anglais, la créature de sir Hudson Lowe, m'attendait chez

moi. J'ai fait signe que j'étais avec l'Empereur, qui m'a dit quelques minutes après : « Allez voir, mon cher, ce que vous veut cet animal. » Comme je m'éloignais déjà, il a ajouté : « *Et surtout revenez promptement.* » Et voilà pour moi les dernières paroles de Napoléon. Hélas ! je ne l'ai plus revu ! Son accent, le son de sa voix, sont encore à mes oreilles. Que de fois depuis je me suis complu à y arrêter ma pensée ! et quel charme, quelle peine peut tout à la fois renfermer un douloureux souvenir !

Celui qui m'avait fait demander était le complaisant dévoué, l'homme d'exécution du gouverneur, avec lequel je communiquais du reste assez souvent à titre d'interprète. A peine il m'aperçut, que, d'une figure bénigne, d'une voix mielleuse, il s'enquit, avec un intérêt tendre, de l'état de ma santé : c'était le baiser de Judas ... car lui ayant fait signe de la main de prendre place sur mon canapé, et m'y asseyant moi-même, il saisit cet instant pour se placer entre la porte et moi ; et, changeant subitement de figure et de langage, il me signifia qu'il m'arrêtait au nom du gouverneur sir Hudson Lowe, sur une dénonciation de mon domestique, pour correspondance clandestine. Des dragons cernaient déjà ma chambre, toute observation devint inutile, il fallut céder à la force ; je fus emmené sous une nombreuse escorte. L'Empereur a écrit depuis, ainsi qu'on le verra plus bas, qu'en me voyant de sa fenêtre, entraîné dans la plaine au milieu de ces gens armés, l'alacrité de ce nombreux état-major caracolant autour de moi, la vive ondulation de leurs grands panaches, lui avaient donné l'idée de la joie féroce des sauvages de la

mer du Sud, dansant autour du prisonnier qu'ils vont dévorer.

J'avais été séparé de mon fils, qu'on avait retenu prisonnier dans ma chambre, et qui me rejoignit peu de temps après, aussi sous escorte ; si bien qu'à dater de cet instant compte pour nous l'interruption soudaine et le terme final de toute communication avec Longwood. On nous enferma tous les deux dans une misérable cahute, voisine de l'ancienne habitation de la famille Bertrand. Il me fallut coucher sur un mauvais grabat, mon malheureux fils à mes côtés, sous peine de le laisser étendu par terre. Je le croyais en cet instant en danger de mort : il était menacé d'un anévrisme, et avait failli, peu de jours auparavant, expirer dans mes bras. On nous tint jusqu'à onze heures sans manger ; et quand, cherchant à pourvoir aux besoins de mon fils, je voulus demander un morceau de pain aux gens qui nous entouraient, à la porte et à chaque fenêtre où je me présentai il me fut répondu tout d'abord par autant de baionnettes.

Visite officielle de mes papiers, etc.

Mardi 26, mercredi 27.

Quelle nuit que la première que l'on passe emprisonné entre quatre murailles !... Quelles pensées ! Quelles réflexions !... Toutefois, ma dernière idée du soir, la première de mon réveil avaient été que j'étais encore à quelques minutes de distance seulement de Longwood, et que pourtant peut-être l'éternité m'en séparait déjà !...

Dans la matinée, le grand-maréchal, accompagné d'un officier, a passé à vue de ma cahutte, et à

portée de la voix. J'ai pu lui demander de mon donjon comment se portait l'Empereur. Le grand-maréchal se rendait à Plantation-House, chez le gouverneur : c'était indubitablement à mon sujet : mais de quoi pouvait-il être chargé ! Quelles étaient les pensées, les désirs de l'Empereur à cet égard ? C'est là ce qui m'occupait tout à fait. Le grand-maréchal, en repassant, m'a fait avec tristesse un geste qui m'a donné l'idée d'un adieu, et m'a serré le cœur.

Dans la matinée encore, le général Gourgaud et M. de Montholon sont venus jusqu'à l'ancienne demeure de M^{me} Bertrand, en face de moi et assez près. Il m'a été doux de les revoir et d'interpréter leurs gestes d'intérêt et d'amitié. Ils ont sollicité vainement de pénétrer jusqu'à moi ; il leur a fallu s'en retourner sans rien obtenir. Peu de temps après, M^{me} Bertrand m'a envoyé des oranges, me faisant dire qu'elle recevait à l'instant même des nouvelles indirectes de ma femme, qui se portait bien. Cet empressement, ces tendres témoignages de tous mes compagnons, m'étaient la preuve que les sentiments de famille se réveillent au premier coup de malheur, et je trouvais en ce moment quelque charme à être captif.

Cependant, aussitôt après mon arrestation on n'était pas demeuré oisif dans mon ancien logement. Un commissaire de police, importation toute récente dans la colonie, la première tentative de cette nature, je pense, hasardée sur le sol britannique, avait fait sur moi son coup d'essai. Il avait fouillé mon secrétaire, enfoncé des tiroirs, saisi tous mes papiers ; et jaloux de montrer sa dextérité et tout son savoir-faire, il avait procédé de suite à

défaire nos lits, démonter mon canapé, et ne parlait de rien moins que d'enlever les planchers.

Le gouverneur, devenu maître de tous mes papiers, suivi de huit à dix officiers, s'est mis en devoir de me les produire triomphalement. Descendu à l'opposite de moi dans l'ancienne demeure de M^{me} Bertrand, il m'a fait demander si je voulais y aller pour assister à leur inventaire, ou si je préférerais qu'il se rendît chez moi. J'ai répondu que, puisqu'il me laissait le choix, le dernier parti me serait plus agréable. Tout le monde ayant pris place, je me suis levé pour protester hautement contre la manière peu convenable dont j'avais été arraché de Longwood, sur l'illégalité avec laquelle on avait scellé mes papiers loin de ma personne; enfin j'ai protesté contre la violation qu'on allait faire de mes papiers secrets, de ceux qui étaient les dépositaires sacrés de ma pensée, qui ne devaient exister que pour moi, dont jusqu'ici personne au monde n'avait eu connaissance. Je me suis élevé contre l'abus que pouvait en faire le pouvoir; j'ai dit à sir Hudson Lowe que, s'il pensait que les circonstances requissent qu'il en prît connaissance, c'était à sa sagesse à y pourvoir; que cette lecture ne m'embarrassait nullement d'ailleurs, mais que je devais à moi-même, aux principes, d'en charger sa responsabilité, de ne céder qu'à la force, et de ne point autoriser un tel acte par mon consentement.

Ces paroles, de ma part, en présence de tous ses officiers, contrariaient fort le gouverneur, qui, s'irritant, s'est écrié : « Monsieur le comte, n'empirez pas votre situation, elle n'est déjà que trop mauvaise! » Allusion sans doute à la peine de mort

qu'il nous rappelait souvent que nous encourrions en nous prêtant à l'évasion du grand captif. Il ne doutait pas que mes papiers dussent lui procurer les plus grandes découvertes. Dieu sait jusqu'où pouvaient aller ses idées à cet égard.

Au moment de procéder à leur lecture, il appela le général Bingham, commandant en second de l'île, pour y prendre personnellement part, mais la délicatesse et les idées de celui-ci différaient beaucoup de celles du gouverneur. « Sir Hudson Lowe, lui répondit-il avec un dégoût marqué, je vous prie de m'excuser, je ne me crois pas capable de lire cette espèce d'écriture française. »

Je n'avais au fait nulle objection réelle à ce que le gouverneur prît connaissance de mes papiers; je lui dis donc que, non comme juge ni magistrat, car il n'était pour moi ni l'un ni l'autre, mais à l'amiable et de pure condescendance, je trouvais bon qu'il les parcourût. Il tomba d'abord sur mon journal. On juge de sa joie et de ses espérances en apercevant qu'il allait lui présenter jour par jour tout ce qui se passait au milieu de nous à Longwood. Cet ouvrage était assez dégrossi pour qu'une note des matières ou l'indication des chapitres se trouvât en tête de chaque mois. Sir Hudson Lowe y lisant souvent son nom, courut tout d'abord à la page indiquée chercher les détails; et, s'il eut là maintes occasions d'exercer sa longanimité, ce n'était pas ma faute, lui remarquai-je, mais plutôt celle de son indiscrétion. Je l'assurai que cet écrit était un mystère profond, étranger à tous; que l'Empereur lui-même qui en était l'unique objet, n'en avait lu que les premières feuilles; qu'il était

loin d'être arrêté; qu'il devait demeurer longtemps un secret, n'être que pour moi seul.

Sir Hudson Lowe ayant parcouru mon journal deux ou trois heures, je lui dis que j'avais voulu le mettre à même d'en prendre une juste idée, qu'à présent c'était assez; que je me croyais obligé, par bien des considérations, à lui interdire, autant qu'il était en mon pouvoir, d'aller plus loin; qu'il avait la force, mais que je protesterais contre sa violence et son abus d'autorité. Il me fut aisé de voir que c'était un vrai contretemps pour lui; il hésita même: toutefois ma protestation eut son plein effet, et il ne fut plus touché à mon journal. J'aurais pu étendre ma protestation à tous mes autres papiers; mais ils m'importaient peu; ils causèrent pendant plusieurs jours l'inquisition la plus minutieuse.

J'avais mes dernières volontés scellées: il me fallut ouvrir cette pièce, ainsi que d'autres papiers d'une nature aussi sacrée. Arrivé au fond d'un portefeuille où reposaient des objets que je n'avais pas osé toucher depuis que j'étais loin de l'Europe, il a fallu les ouvrir. Ce devait être pour moi la journée des émotions: leur vue a remué dans mon cœur de vieux souvenirs que mon courage y tenait comprimés depuis de douloureuses séparations. J'en ai été vivement ému, je suis sorti rapidement de la chambre. Mon fils, demeuré présent, m'a dit que le gouverneur, lui-même, n'a pas été sans se montrer sensible à ce mouvement.

Ma translation à Balcombe's cottage

Jeu'di 28 au samedi 30.

Aujourd'hui 28, nous avons été tirés de notre

misérable cahutte et transférés à une petite lieue de là, dans une espèce de chaumière de plaisance appartenant à M. Balcombe, notre hôte de Briars. La demeure était petite, mais du moins très supportable, et située en face de Longwood, à assez peu de distance : nous n'en étions séparés que par plusieurs lignes de précipices et de sommités très escarpées. Nous étions gardés par un détachement du 66^e ; un grand nombre de sentinelles veillaient sur nous et défendaient nos approches. Un officier y était à nos ordres, nous dit obligeamment sir Hudson Lowe, et pour notre commodité, assurait-il. Toute communication était sévèrement interceptée ; nous demeurions sous l'interdit le plus absolu. Un chemin circulait sur la crête de notre bassin ; le général Gourgaud, escorté d'un officier anglais, vint le parcourir : il nous fut aisé de distinguer ses efforts pour se rapprocher de nous autant que cela lui était possible ; et ce fut avec un sentiment de joie et de tendresse que nous reçûmes et rendîmes de loin les saluts et les démonstrations que nous adressait notre compagnon. La bonne et excellente M^{me} Bertrand nous envoya de nouveau des oranges : il ne nous fut pas permis de lui écrire un mot de remerciement ; il fallut nous borner à confier toute notre reconnaissance à des poignées de roses cueillies dans notre prison, et que nous lui envoyâmes.

Sir Hudson Lowe, dès le lendemain, vint nous visiter dans notre nouvelle demeure. Il voulut savoir comment j'avais été couché ; je le conduisis à une pièce voisine, et lui fis voir un matelas par terre. notre nourriture avait été à l'avenant : « Vous l'apprenez, lui dis-je, parce que vous l'avez

demandé; j'y attache peu de prix. » Alors il s'est violemment fâché contre ceux qu'il avait chargés de nous installer, et nous a envoyé nos repas de sa cuisine de Plantation-House, bien qu'à deux lieues de distance, et cela jusqu'à ce qu'on eût pourvu régulièrement à nos besoins.

Cependant, une fois dans notre nouvelle prison, il fallut bien songer à nous créer des occupations, pour pouvoir supporter le temps. Je parlageai nos heures de manière à remplir notre journée : je donnai des leçons régulières d'histoire et de mathématiques à mon fils, nous fîmes quelques lectures suivies, et nous marchions dans notre enclos durant les intervalles. Le lieu, pour Sainte-Hélène, était agréable, il y avait un peu de verdure et quelques arbres, grand nombre de poules, qu'on élevait pour la consommation de Longwood, quelques pintades et autres gros oiseaux que nous eûmes bientôt apprivoisés; les captifs sont ingénieux et compatissants. Enfin, le soir nous allumions du feu, je racontais à mon fils des histoires de famille, je le mettais au fait de mes affaires domestiques, je lui apprenais et lui faisais noter les noms de ceux qui m'avaient montré de la bienveillance dans la vie, ou m'avaient rendu quelques services.

En somme, nos moments étaient tristes, mélancoliques, mais si calmes qu'ils n'étaient pas sans une certaine douceur. Une seule idée nous était poignante et nous revenait sans cesse : l'Empereur était là, presque à notre vue, et pourtant nous habitions deux univers; une si petite distance nous séparait, et pourtant toutes communications avaient cessé! Cet état avait quelque chose d'affreux; je n'étais plus avec lui, je n'étais pas non plus avec

ma famille, que j'avais quittée pour lui : que me restait-il donc ? Mon fils partageait vivement toutes ces sensations ; exalté par cette situation et par la chaleur de son âge, ce cher enfant m'offrit, dans un moment d'élan, de profiter de l'obscurité de la nuit pour tromper la surveillance de nos sentinelles, descendre les nombreux précipices et gravir les hauteurs escarpées qui nous séparaient de Longwood, et pénétrer jusqu'à Napoléon, dont il rapporterait des nouvelles, garantissait-il, avant le retour du jour. Je calmai son zèle, qui, s'il eût été praticable, n'eût pu avoir d'autre résultat qu'une satisfaction personnelle, et eût pu créer les inconvénients les plus graves. L'Empereur m'avait tant et si souvent parlé, que je ne pensais pas qu'il eût rien à me faire dire qui fût nouveau pour moi ; et si la tentative de mon fils eût été découverte, quel bruit n'eût-elle pas fait, quelle importance le gouvernement ne lui eût-il pas donnée, quels contes absurdes n'eût-il pas imaginés, entassés, transmis, etc. †

CHAPITRE XII

Je prends un parti ; mes lettres à sir Hudson Lowe, etc.

Dimanche 1^{er} décembre au vendredi 6

Cependant les jours de notre emprisonnement s'écoulaient, et le gouverneur, bien qu'il continuât de nous visiter souvent, ne nous parlait pas d'affaires ; seulement il m'avait laissé entrevoir que mon séjour dans l'île, et au secret, pourrait se continuer jusqu'au retour des nouvelles de Londres. Près de huit jours étaient déjà passés sans le moindre pas vers un dénouement quelconque. Cet état passif et inerte n'était pas dans ma nature. La santé de mon fils était par moments des plus alarmantes. Privé de toute communication quelconque avec Longwood, je demeurai seul vis-à-vis de moi-même. Je méditais sur cette situation ; j'arrêtai un plan et pris un parti. Je le choisis extrême, pensant que, s'il était approuvé de l'Empereur, il pourrait être utile, et que rien ne me serait plus facile que de revenir en arrière, si c'était son désir. En conséquence, j'écrivis au gouverneur la lettre suivante ;

« Monsieur le gouverneur, par suite d'un piège tendu par mon valet ; j'ai été enlevé de Longwood le 25 du courant, et tous mes papiers saisis. Je me suis trouvé avoir enfreint vos restrictions, auxquelles je m'étais soumis. Mais ces restrictions, vous ne les aviez confiées ni à ma parole ni à ma délicatesse : elles m'eussent été sacrées. Vous les aviez confiées à des peines ; j'en ai couru les risques ; vous avez appliqué ces peines à votre fantaisie, je n'y ai rien objecté. Jusque-là rien de plus régulier ; mais la peine a ses limites, sitôt que la faute est circonscrite. Or, qu'est-il arrivé ? Deux lettres ont été données à votre insu. L'une est une relation de nos événements au prince Lucien, relation qui était destinée à passer par vos mains, si vous ne m'aviez fait dire que la continuation de mes lettres et de leur style me ferait éloigner par vous d'auprès de l'Empereur.

« La seconde est une simple communication d'amitié. Cependant cette circonstance a mis en vos mains tous mes papiers ; vous en avez vu les plus secrets. J'ai mis une telle facilité à vos recherches, que je me suis prêté à vous laisser parcourir, sur votre parole privée, ce qui n'était connu que de moi, n'était encore que des idées ou des rédactions informes, non arrêtées, susceptibles d'être à chaque instant corrigées, rectifiées, modifiées ; en un mot, le secret, le chaos de mes pensées. J'ai voulu vous convaincre par là, et, j'en appelle à votre bonne foi, j'espère vous avoir convaincu que, dans la masse des papiers que vous avez sommairement parcourus, il n'existe rien de ce qui aurait pu concerner la haute et importante partie de votre ministère. Aucun complot, aucun nœud, pas une

seule idée relative à l'évasion de Napoléon. Vous n'avez pu en trouver aucune, parce qu'il n'en existait aucune. Nous la croyons impossible ; nous n'y songeons pas ; et, ce n'est pas que je veuille m'en défendre, j'y eusse volontiers donné les mains, si j'en eusse vu la possibilité. J'eusse volontiers payé de ma vie cette évasion. Je serais mort martyr du dévouement ; c'eût été vivre à jamais dans les cœurs nobles et généreux. Mais, je le répète, personne ne le croit possible et n'y songe. L'Empereur Napoléon en est encore à la même pensée, aux mêmes désirs qu'en abordant *librement et de bonne foi* le *Bellérophon*, d'aller chercher quelques jours tranquilles en Amérique, ou même en Angleterre, sous la protection des lois

« Les choses une fois ainsi établies, je proteste de tout mon pouvoir, je m'oppose formellement à ce que vous lisiez désormais, je pourrais dire tous mes papiers secrets, mais je me borne seulement à ceux que j'appelle *mon Journal*. Je dois cette mesure à mon grand respect pour l'auguste personnage qui s'y retrouve sans cesse ; je la dois au respect de moi-même ; je demande donc de deux choses l'une : ou, si dans votre conscience vous croyez ces papiers étrangers à votre grand objet, qu'ils me soient rendus sur-le-champ ; ou, si, d'après ce que vous en avez lu, vous pensez que certaines parties sont de nature à être mises sous les yeux de vos ministres, je demande que vous leur en envoyiez la totalité, et me fassiez suivre avec eux. Il y est trop question de vous, monsieur, pour que votre délicatesse ne vous fasse une loi d'adopter l'un ou l'autre de ces partis. Vous ne sauriez chercher à profiter, plus que je ne l'ai permis,

de cette occasion d'y lire ce qui regarde votre personne. Autrement, à quelles inductions ne vous exposerait pas un abus d'autorité, et comment empêcher qu'on ne liât cette circonstance au piège qui m'a été tendu, au grand bruit qu'on se trouvera avoir fait pour si peu de chose ?

« Arrivé en Angleterre avec ces papiers, je demanderai aux ministres à leur tour, et j'appellerai le monde à témoin, de quelle utilité peut être aux yeux des lois un papier où se trouvent consignés, dans toute la négligence d'un mystère profond, jour par jour, la conversation, les paroles, peut-être jusqu'aux gestes de l'empereur Napoléon ? Je leur demanderai surtout quelle inviolabilité de secret je n'ai pas le droit d'exiger d'eux sur toutes les parties d'un recueil qui n'était encore que ma pensée brute, qui n'existe pas, à bien dire, qui ne présente que des matériaux encore informes, dont je pouvais sans scrupule désavouer presque toutes les parties, parce qu'elles étaient loin d'être arrêtées encore vis-à-vis de moi-même ; dans lequel, chaque jour, il m'arrivait de redresser, à l'aide d'une conversation nouvelle, les erreurs d'une conversation passée, erreurs toujours inévitables et fréquentes, et dans celui qui parle sans croire être observé, et dans celui qui recueille sans se croire tenu à garantir. Quant à ce qui vous y concerne, monsieur, si vous avez eu à vous récrier maintes fois sur l'opinion et les faits que j'ai émis sur votre personne, rien ne vous est plus aisé, d'homme à homme, que de me faire connaître mon erreur. Vous ne me rendrez jamais plus heureux que de me donner l'occasion d'être juste, et à la suite des éclaircissements, quelle que soit l'opinion dans

laquelle je persiste, vous serez forcé du moins de reconnaître ma droiture et ma bonne foi.

« Du reste, quel que soit le parti que vous comptiez prendre à mon égard, monsieur le gouverneur, à compter de cet instant je me retire, autant que l'admet la position où je me trouve, de la sujétion volontaire à laquelle je m'étais soumis vis-à-vis de vous. Quand j'en pris l'engagement, vous me dîtes que je demeurais toujours maître de le rétracter; or, à compter de cet instant, je veux rentrer dans la classe commune des citoyens. Je me remets sous l'action de vos lois civiles; je réclame vos tribunaux. Je n'implore pas leur faveur, mais seulement leur justice et leur jugement. Je pense, monsieur le général, que vous portez trop de respect à vos lois et avez trop de justice naturelle dans le cœur, pour vous faire l'injure de vous observer que vous deviendriez responsable de toutes les violations que ces lois peuvent éprouver vis-à-vis de moi, directement et indirectement. Je ne pense pas que la lettre de vos instructions, qui vous porterait à me retenir ici ou au Cap plusieurs mois prisonnier, pût vous mettre à l'abri de l'esprit de ces mêmes instructions, invoqué par la force, la supériorité, la majesté des lois.

« Ces instructions, si j'ai compris, en vous prescrivant de retenir toute personne de l'établissement de Longwood un certain temps, avant de la rendre à la liberté, n'ont pour but, sans doute, que de dérouter et de laisser vieillir les communications que l'on pourrait avoir eues avec cette affreuse prison. Or, la manière dont j'en ai été enlevé a suffi pour remplir ce but. On m'a rendu impossible d'en emporter aucune idée concertée.

J'y ai été comme frappé de mort subite. D'ailleurs, envoyé en Angleterre comme prévenu, et sous l'action des lois, si je suis trouvé coupable, elles pourvoient assez à l'inconvénient qu'on a voulu éviter. Si je ne le suis pas, il restera contre moi *l'alien-bill*, ou même encore ma soumission volontaire donnée ici d'avance à toutes les précautions, même arbitraires, qu'on croira devoir prendre à ce sujet, vis-à-vis de moi.

« Monsieur le gouverneur, sans connaître encore quels peuvent être vos projets sur ma personne, je me suis imposé déjà moi-même le plus grand des sacrifices. Je ne suis encore qu'à quelques pas de Longwood, et déjà peut-être l'éternité m'en sépare. Pensée affreuse qui me déchire et va me poursuivre!... Il y a peu de jours encore, vous m'eussiez arraché jusqu'aux dernières soumissions par la crainte de me voir éloigner de l'empereur Napoléon. Aujourd'hui, vous ne sauriez plus m'y faire revenir. On m'a souillé en me saisissant presque à sa vue. Je ne saurais plus désormais lui être un objet de consolation; ses regards ne rencontreraient en moi qu'un objet flétri, et des souvenirs de douleur. Pourtant, sa vue, les soins que je me plaisais à lui donner, me sont plus chers que la vie. Mais peut-être qu'au loin on prendra pitié de ma peine! Quelque chose me dit que je reviendrai, mais par une route purifiée, amenant avec moi tout ce qui m'est cher, pour entourer de nos soins pieux et tendres l'immortel monument que rongent sur un roc, au bout de l'univers, l'inclémence de l'air et la mauvaise foi, la dureté des hommes. Vous m'avez parlé de vos peines, monsieur le gouverneur; nous ne soupçonnons pas,

m'avez-vous dit, toutes vos tribulations ; mais chacun ne connaît, ne sent que son mal. Vous ne soupçonnez pas non plus le crêpe funèbre que vous tenez étendu sur Longwood. J'ai l'honneur, etc. »

Une fois la correspondance établie avec sir Hudson Lowe, je ne demeurai plus oisif. Dès le lendemain je lui écrivis de nouveau pour lui dire qu'en conséquence de ma lettre de la veille, je le sommais officiellement et authentiquement de m'éloigner de Sainte-Hélène, et de me renvoyer en Europe. Le jour suivant je poursuivis auprès de lui la même idée, sous mes rapports et ma situation domestiques.

« Dans mes deux précédentes, lui mandais-je, qui traitaient toutes deux de ma situation politique, j'avais cru peu digne et peu convenable de mêler un seul mot de ma situation domestique ; mais aujourd'hui que, par suite de ces deux mêmes lettres, je me regarde comme rentré dans la masse de vos administrés, à titre de passager accidentel dans votre île, je n'hésite pas à vous entretenir de toute l'horreur de ma situation privée. Vous connaissez l'état affreux de la santé de mon fils : les personnes de l'art doivent vous en avoir instruit. Depuis qu'il a vu se briser le lien cher et sacré qui nous attachait à Longwood, toutes ses idées, ses vœux, ses espérances se sont tournées avec ardeur vers l'Europe, et son mal va s'accroître de toute l'impatience, de tout le pouvoir de l'imagination. Voilà sa situation physique ; elle rend ma situation morale pire encore, s'il est possible. J'ai à combattre tout à la fois et la tendresse du cœur et les inquiétudes de l'esprit. Je ne me vois pas sans effroi responsable à moi-même de l'avoir amené ici, et

d'être la cause qu'on l'y retiendrait. Que répondrais-je à une mère qui me le redemanderait ? Que répondrais-je à la foule des oisifs et des indifférents même, toujours empressés de juger et de condamner ? Je ne parle point de ma propre santé, elle m'importe peu dans de telles émotions et de telles anxiétés. Toutefois, je me trouve dans une débilité absolue, vraiment déplorable, depuis que je n'ai plus sous les yeux la cause qui tenait en exercice les forces de mon âme, mon corps plie sous les ravages effrayants d'un an et demi de combats, d'épreuves et de secousses, tels que l'imagination a de la peine à les suivre. Je ne suis plus auprès de l'objet auguste auquel je consacrais avec charmes les peines de ma vie. Je n'en demeure pas moins éloigné de ma famille, dont le sacrifice m'avait tant déchiré. Mon cœur se brise entre les deux, privé de chacun ; il s'égare dans un abîme ; il ne saurait y résister longtemps. Je vous laisse, monsieur le gouverneur, à peser ces considérations. Ne faites pas deux victimes. Je vous prie de nous envoyer en Angleterre, à la source de la science et des secours de toute nature. Ce sera la première, la seule demande d'aucune espèce, qui sera sortie de moi vers vous ou votre prédécesseur. Mais le malheureux état de mon fils l'emporte sur mon stoïcisme. N'atteindra-t-il pas votre humanité ? Un bon nombre de motifs peuvent aider encore votre décision : ma lettre du 30 novembre les renferme tous. J'ajouterai seulement ici l'occasion précieuse pour vous de montrer à tous les yeux une grande et une rare impartialité, en envoyant ainsi vous-même à vos ministres précisément un de vos adversaires. »

A la réception de ces lettres, sir Hudson Lowe se rendit auprès de moi ; et, à l'égard de la première, il me nia tout d'abord qu'il m'eût tendu aucun piège par la voie de mon domestique. Il convenait néanmoins que j'avais pu m'y méprendre ; et comment en eût-il pu être autrement, lui disais-je, ce domestique avait été mandé plusieurs fois par l'autorité avant de m'avoir été retiré et après ; depuis il était venu m'offrir bénévolement ses services pour l'Europe, et m'avait assuré qu'il trouverait bien le moyen de parvenir en secret jusqu'à moi pour prendre mes commissions, et il y était venu en effet plusieurs fois, malgré la surveillance sévère qu'on exerçait autour de nous. Quoi qu'il en fût, sir Hudson Lowe me donna sur ce point sa parole d'honneur, et il fallait bien que j'y crusse.

De là il passa à discuter verbalement quelques articles de mes lettres, s'arrêtant surtout sur certaines expressions qu'il me représentait, d'une manière amicale, devoir lui être désagréables. Il me trouva, non seulement en cette occasion, mais dans plusieurs autres qu'il fit naître de la sorte, toujours de la dernière facilité. Ma réponse d'ordinaire était de prendre la plume aussitôt, et d'effacer ou de modifier les mots qui lui déplaisaient.

Je fais grâce d'une assez volumineuse correspondance roulant toujours sur le même sujet. Je me contenterai de dire que sir Hudson Lowe s'abstenait de répondre ; que sa coutume était d'accourir, ainsi qu'on vient de le voir, pour discuter verbalement avec moi les lettres qu'il avait reçues, obtenir quelques ratures, après quoi il se retirait en assurant qu'il ferait bientôt ample réponse ; ce

qu'il ne fit jamais alors, ce qu'il n'a jamais fait depuis; seulement, m'a-t-on mandé d'Angleterre, il paye aujourd'hui des papiers périodiques ou des libellistes subalternes pour dépecer le *Mémorial de Sainte-Hélène* et injurier son auteur.

Comme dans les nombreuses discussions verbales sur mes lettres, à la rature près de quelques expressions, il n'obtenait de moi rien d'important, et n'arrivait à rien de ce qu'il voulait, il s'en retournait, me donnant à chacun pour un homme très fin, très dangereux, assurait-il; car pour lui on était très fin, très astucieux, tout à fait à craindre, dès qu'on n'était point assez sot pour donner dans ses vues ou tomber lourdement dans ses pièges. Toutefois, voici le seul tour que je lui ai joué, car la captivité, son oisiveté, ses rigueurs aiguissent l'imagination, et puis c'était de bonne guerre entre nous. Le droit incontestable du prisonnier est de chercher à tromper son geôlier.

J'ai dit au commencement de mon journal que l'Empereur, au moment de partir pour Sainte-Hélène, m'avait secrètement confié un collier de diamants d'un très grand prix. L'habitude de le porter depuis si longtemps faisait que je ne m'en occupais plus aucunement; si bien que ce ne fut qu'au bout de plusieurs jours de réclusion, et véritablement par hasard, qu'il me revint à l'esprit; j'en frissonnai. Gardé comme je l'étais, je ne voyais plus le moyen de le rendre à l'Empereur, qui n'y avait sans doute pas plus songé que moi. A force de chercher, j'imaginai d'y employer sir Hudson Lowe lui-même. Je demandai à faire parvenir mes adieux à mes compagnons, et j'écrivis la lettre suivante:

« Monsieur le grand-maréchal, arraché d'au milieu de vous, laissé à moi-même, privé de toutes communications, j'ai dû trouver mes décisions dans mon propre jugement et mes seuls sentiments. Je les ai adressés officiellement au gouverneur sir Hudson Lowe, le 30 novembre dernier. Pour répondre à la liberté qui m'est laissée, je m'abstiens de vous en dire aucun mot, et m'en repose sur la délicatesse de l'autorité supérieure, pour vous communiquer ma lettre dans son entier, si jamais il était question d'une de ses parties .. Je m'abandonne à ma destinée ..

« Il ne me reste qu'à vous prier de mettre mon respect, mon amour, mes vœux, aux pieds de l'Empereur. Ma vie n'en demeure pas moins à lui tout entière. Je n'aurai jamais de bonheur qu'auprès de son auguste personne.

« Dans la malheureuse pénurie où vous êtes tous, j'aurais désiré ardemment laisser après moi quelques diamants de ma femme... un collier... le *denier de la veuve* ! mais comment oser en faire l'offre ? J'ai souvent fait celle des quatre mille louis que je possède, disponibles en Angleterre, je la renouvelle encore ; ma nouvelle position, quelle qu'elle puisse être, n'y doit rien changer. Je serai désormais fier du besoin ! Daignez peindre de nouveau à l'Empereur, monsieur le grand-maréchal, mon dévouement, ma fidélité, ma constance inaltérable.

« Et vous, mes chers compagnons de Longwood, que j'aie toujours vos souvenirs ! je connais toutes vos privations et vos peines ; j'en emporte la plaie dans mon cœur. De près, je vous étais de peu de chose ; au loin, vous connaîtrez mon zèle

et ma tendre sollicitude, si l'on a l'humanité de m'en permettre l'emploi. Je vous embrasse tous bien tendrement, et vous prie, monsieur le grand-maréchal, d'y ajouter pour vous le sentiment de ma vénération et de mon respect.

« P. S. Cette lettre vous était destinée depuis longtemps ; elle avait été écrite lorsque je croyais m'éloigner de vous. Aujourd'hui, en recevant la liberté de vous l'envoyer, le gouverneur m'apprend que je dois attendre ici des réponses d'Angleterre. Ainsi, je serai des mois à Sainte-Hélène, et Longwood n'y existera pas pour moi, supplice nouveau que je n'avais pas calculé. »

Sir Hudson Lowe, à qui je remis cette lettre ouverte, c'était sa condition, la lut, l'approuva, et eut la bonté de se charger de la remettre lui-même ; ce qui réveilla en effet l'attention de l'Empereur, et ne contribua pas peu, bien qu'indirectement, à faire rentrer le riche dépôt dans les mains de Napoléon.

Mes griefs personnels contre sir Hudson Lowe. — Traits caractéristiques

Samedi 7 au lundi 9

Un de ces jours, j'ai invité l'officier de garde à dîner avec moi. Il m'a raconté, dans la conversation, qu'il avait longtemps fait partie des prisonniers confinés à Verdun ; mais qu'il avait enfin obtenu d'en sortir pour venir à Paris. Et ce que peut amener le hasard ! quand il a nommé son intermédiaire de Paris, il s'est trouvé que c'était précisément moi qui avais obtenu du duc de Feltre cette faveur alors très difficile.

Toujours même uniformité dans notre situation ici, pas l'apparence d'un dénouement : voilà près de quinze jours depuis notre malheureuse aventure, et toujours même réclusion, même interdiction, même supplice.

Nous recevions à peine, et seulement par le gouverneur lui-même, des nouvelles de l'Empereur. Nous nous trouvions, ainsi que je l'ai déjà dit, précisément en face de Longwood, et à peu de distance, mais séparés par des abîmes. A quelque heure que nous levassions les yeux, nous avions devant nous cet objet de nos pensées et de nos vœux, et nous le recherchions sans cesse ; nous pouvions en suivre toutes les habitudes, qui nous étaient si familières ; nous en apercevions tous les édifices, mais il nous était impossible de distinguer aucun des objets animés. Cette perpétuelle attraction perpétuellement combattue, ce voisinage, et pourtant cette grande distance, cet objet désiré sans cesse offert et comme sans cesse retiré ; il y avait dans tout cela quelque chose, disais-je, de l'enfer des anciens. Sir Hudson Lowe en convenait, et avait promis, dès le premier jour, de nous en retirer bientôt ; nous n'étions placés en cet endroit que provisoirement, avait-il dit, et jusqu'à ce qu'on eût préparé ailleurs quelque chose de plus convenable, dont on s'occupait déjà ; mais des semaines étaient écoulées, et rien ne venait. Sir Hudson Lowe, qui est très prompt dans une décision mal-faisante, est extrêmement lent à la faire cesser, si toutefois cela a lieu ; ce qui n'arrivera pas en cette occasion.

Du reste, ce gouverneur, je dois le confesser, était avec moi, depuis qu'il me tenait entre ses

mains, dans les rapports de la politesse la plus attentive et des égards les plus recherchés. Je l'ai vu déplacer lui-même, de sa propre personne, une sentinelle qui eût pu blesser mes regards, disait-il, et l'aller poser derrière des arbres pour que je ne l'aperçusse plus. Toutes ses dispositions à mon égard, ses intentions réelles, m'assurait-il, étaient des plus bienveillantes ; son langage était propre à m'en convaincre ; et plus d'une fois j'ai été à douter de la justice de l'opinion que nous nous en étions faite jusque-là ; mais il m'a fallu toujours finir par conclure que chez sir Hudson Lowe les actes différaient étrangement des paroles : il parlait d'une manière et agissait de l'autre. Je lis, par exemple, dans l'ouvrage de M. O'Méara, que précisément dans ces moments où je me croyais comblé par lui, où je me faisais une espèce de scrupule de l'éloignement que je lui avais porté, il faisait transmettre par ce docteur à Napoléon, des aveux forgés par lui, déclarant les tenir de ma bouche même ou de ma propre main ; le tout dans l'espoir, sans doute, d'obtenir en retour, de Longwood, quelques paroles ou quelques lumières dont il pût tirer avantage. Il me faisait dire entre autres choses, que je lui avais avoué qu'il n'avait point de torts à notre égard ; mais que nous étions convenus entre nous, à Longwood, de tout dénaturer à l'Empereur, afin de le tenir exaspéré. Quels indignes moyens ! Quelles ignobles ressources !...

Je pourrais dire encore beaucoup pour mieux faire connaître ce gouverneur ; mais tout doit se taire devant le trait suivant, qui dispense de toute autre citation :

Mon fils continuait à être extrêmement malade ;

ses palpitations étaient parfois si violentes, qu'il lui arrivait de se jeter au bas de son lit pour marcher à grands pas dans la chambre, ou venir prendre refuge dans mes bras, où il était à craindre qu'il n'expirât. Le docteur Baxter, chef médical dans l'île, et le commensal de sir Hudson Lowe, vint, avec une politesse dont je conserve une douce et sincère reconnaissance, joindre ses soins à ceux du docteur O'Méara. Tous deux représentèrent à sir Hudson Lowe l'état critique de mon fils; ils appuyèrent vivement la demande que je faisais de l'envoyer en Europe. Le docteur O'Méara, après une nouvelle crise, étant revenu seul à la charge, sir Hudson Lowe mit fin à son importunité par ces mots, que M. O'Méara a répétés depuis à mon fils et à moi-même « *Eh ! Monsieur, après tout, que fait la mort d'un enfant à la politique?...* » Je m'abstiens de tout commentaire, je livre la phrase nue à tout cœur de père et à celui de toutes les mères !

La fameuse pièce clandestine. — Mon interrogatoire par sir Hudson Lowe. — Ma lettre au prince Lucien.

Mardi 10 au dimanche 18.

Le gouverneur, dans ses nombreuses visites, qu'il répétait presque chaque jour, revenait souvent, par un motif ou par un autre, à fouiller de nouveau dans mes divers papiers : je m'y prêtais toujours avec la dernière facilité; j'avais à cœur de lui prouver en cela ma complaisance et ma modération, ce qui m'obtenait bien quelques paroles flatteuses, mais jamais la moindre condescendance. Un jour, en remuant tous ces paquets,

deux liasses demeurèrent par mégarde en dehors de la malle qui les contenait. Le lendemain, je me fis un malin plaisir de les lui remettre. Son étonnement fut grand : on eût cru qu'il me les eût laissées ; il ne les en resserra pas moins soigneusement, et pour la stricte régularité, disait-il, bien que je l'assurasse que c'était inutile, lui faisant observer en riant qu'il devait bien croire que, s'il y avait eu quelques-uns de ces papiers à soustraire, il ne les y trouverait plus. Déjà, le premier jour j'avais été dans le cas de lui faire voir qu'on avait oublié de sceller mon portefeuille, lorsqu'on s'en était saisi à Longwood : il était convenu d'une grande irrégularité à cet égard, et s'était dit fort touché que je ne remarquasse le fait que comme simple observation ; je n'avais d'autre but, en effet, que de lui bien montrer combien il était hors de moi de profiter de toutes les occasions qu'il me fournissait de le quereller ; mais tant de procédés de ma part ne me valurent, je le répète, que quelques phrases, jamais aucun acte en retour.

Il fut pris registre de toutes les lettres de mes amis de Londres, pour pouvoir confronter dans les bureaux des ministres s'il n'en serait arrivé aucune par des voies détournées. J'avais commencé une seconde lettre au prince Lucien, le gouverneur s'y arrêta très particulièrement. J'eus beau lui montrer qu'elle était pleine de ratures, surchargée au crayon, à peu près effacée ; lui dire qu'elle n'avait point été écrite, qu'elle n'existait donc réellement pas, que je pouvais la désavouer sans scrupule ; qu'il était impossible d'en faire aucun usage *légal* ou *honnête*, il n'en fit pas moins retranscrire quelques parties, Dieu sait pour quel emploi !

Un billet de la femme du lieutenant-gouverneur l'intrigua beaucoup. Partant pour l'Angleterre, elle nous avait dit que la loi lui défendait de se charger d'aucune lettre; mais que, si elle pouvait nous être autrement agréable, ce serait avec un vrai plaisir. Je lui avais envoyé, pour mes amis de Londres, des objets qui avaient servi à l'Empereur, ou venaient de sa personne. Un petit encrier d'argent, je crois, quelques mots de son écriture, peut-être de ses cheveux, je ne sais, j'appelais cela de précieuses reliques. M^{me} Skelton avait répondu qu'elle les traiterait avec tout le respect qu'elles méritaient; mais qu'elle devait m'avouer qu'elle n'avait pu résister à en dérober une petite portion.

Sir Hudson Lowe ne revenait pas que je ne pusse ou ne voulusse pas affirmer quels étaient ces objets précieux. Je serais fâché qu'ils pussent être la cause de quelques tracasseries pour cette dame; je n'avais gardé son billet que par le respect et le souvenir qu'elle m'inspirait. M et M^{me} Skelton étaient un couple moral et vertueux, à qui nous avions fait bien du mal, malgré nous sans doute, mais qui avait reçu chacun de nos torts en redoublant pour nous d'égards et d'attentions. Notre arrivée dans l'île les avait dépossédés de Longwood, elle avait amené la suppression de leur emploi, et leur renvoi en Europe, mais ils doivent se trouver sans fortune.

Enfin arrivèrent, avec le temps, les fameuses pièces clandestines : ma lettre au prince Lucien et celle à ma connaissance de Londres. Sir Hudson Lowe les avait fait soigneusement retranscrire, mais avec des lacunes, faute d'avoir pu tout lire, certains mots s'étant trouvés effacés sur le satin

pour avoir été accidentellement mouillé depuis que je m'en étais dessaisi. Je poussai la complaisance jusqu'à les rétablir bénévolement, et alors commença sur moi une espèce d'interrogatoire.

Deux points occupaient beaucoup le gouverneur, qu'il tenait fort à éclaircir, si je n'y avais pas d'objection, disait-il. La première question a été relative à ces paroles de ma lettre au prince Lucien : « Ceux dont nous sommes entourés se plaignent amèrement que leurs lettres sont falsifiées par les papiers publics, etc. » Quelles étaient ces personnes ? me demandait-on. L'aide de camp tenait la plume pour noter mes réponses. J'ai fait écrire que ne voyant aucun inconvénient à répondre, j'allais le faire purement à l'amiable ; car si le gouverneur pensait m'interroger d'autorité, j'allais garder le silence et j'ai dit : « Que ces paroles de ma lettre étaient vagues, générales, sans aucune application quelconque, que c'était ce qui nous avait été dit par tout le monde, lorsqu'on avait cherché à nous consoler des expressions ou des peintures très déplacées à notre égard, que nous rencontrions parfois dans les journaux de Londres, sous la date de Sainte-Hélène ; qu'il m'en revenait en cet instant un exemple spécial, celui d'une dame du camp qui lui était connue, et qui répétait partout n'avoir point écrit la lettre ridicule qui avait paru sous son nom, soit que ses amis en Angleterre y eussent fait des changements, soit qu'ayant été lue en société, elle eût été mal retenue et infidèlement livrée à l'impression. »

La seconde question du gouverneur s'appliqua à ma lettre privée : j'y avais tracé la commission de faire demander à lord Holland s'il avait reçu les

paquets que je lui avais adressés. Sir Hudson Lowe me demandait ce que c'étaient que ces paquets, et par qui je les avais fait passer, etc. ; et ici il redoublait visiblement d'aménité et de douceur pour obtenir une réponse satisfaisante : il convenait n'avoir aucun droit pour me forcer à répondre ; mais ce serait, disait-il, abrégé et simplifier de beaucoup mes affaires, etc. Je répondis avec assez de solennité que cet article était mon *secret*, ce qui fit une impression évidente sur la figure de sir Hudson Lowe ; et comme mes paroles étaient écrites à mesure, je continuai de dicter, ajoutant que la réponse que je venais de faire n'était, au demeurant, que celle de mon éducation et de mes mœurs ; que toute autre eût pu entraîner les doutes du gouverneur, et qu'il ne convenait pas que je dusse exposer la vérité de mes paroles au plus léger soupçon ; que toutefois, après cet exposé préalable, je n'hésitais plus à déclarer à présent que je n'avais jamais eu de ma vie aucune communication avec lord Holland. Cette finale inattendue fut un coup de théâtre, une véritable scène de comédie ; il serait difficile de rendre la surprise du gouverneur, l'ébahissement des officiers, la plume arrêtée dans les mains du greffier. Sir Hudson Lowe n'a pas hésité à dire qu'il me croyait assurément, mais qu'il devait avouer qu'il n'y pouvait rien comprendre. Je lui confessai de mon côté que je ne pouvais m'empêcher de rire de l'embarras que je lui causais, mais que je lui avais pourtant tout dit. Le fait est que j'avais compté, lorsque mon domestique aurait réparé, le charger en outre pour lord Holland de plusieurs documents authentiques sur notre situation ; mais on ne m'en avait pas laissé le temps,

on s'était trop pressé de venir m'enlever. Je n'avais l'honneur de connaître sa seigneurie que par la noblesse et l'élévation de sa conduite publique ; mais lui adresser la vérité, à lui législateur héréditaire de son pays, membre de la cour suprême de la Grande-Bretagne, ne me semblait rien que de très convenable dans nous deux, de bienséant et d'utile, même pour l'honneur du caractère anglais.

Du reste, voici cette lettre au prince Lucien, dont il a été tant question. J'aurais voulu pouvoir l'épargner à mes lecteurs, mais elle a trop de rapport avec Longwood, et joue un trop grand rôle dans mes malheurs, pour que je puisse m'empêcher de la reproduire ici telle qu'elle a été publiée dans le temps, lors de mon retour en Europe.

« Monseigneur, je viens de recevoir votre lettre de Rome, datée du 6 mars dernier. Je m'estime bien heureux que Votre Altesse ait daigné m'honorer de cette marque de son souvenir. Je m'efforcerai d'y répondre, en lui donnant de temps à autre, pour toute sa famille, un détail suivi de tout ce qui concerne l'Empereur, sa santé, ses occupations et les traitements qu'on lui fait éprouver. Je vous manderai surtout, Monseigneur, les choses telles qu'elles se seront passées et telles qu'elles se trouveront, m'en reposant sur Votre Altesse pour déguiser au besoin, au cœur toujours sensible d'une mère, ce qu'il pourrait y avoir de trop affligeant pour elle.

« Afin de rendre ma relation plus complète, je la ferai remonter à peu près au moment où je quittai Votre Altesse, au Palais-Royal, pour m'aller mettre spontanément de service auprès de l'Empereur ; je la prendrai à l'instant où je suivis Sa

Majesté à la Malmaison, pour ne plus la quitter ; au moment enfin, où près de monter en voiture, l'Empereur, au bruit du canon de l'ennemi, fit dire au gouvernement provisoire « que pour avoir
« abdiqué la souveraineté, il n'avait pas renoncé à
« son plus beau droit de citoyen, celui de com-
« battre pour la patrie ; que, si on voulait, il irait
« se mettre à la tête de l'armée ; que l'état des
« choses lui était bien connu ; qu'il répondait de
« frapper l'ennemi de manière à assurer au gou-
« vernement le temps et les moyens de traiter
« avec plus d'avantage ; que, le coup porté, il n'en
« poursuivrait pas moins immédiatement son
« voyage. »

« Sur le refus du gouvernement provisoire, nous nous mîmes en route, dans la soirée du 29 juin, pour Rochefort, où deux frégates étaient commandées pour nous transporter aux États-Unis d'Amérique. C'était l'asile que l'Empereur s'était choisi.

« L'Empereur, avec une partie de sa suite, composée de plusieurs voitures, parcourut cet espace sans escorte, et au milieu des acclamations de toute la population qui accourait sur les routes. Il était difficile de n'être pas ému. L'Empereur seul se montrait impassible. On pouvait aisément distinguer sur tous ces visages les vœux pour ce qu'ils perdaient, l'anxiété pour ce qui devait suivre. Ce spectacle avait quelque chose de touchant et d'étrange. Il offrait beaucoup au cœur et à la méditation.

« Arrivés à Rochefort, nous y attendîmes vainement plusieurs jours les passeports dont on nous avait flattés en quittant Paris. Cependant les événements marchaient avec une grande rapidité. Tout

nous commandait un appareillage sans délai. Les ennemis étaient entrés dans Paris. Notre armée principale se retirait en deçà de la Loire, pleine d'indignation et de fureur. Celle de la Vendée, celle de Bordeaux partageaient les mêmes sentiments. Toute la population était dans une fermentation extrême. De toutes parts on sollicitait l'Empereur de revenir se charger de la fortune publique; mais sa détermination était irrévocable. D'un autre côté, les croiseurs anglais étaient en présence; toutes les passes étaient fermées; les vents nous demeuraient constamment contraires. Ainsi, quand tout commandait à terre de précipiter le départ, tout concourait du côté de la mer à le rendre impraticable. Dans cette extrémité, l'Empereur m'envoya à la croisière ennemie, comme devant avoir, par mon ancienne émigration, plus de connaissance des Anglais. Je demandai si on y avait entendu parler de nos passeports pour l'Amérique; on ignorait cette circonstance. Je peignis notre véritable situation, les offres faites à l'Empereur, ses refus et son intention mébranlable. Je posai la supposition de notre départ sur un neutre; le capitaine anglais avait ordre de le saisir. Je parlai de la sortie des frégates sous pavillon parlementaire; il avait ordre de les combattre. Je lui représentai toute l'étendue des maux dont il pouvait être la cause, s'il forçait l'Empereur de redescendre à terre: il m'assura ne pouvoir rien prendre sur lui à cet égard, mais qu'il allait s'adresser immédiatement à son amiral, et me ferait une réponse sous deux jours.

« En attendant, de notre côté, nous avions épuisé, pour notre sortie, tout ce que l'imagina-

tion pouvait fournir. On avait été jusqu'à la proposition désespérée de traverser l'Océan sur deux frères chasse-marées. De jeunes aspirants, pleins d'ardeur et d'enthousiasme, étaient venus s'offrir pour en composer les équipages. L'Empereur accepta ; mais au moment de partir, il fallut bien y renoncer entre autres difficultés, ils déclarèrent qu'on serait obligé de relâcher sur les côtes d'Espagne et de Portugal, pour faire de l'eau.

« Cependant, la tempête morale allait toujours croissant autour de nous ; elle s'approchait sans cesse ; les sollicitations se multipliaient auprès de l'Empereur. Des généraux venaient en personne le supplier de se mettre à leur tête. L'Empereur demeurait inébranlable. « Non, répondit-il toujours, le mal est à présent sans remède. Je ne puis plus rien aujourd'hui pour la patrie. Une guerre civile serait désormais sans objet, sans résultat pour elle. Elle ne pourrait être utile qu'à moi, à qui elle obtiendrait quelques termes sans doute ; mais je l'achèterais par la perte infaillible de ce que la France a de plus généreux. Je le dédaigne. »

« C'était ce même sentiment qui, lors de son abdication, rendue si nécessaire par la perfidie, l'empêcha de se réserver la Corse, où aucune croisière ennemie n'eût pu l'empêcher d'arriver. Mais il ne voulut pas qu'on pût dire que, dans le naufrage du peuple français, qu'il ne prévoyait que trop, lui seul avait su se créer un asile en se retirant chez lui.

« Ne voyant pas venir de réponse, je retournai à bord du vaisseau anglais. Le capitaine n'avait pas encore eu de nouvelles de son amiral : mais il me dit cette fois qu'il avait autorité de son gouverne-

ment de conduire Napoléon et sa suite en Angleterre, si cela lui était agréable. Je lui répondis que j'allais transmettre cette offre, et que je ne doutais pas que l'Empereur n'en profitât avec magnanimité et sans défiance, pour aller demander en Angleterre même les moyens de se rendre en Amérique. Le capitaine me fit l'observation qu'il ne garantissait pas qu'on nous les accordât; mais il m'assura, et plusieurs officiers le secondèrent, que nous ne devions avoir nul doute d'y recevoir le traitement digne de l'élévation, de la grandeur, de la générosité de leur nation.

« A mon retour, l'Empereur nous réunit autour de lui pour connaître notre pensée. L'opinion fut unanime pour accepter l'hospitalité qui nous était offerte; il ne s'éleva pas la moindre inquiétude : « C'est une occasion de gloire, disait-on, qui sera avidement saisie par le prince régent. Quel plus beau triomphe pour l'Angleterre que cette noble confiance de son grand ennemi, que cette préférence obtenue sur un beau-père et un ancien ami ! Ce sera, disait-on, une des belles pages de son histoire ! Quel hommage rendu à l'excellence, à la supériorité de ses lois ! » Ici, Monseigneur, j'osai m'appuyer de la haute opinion de Votre Altesse même, sur le caractère national du peuple anglais, sur sa moralité, sa noblesse et son influence sur les actes de la souveraineté même. L'Empereur pensait bien que sa retraite en Amérique serait vue avec jalousie, sans doute, et que cet article éprouverait quelques difficultés; mais, comme il ne choisissait cet asile que pour vivre sous des lois positives, et que l'Angleterre lui offrait les mêmes avantages, il lui importait peu d'être contrainct d'y demeurer.

Il s'y détermina même, et écrivit au prince régent une lettre remarquable qu'ont répétée tous les papiers de l'Europe¹.

« Je retournai le soir même coucher à bord du *Bellérophon*, annonçant l'arrivée de l'Empereur pour le lendemain matin. J'étais accompagné du général Gourgaud, aide de camp de Sa Majesté, qui fut expédié sur-le-champ pour l'Angleterre. Il était porteur de la lettre pour le prince régent, et devait faire connaître à Son Altesse Royale le désir de l'Empereur de débarquer dans ses États sous le titre de *colonel* Duroc, et de se fixer, avec son agrément, dans une des provinces les plus favorables à sa santé.

« A peine l'Empereur était arrivé à bord du *Bellérophon*, que l'amiral de la croisière parut et vint mouiller auprès de nous. Sa Majesté témoigna le désir de visiter son vaisseau, le *Superbe*, et l'amiral Hotham lui en fit les honneurs avec une grâce et une élégance qui recommandent son caractère.

« Nous partîmes, et telle était notre sécurité, que, dans l'abandon de notre bonne foi, chacun de nous remplit le temps du voyage de rêves innocents sur nos nouvelles destinées, au sein du repos et de l'hospitalité britannique. Que nous étions loin de soupçonner toutes les horreurs de notre affreux mécompte !

« A peine nous eûmes jeté l'ancre sur les plages anglaises, que tout prit autour de nous l'aspect le plus sombre. Le capitaine avait communiqué sur-le-champ ; à son retour, ce nous fut assez de son

¹ Voyez cette lettre au tome I^{er},

visage pour pressentir nos malheurs. C'était un homme de bien, qui avait exécuté ses instructions, sans connaître l'horrible secret qui les avait dictées¹. Nous avions été condamnés d'avance à être jetés sur le roc stérile de Sainte-Hélène, au milieu des mers, à cinq cents lieues de toutes terres.

« Nous fûmes mis, dès cet instant, sous l'interdit le plus sévère ; toute communication nous fut défendue. Des bateaux armés rôdèrent autour de nous, éloignant à coups de fusil les curieux qui osaient nous approcher. On nous signifia bientôt, dans les termes les plus durs et dans les formes les plus amères, l'inique, la fatale sentence, et l'on ne perdit pas un instant pour la mettre à exécution. On saisit nos épées, on visita nos effets, pour nous prendre et gérer, disait-on, notre argent, nos bijoux, nos diamants ; on supposait des trésors à l'Empereur. Qu'on le connaissait mal ! On ne lui trouva que quatre mille napoléons, qu'on retint, et quelque peu d'argenterie qu'on lui laissa. Les objets de service du moment, quelque linge, des vêtements, quelques caisses de sa bibliothèque de campagne, composaient toute la fortune de celui qui avait gouverné le monde, distribué des royaumes et créé des rois.

« On nous transvasa du *Bellérophon* sur le *Northumberland*, et nous fûmes lancés sur le vaste Océan, vers nos destinées nouvelles, aux extrémités de la terre.

« Nous avons suivi l'Empereur en très grand nombre ; il ne fut permis qu'à quatre de partager

¹ Je me trompais ; voir la relation du capitaine Maitland, publiée en 1826, et la réfutation qu'elle a amenée.

son supplice. En le voyant partir, ceux qui restaient en arrière sanglotaient de douleur ; un de ceux qui avaient le bonheur de le suivre ne put s'empêcher de dire à l'amiral Keith, qui se trouvait à côté. « Vous observerez, du reste, milord, que ce sont ceux qui demeurent qui versent des pleurs. »

« L'Empereur laissa après lui une protestation courte, simple et énergique ; je la transcris ici en note, parce que les papiers ne l'ont publiée qu'imparfaite¹. Pour nous, Monseigneur, nous nous demandions, dans l'amertume de nos cœurs et l'indignation de tels actes : Quel est donc ce guet-apens ? Ne sommes-nous plus parmi les nations civilisées ? Où en est donc le droit des gens, la morale publique ? Nous en appelions à Dieu qui venge les perfidies ; nous le prenions à témoin de la bonne foi trahie. Il me serait difficile de vous rendre la tempête qu'allumait en nous cet abus insultant de la force et du mensonge sur notre innocente crédulité. Encore à présent, de vous en parler, Monseigneur, me fait courir le sang plus vite. « Nous lisons dans les papiers qu'on nous avait faits prisonniers, nous qui étions venus si librement et avec tant de magnanimité ! Que nous avons été contraints de nous rendre à discrétion, nous qui avons dédaigné, par grandeur d'âme, de profiter des hasards de la guerre sur terre, et qui eussions pu tenter le sort des armes par mer ! Et qu'aurait donc eu de pire notre traitement, si nous n'eussions succombé qu'à la force ? Qui osera douter que nous n'eussions épuisé toutes les chances, couru même

¹ Voyez cette protestation au tome I^{er}.

volontiers celle d'une mort certaine, si nous eussions pu soupçonner le sort qui nous était réservé ? Mais la lettre même de l'Empereur au prince-régent met hors de doute les intentions de la croyance réciproque. Le capitaine anglais, à qui elle fut communiquée d'avance, les avait sanctionnées tacitement en n'y faisant aucune objection. On nous a dit plus tard que le traitement de l'empereur Napoléon n'était pas un acte exclusif de l'Angleterre, mais une convention des quatre grands pouvoirs alliés. Vainement les ministres britanniques croiraient par là couvrir la tache dont ils ont flétri leur nation ; car on leur crie : Ou vous aviez arrêté cette convention avant d'avoir en vos mains l'illustre victime, et vous avez eu l'indignité de lui tendre un piège pour vous en saisir ; ou bien vous avez conclu quand elle était déjà en votre pouvoir, et alors vous avez commis le crime de sacrifier l'honneur de votre pays, la sainteté de vos lois à des considérations étrangères auxquelles rien ne pouvait vous contraindre.

« Que de maux ces violations monstrueuses préparent à notre pauvre Europe ! Que de passions elles vont rallumer ! Qui ne voit dans ces mesures arbitraires et tyranniques, dans ce mépris de toutes les lois vis-à-vis de l'empereur Napoléon, une réaction étudiée de doctrines politiques ? La tempête était apaisée, on la réveille. On affecte de répéter sans cesse que la révolution s'éteint dans la proscription de Napoléon : aveuglement étrange ! On oublie qu'il l'avait finie ; on la recommence. Les populations de l'Europe vont fermenter plus que jamais.

« Les instructions des ministres anglais comman-

daient, pour l'Empereur, le titre de *Général*, et défendaient toute espèce d'égards et de respects inusités. L'Empereur eût pu être fier de ce titre, il l'avait immortalisé, mais la circonstance et l'intention le rendaient un outrage. Nous ne crûmes pas qu'il convînt au ministère anglais de changer à son gré l'ordre des choses de l'Europe, et qu'il pût annuler selon son caprice une qualification créée par la volonté d'un grand peuple, consacrée par la religion, sanctionnée par la victoire, reconnue par les traités, avouée de tout le continent; et nous persistâmes, dès cet instant, à continuer le titre d'EMPEREUR à celui qui, peu de jours auparavant, s'était choisi celui de *Colonel*.

« Notre traversée de deux mois fut, du reste, heureuse, uniforme et paisible. Le vaisseau, comme tous les points de la domination britannique, fourmillait de pamphlets et de libelles sur la personne, le caractère, les traits, les formes, les manières et les actes de l'Empereur. Il tombait au milieu de tous les préjugés hérissés contre lui; et ce ne fut pas un spectacle peu curieux pour l'observateur attentif, que de voir les nuages du mensonge se dissiper devant l'éclat de la vérité, et l'horizon prendre tout à fait d'autres couleurs. Aucun d'eux ne revenait de son calme, de sa sérénité: ils admiraient sa connaissance de toutes choses, surtout l'égalité de son humeur. Quand nous nous sommes quittés, il a échappé de dire à celui qui avait eu le plus de relations avec lui, qu'il n'avait jamais pu le surprendre mécontent ou désireux.

« L'Empereur passait toute la matinée dans sa petite chambre. Vers les cinq heures, il entrait au salon, où il jouait une partie d'échecs avant de se

rendre à table. Durant le dîner, l'Empereur parlait peu et rarement. Vous savez, Monseigneur, qu'il ne restait jamais plus de dix-huit à vingt minutes à table; ici on y demeurait plus de deux heures. c'était un supplice qu'il n'eût pu supporter. On lui servait du café au bout d'une heure, et il se levait pour aller sur le pont. Le grand-maréchal et moi le suivions régulièrement. C'était le seul moment où il parut en public. Il faisait approcher l'officier de service ou quelques personnes de profession : le chirurgien, le commissaire ou l'aumônier, et s'informait de ce qui les concernait. Dans les premiers jours, l'équipage montrait une grande curiosité; bientôt ce ne fut plus que de l'intérêt. S'il arrivait quelque manœuvre qui pût procurer du mouvement ou de la confusion sur le pont, les jeunes aspirants accouraient, et, par un mouvement touchant, formaient un cercle autour de lui pour le préserver de toute injure. L'Empereur se retirait dans sa chambre de très bonne heure. Ce fut là sa vie de tous les jours.

« Arrivés à Sainte-Hélène, après deux ou trois jours de mouillage nous fûmes débarqués à la nuit dans James-Town, espèce de village, de colonie ou de hameau composé de quelques maisons, parmi lesquelles la relâche annuelle de la flotte des Indes en a fait construire quelques-unes assez considérables, pour la commodité des voyageurs.

Le lendemain au matin, l'Empereur, conduit par l'amiral, fut voir, dans l'intérieur de l'île, la demeure qu'on lui destinait. Elle demandait des réparations absolues, qui ne pouvaient être prêtes de quelques jours. L'Empereur devait donc revenir à James-Town, où la chaleur était suffocante, insa-

lubre, sans parler d'autres inconvénients plus graves encore, surtout celui d'une curiosité importune. Il préféra s'arrêter à trois ou quatre milles de la ville, et me fit venir le soir même : le peu d'espace de cette nouvelle demeure ne permettait d'admettre personne autre. C'était une espèce de guinguette, à cinquante pas de la maison du propriétaire, composée d'une seule pièce au rez-de-chaussée, de quelques pieds carrés. L'Empereur y fit dresser son lit de campagne, et dans cette seule pièce, il dut dormir, s'habiller, travailler, manger et se promener. Je couchais au-dessus dans une petite mansarde, où mon fils et moi avions à peine notre surface ; les valets de chambre de l'Empereur couchaient par terre en travers de sa porte. La famille du propriétaire tout à fait honnête et bonne, était à cinquante pas. Il y avait deux petites demoiselles de treize à quatorze ans : ce sont elles sur lesquelles les papiers-nouvelles se sont trouvés si heureux de pouvoir s'égayer. L'Empereur y entra quelquefois les premiers jours. Mais les qualités hospitalières du propriétaire y réunissant souvent des curieux, l'Empereur y renonça. Les autres officiers de sa suite, qui étaient demeurés à la ville, venaient auprès de lui le plus souvent qu'ils le pouvaient ; mais à cause des méprises ou de la confusion des consignes, c'était presque toujours au travers des mortifications et des peines. L'Empereur était très mal, plus mal encore que vous ne l'imaginerez, Monseigneur. On était obligé, les premiers jours, d'apporter son dîner de la ville. Plus tard on trouva moyen d'organiser une cuisine tant bien que mal. Il ne fut jamais possible de lui procurer un bain, bien que ce fût devenu pour lui

un objet de première nécessité. Il était obligé de sortir de sa chambre pour qu'on pût la balayer et faire son lit. Nous nous promenions sur le sol rocailleux autour de la maison, ou dans une allée du voisinage, quand le soleil baissait, ou que le clair de lune nous le rendait praticable.

« Nous passâmes deux mois de la sorte, au bout desquels nous fûmes transportés à Longwood, que nous occupons en cet instant. Il avait fallu tout ce temps pour les premières réparations. La colonie s'y trouva toute réunie, à l'exception du grand-maréchal et de sa femme : le manque d'espace les força de demeurer à deux ou trois milles, dans une maison séparée.

« Longwood n'était, dans le principe, qu'une ferme de la compagnie ; elle avait été abandonnée au dernier sous-gouverneur, qui était venu à bout d'en faire une demeure de campagne. Les additions actuelles ont été faites avec une telle hâte, qu'elles n'offraient que des réduits fort insalubres, et elles sont si frêles, qu'au bout de l'année, la plupart se trouveront probablement hors de service.

« L'Empereur est très mal, et nous à peu près au bivouac. Pour votre parfaite connaissance, Monseigneur, je joins ici le plan de l'établissement que mon fils avait tracé pour sa mère. N'ajoutez donc aucune foi au fameux palais de bois dont ont retenti tous les papiers d'Angleterre. La pompe est pour l'Europe, la misère pour Sainte-Hélène. Il est bien vrai qu'il y a quelque temps, il est arrivé un grand nombre de madriers bruts ; mais comme il a été calculé qu'il faudrait de sept à huit ans pour accomplir leur emploi, que nous demeurerions tout ce temps au milieu des ouvriers, et que cela coûterait

des sommes énormes, on y a renoncé. Ils pourrissent sur la plage.

« Ce n'est pas qu'il n'y ait dans l'île des demeures préférables à Longwood : *Plantation-House* surtout, la demeure des gouverneurs, est une bâtisse européenne avec un joli jardin, de l'ombrage et tous les agréments qu'on peut attendre ici. L'Empereur y eût été beaucoup plus convenablement, et l'on eût épargné de grandes dépenses. Mais le déplacement d'un gouverneur pour l'illustre proscrit eût été une mesure d'égards que les ministres anglais, nous a-t-on dit, se sont empressés d'interdire. Les dehors de Longwood sont vraiment misérables; on ne saurait y rien faire venir, ou du moins cela demanderait des soins fort au-dessus de ceux dont nous sommes capables. Pour dire tout en un seul mot, c'est la partie déserte de l'île; la nature en a repoussé constamment jusqu'ici la population et la culture; l'eau y est très rare, il n'y a point d'ombre; on n'y trouve que des bruyères marines, quelques arbrisseaux et des gommiers, espèce d'arbre bâtard et difforme, ne donnant ni feuilles, ni ombrage. On y est littéralement infesté de rats et de souris.

« Toutefois, le voyageur qui vient de traverser les mers, dont l'œil fatigué de la monotonie des vagues est tout prêt à admirer le premier sol qu'il rencontre, s'il grimpe, par un beau jour, sur notre plateau, dans l'étonnement des affreux rochers qui pointent autour de lui, et des abîmes creusés à ses pieds; à l'aspect riant de la verdure sauvage qui dessine les gorges environnantes, il s'écrie que c'est fort beau. C'est souvent un de nos supplices. Mais, Monseigneur, pour celui qui est condamné

à cette habitude, c'est un vrai lieu de désolation. Il en est de même du climat, que ceux qui ne font que passer peuvent trouver doux et innocent. Sous le soleil dévorant du tropique, cette île est, la plupart du temps, couverte de nuages, et Longwood sujet à de fréquentes pluies ; d'où il suit que si le soleil paraît, on est brûlé, et que, quand il se cache, l'on demeure dans une affreuse et constante humidité. On a donc à souffrir presque tout à la fois du froid et du chaud, contraste destructeur qui produit des ravages effrayants sur la structure humaine. La saison, toujours la même, laisse l'année sans couleur ; c'est une monotonie qui affecte l'imagination, l'esprit et le corps ; il serait difficile de rendre la fadeur et l'ennui qu'elle engendre : c'est une peine de tous les jours, de tous les instants. C'est ce tourment physique qui, joint à toutes les peines morales dont on abreuve journellement l'Empereur, lui a fait dire en apprenant le sort funeste de Murat : « Les Calabrois se sont montrés moins barbares, plus généreux que les gens de Plymouth ! »

« En arrivant à Longwood, l'Empereur essaya de reprendre l'exercice du cheval : la prodigieuse activité de sa vie passée lui en rendait l'interruption dangereuse ; et vous savez peut-être, Monseigneur, que Corvisart le lui recommandait comme nécessaire contre une incommodité dont il est menacé. On nous avait assigné des limites assez rétrécies que nous pouvions parcourir sans aucune surveillance étrangère. On connaît les prodigieuses et rapides courses auxquelles l'Empereur était habitué. Ici, le peu d'espace, la monotonie de l'endroit, la course toujours la même, qui réduisant cet exercice à une

espèce de manège, le dégoûtèrent bientôt; il y renonça tout à fait; nos sollicitations et nos prières n'ont jamais pu venir à bout de le lui faire reprendre. « Je ne saurais tourner ainsi sur moi-même, disait-il; quand j'ai un cheval entre les jambes, l'envie me prend de courir, et je ne puis la satisfaire : c'est un tourment que je dois m'épargner. »

« L'île a vingt-cinq ou trente milles de tour; l'Empereur eût pu la parcourir sous la surveillance d'un officier anglais : il n'a jamais pu s'y soumettre. La couleur de l'habit ou la différence de nation n'est pas son objection; car quand on a reçu le baptême du feu, disait-il, on est à ses yeux d'une même religion; mais il ne voudrait sortir que pour se procurer une jouissance; c'est le moment où il pourrait s'épancher avec nous; un étranger le lui interdirait. Il voudrait se distraire de sa situation, et la présence de son geôlier la lui rappellerait sans cesse. Tout se calcule dans la vie, dit-il, tout se pèse; or, le bien qu'en retirerait son corps demeurerait fort au-dessous du mal qu'éprouverait son esprit. Un instant, l'amiral Cockburn se prêta avec assez de grâce à lui faciliter ses excursions extérieures; mais ce ne fut que l'arrangement d'un jour. Dès le lendemain, soit qu'il se repentît ou autrement, il fut prétendu qu'on ne s'était pas compris, et il n'en fut plus question.

« La grande occupation de l'Empereur est de lire dans sa chambre, ou de dicter à chacun de nous sur les principales époques de sa vie. Sainte-Hélène ne sera pas tout à fait perdue pour l'histoire ni pour la gloire française; les campagnes d'Italie et l'expédition d'Egypte sont déjà assurées :

ce sont des ouvrages dignes de leur sujet. Il n'appartenait qu'à celui qui avait accompli ces prodiges de les écrire dignement.

« L'Empereur a appris l'anglais, Monseigneur, et j'ai la gloire de l'enseignement. En moins de trente leçons, il a pu lire les papiers-nouvelles ; aujourd'hui, il parcourt tous les ouvrages.

« Tout ce qui concerne la vie animale se trouve ici de la plus mauvaise qualité, on manque même tout à fait. C'est mauvais : d'abord parce qu'à cette latitude et dans cette colonie, sa nature est telle ; ensuite parce que nous sommes pourvus à l'entreprise, par contrat, sans aucune autorité ni contrôle de notre part. Nous n'avons jamais pu obtenir qu'on nous fournisse les animaux vivants, on en devine la cause, non plus que d'être pourvus autrement qu'au jour la journée ; si bien qu'il est arrivé plus d'une fois de voir les heures de nos repas retardées, parce que les provisions n'étaient pas encore venues, et qu'on s'est trouvé quelquefois, dans le courant du jour, privé de boire et de manger, parce qu'on se trouvait précisément entre la ration consommée et la ration à venir. La viande est détestable ; le pain n'est pas le nôtre ; le vin fort souvent ne saurait se boire ; l'huile, sur laquelle l'Empereur est délicat, et qu'il aime, ne peut s'employer dans son état naturel ; il a été impossible de se procurer de la liqueur passable, et elle eût fait plaisir, etc. L'Empereur, qui a été si longtemps gâté sur tous ces objets à un tel point qu'on ne saurait le dire, et qu'il ignorait lui-même ; lui, pour qui ses jouissances ne sont que négatives, c'est-à-dire qu'il ne s'apercevrait pas si toutes ces choses étaient bonnes, est sensible néanmoins à ce qu'elles

se trouvent si mauvaises. Il ne se plaint pas, il vivrait de la ration du soldat ; mais enfin il en souffre, et nous encore en souffrons pour lui bien davantage. Croirait-on jamais que l'autorité se soit opposée à ce que notre sollicitude attentive cherchât à lui procurer, à son insu, ces petites jouissances !

« L'Empereur n'a aucune distraction extérieure. Il ne reçoit plus ou à peu près : le nouveau gouverneur a mis aux visites de telles difficultés qu'elles équivalent à une interdiction. L'Empereur lui-même y a trouvé des inconvénients qui l'en ont éloigné : les voyageurs venaient employer auprès de nous les plus ardentes sollicitations pour obtenir l'honneur de lui être nommés, et rien de plus commun que de lire, cinq mois après, dans les papiers anglais, les rapports les plus déplacés sous les noms mêmes de ceux qui nous avaient montré les expressions les plus vives, les formes les plus obséquieuses, la reconnaissance la plus exaltée. Une fois pour toutes, Monseigneur, ne croyez aucun de ces papiers, ni aucune de leurs plates absurdités. Quand ces anecdotes nous reviennent ici, elles sont la risée, l'indignation des Anglais qui nous entourent.

« Ils se plaignent que leurs lettres sont défigurées ; ils nous démontrent qu'aucun d'eux n'aurait pu écrire ces choses ; qu'elles ont dû être fabriquées à Londres ou recueillies de la bouche des domestiques des voyageurs qui passent Monseigneur, l'Empereur, votre auguste frère, est toujours lui ; et nous qui avons le bonheur de l'entourer, nous apprenons par expérience ce dont on doutait proverbialement ; qu'un grand homme peut

le demeurer et croître encore aux yeux de ceux qui le voient à nu, et ne le quittent ni nuit ni jour.

« L'Empereur dort fort peu : il se couche de bonne heure ; et comme il sait que je dors aussi très difficilement, il me fait appeler souvent pour lui tenir compagnie jusqu'à ce qu'il s'endorme. Il se réveille assez régulièrement sur les trois heures ; on lui donne de la lumière, et il travaille jusqu'à six ou sept, qu'il se recouche pour essayer de dormir encore. A neuf heures on lui sert son déjeuner sur une petite table ronde ou espèce de guéridon près de son canapé. Il y fait appeler parfois l'un de nous ; puis il lit, travaille ou sommeille durant la grande chaleur du jour ; il nous dicte ensuite. Pendant longtemps il a eu l'habitude, vers les quatre heures, de faire une course en calèche, entouré de nous tous ; mais il vient de s'en dégoûter comme du cheval. Au lieu de cela, il se promène, jusqu'à ce que l'humidité le force de rentrer. S'il lui arrive de s'oublier au-delà de cinq heures, il est sûr d'être enrhumé du cerveau le soir, d'avoir une toux assez forte et de violents maux de dents. L'Empereur rentré dicte encore jusque vers huit heures, ou il passe au salon, et fait une partie d'échecs avant d'aller à table. Au dessert, les gens retirés, il nous lit lui-même quelques pièces de nos grands poètes, ou quelque autre ouvrage choisi.

« Tels sont les petits détails de la vie de l'Empereur : heureux si, dans l'isolement de l'univers, il lui était permis de jouir en paix, au milieu de nos soins pieux et tendres, et dans l'entier oubli du monde, de quelques heures dérobées à ses peines ! mais depuis l'arrivée du nouveau gouverneur, il n'est pas de jour, d'heure, d'instant où il ne reçoive

quelque nouvelle blessure : on dirait un aiguillon sans cesse occupé à réveiller les plaies dont un instant de sommeil aurait pu suspendre les douleurs.

« A notre arrivée dans la colonie, nous étions très mal ; mais nous tombions de si haut, qu'eussions-nous été très bien, nous n'aurions su encore que nous plaindre. Les Anglais généreux qui se trouvaient autour de nous, ceux qui passaient, jugeant la vérité de notre position, nous répétaient sans cesse, soit qu'ils voulussent nous consoler, soit qu'ils le prissent dans leur cœur : « Votre situation actuelle n'est que provisoire ; elle ne saurait durer de la sorte. La politique, à ce qu'on a cru, demandait à s'assurer de vos personnes ; mais le droit naturel, la générosité, l'honneur veulent qu'on vous entoure de toutes les indulgences possibles, la partie pénible est accomplie. Des vaisseaux cernent la côte, des soldats bordent le rivage, des signaux peuvent vous tracer à chaque instant dans l'intérieur de l'île. Toutes les précautions de sûreté sont complètes. A présent les mesures de douceur vont se développer. On vous envoie un lieutenant-général pour gouverneur. Il a passé sa vie sur le continent, au quartier général ou à la cour des souverains. il y aura appris tout ce qu'on doit à Napoléon. Ce choix doit vous dire assez : on aura voulu un homme distingué, digne de sa haute mission, d'une élévation d'âme, d'une noblesse et d'une élégance de manières propres à la délicatesse de sa situation. Encore un peu de patience, et tout s'arrangera bientôt au mieux possible... » Il arriva enfin ce nouveau Messie. Mais, bon Dieu, Monseigneur ! le mot échappe ! on n'avait envoyé qu'un gendarme, un exécuteur. A sa voix tout a pris l'as-

pect et les formes les plus sinistres Les apparences d'égards, les formalités de bienséance ont disparu. Chaque jour depuis a été pour nous un jour d'aggravation de douleur et d'injure. Il a resserré nos limites, attenté à notre intérieur, interféré dans nos plus petits détails domestiques; il a interdit tout rapport avec les habitants, éloigné la communication des officiers de sa propre nation; il nous a entourés de fossés, ordonné des palissades, multiplié les soldats, encerclé des prisons dans des prisons; il nous a environnés de terreur et mis au secret. L'Empereur ne se voit plus que dans un donjon Il ne sort plus de sa chambre. Le peu d'audiences qu'il a accordées à cet officier ont été désagréables et pénibles Il y a mis un terme, et est résolu de ne plus recevoir ce gouverneur. « J'avais à me plaindre de l'amiral, a-t-il dit, mais du moins il avait un cœur; pour celui-ci, il n'a rien d'anglais, ce n'est qu'un mauvais sbire de Sicile. »

« Sir Hudson Lowe se rejetta de tous ces griefs, il est vrai, sur les instructions de ses ministres. Si sir Hudson Lowe est exact, ses instructions sont barbares. Pour nous, nous pouvons affirmer qu'il les exécute barbarement

« L'Empereur ne saurait survivre longtemps à de pareils traitements. Toute la faculté le pense ainsi. Et que ne dira pas l'histoire! Sir Hudson Lowe ne disconvient pas que sa vie ne soit en danger; mais il répond froidement que ce sera sa faute, que c'est lui qui l'aura voulu. La dernière conversation de l'Empereur avec lui a été vive et remarquable. Ayant prétexté des communications importantes, l'Empereur s'en est laissé accoster dans sa promenade. C'était pour lui dire que les

dépenses annuelles de l'établissement étant de vingt mille livres sterling, et le gouvernement n'en accordant que huit mille, il voulût bien lui remettre entre les mains les douze mille qui restaient de déficit. L'Empereur, choqué, l'a prié de vouloir bien lui épargner ces objets; et comme sir Hudson Lowe s'obstinait à vouloir les discuter, l'Empereur s'est emporté, et lui a dit : « De le délivrer de ces ignobles détails et de le laisser tranquille; qu'il ne lui demandait rien; que, quand il aurait faim, il irait s'asseoir à la gamelle de ces braves (en montrant de la main le camp du 53°), lesquels ne repousseraient sûrement pas le plus vieux soldat de l'Europe. » Il en est résulté néanmoins que l'Empereur a été réduit à faire briser et vendre son argenterie pour fournir, mois à mois, à compléter le strict nécessaire; et vous auriez été touché, Monseigneur, de la douleur et des larmes des gens à ce spectacle si éloigné de leurs idées.

« Vous, Monseigneur, qui connaissez l'abondance à laquelle l'Empereur était accoutumé, vous vous récrierez sans doute; mais vous savez aussi le véritable prix qu'il attachait à toutes ces choses. Il s'indigne, et ne se plaint pas. Toutefois, s'être saisi par la fraude de ce grand homme, l'avoir séquestré violemment de ses moyens et de ses ressources, avoir soigneusement stipulé, avec les autres intéressés, qu'on prenait sur soi toutes les charges, afin de demeurer seul maître de sa personne, et puis venir marchander avec lui sa propre existence, l'appeler en paiement de ses propres besoins. Il y a dans tout cet ensemble quelque chose de si choquant, qu'on manque d'expression pour le qualifier

« Tout est ici, du reste, d'un prix fou, bien que si mauvais. Je ne crois pas trop dire que de le porter à six ou sept fois ce que vous le payez en Italie, d'où il devient facile d'évaluer les huit mille livres sterling que les ministres anglais y consacrent. Aussi je n'hésite pas à affirmer que nos propriétaires de province, de 15 à 18,000 francs de rente, sont mieux logés, mieux meublés, mieux nourris que ne l'est l'Empereur.

« Avec la connaissance de nos maux, vous soupçonneriez peut-être, Monseigneur, qu'aigris par la douleur et les circonstances, nous sommes portés à nous plaindre toujours et de tout. Certes, nous serions excusables, peut-être. Toutefois, l'excès de nos maux ne nous a pas rendus assez injustes pour ne pas apercevoir et prendre de la reconnaissance pour l'intérêt et les attentions que nous ont témoignés quelques habitants et un bon nombre des officiers de la garnison. Nous avons distingué surtout la franchise des manières et la droiture de l'amiral Malcolm. Notre susceptibilité dans le malheur, et la délicatesse de sa situation officielle, nous ont seuls empêché de lui témoigner, ainsi qu'à lady Malcolm, dont nous honorons le caractère, toute la sympathie qu'ils nous inspiraient. Cet amiral ayant recueilli dans la conversation de l'un de nous que nous étions sans ombrages, et que nous nous occupions de procurer à l'Empereur une tente où il pût passer quelques instants, il arriva qu'à quelques jours de là l'Empereur put déjeuner sous une tente spacieuse, soudainement élevée par les matelots et avec les voiles de la frégate. C'était une galanterie européenne à laquelle nous n'étions plus faits; nous avons dû y être sensibles. L'Empereur a joui et

jouit encore de cette tente, mais non sans mélange. Combien de fois, à l'approche d'un ennemi importun, il y a interrompu sa conversation et ses dictées, en s'écriant. « Rentrons dans nos tannières : on m'envie l'air que je respire. »

« Tout, jusqu'au plus petit détail, trahit le caractère et les dispositions personnelles de notre gardien. Il nous permet le papier-nouvelle qui nous maltraite davantage, et nous interdira celui qui s'exprime avec moins d'inimitié. Il retiendra les ouvrages qui nous seront favorables, comme n'étant pas venus par le canal des ministres, et s'empres-sera de nous envoyer de sa bibliothèque des libelles contre nous.

« Mais c'est surtout à ce que sa *propre et seule* vérité parvienne en Europe, que sir Hudson Lowe donne sa plus grande attention. Toutes ses inquiétudes et sa jalousie sont tournées à ce que rien *de la nôtre* ne puisse percer au dehors. Il éloigne de nous les voyageurs ; il nous fait un crime de propager nos détails, de chercher à les faire connaître ; il m'a fait dire dernièrement que si je continuais à écrire à mes amis en Europe sur mon ton habituel, il m'ôterait d'auprès de l'Empereur, et me renverrait de Sainte-Hélène. J'écrivais la vérité, je ne pouvais écrire que nous étions heureux et bien traités. Sire Hudson Lowe se défierait-il de ses ministres, qui lisent mes lettres après lui ? Car autrement ils peuvent, au besoin, les supprimer à leur gré, après s'en être éclairés, s'ils en ont le désir. Quoi qu'il en soit, je ne me le suis pas fait dire deux fois ; j'en n'écirai plus à ma famille ; me voilà mort pour elle. Cette présente relation même, Monseigneur, vous était destinée par les propres

main du gouverneur : je suis réduit à attendre désormais une occasion clandestine. Vous y gagnerez, car vraisemblablement mon écrit ne vous fût pas parvenu. Quant à cette occasion clandestine, elle se trouvera sans doute tôt ou tard : quelque voyageur généreux, ami de la vérité, se chargera de ce papier étranger aux affaires politiques, mais important à l'honneur de son pays ; et il croira n'avoir rempli que le devoir d'un honnête homme et d'un bon citoyen.

« Sir Hudson Lowe outre sans cesse tout ce qui nous regarde et tout ce qui nous concerne. On a voulu s'assurer de nos personnes ; et il pense qu'il faut nous mettre au cachot. On a voulu nous isoler du monde politique ; il se croit tenu de nous enterrer tout vivants. On a pensé à surveiller notre correspondance contre toute trame ou complot ; il n'y voit que de nous faire oublier tout à fait et d'annihiler notre existence. Si telles sont ses instructions secrètes, les ministres s'éloignent de leur propre parole au parlement ; ils s'éloignent de l'opinion de leur pays, des vœux de tout ce qu'il y a de généreux en Europe, quelle que soit d'ailleurs la différence d'opinions. Ils chargent leur administration d'un odieux inutile ; la vérité sera connue, et l'on s'indignera, se demandant qu'ont à faire de pareils traitements avec la sûreté du prisonnier. D'un autre côté, si tout cela n'était qu'un excès de zèle dans sir Hudson Lowe, cet excès de zèle condamne son cœur, avilit son caractère, déshonore sa mémoire.

« Quoi qu'il en soit, nous gémissons ici, en dépit du sens et des expressions de la législation anglaise, sous la tyrannie et l'arbitraire d'un seul

homme; d'un homme qui, depuis vingt ans, n'a eu d'autre occupation que d'enrégimenter et régir les malfaiteurs et transfuges de l'Italie; d'un homme qui ne reconnaît point de limites à ses craintes ni à ses précautions, tant son cœur est endurci et son imagination effrayée. Cette affreuse situation est la funeste conséquence de nous trouver ainsi, au bout de la terre, dans les déserts de l'Océan. Combien de temps encore doit durer notre supplice? Quand la vérité se fraiera-t-elle un passage jusqu'au peuple d'Angleterre? Quand son indignation viendra-t-elle à bout de redresser des excès qui le flétrissent? Devons-nous périr sans secours sur notre affreux rocher? Nous causons de grandes dépenses à la métropole, et nous ruinons cette misérable colonie. Elle maudit notre séjour, comme nous maudissons son existence. Et puis, à quoi bon tout cela? L'Empereur disait assez gaîement, il y a peu de jours. « Bientôt nous ne vaudrons pas l'argent que nous coûtons, ni les soins que l'on se donne. » Et pourquoi les ministres ne nous rappelleraient-ils pas? Notre retour prouverait leur force et fixerait leur caractère. On pourrait croire alors que notre exil passager aurait été la nécessité de la politique, et non l'ouvrage de la haine. Ils obtiendraient une grande économie, et se créeraient une véritable gloire. L'Empereur en est encore et demeure à jamais dans les mêmes intentions et les mêmes vœux que lorsqu'il vint librement et de bonne foi à bord du *Bellérophon*. Sa carrière politique est terminée. Le repos sous la protection des lois positives est tout ce qu'il demande, tout ce qu'il veut. Le dépérissement de sa santé, les infirmités naissantes, le nombre de ses années, le dégoût des

choses humaines, peut-être celui des hommes, le lui rendent plus désirable, plus nécessaire que jamais.

« Quant à nous, qui sommes autour de lui, quelque inique que demeurerait notre captivité, il n'est plus aujourd'hui de cachot sur le sol de l'Angleterre qui ne fût un bienfait pour nous. Nous serions sous la main d'un pouvoir protecteur, nous échapperions à l'arbitraire d'un agent subalterne, nous respirerions l'atmosphère européenne ; et si nous venions à succomber, nos ossements reposeraient en terre chrétienne.

« Il y a quelques mois que les commissaires des pouvoirs alliés sont débarqués dans la colonie. Sir Hudson Lowe leur a signifié que leur mission y était purement passive ; qu'ils n'avaient ni autorité ni *interférence* sur ce qui s'y passait à notre égard. Après quoi, il a envoyé à Longwood le traité du 2 août, et requis l'admission de ces commissaires. L'Empereur les a refusés dans leur capacité politique, mais n'a montré aucune objection à les voir comme simples individus. Il a fait faire à sir Hudson Lowe, par M. de Montholon, une réponse officielle, foudroyante de logique et sublime de pensées. J'espère qu'avec le temps elle vous parviendra, en dépit de tous les efforts de sir Hudson Lowe pour la tenir secrète. Il serait difficile de vous peindre son inquiétude à cet égard ; elle m'a déjà valu des reproches personnels.

« Monseigneur, l'Empereur parle bien souvent de vous tous. Il a des portraits de la plupart autour de lui, dans sa chambre. Son petit réduit est devenu un sanctuaire de famille. Il a reçu votre lettre, celle de Madame, du cardinal Fesch et de la princesse

Pauline. Il lui en a coûté beaucoup d'imaginer que vos expressions de tendresse avaient subi l'inspection de toute la filière des agents qui nous surveillent. Il désire qu'on ne lui écrive plus à ce prix. Il a voulu, de son côté, écrire aux siens par l'intermédiaire du prince régent ; mais on lui a dit ici qu'on n'expédierait pas sa lettre, si elle n'était ouverte, ou qu'on en briserait le sceau. Il s'est abstenu, et nous, nous avons souri de voir que l'outrage qu'on prétendait lui faire, se perdait dans celui dont on menaçait le prince régent.

« Pour nous, Monseigneur, qui sommes autour de l'Empereur, je vous ai beaucoup parlé de nos peines, mais nous n'en connaissons plus à côté du bonheur de pouvoir lui témoigner notre dévouement. Nous ne souffrons qu'en lui. Nos privations, nos tourments personnels deviennent et sont pour nous les mérites et la joie des martyrs. Nous vivons à jamais dans les cœurs généreux. Des milliers envient notre situation sans doute ! Nous en sommes fiers, elle nous rend heureux.

« Daignez agréer l'hommage, etc.

« *Signé* : le comte de LAS CASES. »

Mes vives anxiétés. — Lettre de l'Empereur, vrai bonheur.

Lundi 16.

Plus de vingt jours s'étaient écoulés, et rien n'annonçait encore aucun changement à notre affreuse situation. La santé de mon fils continuait à présenter les symptômes les plus alarmants. La mienne dépérissait visiblement par mes peines et mes anxiétés. Notre réclusion était si sévère que nous n'avions point encore appris un seul mot de

Longwood; j'ignorais tout à fait comment avait été interprétée ma malheureuse affaire, j'avais appris seulement que l'Empereur n'était pas sorti de sa chambre durant ces quinze ou dix-huit jours, qu'il y avait presque toujours mangé seul. Qu'on juge tout ce que ces circonstances durent me faire éprouver! Evidemment l'Empereur avait été affecté, mais dans quel sens? Ce doute, le dirai-je, était en moi un véritable tourment qui me rongait dans tous les instants depuis que j'avais quitté Longwood, car l'Empereur ignorait tout à fait la cause qui avait amené mon enlèvement : la fatalité l'avait fait ainsi. Qu'aurait-il pensé en entendant parler de mes lettres clandestines? Quelles auraient été ses opinions, quel motif assignerait-il à ma dissimulation vis-à-vis de lui, moi qui d'habitude n'aurais pas fait un pas, ni hasardé une parole sans lui en faire part? Je rapprochais ces torts, que je m'exagérerais encore, de la bonté touchante de ses derniers moments. Quelques minutes avant d'en être arraché, il était avec moi plus gai, semblait mieux disposé encore que de coutume, et quelques instants plus tard il avait pu être amené à trouver quelque chose d'inexplicable dans ma conduite. Il s'était élevé peut-être en lui l'apparence ou le droit du reproche et des doutes. Cette idée m'affligeait plus que je ne pourrais le rendre, elle prenait visiblement sur ma santé. Heureusement le gouverneur vint lui-même me rendre à la vie. Il s'est présenté aujourd'hui vers la fin du jour. Il paraissait fort préoccupé de ce qu'il avait à me dire, et après un long préambule, auquel il m'était difficile de rien deviner, il a fini par m'apprendre qu'il avait dans ses mains une lettre que ma situation lui donnait

le droit de me soustraire; mais qu'il savait combien la main qui l'avait écrite m'était chère, quel prix j'attachais aux sentiments qu'elle m'exprimait; qu'il allait donc me la montrer, malgré toutes les raisons personnelles qu'il aurait de ne pas le faire. C'était une lettre de l'Empereur. Mes larmes coulèrent, elle était si touchante!... Eussé-je souffert pour lui mille morts, j'étais payé!

Quelque mal que nous ait fait sir Hudson Lowe, et quels qu'aient été ses motifs en cet instant, je lui dois une véritable reconnaissance pour le bonheur qu'il me donna: et quand je m'y arrête, je suis tenté de me reprocher bien des détails, certaines imputations; mais je le devais à la vérité et à de hautes considérations. Je me montrais si ému, qu'il sembla y devenir sensible, et lui ayant demandé de me laisser prendre copie de ce qui m'était strictement personnel, il y consentit. Mon fils le transcrivit à la hâte, tant nous redoutions qu'il ne se ravisât; et quand il fut parti, nous le recopiâmes de plusieurs manières et en plusieurs endroits; nous l'apprîmes par cœur, tant nous craignions que les réflexions de la nuit ne portassent sir Hudson Lowe à se repentir. En effet, quand il reparut le lendemain, il m'exprima des regrets à cet égard, et je ne balançai pas à lui offrir de rendre la copie, l'assurant que ma reconnaissance n'en serait pas diminuée, nous nous étions ménagé les moyens d'être facilement généreux. Soit qu'il le jugeât ainsi, soit continuation de procédés de sa part, il n'en fit rien. Voici cette lettre dont l'original fut retenu par lui, auquel il me promit sur sa parole de faire suivre les mêmes destinées que le reste de mes papiers, et que néanmoins j'ai eu toutes les

peines du monde à obtenir lorsque le gouvernement anglais, après la mort de Napoléon, n'a pas cru pouvoir se dispenser de me restituer mon journal. Je vais transcrire ici les seules portions de la lettre que sir Hudson Lowe me permit de copier alors, et telles qu'elles ont été rendues publiques à mon arrivée en Europe; ce qu'il retint est ici mis en note au bas des pages : leur ensemble reproduira tout l'original.

« Mon cher comte de Las Cases, mon cœur sent vivement ce que vous éprouvez. Arraché, il y a quinze jours, d'auprès de moi, vous êtes enfermé, depuis cette époque, au secret, sans que j'aie pu recevoir ni vous donner aucunes nouvelles; sans que vous ayez communiqué avec qui que ce soit, Français ou Anglais; privé même d'un domestique de votre choix.

« Votre conduite à Sainte-Hélène a été comme votre vie, honorable et sans reproche : j'aime à vous le dire.

« Votre lettre à une de vos amies de Londres n'a rien de répréhensible, vous y épanchez votre cœur dans le sein de l'amitié.

(Manquant ici une moitié de la lettre)¹.

¹ « Cette lettre est pareille à huit ou dix autres que vous avez écrites à la même personne et que vous avez envoyées décachées. Le commandant de ce pays ayant eu l'indelicatessen d'épier les expressions que vous confiez à l'amitié, vous en a fait des reproches dernièrement, vous a menacé de vous renvoyer de l'île, si vos lettres contenaient davantage des plaintes contre lui. Il a par là violé le premier devoir de sa place, le premier article de ses instructions et le premier sentiment de l'honneur, il vous a ainsi autorisé à chercher les moyens de faire arriver vos épanchements dans le sein de vos amis, et de leur faire connaître la conduite coupable de ce commandant. Mais vous avez

« Votre société m'était nécessaire. Seul, vous lisez, vous parlez et entendez l'anglais. Combien vous avez passé de nuits pendant mes maladies ! Cependant, je vous engage, et au besoin vous ordonne de requérir le commandant de ce pays de vous renvoyer sur le continent : il ne peut point s'y refuser, puisqu'il n'a action sur vous que par l'acte

été bien simple, votre confiance a été bien facile à surprendre !!!

« On attendait un prétexte de se saisir de vos papiers, mais votre lettre à votre amie de Londres n'a pu autoriser une descente de police chez vous, puisqu'elle ne contient aucune trame ni aucun mystère, qu'elle n'est que l'expression d'un cœur noble et franc. La conduite illégale, précipitée qu'on a tenue à cette occasion porte le cachet d'une haine personnelle bien basse.

« Dans les pays moins civilisés, les exilés, les prisonniers, même les criminels sont sous la protection des lois et des magistrats, ceux qui sont préposés à leur garde ont des chefs, dans l'ordre administratif et judiciaire, qui les surveillent. Sur ce rocher, l'homme qui fait les règlements les plus absurdes, les exécute avec violence, et transgresse toutes les lois : personne ne contient les écarts de ses passions.

« Le prince régent ne pourra jamais être instruit de la conduite que l'on tient en son nom : on s'est refusé à lui faire passer mes lettres, on a renvoyé, avec emportement, les plaintes qu'adressait le comte Montholon ; et depuis on a fait connaître au comte Bertrand qu'on ne recevrait aucune lettre, si elles étaient libellées comme elles l'avaient été jusqu'à cette heure.

« On environne Longwood d'un mystère qu'on voudrait rendre impénétrable, pour cacher une conduite criminelle, et qui laisse supposer de plus criminelles intentions !!!

« Par des bruits répandus avec astuce, on voudrait donner le change aux officiers, aux voyageurs, aux habitants, et même aux agents que l'on dit que l'Autriche et la Russie entretiennent en ce pays. Sans doute que l'on trompe de même le gouvernement anglais par des récits adroits et mensongers.

« On a saisi vos papiers, parmi lesquels on savait qu'il y en avait qui m'appartenaient, sans aucune formalité, à côté de ma chambre, avec un éclat et une joie féroce. J'en fus prévenu peu de moments après ; je mis la tête à la fenêtre, et je vis qu'on vous enlevait. Un nombreux état-major caracolait autour de la maison ; il me parut voir des habitants de la mer du Sud danser autour du prisonnier qu'ils allaient dévorer. »

volontaire que vous avez signé. Ce sera pour moi une grande consolation que de vous savoir en chemin pour de plus fortunés pays.

« Arrivé en Europe, soit que vous alliez en Angleterre ou que vous retourniez dans la patrie, oubliez le souvenir des maux qu'on vous a fait souffrir; vantez-vous de la fidélité que vous m'avez montrée, et de toute l'affection que je vous porte.

« Si vous voyez un jour ma femme et mon fils, embrassez-les; depuis deux ans je n'en ai aucunes nouvelles directes ou indirectes.

(Manquaient ici trois ou quatre lignes)¹.

« Toutefois consolez-vous et consolez mes amis. Mon corps se trouve, il est vrai, au pouvoir de la haine de mes ennemis; ils n'oublient rien de ce qui peut assouvir leur vengeance, ils me tuent à coups d'épingle; mais la Providence est trop juste pour qu'elle permette que cela se prolonge longtemps encore. L'insalubrité de ce climat dévorant, le manque de tout ce qui entretient la vie, mettront, je le sens, un terme prompt à cette existence.

(Manquaient ici quatre ou cinq lignes)².

« Comme tout porte à penser qu'on ne vous permettra pas de venir me voir avant votre départ,

¹ « Il y a dans ce pays, depuis six mois, un botaniste allemand qui les a vus dans le jardin de Schoenbrun, quelques mois avant son départ. Les barbares ont empêché soigneusement qu'il ne vint me donner de leurs nouvelles! »

² « dont les derniers moments seront un acte d'opprobre pour le caractère anglais, et l'Europe signalera un jour avec horreur cet homme astucieux et méchant: les vrais Anglais le désavoueront pour Breton. »

recevez mes embrassements, l'assurance de mon estime et de mon amitié : soyez heureux !

« *Votre dévoué : NAPOLEON.* »

Longwood, le 11 décembre 1816.

Sur la lettre de l'Empereur — Réflexions. — Détails. — Nouvelles difficultés de sir Hudson Lowe.

Mardi 17 au jeudi 19

La lettre de l'Empereur était pour moi un véritable bonheur, j'y revenais sans cesse; elle détruisait mes inquiétudes, raffermissait mes pensées; elle me rendait heureux. Je la relisais soigneusement; j'en pesais toutes les paroles; je me plaisais, d'après la connaissance que j'avais de l'Empereur, à imaginer comment elle avait été amenée; je voyais son inquiétude sur ce qui pouvait avoir produit mon enlèvement, sa surprise d'entendre parler de correspondance clandestine; je le suivais dans sa manière habituelle de considérer une affaire sous toutes ses faces; j'apercevais sa sagacité se fixer précisément sur ce qui avait eu lieu, et se déterminer alors à m'écrire en conséquence; et je devinais si juste en toutes ces choses, que j'ai appris depuis, qu'après quelque délai, il m'avait écrit sans savoir en effet nullement quelles pouvaient être les pièces qui m'avaient fait arrêter.

Et quel prix je devais mettre à cette lettre! moi qui lui avais entendu dire si souvent qu'il n'écrit pas à sa femme, à sa mère, à ses frères, puisqu'il ne le pouvait sans que ses lettres fussent ouvertes et lues par ses geôliers. Or, ici ma lettre avait été ouverte, et de son consentement et de ses propres

main; car, après avoir été expédiée à sir Hudson Lowe par l'officier de garde, elle avait été renvoyée par sir Hudson Lowe avec cette observation, qu'elle ne pouvait être remise qu'après qu'il l'aurait lue, et s'il le jugeait convenable. On la reporta donc à l'Empereur : il était étendu sur son canapé quand elle lui fut remise avec cette nouvelle difficulté; alors, allongeant la main au-dessus de sa tête, sans prononcer une seule parole, il la saisit, brisa le cachet, et la rendit immédiatement sans avoir aperçu la figure de celui qui la lui avait présentée.

Autre prix à mes yeux : cette lettre portait la signature pleine et entière de l'Empereur, et je savais combien il y répugnait dans ces circonstances nouvelles; c'était la première, je crois, qu'il ait donnée dans l'île, et il est aisé de voir à l'original, que ce n'est pas sans hésitation, et qu'il a dû lui en coûter; car il se contente d'abord d'écrire de sa main la simple date : *Longwood, le 11 décembre 1816*, terminant avec son paraphe accoutumé; puis on voit qu'il se ravise, ne jugeant pas la chose suffisante, et ajoute plus loin : *Votre dévoué, Napoléon*, renouvelant son paraphe. Le tout porte les traces évidentes d'une grande contrariété¹.

Mais la plus grande satisfaction intérieure que me procura cette lettre de l'Empereur, fut la joie de l'avoir deviné dans ce que j'avais à faire. « Je vous engage, et au besoin vous ordonne de quitter

¹ Cette lettre est écrite par un des gens de l'Empereur; mais lui-même en a marqué, de sa propre main, la ponctuation; et je ferai observer, en passant, à l'appui de la singularité que j'ai fait remarquer, que lui, qui, quand il écrivait, ne mettait pas un mot d'orthographe, se trouve en avoir corrigé ici de légères imperfections.

cette île », me disait-il ; or, l'on a vu qu'au secret, isolé de tous, n'ayant d'autre conseil que moi-même, c'était précisément le parti que j'avais pris dès les premiers jours de ma réclusion. Je ne saurais plus être aujourd'hui, m'étais-je dit, d'une grande consolation pour l'Empereur ; mais peut-être qu'à présent je pourrai lui être utile au loin ; j'irai en Angleterre, j'aborderai les ministres ; je ne saurais leur être suspect de préméditation ; j'ai été enlevé comme de mort subite : tout ce que je leur dirai ne viendra évidemment que de moi et de mon cœur. Je leur peindrai la vérité ; ils seront touchés des maux que je leur ferai connaître, ils amélioreront le sort de l'illustre proscrit, et je viendrai porter moi-même à ses pieds les consolations que mon seul zèle aura conquises.

Je renouvelai donc avec instance mes prières et mes sommations. Ce qui m'y portait encore davantage en ce moment était une nouvelle crise de mon fils, qui l'avait laissé près d'une demi-heure sans connaissance, et sans autre secours que mes soins et mon inexpérience. Qu'on juge de mon état et de ma douleur, je n'étais guère moi-même en meilleure situation. J'écrivis au gouverneur : « Vous me mettez au désespoir ; de quelle responsabilité vous vous chargez dans mon cœur ! Vous êtes père, puissent un jour de semblables alarmes ne pas trop vous rappeler mes impuissantes sollicitations d'aujourd'hui ! » Il est sûr qu'en nous gardant il nous conduisait au tombeau, et j'avais peine à comprendre comment il se plaisait à compliquer ainsi les affaires et pourquoi il ne préférerait pas nous laisser aller mourir ailleurs.

Sir Hudson Lowe est arrivé le même jour,

amené, m'a-t-il dit, par mon billet au sujet de mon fils; il avait fait mander le docteur Baxter, qui le suivit de près

Dans une fort longue conversation j'ai pu démêler que sir Hudson Lowe était aujourd'hui fort préoccupé de quelque but secret à mon égard. Nous nous sommes sondés réciproquement sur plusieurs points; il a fini par établir d'abord n'avoir pu me renvoyer en Angleterre, l'Empereur ayant réclamé mon journal, me disait-il, comme écrit par son ordre, tandis que moi j'exigeais, de mon côté, que cette pièce m'accompagnât en Angleterre; raisonnablement, de sa part, tout à fait d'une astucieuse absurdité; puis, comme frappé d'un trait de lumière et d'un éclair de condescendance, il en est arrivé à me dire que, si je voulais retourner à Longwood, il s'y prêterait volontiers. J'en tressaillis... Néanmoins, me rappelant la lettre et les paroles significatives de l'Empereur, je répondis que c'était, quant à présent, tout à fait contre mon intention; mais qu'au seul désir connu de l'Empereur, ma résolution changerait aussitôt. A cela il m'a dit qu'il avait des raisons de croire que l'Empereur le désirerait, et il se montrait fort préoccupé; il avait évidemment quelque intention nouvelle à mon sujet, mais je ne la devinais pas. Lui ayant fait observer qu'il me faudrait écrire à Longwood, pour connaître ce désir de l'Empereur, il ne s'y refusait pas précisément; mais il s'exprimait de la manière la plus entortillée. Enfin il me quitta, du moins je le crus, et je le supposais déjà bien loin; mais il était demeuré; il avait conféré tout ce temps à l'écart avec son officier de confiance, et est rentré pour me dire qu'après avoir réfléchi, il trouvait bon que

j'écrivisse au grand-maréchal, touchant mon retour; mais qu'il demeurerait certain que ce serait la manière dont je présenterais mes idées qui porterait l'Empereur à exprimer son désir ou non. Cela n'était pas douteux et j'en ai ri. Au surplus, voulant constater les points les plus importants de notre conversation, et dans l'espoir d'avancer vers un dénouement, je lui adressai, aussitôt après son départ, la lettre suivante :

« Monsieur le gouverneur, il m'est revenu à l'esprit que dans votre visite, me parlant des embarras qui avaient gêné votre détermination à mon sujet, vous avez dit qu'une des difficultés qui vous empêcherait de m'envoyer en Europe serait que mon journal, que je réclamaïs qui m'y suivît, avait été réclamé en même temps à Longwood; double circonstance, disiez-vous, à laquelle il vous était impossible de satisfaire. Sans doute, monsieur, que vous avez eu dans votre sagesse de puissants motifs pour laisser subsister cette difficulté qu'il vous eût été si facile de détruire. Tout vœu, tout mot de Longwood, est ma loi suprême : j'eusse renoncé à mes papiers dès que vous me l'eussiez fait connaître, comme aussi on s'y serait peut-être désisté dès que vous auriez donné connaissance de ma résolution. Dans tous les cas je regarderai comme une obligeance de votre part, que vous voulussiez bien y faire parvenir mes dispositions à ce sujet, comme une marque de mon profond et éternel respect, et prévenir toute difficulté ultérieure à cet égard. Du reste, plus je vais, et plus je m'étonne de ce qu'une affaire aussi simple et d'aussi peu d'importance que la mienne, s'entoure de tant de bruit et de complication. Cela ne servira qu'à pro-

pager et à donner plus d'apparence à l'idée que mes deux lettres clandestines n'ont été que le prétexte, et mes autres papiers le véritable motif; et ce qui gênera surtout toujours votre position morale dans cette affaire, c'est le grand intérêt qu'on vous supposera à retenir mon journal, dont une portion vous est personnelle. En ne m'envoyant pas en Angleterre, vous confirmez la crainte qu'on vous suppose, que rien d'ici ne transpire dans votre pays. Vous deviez remercier le ciel de l'occasion que je vous donnais de montrer solennellement le contraire à tous les yeux. Je vous avais présenté des moyens qui obviaient à tout. Mais, au demeurant, ceci n'est que moral et du ressort de l'opinion; ce qui serait plus positif, comme du ressort direct des lois, c'est que vous gardassiez au secret, plusieurs mois, jusqu'au retour des réponses d'Angleterre, quelqu'un qui, s'étant retiré de la sujétion volontaire où il s'était placé vis-à-vis de vous, et vous ayant demandé authentiquement de s'éloigner de cette île, s'était réduit à ce dilemme si simple :

« Vous exercez sur moi un *acte arbitraire*. Je vous somme d'observer les lois. Si je ne suis pas coupable, renvoyez-moi. Si je le suis, livrez-moi aux tribunaux; faites-moi juger. Mais vous avez des papiers, dites-vous. Si ces papiers sont étrangers à mon affaire, rendez-les moi; s'ils en font partie, adressez-les à mes juges, et moi avec eux. Mais ces papiers sont réclamés aussi par une autre personne, dites-vous encore. J'y renonce, dès que vous me ferez parvenir son vœu, ou peut-être cette personne *se désistera-t-elle, si vous lui faites connaître le mien*. Voilà la question toute nue. Au surplus, le grand objet de ma lettre est que vous vouliez bien

faire parvenir à Longwood une nouvelle preuve de mon respect à cet égard. Quant à y écrire moi-même au sujet de la faveur que vous m'avez fait entrevoir, la faculté d'y revenir, j'attendrai que j'aie l'honneur de vous revoir avant de m'y déterminer. J'ai l'honneur, etc. »

Décision officielle de ma déportation au Cap. — Mesures astucieuses et ridicules de sir Hudson Lowe. — Lettres.

Vendredi 20, Samedi 21.

Cependant, sir Hudson Lowe, poursuivi par mes constantes sommations, gêné dans la position où il s'était placé vis-à-vis de moi, commençait à être embarrassé d'avoir fait autant de bruit pour aussi peu de chose ; il éprouvait évidemment le désir de me voir revenir auprès de l'Empereur, ce qui, en effet, l'eût tiré d'embarras en remédiant à tout. Afin de me déterminer plus promptement, sans doute, il m'a adressé la décision officielle par laquelle il me déportait au cap de Bonne-Espérance, et l'a accompagnée d'une lettre où il me répétait, dans des expressions fort calculées, la facilité qu'il me laissait de retourner à Longwood. Voici ces deux pièces. J'écarte, autant qu'il est en mon pouvoir, les documents de notre correspondance ; j'abrège même parfois quelques-unes de mes lettres, dans la crainte d'en fatiguer le lecteur ; mais encore faut-il que je produise tout ce qui demeure indispensable pour l'intelligence et le fil de mon affaire.

DÉCLARATION.

« Le gouverneur, ayant pris en pleine considération toutes les circonstances relatives à l'affaire

du comte de Las Cases, a adopté la décision suivante :

« Le comte de Las Cases ayant commis une violation directe et préméditée des règlements établis dans cette île en vertu de l'autorité du gouvernement britannique, relativement au général Bonaparte, en ébranlant la fidélité d'un habitant de l'île, au point de le rendre, d'une manière coupable et feinte, porteur d'une correspondance secrète et clandestine pour l'Europe, et ayant ainsi manqué à l'une des conditions indispensables auxquelles il a signé volontairement sa déclaration tendant à obtenir la permission de résider à Sainte-Hélène, a été séparé de la personne du général Bonaparte ; et, conformément aux instructions du gouvernement britannique, il sera transporté au cap de Bonne-Espérance

« Il est permis au comte de Las Cases d'emporter tous ses effets et papiers, à l'exception, toutefois, de ceux de ces derniers qui peuvent avoir rapport au général Bonaparte, depuis que celui-ci se trouve placé sous l'autorité du gouvernement britannique, comme aussi de telle correspondance qui se trouverait n'avoir pas passé par le canal officiel des autorités anglaises.

« On attendra les ordres du gouvernement britannique à l'égard des papiers sur la nature desquels il pourrait s'élever des contestations.

« Plantation-House, le 20 décembre 1816.

« *Signé* : HUDSON LOWE. »

Lettre de sir Hudson Lowe, accompagnant la pièce précédente.

« Monsieur, en vous communiquant la décision ci-incluse, qu'il me soit permis de vous prévenir qu'ainsi que je vous l'ai annoncé verbalement, je ne m'opposerai point à ce que vous restiez dans cette île, si vous le préférez, plutôt que de vous rendre au cap de Bonne-Espérance, pour y demeurer jusqu'à ce que j'aie pu recevoir, à votre égard, les instructions du gouvernement britannique.

« Mais, dans ce cas, je croirai nécessaire de vous demander votre déclaration écrite, qui exprime votre désir à cet effet, et l'engagement de vous soumettre aux mêmes restrictions sous lesquelles il vous a été jusqu'à présent permis de résider à Sainte-Hélène.

« Ainsi, monsieur, vous aurez entièrement l'option de vous rendre au cap de Bonne-Espérance, ou de rester ici avec vos papiers mis sous scellé, jusqu'à ce que j'aie pu recevoir des instructions du gouvernement.

« J'ai l'honneur d'être, etc

« *Signé* : HUDSON LOWE. »

J'accusai sur-le-champ réception des deux pièces, et demandai en même temps accusé de réception de toutes mes lettres, n'en ayant jamais reçu jusqu'ici un seul ; et voulant répondre à l'offre du gouverneur de me laisser retourner à Longwood, je lui adressai immédiatement, à ce sujet, une lettre pour le grand-maréchal, dont

voici l'extrait, afin qu'il en prit connaissance et voulût bien la transmettre.

« Monsieur le grand-maréchal, le gouverneur sir Hudson Lowe vient de m'offrir, avec beaucoup de politesse et d'intérêt, de retourner à Longwood. Sur mon refus et l'observation dont je l'ai accompagné, que je ne pouvais y retourner que sur l'extrême désir de l'Empereur, le gouverneur m'a ajouté qu'il avait des raisons de croire que l'Empereur le désirerait. Ce désir, monsieur le grand-maréchal, serait ma loi suprême ; il comblerait mon cœur et vaincrait à l'instant la constance avec laquelle j'étais résolu de souffrir un supplice inexprimable, en l'honneur des lois et de mon caractère.

« Toutefois, avant de recevoir l'expression de ce désir, que j'invoque de toute mon âme, je m'estimerais heureux de pouvoir vous faire connaître les motifs qui avaient déterminé tout d'abord mon refus.

« Je prie donc monsieur le gouverneur de vouloir bien vous communiquer ma correspondance avec lui du 30 novembre, et des 2, 4 et 18 décembre. Il ne pourrait avoir d'objection à une chose agréable pour nous, indifférente pour lui ; car si je retourne à Longwood, je vous ferai connaître suffisamment ces pièces ; et si je n'y retournerais pas, vous le sauriez, il est vrai, mais ce serait de peu d'importance, puisque, ne pouvant communiquer ensemble, nous n'en saurions tirer aucun avantage respectif. Le seul résultat réel ne serait donc que la satisfaction morale pour moi de vous avoir fait connaître mes pensées et mes sentiments en cette occasion.

« Ma reconnaissance serait entière, et la générosité du gouverneur complète, s'il voulait me faire connaître que ce retour ne saurait préjudicier en rien à mes intérêts, vis-à-vis de la loi, et demeurerait tout à fait étranger aux siens, ce qui lui serait bien facile, etc.

« Quoi qu'il en soit, monsieur le grand-maréchal, toutes ces considérations disparaîtront au seul geste, au seul signe de l'Empereur, me permettant d'aller retrouver à ses pieds un bonheur qui me manque. J'y eusse volé dès que j'ai pu en entrevoir la liberté : en cela il n'y eût rien eu que pour moi, tout y eût été dans l'intérêt de mes sentiments ; mais mon dévouement à l'Empereur, contre moi-même, mon respect profond pour tout ce qu'il peut vouloir, sont bien supérieurs encore, etc. »

On aura de la peine à croire que sir Hudson Lowe renvoya cette lettre, en ayant effacé au crayon tout ce qui lui convenait ; il la réduisit à fort peu de lignes, prétendant ainsi me dicter ce que je devais écrire au comte Bertrand. Il accompagna ce renvoi de la lettre suivante, qui répondait, disait-il, à mes précédentes :

« Je considère la lettre et la décision qui y était incluse, que j'ai eu l'honneur de vous adresser hier, comme une réplique générale aux divers arguments contenus dans votre correspondance avec moi.

« Ce fut, monsieur, l'état de la santé de votre fils et de la vôtre propre, et la complication des peines de l'esprit et du corps, si fortement dépeintes dans vos lettres des 6 et 7 du courant qui m'induisirent, à la réception de cette dernière, à me transporter aussitôt en personne auprès de

vous, pour vous faire l'offre de retourner à Longwood, où se trouvaient constamment des secours médicaux disponibles dont, durant le séjour que vous y avez fait, on ne s'est jamais plaint à moi.

« Un sentiment d'égards pour la personne de qui vous aviez été séparé, détermine aussi mes offres dans cette occasion.

« Je ne saurais néanmoins consentir à devenir l'intermédiaire d'une discussion ou négociation quelconque entre vous et Longwood relativement à cet objet. La seule communication que je puisse autoriser serait celle qui tendrait à faire connaître si on désire votre retour, aux conditions attachées à la prolongation de votre séjour dans l'île, telles que je vous les ai exprimées par ma lettre d'hier. Des communications sur ce point avec un sommaire succinct au général, voilà tout ce que je puis me charger de transmettre.

« La permission de retourner à Longwood implique la nécessité d'une explication franche sur tous les points.

« Si vous n'y retournez pas, je ne vois, en me rendant le canal d'une correspondance prolongée sur l'objet dont il s'agit, qu'un sujet d'irritation et d'inconvénients pour tous.

« Une grande diversité de détails purement personnels et étrangers à la question, contenus dans vos différentes lettres, ne me paraît pas, monsieur, exiger d'aveu ou de réponse officielle. Ces lettres sont en même temps si entremêlées de ce que l'on pourrait considérer comme portant une sorte de caractère officiel, que l'une ne devrait pas plus que l'autre rester sans réponse.

« Pour pouvoir entrer dans tant de particula-

rités, il me faudrait plus de loisir qu'une infinité d'autres affaires ne me permet d'en consacrer à cet objet. Je m'occupe en ce moment à rédiger des observations sur l'ensemble de vos communications ; je vous adresserai copie de ce travail dès qu'il sera achevé¹. Je pourrais même, dans ce cas, les communiquer à Longwood. En attendant, la décision que je vous ai envoyée et la lettre qui l'accompagnait servent de réponse à toutes ces lettres.

« Je vous renvoie votre lettre au comte Bertrand ; j'ai souligné des passages de cette lettre qui paraissent très déplacés, ou qu'il est du moins inutile de lui communiquer.

« J'ai l'honneur d'être, etc

« *Signé* : H. LOWE. »

Continuation de correspondance. — Le gouverneur déconcerté par ma résolution finale.

Dimanche 22, Lundi 23

Le gouverneur est venu pour connaître l'effet de sa déclaration et de ses deux lettres. Il ne doutait pas qu'elles ne dussent avoir produit une grande impression, et il croyait certain de trouver prête, et avec les corrections qu'il avait indiquées, ma lettre au grand-maréchal, laquelle devait amener selon lui, mon retour à Longwood ; mais je lui ai dit froidement que, puisqu'il s'était permis de vouloir me dicter, je n'écrirais plus. Il en a paru fort surpris et très déconcerté, et après de longues ré-

¹ Le comte de Las Cases n'en a jamais entendu parler ; jamais une seule ligne ne lui a été adressée à cet égard.

flexions en lui-même, il a été aussi loin que de me demander si les corrections qu'il avait faites étaient mon seul empêchement. Cette condescendance insupportable de sa part devenait pour moi un guide assuré; aussi ai-je tenu ferme et coupé court, en lui disant que le soir même il recevrait de moi ma détermination irrévocable, et mes motifs aussi bien que mes observations aux diverses pièces qu'il m'avait adressées. Je voulais en cela éviter des paroles fugitives toujours faciles à nier, j'aimais bien mieux les consacrer d'une manière authentique sur le papier. Voici ma lettre.

« Monsieur le gouverneur, vous me renvoyez, avec vos corrections indiquées, la lettre que j'avais écrite au comte Bertrand sur l'offre verbale que vous m'aviez faite de retourner à Longwood. Ainsi, comme cela vous arrive presque toujours ici, l'offre n'était réelle qu'en apparence et devait s'évanouir dans les détails de l'exécution. J'en suis peu surpris. Réfléchissant l'autre jour à votre offre, après votre départ, j'avais conclu qu'il en serait ainsi. Vous aviez eu la bonne foi de me dire que vous ne vouliez pas permettre qu'entre Longwood et moi nous combinassions nos idées, c'est-à-dire, en d'autres mots, que nous connussions nos *véritables désirs*. Vous pouviez avoir sans doute de bonnes raisons pour cela, je ne dis pas le contraire; mais aussi, de mon côté, je ne dois pas me rendre dupe, et concourir à induire en erreur peut-être ceux qui s'intéressent à moi. Vous êtes trop avantageusement situé, monsieur, entre Longwood et moi, je ne dois point écrire au comte Bertrand, non mes pensées, mais ce que vous me dicteriez. Je m'en abstiendrai donc; je regarderai votre offre

comme non avenue, parce que l'acceptation en a été impraticable, et je me référerai irrévocablement, pour mes pensées, mes sentiments, mes décisions sur cet objet, à ma lettre du 30 novembre.

« Vous êtes dans l'erreur, monsieur, si vous avez compris que je vous demandais des réponses à tous les arguments et à tous les articles de mes lettres. Je respecte vos occupations et le prix de votre temps; aussi n'ai-je demandé que le simple accusé de réception, et pour la régularité des choses; je ne pense pas que vous puissiez avoir aucune raison pour me le refuser.

« Vous paraissez surpris, monsieur, de l'état déplorable de la santé de mon fils et de la mienne en cet instant; et vous revenez deux fois à vous étonner que je ne vous en aie pas fait parvenir mes plaintes lorsque j'étais à Longwood. Monsieur, je ne songeais guère à mon corps à Longwood; et d'ailleurs, quand je souffrais, je me plaignais au docteur, et non à l'autorité: vous pouvez vous en informer auprès de lui. Quant à mon fils, je suis bien étonné, monsieur, qu'il ne vous soit rien revenu, par la voix publique, de sa situation, des consultations qui ont été faites à son sujet, des crises qu'il a éprouvées, de ses saignées nombreuses, etc. Est-il bien extraordinaire que nos circonstances présentes accroissent nos maux, empirent rapidement notre état?

« Je viens à votre arrêté de ma déportation au Cap. J'y vois que l'on retiendra tous ceux de mes papiers qui auront des rapports avec l'auguste personne à laquelle je trouvais doux de consacrer mes soins et ma vie. Quels autres papiers, monsieur, pourrais-je avoir? Que veut donc dire que je serai

libre d'emporter tous les autres? N'est-ce pas encore ici offrir quelque chose et ne rien donner.

« Vous retenez mon *journal*, ce seul et véritable objet de tant de bruit, ce dépositaire encore informe, inexact, jusqu'ici inconnu à tous, où, jour par jour, j'écrivais ce que je pensais, ce que je voyais, ce que j'entendais. Est-il de papier plus sacré, plus à moi que celui-là? et pouvez-vous prétexter cause d'ignorance de son contenu? Je vous l'ai laissé parcourir deux heures à discrétion, à feuille ouverte ou à article choisi dans la table des matières. Ne deviendriez-vous pas responsable de la tournure que vous aurez donnée; de l'abus que vous en aurez fait faire? N'aurez-vous peut-être pas à vous justifier un jour de l'idée très fausse que vous en aurez présentée, sans doute, à vos ministres? Vous me l'avez dit un *journal politique*. Je n'avais pas le droit, ajoutiez-vous, dans la situation où je me trouvais, de tenir registre de ce que disait l'empereur Napoléon. C'était un abus surtout que j'y eusse introduit des pièces officielles, *disiez-vous*. Comme si tout ce que je voyais, lisais, touchais, entendais, n'était pas, de droit et sans inconvénient, du domaine de ma pensée et de ma propriété tant que le recueil en demeurerait mystérieux et secret. Soupçonnerait-on de pareils principes puisés au sein des idées libérales d'Angleterre? N'y reconnaîtrait-on pas bien plutôt les maximes odieuses de la police du continent? Et que trouvera-t-on dans ce journal? Des dires, des actes, des mots sublimes, sans doute, de l'auguste personne qui en était l'objet; des matériaux de sa vie, et aussi des choses peu agréables pour vous peut-être! Mais qui leur aura donné de la publicité? Ne

devait-ce pas être retouché ? Ne pouvait-ce pas être changé, altéré, rectifié ? Qui l'aura empêché ? Ce n'est pas, du reste, monsieur, que rien de ce qui arrive aujourd'hui puisse d'ailleurs me porter jamais à dire sur ce qui vous concerne autrement que ce que je penserai, ce que je croirai vrai.

« Enfin, dans votre arrêté en date du 20 octobre, vous prononcez que je serai séparé de Longwood, et envoyé au cap de Bonne-Espérance. Qui ne croirait, à la forme et aux expressions, que vous portez cette décision en opposition de moi-même, tandis que vous prononcez là un jugement désormais étranger, et depuis nombre de jours, à la cause nouvelle dont il s'agit. Vous séparez de Longwood celui qui, depuis vingt jours, s'est retiré entre vos propres mains de la sujétion volontaire à laquelle il s'était soumis ; qui, depuis dix-huit jours, vous a authentiquement sommé de l'éloigner de l'île. Qui se douterait de tout cela dans votre pièce ? Une lettre de vous l'accompagne, me laissant le choix de me soumettre à ce jugement, ou de retourner à Longwood. Mais si je cédaïs à l'appât du bonheur que vous me présentez, je vous laisserais triomphant et tranquille, maître de mes papiers les plus secrets ; je serais de nouveau votre captif, soumis encore aux mêmes fouilles, aux mêmes saisies, aux mêmes enlèvements, quand cela vous plairait... *Non, Monsieur*, je n'ai point de choix à faire ; je n'ai qu'à vous répéter désormais toujours les mêmes choses : Remplissez les lois vis-à-vis de moi. Si je suis coupable, faites-moi juger ; si je ne le suis pas, rendez-moi à la liberté. Si mes papiers sont étrangers à cette affaire, rendez-les-moi ; si vous les croyez susceptibles d'examen grave, envoyez-les

à vos ministres, et faites-moi suivre avec eux. De plus, la santé de mon fils et la mienne demandent impérieusement à se retrouver au sein de toutes les ressources. Je vous implore de nous renvoyer en Angleterre.

« Rien n'était plus simple, et pourtant rien ne s'est plus compliqué. Vainement vous objecteriez vos instructions ; elles n'ont pu prévoir ces cas particuliers. Vos incertitudes même me prouvent qu'elles ne sont ni précises ni claires. Vous avez d'abord voulu me garder dans l'île, au secret, séparé de Longwood ; vous ne croyiez pas devoir m'envoyer au Cap. Vous tordez ici la lettre de vos instructions pour en faire sortir un résultat forcé. Mais craignez d'être responsable aux ministres de les avoir mal saisies, et à moi, d'avoir violé la loi en ma personne. Craignez que la plupart de ces mesures ne se trouvent à la fin des actes vexatoires et arbitraires. J'ignore quels droits, quels recours vos lois peuvent me ménager, mais heureusement je peux dormir sur mon ignorance ; je sais qu'elles veillent pour moi. Vous croirez-vous quitte quand je serai au Cap, séparé de mes papiers, que vous retenez près de vous ? Mais si je demeure captif dans ce nouvel endroit, les vents rapporteront ici mon dilemme et mes plaintes sur les tourments moraux que vous aurez accrus et les souffrances du corps que vous aurez empirées, car ce sera vous qui m'y retiendrez, ou par vos ordres directs, ou par vos instructions secrètes. On ne saurait lever des scellés qu'en présence de celui qui y est intéressé. Me ferez-vous revenir du Cap pour les lever ici ? Me retiendrez-vous au Cap jusqu'à ce que l'ordre vienne de les envoyer en Angleterre ? Où

tout cela vous mènera-t-il? Et il était, et il est encore un moyen si simple qui arrangerait tout! Mon penchant naturel à aplanir les affaires me faisait courir au devant de toutes les difficultés; j'obviais à tout; je me soumettais volontairement d'avance, en Angleterre, à toutes les mesures, même arbitraires, qui pourraient équivaloir à la quarantaine du Cap. J'ajoutais encore la raison si valable de la santé de mon fils et de la mienne.

« La crainte de blesser la lettre de quelques points de vos instructions aura été plus forte à vos yeux que la nécessité et le bon droit de céder à leur esprit, à la force des choses, à l'impulsion de l'humanité. Il en est temps encore, monsieur; rendez-vous à ce que je sollicite; je croirai que ce dernier sentiment, l'humanité, vous aura décidé, et je croirai vous devoir quelque chose. La double réclamation des papiers par Longwood et par moi, ne saurait être une difficulté excusable. On vous demandera : Quel pas avez-vous fait pour la lever? Voulez-vous que j'écrive moi-même à ce sujet? Trois mots suffiront pour nous mettre indubitablement d'accord.

« Quoi qu'il en soit, monsieur, à quelque décision que vous vous arrêtiez, quelque peine qui me soit ménagée, il n'en saurait être de comparable à celle de demeurer sur ce roc maudit, lorsque j'y suis séparé de l'objet auguste qui m'y avait attiré. Toute heure, toute minute que j'y passe dans cette situation, sont des années pour ma malheureuse et peut-être courte existence. Elles aggravent dangereusement l'état de mon malheureux fils. Je vous demande donc et vous le redemanderai

sans cesse, à chaque instant : éloignez-moi de ce lieu de souffrance. Recevez, etc. »

Le gouverneur, frappé de ma lettre et de ma détermination de ne pas retourner à Longwood, ce qui le contrariait évidemment beaucoup, sans que je pusse en deviner précisément le motif, mais ce qui suffisait pour me maintenir inébranlable, accourut le lendemain ; et, après un long préambule fort obscur sur sa sincérité et ses bonnes intentions, il me dit que, pour m'en donner des preuves et faciliter mes rapports avec Longwood, il consentait à y envoyer ma première lettre telle que je l'avais écrite d'abord au comte Bertrand ; il offrait de plus d'y joindre copie de toute ma correspondance, chose qu'il m'avait constamment refusée jusque-là ; mais plus il faisait de concessions, plus je devais tenir bon. « Il n'est plus temps, lui répondis-je avec une espèce de solennité, le sort en est jeté, j'ai prononcé moi-même mon jugement, ma propre sentence. Je n'écirai pas à Longwood, et je vous demande, pour la centième fois, de vouloir bien m'éloigner à l'instant. — Mais du moins voudriez-vous bien écrire à Longwood mes offres et votre refus. — Oui, je le ferai » Et il partit extrêmement déconcerté, nous faisant entendre pour dernière tentative que nous ne pourrions faire voile que sur un transport ; qu'il ne pouvait dire quand, et qu'il n'avait point de médecin à bord, ce qui serait un bien grand inconvénient à l'état de mon fils, etc., etc.

Départ de Balcomb's cottage ; translation à la ville.

Mardi 24

Mon fils a été extrêmement malade dans la nuit,

j'étais moi-même fort souffrant. Au point du jour, j'ai envoyé auprès des docteurs Baxter et O'Méara, pour réclamer leur immédiate assistance ; et dans mon désespoir, poussé à bout, j'ai écrit à sir Hudson Lowe qu'il nous était impossible de supporter plus longtemps le traitement sous lequel nous succombions mon fils et moi ; que, malgré l'état dangereux de mon fils, il y avait plus de sept jours que nous n'avions vu les médecins, que nous étions tellement hors de la route, que toute leur bienveillance personnelle ne pouvait l'emporter sur la difficulté de nous donner leurs soins, que je réclamaïs donc qu'il voulût bien nous tirer de notre isolement, sans le moindre délai ; que je lui demandais d'être transporté à la ville, fût-ce à la geôle publique, s'il le jugeait nécessaire. Pour cette fois ma lettre eut son effet immédiat ; je reçus, par le retour de l'ordonnance, un billet du gouverneur, m'annonçant que, le jour même, il me ferait conduire dans sa propre demeure à la ville. En effet, vers le soir, un officier est venu nous prendre. Combien, au moment du départ, Longwood a fixé nos regards ! Combien, tout le long de la route, il a occupé mes pensées, remué mes sentiments ! Ce que j'ai éprouvé, lorsque, arrêté pour le considérer une dernière fois, il m'a fallu le voir disparaître en me remettant en route, mon cœur seul le connaît!...

Séjour au château du gouvernement, meilleurs procédés ; détails, etc., etc.

Mercredi 25 au samedi 28.

Nous nous sommes trouvés établis dans la de-

meure du gouverneur, appelée le château, lieu vaste et assez agréablement situé. Un grand changement s'était opéré subitement à notre égard : nous étions encore gardés par des sentinelles, il est vrai, mais tout avait été mis à mes ordres, et l'on semblait s'efforcer de nous entourer de profusions en tout genre. « Ne vous faites faute de rien, me répétait souvent le majordome, c'est l'honorable compagnie des Indes qui paie. » Mais ces soins tardifs me touchaient peu ; il n'était plus qu'une chose à mes yeux, c'était un prompt dénouement, et je ne pouvais l'obtenir. Le gouverneur venait bien chaque jour, mais c'était pour laisser échapper quelques mots de politesse seulement, et pas un seul d'affaires. Cependant, il devenait indispensable pour moi d'en finir depuis mon enlèvement de Longwood, les difficultés ou les embûches sans cesse renaissantes dont je me trouvais environné, ma préoccupation de leur échapper m'avaient tenu dans un constant harcèlement ; à ces peines d'esprit se joignait encore tout le chagrin du cœur. Une telle complication produisit en moi une espèce de révolution, je me sentis subitement dix ans de plus, et c'est là qu'ont pris naissance et se sont déclarés les premiers symptômes des infirmités qui ne m'ont plus quitté depuis, qui se sont accrues chaque jour, et ne doivent finir qu'avec ma vie.

Ce fut donc dans un véritable état de crise que j'arrivai à la ville. Le gouverneur demeura frappé de mon changement et de mon extrême faiblesse ; à peine pouvais-je suivre la conversation. Dans l'intention sans doute de me ranimer, il m'a laissé savoir que l'Empereur avait témoigné un bien vif désir de me revoir avant mon départ. Ce ressou-

venir m'a vivement ému, mes larmes ont coulé ; et j'étais si peu en état de soutenir aucune émotion, que j'ai été sur le point de m'évanouir. Mon fils me dit plus tard que le gouverneur en avait semblé fort embarrassé. Ramassant néanmoins mes forces, j'en suis revenu à supplier encore le gouverneur de m'éloigner le plus promptement possible ; alors il a fixé mon départ à deux jours de là, et m'a appris qu'il s'était procuré un bâtiment de guerre, comme plus convenable pour moi, et en même temps plus commode, à cause du médecin qui s'y trouvait.

Paroles de l'Empereur. — Adieux du grand maréchal.

Dimanche 29.

Aujourd'hui de grand matin, un officier est enfin venu nous dire de mettre en ordre tous nos effets pour être transportés à bord ; qu'il était décidé que nous partirions à peu de temps de là. C'était pour nous l'heure de la délivrance. En moins de quelques minutes, tout ce que nous possédions se trouva emballé, nous étions prêts, nous attendions. Il approchait enfin ce moment désormais si désiré ; car quelles ne peuvent pas être les variations de nos sentiments selon des circonstances nouvelles. Moi qui eusse regardé, il y a peu de temps encore, comme le plus grand supplice qu'on m'eût séparé de l'Empereur et déporté de Sainte-Hélène ; aujourd'hui, au contraire, depuis mes dernières résolutions, d'après le désir manifeste de sir Hudson Lowe, d'après ces paroles positives de l'Empereur : « Je vous invite, et au besoin je vous *ordonne* de sortir de cette île », d'après des antécédents pré-

cieux, puisés dans ses conversations, et que je ne saurais indiquer, bien qu'étrangers à la politique; enfin, par suite des chimères même que je m'étais forgées, toutes ces causes réunies faisaient que mon plus grand tourment désormais était d'appréhender qu'on ne m'y retînt; et, bien qu'on m'eût annoncé déjà l'heure du départ, je n'en demeurais pas moins dans une anxiété mortelle. Le gouverneur sembla la justifier en se faisant attendre presque tout le jour. Il se faisait tard; l'impatience, l'attente, l'inquiétude m'avaient donné de la fièvre; sur les six heures, le gouverneur, sur lequel je ne comptais plus, parut; et, après un petit préambule à sa façon, me dit qu'il venait d'amener le grand-maréchal, auquel il permettait de prendre congé de moi, et il m'a conduit dans la salle voisine, où j'ai pu embrasser, en effet, ce digne compagnon de Longwood. Il était chargé de me dire de la part de l'Empereur: « Qu'il me verrait rester avec *plaisir*, et me verrait partir avec *plaisir*. » C'étaient là ses propres expressions. « Qu'il connaissait mes sentiments, qu'il était sûr de mon cœur; qu'il avait confiance pleine et entière en moi. Que quant aux chapitres de la campagne d'Italie, que j'avais demandé la permission de garder comme ressouvenir cher et précieux, il l'accordait sans hésitation, aussi bien que tout autre objet quelconque qui pourrait être demeuré dans mes mains, se plaisant à les considérer comme n'étant pas sortis des sienues. » Sir Hudson Lowe était demeuré présent, c'était de rigueur. Le grand-maréchal a ajouté quelques commissions de livres, l'envoi des *Moniteurs* surtout, et de divers autres objets nécessaires ou utiles à l'Empereur, terminant par me dire significative-

ment de faire du reste, en toutes choses, ce que je croirais pour le mieux.

Il était dit que l'amitié du grand-maréchal ajouterait à mon supplice; il me voyait partir avec peine, et s'ingéniait à me donner des raisons pour me décider à rester. « Mon départ était une perte pour eux tous, disait-il avec grâce, en s'adressant au gouverneur. C'en était une pour l'Empereur, et c'en serait une pour lui-même, sir Hudson Lowe, qui ne tarderait pas à s'en apercevoir. » Le gouverneur répondait par une inclination approbative, et tous deux cherchaient à m'ébranler : je le comprenais de la part du gouverneur, mais je n'en pouvais deviner la véritable cause dans le grand-maréchal, surtout d'après les paroles qu'il venait de me transmettre au nom de l'Empereur; d'autant plus qu'après des nombreux et puissants motifs qui m'entraînaient, sir Hudson Lowe, ainsi que je crois l'avoir déjà dit, n'offrait pas de son côté la moindre concession : il conservait mes papiers, il exigeait ma soumission pure et simple, et par-là je légalisais, pour ainsi dire, tout ce qu'il avait fait; je l'autorisais, par le précédent, à renouveler à son gré la saisie et l'emprisonnement du premier venu d'entre nous, toutes les fois qu'il lui en prendrait fantaisie. Je ne devais, je ne pouvais me prêter sans ordre à de pareils outrages : je résistai donc héroïquement.

Cependant la nuit était venue tout à fait, et le gouverneur trouvant qu'il était trop tard, nos derniers arrangements d'ailleurs n'étant pas terminés, il renvoya le départ au lendemain; et comme il m'en voyait chagrin, pour me consoler il dit qu'il permettait que le grand-maréchal vînt me revoir

encore. Quelque bonheur que j'eusse sans doute à embrasser de nouveau un compagnon de Longwood et à recevoir encore une fois des nouvelles de l'Empereur, néanmoins ce retard n'était pas sans une vive peine pour moi, il prolongeait ma tempête intérieure et remuait mes plaies. On sait qu'il est des victoires que l'on ne remporte que par la fuite; celle que je poursuivais était de cette nature.

Derniers adieux. — Scellé des papiers. — Départ.

Lundi 30

D'assez bonne heure j'ai reçu la visite de l'amiral Malcolm : il venait me présenter, disait-il, le lieutenant Wright, chargé de me conduire au Cap sur le brick *le Griffon*, me recommandant comme son ami, ajoutait-il avec grâce, et m'assurant que je n'aurais qu'à me louer de tous ses efforts pour m'être agréable. J'appréciai dignement, dans l'amiral, cette marque d'un intérêt si délicat, et j'en ressentis une sincère et tendre reconnaissance beaucoup mieux que je ne la lui exprimai. Sa bienveillance pour moi devait avoir un prix d'autant plus grand à mes yeux, que ses rapports avec le gouverneur rendaient fort délicat de la témoigner; aussi avait-il eu la circonspection de se faire accompagner par l'homme de confiance de sir Hudson Lowe.

J'attendais avec mon anxiété habituelle le moment décisif, craignant toujours de voir le gouverneur finir par opposer des obstacles imprévus, tant il me laissait apercevoir le désir de me faire rester.

Le grand-maréchal arriva vers les onze heures,

conduit par le gouverneur et quelques officiers. Il renouvela ses efforts de la veille pour me faire revenir à Longwood, mais sans jamais m'exprimer néanmoins le *désir positif* de l'Empereur. Connaissant si bien ma situation, il n'avait qu'à dire un mot pour être sûr de l'emporter; mais il ne le disait pas, et même s'en éloignait si je le pressais, se référant alors aux paroles sacramentelles de l'Empereur, qu'il m'avait rendues la veille. Ainsi, j'avais à me défendre encore contre celui-là même dont j'aurais voulu recevoir du renfort; son affection me devenait funeste, et je demeurais au supplice, déchiré entre le désir de rester et la volonté de partir: si le cœur dictait l'un, le courage commandait l'autre; je demeurai inébranlable.

Je ne dois pas oublier de mentionner que le grand-maréchal, dans le cours de la conversation, me dit que l'Empereur avait désiré me voir avant mon départ; mais que le gouverneur exigeant qu'il se trouvât un officier anglais entre nous, il s'était vu contraint d'y renoncer, me faisant dire que je savais bien qu'à cette condition, il se priverait même de voir sa femme et son fils. Quelles paroles pour moi!...

Passant aux affaires, je remis au grand-maréchal treize lettres de change sur mon banquier de Londres; c'étaient mes quatre mille louis que j'avais si souvent offerts à l'Empereur, et que le grand-maréchal m'avait appris la veille qu'il s'était enfin décidé à accepter, ce qui combla mes vœux, et fut pour moi un vrai bonheur.

Ces objets terminés, on permit au général Gourgaud, qui avait obtenu d'accompagner le grand-maréchal, de venir aussi prendre congé de moi; et

cette nouvelle preuve d'intérêt, jointe à toutes celles qu'il n'avait cessé de me donner depuis mon emprisonnement, ne fut pas perdue pour mes sentiments.

La séance durait depuis longtemps, et sir Hudson Lowe eut la galanterie de dire à ces messieurs qu'ils pouvaient demeurer à déjeuner avec moi, et il s'en alla, emmenant avec lui tout son monde, à l'exception du seul officier de service à Longwood, qui avait escorté ces messieurs, l'honnête capitaine Popleton, dont nous n'avons jamais eu qu'à nous louer infiniment. Il est certain qu'en dépit de sa présence, durant tout le déjeuner, qui ne laissa pas que d'être long, il nous eût été très aisé de lui dérober les communications que nous aurions eu à nous faire; mais il n'en existait aucune, et il ne fut pas dit un mot en secret de part ou d'autre. Si j'avais prévu cette circonstance inopinée, j'aurais pu faire garder à mon fils toute ma correspondance avec sir Hudson Lowe, et elle fût aisément parvenue à Longwood; mais en y réfléchissant, je me félicitai de n'en avoir pas le moyen, me défiant toujours de sir Hudson Lowe, qui, évidemment si occupé de me faire rester, eût pu profiter d'une découverte de la sorte pour changer toutes les dispositions arrêtées, et en imposer de nouvelles.

Le déjeuner fini, j'eus le courage d'être le premier à vouloir prendre congé. Je demandai que le gouverneur fût rappelé pour mettre fin aux dernières mesures. J'embrassai mes compagnons, et ils me quittèrent, le général Gourgaud, en partant, revint à différentes reprises avec tant d'effusion et de grâce, sur les petites contrariétés que

nous avions pu nous causer réciproquement, qu'il me fut doux de me convaincre que les circonstances pénibles où nous nous étions trouvés avaient pu seules les amener, et que le cœur n'y avait été jamais pour rien ; aussi ne m'en est-il resté qu'un agréable souvenir et une sincère reconnaissance pour ces derniers instants.

Sir Hudson Lowe, de retour, voyant sortir ces messieurs, me dit d'un air significatif, avec un certain embarras mêlé de dépit : « Vous n'avez donc pas jugé à propos de retourner à Longwood. Il faut croire que vous avez de bonnes raisons pour cela. » Je m'inclinai pour toute réponse, et le priai de procéder immédiatement au scellé des papiers, seul objet qui me retint. Déjà, depuis plusieurs jours, j'avais exigé et obtenu qu'il en fût fait un inventaire, dont je réclamais une copie authentique, signée de sir Hudson Lowe. Il ne s'agissait plus, en cet instant, que d'apposer les scellés ; sir Hudson Lowe avait retardé le plus possible et jusqu'au dernier moment cette formalité, et il la conclut d'une manière qui le caractérise. Il me dit avec assez de gêne, en belles paroles, que, par respect pour l'Empereur, aussi bien que par égard pour mes qualités personnelles, il voulait bien me laisser apposer mon sceau, pourvu que je consentisse à ce qu'il pût le lever en mon absence s'il le jugeait nécessaire. Sur mon souris et mon refus, il marcha quelque temps à grands pas ; puis, comme s'il avait remporté une grande victoire sur lui-même, il s'écria : « Je le prends sur moi-même, je m'en passerai. » Et faisant appeler le secrétaire du gouvernement, il fit apposer les sceaux de l'île en ma présence ; alors je lui demandai une déclaration

du refus qu'il m'avait fait de laisser apposer mes armes, ou de la condition singulière qu'il y avait mise; ce fut le sujet d'une hésitation nouvelle qu'il termina pourtant en me la faisant expédier ainsi qu'il suit :

DÉCLARATION DE SIR HUDSON LOWE AU COMTE DE LAS CASES.

« En conséquence de ce qui a été énoncé dans la décision du gouverneur touchant l'affaire du comte de Las Cases, il a été retenu, lors de son départ de l'île, un très grand nombre de papiers.

« Le gouverneur, dont le devoir spécial est de ne pas souffrir que des papiers quelconques venant de Longwood sortent de cette île sans au préalable avoir été examinés, s'est toutefois jusqu'à présent abstenu, par des motifs particuliers, de prendre connaissance de tous ceux du comte de Las Cases, et a décidé que les papiers à lui appartenant, qui ont été retenus (papiers dont lui, gouverneur, n'a connu que la teneur générale), seraient mis en deux paquets séparés et déposés à la trésorerie de l'île, pour y rester jusqu'à ce qu'il eût reçu des ordres de son gouvernement en ce qui les concerne.

« Le comte de Las Cases pourra apposer son cachet sur chacun de ces paquets; bien entendu que ce cachet sera susceptible d'être levé, soit dans le cas où ces paquets devraient sortir de l'île, par suite de la réception d'ordres du gouvernement, soit au cas que l'intérêt du service l'exigeât.

« Ainsi, l'apposition de ce cachet n'est autre qu'une garantie morale que lui offre le gouverneur

pour sa propre satisfaction, en ce qu'elle lui donnera l'assurance que les paquets ne seront point ouverts, si ce n'était par l'un des motifs urgents prévus ci-dessus.

« Si, dans de telles circonstances, le comte de Las Cases répugnait à apposer son cachet à ces paquets ou refusait d'accéder à la condition à laquelle cette apposition est permise, le gouverneur, qui ne peut permettre qu'aucun paquet caché ou que des papiers quelconques venant de Longwood sortent de ses mains sans être ouverts, ne pourra regarder que comme nécessaires toutes les précautions propres à assurer à son gouvernement, jusqu'à la réception de ses ordres, la connaissance des mesures qu'il a prises pour la sûreté de ceux qu'il a retenus

« Le comte de Las Cases s'étant refusé à poser son cachet aux conditions mentionnées ci-dessus, les papiers, partagés en deux paquets distincts, ont été déposés dans deux boîtes scellées du sceau du gouvernement et de l'île. 31 décembre 1816.

« *Signé* · HUDSON LOWE. »

Tout fini entre nous, sir Hudson Lowe, par une tournure qui lui était caractéristique vis-à-vis de moi depuis que je me trouvais entre ses mains, passa tout aussitôt, soit bonté, soit calcul, à écrire pour moi quelques lettres de recommandation privée à de ses connaissances du Cap, qui, m'assurait-il, me seraient fort agréables, et que je n'eus pas le courage de rejeter, tant elles semblaient être offertes de bon cœur. Enfin vint le moment de cet éternel départ, sir Hudson Lowe descendit avec moi, m'accompagnant jusqu'à la porte de sortie, et

là, ordonna à tous ses officiers de me suivre pour me faire honneur, disait-il. Je me jetai avec empressement dans le canot préparé pour me recevoir; je traversai la rade, passant assez près d'un bâtiment qui venait d'arriver du Cap, d'où je reçus, par gestes, les salutations du Polonais et des trois domestiques qu'on nous avait enlevés quelques mois auparavant. Ils repassaient pour regagner l'Europe. Je fus saisi à leur vue l'un d'eux était porteur de la seule pièce qui eût été échappée de l'île, la belle lettre au sujet des commissaires des alliés. Je ne doutais pas que la découverte faite sur mon domestique ne servît au gouverneur pour faire faire des recherches sur ces personnes qui étaient loin de s'y attendre; heureusement il n'en fut rien, et le brave et fidèle Sentini eut le mérite d'être le premier à faire paraître en Europe quelque chose d'authentique sur Longwood.

Enfin je mis le pied sur le brick, il leva l'ancre et je crus le plus utile de mes vœux accompli. Vaines illusions que le temps devait détruire si cruellement, et qu'une dernière épreuve du cœur des hommes en pouvoir devait m'apprendre n'avoir été que d'absurdes chimères!... Et comment ai-je pu en effet m'abuser au point de croire à la sensibilité de ceux-là même qui, contre tout droit, avaient prononcé la sentence et ordonné le supplice... Ah! que n'ai-je choisi de demeurer! que n'ai-je continué des soins domestiques au lieu d'aller rêver des services lointains! J'aurais prolongé quelque temps encore mes attentions de chaque jour... j'aurais recueilli quelques marques d'intérêt de plus. . et le moment fatal arrivé, j'aurais eu ma part de la douleur commune, ma part

des soins de tous; j'aurais concouru à adoucir les derniers moments; moi aussi j'aurais aidé à fermer les yeux! .. Mais plutôt non, cédant de bonne heure au climat et à ma débile santé, j'aurais succombé longtemps auparavant; je n'aurais pas été le témoin de l'horrible événement!... j'aurais sauvé d'éternelles douleurs, je ne serais plus!... je n'en serais pas à me débattre encore sous des infirmités cruelles rapportées du lieu même; j'y reposerais en paix! et bien des gens regarderaient ma dernière demeure comme un nouveau bonheur de mon étoile ou une dernière faveur du ciel.

Je devrais peut-être terminer ici. puisque me voilà hors de Sainte-Hélène, et que je n'ai plus à citer les paroles de l'Empereur; néanmoins ce qui va suivre se trouve en général trop directement lié à ce qui le concerne, pour qu'on ne me pardonne pas d'avoir continué.

TRAVERSÉE DE SAINTE-HELENE AU CAP

(Espace de dix-huit jours.)

Traversée. — Les griefs de Longwood. — Détails, etc.

Mardi 31 décembre 1816 au vendredi 17 janvier 1817.

Au jour, il n'était plus question de Sainte-Hélène pour nous, que dans nos cœurs. Nous naviguons avec vitesse loin de ce lieu cher et maudit, sur notre léger esquif, au milieu du vaste Océan, à une immense distance du vieux et du nouveau

monde. Il se trouva que les officiers, l'équipage, étaient remplis pour nous d'une bienveillance toute marquée : à leurs soins, à leur empressement, à leurs égards, à leur sympathie, j'aurais pu me croire, si ce n'eût été le langage, à bord d'un bâtiment français. Ce n'était plus la circonspection, la réserve de Sainte-Hélène. L'abandon avait succédé. J'appris là tout ce que je devais à l'amiral Malcolm : c'était lui qui m'avait valu la faveur d'un brick de guerre, au lieu du mauvais transport dont j'avais été menacé. Dès qu'il avait connu la détermination de sir Hudson Lowe, l'amiral avait couru chez lui pour lui offrir un de ses bâtiments, l'assurant qu'il en aurait toujours un pour m'épargner le désagrément et les privations auxquels je serais autrement condamné ; et faisant un signal, il avait fait rentrer le *Griffon*, dont le capitaine était un de ceux qu'il aimait davantage : on a vu qu'il me l'avait amené. L'amiral avait montré de bonne heure le désir de me voir ; mais il avait attendu, par circonspection, le moment du départ ; il avait redouté surtout, me disait-on, que je ne lui exposasse mon affaire et ne voulusse le prendre pour juge entre moi et le gouverneur, vis-à-vis duquel il se trouvait très délicatement placé. Mais il eût pu être tranquille, je sortais d'une trop bonne école pour donner dans un pareil travers.

Une partie de notre navigation fut employée, par mon fils, à retranscrire quelques papiers que nous avions déchirés à dessein et placés épars dans nos effets ou sur nous-mêmes : sir Hudson Lowe m'avait rendu cette précaution nécessaire, m'ayant dit quelque temps auparavant qu'il fouillerait de nouveau tous mes papiers avant notre départ, pour

voir ce que j'aurais pu écrire durant ma détention. « Un tel acte serait tout à fait tyrannique et sans délicatesse, m'étais-je permis de lui dire : vous ne m'auriez donc permis l'usage de plume et de papier que pour vous saisir d'idées, qu'autrement j'aurais retenues en moi-même : ce serait un piège révoltant condamné sans doute par vos tribunaux, et flétri bien davantage encore par les cœurs honnêtes. » Sir Hudson Lowe sentit apparemment la justesse de ce raisonnement, car il n'en fut plus question.

Le plus important de ces papiers, celui auquel je tenais davantage, était ce que j'ai appelé les griefs de Longwood

Pendant que je me trouvais au pouvoir de sir Hudson Lowe, nos entretiens me conduisirent, sur son propre désir, à lui tracer à la hâte l'énumération de nos griefs. L'état de mon fils, celui de mes yeux, nous empêchèrent de pouvoir le transcrire au net pour notre propre compte. J'avais demandé au gouverneur un copiste, qu'il ne me donna point. Je trouvai peu délicat d'insister, puisque ce n'était que pour lui présenter des choses qui devaient lui être peu agréables. D'un autre côté, comme je parlais à l'insu de mes compagnons, et néanmoins souvent en leur nom, il m'était essentiel qu'ils en eussent connaissance, pour me redresser si je m'étais mépris. Au moment de partir, je dis à sir Hudson Lowe avoir complété cette pièce; je lui en montrai le paquet cacheté, me proposant, lui disais-je, de le faire copier au Cap, ou même à bord du brick, et de lui en envoyer deux exemplaires, l'un pour lui et l'autre pour Longwood. Sir Hudson Lowe sembla y apporter un très grand prix; et, préférant

un autre arrangement, il fut convenu que je laisserais dès cet instant mon manuscrit en main tierce, afin que chacune des parties en pût prendre copie, et que l'original me serait renvoyé. Je cherchai à cet effet quelqu'un dont le caractère honorable commandât ma confiance; et le général Bingham, le second de l'île, fut le premier qui me vint à la pensée. Je lui adressai donc ce papier, du consentement même du gouverneur, sous la condition expresse d'être communiqué également, et tout à la fois, à sir Hudson Lowe et au comte Bertrand, instruit de l'arrangement. Voici cette pièce : elle ne présentera sans doute que des répétitions; mais pourrait-il en être autrement? Du moins retracera-t-elle un résumé suivi, et sous ce rapport elle doit trouver de l'indulgence; d'ailleurs, c'est un document qu'il m'est indispensable de produire.

EXPOSÉ DE NOS GRIEFS A LONGWOOD.

« Monsieur le gouverneur, dans les différentes rencontres qu'ont amenées entre nous les circonstances de ma détention personnelle, il s'est échangé, en passant, quelques réflexions sur Longwood, qui me sont revenues plusieurs fois à l'esprit. Vous avez répété souvent *que nous étions dans l'erreur, et que nous nous efforcions d'y demeurer*. J'ai eu beau vous répondre que c'était précisément l'observation que nous faisons nous-mêmes chaque jour vis-à-vis de vous, vous y êtes revenu toujours avec l'air de la plus intime persuasion. Une autre fois vous m'avez dit que nous eussions dû vous adresser *nos griefs*; que vous les eussiez envoyés à vos ministres, et eussiez livré vous-même à la pu-

blication ce qui vous eût été personnel. Je vous ai fait la remarque que mes lettres, qui vous passaient par les mains, remplissaient assez bien cette intention, que celle au prince Lucien même, qui, dans cet instant, faisait l'objet de ma réclusion, vous avait été destinée de la sorte, et que vous me les aviez néanmoins interdites. *Mais c'était à cause des réflexions*, m'avez-vous dit. Nos peines étant principalement morales, ne doivent-elles pas entraîner, de nécessité, principalement *des réflexions* ?

« Ces objets et plusieurs autres de la même nature, pour être bien compris, eussent demandé plus de développement ; ils eussent exigé entre nous une conversation régulière et tranquille. Or, vous n'y donniez pas lieu, et je ne le cherchais pas. Toutefois il m'en est resté, ainsi que par d'autres circonstances accessoires, que vous ne vous doutiez pas de votre position avec Longwood, ou que vous ne compreniez pas et ne soupçonniez même pas une partie de vos torts envers nous, ce qui, sans les détruire à mes yeux, en ferait disparaître du moins la portion la plus odieuse, la mauvaise intention.

« J'ai imaginé dès lors de consacrer l'oisiveté de ma réclusion à vous les faire connaître. Ma situation et le moment sont des plus favorables : j'écrirai dans le calme et sans passion ; je n'aurai pas le fiel que j'aurais eu sans doute à Longwood avant de vous voir ici ; de plus, ceci ne sera que mon opinion personnelle, mes rapports seront purement particuliers : ils seront dictés par l'amour de la vérité, et, le dirai-je (voyez si je puis être juste), par une espèce d'intérêt à présent pour vous-même ; car la contrainte peu agréable que vous exercez sur moi en ce moment ne m'empêche pas de dis-

cerner les égards dont vous l'avez entourée. Sur-tout lisez avec calme, monsieur, songez que ceci sont *nos griefs*, ce que j'appelle *vos torts* vrais ou apparents, et que je les écris ici en toute franchise, comme dans mon journal, et comme si vous ne deviez pas les lire.

« S'il m'arrive de me tromper dans quelques détails, je vous prie d'observer que vous m'avez privé de tous mes papiers; que je suis loin des pièces officielles; que je n'écris que de mémoire, et que je suis prêt à rétracter toute erreur matérielle que vous me feriez apercevoir

« Je vais prendre les choses dès leur origine

« En un clin d'œil, un grand souverain, au faite de la puissance, trahi par la fortune et les hommes, avait perdu un trône, sa liberté, et se trouvait jeté sur un roc affreux au milieu de l'Océan; et tous ces événements s'étaient accumulés avec tant de rapidité, que tout s'était accompli, mais que rien n'avait été déterminé. Nous attendions donc à Sainte-Hélène avec anxiété la fixation de nos destinées; mais nous l'attendions du moins avec la consolation de l'excès du malheur; bien sûrs, nous semblait-il, qu'il était impossible que notre situation s'empirât.

« L'Europe, disions-nous, a les yeux sur notre rocher; les peuples vont juger de la conduite des rois. Sans doute que les égards, les soins vont être prodigués, du moins en expiation de ce qu'ils appellent la nécessité de la politique. La législature, l'opinion publique en Angleterre l'ont fait entendre ainsi, et les ministres anglais, dépositaires et responsables de la gloire de leur nation, ne sauraient ici substituer des haines personnelles, s'ils

en avaient, à la moralité, aux sentiments publics.

« Un homme arrive pour commander ici (on vous désignait, monsieur), qui tient un rang distingué dans l'armée : son mérite personnel a fait, dit-on, sa fortune : il a passé sa vie en missions diplomatiques, aux quartiers généraux des rois du continent. dès lors il a dû se familiariser auprès d'eux avec le nom, le rang, la puissance, les titres de l'empereur Napoléon. Il connaîtra ses rapports publics et secrets avec ces souverains, qui lui donnèrent longtemps le titre de frère, et ont été ses amis, ses alliés, ou demeurent ses proches

« Il saura qu'à Châtillon il n'a tenu qu'à Napoléon de régner en France du consentement même de l'Angleterre; que, plus tard, il n'eût encore tenu qu'à lui de se réserver d'autres contrées

« Cet homme, disions-nous, du sein du nuage diplomatique, aura pris des idées justes des personnes et des choses, il se rit sans doute lui-même, à présent que le fruit en est recueilli, de ces amas de calomnies et de libelles que la crainte et la politique avaient créés pour le vulgaire : après de telles circonstances, il n'accepterait pas une mission qui ne serait pas en harmonie avec elles, et dont le résultat ne serait pas d'améliorer notre condition présente. Sa venue seule est donc d'un augure suffisamment favorable pour la nature de ses instructions vis-à-vis de nous. *Ne m'avez-vous pas dit qu'il était à Champ-Aubert et à Montmirail?* nous disait un jour l'Empereur; *nous aurions donc échangé des boulets ensemble? C'est toujours à mes yeux une belle relation.* » Telles étaient les dispositions dans lesquelles était attendu sir Hudson Lowe.

« Vous arrivez, monsieur, et votre première

visite à Longwood est à une heure indue, à une heure où l'Empereur n'avait jamais reçu, sans qu'un de vos aides de camp soit venu lui demander l'instant qui pouvait lui être agréable, formalité que vous n'eussiez certainement pas négligée vis-à-vis de vos ministres, ou même vis-à-vis d'un de vos simples supérieurs en Angleterre ou sur le continent et pourtant à qui vous adressiez-vous? . Vous ne fûtes pas reçu. Ce premier pas n'était pas heureux, il faut en convenir. Mais telles étaient nos préventions en votre faveur, que nous nous plûmes à imaginer que, fraîchement débarqué dans l'île, on abuserait malignement de cette circonstance pour vous faire débiter par une injure. Peu de jours après, faisant le tour de l'établissement, vous vantiez à quelqu'un de nous la beauté de ce lieu, qui ne peut être pour nous qu'un séjour de désolation. On vous fit l'observation qu'il n'y avait point d'ombre, et que c'était une grande privation pour l'Empereur. *On plantera des arbres*, répondîtes-vous; mot affreux qui nous pénétra jusqu'au fond du cœur, mais dont je veux bien croire à présent que vous ne soupçonnâtes pas toute la barbarie.

« Vous apportâtes avec vous l'obligation, pour nous, de faire des déclarations comme quoi notre séjour à Sainte-Hélène était volontaire, et que nous nous soumettions de plein gré à toutes les restrictions qu'on pourrait nous imposer. Il fut alors sourdement répandu autour de nous, je ne sais par qui, ni dans quel motif, que nous allions signer là notre exil pour la vie. Cependant vous dûtes voir du reste avec quelle alacrité, tous, depuis le premier officier jusqu'au dernier domestique, s'empressèrent d'y satisfaire. Vous revîntes quelques jours après avec

la signature des domestiques; vous aviez besoin, disiez-vous, de les rassembler, de leur parler, et vous demandiez l'agrément de l'Empereur. Je vous répondis que vous aviez la force, qu'il était en votre pouvoir d'agir; mais qu'il vous était inutile de faire une prévenance qui ne serait qu'un outrage de plus. nous étions dans l'habitude de regarder l'entourage de l'Empereur comme un sanctuaire sacré. Si vos ministres avaient accordé douze domestiques qu'on ne leur demandait pas, c'était là, sans doute, la maison privée qu'on avait prétendu lui faire. Était-il séant de venir s'y mêler, mettre pour ainsi dire le doigt entre l'Empereur et son valet de chambre? La grande mission du gouverneur de Sainte-Hélène pouvait-elle avoir d'autres règles que de veiller sur l'enceinte extérieure de Longwood, et de respecter scrupuleusement l'asile, les mœurs du dedans? Devait-il pénétrer dans un intérieur de famille? Cependant vous vîtes ces domestiques pour vérifier leur détermination, sans songer à tout ce que cette mesure solennelle avait d'éminemment injurieux pour nous. Si vos lois demandaient cette garantie, vous aviez tant de moyens indirects de vous procurer la certitude que vous cherchiez!

« Nous ne vîmes donc là que le projet arrêté de nous charger d'humiliations et d'outrages. Nous nous dîmes qu'on ne nous avait envoyé d'Angleterre qu'un geôlier; nos cœurs se resserrèrent, nos espérances s'évanouirent, et la brèche fut décidée. De votre côté, bientôt vous ne nous montrâtes plus qu'une figure hostile et sinistre; nous n'échangeâmes que des paroles peu agréables.

« Vous répétiez, nous disait-on, et vous nous dites à nous-mêmes que nous nous abusions étran-

gement sur notre situation. « Que prétend-il par
« là? nous disions-nous. Comment pourrions-nous
« nous abuser? Nous étions aux Tuileries, nous
« y donnions des ordres, nous sommes sur un
« roc, et nous portons des chaînes. Voir, parler
« ainsi, est-ce s'abuser? Serait-ce l'aisance de nos
« manières dont il s'étonnerait? Nous voudrait-il
« obséquieux? Nous trouverait-il de la fierté? Et
« pourquoi ne nous serait-elle pas naturelle? Qu'y
« aurait-il de plus simple qu'elle s'accrût dans
« l'adversité? Ne serait-ce pas bien plutôt lui qui
« s'abuserait et méconnaîtrait sa situation! Ignore-
« rait-il que c'est au pouvoir que sied la condes-
« cendance; qu'elle le relève et l'honore? Ne ver-
« rait-il pas qu'ici sa gloire n'est pas de nous sou-
« mettre, mais bien plutôt de nous satisfaire; qu'il
« va se priver d'une belle page dans l'histoire?
« Que, s'il était permis de montrer de l'humeur,
« ce ne devrait être qu'à nous, victimes ulcérées?
« Se croirait-il au milieu d'objets, de circonstances
« ordinaires? L'empereur Napoléon n'est déchu
« que de son trône : un revers le lui a ravi; la
« fortune l'y eût fixé : il n'a perdu que des biens;
« tous ses caractères augustes lui demeurent. Il
« n'en est pas moins l' élu d'un grand peuple, con-
« sacré par la religion, sanctionné par la victoire,
« reconnu par tous les souverains; il en a créé!
« Ses actions demeurent des merveilles, ses mo-
« numents couvrent la terre, son nom remplit le
« monde; ses institutions, ses idées recueillies,
« imitées, brillent parmi ses ennemis : il n'a perdu
« que son trône, tout le reste lui demeure, et com-
« mande les respects des hommes! Le gouverneur
« se trompe, nous ne nous abusons pas. »

« Il nous revenait aussi que vous nous portiez peu d'égards, parce que, disiez-vous, nous ne vous en témoignions pas assez ; et vous en faisiez peser victorieusement sur nous votre grand avantage dans cette sorte de lutte, bien que nous ignorassions et de quel manque d'égards vous pouviez vous plaindre, et à quels égards vous vouliez prétendre.

« Les choses en étaient là quand il vous arriva une passagère de distinction. Vous l'accueillîtes à *Plantation-House* ; et, pour lui être agréable et satisfaire sa curiosité, sans doute, vous écrivîtes à Longwood pour inviter le *général Bonaparte* à venir rencontrer votre hôte à dîner. Mais y pensâtes-vous bien ? Crûtes-vous bien l'acceptation possible ? et dans quel embarras ne vous eût-elle pas mis ? Eussiez-vous adressé à votre convive le titre de général, qui, par les circonstances, lui est devenu une insulte ? Où l'eussiez-vous placé ? Comment l'eussiez-vous traité ? En général de division, en général en chef ? Monsieur, chaque combinaison, chaque parole, est un outrage. Et à qui les adressiez-vous ? A l'âme la plus fière, peut-être, qui soit dans l'univers. Je dois vous le dire ; en lisant ce billet, je pâlis de surprise et d'indignation. Lui, calme, impassible, me le fit rendre au grand-maréchal, qui demanda quelle réponse. Aucune, se contenta-t-il de dire froidement. Mais, grand Dieu ! que devait-il se passer dans son cœur ! Que n'éprouvâmes-nous pas nous-mêmes ! Que n'eussiez-vous pas éprouvé ! Vous le regretterez en lisant ceci et ne le referiez pas sans doute.

« Presque aussitôt commencèrent les griefs individuels. Un étranger étant venu nous voir à Longwood, car alors nous n'étions point encore sous la

machine pneumatique où l'on doit infailliblement expirer bientôt dans cette horrible demeure, cet homme, qui allait en Angleterre, et devait, disait-il, repasser ici sous cinq à six mois, me persécuta pour me rendre quelques services à Londres. On manque ici de toutes ressources quelconques, vous le savez. Je lui donnai une montre, ne pouvant la faire raccommoder à Sainte-Hélène, et lui fis remettre, par mon valet de chambre, un vieux soulier pour modèle. Si je descends ici, Monsieur, à d'aussi bas détails, les circonstances me l'imposent et me justifient. Quelques jours après, cet homme me renvoya ces objets, en s'excusant par la lettre la plus polie : Le gouverneur, disait-il, lui avait défendu de se charger de ces objets, à moins qu'ils ne passassent par ses mains, et que je ne lui adressasse directement ma demande. Il réitéra plusieurs fois son avis, parce qu'il n'eut jamais de réponse de moi, et je n'avais garde d'en faire : je me fusse désormais passé de montre toute ma vie, et j'aurais plutôt marché pieds nus. J'avais senti l'injure, et je la dévorais en silence : qu'y a-t-il de mieux à faire, quand on ne peut se la faire réparer ? D'ailleurs, pouvais-je bien envoyer mon vieux soulier à un général, à un gouverneur ? Ce n'eût été qu'exécuter à la rigueur, il est vrai, la lettre de ses règlements ; mais ne devais-je pas me respecter moi-même ? J'en conclus donc que c'était une intention d'injure directe et personnelle. Ne l'eussiez-vous pas cru vous même ; je vous le demande ? « Autrement, me disais-je, sir Hudson Lowe m'eût fait l'honneur d'entrer chez moi, quand il vient ici ; il m'eût dit qu'il avait su par hasard que j'avais irrégulièrement remis à quelqu'un des objets

« pour l'Europe; qu'il s'était empressé, pour
 « m'être agréable, de légitimer leur passage; qu'il
 « m'indiquait, pour l'avenir, la voie régulière, et
 « que je lui ferais plaisir de la suivre. » Quelles
 qu'eussent été mes dispositions antérieures, j'eusse
 été sensible à un tel procédé; j'en eusse été touché,
 il m'eût du moins fort embarrassé, et je ne crois
 pas que sir Hudson Lowe eût eu jamais à se
 plaindre de moi sur cet objet. Mais il devait en être
 autrement. Du reste, comme je suis ennemi des
 tracasseries et des querelles, que ceci m'était per-
 sonnel, j'en fis longtemps mystère. une circons-
 tance accidentelle le fit connaître, et ne contribua
 pas peu à accroître nos peines et nos chagrins à
 Longwood.

« Un de nous avait pris un domestique depuis
 quelques jours; vous le rencontrâtes à la porte de
 la maison, vous l'arrêtâtes vous-même près d'un
 seuil que jusque-là nous avions dû croire sacré.
 Heureusement l'Empereur se promenait au loin,
 car cela eût pu s'exécuter sous ses yeux.

« Il a flétri le court espace où je me promène »,
 dit-il en parlant de vous lorsqu'il sut la chose; « il
 ignore peut-être nos mœurs, il ne sait pas que tout
 l'or des Amériques, des monceaux de diamants ne
 sauraient compenser de telles injures! » Vous avez
 assuré plus tard que vous ignoriez que cet homme
 fût à l'un de nous. Je le crois; mais cette igno-
 rance, votre précipitation, l'acte lui-même, qui n'en
 demeure pas moins, n'attestent-ils pas assez le
 manque d'égards qui dut nous blesser si vive-
 ment?

« La comtesse Bertrand écrit un billet à la ville;
 vous vous en emparez et le lui renvoyez, en l'ac-

cusant d'infraction, et nous rappelant, à ce sujet, qu'à l'avenir, *et comme cela s'était toujours pratiqué*, disiez-vous, nous devions nous abstenir de communiquer par écrit avec qui que ce fût dans l'île, autrement que par votre intermédiaire, et en vous envoyant nos billets ouverts. Nous eûmes beau nous récrier qu'il n'en avait jamais été ainsi ; invoquer le témoignage de vos propres agents, qui en demeuraient d'accord ; ajouter qu'il était bien en votre pouvoir de l'établir de la sorte, mais qu'il ne fallait pas dire du moins que vous ne changiez rien aux réglemens de votre prédécesseur ; vous n'en persistâtes pas moins, et nous n'eûmes d'autre consolation que de rire du ridicule par lequel nous pouvions aller voir des gens et causer avec ceux auxquels il ne nous était pas permis d'écrire. Toutefois, nous ne pouvions voir et nous ne vîmes en effet dans cette inconséquence que l'évident désir de nous tourmenter et de nous faire sentir indécemment le poids de l'autorité.

« Jusque-là on était entré à Longwood sur des passes du grand-maréchal. C'était une condescendance de pure courtoisie. Celui qui avait l'autorité et la police de l'île pouvait à son gré et sans bruit interdire tout accès auprès du grand-maréchal, et annuler ainsi son apparente prérogative. Vous la supprimâtes, Monsieur, et donnâtes néanmoins, de votre chef, des permissions de venir à Longwood, vous réservant ainsi, dans nos idées, d'une manière choquante, le moyen de montrer à votre gré votre illustre captif comme une curiosité. Il vous fut écrit à ce sujet que, si vous ne rétablissiez pas les choses telles qu'elles étaient, l'Empereur se résoudrait à ne plus voir personne ; et l'on vous pria

surtout de lui épargner les importunités de ceux qui ne viendraient que de votre part.

« Quelle fut votre réponse ? « Que vous étiez désolé d'apprendre que le général Bonaparte avait été importuné d'aucune visite ; que vous alliez prendre les plus promptes mesures pour que cet inconvénient ne se renouvelât pas ; » et vous nous mîtes, dès cet instant, à peu près au secret. Nous fûmes révoltés de votre mesure, et surtout de votre ironie ; elle nous parut barbare, et nous transporta d'indignation. Mais ce ne devait pas être là tout. De vos agents, ou je ne sais qui, dont le zèle dépassait sans doute vos intentions, firent circuler partout que l'Empereur ne voulait plus voir personne ; qu'il se plaignait d'avoir été importuné par plusieurs. Ce bruit fut général au camp, à la ville, partout. Pour ma part, j'ai détrompé à moi seul trois ou quatre personnes imbues de cette croyance. Et vous êtes surpris, offensé de certaines défiances, de certains doutes entretenus sur vous à Longwood ! Mais vous, Monsieur, qui m'avez répété que vous aimeriez surtout à juger sur l'examen des deux côtés ; passez un moment du nôtre, jugez ces faits, et prononcez.

« Alors notre horizon prit une teinte beaucoup plus sombre. Nous perdîmes du terrain chaque jour. La terreur apparut autour de nous. On s'éloigna sensiblement du lieu frappé de malédiction, et nous marchâmes à grands pas vers une littérale réclusion. Cependant vos notes étaient loin de porter ce témoignage ; elles nous semblaient très habilement rédigées : il en fut une surtout qui nous frappa singulièrement : ma mémoire ne saurait me la rappeler ; elle était relative à quelques mauvais

traitements pour l'Empereur, et ne respirait que les plus respectueux égards. Ce contraste attira l'attention de celui qu'on est si loin de connaître ; dont les paroles sont promptes peut-être, mais dont la condamnation est toujours lente et le jugement exquis. Il avait flotté longtemps encore après que, de notre côté, nous avions déjà depuis longtemps tranché sévèrement « L'homme est incompréhensible, avait-il dit souvent ; qu'il est difficile à juger ! il peut même faire une mauvaise action et n'être pas méchant. » Mais cette fois il dit : « Agir si mal et écrire si bien ; frapper d'une main et se blanchir de l'autre, ah ! c'est habile et profond ! » et il lâcha la parole fatale : « *Sir Hudson Lowe est un méchant homme !* » Si vous aviez été au milieu de nous, Monsieur, entouré de nos circonstances, vous auriez infailliblement pensé, dit la même chose.

« Nous abordons un point délicat, celui des dépenses. Un jour il nous fut signifié que de vingt et quelques mille livres sterling employées pour nous, des ordres supérieurs vous forçaient de descendre à huit mille ; que si l'Empereur voulait vous remettre entre les mains le surplus, les choses resteraient sur le même pied ; mais qu'à défaut de cela, des réductions devenaient indispensables. L'Empereur n'avait pas d'argent ! toute communication avec l'Europe lui est interdite. Vous procédâtes aux réductions. Vous jugeâtes vous-même la somme de huit mille livres absolument insuffisante ! vous prîtes sur vous, m'avez-vous dit ici, de la porter à douze mille, et vous m'avez montré de l'étonnement de n'avoir obtenu aucune reconnaissance pour cet objet. Monsieur, l'indignation, et l'indignation portée au comble, ne laisse de place à aucun autre

sentiment. Si vous ne rencontrâtes et ne recueillîtes que cette indignation, elle ne s'adressait pas plus à vous qu'à vos supérieurs, qu'à la nature entière. Et quel autre sentiment pouvaient éprouver des captifs qui, en ce moment, sentaient renouveler dans leur cœur, et dans toute son amertume, le souvenir de la bonne foi trahie, *la terrible hospitalité du Bellérophon*? qui se regardaient ici comme par la plus unique perfidie; qui se disaient arrachés insidieusement à leur liberté, à leur fortune, qu'on avait chargés de chaînes, et avec qui on marchandait en cet instant leur subsistance, comme si elle eût été le résultat d'une faveur mendrée, d'un asile sollicité? Que devaient éprouver des gens avec qui on voulait discuter des objets, qu'au milieu de leurs grandes infortunes ils comptaient pour rien? qui, les eût-on comblés, n'eussent encore jamais vu que ce dont on les privait? Que pouvaient-ils éprouver quand on venait leur supputer les trois ou quatre places qu'on disait avoir permis de composer la table de l'Empereur; un dîner qu'on lui avait accordé de donner par semaine, et autres choses semblables? Ce contraste du froid calcul des bureaux, avec la tempête de nos passions, n'aurait-il pas dû vous frapper vous-même? De tels détails offerts à celui qui naguère avait gouverné le monde et faisait des rois! Croire qu'il pût y descendre et les écouter!... La plume tombe, le sang bouillonne; on ne sait à qui s'en prendre! « O cœurs
 « nobles et généreux de la Grande-Bretagne, nation
 « anglaise, et vous prince régent qui la représentez
 « et ambitionnez la gloire, ce n'est pas vous que
 « j'accuse; je pense que vous seriez vous-mêmes
 « des accusateurs inexorables, si ces détails vous

« étaient bien connus ! Vous vous indigneriez
« qu'on pût ainsi compromettre votre caractère ;
« qu'au milieu de ces grands intérêts il fût question
« de quelques pièces d'argent là où il s'agit de
« l'honneur ! Est-ce là la générosité, le faste, la
« grandeur dont vous vous vantez ? Sont-ce là vos
« sentiments ? Était-ce votre volonté ? Et c'est ainsi
« que l'on traite, en votre nom, ce grand ennemi
« de vingt ans, qui, à l'heure de l'adversité, vous
« estima assez pour choisir son refuge précisément
« au milieu de vous, par préférence à des souve-
« rains dont l'un s'était dit son ami, l'autre était
« devenu son père ! Ce traitement était-il dans l'in-
« tention de votre législature, où l'on avait mis en
« question si, sur ce roc malheureux, on devait
« considérer Napoléon en souverain ou en captif
« privé ? Était-il dans le langage de vos ministres
« mêmes, qui avaient dit qu'à la liberté près, tout
« serait prodigué pour adoucir cette situation
« extraordinaire ? Et pourtant tels sont les ignomi-
« nieux traitements dont on entoure celui pour
« lequel vos gazettes ont fait embarquer des palais
« et des superfluités splendides. Qu'on s'étonne
« donc peu si ce personnage auguste commande de
« lui épargner de si ignobles détails, et que, mon-
« trant de la main le camp du 53^e, il s'écrie :
« Qu'on me laisse tranquille ; si j'ai faim, j'irai
« m'asseoir parmi ces braves : ils ne repousseront
« pas le plus vieux soldat de l'Europe. »

« Déjà l'Empereur, lors de notre arrivée, avait
dit, au sujet de quelques difficultés de la sorte : « Si
« je n'avais pas de femmes avec moi, je ne vou-
« drai que la ration du soldat. »

« Cependant vous opérâtes vos réductions comme

vous voulûtes. On nous retira des domestiques nécessaires, on nous fit des retranchements sensibles, si bien que n'ayant réellement plus le nécessaire, il fallut y pourvoir soi-même. L'Empereur ordonna donc de vendre de son argenterie, et ce fut un sujet de peines et de vexations nouvelles. D'un côté, les gens de l'Empereur pleurant de briser ce qu'ils regardaient comme des reliques, de l'autre, les difficultés suscitées par vous, à la ville, et vos plaintes de ce qu'on s'était permis d'y envoyer ces objets sans vous en demander l'autorisation.

« Ce fut vers ce temps qu'il fut beaucoup question de lettres venues à notre adresse, et qu'on nous dit que vous aviez renvoyées en Europe, sans nous en parler, parce qu'elles étaient arrivées en dehors du canal des ministres. Ce reproche vous a fort touché : il était mal fondé, m'avez-vous dit ; jamais vous n'en avez renvoyé. Ici je vous crois ; mais à Longwood nous ne fîmes que rire de la tournure que vous employâtes, nous sommant de dire quand et quelles lettres vous aviez renvoyées : vous seul pouviez le savoir.

« Il est certain que vous m'en gardâtes une pendant trente-cinq jours. Un matin elle se trouva sur mon secrétaire, glissée parmi d'autres qui arrivaient fraîchement. Vous m'avez dit ici qu'elle était demeurée à Plantation-House par mégarde, et que vous ne voulûtes pas donner cette excuse, avez-vous dit, de crainte qu'on pût en douter.

« Je vous approuve fort ; j'eusse agi de même. Mais moi qui n'en savais rien, que devais-je penser ? qu'eussiez-vous pensé vous-même ?

« Il arriva aussi vers ce temps une circonstance qui peut servir à peindre bien des choses à la fois.

Après les couches de M^{me} la comtesse de Monthon, un jeune ecclésiastique anglais, très fervent, vint baptiser son enfant. Nous le retînmes à déjeuner à la table de service. La religion ayant été l'objet de la conversation, sa figure me montra une étrange surprise d'entendre nos regrets de nous trouver sans prêtre. Livré, sans doute, à la croyance vulgaire, et au tas de sottises dont on nous environne sans cesse, il s'était attendu à se trouver parmi des renégats. Il lui échappa d'avouer qu'on lui avait dit, et qu'il avait cru, qu'à Madère un prêtre s'était offert à nous, mais que nous l'avions repoussé, en l'apostrophant de quelques soldatesques grossièretés. Il fut bien surpris d'apprendre que si cette offre avait eu lieu, elle nous était demeurée étrangère. Profitant de cette circonstance, je priai l'ecclésiastique, après déjeuner, de vouloir bien passer chez moi, et là je saisis cette occasion toute naturelle pour lui peindre la situation morale où nous nous trouvions. Nous avions des femmes, des enfants, sans parler de nous-mêmes, pour qu'il le manque des exercices religieux était une véritable privation. Nous désirions vivement y remédier sans bruit et sans ostentation. Or, c'était précisément son affaire naturelle, lui disais-je; je lui confiais nos vœux et chargeais sa conscience du soin d'y pourvoir auprès du gouverneur. A ce seul mot, je crus voir son embarras et la crainte de se compromettre, tant la terreur nous environnait! Je n'en ai pas entendu parler. N'aura-t-il pas osé remplir la mission? ou auriez-vous voulu que, sur ce point comme sur tous les autres, je vous en adressasse la demande moi-même? Si je ne l'ai pas fait, c'est par l'embarras d'un ridicule toujours

facile sur cet objet, comme aussi par la crainte que, ne nous laissant point à nous-mêmes le choix de ce médecin de l'âme qui requiert plus de confiance encore que celui du corps, on ne nous imposât un étranger qui, loin de nous être de quelque consolation, ne nous donnerait l'idée que d'un surveillant de plus, d'un espion au milieu de nous.

« Le ton des notes respectives était devenu si vif, que vous crûtes devoir les interrompre pour échapper à ce que vous appeliez des injures, nous des vérités, et qui pouvait être l'un et l'autre.

« Vous nous dîtes que vous interrompiez la correspondance, nous nous le fîmes pour dit; nous n'écrivîmes plus. Il est bien vrai que vous prétendîtes plus tard que nous avions mal interprété; mais c'était une dispute de mots. Vous y mettiez des conditions qui la rendaient impraticable : vous exigiez désormais, par exemple, que, pour qu'une plainte pût être adressée par vous à votre gouvernement, elle fût signée de la propre main de l'Empereur. Or, comment pouviez-vous l'espérer? A qui sur la terre l'Empereur pourrait-il porter des plaintes? Où est un tribunal pour lui, si ce n'est celui des nations? L'Empereur ne peut se plaindre qu'à Dieu et aux peuples. Sont-ce ses plaintes que l'on a craint, quand on lui a refusé d'écrire au prince régent sans être lu? La délicatesse sans doute semble réprouver cette pensée; mais pourtant quels motifs a-t-on pu avoir dans une mesure également injurieuse à la dignité de ces deux grands personnages? quel projet peut-on lui prêter? Je vais vous le découvrir : il voulait, à l'aide de ce couvert respecté, se procurer, par la seule voie convenable qui lui demeurât, des nouvelles de sa

femme et de son fils ; et l'on trouva moyen de le persécuter dans ce qu'un époux, un père avait imaginé de plus innocent et de plus tendre.

« L'interruption de toute correspondance avait été précédée de celle des communications verbales. L'Empereur, à la suite de trois ou quatre audiences, avait résolu de ne plus vous recevoir. Nous n'avions plus désormais aucun moyen de nous atteindre ; nous espérions ne plus vous voir. vous n'en reparaissiez pas moins comme de coutume. Tout fuyait à votre approche, chacun de nous cherchait son asile ; et vous continuiez triomphant la ronde du cachot où se blottissaient vos victimes

« C'est sur ces entrefaites et dans ces dispositions qu'arrive d'Europe un bâtiment. Les dépêches vous parviennent, et vous venez avec pompe à Longwood, entouré d'un nombreux état-major, demander à faire à l'Empereur des communications nouvelles et particulières. Chacun de nous, à cet éclat, à ces expressions, ne doute pas qu'elles ne soient des plus agréables. L'Empereur, soit qu'il ne pensât pas de même, soit qu'à ses yeux la nature des communications ne dût influencer en rien sur la nature de l'intermédiaire, refuse de vous recevoir. Quelques jours plus tard, il consent d'entendre sur ce sujet l'un de vos officiers. Qu'avait-il à lui communiquer ? les choses les plus désagréables ; du style le plus choquant. C'était donc là ce que vous lui réserviez en personne, nous écriâmes-nous tous ! Qu'eussions-nous pu dire, sentir, penser autrement ? quel autre sentiment auriez-vous eu à notre place ? Ces dépêches portaient, entre autres choses, de nous faire recommencer nos déclarations et de signer la formule

pure et simple qu'on nous présenterait. Lors des premières déclarations, on avait cru gagner quelque chose sur nous en nous imprimant la crainte d'être ici pour toujours; cette fois on nous connaissait mieux. On était bien plus sûr de nous asservir en nous menaçant de nous en faire sortir à l'instant. Aussi fut-ce avec cette alternative qu'on nous présenta une formule qui nous répugnait extrêmement dans ses expressions. Nous nous débâtîmes vainement; le *sine quâ non* retentissait sans cesse au fond de nos cœurs. En cas de refus, nous devions être envoyés directement au Cap, et laisser seul l'objet cher et sacré de nos vœux et de nos soins, le voir descendre au tombeau. Nous signâmes à son insu, sachant que nous lui faisions de la peine. Il s'irritait de tant de vexations. Nous signâmes dans le mystère de la nuit, quand il reposait; et nous nous applaudîmes de ce triomphe sur ses dispositions personnelles : c'était le triomphe de fils tendres qui trompent leur père pour le servir.

« Vinrent les restrictions nouvelles accompagnant nos nouvelles déclarations. Vous y rétrécissiez de beaucoup notre première enceinte; vous enleviez l'ancienne promenade que l'Empereur faisait jadis à cheval; vous motiviez cette restriction sur ce qu'il ne la faisait plus; vous ajoutiez, avec beaucoup de formes, que s'il lui prenait jamais envie de la refaire, sur son désir, les postes seraient rétablis pour le temps de cette promenade. Nous nous répétâmes aussitôt: Voilà encore frapper d'une main et se blanchir de l'autre: maltraiter méchamment ici, et se tenir habilement, au loin, en mesure vis-à-vis des ministres et de l'opinion.

Car il n'était pas faisable de replacer les postes pour cette promenade de fantaisie; et vous nous connaissiez trop bien pour craindre qu'on vous le demandât jamais. Le reste des restrictions contenait des choses plus ou moins désagréables pour chacun de nous, qui en primes ou en laissâmes ce que nous voulûmes. Mais ce qu'on aurait de la peine à imaginer, et que peu voudront croire, c'est que vous y disiez que si l'Empereur, dans ses promenades, venait à rencontrer quelqu'un, il ne devait pas lui parler au delà de ce que prescrit la politesse ordinaire. Quelles restrictions! Quelles formes! A qui les adressiez-vous?... Quels furent nos sentiments? Ce ne fut pas de l'indignation, depuis longtemps elle était épuisée. Il ne nous restait plus désormais, pour les nouvelles insultes, qu'une espèce d'ébahissement stupide. Mais si ces restrictions gagnaient l'Europe, si elles y devenaient publiques, et l'on nous a assuré que vous les aviez tenues ici dans une espèce de mystère, si elles étaient connues des peuples, si elles parvenaient aux rois auprès desquels vous avez été, quels sentiments croyez-vous que seraient les leurs? Quoi qu'il en soit, nous les avons dévorées en nous-mêmes, nous donnant bien de garde de les laisser parvenir jusqu'à l'auguste personnage qui en était l'objet, et qui les ignore probablement encore à cette heure. Cependant on multiplia partout les sentinelles, on avança les heures où elles nous resseraient, on creusa des fossés, on palissada le tour de l'établissement, et de son écurie, qui en est à deux pas, on arma deux véritables redoutes que les Chinois et les soldats qui les élevaient nommaient gaiement le *fort Hudson* et le

fort Lowe. Qu'est-il résulté de tout cela ? C'est que l'Empereur, qu'on avait dégoûté de se promener à cheval, qui s'était réduit à quelques malheureux tours à pied dans le jardin ou dans le bois, rencontrant partout, à chaque pas, des objets qui le heurtaient, s'est renfermé dans sa chambre où vous le ferez mourir infailliblement sous peu. La faculté pense que ce défaut absolu d'exercice l'y conduit à grands pas : elle a dû vous le faire connaître : il est certain que c'est son opinion. Vous répondez que c'est l'Empereur qui l'aura voulu, et que vous vous en lavez les mains ; mais vous lui avez donc rendu la vie bien insupportable, si vous convenez ainsi qu'il appelle et désire la mort ? Quelle effrayante responsabilité !.. Si je voulais m'y arrêter, monsieur, peut-être vous convaincrais-je quels tendres soins, quelle anxieuse sollicitude (du moins durant le temps de votre administration) devrait vous inspirer la crainte des derniers moments de ce grand homme.

« Je viens de passer succinctement en revue les principales circonstances dont j'ai été le témoin à Longwood. A présent, laissez-moi vous demander à mon tour, monsieur, quels peuvent avoir été les causes, les motifs de ces rapides et sévères aggravations, de cette situation journallement et si cruellement empirée ? La haute et importante portion de votre ministère, celle de veiller à la demeure de l'empereur Napoléon dans l'île Sainte-Hélène, n'est-elle pas la même que lors de son arrivée dans cette île, lors de la vôtre ! D'où viennent de si durs, de si barbares changements ? Le danger s'est-il accru ? les chances se sont-elles multipliées ? avez-vous découvert quelques com-

plots? quelque correspondance s'est-elle établie? avez-vous saisi quelques fils? pouvez-vous indiquer quelques faits, préciser quelques soupçons? Non; et si vous ne prétendez par là que combattre toutes les chances possibles et à prévoir, où vous arrêterez-vous? car la mort seule peut les embrasser toutes. Mais il est notoire, et vous en conviendrez sans doute, que, depuis votre arrivée dans l'île, le premier, le seul acte quelconque, est celui pour lequel je me trouve ici en ce moment entre vos mains. Vous avez pu croire d'abord que vous alliez découvrir de grandes choses. Vous avez vu avec quelle facilité, quel calme, j'ai couru au-devant de vos idées, je me suis prêté à vous ouvrir à discrétion mes papiers les plus secrets, ceux qui contenaient, jour par jour, mes pensées et mes actions. Vous avez pu vous y convaincre de mon assertion émise plus haut, que la circonstance actuelle est la première, la seule de ce genre; et vous savez à présent que cette circonstance n'est rien, mais absolument rien. Il est donc vrai, ou du moins nous avons dû nous en pénétrer, et tout homme impartial le pensera avec nous, que l'aigreur, l'irritation, les sentiments personnels, ont conduit toutes vos mesures beaucoup plus que la nécessité du devoir public. Personne moins que moi n'est disposé à préjuger le mal; mais je sais que l'homme, dans ses déterminations, échappe rarement à des impulsions secrètes, qui se dérobent à lui-même, en se cachant dans les replis du cœur. Descendez dans le vôtre, sondez, analysez, vous vous étonnerez peut-être. Nous ne voyons jamais, dans nos relations, que le mauvais côté des choses, dites-vous sans cesse; vous êtes plus impartial,

plus franc, plus juste dans vos rapports, assurez-vous. Rarement on est bon juge dans sa propre cause, monsieur ; cette impartialité, cette exactitude est précisément ce dont nous doutons le plus. Vous avez à cet égard un grand avantage sur nous ; c'est sur nos pièces que vous faites vos observations et vos répliques ; mais nous... où sont les vôtres ? Quel ne devrait pas être l'embarras de ceux qui auraient à prononcer entre nous, quand nous nous produisons ainsi au grand jour, et que vous, vous demeurez dans le mystère ? Quel moyen nous reste alors de nous défendre de vos erreurs ? Cette réflexion ne peut manquer de frapper un jour vos ministres, s'ils veulent être justes. Le peu que nous connaissons de vos idées est souvent captieux et trompeur. Ce sont des tournures parfaitement justes en principe, inadmissibles, nulles dans l'application. Ainsi, par exemple, vous m'avez dit ici qu'à la garantie de la personne de l'Empereur près, et aux communications avec lui, sans votre autorisation, vous étiez prêt à adopter tout ce qui pourrait améliorer notre situation. Quoi de plus raisonnable, me suis-je écrié ? Mais dès que nous sommes entrés dans les détails, vous eussiez été tenté d'aller encore plus loin que vous n'êtes déjà, etc.

« A présent, venons à ce qui me concerne personnellement. J'étais celui qui attirait surtout votre attention, et sur lequel se dirigeait particulièrement votre malveillance. Je le méritais : le plus tranquille peut-être par caractère, je me suis montré le plus susceptible par la circonstance ; j'ai été le plus ardent : j'étais fier, plein de ma situation, j'osais l'exprimer en toute liberté. Vous devez tout ce que j'ai fait, écrit, à ce sentiment ; rien à la

méchanceté : elle m'est étrangère. Ainsi, je peignais, j'exprimais dans mes lettres tout ce que je voyais, tout ce que j'éprouvais, et avec d'autant moins de scrupule pour ce qui vous concerne, Monsieur, que je vous l'envoyais à vous-même. Si j'eusse écrit dans le mystère, peut-être aurais-je été plus retenu. Ces lettres vous ont déplu, animé contre moi ; vous avez fini par me les interdire, en menaçant de me retirer d'auprès de l'Empereur si je continuais.

« Vous m'avez vu demander en Europe des objets nécessaires à ma personne. Vous êtes venu me dire qu'il en existait envoyés d'Angleterre, dont je pouvais faire usage. J'étais résolu que vous ne me trouveriez individuellement jamais sur la note de vos dépenses, ni sur la liste d'aucune demande. Je vous refusai, alléguant qu'il n'était pas dans mes habitudes d'accepter rien, tant que je possédais quelque chose. Je voulais conserver mes sentiments libres, ne point les gêner par la reconnaissance. Vous me fîtes dire, à quelques jours de là, que vous vous plaindriez à vos ministres de ce que je refusais *avec mépris* ce qu'ils m'offraient.

« Vous vous plaigniez de mes conversations avec ceux qui passaient : je détruisais à leurs yeux les calomnies absurdes, les contes ridicules qu'on avait entassés sur le plus grand des caractères ; je leur apprenais des traits qui leur étaient inconnus, et dont ils demeuraient frappés. Vous me reprochiez de propager avec zèle ce qui nous concernait, de manière à le faire pénétrer en Europe : je me croyais celui qu'on égorge à l'écart dans un champ, et qui, au défaut de secours, prend à témoin les oiseaux de passage ; était-ce d'ailleurs

manquer à votre pays, violer vos lois, que de leur faire parvenir la vérité ? C'était les servir, au contraire, bien mériter d'elles. Vos efforts contre nous à cet égard, vos excessives et sévères précautions contre vos propres compatriotes même, ne pouvaient, disons-nous, qu'accroître et justifier notre intime persuasion que vous confiant dans la distante situation pour légitimer vos *actes arbitraires* aux yeux du gouvernement, vous n'aviez plus d'autre crainte que de les savoir connus du public. Autrement, pourquoi nous tenir au secret ? Pourquoi gêner et les visites et la vue et la conversation de vos compatriotes, s'il n'y avait rien à leur cacher ? Était-ce crainte que nous ne leur fissions de fausses peintures ? Mais il fallait au contraire les laisser voir par eux-mêmes ; et les faits, détrompant leurs yeux, ils fussent partis en plaignant notre malheur de nous exagérer ainsi nos peines.

« Lorsqu'il fut question d'ôter quelqu'un d'auprès de l'Empereur, vous déclarâtes que votre choix tomberait sur moi, si vous ne croyiez que je lui fusse utile ; en un mot, vos insinuations, vos avertissements contre moi se répétaient en toute occasion. Je m'en occupais peu, j'en dois convenir : arrivé à un certain degré, le martyr ne calcule plus ses tourments ou s'y complaît peut-être, et depuis longtemps j'avais atteint ce point ; la mesure était comblée au physique comme au moral : j'étais littéralement à peine à l'abri des injures de l'air dans ma demeure : s'il pleuvait j'étais inondé, s'il faisait du soleil j'étais étouffé. Mon fils et moi n'avions pour chambre à coucher que l'espace de deux très petits lits ; nous étions l'un sur l'autre : j'eusse été bien mieux à New-

gate !... Sans le motif sacré qui tenait mon ame en force, mon corps eût infailliblement succombé il y a longtemps. Vous ne pouviez, vous ne deviez ignorer cet état. Si je me suis obstiné à ne vous rien adresser à ce sujet, je faisais ce qui était digne ; c'était à vous à y remédier de vous-même. Il doit veiller sur moi pour le bien aussi bien que pour le mal, me disais-je. Le vrai c'est qu'on semblait nous considérer comme ces objets de réprobation pour qui tout est encore trop bon. Et pourtant, à Dieu ne plaise que j'ose appeler l'attention sur un objet auguste, si merveilleusement recouvré par l'élan de tout un peuple, et qui n'en a été arraché de nouveau que par les efforts aveugles des nations, et l'ostracisme inquiet des rois ; je ne veux parler que de ceux qui l'entourent. Qu'avait-on à me reprocher ; à moi qui, victime de deux grandes révolutions, et toujours au rebours de mes intérêts, ai perdu mon patrimoine en soutien d'un monarque qu'on avait abattu ; et sacrifié ma famille, ma fortune, donné ma liberté pour soigner un monarque qu'on avait élevé ! Et ce vénérable grand-maréchal, le modèle du dévouement et de toutes les vertus, qu'avait-on à lui reprocher ? et de même des autres ? Non, me disais-je alors avec orgueil, nous ne sommes pas des coupables, ni même des gens ordinaires ; nous professons la plus grande, la plus noble, la plus rare des vertus ; nous donnons un bel exemple au monde ; nous nous gravons à jamais dans les cœurs généreux ; nous soutenons ici l'honneur de ceux qui entourent les rois. Après nous, on ne dira plus qu'il n'est pas de dévouement, de fidélité, d'amour près des trônes malheureux, ou bien l'on sera forcé de convenir

du moins que Napoléon avait su les y créer.

« J'avais un domestique habitant de l'île ; il vous donna de l'ombrage, vous décidâtes de me l'enlever : rien de plus simple ; mais vous voulûtes le remplacer par un de votre choix ; je le refusai : je répondis à votre officier que vous pouviez, par la force, mettre garnison dans ma chambre, mais jamais de mon consentement ; que si je ne pouvais avoir un domestique de mon choix, je me servais de mes propres mains. Vous persistâtes, et je dus demeurer sans domestique. Cependant, il vous était si aisé de me satisfaire, puisque vous pouviez limiter mon choix par vos refus ! Ce domestique que vous m'aviez enlevé revint peu de temps après me dire qu'il comptait se rendre en Angleterre, et qu'il m'y offrait ses services. Je lui donnai deux lettres : vous avez vérifié à présent leur peu d'importance ; l'une était une relation au prince Lucien, qui vous avait été destinée ; l'autre une pure communication d'amitié. N'importe, vos restrictions avaient été enfreintes, et je suis ici. J'ai regardé comme au-dessous de moi de discuter jusqu'à quel point s'étendaient vos droits sur ma personne : s'il y avait excès, les lois m'en feraient justice : je ne marchande point une peine, j'accepte ce qui se trouve, et m'en punis le lendemain moi-même au centuple ; aussi, je me suis imposé le plus grand, le plus pénible des sacrifices. « On m'a souillé, vous ai-je écrit ; je ne pourrais plus être désormais un objet de consolation pour l'Empereur, je ne serais plus à ses yeux qu'un objet flétri, qui lui rappellerait d'injurieux souvenirs : je me bannis de Longwood ; j'irai au loin implorer de le revoir, et je reviendrai, j'espère, par une route distante et

purifiée. Je me retire de la sujétion volontaire où je m'étais placé vis-à-vis de vous. Je me remets sous la protection des lois et vous demande ma liberté. »

« Toutefois, si j'ai dédaigné de considérer ce que vous aviez fait vis-à-vis de moi, en m'arrachant de Longwood, il n'a pu m'échapper de sentir vos torts dans la violation de ce sanctuaire malheureux. Il vous eût été si aisé de m'appeler au siège de votre gouvernement ! J'étais à vos ordres ; vous auriez obtenu le même résultat, et vous eussiez épargné la blessure profonde que vous aurez causée

« Une fois spécialement entre vos mains, je me plais à le confesser, je me suis vu entouré d'égards que je n'attendais pas, j'ai vu chaque jour quelques différences meilleures que je n'aurais pas soupçonnées. Cette énigme m'a singulièrement frappé. Serait-ce facilité de mon caractère, me disais-je ? Me serais-je trompé à Longwood, me tromperais-je ici ? Non. Vous ne me sembliez pas en effet le même. Je ne vous voyais plus, comme je vous ai dit, *au travers du crêpe sanglant*. Enfin, j'ai découvert le nœud : c'est qu'ici je me suis trouvé à votre niveau ; tout a été en harmonie entre nous. et vous ne l'avez jamais été un instant avec cette gigantesque échelle de Longwood, dont vous ne voulez pas apercevoir la grandeur, ou que vous vous obstinez à vouloir réduire, plutôt que de monter pour l'atteindre. Vous avez tracé un cercle trop étroit pour renfermer des objets qui débordent en tout sens, et vous les mutilez de toute manière pour les contraindre d'y entrer. Vous vous irritez de ne pas réussir. Vous rappelez l'idée de celui qui, dans la fable, appliquait les voyageurs sur son

trop petit lit, amputant tout ce qui en dépassait.

« Vous m'avez parlé d'erreur dans nos positions : la voilà, Monsieur, *la véritable erreur* ; je l'ai découverte ; et depuis, j'explique tout. Essayez de la méditer à votre tour, et voyez ce que vous en penserez vous-même.

« Vainement vous objecteriez la lettre de vos instructions : il n'en saurait être pour un ministère aussi important, aussi extraordinaire que le vôtre : elles vous placent au-dessous de votre mission ; elle est grande cette mission, et vous ne sauriez la trop élever. De quelle illustration vous vous plaisez à vous priver ; dans la poursuite de la gloire, après ma situation à Longwood, le premier poste que j'eusse demandé à la fortune, eût été d'être le gouverneur de cette île. J'eusse connu toute l'importance, l'étendue de mon devoir : je l'eusse rempli. La sûreté de mon captif eût été garantie, mais en dedans de cela, je n'eusse pas voulu lui laisser un désir ; il ne m'eût pas suffi qu'il m'estimât, je l'aurais forcé de m'aimer. Je n'eusse abordé ses chaînes qu'à genoux. Et qu'on ne me dise pas que des instructions, des ordres sévères me forceraient de faire le contraire, en dépit de moi-même, le riche traitement de Sainte-Hélène, les honneurs que ce poste pourrait me valoir, la confiance dont il me serait déjà le garant, ne me seraient rien auprès de l'indépendance du cœur et du suffrage de l'opinion. D'autres me succéderaient.

« Et quels périls ne pouvez-vous pas vous composer ? Vous connaissez mieux que moi l'histoire de votre pays. Vous savez combien de chefs, de généraux, après des missions pénibles et difficiles, sont tombés victimes du changement du pouvoir ou

des caprices de l'opinion. S'il vous arrivait quelque malheur de ce genre, que de voix peut-être s'élèveraient d'ici contre vous ! Vous pouvez vous creuser un abîme. Vous me répondrez par le témoignage de votre conscience. Sans doute, c'est le plus grand, le plus consolant, le plus doux ; mais il n'est plein et entier qu'avec Dieu ; il n'est que trop souvent insuffisant avec les hommes. Combien il en est qui, avec une conscience pure, ont succombé sous les coups de l'injustice et de l'opinion ! Combien d'autres sont demeurés flétris par la calomnie victorieuse ! Votre juge Jefferies, d'odieuse mémoire, d'un nom si exécré, peut-être après tout n'était-il qu'un brave homme exécutant à la lettre des règlements barbares. Les temps, les chances malheureuses, la calomnie, l'exagération, l'esprit de parti auront pu faire le reste : et voilà comme on peut s'inscrire à faux dans l'histoire ! Et quel héritage ! comment s'y exposer, s'il pouvait en être autrement ! Et ici, Monsieur, qui pourrait vous soutenir dans le cas d'une lutte fatale ? Il n'est plus aujourd'hui que deux grands partis dans le monde : vous êtes né au sein des idées libérales, et je ne vous fais pas l'injustice de croire qu'elles ne demeurent votre doctrine ; mais par une bizarrerie singulière, vous vous trouvez en ce moment comme l'agent direct de la vieille aristocratie. Si vous étiez jamais dans le cas d'en appeler à l'opinion publique pour des griefs de la nature de ceux dont il s'agit ici, n'en doutez pas, vous auriez contre vous, dans toutes les nations, tous ceux de votre religion ; et ne pensez pas que vous eussiez du moins pour support tous ceux du parti contraire ; j'en ai longtemps fait partie, j'en connais le

fort et le faible. Qui nie qu'à côté d'hérésies politiques, là ne résident à un haut degré l'élévation d'âme et la générosité de sentiments ? Vous en seriez abandonné.

« A présent, je vous ai dit franchement tous les griefs et les ressentiments revenus à mon souvenir. Je vous ai parlé avec la dernière liberté, mais avec la meilleure intention ; non avec le fiel qui désire blesser, mais avec le sentiment qui veut instruire. Je répète encore ici, que, si je venais à m'être trompé dans quelque citation, les pièces officielles m'ont manqué ; et si je ne me trouvais pas dans le vrai pour toute autre chose, je serais du moins dans l'erreur de bonne foi, j'ai pensé ou j'ai senti véritablement tout ce que j'ai écrit. En le lisant, je désire que vous y portiez les dispositions avec lesquelles je l'ai tracé. J'aime à le redire, j'ai bien moins songé à vous faire des reproches qu'à vous mettre à même de méditer, de répondre, peut-être de réparer, fût-ce à mes dépens.

« Puissent de cette lecture naître d'utiles lumières, un meilleur avenir ! Et c'est ici peut-être le lieu de vous faire connaître la situation où j'ai laissé Longwood. Aucune expression ne saurait la rendre dignement : l'existence y était devenue intolérable : privés de toute communication, véritablement au secret, nos heures étaient devenues de plomb ; tout, jusqu'à l'air que nous respirions, ne nous semblait plus qu'un fade poison ; le dégoût de la vie y était au dernier terme, le fardeau surpassait nos forces ; et, pour comble de malheur, nous voyions dépérir à chaque heure celui pour lequel nous vivions, et son sourire muet nous annonçait chaque jour plus significativement que

bientôt il briserait nos chaînes. Mes larmes coulent!... Nos maux étaient tels, dans cette demeure, que, s'il était possible d'y interrompre un moment le devoir sacré qui y emplît nos âmes et les gouverne, s'il était possible, dis-je, qu'il y eût ce moment de distraction qui rendrait chacun à soi-même, je ne serais pas surpris que mes malheureux compagnons l'employassent à s'entre-donner la mort, à l'exemple de quelques anciens, pour se libérer des peines de la vie ; et qu'on vînt vous apprendre un matin que Longwood n'est plus qu'un sépulcre, et que vous n'avez plus à votre garde que des cadavres.

« Un tel état de choses, de tels supplices sont-ils dans le vœu, l'esprit de votre prince, de vos ministres, de votre législature, de votre nation, de votre cœur? Quelle fatalité!... d'où vient donc tout le mal que vous causez ?

« Quoi qu'il en soit, de loin comme de près, un seul sentiment remplit mon cœur, il y fait taire tous les autres : veillez à la santé de l'Empereur, conservez ses jours, je vous bénirai

Balcomb's cottage, au secret; en vue de Longwood, 19 décembre 1815.

« Le Comte de LAS CASES »

Je n'ai plus entendu parler de cette pièce que six ans après, et encore seulement par la lecture de l'ouvrage de M. O'Méara : ces messieurs, à leur retour de Longwood, m'ont dit qu'elle ne leur avait jamais été communiquée, et que l'Empereur en avait complètement ignoré le véritable contenu. Il paraît que sir Hudson Lowe, après mon départ, par l'influence de son autorité, et contre nos con-

ditions expresses, s'était saisi de ce document pour lui seul, et l'avait fait servir de base à des interprétations ou même à des créations tout à fait fausses et méchantes.

Je trouve dans la relation des événements arrivés à Sainte-Hélène, par M. O'Méara : « Profitant, dit-il, de l'information acquise par la lecture du manuscrit du comte de Las Cases (les griefs), sir Hudson Lowe eut recours à un artifice bien digne du système qu'il a établi à Sainte-Hélène. Il me prescrivit de prévenir Napoléon que le comte de Las Cases, pendant sa détention, avait avoué que les restrictions imposées sur les Français à Longwood n'étaient que pour la forme, et que, conjointement avec le reste des Français, il avait fait tous ses efforts pour empoisonner l'esprit de son maître par des calomnies ou par des faussetés, ajoutant que le fait était de toute vérité, puisqu'il l'avait par écrit, et de la propre main du comte. Il me cita même une sentence de cet écrit qu'il m'invita à répéter à Napoléon, savoir : Nous avons fait tout voir à Napoléon à travers un voile teint de sang. *Ma foi*, s'écria Napoléon, *quand on voit le bourreau, on voit toujours du sang!* et il ajouta, avec cette pénétration et cette vivacité d'esprit qui le distinguent si éminemment, qu'il était convaincu que tout ce que je venais de dire ne pouvait être qu'une invention de sir Hudson Lowe, ou bien qu'il avait falsifié quelque passage de l'écrit de Las Cases : que le comte devait avoir été singulièrement peiné du traitement qu'on lui faisait souffrir, doué, comme il l'était, d'une rare sensibilité de cœur, lui qui n'avait jamais cessé de lui parler de la nation anglaise en des termes d'enthousiasme

et d'admiration ; qu'il était certain qu'il s'était exprimé avec force et avec franchise sur une conduite si opposée à la générosité, aux sentiments libéraux qu'il a toujours attribués au peuple anglais, mais que le traitement que les Français avaient éprouvé était si barbare, qu'il était inutile de perdre du temps à expliquer la conduite de ceux qui l'avaient ordonné. »

Je trouve encore dans *Napoléon dans l'exil*, ouvrage ou journal du même M. O'Méara, sous la date du 4 décembre 1816, « que le gouverneur me faisait dire que depuis mes rapports directs avec lui, j'avais bien changé d'opinion à son égard, et il ajoutait qu'il avait découvert que les Français qui avaient suivi Napoléon n'avaient d'autre but que de s'en servir comme d'un instrument pour satisfaire leur ambition, sans s'inquiéter des moyens qu'ils employaient pour y parvenir, etc.

« C'était un avertissement, disait sir Hudson Lowe à M. O'Méara, qu'il devait faire parvenir au général Bonaparte. »

Sous la date du 12 : « Que le comte Las Cases n'avait pas suivi Napoléon par affection ; que le général ne savait pas ce que Las Cases avait écrit, ni les expressions qui étaient échappées de sa plume, etc »

Sous celle du 14 janvier 1817 : « Qu'il affirmait à M. O'Méara avoir vu dans mon journal, que Bonaparte avait déclaré son horreur pour l'uniforme anglais et tout officier de cette nation, et que lui, O'Méara, ferait bien de saisir une occasion de lui répéter cela, tout en ajoutant, néanmoins, que le gouvernement pensait bien qu'il n'avait jamais rien dit de pareil. »

Enfin, dans un autre endroit, ce gouverneur charge M. O'Méara de redire à Longwood qu'il vient d'écrire à mon sujet aux ministres anglais de manière à m'interdire pour jamais ma rentrée en France. Ce qu'il peut avoir mandé, Dieu le sait ! toutefois l'événement, le temps a prouvé que les ministres anglais eurent peu d'égard à sa bénévole intention, ou que ceux de France y auraient porté peu d'attention. On verra, dans son temps, qu'à mon retour en Europe, lorsque, m'interdisant l'Angleterre, on me laissa le choix de Calais ou d'Ostende, si je me déterminai pour ce dernier endroit, c'était par des motifs tout à fait étrangers à la crainte que sir Hudson Lowe avait prétendu créer. Mais il fallait d'ailleurs qu'il eût douté lui-même de l'efficacité de sa dénonciation, ou qu'il eût recours à de doubles précautions ; car il employa toute son adresse et ses artifices à me faire retenir prisonnier au cap de Bonne-Espérance ; il échappa à ce sujet, m'a-t-on dit, à son homme d'exécution, de dire en parlant de moi : « Pour celui-là, il ne nous inquiétera plus ; nous l'avons bien recommandé au Cap : il y pourrira dans un cachot. » C'est le même homme qui, d'une voix mielleuse et d'un sourire bénin qui le quittait rarement, voulait, suivant M. O'Méara, qu'on mît Napoléon aux fers, s'il faisait le difficile ; et qui, dans une autre occasion, est accusé d'avoir dit que les alliés avaient manqué le grand but en n'étranglant pas le jeune Napoléon.

Je reviens au gouverneur. Comment concilier à présent toutes ses politesses, ses protestations de bienveillance et de bonne intention quand il était auprès de moi, avec ces faux rapports, ces propos

inventés qu'il me prête, les suggestions méchantes qu'il fait transmettre à Longwood quand je n'y suis plus; mais plutôt laissons tout cela à juger et à qualifier aux cœurs droits et honnêtes.

Le cap de Bonne-Espérance est à cinq cents lieues de Sainte-Hélène; mais, avec les vents les plus favorables on est obligé d'en faire au moins sept cents, par le contour auquel contraignent les vents alisés. En quittant Sainte-Hélène, on court d'abord grande largue vers le S.-O., pour sortir le plus promptement possible de la zone de ces vents alisés; et dès qu'on a atteint les vents variables, on gouverne vers l'est; mais en descendant beaucoup vers le sud, à plusieurs degrés de latitude au-dessous du Cap, afin de se trouver en garde contre les vents de S.-E. qui sont très violents, et dominant dans cette saison de l'année.

Nous fîmes très bonne route et rencontrâmes des vents à souhait; notre traversée fut des plus courtes et des plus heureuses, bien que mon fils et moi nous fussions horriblement malades de la mer à différentes reprises. Le sixième ou septième jour nous quittâmes les vents alisés et prîmes le vent d'ouest, qui nous mena rapidement vers notre destination, en neuf ou dix jours. Ce ne fut qu'aux approches du fameux cap des Tempêtes que nous éprouvâmes la contrariété d'un vent de S.-E. violent avec une très grosse mer; et encore cette contrariété, qui n'en était une que pour les instructions de notre capitaine, fut-elle personnellement pour moi une faveur; car sir Hudson Lowe avait donné l'ordre au capitaine de me débarquer au-delà du Cap, sur ses derrières, à Simons'bay. Peut-être pensait-il que n'entrant pas en ville, j'attirerais

moins d'attention, et que l'injustice de ma captivité serait moins flagrante. Quoi qu'il en soit, le temps menaçant de la tempête, le capitaine prit sur lui de faire voile pour la ville du Cap même, qui se trouvait plus à portée. Nous arrivâmes sur la côte à deux heures du matin, à l'heure juste qu'avait fixée le capitaine, sans hésitation, sans sonde ni aucun autre préalable, tant il avait mis de précision dans son calcul. Le capitaine Wright est un excellent navigateur; il a de l'activité, du zèle, de la régularité, du caractère; il se fera un nom. Au demeurant, j'ai pu voir que cette exactitude nautique est devenue aujourd'hui à peu près générale; je ne sais plus où en est notre marine longtemps renommée pour sa supériorité scientifique; mais j'ai l'expérience qu'aujourd'hui les Anglais sont bien forts; les calculs, les instruments sont si parfaits, si multipliés, qu'il est difficile d'imaginer que la science puisse désormais aller guère au delà.

Le 17, après dix-huit jours de navigation, nous jetâmes l'ancre à deux heures de l'après-midi. Le capitaine s'excusa poliment sur la nécessité que je demeurasse à bord, jusqu'à ce qu'il eût été prendre les ordres du gouverneur : c'étaient là ses instructions. Il revint, m'apprenant que je ne pourrais débarquer que le surlendemain, le logement que l'on me destinait ne pouvant se trouver prêt avant ce temps, ce qui ne fut pas pour moi sans quelque contrariété : quand on arrive de la mer, on est si pressé de poser le pied sur la terre!

J'eus donc deux jours à demeurer sur cette rade du Cap, d'ailleurs si belle. La saison était superbe, la chaleur forte, à la vérité, mais pure et bienfaisante.

Dans mon enfance, lors de mon entrée dans la marine, j'avais entendu parler cent fois, et dans les plus petits détails, de tous les points que j'avais en cet instant sous les yeux, par ceux des officiers qui avaient fait la guerre de l'Inde. J'aimais à repasser ces vieux souvenirs, et l'on me montrait tout aussitôt les points que je pouvais me rappeler.

La ville du Cap, considérable, belle, régulière, était en face de moi, sur un terrain plat, très peu élevé au dessus du niveau de la mer, et environné de très près par d'énormes et rapides montagnes. On me faisait voir, et je me plaisais à retrouver celle du *Diable* à ma gauche, celle dite de la *Table* en face, le *Pain de sucre* sur la droite, la *Croupe du Lion*, ainsi appelée à cause de sa parfaite ressemblance avec ce dont elle porte le nom. Les fortifications en avant et sur les côtés de la ville me parurent en assez mauvais état, et surtout mal établies, étant dominées de plusieurs points, et particulièrement par la Croupe du Lion, qui, elle-même, est aisément accessible. Nul étonnement donc que ce poste ait constamment cédé à toute attaque d'une force tant soit peu supérieure. La plus efficace, jusqu'à ce qu'on y ait remédié, sera de débarquer loin de la place, au nord, sur une plage toute découverte, entièrement sans défense, et de là marcher sur la ville pour l'attaquer par terre.

Je me rappelais d'avoir souvent entendu dire, et je pus voir moi-même dans ce temps, que des nuages couvrent parfois et assez subitement la montagne du Diable et celle de la Table, lors même que le reste du firmament demeure dans la plus grande pureté. On les croirait alors couvertes de la neige la plus brillante, et c'est ce que l'on appelle vul-

gairement la nappe mise sur la table, expression, du reste, qui rend assez la vérité du spectacle. Ce signe, en hiver, est presque toujours le précurseur sinistre de la tempête. La rade demeure entièrement ouverte aux vents du N - O. qui sont communs et violents dans la mauvaise saison · on y est alors en perdition ; le seul abri est sous l'île Robin, assez au loin à l'entrée de la baie.

Je mentionnai à mes voisins ce que j'avais entendu dire si souvent à nos officiers, que le bailli de Suffren, revenant, à la paix, de sa belle campagne de l'Inde, y avait jeté l'ancre quelques jours avant l'escadre anglaise qui le suivait de près. Celle-ci, en entrant, eut à courir des bords pour gagner le mouillage · or, le coup d'œil de l'amiral français était si précis et si sûr, qu'en considérant un des vaisseaux qui entraient, il annonça qu'il allait infailliblement se perdre, et ordonna, dès cet instant, le signal à toutes les chaloupes de son escadre de se tenir prêtes à porter un secours bientôt nécessaire. En effet, peu d'instant après, le vaisseau anglais fit côte ; on y vola de toutes parts ; mais les embarcations françaises eurent la gloire d'arriver les premières et de beaucoup. Et ce ne fut pas un spectacle peu singulier ni peu touchant que de voir ces deux escadres, naguère si acharnées à leur destruction réciproque, rivalisant désormais d'obligeance, et se prodiguant les soins les plus empressés. Les jeunes officiers anglais auxquels je m'adressais n'avaient aucune idée de cette circonstance, tant il est vrai que les objets qui occupent si fort les contemporains disparaissent pour ceux qui suivent, quand ces objets n'ont pas acquis l'importance de l'histoire !

CHAPITRE XIII

SÉJOUR AU CAP DE BONNE-ESPÉRANCE

(Espace de plus de sept mois.)

Mon emprisonnement au vieux château — Détails, etc.

Dimanche 19 janvier au mardi 28

En voyant notre capitaine revenir de chez le gouverneur, lord Charles Sommerset, il m'avait suffi de sa figure pour ne rien augurer de bon. Ce n'était plus le même homme ; il reparut avec un air froid et embarrassé : sa réserve fut bientôt imitée par tous ceux qui m'entouraient. Plusieurs des officiers de la marine qui se trouvaient dans la rade du Cap vinrent visiter leurs camarades à bord du brick : il m'était aisé de juger que la curiosité de me voir y entraînait pour quelque chose ; mais ils évitaient de lier conversation avec moi : ils se parlaient entre eux, à la dérobée et avec mystère ; leurs regards semblaient considérer un proscrit. Toutes ces choses, et quelques expressions échappées, m'annonçaient qu'en dépit de toute la distance, on entretenait ici, sur la sûreté du grand

captif, les mêmes craintes, la même défiance qu'à Sainte-Hélène, et j'en devais conclure que le sombre nuage qui enveloppait Longwood ne manquerait pas de se prolonger jusqu'à moi; aussi, lorsque j'ai été mis à terre, vers midi, j'ai trouvé sur le rivage l'officier chargé de ma garde. Le capitaine du brick, qui m'avait accompagné dans son canot, n'a pas voulu, à titre de vieille connaissance, et j'espère de sympathie réelle, me quitter avant de me voir dans la demeure qu'on me destinait, et nous avons marché vers ce qu'on m'a appris être le vieux château ou la forteresse. Après avoir franchi plusieurs ponts-levis et traversé maints corps de garde, nous sommes arrivés dans la cour intérieure ou place d'armes, et de là, par divers escaliers et corridors, nous sommes parvenus au logement indiqué pour nous. Les portes se sont trouvées fermées : c'est vainement qu'on en a cherché les clefs partout, il a fallu aller attendre dans une salle commune, occupée par plusieurs officiers de la garnison. Est arrivé par hasard un officier de l'état-major, dont la figure a témoigné le plus grand étonnement qu'on nous laissât ainsi en pleine communication ; et prenant un prétexte poli, il nous a conduits dans sa chambre pour y prendre quelques rafraîchissements. Au bout de plusieurs heures, on est venu nous dire que nos appartements étaient prêts : ils se composaient de trois pièces que nous découvrions à mesure que le nuage de poussière dont elles étaient remplies se dissipait : on les balayait en ce moment. La première était toute nue ; celle du milieu présentait une grande table, un fauteuil, dont les pieds étaient brisés, et quatre mauvaises chaises ; la troisième

renfermait deux bois de lits, deux traversins, une paillasse et trois couvertures : voilà tout le précieux mobilier. Bien nous en avait pris d'avoir embarqué nos lits avec nous ; mais comment se faisait-il qu'on eût mis deux jours pour de tels préparatifs ? Cette circonstance ne me donna pas une haute idée de l'ordonnance, de la précision et de la promptitude de la domination nouvelle sous laquelle je me trouvais désormais.

L'officier chargé de nous s'empara de la pièce d'entrée et s'y installa ; un factionnaire fut immédiatement placé en dehors, et on me signifia que je ne devais communiquer avec personne. Alors je me trouvai littéralement en prison. Je m'étais plaint de Balcomb's cottage ; mais ici c'était bien autre chose ; et voilà, sans doute, me disais-je, le premier effet de la bonne recommandation de sir Hudson Lowe ?

Vint le dîner ; il fut abondant : c'était notre officier qui le commandait. Celui d'état-major dont la politesse précautionneuse s'était emparé de nous le matin, se croyant déjà de grande connaissance, ou chargé peut-être d'une surveillance spéciale, vint me dire qu'il se permettait de venir me demander familièrement à dîner, et lui et son camarade s'étudièrent à nous en faire les honneurs de leur mieux. Ils montraient l'extrême désir de se rendre agréables ; mais je ne me trouvais guère en harmonie, et prétextant les fatigues du jour, je les laissai tête à tête en compagnie de leurs bouteilles, ce qu'ils prolongèrent fort avant dans la nuit, selon la coutume reçue.

Le lendemain, j'eus la visite d'un capitaine de notre station de Sainte-Hélène : connaissant l'état

de mon fils, il amenait un médecin : c'était une grande attention de sa part ; mais cette présentation causa, durant quelques instants, un malentendu assez plaisant : j'avais pris ce médecin pour son fils ou son neveu. Qu'on se figure un enfant de dix-huit ans, avec toutes les formes, les manières et la voix d'une femme. C'était là l'imposant et grave docteur qu'on me présentait ; mais cet enfant était un phénomène, me disait-on ; M. Barry, c'était son nom, avait enlevé, à treize ans, son diplôme de docteur, en dépit de tous ses vieux examinateurs ; et il avait pour lui, sur les lieux mêmes, ici, des cures admirables : il avait sauvé une des filles du gouverneur d'une maladie désespérée, ce qui l'avait rendu une espèce de favori dans la maison. Je profitai de cette dernière circonstance pour tâcher d'obtenir quelques lumières qui pussent diriger ma conduite vis-à-vis de ce nouveau gouverneur, auquel j'écrivis dès le jour même la lettre suivante, qui lui exposait ma situation, et contenait ma demande formelle d'être envoyé en Angleterre et mis en pleine et entière liberté.

« Milord, déjà depuis plusieurs jours, sous votre autorité et dépendance, j'ai l'honneur de m'adresser à Votre Excellence pour connaître ses intentions à mon égard. Par une circonstance qui m'est tout à fait personnelle, j'ai été enlevé de Longwood (Sainte-Hélène), le 25 novembre dernier, par sir Hudson Lowe, gouverneur de cette île.

« Très peu de jours après, et à la suite de plusieurs conversations avec le gouverneur, sans aucune décision à mon sujet, j'ai eu l'honneur de lui écrire qu'à compter de cet instant je me retirais de la sujétion volontaire à laquelle je m'étais soumis

vis-à-vis de lui, que je me remettais entièrement sous l'exercice des lois, et le sommais de les remplir à mon égard ; que si j'étais coupable, je devais être jugé ; que si je ne l'étais pas, je devais être rendu à la liberté. J'ajoutais que l'état affreux de la santé de mon fils, la mienne même, demandaient impérieusement de se trouver à la source des remèdes de tout genre, et que je le suppliais de nous envoyer en Angleterre. Le gouverneur sir Hudson Lowe m'a paru alors fort incertain. J'ai des raisons de croire qu'un moment il n'a pas été éloigné de m'embarquer pour l'Europe ; ensuite il a voulu me garder à Sainte-Hélène, séparé de Longwood, jusqu'au retour des réponses d'Angleterre ; puis il m'a offert, à diverses reprises, de retourner à Longwood ; enfin il m'a expédié pour le Cap, aux ordres de Votre Excellence, saisissant ainsi, à ce qu'il m'a paru, dans la stricte lettre de ses instructions, un terme à ses embarras, et attendant peut-être d'autrui les mêmes résultats à mon égard, mais sans risquer désormais lui-même aucune responsabilité personnelle. Tel est, milord, le court sommaire que j'ai cru devoir vous exposer, afin que vous puissiez prendre une connaissance précise de ma véritable situation, et que, dans la justice de votre cœur, vous trouviez simple, naturelle, inoffensive et tout à fait régulière la demande authentique que j'ai l'honneur de vous adresser en ce moment à vous-même, d'être envoyé en Angleterre aussitôt que possible, et d'être rendu à ma pleine et entière liberté, autant que mes droits naturels peuvent le prétendre sur vos devoirs politiques.

« J'ai l'honneur, etc.

« *P. S.* Je sollicite de Votre Excellence la faveur

de savoir si j'ai la faculté d'écrire à Son Altesse Royale le prince régent et à ses ministres J'aurais alors l'honneur de vous adresser deux lettres, avec prière de les leur faire parvenir sans délai. Je vous serais obligé aussi de me laisser connaître les occasions qui se présenteraient pour Sainte-Hélène, ayant à adresser quelques papiers au gouverneur sir Hudson Lowe. »

La réponse du gouverneur m'arriva le surlendemain elle était courte : sans entrer dans aucun détail, il me faisait prisonnier *sur le rapport de sir Hudson Lowe*, et me condamnait à rester ici jusqu'au retour des nouvelles d'Angleterre. Je n'avais point à résister, il fallait bien me soumettre ; c'est ce que j'exprimai à lord Charles Sommerset, par une seconde lettre qui en renfermait deux autres : la première pour lord Castlereagh, chargé de mettre la seconde sous les yeux du prince régent.

« Milord, mandais-je au gouverneur, j'ai reçu la réponse que vous m'avez fait adresser, et qui m'apprend que Votre Excellence me retiendra captif ici jusqu'à ce que sir Hudson Lowe ait reçu des réponses d'Angleterre à mon sujet. Sans doute Votre Excellence a pesé dans sa sagesse la force des motifs qui la déterminent à un acte aussi important que celui de me priver ainsi de ma liberté, sans aucune forme judiciaire préalable, sans même qu'on m'ait dit pourquoi. Il ne me reste plus qu'à me soumettre à l'autorité, et à me reposer sur des lois qui veillent pour moi, s'il y a lieu.

« Je n'entreprendrai aucun argument ultérieur pour ma défense, persuadé que vous-même, milord, dans un acte aussi délicat, et dans la justice

de votre cœur, vous aurez parcouru attentivement tout le cercle de ma cause. Toutefois, j'aperçois dans votre réponse que votre décision repose sur les circonstances établies à mon sujet par sir Hudson Lowe ; mais ces circonstances ont-elles été contradictoirement établies aux yeux de Votre Excellence ? A-t-elle entendu les deux côtés de la question, et se croit-elle à l'abri de toute responsabilité personnelle, en exécutant sur les seules instructions de sir Hudson Lowe, et sans nul égard à mes propres réclamations ; et comment se ferait-il que ce que sir Hudson Lowe n'a pas cru pouvoir hasarder sans risque à Sainte-Hélène, me retener prisonnier, se trouverait plus facile et avoir de moindres inconvénients au Cap ?

« Milord, si Votre Excellence trouvait désirable de s'éclaircir sur mon affaire et mes sentiments, je suis prêt à vous communiquer toute ma correspondance avec le gouverneur de Sainte-Hélène, et à mettre sous vos yeux ce que j'écris à S. A. R. le prince régent et à ses ministres. Je vous l'offre et désire de le voir accepté. De plus, si de me soumettre volontairement et franchement, à mon arrivée en Angleterre, à toutes les précautions, même arbitraires, qu'on jugera équivalentes à ma quarantaine politique ici pouvait altérer votre détermination, je suis prêt à y souscrire de bon cœur, tant la santé de mon fils, la mienne même, le vide affreux dans lequel je me trouve désormais, n'étant plus ni avec ma famille, qui m'est si chère, ni avec l'objet vénéré pour lequel j'en avais fait le douloureux sacrifice, me laissent le brûlant besoin de retrouver l'Europe.

« Enfin, milord, s'il ne me reste aucune chance,

faites du moins partir mon fils ; qu'il ne tombe pas victime de circonstances auxquelles son âge le rend tout à fait étranger. Je me prêterai volontiers à le voir arracher de mon sein, dans l'espoir de lui préparer un meilleur avenir. Et moi, demeuré seul avec mes infirmités et mes peines, je me résignerai avec plus d'indifférence, le croyant plus heureux, à la sentence de mort lente qui va s'exécuter sur moi, sans qu'aucun tribunal l'ait débattue, sans qu'aucun juge l'ait prononcée.

« J'ai l'honneur d'adresser à Votre Excellence une lettre à lord Castlereagh, contenant celle pour S. A. R. le prince régent : elles se trouvaient écrites lorsque les renseignements que vous avez eu la bonté de me donner à ce sujet me sont parvenus ; j'ignorais celui des ministres auquel je devais personnellement m'adresser. je n'ai pas cru devoir recommencer : l'état de mes yeux me rend l'écriture trop pénible, et je vois d'ailleurs que j'avais deviné les formes importantes. »

Lettre à lord Castlereagh, renfermant celle adressée au prince régent.

« Milord, dans l'ignorance de celui de vos collègues auquel je devais avoir recours, j'ai l'honneur de m'adresser à vous, comme à celui dont les événements publics m'ont donné le plus de connaissance. Si les détails qui concernent Sainte-Hélène ont été mis sous les yeux de Votre Excellence, ils vous auront sans doute inspiré de grandes préventions contre moi, et cependant s'ils vous étaient convenablement développés, nul doute qu'ils ne

vous parussent dignes d'estime, peut-être même d'intérêt.

« A Longwood, je me regardais comme dans une enceinte sacrée, dont je devais défendre les approches ; je serais volontiers mort sur la brèche : *Je résistais*. Aujourd'hui que je me trouve en dehors du cercle révééré, que je suis rentré désormais dans la foule commune, je dois avoir aussi une autre attitude : *J'implore*.

« Je vous demande donc, milord, je vous sollicite, et je parle toujours dans la supposition que je m'adresse au ministre qui doit m'entendre ; je vous sollicite de me laisser arriver en Angleterre, où l'état affreux de la santé de mon fils et la mienne réclament les plus prompts secours.

« Et quel motif aurait-on de repousser ma demande ? Serait-ce la haine personnelle ? Je suis trop obscur pour atteindre à un pareil honneur. Serait-ce la haine vague de la différence d'opinion ? Mais vous êtes tellement accoutumé à cette différence parmi vous, et avec si peu d'amertume, qu'il serait ridicule à moi de le penser. Serait-ce la crainte que je n'écrivisse, ne publiasse, ne parlasse ? Mais, en me repoussant, n'autoriserait-on pas en quelque sorte le fiel qu'il me serait si facile d'aller distiller ailleurs ; et si l'on avait à vouloir gêner quelqu'un sur cet objet, à s'assurer de lui, le sol de l'Angleterre ne serait-il pas précisément le plus favorable et le plus sûr ? car vous avez contre de pareilles offenses, non seulement les lois générales, mais encore les lois particulières. Quand l'individu est près de vous, vous avez pour garanties positives sa prudence, sa sagesse, et surtout son désir d'y demeurer.

« Je ne vois donc, milord, aucune cause de refus à ma demande, j'en aperçois au contraire beaucoup pour me la faire accorder. Quelle plus belle occasion pour vous de parvenir à la vérité, en vous procurant les lumières contradictoires et opposées ? Dans vos nobles fonctions de jury, votre conscience doit-elle se croire suffisamment éclairée en ne voyant qu'un seul côté de la question ? Je puis montrer l'autre, et le ferai sans préjugé, sans passion ; vous ne trouverez en moi que celle du sentiment.

« Je passe à l'article de mes papiers qui ont été retenus à Sainte-Hélène ; j'en ai déjà plusieurs fois exprimé la nature, je vais la redire à Votre Excellence. Ils composent un recueil de dix-huit mois, où, jour par jour, j'ai inscrit tout ce que j'ai su, vu ou entendu de celui qui, à mes yeux, a été et demeure le plus grand des hommes. Mais ce recueil informe, inexact, non arrêté, corrigé à chaque instant, et, par sa nature, devant l'être sans cesse, était un mystère que la circonstance seule a mis au jour. Tous ignoraient son existence, à l'exception peut-être de l'auguste personne qui en était l'objet ; elle-même, encore en cet instant n'en connaît point le contenu ; il n'était pas destiné à voir le jour durant ma vie ; je me plaisais à en faire le monument historique le plus complet et le plus précieux. Veuillez ordonner, milord, qu'il vous soit adressé intact. V. S. le peut sans inconvénient ; je lui proteste solennellement ici qu'il ne s'y trouve rien, directement ou indirectement, qui puisse donner des lumières urgentes et utiles à l'autorité locale de Sainte-Hélène pour le grand objet dont elle se trouve chargée. Elle ne saurait avoir aucun

avantage à en prendre connaissance, et il y aurait de très grands inconvénients d'accroître par les personnalités qui s'y trouvent, l'aigreur et l'irritation, qui ne sont déjà que beaucoup trop grandes.

« Arrivés près de vous, milord, si votre situation politique juge que ces papiers, si sacrés, si secrets par leur nature, doivent être visités, je m'y soumettrai sans peine, parce que cela s'exécutera près de moi, et que je serai sûr des formes inviolables et sacrées dont Votre Excellence en enveloppera l'examen. Je ne pense pas encore que vous trouviez aucune objection à cette seconde faveur, que je demande avec instance

« Milord, j'ai l'honneur de vous adresser une lettre pour S. A. R. le prince-régent, et vous prie de vouloir bien me faire la grâce de la mettre sous ses yeux. Mon profond respect pour son auguste personne m'a seul empêché de vous l'envoyer ouverte, et j'autorise Votre Excellence à l'ouvrir, si l'usage le permet.

« J'ai l'honneur d'être, etc. »

Lettre au prince-régent d'Angleterre.

« Altesse Royale, jouet de la tempête politique, errant, sans asile, un étranger faible, malheureux, ose s'adresser avec confiance à votre âme royale.

« Deux fois dans ma vie, j'ai eu le malheur de me trouver hors de ma patrie, toujours croyant ne remplir que de grands et nobles devoirs. Lors de mon premier exil, le séjour de l'Angleterre adoucit les peines de ma jeunesse, et je comptais sur elle encore pour couler quelques jours tranquilles dans

mes vieux ans. Cependant, on me fait craindre de m'en voir repoussé. Et qui pourrait m'attirer une telle sévérité? Serait-ce le lieu d'où je sors, les soins que je m'y plaisais à y donner, les sentiments, les tendres vœux que j'y reporterais sans cesse? Mais, Prince, à Longwood, je professais une grande et rare vertu; j'y soutenais, avec mes dignes compagnons, l'honneur de ceux qui entourent les rois. Après nous, on ne dira plus qu'il n'est pas de fidélité, d'amour pour les monarques malheureux.

« De tels actes pourraient-ils être persécutés, m'interdire un asile? Et puis, celui qui toujours grand a tracé pour moi, du roc de l'adversité, ces paroles qui m'ont enflé le cœur : *Soit que vous retourniez dans la patrie, soit que vous alliez ailleurs, vantez-vous partout de la fidélité que vous m'avez montrée*; celui-là, dis-je, ne m'a-t-il pas donné un titre, des droits à la bienveillance de tous les rois? Prince, je me place sous votre protection royale.

« Dans l'abord journalier et les conversations fréquentes de celui qui a gouverné le monde et rempli l'univers de son nom, j'ai conçu et exécuté d'écrire jour par jour tout ce que j'en verrais, tout ce que j'en entendrais.

« Ce recueil de dix-huit mois, unique dans sa nature, mais encore informe, inexact, non arrêté, inconnu à tous, même à l'auguste personne qui en était l'objet, m'a été saisi. Prince, je le place aussi sous votre protection royale; j'ose vous en supplier au nom de la justice, de la vérité, au nom de l'histoire.

« Que Votre Altesse royale daigne, dans sa bonté, prononcer que je dois trouver un refuge à

l'ombre de ses ailes, et j'irai y chercher un lieu où je puisse, tranquille, me *ressouvenir* et *pleurer*.

Je suis, avec le plus profond respect, etc.

« Le comte de LAS CASES. »

En réponse à ma lettre à lord Ch. Sommerset, je reçus de lui l'autorisation que j'avais demandée pour mon fils, de partir pour l'Europe par la première occasion. Je voulais qu'il en profitât, je l'en pressai, le lui ordonnai même ; mais il s'y refusa absolument, et écrivit à cet égard une lettre au gouverneur qui me causa des sensations trop douces et honore trop son cœur pour que je me refuse à la mentionner ici.

« Mon père, lui mandait-il, vient de me lire la permission que vous m'accordez de me rendre en Europe, il m'a supplié, ordonné d'en profiter.

« Milord, je ne ferai point usage de votre indulgence, et j'oserai désobéir à mon père. Les peines du corps ne sont rien ; celles du cœur sont tout. Privé depuis deux ans de ma mère, je la pleure à chaque instant ; toutefois, je n'abandonnerai jamais mon père dans un climat qui n'est pas le sien, et dans une situation si étrange pour lui. Ma santé n'est plus rien pour moi : heureux si je puis lui être de quelque consolation, et alléger, en les partageant, les maux qui depuis longtemps s'accumulent chaque jour autour de lui

« Je préfère mourir à ses côtés que de vivre loin de lui. Je suis trop fier de ses nobles vertus, trop avide de ses grands exemples pour le perdre de vue un instant. Je mourrai s'il le faut, ici : on pourra compter deux victimes au lieu d'une.

« Je ne vous en remercie pas moins, milord,

du fond de mon cœur, de votre bonne volonté pour moi. Combien il m'eût été doux, combien je vous eusse béni de l'avoir étendue jusqu'à mon père !

« J'ai l'honneur, etc. »

Cette lettre fut sans doute lue en famille chez lord Ch. Sommerset, et y fit naître les sentiments dont elle était digne ; car le lendemain, le jeune docteur étant venu, et moi l'ayant pris à part pour qu'il fit usage de son ascendant médical sur mon fils, afin de le déterminer à partir, au lieu de m'écouter, il courut à la chambre de mon fils, lui sautant au cou pour ce qu'il venait de faire, disait-il, l'assurant qu'il l'eût mésestimé s'il en eût agi autrement ; et, l'entraînant à la fenêtre, il le présenta à deux dames restées dans leur calèche ; et ce furent alors beaucoup de salutations réciproques ; c'étaient les deux filles de lord Ch. Sommerset, qui avaient voulu, ce matin, conduire elles-mêmes le docteur jusque dans la cour de notre prison, et probablement satisfaire l'intérêt et la curiosité que les expressions de mon fils avaient fait naître.

Cependant notre situation continuait d'être déplorable dans notre espèce de cachot : nos fenêtres, sans rideaux, donnaient sur une cour couverte d'un sable enflammé. Dans cet hémisphère opposé, bien qu'au mois de janvier, nous nous trouvions dans cet instant sous les ardeurs brûlantes de l'été ; nous étouffions.

Au dedans toujours même gêne, mêmes restrictions, mêmes contrariétés ; toujours mêmes honneurs de notre déjeuner et de notre dîner par les mêmes officiers ; j'étais surtout vivement heurté dans le cœur de cette dernière circonstance, et ré-

solus de m'y soustraire à tout prix, je gardai le lit et y pris désormais mes repas, décidé à n'en pas sortir si l'on n'allégeait mes tourments. Je souffrais d'ailleurs de violents maux d'estomac ; j'avais parfois de la fièvre ; ma santé était totalement dérangée. L'officier de garde m'avait fait connaître, il est vrai, qu'il avait ordre de me conduire dans la ville et même aux environs, dès que je lui en exprimerais le désir ; mais je l'en avais remercié pour moi, et n'en voulus profiter que pour mon fils.

Personne n'arrivait jusqu'à moi ; soit que l'officier, qui me savait incommodé, crût me rendre service, soit que cela lui fût interdit, il repoussait sévèrement toute tentative à cet égard, ce qui amena une circonstance des plus singulières. En face de notre porte était un fond de corridor où il nous était permis d'aller, et qui nous devenait indispensable maintes fois le jour. M'y étant rendu, et trouvant dans le voisinage une porte ouverte, contre toute habitude, j'eus la curiosité de la franchir, et un escalier rapide me conduisit sur le comble et la plate-forme du château, d'où je dominais toute la ville du Cap, et la vaste mer à perte de vue. Frappé de la beauté du spectacle, je m'oublai dans les méditations qu'il faisait naître, et deux heures s'étaient écoulées avant que je songeasse à revenir. Le hasard avait fait que j'étais sorti durant la promenade de mon fils avec notre officier ; or, la sentinelle avait été changée pendant cet intervalle, si bien que quand je me présentai à ma porte, ce soldat la croisa de son fusil, et me repoussa fort brutalement ; plus j'insistais, plus il se fâchait. Cela me parut plaisant ; mais je trouvais plus plaisant encore de descendre les escaliers, de

traverser les cours et d'aller au corps de garde extérieur demander mainforte pour pouvoir rentrer dans ma prison. Aux premières paroles, l'officier de service, effrayé de me voir là, s'élança en fureur dans les escaliers jusqu'au factionnaire, et là commença entre eux deux la plus violente querelle ; l'officier l'accabla d'injures et le menaça de le faire rouer de coups. Le soldat, furieux de son côté, et les yeux hors de la tête, jurait qu'après tout il avait fait pourtant son devoir ; et moi, tranquille spectateur, je ne pouvais m'empêcher de sourire d'un tel esclandre, auquel ni l'un ni l'autre, au fait, ne comprenait rien, et que moi seul aurais pu expliquer. Toutefois la paix se fit aux dépens du captif : on me remit sous les barreaux et tout rentra dans le calme.

Le jeune docteur était le seul qui parvint jusqu'à moi : il me visitait souvent, sa conversation me faisait du bien ; il me répétait chaque fois de songer à ma santé ; il devinait, disait-il, le siège de mon mal, et s'affligeait qu'il fût hors de son pouvoir d'y porter remède. Je l'assurai que le plus efficace qu'il pût me procurer en cet instant, serait de m'obtenir un lecteur capable aussi d'écrire sous ma dictée ; je le demandais vainement depuis mon arrivée, l'état de mes yeux m'interdisait toute occupation, on la défendait strictement à mon fils ; et les journées me devenaient insupportables, si je devais demeurer ainsi, laissé oisivement à mes cruelles pensées.

Le docteur m'apprit que le gouverneur allait partir pour faire le tour de la colonie, qu'il ferait une absence de trois mois, ce qui allait éterniser pour moi un avenir que je ne pouvais plus endurer.

Cette circonstance me déterminà à faire une dernière tentative, bien que je comptasse peu sur le succès, et seulement pour n'avoir rien à me reprocher, car la manière horrible et tout à fait inconvenante dont j'étais traité m'étonnait moins qu'elle n'eût dû le faire : j'y avais été préparé. On nous avait répété souvent à Sainte-Hélène, que lord Charles Sommerset était notre ennemi personnel ; et en arrivant ici, m'informant de son caractère et de l'accueil probable que j'en devais attendre, on m'avait dit : « Monsieur le comte, sous peine d'être chien ou cheval, on n'attire guère son attention. » Et depuis, je m'étais répété tristement plus d'une fois, dans les ennuis de ma prison : en effet, comme je ne suis ni chien ni cheval, voilà pourquoi, sans doute, je n'entends point parler de lui. On va voir bientôt combien peu il méritait tout cela.

Profitant d'une phrase de sa première lettre dans laquelle il avait exprimé le désir de me rendre mon séjour le moins désagréable possible, je m'en servis comme d'une occasion naturelle pour lui faire parvenir, dans la lettre suivante, toute ma pensée sur le traitement que j'éprouvais.

« Milord, j'apprends que Votre Excellence est à la veille de partir pour une longue absence, ce qui me détermine en dépit d'une extrême répugnance, à entamer, quoi qu'il m'en coûte, un sujet pénible, celui de quelques détails domestiques. Je m'y crois obligé, afin, s'il m'échappait jamais avec le temps quelques paroles publiques de mécontentement, de ne pas encourir de Votre Excellence le très juste reproche de ne lui en avoir pas donné connaissance.

« Mais avant d'entrer en matière, Milord, et

pour que vous ne m'accusiez pas de ridicule dans ce que je pourrais dire plus bas, comme aussi pour vous donner une idée juste de mes circonstances, qu'il est très simple que vous ne connaissiez pas, que Votre Excellence me permette de lui faire observer, avec tout l'embarras de celui qui se voit obligé de s'annoncer et de se nommer lui-même, qu'il n'est personne ici sur la ligne duquel, *sous tous les rapports quelconques*, je ne puisse, je ne doive me placer naturellement et sans gêne. Ensuite, je ne demande ni ne sollicite aucune indulgence, ni faveur relative à mes besoins personnels, n'ayant d'autre désir que d'être laissé, sur cet objet, à mes propres ressources.

« Ces deux points établis et déterminés, je passe à l'article de votre lettre dans lequel vous avez la bonté de me faire connaître votre désir de rendre mon séjour ici le moins pénible possible. J'aurai l'honneur, à ce sujet, de faire savoir à Votre Excellence, que je suis dans un vrai cachot, où il me serait difficile de vivre longtemps.

« Renfermé avec mon fils dans une très petite chambre, avec l'extrême chaleur de la saison, malades tous les deux, nous respirons l'un sur l'autre ; nous ne saurions y bouger, nos lits la remplissent en entier. La réflexion d'un soleil brûlant, par une fenêtre sans rideaux, me force de passer la journée dans mon lit. Une pièce de même nature est à côté, il est vrai ; mais c'est une salle à manger, dont deux de vos officiers me font les honneurs. Si j'y entre parfois, ce n'est qu'en calculant les moments. Une troisième chambre vient ensuite ; c'est celle de l'officier que vous avez commis à ma garde, et je dois la traverser, quoi qu'il m'en

coûte, pour les besoins les plus indispensables.

« Quelque dure, quelque effroyable que me soit cette position, j'ai été matelot, j'ai été soldat ; et mieux encore, je suis homme, je saurais la dévorer en silence et bien au delà ; je ne vous en parle ici que pour répondre au paragraphe obligeant de votre lettre. Il n'y a point de feu chez nous ; si la santé de mon fils ou quelques besoins passagers demandent un peu d'eau chaude, il faut y renoncer, ou recourir à la charité des voisins. Le docteur a vainement ordonné des bains pour mon fils, on ne peut y parvenir. S'il me vient la moindre fantaisie, et que je veuille me la procurer, on m'objecte que Votre Excellence a ordonné de pourvoir à tout ; ce qui, dès cet instant, réprime, par délicatesse, mon désir, et ne le satisfait pas.

« J'épargne à Votre Excellence une foule de détails trop au-dessous d'elle et de moi. Arrive le supplice des repas. Deux officiers pleins d'attentions, d'égards et de politesse, j'aime à le confesser, y président, mais leurs soins mêmes, chose étrange et pourtant vraie, accroissent ma peine, en me forçant de m'étudier sans cesse à y répondre, lorsqu'il serait très naturel et fort désirable pour moi de laisser errer mes idées loin du séjour où je me trouve. De plus, nos usages, nos habitudes, nos mœurs sont tout à fait différents. Je me vois plusieurs heures à table, quand je n'y demeurais pas une demi-heure. Et quel sujet de conversation étrangère peut désormais être sans inconvénients pour moi ! V. S. a trop de jugement pour ne pas sentir que cette position doit être, en effet, un supplice. Ma tristesse est sans doute pénible à mes convyagnons de table, comme leur gaieté me serait

importune. La solitude la plus entière est mon seul lot; elle seule peut me complaire : aussi je n'ai pu continuer longtemps; je mange dans mon lit.

« De quelle nécessité peut être un officier attaché à ma personne ? J'ose le demander à Votre Excellence, et je me plais à répéter ici que je ne saurais assez me louer de celui qu'elle m'a donné. Serait-ce pour ma surveillance ? La sentinelle qui est à ma porte semble suffisante. Serait-ce une attention pour transmettre les désirs que j'aurais pu former ? Mais je n'en ai aucun. Serait-ce pour légitimer les visites que je recevrais ? Mais je n'en puis recevoir d'autres que celles que désigne l'autorité. Serait-ce pour m'accompagner dans mes courses ? Mais il ne saurait m'arriver de faire un pas qui puisse être à charge à un officier : je ne sortirai jamais.

« Milord, puisque vous avez arrêté que je demeurerais votre prisonnier, quelle objection Votre Excellence aurait-elle à me placer dans une maison en ville, me permettant d'y employer, à mes frais, le domestique, le cuisinier, etc., qu'il me plairait, avec les précautions qu'elle jugerait convenables, et laissé à moi-même. Votre Excellence aura pourvu à tout et n'entendra plus parler de moi. S'il me prenait fantaisie de faire un tour en voiture ou autrement, j'écirais à l'officier, je connais son obligeance, il ne me refusera pas. J'ai dit une maison à la ville, milord, la nature de l'incommodité de mon fils, qui exige par-dessus tout l'assistance constante et parfois subite des médecins, m'interdit tout à fait la campagne.

« Tels sont les détails que je me suis cru forcé d'adresser à Votre Excellence. Je désire qu'ils lui

soient moins désagréables, moins pénibles qu'à moi. J'ai l'honneur, etc. »

Cette lettre, par sa nature, devait amener un résultat décisif. La réponse immédiate fut l'arrivée de l'adjudant général venant me dire, au nom du gouverneur : 1° qu'il avait donné des ordres pour que mon fils eût dès demain une chambre à lui seul ; 2° que l'officier, dès cet instant, ne mangerait plus avec nous ; 3° que l'on s'occupât aussitôt de nous préparer un lieu plus salubre ; enfin, que si j'avais tout autre désir, on s'empresserait de le satisfaire, etc.

Tels étaient les effets de ma lettre, son succès comme on voit, était des plus complets, au delà même de mes espérances, et je me félicitais de l'avoir écrite, puisqu'elle me donnait la satisfaction de découvrir dans lord Charles Sommerset des dispositions que je n'avais pas attendues. Mais ce ne devait pas être là tout encore ; le lendemain matin, de fort bonne heure, un colonel, premier aide de camp du gouverneur, m'écrivit qu'il a une communication à me faire de la part de Son Excellence, et qu'il me demande mes ordres pour l'heure à laquelle il me conviendrait de le recevoir. Sur ma réponse, il arrive et me dit qu'il est chargé, de la part du gouverneur, de m'apprendre qu'il a quitté la ville ce matin, pour une tournée de trois mois, qu'il est bien fâché de savoir que j'ai été aussi mal, qu'il me prie de lui faire la grâce de croire que cela a été tout à fait à son insu ; qu'il n'a rien de plus à cœur que de me faire supporter mon séjour ; qu'il m'offre sa maison de campagne, ses gens et tout ce qui s'y trouve ; qu'il me prie de

m'en mettre en possession, me faisant répéter que si j'ai tout autre désir, je n'ai qu'à le faire connaître, que les ordres sont de les satisfaire. J'ai accepté sans hésitation, et le colonel est allé prendre les mesures nécessaires pour notre immédiate translation.

Alors, j'ai pu voir combien on avait calomnié le caractère du gouverneur; alors j'ai eu la preuve certaine que lord Charles Sommerset avait les formes, la grâce et les manières de son rang éminent : combien peuvent différer les hommes ! A Sainte-Hélène, une lettre telle que la mienne eût probablement fait resserrer les chaînes : ici elle valait l'offre d'un palais ; et cette seule observation suffit pour caractériser les deux autorités avec lesquelles j'avais eu à traiter. C'est qu'au fait, lord Charles Sommerset était loin de mériter ce que j'en avais entendu. Tout homme a ses détracteurs : peu de chefs ont le bonheur de leur échapper. Lord Charles Sommerset, ainsi que j'ai pu m'en convaincre par la suite, était noble, généreux, moral, très religieux et d'une nature tout à fait bienveillante. Aucun mal, celui surtout qui a pesé sur moi, ne venait de lui, mais bien des subordonnés exécutant d'habitude le travail et influençant les décisions ; or, ceux qui dirigeaient ici, soumis aux préjugés vulgaires de nation, nous haïssaient comme Français et s'estimaient heureux des rigueurs dont ils pouvaient nous accabler à ce titre.

Si je m'étais procuré les rapports de société avec le gouverneur, ce qui, j'ai eu des raisons de le croire, ne m'eût pas été difficile, je ne doute pas qu'ayant occasion de plaider ma cause tête à tête

avec lord Charles, je n'eusse réussi à obtenir ce que je demandais, parce que c'était de toute justice; mais il n'était pas de ma situation de chercher à m'en rapprocher, et, il était dans l'inclination de son entourage de l'empêcher de venir à moi : il se fit bien annoncer plusieurs fois, mais il n'exécuta jamais son dessein.

Translation à Newlands, maison de campagne des gouverneurs.
Détails, etc.

Mercredi 29 janvier au samedi 5 avr.l.

Aujourd'hui, de très bonne heure, avec une exactitude parfaite, ainsi qu'il avait été arrêté avec le colonel aide de camp, une voiture à quatre chevaux s'est trouvée à notre porte ; nous nous sommes mis en route, et en moins de trois quarts d'heure nous avons atteint Newlands (terrains neufs), maison de campagne des gouverneurs, qui pourrait passer pour une jolie habitation d'Europe. Il nous fut aisé de voir que quelques années s'étaient écoulées depuis son nom primitif, car elle est entourée d'arbres très élevés, d'un grand nombre de bosquets et de beaucoup de vergers en plein rapport.

Un aide de camp du gouverneur nous en mit en possession avec toutes les formes de la politesse la plus recherchée ; et voulant me faire reconnaître le terrain, me disait-il, et m'expliquer toutes les circonstances environnantes, il me pria de le parcourir avec lui, ne disant pas un mot des limites ni des restrictions, et trouvant le moyen de glisser adroitement que les soldats que je voyais n'étaient autres que la garde ordinaire du gouverneur, et

n'avaient pas d'autre consigne que celle qui existait pour lui ; que je pouvais me regarder dans la maison comme chez moi , que tout y était à mes ordres, et il prit congé.

Laissés à nous-mêmes, et parcourant ces lieux charmants, nous nous disions être passés subitement d'une affreuse prison à un lieu de délices. Ces appartements soignés, des volières dans le voisinage, des oiseaux de toute espèce, des fleurs en abondance, ces bosquets nombreux, ces belles promenades, et avec tout cela ce silence, cette solitude, le tout nous semblait quelque chose de magique : nous trouvions qu'il y avait du Zémire et Azor.

Tout dans la maison avait été mis à notre usage, et restait dans l'état où il avait été occupé ; rien n'avait été mis de côté. Mon fils, en ouvrant une boîte à couleurs, aperçut un dessin non encore achevé d'une des filles de lord Charles ; c'était le portrait de l'objet révééré que nous pleurions, car où ne se trouve-t-il pas ? Le modèle était à côté ; une mauvaise esquisse, espèce de caricature prise à bord du *Northumberland*, qui nous poursuit partout, et que nous détruisons partout avec ce zèle ardent des missionnaires brisant les images des faux dieux. Dans sa verve, et pour début poétique, mon fils écrivit au bas du dessin difforme de M^{lre} Sommerset :

Sous vos doigts élégants tout devrait s'embellir ;
C'est aux belles surtout à peindre le courage :
Du héros des héros, du Mars de l'avenir,
Comment avez-vous pu défigurer l'image ?

Et moi j'y joignis une petite médaille, ressem-

blance plus fidèle de Napoléon. Puis nous ressermâmes soigneusement le tout, ravis de notre espièglerie et jouissant d'avance de la surprise de miss Sommerset, lisant un jour, sans colère, la censure que nous nous étions permis de faire de son dessin.

Le gouverneur avait poussé l'attention jusqu'à faire venir pour moi de la ville un maître d'hôtel en titre, qui devait prendre mes ordres pour ma nourriture de chaque jour, me disait-il, me donnant à entendre que je pouvais ordonner avec profusion ; mais j'avais pris des mœurs spartiates ; je le priai donc de borner ses soins au simple nécessaire ; et quant à lui, changeant sa destination, je l'établis, dès cet instant, mon lecteur ; en quoi il me fut véritablement précieux. du reste, par un hasard singulier, c'était précisément le neveu du seul habitant que je connusse à Sainte-Hélène, le cher Amphitryon, notre bon et ancien hôte de Briars, que j'aime beaucoup.

En revoyant l'aide de camp, qui nous visitait assez régulièrement, ayant charge expresse, disait-il, de veiller à notre bien-être, je le priai de faire parvenir nos remerciements et notre reconnaissance à lord Ch. Sommerset, pour toute la grâce dont il nous entourait afin de déguiser notre captivité. « Car c'en était toujours une, lui faisais-je dire, puisque, malgré nous, nous pleurions loin de Sainte-Hélène et loin de l'Europe. »

Notre sortie de prison et notre établissement à Newlands furent pour nous une véritable révolution : nous reçûmes des visites, beaucoup de personnes s'empressèrent de nous voir. Le général Hall, commandant en l'absence du gouverneur, vint, accompagné de sa femme, qui, joignant à une

très jolie figure les manières les plus douces et les plus agréables, parlait très bien le français. Son mari avait été onze ans prisonnier en France, et elle était venue l'y joindre en dépit des grandes restrictions existantes entre les deux pays. Elle n'avait pas craint, pour y parvenir, de s'exposer à traverser la Manche, autant que je puis me le rappeler, en simple canot. L'un et l'autre se trouvaient de grande connaissance avec beaucoup de mes amis de Paris. Le général Hall, d'une sévère franchise et d'une grande loyauté, me dit qu'il se trouverait heureux d'acquitter sur moi, sans songer aux différences d'opinion, tous les bons traitements qu'il avait généreusement éprouvés en France, et il tint parole.

Je reçus aussi la visite du colonel Ware, dont la femme avait sa sœur mariée à un des membres du ministère actuel. Demeurant à un quart d'heure de Newlands, il venait me faire l'offre, disait-il, d'un bon voisinage, qu'il n'a cessé, en effet, de nous rendre des plus agréables par les communications les plus suivies et les plus aimables. Enfin, il n'est pas jusqu'à une femme des plus distinguées sous tous les rapports, et accidentellement dans la colonie, qui n'eût la charité chrétienne de venir visiter un captif; ce qu'elle renouvela plusieurs fois, et ce qui fut un inespérable bonheur; car son acte de bienveillance était rehaussé de tout le prix d'une conversation charmante, de manières pleines de grâce et d'une modestie séduisante: c'était véritablement une fleur d'Europe égarée dans les bruyères du Cap.

Il est encore une foule de fonctionnaires de toutes armes et de tout rang qui s'empressèrent de

venir visiter notre solitude, et s'efforcèrent d'alléger nos peines avec une sympathie et un intérêt tout à fait touchants. La connaissance de leur bienveillance eût pu leur valoir alors, de la part de leurs ministres, des désagréments, et peut-être des destitutions ; et aujourd'hui encore, quoi qu'il m'en coûte, je tairai leurs noms à tout hasard ; mais qu'ils sachent bien qu'aucune de leurs paroles n'ont été perdues pour mon cœur. Je me sens né pour la reconnaissance.

La curiosité s'en mêlait aussi ; il n'était point d'étranger arrivant dans la colonie, tous les nombreux passagers de l'Inde surtout, qui ne voulassent visiter Newlands. J'étais un rayon échappé de Longwood : on tenait à voir celui qui venait d'auprès de Napoléon, tant il était constamment et partout dans tous les esprits, dans toutes les conversations.

J'eus l'occasion alors de répondre à bien des questions qui m'étaient adressées sur sa personne, ce que je faisais toujours avec une étendue dans laquelle je me complaisais. Que de préventions je détruisais ! Que de surprises je causais ! car il serait difficile d'imaginer aujourd'hui combien le défaut de communication des deux peuples, pendant tant d'années, leur irritation mutuelle, avaient accumulé sur l'Empereur d'atroces mensonges ou d'absurdes niaiseries. Croirait-on qu'un militaire d'un rang distingué, de beaucoup d'esprit lui-même, me priait de lui dire franchement, entre nous, si Napoléon était capable d'écrire un peu : il le supposait soldat, et pas autre chose. Je crois, en vérité, qu'il n'était pas éloigné de douter qu'il sût lire. Je lui ris au nez, et lui demandai s'il n'avait

donc jamais eu connaissance de ses proclamations militaires. Sans doute, répondait-il, mais il les avait supposées de ses faiseurs ; et je l'étonnai beaucoup, et il convint n'avoir plus rien à dire, quand je lui appris qu'à vingt-sept ans il était membre de l'Institut de France, réunion indubitablement la première, la plus savante du monde.

Dès que j'avais été établi à Newlands, mon premier soin avait été de songer à envoyer à Longwood quelques-uns des objets que je savais y manquer. Je connaissais par expérience combien, dans ce lieu de douleur, on demeurerait privé de toutes choses, surtout de celles qu'une longue habitude pouvait avoir rendues nécessaires ou agréables : je savais qu'on y attachait peu de prix, il est vrai ; mais c'était à moi, le cœur plein de ces souvenirs, à y pourvoir, me disais-je. Je fis donc rechercher ce qu'il pouvait y avoir de mieux en vin de Constance, vin de Bordeaux, café, liqueurs, huile, eau de Cologne, etc., demandant des qualités extrêmement supérieures, ou pas du tout. Le Cap est encore très mal pourvu de nos délicatesses d'Europe. A l'exception du vin de Constance, qui est indigène, on ne trouva de tout le reste que peu ou même rien. J'avais eu la précaution de demander au général Hall s'il se prêterait à mon envoi ; ce qu'il fit avec la plus grande obligeance. Il est vrai que pour que ces petits objets présentassent le moins de difficulté possible pour leur admission à Sainte-Hélène, j'avais voulu y demeurer tout à fait étranger, je n'avais même pas voulu les voir, ayant prié des officiers de l'état-major d'avoir la bonté d'en faire la recherche, et ne me réservant d'autres soins que celui du paiement. C'est avec ces précautions, et en

les faisant connaître à sir Hudson Lowe, que je lui adressai le tout. On lit dans M. O'Méara que ce gouverneur se montra très heurté de ma démarche, la disant injurieuse au gouvernement anglais; et à moi, il me répondit dans le temps que, bien qu'il dût reconnaître que j'avais mis une grande réserve dans la manière de m'y prendre, cependant il ne pouvait permettre que ces objets fussent remis à Longwood, parce que lui seul était chargé, au nom du gouvernement anglais, de pourvoir à tous les besoins de cet établissement. Il oubliait s'être plaint maintes fois de n'avoir les sommes suffisantes, et que nous, de notre côté, nous lui avions fait connaître souvent qu'il nous laissait manquer du nécessaire. Néanmoins, j'ai su plus tard qu'il avait fini par remettre le tout à sa destination, et j'ai eu l'exprimable satisfaction d'apprendre que le vin de Constance, surtout, y avait fait plaisir. L'Empereur se l'était particulièrement réservé; il ne l'appelait plus que de mon nom. Dans ses derniers moments, dégoûté de tout, quand il ne savait plus que prendre. « Donnez-moi du vin de Las-Casse », disait-il. Quelles paroles pour moi!

Je renvoyai dans le même temps à sir Hudson Lowe le titre éventuel que, dans les angoisses de mon départ, le grand-maréchal m'avait remis contre les quatre mille louis laissés à l'Empereur. Il portait que cette somme me serait remboursée sur-le-champ. Et comme je me refusais à le prendre, le gouverneur, sir Hudson Lowe, m'avait dit ironiquement : « Prenez toujours, vous irez où sont les fonds du général, et cela vous servira à vous faire payer. » Le souvenir de cette circonstance m'étant revenu plus tard, et ne doutant pas

des rapports que sir Hudson Lowe en aurait fait à ses ministres, je crus devoir lui renvoyer ce titre, tout en lui recommandant de vouloir bien redresser auprès de son gouvernement les *commentaires erronés* dont il n'avait sûrement pas manqué d'accompagner cette circonstance. « Je ne m'étais réservé, lui mandais-je, que la simple signature comme plus précieuse que la somme même; et je rendais le reste pour détruire à ses yeux les fausses idées qu'il m'avait laissé apercevoir. Tout titre m'était inutile, ajoutais-je; chacun des parents de l'Empereur ne manquerait pas de se disputer sans doute l'honneur de me rendre ma somme, ou, au besoin, le premier Français que je rencontrerais m'en ouvrirait un compte. »

Deux mois s'étaient déjà écoulés à Newlands, et, d'après ce que l'on a vu plus haut, bien des lecteurs seront tentés de croire que nos jours y avaient été heureux; mais est-il de bonheur dans la captivité, loin de la patrie... Seulement nous y avions passé le temps le mieux que nous avions pu; nous avions régularisé nos heures et distribué du travail. Mon fils continuait ses leçons. Le piano des demoiselles Sommerset était une de ses diversions, et moi je me faisais lire beaucoup. J'avais des livres sous la main, et les amis me fournissaient régulièrement les journaux et les publications nouvelles. Le soir venu, mon fils et moi nous errions ensemble sous ces beaux ombrages, ou bien encore, comme il avait acheté un cheval, il faisait parfois des excursions dans le voisinage, et rentrait, en fournissant des courses devant moi dans les belles allées de Newlands, où, assis, je me

complaisais à le regarder... Il me semblait le voir revivre et se développer.

Je dois le confesser, dans ces belles soirées d'été, entouré d'un firmament aussi pur, respirant une fraîcheur délicieuse sous ces beaux arbres, tout au spectacle ravissant d'une aussi belle nature, j'ai goûté parfois encore quelques heures pleines et entières · c'étaient mes adieux à la vie. . La raideur d'âme à laquelle nous avaient montés les traitements de Sainte-Hélène, venant à se détendre sous les charmes d'un si beau ciel et de la tranquillité parfaite du lieu, je me suis surpris plus d'une fois à me dire : que le reste de ma famille n'est-il ici!... Ah! si encore l'Empereur était aussi bien!... Mais que ces moments d'oubli étaient rares et courts! car, je le répète, il ne saurait être d'idée même de bonheur, de pleine et entière jouissance loin de chez soi et des objets qui attachent; si bien que l'on puisse être d'ailleurs, on traîne partout le désert avec soi. Ce sentiment, l'impatience qu'il me causait, le besoin de voir finir mes peines prenaient sensiblement sur ma santé: j'avais des insomnies constantes devenues un véritable supplice; j'avais beau travailler, prendre de l'exercice le jour, prolonger fort tard le moment de mon coucher, à peine au lit, et malgré moi, je revenais aussitôt sur le chaînon écoulé; je comptais un jour de moins de mon exil, et je m'attachais involontairement à calculer et recalculer le nombre de ceux nécessaires encore pour recevoir de Londres l'ordre de notre délivrance, les chances qui pouvaient la retarder, etc.; et ces idées, une fois saisies de mon esprit, amenaient l'impossibilité absolue de clore l'œil: ce qui renouvelait pour

moi, chaque nuit, un des tourments les plus cruels qui puissent s'imaginer

Cependant, le retour du gouverneur approchait, et je commençais à m'inquiéter d'avoir à me trouver ainsi avec lui dans sa maison, ne pensant pas qu'il pût être bienséant ni agréable, pour l'un ou pour l'autre, d'avoir à confondre de la sorte, sous un même toit, l'hospitalité avec la réclusion; mais mon embarras cessa bientôt. Soit réalité, soit prétexte, le secrétaire colonial vint me faire connaître que, par l'arrivée prochaine de lord Amherst, revenant de son ambassade de Chine, le gouverneur se trouvait obligé de me donner une autre demeure.

Ce secrétaire colonial, dont je n'ai jamais parlé, bien que le second personnage civil de la colonie, était un homme tout à fait excentrique au physique et au moral. Il avait été membre de plusieurs parlements, était instruit de tout, dissertant sur tout, et le plus souvent brouillant tout, aussi disait-on assez plaisamment que c'était une encyclopédie dont on avait mêlé les feuilles à la reliure. Il se mit d'abord en tête de nous placer dans un établissement qu'il avait commencé, et qu'il eût fait louer au gouvernement. Heureusement nous échappâmes, parce qu'il s'y trouva des difficultés insurmontables, comme d'être obligé de s'y rendre par mer, je crois, et ensuite de n'être pas sûr, une fois là, de pouvoir communiquer avec nous à volonté; enfin, on se fixa, pour notre nouveau séjour, sur une honnête famille, à huit ou dix lieues du Cap, à *Tygerberg* (montagne du Tigre), tirant son nom de la grande quantité de tigres qui s'y trouvaient au moment de l'occupation.

Cette occupation n'était pas fort ancienne, car tous ces terrains n'appartiennent exclusivement à la civilisation que depuis assez peu de temps; des personnes encore pouvaient me dire avoir vu elles-mêmes des tigres apparaître dans les belles allées de Newlands, que nous occupons en ce moment. Il paraît que les Hollandais, se bornant à la mer, se sont occupés peu, ou du moins avec lenteur, des progrès d'une grande colonisation. Aujourd'hui les choses vont changer de face sous l'industrie et l'activité des Anglais. Tous ces pays, et la ville du Cap surtout, que les marins nomment l'*Aubergerie* indispensable des deux mondes, sont infailliblement appelés à de hautes et brillantes destinées: le sol y est riche et le ciel admirable. On peut cultiver presque partout à la fois et les productions de la zone tempérée et celles des tropiques. Les émigrations anglaises accourent en foule, et l'étendue est sans bornes: la population doit s'y accroître rapidement. L'Europe envahit l'Afrique par le midi, et la race européenne la couvrira dans l'avenir comme elle couvre déjà l'Amérique; comme de Botany-Bay elle couvrira, avec le temps, la Nouvelle-Hollande, d'où elle subjuguera la Chine. La race européenne couvrira le globe et le régira; heureux si elle expie par les bienfaits de la civilisation, les crimes de la conquête ou l'impureté de l'origine!

Séjour à Tygerberg; le nom de Napoléon familier au désert. —
Manuscrit de Sainte-Hélène; détails, etc

Dimanche 6 avril au mardi 19 août.

Nous avons quitté Newlands vers le milieu du

jour, et sommes arrivés à Tygerberg à la nuit. Notre nouvel hôte, M. Baker, né à Coblentz ou dans les environs, s'est trouvé comme un de nos compatriotes par son origine, ses opinions et sa sympathie. Toute la famille était à l'avenant, et composée des meilleures gens du monde. Il eût été difficile pour nous de trouver ailleurs plus de soins, d'égards, d'attentions ; tous nos désirs étaient prévenus, devinés, accomplis. Alors commença la troisième époque de notre captivité au Cap. La première, au château, était une prison insupportable ; heureusement elle ne dura que dix jours : la deuxième avait été de plus de deux mois à Newlands, séjour charmant, demeure des plus douces : la troisième enfin, à Tygerberg, véritable désert, devait durer plus de quatre mois, et encore mes chaînes devaient-elles se prolonger ensuite !

Ici nous nous trouvions situés presque sur les confins des hordes errantes. Le pays était parsemé d'habitations isolées et à d'assez grandes distances, occupées par des cultivateurs de diverses nations, défrichant des terrains nouveaux pour se faire une fortune, ce à quoi l'on doit réussir indubitablement avec de la persévérance, de l'ordre, et quelques premiers fonds. Toutefois, bien qu'aux extrémités du monde civilisé, nous trouvâmes presque aussitôt et partout plus que de la bienveillance. Nos événements européens n'y étaient ni inconnus ni indifférents ; ils y avaient été recueillis même avec partialité, la majeure partie de la population se trouvant hollandaise, et liée à notre système national ; aussi y trouvai-je, à mon grand étonnement, le nom de Napoléon des plus familiers. Le coq le plus fameux de la contrée, le plus souvent

victorieux, s'appelait Napoléon ! Le coursier le plus renommé, Napoléon ! Le taureau le plus indomptable, Napoléon ! Toujours Napoléon !!! Je ne pouvais m'empêcher d'en rire, mais c'est qu'au fait chacun a sa manière de vanter, de consacrer les héros, et ici on prétendait bien avoir donné le plus beau nom que l'on connût.

Malgré notre éloignement de la ville, nous recevions pourtant quelques visites, et il était doux pour nous de mesurer le degré d'intérêt par celui de la distance et des embarras. C'est dans ce désert que nous apprîmes le naufrage d'un de nos bâtiments français, l'*Alouette*, qui fit côte dans les environs du Cap : je fus assez heureux pour y faire parvenir les preuves du vif intérêt que j'y prenais ; car je n'ai jamais mieux senti qu'aux extrémités de la terre combien la patrie rend frères, en dépit des troubles politiques. Déjà, pour mon propre compte, j'avais recueilli, avec la plus douce satisfaction, la preuve des mêmes sentiments à mon égard : des compatriotes pénétrèrent mystérieusement jusqu'à nous dans le désert : d'autres, antérieurement, avaient franchi l'enceinte de Newlands, au péril de leur sûreté et au détriment de leur fortune, pensaient-ils, pour venir me proposer des services, il n'est pas jusque dans la prison resserrée de la ville où les soins ingénieux de quelques Français n'eussent pénétré ; et c'est dans de telles situations que de tels témoignages sont précieux et dignement sentis.

Au demeurant, l'intérêt et la bienveillance ne se bornaient pas à nos compatriotes : un capitaine américain me fit offrir de m'enlever de ma solitude : il avait prévu tout, pourvu à tout, me fai-

sait-il dire, je n'avais qu'à vouloir ; car je n'avais qu'un hôte, et non pas un geôlier. Mais à quoi cela m'eût-il conduit ? Il n'était qu'un seul point, un seul but pour moi, Londres et le voisinage des ministres anglais.

Nous nous efforcions de passer le temps à l'aide de nos occupations habituelles. Je m'étais procuré un lecteur, et je l'employais beaucoup. En dépit de la distance, nos amis continuaient à nous fournir les journaux et les publications nouvelles. C'est alors que je lus l'ouvrage de M *Hobhouse*, le premier, je crois, qui ait parlé favorablement de Napoléon, et ait hasardé d'en dire quelque bien ; celui du docteur *Warden*, fort erroné, bien qu'avec les meilleures intentions du monde, j'en suis sûr ; enfin le fameux *Manuscrit de Sainte-Hélène*, qui a tant excité l'intérêt et la curiosité de l'Europe. On s'y est partagé chaudement, on s'y est épuisé en conjectures sur son authenticité et sa véritable origine ; mais l'étonnement, les incertitudes qu'il m'a causés à moi-même, les combinaisons qu'alors il me fit faire, ne sauraient se rendre. Quels furent mes sentiments, ma surprise à cette lecture, où des pages de vérité, qui me semblaient dérobées à mes propres secrets, se mêlaient à d'autres pages pleines d'erreurs les plus triviales ! Il fut des morceaux où je m'arrêtais, doutant que je fusse bien éveillé ; j'en reconnaissais la substance, parfois des phrases entières, de propres expressions. Je me rappelais les avoir transcrites dans le temps de la bouche même du narrateur. Elles étaient dans les papiers mêmes que sir Hudson Lowe m'avait retenus à Sainte-Hélène. J'aurais pu affirmer que toutes les grandes et belles idées, la haute poli-

tique, les hautes conceptions, tout ce qui attache et séduit dans le fameux Manuscrit, se trouvait consigné dans mon journal, et recueilli dans la conversation de Napoléon. Si ma lecture ne m'eût présenté que cela, je n'eusse pas douté un instant que l'ouvrage ne fût sorti de Longwood directement ; car les dates, à la rigueur m'eussent permis ce calcul : six à sept mois s'étaient écoulés depuis mon expulsion de Sainte-Hélène. Mais d'où provenait l'alliage qui s'y trouvait ? C'était une bizarrerie dont je ne pouvais me rendre compte. Serait-ce, me disais-je, une infidélité commise sur mes papiers, dont certaines parties auraient été nouées par des mains étrangères ? Mais, outre que je repoussais tout d'abord cette injurieuse pensée, que je ne pouvais me permettre sans preuves, quelle apparence que ce fût une autorité aussi ennemie qui publiât de la sorte ce dont le résultat, après tout, devait être favorable en masse à l'illustre victime de l'ostracisme des rois.

Du reste, quel vrai sentiment avait dicté cet ouvrage ? Il est souvent équivoque. Quelles mains y avaient travaillé ? Elles sont des plus contradictoires. Qu'a-t-on réellement prétendu ? L'écrit présente plusieurs styles, plusieurs esprits, plusieurs échelles d'informations. Sa composition semble et doit avoir été une marqueterie ; autrement comment avoir été aussi familier avec les hautes conceptions secrètes de l'interlocuteur, celles de son cabinet, et se trouver si étranger à sa propre opinion sur des actes publics, opinion que tant de monde a pu tenir de lui ; sur son premier mariage, la situation des Français en Égypte, le jugement du duc d'Enghien, etc.

Celui-là qui aurait obtenu par lui-même des vérités si confidentielles, pourrait-il être réduit à les mêler à des erreurs aussi vulgaires, et si la force de tête de quelqu'un a pu le conduire à deviner ces grandes vérités, comment la justesse de son esprit ne l'a-t-elle pas porté à se procurer l'exactitude sur le reste. Enfin je ne parlerai pas de cette recherche d'expressions singulières et de mauvais goût qui décèlent un effort d'imagination si mal saisie ; je ne citerai pas non plus les nombreux et incroyables anachronismes ; toutes ces considérations et plusieurs autres encore me rendirent, et m'ont conservé depuis, la chose tout à fait inexplicable.

Cependant, les jours couraient, et je ne voyais point de terme à mon exil. Le temps nécessaire pour recevoir des nouvelles de Londres était écoulé, et rien ne venait. Une profonde mélancolie s'était saisie de moi, j'étais au désespoir ; j'avais de constants et violents maux d'estomac, mes insomnies se perpétuaient, ma santé s'altérait de jour en jour, le mal faisait des progrès rapides. Alors se déclarèrent les maux de tête qui ne m'ont plus quitté. Déjà à Balcomb's cottage et à Newlands, à la suite de longues et fortes préoccupations, j'avais éprouvé, mais à de très grands intervalles, comme un coup électrique, une véritable étincelle au cerveau, que j'attribuais à la lassitude du travail, ce qui me le faisait interrompre, et c'était là tout ; mais ici, tout à coup, se manifesta une douleur continue, accompagnée, si j'étais debout, de légers étourdissements et parfois de maux de cœur ; voilà le commencement et l'origine d'un mal qui, depuis plus de cinq ans, a parcouru toutes les parties de

ma tête sous des symptômes variés, et avec différentes nuances de douleur, sans me la laisser tout à fait libre un seul jour. Durant un temps c'étaient des élancements violents et fort répétés tantôt au-dessus d'un œil, tantôt au-dessus de l'autre, accompagnés d'un bruissement insupportable dans les oreilles. J'ai été sourd, puis cela s'est passé tout à fait. A une autre époque, toute conversation, surtout pour peu que j'y misse de la chaleur, amenait aussitôt comme un gonflement dans le voisinage des oreilles, lequel m'embarrassait la mâchoire. J'en ai été parfois à croire qu'il surgissait subitement de gros boutons ou espèces de petites bosses sous mes cheveux. Elles existaient réellement, mais très momentanément. D'autres fois encore, j'avais tous les muscles du cou pris et très douloureux. Cet état, en Allemagne, m'a conduit à une telle débilité, qu'il m'était devenu impossible de m'occuper de quoi que ce fût, d'agir, même de dicter seulement quelques lignes. Toutefois j'ai toujours pu supporter qu'on me fît la lecture sans inconvénient et pendant plusieurs heures de suite.

J'ai vainement épuisé partout les conseils de la faculté ; aucun remède n'a jamais produit de soulagement immédiat, et jusqu'ici je n'en ai pas trouvé de plus efficace que de n'en faire aucun.

Depuis mon retour en France, mon état s'était singulièrement amélioré, et je gagnais chaque jour, à l'aide du repos et de la solitude, bien que pour peu qu'il m'arrivât de causer quelque temps ou de m'arrêter sur une pensée, ma souffrance revenait plus ou moins forte : c'était aussitôt comme une main de plomb qui me comprimait le milieu de la tête.

Dans mon état d'amélioration, apprenant qu'on se plaignait de nombreuses négligences dans les premiers volumes du *Mémorial*, j'ai voulu mettre un peu plus de soin à la rédaction des suivants. J'ai abusé du mieux que j'éprouvais, et je suis retombé dans un état pire, peut-être, qu'antérieurement, au point de m'être vu forcé d'interrompre plusieurs fois cette dernière livraison, et d'avoir eu souvent la crainte de ne pouvoir la terminer ; mais aujourd'hui c'est plutôt débilité que douleur ; le plus léger travail réveille mon incommodité première, et y ajoute une faiblesse extrême et subite en toute ma personne ; j'ai grande peine à marcher, j'éprouve une hésitation, un frémissement, dès que je me trouve debout ; la terre semble me manquer, je chancelle, j'ai un léger mal de cœur, et je dois m'appuyer, dans la crainte de tomber ; on a des vertiges à la tête, moi je croirais les avoir sous les pieds. Mais je reviens à mon sujet.

Dans mon état d'incommodité nouvelle et chaque jour croissante, j'écrivis au gouverneur pour qu'il me fût permis de revenir à la ville, plus près du secours des médecins : ce fut vainement : lord Charles Sommerset était devenu insensible pour moi.

Dans toute l'impatience et l'horrible tourment que me causait la prolongation de ma captivité, j'avais renouvelé plusieurs fois, depuis mon séjour à Tygerberg, et en termes violents peut-être, mes sollicitations auprès du gouverneur pour qu'il me laissât retourner en Europe. J'ai eu des raisons de croire que je l'avais parfois ébranlé. Soit justice naturelle de sa part, ou toute autre cause, j'ai lieu d'être certain qu'il n'était pas sans hésitation ni

sans inquiétude à cet égard. « Était-il bien convenable en effet, se disait-il, qu'il fût devenu geôlier de la façon de sir Hudson Lowe ? Avait-il bien, après tout, le droit de me priver ainsi de ma liberté ! » Mais ses méchants conseillers étaient là pour le raffermir. « Ne m'avait-on pas bien logé, bien nourri, lui disaient-ils ? De quoi donc avais-je à me plaindre, et comment avais-je reconnu de si bons traitements et tant de bienveillance ? En affectant de ne jamais sortir, de ne me montrer nulle part, pour mieux constater ce qu'il me plaisait, disaient-ils, d'appeler mon emprisonnement et sa tyrannie. Quelles avaient été les expressions de mes lettres toujours si déplacées, si violentes ? » car ils en avaient tiré grand parti contre moi, surtout dans une circonstance spéciale : à l'arrivée de lord Amherst et de l'amiral Plampin, lord Charles Sommerset, dans l'intention peut-être de leur créer la facilité de me voir et de me questionner, ou par tout autre motif, m'avait envoyé par une ordonnance, au fond de mon désert, une invitation pour un bal solennel donné, autant que je puis me le rappeler, à l'occasion de la fête du prince de Galles : l'ordre était d'attendre ma réponse. Je la fis sur la carte d'invitation même, et dans des termes très durs ; j'étais outré que lord Charles Sommerset semblât soupçonner si peu la situation affreuse dans laquelle il me retenait, et qu'il me jugeât capable d'aller à un bal dans l'état de deuil où je me trouvais. « Enfin, concluait victorieusement le perfide entourage, si Sa Seigneurie avait fait une faute en me gardant, il était désormais trop tard pour en revenir ; car il avait déjà été fait assez de mal, disait-on, pour demeurer toujours blâmable, et l'on aurait

en outre l'air de n'avoir pas su ce qu'on voulait faire. ce serait se condamner soi-même; il valait donc bien mieux, tout considéré, laisser aller désormais la chance jusqu'au bout¹. »

Tant de circonstances réunies contre moi avaient concouru à m'aliéner tout à fait lord Charles Sommerset, et à l'aggraver au point de le porter, en cette occasion, en dépit de son naturel même, jusqu'à l'inhumanité. A la lettre que je lui adressai pour lui peindre l'état de ma santé et le besoin indispensable d'aller me faire soigner à la ville, il me fit répondre froidement par son aide de camp de service, qu'il ne pouvait rien changer à ses résolutions, mais qu'il donnerait des ordres pour que j'eusse toute assistance médicale! Or, j'étais à huit ou dix lieues de la ville, le médecin ne pouvait se présenter guère qu'une fois la semaine; il ordonnait des remèdes qu'il eût fallu aller chercher à la ville, ce qui les rendait impraticables. Je perdis

¹ Le hasard a placé plus tard dans mes mains la condamnation matérielle de lord Charles Sommerset. Je possède, par duplicata, une lettre du sous-secrétaire d'Etat Goulburn à M^{me} de Las Cases, à Paris, sous la date du 21 février 1817, portant : « Qu'il a commission de lord Bathurst de lui faire connaître le départ de son mari, de Sainte-Hélène pour le Cap, et que dans le cas où il se déciderait à retourner en Europe, il peut y être attendu à peu près pour le mois de mai. » Et je n'ai quitté le Cap que trois mois plus tard, vers la fin d'août!!! Lord Bathurst n'avait donc pas compté qu'on dût m'y garder. Lord Charles Sommerset, en m'y retenant, n'avait donc pas exécuté les ordres de son ministre; il n'avait fait qu'obéir aux suggestions de sir Hudson Lowell! Je n'ai aucune raison assurément de soupçonner que lord Bathurst ait pu être touché le moins du monde de cette irrégularité pourtant si funeste pour moi; mais si j'ai bien deviné lord Charles, je dois être sûr qu'il en aura été affligé et l'aura regrettée. Aussi est-ce dans cette persuasion qu'aujourd'hui je la lui pardonne du fond de mon cœur.

patience à la lecture d'une réponse qui me semblait bien plutôt une ironie barbare qu'un moyen de soulagement; et, dans mon indignation, m'adressant directement au secrétaire colonial, je lui écrivis : « Que comme c'était par sa direction que j'avais été transféré chez M. Baker, j'avais l'honneur de le prévenir que, me trouvant dans l'absolu besoin du voisinage des médecins, j'allais, ne supposant pas qu'il pût s'y opposer, me rendre à la ville chez le docteur Leisching, beau-père de M. Baker, pour m'y faire traiter. » Il se hâta de me répondre qu'ayant pris les ordres du gouverneur, Son Éminence me faisait savoir que ses instructions ne lui permettaient pas de me laisser venir au Cap

Mais je résolus de n'en tenir aucun compte, et j'écrivis de nouveau au secrétaire colonial : « Qu'en dépit de sa lettre, à moins qu'on n'employât la force pour m'empêcher de sortir de Tygerberg, j'allais me mettre en route pour la ville; que rien n'était plus aisé que de me faire arrêter aux portes, et de m'y tenir renfermé plus sévèrement que je ne l'étais à Tygerberg; que j'y aurais gagné du moins de me trouver à portée de médecins et de remèdes; que je pouvais ne pas attacher un grand prix à la vie peut-être, mais que je pensais qu'il était un certain devoir de la défendre. » Heureusement la permission de mon départ, arrivant enfin de Londres, se croisa précisément avec ma démarche; autrement je ne sais pas comment cela eût fini. Le gouverneur me fit savoir cette nouvelle, l'accompagnant de l'offre d'un logement préparé pour moi à la ville. Je le refusai et me rendis, ainsi que je l'avais annoncé, dans la famille du docteur Leis-

ching, où je retrouvai tous les soins affectueux, la tendre hospitalité de Tygerberg dans un ménage patriarcal, dont le spectacle et les vertus suffirent pour faire du bien

Mais alors commencèrent de nouvelles contrariétés : je devais en être abreuvé jusqu'au bout. Le gouverneur, en m'apprenant que j'étais libre de partir, m'avait mandé qu'il se présentait deux occasions, et qu'il attendait que je lui fisse connaître mon choix. Je répondis immédiatement que la plus prompte serait pour moi la préférable. J'attendais donc avec confiance les derniers avis du gouverneur et mes passeports. Je gardais le lit. Deux jours se passèrent, l'un des bâtiments appareilla. Qu'on juge de mes angoisses et de mon supplice, surtout quand il s'éclaircit que le gouverneur n'avait plus rien à me dire, que c'était désormais à moi à me tirer d'affaire comme je l'entendrais. Je me récriai violemment sur ce qu'on m'avait fait manquer ainsi le premier départ ; mais la chose était sans remède ; et, comme il se trouvait en rade un gros bâtiment de transport ramenant en Angleterre un régiment d'artillerie, je suppliai le gouverneur de me permettre d'en profiter, à cause surtout des secours médicaux qu'il pouvait me présenter. Il fut répondu qu'il n'y avait plus de place. Vainement représentai-je que, s'il se trouvait deux officiers d'artillerie de plus, on ne les laisserait sûrement pas en arrière, et que, si on avait deux matelots à embarquer encore, ils trouveraient bien certainement leur place, qu'il ne nous en fallait pas davantage. Tous mes raisonnements furent inutiles ; il me fut objecté que ce bâtiment touchait à Sainte-Hélène, et que cette circonstance suffisait

pour me l'interdire. Il fallut me soumettre à la force, et borner le choix que m'avait si généreusement laissé le gouverneur au seul bâtiment qui existât en rade, C'était un très petit brick, véritable coquille, sur laquelle il s'agissait de faire trois mille lieues ; n'importe, je ne balançai pas, je me serais plutôt jeté à la nage que d'attendre un seul instant. Le marché fut aussitôt et aveuglément conclu : je ne respirais plus que pour appareiller.

Le capitaine de mon brick me prévint qu'il avait reçu les ordres du gouverneur de m'interdire toute communication avec la terre, si, dans le cours de sa traversée, il se trouvait dans l'obligation de relâcher, et, arrivé en Angleterre, de ne pas me laisser débarquer sans avoir pris les ordres du gouvernement. J'étais donc encore véritablement prisonnier entre les mains de cet homme, et pourtant on m'obligeait à lui payer la somme qu'il lui plaisait de me demander. C'était une circonstance si étrange, me semblait-il, que j'eus le désir de la constater, dans la crainte qu'un tel récit de ma part ne pût laisser quelque doute. Aussi, m'adressant au gouverneur pour la dernière fois en lui demandant nos passeports, je lui faisais observer cette singularité, et je le priais de vouloir bien, par sa réponse, certifier que j'avais pourvu moi-même au paiement de mon passage à bord du brick, devenu par ses instructions ma nouvelle prison ; mais, comme on le juge bien, je ne reçus que mes passeports, et pas un mot de plus.

TRAVERSÉE EN EUROPE

(Espace de près de cent jours.)

Appareillage du Cap. — Traversée. — Mouillage en Angleterre.

Mercredi 20 août au vendredi 15 novembre

Vers le soir nous gagnons la plage, conduits par nos deux excellents hôtes de Tygerberg et du Cap, dont les soins hospitaliers, les attentions extrêmes et toutes les marques d'une véritable affection nous ont imposé une reconnaissance profonde. Il faisait calme; mais en mettant le pied dans le canot, et comme par magie s'élève tout à coup un vent favorable. Nous nous écriâmes tous que c'était d'un bon augure; mais il fut loin de s'accomplir : on verra que la traversée devait être des plus longues, et les approches de l'arrivage effrayantes et terribles.

Nous atteignîmes le bâtiment; on leva l'ancre; et enfin nous fûmes sous voile pour cette route d'Europe tant désirée.

Avec le moment de l'appareillage, avait fini, pour moi et pour mon fils, la ville du Cap et les côtes d'Afrique : non que le lendemain elles fussent déjà hors de vue, mais parce que nous demeurions ensevelis l'un et l'autre, dans le fond du bâtiment, en proie à un mal de mer effroyable qui dura longtemps, et dont nous crûmes que nous expirerions. Notre logement était si petit, si sale, si incommode! notre brick n'était guère que de deux cents

tonneaux et de douze hommes d'équipage, dont deux mousses, encore à l'exception du capitaine et du bosseman, son second, qui seuls pouvaient compter pour deux bons matelots ; du cuisinier, vieillard impotent ; tout le reste n'était plus que des enfants. Une telle exiguité était d'autant plus sensible à mes yeux, et devait réagir d'autant plus fortement sur ma disposition naturelle au mal de mer, qu'au *Griffon* près, je n'avais jamais été que sur des vaisseaux de soixante-quatorze, montés de sept à huit cents hommes.

Toutefois, soit que cette secousse devînt un remède naturel, ou autrement, il est certain qu'en dépit de cette affreuse incommodité, malgré une nourriture exécrable, et dans l'absence et le besoin de toutes choses, ma santé et celle de mon fils se trouvèrent bientôt sensiblement améliorées ; et puis, adressez-vous à la médecine ! C'est que, comme le disait souvent l'Empereur, l'homme est une machine à vivre, et que les fonctions de sa nature sont plus fortes encore que toute la science des hommes.

Au bout de treize jours de navigation, nous atteignîmes le tropique du Capricorne et les vents réguliers.

Huit jours après, le dimanche 7 septembre, nous passâmes à la vue de Sainte-Hélène ; mais à la distance de plus de quinze lieues, à peine pouvait-elle s'apercevoir : il faudrait y avoir été comme moi, y avoir été conduit par les mêmes motifs, en avoir emporté l'affection et les autres sentiments que j'y avais puisés, pour soupçonner tout ce que ce voisinage me fit éprouver, les pensées qu'il fit naître, les regrets qu'il remua. J'avais eu en mon pouvoir

d'y demeurer, et j'avais choisi de m'en bannir moi-même! . . Aussi bien l'expérience du Cap me faisait craindre de ne m'être décidé que sur des chimères.

Désormais nous voguions à l'aise vers la ligne, sur cette mer des Tropiques, sur laquelle nous avions plus de trois mille lieues à parcourir. Notre petite barque composait tout notre univers; quel champ de méditations que de se trouver seul et durant près de cent jours sur le vaste océan, sans autre abri que l'immense voûte des cieux; sur un atome flottant, séparé par une frêle planche seulement, et de la voracité des monstres et des abîmes sans fin!... Quel élément pourtant notre audace s'est soumis! Quels avantages n'a-t-elle pas su s'en créer! Ah! que l'homme est grand, que ses efforts sont sublimes, que ses succès sont admirables!

Des myriades de poissons nous environnaient, et semblaient là plus spécialement dans leur empire. Parfois on eût dit que ce n'était qu'avec peine que le vaisseau allait se frayer un passage au milieu d'eux. Dans cette mer, généralement unie et tranquille, éternellement soumise aux vents toujours les mêmes, les voiles une fois orientées, on n'a plus guère qu'à laisser aller; aussi chacun des matelots employait la plupart du temps son oisiveté à tâcher de saisir quelques-uns de ces nombreux poissons qui nous entouraient, et leurs succès, assez rares, étaient pour nous un grand objet de contentement et de joie. Nous étions si mal nourris et tellement au rebours de nos habitudes, qu'un albicorne, une bonite, un dauphin, qui peut-être de leur nature ne sont pas fort bons, nous semblaient délicieux, et qu'une telle capture faisait le

régal de tous : c'était une véritable fête ; nous aurions, je crois, mangé du requin.

Que Dieu fasse paix, du reste, à notre cher capitaine, pour la viande, poisson salé et autres horreurs dont il nous empoisonnait régulièrement deux fois par jour, en dépit de l'énorme rançon qu'il nous avait imposée, et pour laquelle il nous avait promis si bonne chère et si commode logement. Mais une auge, un véritable fumier, quatre ou cinq gros pains, quelques douzaines de vieux coqs, telle fut toute sa magnificence, et voilà la bonne foi des corsaires. Le ciel en préserve ceux qui me suivront!...

Dans l'état d'isolement où nous nous trouvions, on n'en est que plus préparé à toutes les impressions, et c'était un bonheur pour nous, une véritable joie, à mesure que nous avancions, de découvrir une étoile de notre hémisphère natal, de retrouver toutes nos constellations d'Europe. Chaque soir, sous ce beau ciel, je donnais à mon fils des leçons d'astronomie ; le jour il s'exerçait à des observations nautiques avec le capitaine, lequel nous dédommageait des sensualités corporelles, sur lesquelles il nous avait si fort trompés, en alimentant notre esprit par de longues et nombreuses lectures, dont il s'acquittait, au demeurant, à merveille.

Au bout d'un mois, le 20 septembre, nous rentrâmes enfin dans notre hémisphère septentrional, en traversant l'équateur presque en même temps que le soleil qui descendait, vers le-midi, à contre-bord de nous. Nous dépassâmes avec beaucoup de bonheur le voisinage nord de la Ligne, où les calmes et les orages sont infailibles. Là, la four-

naise de l'équateur se combinant avec la fournaise des sables africains, conspirent de concert pour tourmenter, troubler la nature, qui exprime sa lassitude par des calmes prolongés, ou se réveille par des torrents de pluie et des éclats de tonnerre terribles.

Vingt-cinq jours après, nous dépassâmes le second tropique, et atteignîmes les confins de nos vents variables.

Nous avons quitté le Cap en hiver, et après avoir traversé la zone embrasée des tropiques, nous retrouvions de nouveau l'hiver aux portes de l'Europe. ainsi des tempêtes stationnaient aux deux extrémités de notre course : nous avons heureusement esquivé celles du départ ; restaient celles de l'arrivée : nous les trouvâmes à leur poste et furieuses.

Au bout d'une vingtaine de jours de vents variables, insignifiants, incertains, nous arrivâmes à la vue des Açores. Notre voyage avait acquis déjà le caractère d'une extrême longueur. Il n'est pas sans exemple qu'on se soit rendu du Cap en Angleterre en trente jours ; la traversée commune est de cinquante : nous tenions la mer depuis plus de quatre-vingts jours, et nous n'en étions encore qu'aux grandes difficultés. En effet, à la vue des Açores commencèrent nos tribulations, et ce que nous appelâmes notre *semaine de la passion*.

Le 1^{er} novembre, premier coup de vent, modéré, il est vrai ; mais comme pour commencer, et nous mettre en train.

Le 2, calme pour respirer. Le 3, second coup de vent supportable encore ; mais dans la nuit, qui se trouvait des plus obscures, troisième coup de

vent, et cette fois, véritable ouragan. Le vent saute avec une détonation terrible de l'arrière à l'avant, soufflant avec furie ; il prend à revers le peu de voiles que nous portions, et en un instant, aussi rapidement que la pensée, le côté du vaisseau est dans l'eau, la mer atteint presque le pied des mâts. Une grande partie des tonneaux de sa cargaison sont culbutés, et viennent ajouter par leur poids à l'inclinaison déjà si effrayante du bâtiment. Heureusement le vent dévore les voiles, qui lui sont abandonnées, autrement nous achevions de sombrer. Chacun se croyait noyé, et nous devions l'être : le destin l'emporta, notre heure n'était pas venue ; nous eûmes le bonheur de surnager. C'est un accident de la sorte, et à peu près dans les mêmes parages, qui, en 1782, submergea la *Ville de Paris*, et quatre autres vaisseaux de soixante-quatorze. Notre capitaine et son second, naviguant depuis vingt ans, nous assuraient n'avoir jamais éprouvé un vent aussi violent. Un plus fort serait impossible, disaient-ils, la mer en était blanche et lumineuse aussi loin que la vue pouvait s'étendre. Ce coup de vent qui dura trois heures dans sa plus grande force, se prolongea toute la journée du 4 et partie du lendemain.

Le 5, la fin du jour devint supportable ; mais ce n'était qu'un répit.

Le 6, quatrième coup de vent soufflant avec violence tout le long du jour. Il va croissant dans la nuit ; nous sommes obligés de fuir devant lui, la mer est furieuse, elle s'empare du pont, on est obligé de fermer hermétiquement l'ouverture par laquelle nous sortions de notre cabine, et nous demeurons enfermés au fond du bâtiment, à la seule

lueur d'une lampe lugubre : c'était l'autre de Neptune qui menaçait de devenir bientôt celui de Pluton. Nous étions littéralement sous l'eau, dont les vagues ondulaient sur nos têtes.

Cet état dura tout le jour du vendredi 7. Malade de la mer, depuis longtemps je n'avais pas bougé de mon hamac ; sur les quatre heures de l'après-midi, je profite d'un moment d'embellie, pour essayer de me traîner à l'issue de notre hideux refuge, et y considérer un peu l'état des choses ; et vraiment le spectacle était grand, sublime, imposant, terrible : le vaste Océan, ombragé d'un ciel rouge de fureur, hérissé d'innombrables montagnes rugissantes, sillonné de profondes vallées et d'abîmes sans mesure, formait un ensemble qui saisissait d'une sainte horreur. Notre petite barque glissait avec une admirable rapidité entre deux montagnes mouvantes, dont les bords venaient se mêler souvent sur notre pont, menaçant à chaque instant de s'y réunir pour notre destruction finale, tandis que par derrière de longues et serpenteuses vagues, semblables aux monstres fantastiques de la fable, nous poursuivaient avec une incessante ardeur, élevant leurs têtes hideuses au-dessus de notre poupe, d'où elles semblaient plonger sur nous pour contempler leur proie qui leur échappait toujours, mais non sans qu'elles nous enlevassent par-ci par-là les bois de nos parties supérieures. Dans cet état, le péril était des plus éminents : on se parlait peu, on se considérait en silence : on laissait courir le temps. Il est certain qu'il suffisait d'un faux coup de gouvernail, de la plus petite inattention, de la plus légère négligence pour nous engloutir à jamais. Si nous eussions été atteints par une de ces redou-

tables vagues de derrière, elle eût tout entraîné sous son poids ; c'est même ce que nous avions à redouter davantage. Nous fûmes menacés plus d'une fois d'être enfoncés dans notre retraite ; le choc des vagues frappait sur nous avec la véritable détonation du canon. Nous les voyions avec effroi faire des progrès sur nous ; et une grande partie de la nuit terrible qui suivit fut employée à nous retrancher et à nous renforcer contre elle.

Mon fils, qui ne pouvait ni se coucher, ni dormir, montait souvent aux nouvelles et revenait ensuite près de moi, qui demeurais gisant sur mon hamac. Dans la longueur de cette nuit cruelle, ne sachant que faire pour nous distraire de notre situation, et afin de tromper le temps, s'il était possible, j'essayai un moment de dicter à mon fils : c'était un morceau d'histoire ancienne ; mais bientôt une vague, dans un des enfoncements partiels, vint inonder mon hamac et le papier de mon fils. Nous nous crûmes à notre dernière heure : il me saisit la main, disant avec assez de gaieté : « Du moins, nous nous enfoncerons en bonne compagnie ; nous descendrons avec nos Grecs et nos Romains. » Il est sûr, pour le dire en passant, que je pus voir mon fils supporter ces crises vraiment effrayantes de manière à en être plus que satisfait. Il les considérait avec calme, les suivait avec curiosité et en parlait librement ; et ce que peuvent seulement quelques mois de plus sur notre machine ! ce que peut pourtant la force des muscles sur la nature des sensations ! C'est dans cette situation-là même, et dans tout le sang-froid dont il me donnait la preuve, qu'il me disait que dans la route à Sainte-Hélène à bord du *Northumberland*, pas plus

d'un ou deux ans auparavant, il avait passé plusieurs nuits blanches dans son lit, et fort malheureux par la seule crainte d'être submergé durant son sommeil. Si faible alors qu'il n'y avait même pas l'apparence du danger ! si intrépide aujourd'hui quand la mort pouvait être regardée comme certaine !... Il arriva même que son attitude en cette occasion fut importune à notre capitaine, qui, un moment, la traita de scandale. Ce capitaine, que nous avions cru être un loup de mer, et qui, à l'essai, ne se trouva rien moins que cela, qui, dans l'excès du péril, avait tout abandonné à son second, et dans son découragement demeurait étendu sur son lit, rêvant sans doute à ses péchés, à ses voleries sur nous peut-être, car on connaît la dévotion, les scrupules des matelots en péril ; cet homme, dis-je, retrouva ses forces pour faire une scène à mon fils, sur ce qu'il s'était permis, disait-il, une expression gaillarde, et osait fredonner un air en cet instant ; ce qui, disait-il, et dans la situation terrible où nous nous trouvions, était fait pour offenser Dieu ; que son inexpérience et sa jeunesse seules pouvaient lui avoir caché le danger où nous étions depuis huit jours de finir à toute minute : et en ceci il disait vrai.

Au demeurant, tout ce qu'on vient de lire ne devait pas être encore la limite de nos dangers ni le terme de nos craintes. La tempête durait toujours, et semblait croître encore ; enfin, le samedi 8, vers le matin, l'homme qui tenait le gouvernail, à titre de plus adroit, de plus intrépide dans l'équipage, déclara qu'il ne s'en chargeait plus. Les étourdissements le gagnaient, disait-il, et il craignait que quelque faute de sa part ne devînt funeste à tous.

Alors il fallut avoir recours⁴ à la dernière ressource, celle de *mettre à la cape*, c'est-à-dire de faire venir le vaisseau en travers du vent, manœuvre des plus délicates dans la situation désespérée où nous nous trouvions, parce qu'on courait risque d'être englouti en l'exécutant. Toutefois la Providence fut de nouveau pour nous : nous y parvîmes avec le plus rare bonheur, et un cri fervent de reconnaissance et de joie de tout l'équipage nous l'apprit en bas. Nous nous estimâmes des plus heureux, bien que d'être engloutis désormais par le travers, au lieu de l'être auparavant par le derrière fût la principale différence. Pourtant il est vrai de dire qu'à peine nous fûmes dans cette nouvelle attitude, que le vaisseau se trouva, par rapport à ce qui venait de cesser, comme s'il fût arrivé au port. Pour moi, j'avais vu prendre à regret la détermination de changer de route, car nous interrompions par là notre course vers le dénouement de nos maux ; mais à peine me fus-je trouvé un peu plus à mon aise, que rien dans le monde n'eût pu m'amener à reprendre la situation que nous venions de quitter. C'est que dans l'état désespéré où nous nous trouvions depuis tant d'heures, on finit par prendre son parti, mais que, dès que la confiance revient, on répugne extrêmement à se résigner de nouveau.

Ce terrible coup de vent durait depuis trois jours : notre semaine se complétait. Je comptais beaucoup sur le dimanche qui allait commencer non seulement à cause du changement de lune, mais aussi à cause de la bienveillance toute particulière dont ce jour avait été constamment pour nous depuis notre départ ; et nos espérances ne furent point déçues, car, dans la nuit du samedi, le temps

devint supportable, et au jour, nous pûmes nous mettre en route. Il est sûr que, par un concours singulier, les dimanches, depuis le Cap, avaient toujours été marquants et heureux : c'était un dimanche que nous avions passé le tropique du midi et gagné les vents alisés ; c'était un dimanche que nous avions vu Sainte-Hélène ; un autre dimanche que nous avions atteint l'Ascension ; un dimanche que nous avions coupé la Ligne ; un dimanche que nous avions franchi le second tropique ; un dimanche que nous avions gagné la hauteur de Gibraltar, premier point de la grande patrie européenne ; enfin, c'était un dimanche que nous étions arrivés à celle de Bayonne ou de Bordeaux, commencement de notre chère France ; et c'était un dimanche encore où en cet instant, nous finissions cette terrible semaine à la hauteur de Brest. Nous pouvions en toute justice compter désormais sur quelques beaux jours, nous disions-nous ; il nous semblait avoir assez chèrement payé notre tribut ; nous espérions avoir épuisé la fureur des vents ; la sonde nous rapportait du fond européen ; nous ne rêvions plus qu'au beau reste du voyage. Vain calcul ! notre heureux dimanche écoulé, arrive un cinquième coup de vent. Cependant nous commençons à être engagés à l'entrée de la Manche, bien que sans avoir eu pourtant encore connaissance de terre, ce qui faisait que notre véritable position nous était inconnue. La prudence commandait de reprendre le large : heureusement cela ne fut pas long ; et remettant en route, nous arrivâmes enfin à la vue du cap Lézard ; mais il était dit que nous ne pouvions avoir vingt-quatre heures heureuses. Un épais brouillard succède presque aussitôt, et un

sixième coup de vent se déclare sous les apparences les plus sinistres. Il venait du sud et nous mettait en perdition. Nous nous trouvions engagés désormais et sans abri ; d'un côté nous donnions sur le cap Lézard, l'autre nous conduisait sur les îles Scilly, extrêmement dangereuses ; la mer était des plus grosses, nous n'avions pas une connaissance précise des lieux ; la nuit venait, et elle était de quatorze heures. Que de sujets d'inquiétude ! quelle perplexité pour l'imagination et le calcul ! la tristesse était grande, et le découragement complet, quand un violent orage de pluie accompagné de tonnerre, bien qu'au milieu de novembre et par un grand froid, vint enfin comme nous désensorceler ; le vent saute tout à coup du bon côté, et pour cette fois termine tous nos embarras, en nous conduisant dans la rade des Dunes, où nous jetons l'ancre. Heureux, cent fois heureux d'avoir échappé à de si terribles et si nombreux dangers ! Plus tard, en Allemagne, lisant les papiers anglais, nous y trouvions chaque jour l'annonce des plus grands malheurs arrivés précisément à la même époque et dans les mêmes parages. Un vaisseau avait sombré, l'autre avait été englouti, un autre avait été vu flottant sur le côté sans mâts et sans créatures vivantes, un autre avait péri, corps et biens, à l'arrivage. La saison était citée comme des plus affreuses, les accidents étaient sans nombre, et il faudrait y avoir été exposé comme nous pour deviner les impressions sympathiques que nous causaient de pareils récits, et les vives actions de grâce à la Providence que chaque fois ils réveillaient en nous !

VOYAGE DE LA TAMISE A FRANCFORT

(Espace de vingt jours.)

On m'interdit l'Angleterre. — Déportation à Ostende. — Persecutions en Belgique, en Prusse, etc.; douces compensations.
— Arrivée à Francfort

Du 16 novembre au 11 décembre.

Nous n'avions, la veille, jeté l'ancre aux Dunes que pour passer la nuit. Au jour nous avons appareillé pour donner dans la Tamise; notre destination était pour Londres; aucun accident ne semblait plus pouvoir me l'interdire désormais, et déjà je calculais l'heure de l'arrivée. Toutes mes espérances pouvaient enfin se réaliser, je reprenais toute ma confiance; mais combien je me trompais!

Arrivé à Gravesand, où stationne un vaisseau spécialement chargé de la police des étrangers, un agent de l'autorité, à mon seul nom, me signifia que je ne pouvais aller plus loin, et que je devais le suivre immédiatement avec mes effets à bord de l'*Alien-Ship* (vaisseau des étrangers). J'eus beau me récrier, lui faire voir combien mon passeport me mettait en règle, c'était là précisément la pièce de ma condamnation. On m'a appris depuis que longtemps avant mon arrivée en Angleterre, cette mesure avait été ordonnée pour moi dans tous les ports.

Une fois à bord de l'*Alien-Ship*, on mit le scellé sur mes papiers, et l'on me dit que je devais

attendre les derniers ordres du gouvernement. J'avais écrit à lord Bathurst, dès l'instant de notre mouillage aux Dunes ; je lui écrivis de nouveau en cet instant. Je ne savais pas ce qu'il voulait faire de moi ; mais il me paraissait impossible qu'il ne s'empressât pas de me faire paraître devant lui : il ne pouvait surtout m'entrer dans la pensée qu'il se refusât à cette occasion si favorable d'entendre contradictoirement tout ce qui se serait passé à Sainte-Hélène ; or, pourtant, on va voir que c'est précisément ce qui arriva.

A la réclusion près, on m'avait traité à l'*Ahen-Ship* avec toutes sortes d'attentions ! Le capitaine, qui, ayant fort peu à faire depuis la paix, n'y paraissait que le jour, me destina son propre lit.

Harassé de ces nouveaux contretemps, souffrant de mes maux habituels, et dans l'ennui de ma nouvelle prison, je m'étais couché de bonne heure, lorsque je fus éveillé tout à coup, dans le milieu de la nuit, par une voix glapissante : « Comte ! comte ! s'écriait quelqu'un qui me cherchait partout, et qui, dans son empressement, ne s'était même pas donné le temps de prendre de la lumière, *c'est le plaisir du Prince-Régent* que vous quittez à l'instant la Grande-Bretagne. » Encore dans le vague de mon sommeil troublé, il m'échappa de répondre :

« Assurément voilà un bien triste et sot plaisir pour Son Altesse Royale ; mais vous, monsieur, qui êtes-vous ? » Et il m'apprit qu'il était messager d'Etat ou des ministres. Je lui dis de vouloir bien aller attendre que je me trouvasse prêt, et j'essayai vainement d'achever ma nuit. Au point du jour, on me fit descendre avec mon fils dans un bateau ;

nous fûmes débarqués avec mystère : on nous emballa dans une chaise de poste, et l'on se dirigea par la route la plus courte sur Douvres, où mon conducteur me dit qu'il avait ordre de me déposer, à mon choix, dans le paquebot de Calais ou d'Ostende, les deux seuls points sur lesquels il me fût permis d'opter.

A Douvres, il se trouva, par un motif ou par un autre, que nous ne pûmes appareiller immédiatement, et il me fut dit que ce ne pourrait être même avant deux ou trois jours. On nous enferma dans une auberge, où, sous les efforts apparents de m'être agréable, notre gardien exécuta sur moi la plus basse des manœuvres. Si l'on se plaint sur le continent de mesures ignobles de la part d'agents de police, celui auquel nous avions affaire en cet instant ne demeure assurément pas en arrière de ceux d'aucun pays. Comme il m'arriva de prononcer par hasard qu'il était bien fâcheux qu'on eût mis le scellé sur mes papiers, parce qu'autrement j'aurais profité de mon séjour pour écrire quelques lettres, il se récria sur la dureté qu'il y aurait à me priver de cette satisfaction, qui était des plus innocentes et des plus justes, disait-il ; et il courut lui-même briser les scellés, et me remit tous mes papiers, m'exhortant à tâcher d'alléger un contretemps dont il était fâché d'être l'instrument. Eh bien, tout cela n'était qu'un piège pour se ménager la satisfaction de saisir ce que j'aurais écrit dans la confiance qu'il m'aurait inspiré. Cet homme, durant les jours que nous fûmes ensemble, n'avait cessé de faire le bon apôtre auprès de nous, tout en nous débitant, il est vrai, cent impertinences qui m'avertissaient assez de toute sa turpitude. Il me

disait, par exemple, que lui et les siens se faisaient un devoir de ne pas connaître d'autre loi que le *plaisir* du prince; il me parlait de son *maître*, lord Sidmouth, le ministre de l'intérieur; de son *maître* qui avait précédé lord Sidmouth, et ainsi de suite: et comme pour me moquer je disais que j'avais cru qu'il appartenait au ministère et non au ministre, il me répondait de la meilleure foi du monde que je me trompais, que c'était au ministre qu'il appartenait; car c'était lui qui lui donnait ses appointements et pouvait les lui retirer, ajoutant d'autres sottises pareilles, qui tenaient bien plus du nègre esclave à la Jamaïque, que d'un blanc européen, citoyen de la Grande-Bretagne; ce qui, du reste, m'eût été fort égal, si ses nobles principes ne s'étaient pas exercés sur ma personne, ainsi qu'on va le voir.

Au moment précis du départ, lorsque j'allais me mettre en marche, cet homme, jusque-là si complaisant et si obséquieux, me dit, d'un air assez insolent, qu'il avait une petite formalité à remplir vis-à-vis de moi, et s'emparant de tous mes effets, il fit, dans tout mon linge et sur tous mes vêtements, les recherches les plus minutieuses, se saisissant de tous mes papiers, sans aucune formalité quelconque, se refusant même à toute espèce d'inventaire. Je poussais les hauts cris, je me réclamaux des magistrats, j'exigeais que l'on reçût au moins mes protestations; mais il me fut répondu que dans la situation où je me trouvais, et vu ma qualité d'étranger, je demeurais en dehors du bénéfice des lois que j'implorais, et il me fallut partir de la sorte, laissant néanmoins après moi la lettre suivante à lord Sidmouth;

« Milord, c'est avec le plus vif regret que j'ai l'honneur d'écrire à Votre Seigneurie, certain que je ne serai plus à temps de recevoir sa réponse, qui peut-être comblerait mon désir.

« Depuis quatre jours je me trouve entre les mains de votre messenger, qui, à son arrivée, a fait lever le scellé qu'on avait apposé sur mes papiers, me disant qu'il les remettait à ma disposition. Depuis, il m'a vu écrire, m'y a encouragé même, et a attendu le moment du départ pour saisir, en votre nom, jusqu'au dernier de mes papiers. C'est un piège, milord, qu'il n'entre nullement dans mon cœur de faire remonter plus haut que l'homme qui l'a exercé. Ce messenger n'entendait que l'anglais, il s'est aidé d'un second, se donnant pour entendre tant soit peu le français, lequel a voulu lire mes papiers un à un, et encore les garder tous. Il y aurait eu pour huit jours de lecture, et je ne pensais pas qu'un simple particulier eût un pareil droit sur moi.

« On m'a tout retenu : lettres, notes, cahiers d'étude de mon fils, titres de propriété, secrets domestiques, pièces officielles de sir Hudson Lowe et de lord Charles Sommerset, mes agendas journaliers, et jusqu'à une lettre au ministre de la police de France et une autre à ma femme, que dans mon oisiveté ici j'avais déjà dictées pour pouvoir les expédier en abordant à Ostende. On m'en a séparé sans vouloir en faire l'inventaire ni les coter : c'était l'ordre de Votre Seigneurie, disait-on. Dans le premier moment d'indignation, j'ai protesté contre une telle violence, et demandé qu'un magistrat pût recevoir ma plainte. Je ne consignerai pas ici la réponse qui m'a été faite.

« Revenu à moi, ne redoutant rien autant que de voir mon nom mêlé à des discussions publiques, et réfléchissant qu'il était impossible que Votre Seigneurie eût ordonné une pareille déviation de toutes les jurisprudences du monde, qui veulent que l'autorité se mette en garde contre celui qui, dans un pareil cas, pourrait prétendre qu'on lui a soustrait ou ajouté quelques pièces, je me suis restreint à supplier de toutes les manières, et par tous les arguments possibles, le messenger qui ordonnait de mes destinées, de vouloir bien retarder mon départ jusqu'à ce que j'eusse pu écrire à Votre Seigneurie, et qu'il pût lui-même obtenir la confirmation de ses ordres rigoureux. Cet homme, qui avait retardé trois jours sur de légers motifs, s'est montré inflexible dans cette circonstance grave. J'ai eu beau lui représenter que je n'avais nulle objection à laisser voir tous mes papiers aux personnes confidentielles que Votre Seigneurie aurait nommées à ce sujet, mais qu'il était dans les intérêts même de Votre Seigneurie qu'on observât certaines formes à mon égard ; que dans l'examen des papiers ma présence serait utile, sinon absolument nécessaire, pour donner des explications sur bien des choses qu'on ne saurait comprendre sans moi ; mais que cependant il jetait ma personne sur le continent, et envoyait mes papiers à Londres ; qu'il était à craindre qu'il n'y eût quelques méprises, que vingt-quatre heures éclairciraient tout. Il m'a été répondu froidement que je ne devais pas être inquiet d'un retour du continent s'il était nécessaire, parce que vous en payeriez les frais. Dans quelles mains, milord, Votre Seigneurie m'a-t-elle placé !!! Dans une autre circonstance, et bien sù-

rement contre votre intention, j'ai été dans l'obligation d'imposer silence à celui qui me gardait, à cause de ses grossières injures sur l'illustre personne que je vénère le plus au monde.

« Enfin, milord, depuis que j'ai abordé vos rivages, j'ai été traité comme un malfaiteur ; et pourtant quel est mon crime ? La différence d'opinions politiques, à ce qu'on pourrait croire, et une captivité volontaire à Longwood ! Mais ce dernier acte n'est-il pas des plus nobles, des plus généreux, et tellement honorable, qu'il n'est personne qui, dans le fond du cœur, ne se trouvât fier d'en avoir donné l'exemple. Milord, la douceur de mœurs et la justice naturelle qu'on donne à Votre Seigneurie n'ont pu autoriser tout ce qui m'est arrivé, j'en suis sûr. J'ai obtenu et je me suis empressé d'apposer mon cachet sur les papiers qui m'ont été enlevés, non pour me prémunir contre Votre Seigneurie, mais au contraire pour remédier, dans ses intérêts, aux défauts de forme qu'auraient pu commettre ses agents.

« Je supplie Votre Seigneurie de revenir sur ce qui me concerne, et de ne pas prononcer sur mes papiers sans avoir de moi des éclaircissements qu'elle pourrait désirer, et qu'elle recevra en toute satisfaction. J'affirme d'avance qu'il n'en est pas un, quelle que soit la différence d'opinion et de sentiment qu'on y rencontre, qui ne puisse supporter l'investigation judiciaire ou les discussions à l'amiable. On ne saurait y trouver rien d'intéressant en matière d'État, ni de secret en politique. Je n'ai jamais eu aucune chose de ce genre, et si j'en avais possédé, les occasions ne m'auraient pas manqué pour les avoir soustraites depuis longtemps.

« Ce serait peut-être ici le cas, milord, de mentionner en même temps à Votre Seigneurie les papiers qui m'ont été retenus à Sainte-Hélène, ainsi que beaucoup d'autres objets dont j'aurai à entretenir Votre Seigneurie ou lord Bathurst; mais le peu d'instant qui me sont laissés, et le désordre d'idées qu'amènent des circonstances aussi subites et aussi imprévues, me le font remettre à un autre moment.

« Je vais attendre avec anxiété que Votre Seigneurie daigne m'honorer d'une réponse. Dans quel lieu ? je ne sais; à Bruxelles, si on me permet d'y demeurer.

« J'ai l'honneur d'être, etc. »

On me jeta dans un paquebot, et je fis voile pour Ostende; et ici, puisque je me suis permis parfois de parler de mes souffrances physiques, qu'on me pardonne si, pour donner une plus juste idée des souffrances que j'avais dû éprouver dans ma longue traversée, j'ose faire remarquer que, malgré les cent jours que je venais de passer sous voiles, et bien que le temps ne fût pas précisément mauvais, je trouvai néanmoins le secret d'être encore malade de la mer à bord de mon paquebot, ce qui assurément était bien ridicule, mais n'en était pas moins.

Dès le lendemain j'atteignis Ostende, et débarquai sans que personne ne m'eût rien dit. Je crus pour cette fois encore toucher au terme de mes maux et avoir recouvré ma liberté; mais je me trompais de nouveau; des persécutions d'une autre espèce allaient au contraire commencer; ce n'est pas toutefois que je n'eusse à me louer beaucoup des premiers instants.

A mon auberge, et sans que je sache comment on avait pu me deviner, un agent de l'autorité locale vint me dire qu'il avait ordre de me garder en surveillance, et qu'il s'était fait un devoir de venir me demander comment je voulais que cette formalité fût remplie. Depuis longtemps je n'étais pas fait à des manières si polies, aussi ce fut mon observation, ajoutant qu'il me suffisait d'une telle démarche pour m'abandonner en toute confiance à ce qu'il lui plairait de faire de moi, et comme sa politesse avait donné lieu d'allonger entre nous une conversation dont sa curiosité semblait avide, il lui arriva bientôt de me dire qu'il allait me faire une question bien indiscrete, déplacée peut-être, mais qu'il ne résistait pas à savoir s'il était vrai que j'eusse quitté Napoléon, parce que le malheur l'avait aigri au point qu'on ne pouvait plus vivre avec lui; car les papiers ministériels anglais avaient répandu cent fables à mon sujet, toutes plus ridicules les unes que les autres. Je lui répondis en souriant: « Monsieur, si j'avais aucun mal à dire de Napoléon, si j'avais la moindre plainte à faire de lui, croyez que vous ne me garderiez pas en cet instant, et que je serais loin d'être maltraité nulle part » Sur quoi il se récria à son tour, en se frappant le front, que c'était une réponse qu'il eût dû se faire à lui-même, et il n'en devint que plus affectueux pour moi. Du reste, ayant appris de moi que mon intention était de me rendre à Bruxelles, il n'imposa, en me quittant, d'autre condition à mon entière liberté, que de ne pas partir sans l'en avoir prévenu, m'assurant d'ailleurs qu'une décision à mon égard ne pouvait tarder vingt-quatre heures, un courrier ayant été expédié au gouver-

neur de la province, et son prompt retour devant suffire, probablement, pour me laisser entièrement libre.

J'employai le retard qui m'était imposé à écrire aux deux ministres de la police de France et des Pays-Bas, relativement à la situation dans laquelle j'allais me trouver désormais.

« Monsieur le comte, disais-je à celui de France, je crois bien faire en abordant sur le continent, que d'instruire Votre Excellence des circonstances qui me concernent ; j'espère qu'elle approuvera les motifs qui m'y déterminent.

« Depuis un an que j'ai été arraché soudainement de Longwood, je suis promené en captif de rivage en rivage. A mon entrée dans la Tamise, il m'a été signifié de repartir à l'instant pour le continent, ne me laissant d'autre choix que Calais ou Ostende.

« Un sentiment de délicatesse et de prudence m'a fait préférer Ostende. De tous les pays, la France était celui où il était plus naturel de surveiller mon apparition ; j'ai voulu, monsieur le comte, épargner ce soin à votre département, et m'éviter à moi-même les inconvénients qui auraient pu en être la suite. Cette double considération m'a fait adopter le parti cruel de m'exiler volontairement. Un autre motif s'y est joint encore, c'est la facilité dont j'espère jouir ici (en dehors de toute idée politique, dans le seul sentiment de mes affections privées et personnelles, par la voie légale qu'admettent les règlements d'Angleterre, et sous le couvert même de ses ministres), de procurer quelque adoucissement et des consolations innocentes aux martyrs de Longwood. Ces devoirs

pieux et sacrés auraient pu être mal interprétés en France, et donner lieu peut-être à de justes obstacles.

« Monsieur le comte, j'espère qu'un exposé aussi naturel et aussi franc détruira à vos yeux les idées défavorables qu'auraient pu suggérer les circonstances de ma situation ; et c'est par une suite de la même intention, que je prends la liberté d'inclure ici, sous votre couvert, une lettre ouverte pour ma femme, osant réclamer vos bontés pour elle, dans ce qui pourrait dépendre de votre ministère pour lui faciliter les moyens de venir partager mon exil volontaire. Daignez agréer, etc. »

Quant à celui des Pays-Bas, je lui écrivais : « Qu'on cherche d'ordinaire à échapper à la surveillance ; que je venais, au contraire, implorer la sienne. Je lui répétais, comme dans la précédente, ce qui venait de m'arriver dans la Tamise, et qu'on m'avait jeté sur le continent sans avoir prononcé aucun motif ni argué aucun grief.

« Je l'informais que je venais d'écrire au ministre de la police de France, pour lui faire connaître les motifs qui me portaient à m'exiler volontairement. Je lui exposais que je me trouvais fort malade, et que mon fils était dans un état de santé alarmant ; que je venais de faire une traversée de cent jours sur un petit bâtiment ; que j'ignorais l'existence de ma femme et de tous les miens, que je ne savais plus où en étaient mes affaires domestiques, et je le suppliais, par toutes ces raisons, de me permettre de demeurer quelques jours à Bruxelles, pour respirer et me reconnaître ; pour faire venir ma femme, et profiter des secours de la médecine ; que peut-être aussi durant ce temps,

le ministère anglais, dans la dureté et la précipitation duquel il devait nécessairement y avoir eu quelque méprise, reviendrait-il à me permettre d'assister en personne, ainsi que je l'avais demandé, à l'examen des papiers qu'il m'avait saisis.

« Enfin, je finissais par l'assurer que je ne rapportais ni vues ni idées politiques ; que tout se réduisait en moi à de purs sentiments d'affection privée, de tendre dévouement personnel ; que ces sentiments étaient naturels, honorables, et que l'aveu que je lui en faisais devait être le garant qu'ils ne pouvaient inquiéter personne. »

Je dois à la justice et à la reconnaissance de dire que ma lettre au ministre de la police de France, amena de sa part, lorsque les occasions s'en présentèrent, tout ce qu'on devait attendre au moins de l'homme de bonne compagnie. Il n'en fut pas de même de celui des Pays-Bas, je n'eus d'autre réponse de lui que des gendarmes. Des ordres furent expédiés partout pour me retrouver : on croyait m'avoir perdu ; car, ainsi que me l'avait dit celui chargé de ma surveillance, la permission du gouverneur, de me laisser mettre en route n'avait pas tardé à arriver, et j'en avais profité immédiatement, prenant, à cause de mon état de souffrance, les voies commodes, mais obscures et lentes, celles des canots, ce qu'on n'avait pas deviné : l'on me cherchait bien loin d'Ostende, que j'étais presque encore à ses portes. Ma confiance et ma sécurité avaient tout dérouté ; on n'avait pas bien encore mon signalement, on était fort en peine pour me reconnaître, et ce fut moi-même qui ne tardai pas à calmer ces inquiétudes en venant me livrer, comme on dit, dans la gueule du loup.

pieux et sacrés auraient pu être mal interprétés en France, et donner lieu peut-être à de justes obstacles.

« Monsieur le comte, j'espère qu'un exposé aussi naturel et aussi franc détruira à vos yeux les idées défavorables qu'auraient pu suggérer les circonstances de ma situation ; et c'est par une suite de la même intention, que je prends la liberté d'inclure ici, sous votre couvert, une lettre ouverte pour ma femme, osant réclamer vos bontés pour elle, dans ce qui pourrait dépendre de votre ministère pour lui faciliter les moyens de venir partager mon exil volontaire. Daignez agréer, etc. »

Quant à celui des Pays-Bas, je lui écrivais : « Qu'on cherche d'ordinaire à échapper à la surveillance ; que je venais, au contraire, implorer la sienne. Je lui répétais, comme dans la précédente, ce qui venait de m'arriver dans la Tamise, et qu'on m'avait jeté sur le continent sans avoir prononcé aucun motif ni argué aucun grief.

« Je l'informais que je venais d'écrire au ministre de la police de France, pour lui faire connaître les motifs qui me portaient à m'exiler volontairement. Je lui exposais que je me trouvais fort malade, et que mon fils était dans un état de santé alarmant ; que je venais de faire une traversée de cent jours sur un petit bâtiment ; que j'ignorais l'existence de ma femme et de tous les miens, que je ne savais plus où en étaient mes affaires domestiques, et je le suppliais, par toutes ces raisons, de me permettre de demeurer quelques jours à Bruxelles, pour respirer et me reconnaître ; pour faire venir ma femme, et profiter des secours de la médecine ; que peut-être aussi durant ce temps,

le ministère anglais, dans la dureté et la précipitation duquel il devait nécessairement y avoir eu quelque méprise, reviendrait-il à me permettre d'assister en personne, ainsi que je l'avais demandé, à l'examen des papiers qu'il m'avait saisis.

« Enfin, je finissais par l'assurer que je ne rapportais ni vues ni idées politiques ; que tout se réduisait en moi à de purs sentiments d'affection privée, de tendre dévouement personnel ; que ces sentiments étaient naturels, honorables, et que l'aveu que je lui en faisais devait être le garant qu'ils ne pouvaient inquiéter personne. »

Je dois à la justice et à la reconnaissance de dire que ma lettre au ministre de la police de France, amena de sa part, lorsque les occasions s'en présentèrent, tout ce qu'on devait attendre au moins de l'homme de bonne compagnie. Il n'en fut pas de même de celui des Pays-Bas ; je n'eus d'autre réponse de lui que des gendarmes. Des ordres furent expédiés partout pour me retrouver : on croyait m'avoir perdu ; car, ainsi que me l'avait dit celui chargé de ma surveillance, la permission du gouverneur, de me laisser mettre en route n'avait pas tardé à arriver, et j'en avais profité immédiatement, prenant, à cause de mon état de souffrance, les voies commodes, mais obscures et lentes, celles des canots, ce qu'on n'avait pas deviné : l'on me cherchait bien loin d'Ostende, que j'étais presque encore à ses portes. Ma confiance et ma sécurité avaient tout dérouté ; on n'avait pas bien encore mon signalement, on était fort en peine pour me reconnaître, et ce fut moi-même qui ne tardai pas à calmer ces inquiétudes en venant me livrer, comme on dit, dans la gueule du loup.

Au bout de trois jours de voyage, arrivant fort tard à Bruxelles, mon premier soin fut d'envoyer à la police donner connaissance de mon arrivée, et demander la décision qu'aurait portée le ministre à mon sujet, d'après la lettre que je lui avais adressée d'Ostende. La réponse généreuse à mon innocente confiance fut d'envoyer faire investir mon auberge dès l'instant même, et l'on attendit avec impatience le point du jour pour me signifier que j'eusse à sortir, sans le moindre délai, du royaume des Pays-Bas. J'étais très souffrant, j'avais de la fièvre, je demandai vainement qu'on eût la compassion de m'accorder au moins un jour. Il fallait assurément qu'il y eût des inconvénients bien graves à me laisser séjourner dans Bruxelles, ou qu'on fût facilement porté à être barbare envers moi : on ne me donna pas une heure. Je fus placé, entre un commissaire de police et un gendarme, dans une voiture, et jeté sur le grand chemin. Ceux-ci, témoins de mon état, me prirent en pitié et consentirent à s'arrêter au bout de quelques heures pour me procurer un peu de repos, et recevoir quelques pansements nécessaires : mais sous la condition expresse que je me remettrais en route dès le lendemain de bon matin, sous la garde des surveillants désignés pour les remplacer, ce qui fut fidèlement exécuté et répété de ville en ville, en dépit des observations et des témoignages, réitérés de tous les médecins. Victime de si cruels traitements, je crus devoir m'adresser à l'ambassadeur de France en Belgique, qui ne manquerait pas, me disais-je, de s'élever avec violence contre un tel état de choses ; car, sans motif légitime et en violation des lois, traiter de la sorte un Français

confié à sa protection, c'était un outrage à son caractère public.

Je lui donnai donc connaissance des mesures vexatoires et barbares exercées en cet instant sur ma personne.

Je lui disais « qu'en abordant à Ostende, j'avais écrit au ministre de la police de France les motifs qui me portaient à demeurer en dehors ; que j'avais écrit en même temps au ministre de la police des Pays-Bas, pour le supplier de trouver bon que je séjournasse quelques instants à Bruxelles ; et qu'arrivé fort tard, libre et sans surveillance, dans cette dernière ville, je m'étais empressé d'en donner connaissance à Son Excellence ; mais que le lendemain j'avais été réveillé subitement avant le jour, entouré de quatre personnes de la police et de deux gendarmes, et qu'il m'avait été signifié, en dépit de mon état très souffrant, qu'il fallait partir à l'instant ; qu'en vain j'avais demandé un médecin pour qu'il pût constater mes besoins, qu'il m'avait dit qu'on allait me l'accorder pour la forme ; mais qu'il me faudrait partir, quelle que fût son opinion ; qu'en effet j'avais été transporté à Louvain, en malfaiteur et moribond, sous l'escorte d'un officier de police et d'un gendarme ; qu'en arrivant à la nuit dans cette ville, mon mal ayant augmenté, couvert de vésicatoires, la fièvre m'ayant pris, j'avais demandé à séjourner le lendemain ; que le bourgmestre avait eu l'inhumanité de me le refuser, en dépit de deux ou trois déclarations très fortes des médecins ; qu'ayant demandé que le médecin, du moins, pût m'accompagner dans ma voiture, au lieu du gendarme, qui suivrait à cheval, cela m'avait été refusé encore ; que

tout ce qu'on pouvait me permettre, m'avait-on dit, était que le médecin m'accompagnât dans une seconde voiture; ce qui était une ironie sans doute. »

J'ajoutais « que j'étais bien sûr qu'un tel traitement ne pouvait me venir de lui, qui seul pourtant, dans cette circonstance, aurait le droit d'influer sur mon sort; que j'étais trop familier avec les sentiments de notre nation pour supposer un instant que ses instructions pussent porter la proscription de quelqu'un contre lequel il n'y avait, ni n'avait pu y avoir de loi ni de motifs d'en agir ainsi; que les mauvais traitements que j'éprouvais ne pouvaient donc me venir que des autorités du pays, où je ne devrais pourtant être considéré, en toute justice, que comme simple voyageur; qu'à ce titre je leur demandais quel était donc mon crime, et quels étaient leurs droits sur ma personne; et je finissais par déposer entre ses mains mes intérêts, dont il était, par son poste, le protecteur naturel. »

Et afin de mieux réveiller son attention à mon égard, je lui donnais des nouvelles de M^{me} Bertrand, sœur de sa femme; nouvelles que j'avais reçues précisément en quittant Douvres, et je lui offrais, si M^{me} de Latour du Pin avait quelque chose à faire dire à sa sœur, qui en serait bien heureuse, de m'en charger avec plaisir, ayant l'intention de lui écrire régulièrement tous les mois, par la voie qu'admettaient les règlements anglais, sous le couvert même des ministres.

Cette lettre resta sans réponse de la part de Son Excellence. C'est que ses efforts furent vains sans doute : alors l'impulsion, peut-être même les ordres, venaient d'outre-mer.

Je continuai de la sorte sans répit, colporté de

place en place, de commissaire en commissaire, de gendarme en gendarme, à travers tout le royaume des Pays-Bas; et quand parfois, dans l'excès de mes souffrances, je demandais quel pouvait être le motif d'un aussi doux traitement, on me répondait simplement que tel avait été l'ordre transmis; et au fait personne ne semblait en savoir davantage. Arrivé sur le territoire prussien, à Aix-la-Chapelle, les agents des Pays-Bas m'y déposèrent contre un reçu, comme on eût fait d'un ballot, et les Prussiens, à leur tour, de me pousser tout aussi rapidement de poste en poste, de commissaire en commissaire, de gendarme en gendarme; et quand je leur demandais, à eux aussi, pourquoi tout cela, ils me répondaient ingénument qu'ils n'en savaient rien, mais qu'on m'avait jeté chez eux, et qu'ils me jetaient dehors. Demandais-je à demeurer, ils répondaient poliment qu'ils ne voulaient pas de moi sur leur territoire; et des amis, car l'on va voir que j'en trouvais partout, me soufflaient à l'oreille d'en rendre grâce au ciel, de me hâter surtout de mettre à profit cette bonne fortune, des bannis français, ayant été, il y avait peu de temps, traînés sur les bords de la Baltique, et confinés dans des forteresses. Alors je déclarai que je voulais aller à Francfort, ce qui parut faire plaisir à nos hôtes les Prussiens, parce que cela, disaient-ils, ne les regarderait plus; ce dont je me réjouissais fort aussi pour mon compte, d'après ce qu'on venait de m'apprendre.

Mais après avoir peint, bien faiblement encore, tout ce qu'on venait de m'infliger de sauvage et de brutal, toutes les peines et les souffrances dont on m'avait accablé, je serais injuste et peu reconnais-

sant, et je me priverais moi-même de la jouissance la plus douce, si je faisais l'espèce de compensation que je recueillais partout à chaque pas.

Mon histoire avait fait grand bruit, elle s'était répandue au loin, elle me devançait, les papiers publics s'en étaient emparés. On savait qui j'avais suivi, qui j'avais voulu soigner, pour qui je souffrais, et l'on s'efforçait de m'en tenir compte. La bienveillance, la sympathie dans toutes les classes s'empressaient autour de moi; je me trouvais environné de démonstrations publiques ou d'offres secrètes, et alors me revinrent à l'esprit ces paroles de Napoléon, dont au surplus j'ai eu maintes fois depuis occasion de me ressouvenir : « Mes chers amis, de retour en Europe, vous verrez que d'ici encore je donne des couronnes » Or, en est-il de plus pure, de plus douce, que l'estime, l'affection, la sympathie de ceux même qui ne vous connaissent pas ou ne vous ont jamais vu ! Quelle main toute-puissante peut dispenser rien de comparable ? Je retrouvais ces sentiments dans les auberges, sur les grands chemins, partout. Les postillons, les gendarmes, tout ce qui se trouvait sur ma route, s'adressait à moi avec une espèce d'orgueil et de joie. L'un me disait : « Moi, je sors de la garde impériale ; » un autre : « J'étais gendarme français ; » un autre : « J'ai été soldat de Napoléon. » Ces souvenirs, et la bienveillance qui en était la suite, se montraient dans tous les états, dans tous les rangs. Deux fois, dans la Belgique, on m'offrit de m'enlever, tout ayant été soigneusement prévu d'avance, me faisait-on dire : c'était précisément la même offre que celle du capitaine américain au Cap ; offre, du reste, qui s'est renouvelée encore

plus tard, de la part de quelques Anglais auxquels j'étais tout à fait inconnu, et qui avaient résolu de partir de Londres pour venir m'arracher de Francfort, où ils me croyaient plus mal que je n'étais; mais toujours ma réponse était la même : « A quoi bon ! pourquoi gâterais-je une si belle cause ? »

La sollicitude, le tendre intérêt remontaient jusqu'aux agents de l'autorité même. L'un d'eux, malgré la surveillance qu'il exerçait, m'offrit de se charger de tout papier que j'aurais la confiance de lui remettre ; j'en profitai, parce que je n'y voyais aucun inconvénient, quelque mauvaise intention d'ailleurs qu'il eût pu me déguiser, et j'adressai à une personne éminente en Angleterre une note en six lignes, mais fort vive, sur les traitements dont les ministres anglais, depuis un an, me rendaient la victime, avec prière d'y donner de la publicité s'il n'y avait pas d'inconvénient. J'y joignais, dans la même intention, le fragment de la lettre de l'Empereur, dont il m'avait été permis de prendre copie, observant que j'eusse continué d'en jour en secret, si les contes absurdes et outrageants répandus dans les journaux ne me faisaient une espèce de devoir de la rendre publique ; le tout, au demeurant, était laissé à sa décision discrétionnelle.

Quelle ne fut ma surprise de voir le tout, dès le surlendemain, dans les papiers de la Belgique. J'en fus vivement affligé : il n'était point dans mon caractère de faire tout ce bruit ; j'étais désolé surtout que celui à qui je m'adressais en Angleterre, et qui ne me connaissait pas, reçût ma lettre précisément par la voie de l'impression, ce qui n'était pas davantage dans mon genre. Je ne con-

cevais pas non plus comment la chose avait pu arriver. J'ai appris depuis que mon confident, dans l'excès de son zèle, s'était adjoint trois ou quatre personnes du même sentiment, et que, lues dans un petit conciliabule, ils avaient décidé qu'au lieu de perdre le temps à envoyer ces pièces en Angleterre, où l'on n'en ferait peut-être aucun usage, il valait bien mieux les rendre publiques à l'instant et sur les lieux mêmes, où en effet elles causèrent la plus grande sensation. En dépit de toute la contrariété que j'en éprouvai alors, elles me furent, par l'événement, du plus grand avantage.

Enfin, je ne finirais pas si je voulais citer les traits touchants dont je fus l'objet, les offres de toute espèce, argent, vêtements, etc ; et il n'est pas jusqu'à des gens du peuple qui ne s'empressassent d'apporter leur offrande. L'un d'eux, pénétrant par force dans ma chambre, dont il était arraché en arrière par les gendarmes, me criait qu'il n'avait que deux habits, qu'il voyait bien à ma taille que le second ne pouvait me servir ; qu'il allait le vendre et m'en jetterait l'argent par la fenêtre. Quelles souffrances, quels tourments ne s'effaceraient pas devant les sensations causées par de tels actes !

Cependant, à Cologne, on fut obligé de me laisser séjourner vingt-quatre heures, tant je me trouvais malade ; mais cet accroissement de souffrances fut pourtant un bonheur pour moi ; j'étais au lit, sommeillant, quand tout à coup se précipite dans ma chambre le valet de place avec cette joie qu'on est sûr de causer, et qu'on éprouve soi-même en donnant une bonne nouvelle. Il m'annonce M^{me} de Las Cases. Je n'avais pu savoir encore si elle

existait ; je pensais avoir mal entendu, je crus que je rêvais. Les battants s'ouvrent, c'était elle. La pauvre malheureuse, dans toute la rigueur de la saison, au travers de la pluie et des neiges, courait depuis longtemps après moi, sans pouvoir m'atteindre ! Dès qu'elle avait appris par les papiers publics mon arrivée en Europe et ma déportation à Ostende, elle s'était mise aussitôt en route pour cette dernière ville ; et ce ne fut qu'à ses portes qu'elle apprit que j'en étais parti. Elle me suivait depuis, à la piste des persécutions et des tourments qu'on faisait peser sur moi, et dont chacun sur sa route, les passants même, l'entretenaient, ou bien encore qu'elle lisait chaque matin dans les journaux ; entourée d'ailleurs elle-même partout, et de la part de tous, de cet intérêt, de cette bienveillance, de ces soins, de cet empressement dont on a vu que j'avais été l'objet. Depuis longtemps elle avait l'affreuse contrariété de demeurer toujours à peu d'heures de moi, mais sans jamais pouvoir m'atteindre, ce que nous ne dûmes qu'au séjour accidentel de Cologne.

CHAPITRE XIV

SÉJOUR EN ALLEMAGNE, DEPUIS L'ARRIVÉE A FRANCFORT JUSQU'AU SÉJOUR D'OFFENBACH

(Espace de quinze mois)

Séjour à Francfort. — Mes efforts pour adoucir la situation de Longwood, lettres à Marie-Louise, aux souverains alliés — Ma lettre à lord Bathurst — Pétition au Parlement d'Angleterre. — Relations avec les divers membres de la famille de l'Empereur. — Mesures pour pourvoir aux besoins de Longwood, détails, etc — Voyage aux eaux de Bade. — Séjour à Mannheim; motifs de ce choix. — Congrès d'Aix-la-Chapelle; mes efforts; détails. — Lettre de Madame Mère, etc. — Note aux souverains — Nouveaux documents officiels reçus de Longwood et adressés aux souverains — Lettres du comte Las Cases au comte Bertrand et au sous-secrétaire d'État Goulburn. — Nouveaux efforts, détails, etc. — État de l'opinion. — Arrivée du brick *le Musquito*. — Dernière vexation; le ministère badois me fait sortir de Mannheim; détails, etc. — Retraite à Offenbach.

La bande prisonnière arriva enfin à Francfort, après plus de quinze jours d'une persécution dont les pays civilisés et en état tranquille offrent peu d'exemples. Un officier prussien, beaucoup moins chargé, disait-il avec politesse, de me garder que de me faire bien traiter, m'y avait conduit. Il ne me permettait de communication libre avec per-

sonne, et ne devait me quitter qu'après une décision authentique et finale à mon égard.

En mettant le pied à Francfort, je me hâtai d'envoyer à notre ambassadeur, ainsi que je l'avais fait à celui que nous avions dans les Pays-Bas, la lettre suivante :

« Monsieur le comte, j'ai l'honneur, en arrivant dans cette ville, de réclamer la protection de votre caractère public contre les mesures rigoureuses exercées depuis longtemps sur ma personne

« On s'est saisi de moi, on me transporte, contre mon gré, de ville en ville, sous escorte, avec tous les détails de la captivité. Ceux qui en agissent ainsi avouent ingénument qu'ils me poussent en avant de la sorte, parce que je leur suis arrivé ainsi de l'arrière : ils n'ont, du reste, aucun motif spécial ni ordre positif. En traversant les Pays-Bas, je me suis réclamé à ce sujet de l'ambassadeur de France à la cour de La Haye; mais on a précipité ma course avec une telle rapidité qu'il m'a été impossible de recevoir aucune réponse. Je prends la liberté de vous envoyer copie de la lettre que je lui ai adressée, afin de mettre Votre Excellence au fait des premiers détails de mon affaire.

« Monsieur le comte, je suis en cet instant au cent trentième jour de route, harassé, fatigué, malade, infirme; je me trouve comme roulé jusqu'ici par la fureur des flots; je succombe, si enfin je ne trouve le port. J'implore, au nom de l'humanité et de la justice, qu'on me laisse respirer un moment. J'ai trouvé une erreur établie sur toute ma route : ceux qui disposaient de ma personne ont tous éprouvé un grand étonnement, quand la discussion est venue à éclaircir qu'il n'y avait en France

contre ma personne aucune loi ou acte public ou particulier, et qu'il n'avait jamais rien existé qui eût pu les provoquer. Je vous prie, monsieur le comte, d'avoir à ce sujet l'extrême bonté de vouloir bien, par votre témoignage, prévenir ici toute méprise qui influerait sur la décision à prendre à mon égard, et m'accorder la protection naturelle que je dois trouver dans votre caractère public. J'ai l'honneur d'être, etc. »

P. S. — « Je dois prévenir Votre Excellence, peut-être, que, pressé par la circonstance, j'ai écrit, il y a quelques jours, à S. M. l'empereur d'Autriche pour lui demander un asile dans ses Etats au cas où ma liberté serait gênée; mais un pays lointain, étranger à mes mœurs et à mon langage, ne saurait me convenir que par nécessité. J'ai besoin de m'éloigner le moins possible de France, pour revoir ma famille et veiller à mes intérêts domestiques, négligés depuis trois ans. Bruxelles, qui, à ces avantages, joindrait, à cause de la langue, celui de me donner les moyens de suivre l'éducation de mes enfants, est le lieu qu'il me serait heureux d'habiter. J'ai prié M. de Latour du Pin, à La Haye, de me l'obtenir, et j'ose vous supplier de vouloir bien y joindre les moyens qui sont en votre pouvoir. »

Je n'eus pas à Francfort plus de réponse que je n'en avais eu en Belgique. Toutefois, Son Excellence ne demeura pas inactive à mon égard, et il me fut assuré qu'elle avait, dès l'instant, requis près du Sénat de la ville libre et souveraine mon extradition dans les vingt-quatre heures. Heureusement, l'officier prussien qui était dans l'obli-

gation de me suivre, et que cette continuation de voyage n'arrangeait pas, faisait intervenir sa légation pour qu'on me retînt. On se débattait donc à mon sujet, et j'étais résolu d'abord d'attendre paisiblement à qui demeurerait l'embarras de ma personne. Mais, d'après de sages conseils, je m'adressai à l'ambassadeur d'Autriche (baron de Wessenberg), pour lui faire connaître que je m'étais adressé à son souverain pour implorer un asile dans ses États, et que je serais heureux qu'on voulût bien me laisser attendre sa décision ici. Il me suffit de ce peu de mots auprès d'un homme généreux et loyal, pour que mes nouvelles contrariétés trouvassent aussitôt leur terme. Il intervint immédiatement, me déclara provisoirement sous la protection de son souverain, et requit le *statu quo* à mon égard, jusqu'aux premières nouvelles de sa cour.

Alors tout se calma, alors finit enfin la vague britannique qui, amoncelée de si loin, frappait depuis si longtemps sur mon existence. Le Sénat de la ville libre me souffrit; l'officier prussien prit congé. Aux bourrades succédèrent les politesses; le prince de Hardenberg, auquel je m'étais plaint de mon arrestation dans les provinces rhénanes, me répondit s'en être fâché lui-même. Il me vint de Vienne, avec bienveillance, l'asile demandé. Je fus libre, et j'acquis même la perspective de voir désormais ma tranquillité respectée, car la réponse de M. le duc de Richelieu, ministre des affaires étrangères, à qui notre ambassadeur à Francfort s'était adressé à mon sujet, fut, me dit-on, qu'on n'avait qu'à me laisser en repos.

M. le duc de Richelieu, dans son indépendance,

n'avait fait qu'obéir, sans doute, à sa générosité naturelle, tandis qu'il est à croire que celle de M. l'ambassadeur à Francfort, jadis ministre diplomatique de Napoléon auprès du roi Jérôme, se trouva gênée par le besoin de donner des gages, ce qui était très bien assurément ; seulement j'avais le droit de trouver malheureux qu'en cette occasion ce fût à mes dépens.

Mes premiers soins, dès que je pus disposer de mes actions, furent tous au grand motif qui m'avait fait quitter Sainte-Hélène, et m'avait ramené en Europe. Bien que je me visse repoussé de Londres, où j'avais établi mes plus grandes espérances, je n'en pris pas avec moins d'ardeur la voie qui me restait encore.

J'écrivis d'abord à Marie-Louise, comme mon premier devoir, et lui adressai ma lettre ouverte, et sous le couvert même de M. le prince de Metternich, ministre directeur de l'Autriche ; puis je m'adressai aux trois grands souverains alliés. Voici mes lettres :

Lettre à Marie-Louise, écrite du cap de Bonne-Espérance et expédiée d'Europe

« Madame, à peine hors de Sainte-Hélène, je crois de mon devoir de déposer avec empressement aux pieds de Votre Majesté des nouvelles de votre auguste époux. J'ai été subitement arraché d'auprès de lui, sans aucun indice préalable, et comme frappé de mort subite à ses côtés, sans qu'il ait pu le prévoir : si bien que je ne suis pas assez heureux pour me trouver chargé d'aucune commission ou transmission spéciale à Votre Majesté.

C'est dans ses conversations et son habitude de chaque jour, durant dix-huit mois, que je dois prendre ce que j'ose faire parvenir à Votre Majesté.

« Dans l'oubli des affaires du monde, l'empereur Napoléon se reposait le plus souvent dans les souvenirs et les affections de sa famille. Il souffrait de n'avoir jamais reçu, bien qu'il l'eût officiellement demandé à ceux qui le gardent, des nouvelles de ce qui lui était le plus cher. Votre Majesté trouvera ce chagrin vivement exprimé, de la propre main de son époux, dans la lettre qu'il m'a fait l'honneur de m'écrire après qu'on m'eût séparé de lui. J'oserai prendre la liberté d'en placer une copie sous les yeux de Votre Majesté¹.

« La santé de l'Empereur, à mon départ, était fort attaquée; il était très mal sous tous les rapports, éprouvant beaucoup de nécessités et privé de toutes jouissances. Heureusement son moral triomphait de tout; son âme impassible demeurait calme et sereine.

« Je l'ai vu contraint de faire vendre chaque mois une portion de son argenterie pour fournir aux besoins journaliers, et il a été réduit à accepter la petite somme dont un serviteur fidèle, en le quittant, était assez heureux de pouvoir disposer en Angleterre.

« Madame, dans toute l'émotion des sentiments de mon âme, j'ose, en serviteur pieux, prendre la liberté de déposer aux pieds de Votre Majesté et dans l'espoir de lui être agréable, un sacrifice qui m'est cher, des cheveux de votre auguste époux,

¹ Voyez la lettre de l'empereur Napoléon au comte de Las Cases.

que je me trouvais posséder depuis longtemps. J'ose y joindre encore un tracé de Longwood, fait par mon fils pour sa mère. Les regards de Votre Majesté aimeront sans doute à parcourir en détail ce désert lointain

« Madame, en arrivant en Europe, mon premier soin serait de courir aux pieds de Votre Majesté, si un devoir religieux ne me faisait demeurer en Angleterre, pour y consacrer tous les instants du reste de ma vie à tâcher de faire parvenir, par les voies légales qu'admettent les règlements anglais, quelques consolations sur l'affreux rocher qui retient à jamais toute l'ardeur de mes soins. Les ministres britanniques ne pourront me refuser ce religieux emploi; je le solliciterai avec chaleur, et le remplirai avec loyauté. Je suis, etc.

« Le comte de LAS CASES »

P. S. « Madame, à mon arrivé en Europe, repoussé d'Angleterre, saisi sur le continent, et retenu très malade à Francfort, j'obtiens dans cet instant un asile dans les États de votre auguste père. Je profite du premier moment de ma liberté, pour adresser à Votre Majesté des lignes qui furent tracées pour elle aux extrémités de l'Afrique, à trois mille lieues de distance. Je supplie Votre Majesté de daigner les recevoir avec bienveillance, et cela me consolera d'une partie de mes peines. »

Lettre au prince de Metternich, renfermant la précédente.

« Prince, je m'empresse d'exprimer à Votre Altesse tous mes remerciements, pour la faveur d'un

asile obtenu dans les États de S. M. l'Empereur.

« Je prends en même temps la liberté de joindre, sous votre couvert, une lettre pour S. M. Marie-Louise ; et ici, prince, je vous conjure d'agréer que, mettant de côté le caractère public de Votre Altesse, je ne m'adresse qu'à votre caractère privé. J'entends demander un conseil bien plutôt qu'accomplir un acte. Absent depuis si longtemps d'Europe, ce ne serait qu'innocemment et contre mon gré que je viendrais à blesser quelques convenances. Je m'abandonne ici à la seule effusion de mon cœur.

« Prince, c'est l'ensemble de ces sentiments qui me porte à livrer ouverte, à votre discrétion et à votre jugement personnel, la lettre que j'inclus ici. C'est encore l'ensemble des mêmes sentiments qui me porte à vous peindre l'empereur Napoléon en proie sur son roc à la persécution de quelques ennemis personnels et à l'abandon du reste de l'univers. Je ne vis désormais que pour l'espoir de lui porter quelques consolations. Je sais celles qui lui seraient les plus chères par l'habitude journalière de dix-huit mois, et, j'ose le dire, l'abandon et l'épanchement de quelques instants. Qui le connaît comme moi ? Napoléon sent et s'exprime sur son histoire passée comme si elle avait déjà trois cents ans : il n'est demeuré en arrière que sur les sentiments de famille. Quels qu'aient été les événements de la politique, il ne doute nullement des sentiments domestiques. Comment, par quelle voie, de quelle manière, sans blesser la convenance ni les règles, ni les intentions, pourrai-je obtenir des informations directes de ses plus proches, de sa femme, de son fils ? Prince, j'ose vous répéter

que je m'adresse ici d'homme à homme : c'est un cœur qui en questionne un autre.

« Durant mon séjour à Sainte-Hélène, nous n'avons communiqué ou pu communiquer avec le commissaire autrichien ; Votre Altesse a dû lire dans un document public¹, adressé en réponse au gouverneur, que « si les commissaires autrichien
« et russe étaient venus pour veiller à ce que Napoléon obtint les égards et les traitements qui
« lui étaient dus, la démarche de ces envoyés
« rappelait le caractère de leurs maîtres ; mais que
« lui, gouverneur, ayant déclaré qu'ils n'avaient
« ni droit, ni autorisation, ni interférence sur ces
« objets, les avait, par cette déclaration, rendus
« inadmissibles. » Napoléon, en même temps, exprima publiquement qu'il les recevrait volontiers comme simples particuliers ; toutefois, nous ne les avons pas vus davantage, soit que les instructions fussent telles, soit, comme j'ai plus lieu de le croire, que le gouverneur voulût, à ce titre, les soumettre à un interdit qui aurait blessé leur caractère

« Votre Altesse verra, dans la copie d'une lettre transcrite pour S. M. Marie-Louise, la rigueur dont on a usé vis-à-vis d'un botaniste autrichien, et la peine qu'en a éprouvée l'empereur Napoléon. Je renouvelle encore ici à Votre Altesse l'expression de la nature de mes sentiments, et l'assurance du profond respect avec lequel je suis, etc.

« Le comte DE LAS CASES. »

P. S. — « Dans le cas où ma lettre à

¹ Lettre de M. le comte Montholon en réponse à sir Hudson Lowe.

S. M. Marie-Louise viendrait à ne pas lui être remise, je supplie de Votre Altesse la faveur signalée de vouloir bien ordonner que le petit paquet de cheveux qu'elle renferme me soit renvoyé. »

Lettre à S. M. l'empereur de Russie.

« Sire, un sentiment, un devoir religieux me conduit aux pieds de Votre Majesté.

« Le serviteur pieux et fidèle d'une royale victime de l'adversité ose élever la voix jusqu'à votre trône, qu'entourent toutes les prospérités de la fortune; dédaignerez-vous de l'entendre ?

« Soudainement arraché d'auprès de Napoléon, et comme frappé de mort subite à ses côtés, j'erre depuis comme dans un autre univers, traînant partout avec moi l'image des maux dont j'ai été le témoin, et que je ne puis plus partager.

« Sire, c'est à vos pieds que mon cœur me suggère de venir chercher un adoucissement à mes peines, un espoir à mes vœux.

« Votre traité du 2 août 1815, avec vos hauts alliés, consacre que Napoléon est votre prisonnier, et abandonne à l'Angleterre la possession de sa personne, tous les soins, toutes les mesures de sa détention.

« Sire, je ne parlerai point contre ce traité; je ne me plaindrai même pas des détails dont les ministres anglais accompagnent la portion que vous avez confiée à leurs dispositions.

« La politique, les hauts intérêts, les grands griefs, quelque lourd qu'ils pèsent sur mon âme, sont ici loin de ma pensée : les seuls soins domestiques, en cet instant, remplissent mon cœur.

« J'implore donc Votre Majesté, ainsi que j'ai fait auprès de ses hauts alliés¹, pour qu'elle daigne protéger la demande que j'adresse au gouvernement anglais, de permettre que je me consacre, à Londres, à procurer à l'illustre captif, en dedans des réglemens et des lois, quelques jouissances morales et des adoucissements corporels qui ne seront d'aucune charge à personne.

« Sire, ma demande est une faveur innocente, naturelle, simple, sans objections raisonnables, et je ne suis pas sans titres essentiels pour venir la solliciter de Votre Majesté. Elle est loin d'y être étrangère.

« En abandonnant à d'autres la garde et la détention du captif, Votre Majesté n'a pas renoncé certainement à veiller aux égards, aux attentions qu'on devait à sa personne sacrée. En renonçant à toute interposition politique, Votre Majesté n'a pu s'interdire de contribuer aux consolations qu'approuveraient ses sentiments privés, aux adoucissements qui demeureraient en dehors de l'objet principal.

« Sire, tous les jours, à Sainte-Hélène, on remue, on fait peser des chaînes en votre nom. Auriez-vous accordé que votre nom n'y parvînt que pour autoriser seulement d'odieuses et d'intolérables rigueurs ?

« Sire, celui sur lequel elles s'exercent est celui-là même à qui vous avez donné longtemps le nom de *frère*. Votre âme royale ne peut l'oublier ; votre cœur ne saurait y être insensible. J'implore

¹ Pareilles lettres avaient été écrites à l'empereur d'Autriche et au roi de Prusse, à quelques variations près, commandées par les circonstances individuelles de ces princes.

donc ici, pour une légère faveur, votre sympathie, vos souvenirs, votre dignité même. Votre âme magnanime, Sire, s'est montrée trop amie de la morale publique, elle nous a montré trop de générosité et de délicatesse privées dans ses diverses relations, pour que je désespère un instant

« Et quelle est, encore une fois, cette faveur que je place sous votre protection, Sire ? D'être souffert seulement, près du lieu de communication et d'envoi, c'est-à-dire sur le point le plus opportun, dans la position la plus propre à pouvoir, *d'après les formes voulues et les règlements prescrits*, continuer de loin les soins domestiques qu'il ne m'est plus permis d'exercer dans la prison même : voilà tout.

« Toutefois, Sire, j'implore et j'attends cette faveur de Votre Majesté. Et combien ne deviendrais-je pas heureux si elle daignait y ajouter de faire descendre jusqu'à moi, de confier à mes soins cette partie de l'intérêt moral et privé auquel ses grands engagements ne sauraient l'avoir fait renoncer pour son propre compte. Et qui mieux que moi, Sire, saurait comment s'en acquitter ? Qui pourrait s'y livrer avec plus d'ardeur ? Je me suis banni de ma patrie pour pouvoir y consacrer désormais, sans distraction et sans gêne, le reste de ma vie. Daignez m'entendre et me satisfaire, Sire, je vous en conjure. Et à qui doivent se reporter ces soins que je propose ? En faveur de qui vous sollicité-je ici de pouvoir me dévouer, Sire ? C'est de celui que vous appelâtes votre ami.

« Ah ! Sire, assez de prodiges, de gloire, remplissent le règne de Votre Majesté ; l'histoire en est déjà pourvue, Qu'on y trouve des actes d'une vertu

plus rare ; faites quelque chose pour l'amitié !... Que l'histoire dise de vous : Au milieu du plus terrible conflit politique qui fut jamais, il montra quelque chose encore au-dessus de la victoire ; ce fut le souvenir, le respect d'une vieille amitié ! ! !...

« Que de fois, sur notre rocher, Sire, j'ai entendu l'empereur Napoléon, traitant de ce qui le concerne comme si c'était déjà de plusieurs siècles en arrière, parlant déjà le langage de l'histoire, dire : « Je n'ai eu avec l'empereur Alexandre qu'une guerre de politique . elle était étrangère aux sentiments individuels, je ne dois pas lui supposer une animosité personnelle. » Une circonstance qui serait digne de vous, Sire, a dû l'y confirmer : un bruit nous parvint, au haut de notre rocher, que le commissaire de Votre Majesté à l'île de Sainte-Hélène avait, à la suite de ses instructions, et de la propre main de Votre Majesté, la recommandation positive de porter les mêmes égards, les mêmes respects à l'empereur Napoléon qu'à elle-même. Nous l'avons entouré, Sire, de ce rapport que nous savions lui plaire : il était dans le caractère de Votre Majesté, et nous nous y sommes abandonnés, sans toutefois avoir trouvé à nous en convaincre ; car, pendant tout mon séjour du moins, nous n'avons pu avoir aucune communication avec le commissaire de Votre Majesté. Elle aura su sans doute que Napoléon, requis par le gouverneur de Sainte-Hélène de recevoir le commissaire de Votre Majesté et celui de son haut allié l'empereur d'Autriche, fit répondre : « Que si ces commissaires étaient chargés de la part de leurs maîtres, de veiller à ce que, dans une île au milieu de l'Océan, séparée du reste de la terre, on

ne manquât pas aux égards qui lui étaient dus, il reconnaissait là le caractère de ces deux princes; mais que le gouvernement ayant déclaré qu'ils n'avaient rien à voir ni à interférer dans ce qui se passait sur ce rocher, ils devenaient dès cet instant sans mission à ses yeux. » Toutefois il ajouta qu'il serait ravi de les voir comme particuliers; ce qui demeura sans effet, soit qu'ils ne l'aient jamais su, soit que leurs instructions ne le leur permissent pas, soit enfin (ce que je ne crois pas improbable), que le gouvernement anglais ait voulu les soumettre alors à une dépendance que n'admettait pas leur caractère.

« Sire, si j'ai osé, en cette occasion, élever mon humble voix jusqu'à Votre Majesté, j'en ai puisé la hardiesse dans le dévouement profond, vif, inaltérable, que je conserve pour celui qui régna sur moi, qui fut mon maître, et ce sentiment doit me faire trouver grâce devant Votre Majesté. Je suis, etc.

« Le comte de LAS CASES. »

Encore le cœur gros de tous les mauvais traitements que j'avais éprouvés de la façon du ministère anglais, je me crus une obligation, une espèce de devoir public, d'en adresser des plaintes à lord Bathurst par la lettre ci-après, demeurée au surplus, confidentielle pendant plus de dix mois, et qui eût pu le demeurer toujours, si son premier subordonné, le sieur Goulburn, sous-secrétaire d'État, par des paroles fausses et déplacées à mon sujet, dans la Chambre des communes, ainsi qu'on le verra plus bas, n'était venu me forcer en quelque sorte à donner de la publicité à ma lettre.

publicité qui, au demeurant, devient pour le lecteur un gage de plus de l'authenticité et de l'exactitude de tous les faits mentionnés ici.

Lettre du comte de Las Cases à lord Bathurst.

« Milord, si je supportais sans rien dire les actes arbitraires et tyranniques, l'infraction des lois, le mépris des formes, la violation des principes, dont je suis la victime depuis plus d'un an que je me trouve entre les mains de vos agents, mon silence pourrait être pris pour un acquiescement tacite qui me rendrait coupable envers moi-même, envers vous, envers la société tout entière : envers moi qui ai de grands redressements à prétendre, envers vous qui les ignorez peut-être, et vous empressez de les accorder; envers la société entière, dans l'intérêt de laquelle tout homme de bien doit se montrer intraitable sur les écarts du pouvoir, pour l'honneur des lois et la sécurité de ceux qui viennent après lui.

« Milord, si j'ai tant tardé à vous adresser mes griefs, n'en accusez que vous-même, la persécution que j'ai rencontrée sur vos rivages, et celle dont vous avez donné l'impulsion dans les pays voisins. Il semblerait en effet qu'on a inventé pour moi un supplice nouveau : la déportation sur les grands chemins. Je me suis vu colporté de ville en ville comme un malfaiteur, et bien que moribond, sans qu'on pût m'en donner aucun motif, qu'on voulût m'accorder aucun repos. Comment vous écrire ?

« Si j'adresse ici personnellement à Votre Seigneurie tout ce qui me concerne, c'est comme étant de votre département et en votre nom qu'on

commencé les actes dont j'ai à me plaindre ; que c'est dans votre département et en votre nom qu'ils ont continué, et que si, depuis, d'autres mains ont pesé sur moi, c'est Votre Seigneurie qui m'a placé sous leurs coups, ce sont ses suggestions qui ont dicté le traitement que j'ai reçu.

« Milord, je suis un des quatre auxquels vos ordres réduisirent, à Plymouth, le grand nombre de ceux qui recherchaient le bonheur et la gloire de suivre l'illustre victime de *la terrible hospitalité du Bellérophon* ; je remplissais de mon mieux à Longwood ma religieuse et sainte occupation ; j'y dévouais toutes les facultés de mon cœur et de mon âme aux adoucissements de la captivité la plus dure qui fut jamais, quand je m'en suis vu soudainement enlevé par le gouverneur de Sainte-Hélène. Il était dans ses droits peut-être ; j'avais enfreint ses règlements : je n'étais coupable, après tout, que d'avoir usé du droit de tout captif, celui de déjouer sans scrupule la surveillance de son geôlier ; car il n'avait été rien laissé entre nous à la délicatesse, à la confiance, à l'honneur. Je ne me suis point plaint de l'acte exercé envers moi. Je n'ai souffert que dans ce qui a pu heurter gratuitement celui duquel on me séparait ; c'est presque à ses côtés, presque sous ses yeux qu'on m'a saisi ; ce qui lui a fait écrire, ainsi que vous l'aurez lu, qu'en me voyant de sa fenêtre, entraîné dans la plaine, au milieu de nombreux panaches flottants et de chevaux qui caracolaient autour de moi, il avait eu l'idée des sauvages de la mer du Sud, qui, dans leur joie féroce, dansent autour de la victime qu'ils vont dévorer.

« Milord, il a pu m'être permis de croire que la

cause de ce qui m'est arrivé, les pièces secrètes confiées à mon domestique, sur sa propre sollicitation, n'étaient que le résultat d'un piège qui n'aurait été tendu. Le gouverneur lui-même est demeuré d'accord avec moi que les apparences pouvaient justifier ma pensée ; mais il m'a donné sa parole d'honneur qu'il y était étranger, et je l'ai cru. Ces pièces secrètes, du reste, étaient destinées, dans le principe, à passer précisément par ses mains : elles lui eussent été adressées, si, peu de temps auparavant, il ne m'avait fait dire que la continuation de mon style le porterait à m'éloigner de celui auquel je me dévouais. Cela est si vrai, et les pièces étaient si peu importantes en elles-mêmes, qu'il n'en a jamais été question depuis : elles sont demeurées tout à fait étrangères à l'événement qu'elles avaient fait naître¹.

« Milord, ma captivité à Sainte-Hélène n'était que volontaire : vous aviez prononcé dans vos réglemens qu'elle cesserait à mon gré ; j'ai donc signifié à sir Hudson Lowe, dès que je me suis trouvé séparé de Longwood, qu'à compter de cet instant je me retirais de sa dépendance personnelle, et que je me remplaçais sous la protection des lois civiles et générales ; que si j'avais commis quelque faute, je demandais qu'il m'envoyât à mes

¹ A moins que ce ne soit ce à quoi un ministre a voulu faire allusion dans le Parlement d'Angleterre, le 14 mai 1818.

Cherchant à justifier les persécutions exercées sur le comte de Las Cases, il a dit qu'on l'avait surpris à établir une correspondance en Europe par l'intermédiaire de l'Angleterre. Mais le noble lord n'a fait que l'affirmer de vive voix, et a refusé de produire les documents officiels qui en auraient établi la preuve. Chacun pourra fixer son opinion d'après cette dernière circonstance.

juges ; que s'il croyait que mes papiers, que je lui avais donné le temps de parcourir assez pour les comprendre, nécessitaient d'être mis sous les yeux des ministres, je demandais qu'ils vous fussent envoyés, milord, et moi avec eux ; et afin de lui rendre cette détermination plus facile, je lui exposais l'état affreux de ma santé, le danger imminent de celle de mon fils, qui réclamaient de nous envoyer tous deux à la source des premiers secours de l'art ; j'ajoutais, en outre, que j'acquiesçais d'avance, volontairement et de bonne foi, à toutes les restrictions, même illégales, que Votre Seigneurie, au besoin, jugerait à propos de m'imposer à mon arrivée en Angleterre. Sir Hudson Lowe ne crut pas pouvoir prendre ce parti ; et après de longues hésitations et m'avoir tenu captif au secret dans l'île pendant cinq ou six semaines, il finit par me déporter au cap de Bonne-Espérance, selon la lettre de ses instructions ; mesure qu'il eût pu et eût dû sans doute exécuter en peu de jours. Ce gouverneur a retenu en même temps tous ceux de mes papiers qu'il a jugé convenable, sans me permettre d'y apposer mon sceau, ou ne me le permettant qu'avec la restriction dérisoire de mon consentement exprès à ce qu'il pût le briser en mon absence, s'il le jugeait à propos, ce qui était me l'interdire.

« A la faveur de pareilles subtilités, sir Hudson Lowe pourrait dire aussi, peut-être, qu'il n'a tenu qu'à moi de revenir à Longwood. Il est très vrai que, pressé par mes arguments et par la délicatesse de sa position vis-à-vis de moi, il m'a offert d'y retourner, parce que cela le trait d'embarras ; mais en même temps qu'il me l'offrait, il me le

rendait impossible. « Vous m'avez souillé, flétri, lui disais-je, en m'enlevant sous les yeux mêmes de Napoléon : je ne pourrai plus être désormais pour lui un objet de consolation, mais bien plutôt d'injurieux et pénibles souvenirs, je ne saurais réparer à Longwood que sur son désir exprès. » J'ai demandé d'écrire, j'ai même écrit pour connaître ce désir ; mais sir Hudson Lowe a prétendu dicter lui-même ou limiter mes expressions, j'ai dû m'y refuser. Sa situation entre captifs au secret qu'il faisait agir séparément à son gré, était aussi par trop avantageuse, d'ailleurs, si je retournais, sir Hudson Lowe ne consentait pas davantage à rendre mes papiers. Le lendemain il pouvait renouveler sur moi ou sur mes malheureux compagnons, ses injurieux actes d'autorité ; j'avais la douleur d'en avoir ouvert la porte ; mon retour en aurait consacré l'usage ; il ne me restait qu'à me déchirer le cœur, partir.

« Voilà, milord, je crois, toute la partie de mon affaire relative à Sainte-Hélène : elle se trouve prouvée et développée dans ma correspondance avec sir Hudson Lowe, dont vous avez saisi, dans la Tamise, et tenez en ce moment entre vos mains toutes les pièces soigneusement arrangées et mises en ordre par moi-même.

« Milord, arrivé au cap de Bonne-Espérance, je me crus bien mieux placé pour jouir de la protection de vos lois. Sorti de l'île fatale sur laquelle l'importance du sujet pouvait servir de prétexte peut-être à certaines irrégularités, je me voyais à cinq cents lieues plus loin, dans une colonie tranquille, sous le plein exercice de votre belle législation si justement vantée. Quel fut mon éton-

nement ! Ce que sir Hudson Lowe n'avait pas osé faire à Sainte-Hélène, me retenir captif, lord Charles Sommerset le trouva très facile au Cap : j'eus beau lui faire les mêmes demandes, les mêmes raisonnements, offrir les mêmes concessions qu'à sir Hudson Lowe, pour être envoyé auprès de vous en Europe ; tout fut inutile, il me retint ; et ce fut l'acte de son caprice et de sa volonté ! car sir Hudson Lowe n'était point son chef, il ne pouvait lui donner des ordres. Lord Charles Sommerset était chef suprême, il jouissait pour son compte d'un pouvoir discrétionnaire ; il pouvait et devait être une espèce de juge sommaire dans mon affaire : il refusa constamment de m'entendre, repoussa tout éclaircissement ; et, malgré mes vives et instantes représentations, se contenta de faire froidement demander à trois mille lieues, à mes juges naturels, s'il ferait bien de m'envoyer à eux ; et par là il exécuta dès cet instant sur moi la plus affreuse sentence qu'aucun tribunal eût jamais pu m'infliger : un bannissement et une captivité de sept à huit mois, à trois mille lieues de ma famille, de mes intérêts, de mon pays, de mes proches, de toutes mes affections.

« Milord, d'après la sainteté de vos lois, et selon les principes classiques que vous ont légués vos pères, lord Charles Sommerset s'est rendu coupable envers moi du plus grand des crimes : d'un crime égal, aux yeux de bien des gens, et aux miens par les tourments que j'ai éprouvés, supérieur à l'homicide même. Je vous le dénonce, et j'en demande justice. Il n'est point d'Anglais à qui ces beaux privilèges sont chers, qui ne joigne ici

sa voix à la mienne, et n'ait une juste idée du supplice que j'ai enduré. C'est en vain qu'on se repheraient sur ce que le Cap n'est qu'une colonie sous un pouvoir militaire, et avec des lois encore en partie hollandaises. Milord, partout où arrive le nom britannique doivent régner la justice et la protection des lois anglaises; ce qui serait un crime sur la Tamise ne saurait demeurer une chose simple sur un point de l'Afrique où flotte le pavillon d'Angleterre.

« Je n'étais point un prisonnier de guerre, je n'ai pu être qu'un prisonnier judiciaire: me tenir huit mois séparé de mes juges est un déni de justice qui ferait frémir parmi vous; me punir sans jugement, sans sentence est une tyrannie qui révolte votre législation. Et que demandais-je à lord Charles Sommerset? La liberté? Non; mais de vous être envoyé captif, et pour subir un jugement s'il y avait lieu. Il s'est fait dans ma personne un jeu de ce que la raison estime de plus sacré, de ce que le cœur a de plus doux, de ce que l'homme a de plus cher. Et quels pouvaient être ses motifs, quelles seraient ses excuses? il me les a constamment et obstinément refusés. Et ici, milord, je demande qu'il soit bien entendu que l'indignation et la douleur ne m'emportent pas au point de ne pas distinguer en lord Charles Sommerset les égards privés dont il a cherché à adoucir ma captivité, d'avec l'horreur de l'acte public par lequel il m'y a condamné: bien qu'il soit vrai que sur la fin de mon séjour, la chaleur de mes expressions, l'importunité de mes réclamations sans doute, l'ont aigri au point de me retenir, en dépit de mes instances et d'incommodités graves, dans la cam-

pagne, hors de la portée journalière des médecins et des remèdes de la ville.

« Enfin, milord, après sept mois de captivité, et vos ordres sans doute arrivés, il m'a été signifié qu'il ne me restait plus qu'à me pourvoir d'un bâtiment qui pût me conduire en Angleterre. J'ai vainement sollicité une occasion qui pût convenir à la détresse de ma santé et de celle de mon fils, les vaisseaux convenables m'ont été refusés par un motif ou par un autre ; je me suis vu réduit, dans le choix qui m'était laissé, au seul bâtiment qui se trouvait en partance, et indiqué d'ailleurs par Son Excellence le gouverneur lui-même. J'ai dû m'y embarquer *captif*, et pourtant à *mes frais* ; ce qui, pour le dire en passant, semble peu conciliable. c'était un brick de deux cent trente tonneaux et de douze hommes d'équipage sur lequel, privés de médecin, soumis à tous les inconvénients, à toutes les privations, à tous les maux d'un aussi petit bâtiment, il nous a fallu endurer une traversée de près de cent jours.

« Voilà, milord, toute la partie de mon affaire qui concerne le cap de Bonne-Espérance, et dont la preuve et le développement se trouvent dans ma correspondance avec lord Charles Sommerset, saisie par vos ordres dans la Tamise, et en ce moment même en votre possession.

« En atteignant vos rivages, milord, je croyais toucher enfin au terme de mes maux. J'avais eu l'honneur d'adresser, en arrivant au Cap, une lettre à S. A. le prince régent, pour me placer sous sa protection royale ; je vous en avais écrit une au même temps pour le même sujet. Je ne doutais pas que je ne dusse à ces lettres l'ordre de

mon retour. Déjà je me faisais un bonheur qui adoucissait mes chagrins, de retrouver les amis que j'ai à Londres, d'y reprendre mes intérêts domestiques, depuis plus de trois ans négligés ou détruits. Quel a été mon étonnement ! En entrant dans la Tamise, je me suis vu aussilôt transféré à l'écart, mis au secret, mes papiers ont été scellés. Peu d'heures après un de vos messagers est venu se saisir de moi au milieu de la nuit, m'a signifié ma déportation sur le continent, et m'a conduit à Douvres pour la mettre à exécution. S'étant présenté trois jours de retard, son zèle a su mettre ce temps à profit ; il a remis tous mes papiers à ma disposition, m'a fait donner tout ce qu'il me fallait pour écrire, m'y a encouragé de son mieux, et a attendu le dernier instant du départ pour saisir, après la fouille la plus minutieuse, jusqu'à la dernière ligne d'écriture. C'est une sorte de piège, milord, que je n'ai garde d'attribuer autrement qu'à la bassesse de celui qui l'a pratiquée.

« Une circonstance de même nature s'était présentée à Sainte-Hélène. Sir Hudson Lowe, après m'avoir gardé cinq semaines au secret, où il m'avait permis tous les moyens d'écrire, voulait, à mon départ, fouiller de nouveau mes papiers ; mais il me suffit alors de lui donner à entendre l'étrange couleur que prendrait la facilité qui m'avait été offerte de consigner sur le papier des idées qu'autrement j'aurais gardées en moi-même ; sir Hudson Lowe y renonça à l'instant : c'est une justice que je dois rendre à ce gouverneur.

« Ce qu'il y a de plus étrange ici, milord, et qu'on aura de la peine à croire, c'est que votre messager, bien que j'en aie fait, a emballé tous

mes papiers, et m'en a séparé sans vouloir en tracer d'inventaire, ni observer aucune des formalités que requièrent toutes les jurisprudences du monde. Persuadé que cette déviation du premier des principes provenait de l'ignorance du subalterne et non des ordres du ministre, j'ai cherché à y remédier dans vos intérêts, milord, en obtenant et m'empressant d'y apposer mon sceau, afin de vous mettre à même de régulariser à temps les fautes de votre agent. Je désire que Votre Seigneurie apprécie cette mesure : elle a été calculée de ma part, ainsi que vous le prouvera la nature de mes papiers, uniquement pour vous donner une nuance de mon caractère et une preuve de ma modération. J'ai eu l'honneur de l'écrire à l'instant même à lord Sidmouth, et de lui faire observer en même temps combien ma présence demeurerait nécessaire à l'examen de mes papiers, qui, par une seule parole de moi, deviennent fort simples, tandis que mon absence peut les laisser inexplicables. Lord Sidmouth ne m'a honoré d'aucune réponse.

« Milord, votre agent, du reste, sortant de la décence et de la générosité qui caractérisent si bien les particuliers de votre nation, a accompagné sa mission de plus d'amertume qu'il ne serait facile de l'imaginer. Après m'avoir choqué une première fois par ses grossières injures sur la personne que je vénère le plus dans le monde, il a épuisé sur moi toutes les vilénies de la langue, et cela parce que je ne me prêtais pas à converser avec lui. Il avait reçu de vous l'ordre de me garder ; mais a-t-il pu croire que vous eussiez voulu étendre votre pouvoir jusqu'à me contraindre de faire société avec lui ? Cet homme avait un second sur lequel ne

s'étendent point mes plaintes : bien qu'il ait partagé les mêmes torts, j'ai su néanmoins lui distinguer parfois certaine retenue, et puis il a été excité, aiguillonné par le premier.

« Milord, votre messenger, en me signifiant l'ordre de ma déportation au milieu de la nuit, ne m'a laissé de choix que Calais ou Ostende. A peine à moi-même, il a fallu me décider sur-le-champ. Peu d'heures après, rendu à la réflexion, j'ai demandé s'il ne me serait pas permis d'aller en Amérique ou sur quelque autre point du continent. Il m'a répondu que non ; que d'ailleurs, d'après mon choix, il avait déjà écrit au gouvernement. J'ai insisté, mais il m'a déclaré être sûr que tous mes efforts seraient inutiles. Son assertion pourrait-elle être vraie, milord ? Je ne saurais le croire ; toutefois ma destinée a été arrêtée en conséquence.

« On a montré à mes yeux, et l'on a refusé à mes mains l'ordre de S. A. R. le prince régent de sortir à l'instant de la Grande-Bretagne. Ce refus est-il une forme ? Était-ce une précaution ? Cet acte royal entraînerait-il une responsabilité, ou a-t-on craint que je ne m'en fisse un titre d'honneur ? Et en effet, en pourrait-il être autrement, si, n'arguant aucun grief, il ne semble punir qu'un des plus rares dévouements, celui d'un serviteur s'immolant avec son maître qu'avait abandonné la fortune.

« Milord, dans le choix rétréci que m'a fait parvenir Votre Seigneurie, j'ai donné la préférence à Ostende sur Calais par de simples motifs de délicatesse puisés dans ma tendre vénération pour la patrie ; il m'en aurait trop coûté qu'on eût pu dire que mes compatriotes m'auraient persécuté pour

un acte de vertu : et peut-être de leur part c'eût-il été au moins excusable ; de la vôtre, milord, ma déportation d'Angleterre n'a été qu'un vrai caprice, une dureté sans excuse.

« Quoi qu'il en soit, me voilà sur le continent, j'y ai été jeté de votre fait et contre mon gré ; et ici, milord, qu'il me soit permis de m'arrêter un instant. Je connais toutes les circonstances de ma vie, et fortunément il n'est pas de coin en Europe où je ne puisse porter un cœur tranquille, un front serein, un pas assuré. Mais vous, milord, qui n'avez ni le loisir, ni le vouloir, ni les facilités de rechercher mon obscure carrière, si par hasard des dissensions politiques, durant lesquelles les actes poursuivis ne sont pas toujours des crimes, eussent mis ma personne en danger, si j'y eusse succombé, on m'eût dit une victime ; mais vous, milord, qui m'auriez livré, quel nom n'eût pas été le vôtre ? Ne vous exposiez-vous pas à ce qu'on pût dire :
« Tandis que les lois anglaises s'enorgueillissent
« d'avoir aboli la traite des nègres aux îles d'Amé-
« rique, les ministres anglais trafiquent de la chair
« blanche sur le continent de l'Europe !!! »

« Milord, par suite de l'impulsion que Votre Seigneurie a imprimée à mes destinées, j'ai été saisi et conduit à travers le royaume des Pays-Bas, en malfaiteur et sans pitié, bien que moribond. J'en ai jeté les hauts cris. Oserais-je à ce sujet, milord, vous transcrire des vérités peu agréables ? Mais pourquoi pas ? C'est le droit de tous vos compatriotes de faire entendre la vérité sans crainte à un ministre d'Angleterre ; à plus forte raison ce doit être celui d'un étranger qui a de si justes motifs de plainte et de douleur. Eh bien, quand je

me suis recréé sur un si révoltant abus à mon égard, on m'a demandé de quel point du globe je venais, d'où pouvait naître mon étonnement? Les uns m'ont dit. « Notre roi est bon, ne vous en prenez pas à lui; il n'est que l'instrument dont on vous frappe; la main tyrannique vient de plus loin. » D'autres ont dit : « Le peuple anglais a depuis longtemps des comptoirs aux Indes pour son trafic; les ministres anglais en établissent aujourd'hui sur le continent pour leur despotisme. Quand leur autorité finit en Angleterre, ils la prolongent sur le continent. C'est chez nous qu'ils ont placé leurs instruments de torture et leurs exécuteurs. Vous n'échapperez ni à leur inquisition, ni à ses supplices. » Et alors les diatribes et imprécations de pleuvoir sur l'Angleterre et les Anglais. Sans doute, milord, les gens sages, instruits et sans passion sont loin de s'y tromper, et savent à qui s'en prendre exclusivement; ils distinguent fort bien l'excellence des lois d'avec leur violation et les abus du pouvoir, ils savent que les vrais Anglais combattent et détestent toute espèce de tyrannie chez eux et au loin; qu'ils sont dans leur île les défenseurs les plus ardents, les gardiens les plus zélés des grandes et belles vérités qui, sur notre continent, sont l'objet de nos espérances et de nos vœux; mais le gros du vulgaire n'y regarde pas de si près : il trouve plus court de s'en prendre à une nation en masse et de la maudire tout entière.

« Mais enfin, milord, après tout, quel est mon crime? quel peut être le motif d'une si cruelle persécution? J'ose vous le demander, et les pays où elle s'est prolongée par votre impulsion vous

le demandent avec moi. Partout les autorités qui ont agi sur ma personne m'ont évité avec soin : elles eussent été embarrassées de mes droits, et n'eussent pu motiver leurs actes ; elles en ignorent elles-mêmes la source et la cause. Depuis le cap de Bonne-Espérance jusqu'au lieu où je me trouve, si je demande quel jugement, quelle sentence, quelle charge existe contre moi, on ne me répond que par un ordre. Si je sollicite un motif, je n'obtiens que le silence.

« Milord, j'ai eu l'honneur de vous l'écrire du Cap, et j'ose vous le répéter ici : quelle objection raisonnable s'opposait aux vœux que je formais de demeurer sur votre sol et auprès de vous ? Craignait-on que je ne parlasse, n'écrivisse sur des sujets politiques ? Mais quel inconvénient pouvait-il y avoir pour votre île ? Craignait-on que je ne fisse entendre des plaintes importunes sur votre administration ? Mais est-il un point sur le continent où l'on interdise mes cris, et où je ne trouve les esprits disposés à m'entendre ? Votre voisinage, milord, votre seul territoire n'était-il pas celui où vous aviez sur moi le plus d'action et d'autorité ? Si je me rendais coupable, n'avez-vous pas vos lois générales ? Si je me rendais désagréable, n'avez-vous pas vos lois particulières, et surtout le *bill des étrangers* ? Enfin, plus que tout cela, vous aviez pour garantie de ma réserve et de ma modération, mon désir de demeurer auprès de vous ; ce désir était extrême, milord, et je vais vous en dire la cause. Mon séjour en Angleterre accomplissait les vœux, le destin du reste de ma vie, celui de me consacrer à jamais (en dedans de vos règlements, et par les voies légales que vous avez admises), à

procurer des adoucissements et des consolations à celui que je pleure. Je vous suppose assez d'élévation, milord, ainsi qu'à vos collègues, pour ne remplir, en cette circonstance, qu'un devoir politique, et demeurer étranger à toute animosité personnelle. Quand vous avez pourvu à la sûreté du captif, vous ne sauriez lui envier des indulgences qui ne vous seront point à charge ; vous les faciliteriez plutôt. Or, j'implore de vous cet emploi religieux ; mon cœur a besoin de le remplir ; je le ferai avec loyauté. Je vous en eusse convaincu, milord, si j'avais pu parvenir jusqu'à vous, et je n'en désespère point encore ; je sollicite de nouveau et toujours

« J'avais compté aussi, milord, je l'avoue, comme une chance de mon admission auprès de vous, le désir de Votre Seigneurie de saisir cette occasion singulière de vous affermir dans la connaissance de la vérité ; je pensais que votre poste et votre caractère vous en faisaient une loi. En prononçant sur les plaintes de Sainte-Hélène, quelles lumières contradictoires n'eussent pas éclairé vos nobles fonctions de *jury* ? J'eusse répondu à toutes vos questions avec candeur, sans passion ; je vous eusse convaincu sans bruit, si vous en aviez eu le désir, de toutes les erreurs dans lesquelles la multiplicité et l'importance de vos affaires vous laissent sur ce qui nous concerne. J'ai lu dans trois papiers différents (le *Times*, *New-Times* et *London-Chronicle*) votre réponse à lord Holland sur sa motion relative à Sainte Hélène, et je puis vous assurer que presque chaque ligne est une irrégularité.

« A Dieu ne plaise, milord, que je ne vous croie dans la bonne foi ! Mais vos bureaux vous ont mal

instruit. Votre Seigneurie a affirmé qu'aucun des parents de l'empereur Napoléon, excepté son frère Joseph, ne lui avait écrit; or je lui ai remis moi-même trois ou quatre lettres venues de vous par le canal de sir Hudson Lowe, savoir : de Madame mère, madame la princesse Borghèse et de son frère Lucien. Le fait est peu important en lui-même, milord; mais cette inexactitude matérielle doit exciter vos doutes sur d'autres points, et donner du poids à mes assertions sur le reste. Ce qui me concerne, par exemple, est tellement défiguré que, quelque préjugé que j'aie lieu d'entretenir contre sir Hudson Lowe, je n'hésite pas à penser qu'il se récriera sans doute lui-même contre l'irrégularité de l'exposition. Du reste, milord, dans la chaleur des partis et de toute opposition, il se forme inévitablement deux *vérités*. La mienne ne saurait être précisément la vôtre. Le public le sait; aussi c'est sur les pièces officielles qu'il aurait aimé à établir la sienne. Vous avez cru devoir les refuser, milord; n'aurez-vous pas fixé son opinion?

« Milord, je me résume après de si longs détails :

« 1° Je demande justice et redressement de l'abus d'autorité, de l'acte arbitraire et tyrannique par lequel lord Charles Sommerset m'a privé si longtemps de ma liberté en violation des lois positives de son pays ;

« 2° Je demande justice et redressement des formes irrégulières avec lesquelles on a saisi tous mes papiers dans la Tamise. On m'en a séparé sans vouloir, en dépit de toutes mes instances, en dresser d'inventaire ;

« 3° Je demande justice et redressement de ce

qu'au mépris de tous les principes, j'ai été livré captif sur le continent, et, par suite de l'impulsion ou des instructions données, contraint de traverser la Belgique et les pays adjacents en malfaiteur ;

« 4° Je demande la visite et la restitution prompte des papiers qui m'ont été saisis dans la Tamise. La plupart avaient été respectés par sir Hudson Lowe, et d'autres me deviennent absolument nécessaires dans l'usage journalier de mes circonstances domestiques ; ils contiennent tous mes titres de propriété et de fortune ; sans eux, je demeure privé de tout ;

« 5° Je demande la restitution de mes papiers de Sainte-Hélène, dont l'inventaire reconnu et signé par sir Hudson Lowe, se trouve parmi les papiers saisis sur la Tamise. Mes papiers de Sainte-Hélène se réduisant à peu près à un seul manuscrit, renfermant l'espace de dix-huit mois, où, jour par jour, se trouvent inscrits, encore en désordre et sans être arrêtés, les conversations, les paroles, les gestes peut-être, de celui qui longtemps guida les destinées de l'Europe ;

« Ce manuscrit, sacré par sa nature et son objet, était inconnu à tous, et devait le demeurer ; j'en ai laissé prendre connaissance à sir Hudson Lowe suffisamment pour le convaincre de son inoffensive nature en politique. En arrivant au Cap, j'ai eu l'honneur d'écrire au prince régent par le canal des ministres, aussi bien qu'à eux-mêmes, pour mettre ces matériaux précieux sous leur protection spéciale ; je le leur demandais au nom de la justice, au nom de l'histoire ; ils sont, aux yeux de toutes les lois, ma propriété sacrée, celle de mes enfants, celle de l'avenir ;

« 6° Enfin, et sur toutes choses, je demande la restitution de la lettre que l'empereur Napoléon m'a fait l'honneur de m'adresser dans ma prison, au secret, dans l'île de Sainte-Hélène. Une lettre étrangère à la politique, lue par le gouverneur de Sainte-Hélène, lue par les ministres même, s'ils l'ont voulu, ne saurait dans aucun code du monde, quelques sévères d'ailleurs qu'en pussent être les expressions confidentielles, être enlevée à celui dont elle est devenue la propriété. Cet objet précieux et sacré est la récompense de ma vie, le titre de mes enfants, le monument de ma famille.

« Milord, ami naturel et réfléchi de toute convenance et de toute modération, c'est à vous que j'adresse d'abord l'énumération de mes griefs. C'est à vous seul que j'en demande sans bruit¹ le redressement. Si Votre Seigneurie croyait ne devoir pas y répondre, c'est à vos tribunaux de justice alors auxquels je me trouverais dans l'obligation d'adresser mes plaintes. Après eux, viendrait encore le tribunal de l'opinion publique, et ensuite, par-dessus tout encore, ce tribunal suprême, d'en haut qui, planant également sur la victime et les tyrannies, accomplit dans l'éternité le triomphe infaillible de tous les droits, et le châtimement final de toutes les injustices

« J'ai l'honneur d'être, etc »

Enfin, c'est vers ce même temps que parut aussi ma pétition au parlement d'Angleterre; je l'avais fait passer des déserts de Tygerberg à Londres,

¹ Cette lettre n'a été rendue publique qu'au bout d'un an, et encore a-t-on vu plus haut, ou lira-t-on plus loin le motif qui en a amené la publicité.

pour qu'on en fît l'usage convenable : soit qu'elle ne fût pas parvenue, soit qu'on trouvât des inconvénients à la produire, il n'en avait pas été dit un mot; mon retour réveilla cette circonstance. Un membre des communes, frappé de la sensation que sa publicité venait de causer, s'offrit de la présenter lui-même, et il me fut envoyé à cet effet d'Angleterre un papier auquel j'apposai ma signature, formalité qui ne se trouva pas suffisante; ce qui, joint à d'autres considérations, peut-être, empêcha qu'elle ne fût mise sous les yeux de la chambre. Je la retranscris ici; elle tient de trop près à mon sujet pour qu'on ne me le pardonne pas; et puis ce papier, et d'autres qu'on trouve dans ce volume, ont été mutilés, défigurés, traduits en français d'un texte étranger; j'ai intérêt à les rétablir dans leur intégrité; et puis encore, si l'on ne les trouvait pas ici, ils passeraient pour apocryphes; ce que je veux éviter.

PÉTITION AU PARLEMENT D'ANGLETERRE.

« Un simple individu, un faible étranger, ose élever sa voix au milieu de vous, représentants du peuple d'Angleterre, mais il vous invoque au nom de l'humanité, de la justice, au nom de votre gloire. Parlerait-il en vain ? pourrait-il ne pas être écouté ?

« Jeté hors de Sainte-Hélène, enlevé d'auprès du plus grand monument des vicissitudes humaines qui fût jamais, je me traîne vers vous pour vous peindre sa situation, ses souffrances.

« Arraché soudainement d'auprès de lui, et

sans qu'il ait été possible de le prévoir; privé de toute communication, mes paroles, mes idées ne seront que de moi; elles n'auront d'autre source que mon cœur. Peut-être l'âme altière de celui qui en est l'objet s'irritera-t-elle de la démarche que j'entreprends en ce moment, pensant qu'ici-bas il ne doit, il ne peut appeler de ses griefs qu'à Dieu seul. Peut-être me demandera-t-il qui m'a commis les soins et le bien-être de sa vie. N'importe. Mon amour pour lui aura causé ma faiblesse; je me sens déjà trop loin de son héroïque influence; mon cœur ne peut plus renfermer les maux dont il a été le témoin : ils s'ouvrent un passage, ils m'arrachent des cris.

« Vous avez banni dans les déserts de l'Océan celui dont la magnanime confiance venait, librement et par choix, vivre au milieu de vous sous la protection de vos lois, qu'il avait crues toutes-puissantes. Sans doute vous ne cherchâtes dans votre détermination que ce qui vous semblait utile; vous ne prétendîtes pas être justes. Autrement on vous demanderait : « Qui l'avait mis en votre pouvoir ? Qui vous avait donné le droit de juger ? Sur quoi l'avez-vous condamné ? Qui avez-vous entendu dans sa défense ?... Mais vous avez porté une loi... elle existe, je la respecte. Je ne suis point qualifié pour discuter le principe. Je contiendrai tout murmure, mon protêt ne sortira pas de mon cœur. Vous n'entendrez ici que les maux dont on accompagne vos décisions, et sans doute contre vos intentions.

« Représentants de la Grande-Bretagne, vous avez dit ne vouloir que vous assurer de la personne de l'empereur Napoléon, et garantir sa détention. Cet objet rempli, vous avez entendu qu'on prodi-

guât tout ce qui pourrait adoucir, alléger ce que vous avez pensé l'œuvre, l'obligation de la politique : tels ont été l'esprit, la lettre de vos lois, les expressions de vos débats, les vœux de votre nation, les sentiments de son honneur. Eh bien, il n'est parvenu à l'illustre captif, sur son affreux rocher, que la partie sévère de vos intentions. Heureux toutefois encore si elles n'avaient pas été outrepassées ! Mais les nuages qui couronnent son île sont moins épais, moins sombres que les peines morales et physiques qu'on annonce sur sa tête.

« Sous le prétexte vain d'appréhensions purement imaginaires, chaque jour on a vu de nouvelles restrictions. Son âme fière a dévoré chaque jour de nouveaux outrages ; tout exercice lui est devenu impossible ; toutes visites, toutes conversations se sont trouvées à peu près interdites. Ainsi les privations de toute espèce, les contrariétés de toute nature, se joignent pour lui à l'insalubrité mortelle d'un climat tout à la fois humide et brûlant, à la fade monotonie d'un ciel sans couleurs ni saisons. On resserre à chaque instant d'une manière effrayante le cercle de sa vie ! Il est réduit à garder sa chambre ; on va lui donner la mort !

« Avez-vous donc voulu toutes ces choses ? Non, sans doute ; et quels motifs pourrait les justifier ? La crainte d'une évasion ? Mais qu'on réunisse des militaires, des marins, des juges capables ; que l'on consulte leurs lumières ; qu'on s'instruise de leurs opinions ; et qu'on cesse de livrer un tel objet à l'arbitraire d'un seul homme, qui, pouvant prendre ses terreurs pour guide, ne s'occupera chaque jour qu'à combattre jusqu'aux fantômes que pourra lui créer son imagination frappée, sans songer qu'il na

peut détruire toutes les chances, et parvenir à la dernière qu'en donnant la mort. A Longwood, on tient toute évasion pour impossible, on n'y songe pas. Certes, chacun y voudrait accomplir l'entreprise au prix de sa vie; la mort paraîtrait douce pour un si glorieux résultat. Mais comment tromper des officiers en constante surveillance? Échapper à des soldats bordant le rivage? Descendre des rocs à pic? Se jeter pour ainsi dire à la nage dans le vaste Océan? Franchir une première ligne de bateaux, une seconde de vaisseaux de guerre, lorsqu'on est dominé de tous les sommets, qu'on peut être environné, suivi de signaux à chaque instant et dans toutes les directions? Et sur quelles embarcations se hasarderait-on? Il n'en existe point à portée du rivage. Sur quel bâtiment chercherait-on un refuge? Il n'en est de près ni de loin; toutes voiles étrangères, celles de votre nation même, deviennent la proie de vos croiseurs si elles s'approchent, sans d'urgents motifs, de l'île maudite.

« Avec de telles précautions et de telles circonstances, l'île entière n'est-elle donc pas une prison suffisamment sûre! devrait-il être nécessaire d'y encercler sans cesse des prisons dans des prisons? Et si, ce qui est impossible, tant de difficultés pouvaient être vaincues, l'immensité des mers, la presque totalité des terres, ne demeurent-elles pas encore une nouvelle prison?

« Or, qui pourrait porter des hommes dans leur bon sens à rêver d'aussi ridicules efforts? Qui pourrait induire dans Longwood à des pensées si follement désespérées? Aussi l'empereur Napoléon en est toujours aux mêmes projets, aux mêmes

désirs qu'il exprima lorsqu'il vint avec confiance, librement et de bonne foi, au milieu de vous : « Une « retraite et du repos sous la protection de vos lois « positives ou de celles de l'Amérique. » Voilà ce qu'il voulait, voilà ce qu'il veut encore, ce qu'il demande toujours.

« Si donc l'île de Sainte-Hélène, par sa nature, n'est pas déjà une prison suffisante; si elle n'a pas l'avantage de faire concourir la sûreté avec l'indulgence, alors on a trompé votre choix et vos intentions. A quoi bon nous envoyer mourir misérablement dans un climat qui n'est pas le nôtre? A quoi bon toutes vos dépenses additionnelles? A quoi bon votre nombreuse garnison et son grand état-major? A quoi bon votre établissement de mer? A quoi bon les gênes qu'on impose au commerce de cette île malheureuse? Il était tant de points dans vos dominations européennes, où vous pouviez nous garder sans frais, et où nous nous serions estimés moins malheureux! Si cette île, au contraire, par sa nature et à l'aide des précautions exprimées ci-dessus, présentait en elle-même tout ce que la sagesse, la prudence humaine peuvent croire nécessaires, alors toutes additions aggravantes ne seraient-elles pas autant de vexations inutiles, d'actes tyranniques et barbares exécutés contre votre intention? Car vous n'avez pu vouloir qu'on torturât Napoléon, qu'on le fit mourir à coups d'épingle; et pourtant il n'est que trop vrai qu'il périt par des blessures incessantes de chaque jour, de chaque heure, de chaque minute.

« Si vous n'avez voulu voir en lui qu'un simple prisonnier, et non l'objet de l'ostracisme des rois, roi lui-même; si vous n'avez prétendu lui donner

qu'une prison ordinaire, et non lui choisir un lieu où l'on pût adoucir l'irrégularité de son exil ; si on n'a voulu le confier qu'à un geôlier et non à un officier d'un grade éminent, qui, par ses habitudes des affaires du monde, sût allier ce qu'il doit à la sûreté du captif avec le respect et les égards qu'il commande ; si on n'a voulu suivre que la haine et la vengeance, et toutes les passions étroites, vulgaires ; si on n'a voulu enfin que confier au climat la mort de l'illustre ennemi, charger la nature d'un acte qu'on n'osait pas exécuter soi-même ; si on a voulu tout cela, je m'arrête ; je n'ai plus rien à dire, je n'ai déjà que trop dit.

« Mais si, dans le sens de votre bill même, vous avez voulu entourer votre acte politique, comme vous l'avez fait en effet, de toutes les intentions d'une nation grande, noble, honorable, je puis continuer ; car vous aurez voulu tout le bien que peut permettre la circonstance, vous aurez interdit tout le mal que ne commanderait pas la nécessité. Vous n'avez pas voulu qu'on privât le prisonnier de tout exercice, en lui imposant inutilement des conditions ou des formes qui eussent fait de cette jouissance un tourment.

« Vous n'avez pas voulu qu'on lui prescrivît la nature de ses paroles, la longueur de ses phrases ; vous n'avez pas voulu qu'on restreignît son enceinte primitive, sous prétexte qu'il ne faisait pas un usage journalier de son étendue ; vous n'avez pas voulu qu'on le forçât de se réduire à sa chambre, pour ne pas se trouver au milieu des retranchements et des palissades dont on entoure ridiculement son jardin, etc.

« Or, toutes ces choses existent, elles se sont

succédé chaque jour, bien qu'elles soient jugées inutiles, et que beaucoup de vos compatriotes les condamnent et en gémissent.

« Vous n'avez pas voulu qu'au grand détriment de sa santé et de ses aises, il fût condamné à une mauvaise, petite, incommode demeure, tandis que l'autorité en aurait de grandes et de belles à la ville et à la campagne qui eussent été beaucoup plus commodes, plus convenables, et eussent sauvé l'envoi du fameux palais, ou, pour parler plus correctement, de l'immense quantité de madriers bruts pourrissant aujourd'hui, sans emploi, sur le rivage, parce qu'on a trouvé qu'il faudrait de sept à huit ans pour accomplir la bâtisse projetée. Vous n'avez pas voulu qu'en dépit des sommes que vous y consacrez, les nécessités de la vie, toutes les subsistances fournies journellement à Longwood fussent du dernier rebut, lorsqu'il en existerait pour d'autres de meilleure qualité; vous n'avez pas voulu qu'on poussât l'outrage vis-à-vis de Napoléon jusqu'à vouloir le forcer de discuter les petits détails de sa dépense; qu'on le sommât de fournir un surplus qu'il ne possédait pas; ou qu'à défaut, on le menaçât de réductions impossibles; qu'on le forçât de s'écrier dans son indignation : « De le
« laisser tranquille, qu'il ne demandait rien. que
« quand il aurait faim, il irait s'asseoir au milieu
« de ces braves dont il apercevait les tentes au
« loin, lesquels ne repousseraient pas le plus vieux
« soldat de l'Europe. » Vous n'avez pas voulu que Napoléon se trouvât contraint par là de faire vendre son argenterie pièce à pièce, afin de subvenir à ce qui lui manque chaque mois, et qu'il se trouvât réduit à accepter ce que des serviteurs

fidèles étaient assez heureux pour pouvoir déposer à ses pieds.

« O Anglais ! est-ce ainsi qu'on peut traiter en votre nom celui qui a gouverné l'Europe, disposé de tant de couronnes, créé tant de rois ! Ne craignez-vous pas le cri de l'histoire ? Et si jamais elle venait à graver : « Ils l'ont trompé pour s'en saisir, » et puis ont marchandé son existence » Souffrirez-vous que l'on compromette à ce point vos sentiments, votre caractère, votre honneur ? Est-ce donc là votre bill, sont-ce là vos intentions ? Et quel rapport de si inconvenables mesures ont-elles avec la sûreté ?

« Vous n'avez pas voulu que l'autorité se fit une étude puérile et barbare dans ses paroles, ses règlements et ses actes, de rappeler sans cesse ce qu'il eût été délicat de ne mentionner jamais, en nous répétant chaque jour que nous nous abusons étrangement sur notre position ; en interdisant sévèrement tout respect inusité, en punissant même, nous a-t-on dit, celui en qui l'habitude l'aurait laissé échapper ; en restreignant les journaux qui nous parviennent à ceux qui pourraient nous être les plus désagréables ; en nous procurant volontiers les libelles, et soustrayant ou retenant, au contraire, les ouvrages bienveillants ; enfin, en nous imposant la somme littérale de la déclaration par laquelle nous achetions l'esclavage et le bonheur de soigner un objet révéré, en nous contraignant d'y admettre des dénominations contraires à nos habitudes et à nos lois, se servant ainsi de nos propres mains pour dégrader l'objet auguste que nous entourions ; et toutefois, nous avons dû le faire, parce que, sur notre refus, nous avons été menacés d'être arra-

Jetés tous à notre doux emploi, jetés aussitôt sur un bâtiment et déportés au cap de Bonne-Espérance. De quel intérêt ces mesures cruelles et tyranniques peuvent-elles être à la sûreté ?

« On croira avec peine que Napoléon, s'informant s'il pouvait écrire au prince régent, l'autorité ait répondu qu'on ne laisserait passer sa lettre qu'au cas qu'elle fût ouverte, ou qu'on l'ouvrirait pour en prendre connaissance. Procédé que réprouve la raison, également injurieux aux deux augustes personnes.

« Sainte-Hélène avait été choisie pour nous, avait-il été dit, afin que nous pussions y jouir d'une certaine liberté et de quelque indulgence. Mais nous ne pouvons parler à personne; il nous est interdit d'écrire à qui que ce soit; nous sommes restreints dans nos plus petits détails domestiques. Des fossés, des retranchements entourent nos demeures; une autorité sans contrôle nous gouverne... Et l'on avait choisi Sainte-Hélène pour nous procurer quelque indulgence! Mais quelle prison en Angleterre eût donc pu être pire pour nous? Certes, il n'en est aucune aujourd'hui qui ne nous semblât un bienfait. Nous nous trouverions en terre chrétienne, nous respirerions l'air européen. Une autorité supérieure, contradictoire, nous mettrait à l'abri des ressentiments personnels, de l'irritation du moment, ou même du défaut de jugement.

« Il a été insinué, ou interdit même aux officiers de votre nation de se présenter devant celui dont ils surveillent la garde; il a été défendu aux Anglais même, quels que soient le rang et la confiance qu'ils possèdent, de nous approcher et de

s'entretenir avec nous, sans des formalités qui équivalent à une interdiction, dans la crainte que nous leur dépeignissions les mauvais traitements dont on nous accable. Précaution inutile à la sûreté, mais qui prouve l'envieuse attention qu'on met à nous empêcher de faire parvenir la vérité. On nous a fait un crime de nos efforts à ce sujet, comme si de vous la faire parvenir, surtout quand elle intéresse votre honneur, votre caractère, n'était pas bien mériter de vous.

« Certes, vous n'avez pas voulu qu'on portât la tyrannie sur nos pensées et nos sentiments, au point de nous insinuer ou de nous dire que, si nous continuions à nous exprimer librement dans nos lettres à nos parents, à nos amis, nous serions arrachés d'auprès de Napoléon et déportés de l'île; circonstance qui a précisément amené ma déportation, en me portant à faire passer clandestinement les lettres mêmes que j'avais d'abord destinées pour le gouverneur, et que je lui aurais envoyées, sans son inquiétante insinuation; insinuation gratuitement tyrannique, puisque ces lettres étaient envoyées ouvertes aux ministres, accompagnées, au besoin, de notes de l'autorité locale; qu'elles pouvaient être retenues par les ministres, si elles étaient inconvenantes, ou livrées même aux lois, si elles étaient criminelles; et que, dans tous les cas, elles devaient avoir à leurs yeux le mérite d'être un moyen de plus d'obtenir la vérité.

« Certes, vous n'avez pas voulu que ceux qui avaient obtenu la faveur de demeurer auprès de Napoléon se trouvassent en dedans des lois pour leur sévérité, et fussent jetés en dehors pour leurs bienfaits. C'est pourtant ce qui nous a été positive-

ment signifié. Vous n'avez pas voulu qu'on saisisât mes papiers les plus secrets et les plus sacrés, et que, bien que je les eusse fait parcourir sommairement pour en laisser connaître la nature, on m'en séparât, on me refusât d'y apposer mon sceau. Vous n'avez pas voulu qu'on se fît sur ma personne un jeu barbare de ce qu'il y a de plus saint et de plus sacré parmi vous ; qu'au mépris de mes constantes réclamations d'être rendu à la liberté ou livré aux tribunaux ; qu'en dépit de mes offres répétées de me soumettre volontairement d'avance à toutes les précautions, même arbitraires, qu'on voudrait m'imposer en Angleterre, on me retint captif à Sainte-Hélène, on m'envoyât de cette île au cap de Bonne-Espérance, pour me faire revenir, avec le temps, du Cap vers Sainte-Hélène, me promenant ainsi prisonnier sur la vaste étendue des mers, dans de frêles bâtiments, au grand détriment de la santé de mon fils, dont la vie était en danger ; au péril de la mienne qu'on a affligée d'infirmités qui doivent m'accompagner au tombeau, si toutefois elles ne m'y précipitent avant le temps.

« Vous n'avez pas voulu qu'arrivé au Cap, l'autorité m'y retint arbitrairement sans discussions, sans examen, sans information, et m'y fît sécher dans les angoisses de la douleur, de l'attente et du désespoir, sous le prétexte ridicule d'envoyer à deux mille lieues demander à mes juges naturels, aux ministres auxquels je sollicitais si vivement d'être livré, si l'on ferait bien de m'envoyer à eux ; et exécutant déjà sur moi, par ce seul fait, une sentence mille fois plus terrible que ne saurait être celle de tous les juges, savoir : de me priver

durant plusieurs mois de ma liberté; de me retenir tout ce temps captif aux extrémités de la terre, séparé de ma famille, de mes amis, de mes intérêts, de tous mes sentiments, consumant péniblement dans le désert le peu de jours qui me restent. Certes, sous l'empire des lois positives, on ne saurait se jouer tyranniquement ainsi de la liberté, de la vie, du bonheur des individus.

« O Anglais! si de tels actes demeuraient impunis, vos belles lois ne seraient plus qu'un vain nom. Vous porteriez la terreur aux extrémités de la terre, et il ne serait plus ni liberté ni justice au milieu de vous.

« Tels sont les griefs¹ que j'avais à vous faire connaître, et qui sont développés avec d'autres encore dans une lettre ci-jointe, qu'en quittant Sainte-Hélène j'ai remise à l'autorité, dans l'espoir qu'elle pourrait lui faire faire un retour sur elle-même.

« Beaucoup de ces griefs eussent mérité peut-être que nous ne voulussions pas les apercevoir; toutefois, je me suis fait la violence de vous les exposer. Il n'en est pas de si petits qui n'intéressent votre honneur.

« Et quelles peuvent être les causes de pareilles mesures? D'où peuvent venir ces graduelles attaques, ces aggravations continues? Comment les aura-t-on justifiées? Nous l'ignorons.

« Ce n'est pas du reste qu'à Sainte-Hélène l'autorité conteste le péril de la santé du captif, l'imminent danger de la vie, la probable et prompt

¹ Les griefs de Longwood, adressés à sir Hudson Lowe, qu'on a vus plus haut.

issue d'un tel état de choses. « Mais c'est lui qui « l'aura voulu, se contente-t-on d'observer froidement; ce sera sa faute » Mais y prend-on bien garde? Confesser que Napoléon cherche la mort, n'est-ce pas confesser qu'on lui rend la vie intolérable? « D'ailleurs, continue-t-on, pourquoi se « refuser à prendre l'exercice nécessaire, parce « qu'un officier doit l'accompagner? Qu'a donc « cette formalité de si heurtant, de si pénible? « Pourquoi s'obstiner à en faire une si grande « affaire? » Mais qui peut se croire le droit de juger des sensations de l'illustre victime? Napoléon se prive et se tait; que veut-on de plus? Du reste, on l'a répété cent fois, ce n'est ni la couleur de l'habit, ni la différence de nation qui crée la répugnance. mais la nature de la chose en elle-même, et ses effets inévitables. Si, dans un pareil exercice, le bénéfice du corps demeurerait de beaucoup au-dessous des souffrances de l'esprit, cet exercice serait-il un avantage?

« Mais, insinue-t-on encore (car il n'est pas une même échelle pour tous les esprits et tous les sentiments), « pourquoi des égards si recherchés, des « attentions, des soins si extraordinaires? Après « tout, c'est un captif de distinction, peut-être; « mais qu'est-il donc de plus? quels seraient ses « titres? »

« Ce qu'il est? quels sont ses titres? Je vais le raconter.

« Napoléon est la première, la plus étonnante destinée de l'histoire. C'est l'homme de la renommée, celui des prodiges, le héros des siècles. Son nom est dans toutes les bouches, ses actes agitent toutes les imaginations, sa carrière demeure

sans parallèle Quand César médita de gouverner sa patrie, César en était déjà le premier par sa naissance, ses richesses; quand Alexandre entreprit de subjuguier l'Asie, Alexandre était roi, et fils d'un roi qui avait préparé ses succès; mais Napoléon, s'élançant de la foule pour gouverner le monde, se présente seul, sans autre auxiliaire que son génie : ses premiers pas dans la carrière sont autant de merveilles; il se couvre aussitôt de lauriers immortels, il règne dès cet instant sur tous les esprits : idole de ses soldats, dont il a porté la gloire jusqu'aux nues; espoir de la patrie, qui, dans ses angoisses, pressent déjà qu'il sera son libérateur; et cette attente n'est point trompée. A sa voix expirante, Napoléon, interrompant ses mystérieuses destinées, accourt des rives du Nil, il traverse les mers au risque de sa liberté et de sa réputation, il aborde seul aux plages françaises. On tressaille de le revoir, des acclamations, l'allégresse publique, le triomphe le transportent dans la capitale. A sa vue, les factions se courbent, les partis se confondent; il gouverne, et la révolution est enchaînée!

« Le seul poids de l'opinion, la seule influence d'un homme ont tout fait. Il n'a pas été besoin de combattre, pas une goutte de sang n'a coulé; et ce ne sera pas la seule fois qu'un tel prodige signalera sa vie

« A sa voix les principes désorganiseurs s'évanouissent, les plaies se ferment, les souillures s'effacent. La création semble encore une fois sortir du chaos.

« Toutes les folies révolutionnaires disparaissent, les seules grandes et belles vérités demeurent.

Napoléon ne connaît aucun parti, aucun préjugé n'entache son administration. Toutes les opinions, toutes les sectes, tous les talents se groupent autour de lui : un nouvel ordre de choses commence.

« La nation respire et le bénit, les peuples l'admirent, les rois le respectent, et l'on est heureux, l'on va s'honorer de nouveau d'être Français.

« Bientôt on l'éleva sur le trône; il devint empereur. Chacun connaît le reste : on sait de quel lustre, de quelle puissance il honora sa couronne. Souverain par le choix des peuples, consacré par le chef de la religion, sanctionné par la main de la victoire, quel chef de dynastie rassembla jamais des titres aussi puissants, aussi nobles, aussi purs ? Qu'on recherche!...

« Tous les souverains se sont alliés à lui par le sang ou les traités ; tous les peuples l'ont reconnu. Anglais, si seuls vous faites exception, cette exception n'a tenu qu'à votre politique, elle n'a été qu'une affaire de forme : bien plus, vous êtes précisément ceux qui auront vu dans Napoléon les titres les plus sacrés, les moins incontestables. Les autres puissances auront pu obéir peut-être à la nécessité. Vous, vous n'aurez fait que vous rendre à vos principes, à votre conviction, à la vérité, car telles sont vos doctrines, que Napoléon, quatre fois l'élu d'un grand peuple, a dû nécessairement, malgré vos dénégations publiques, se trouver souverain dans le fond de vos cœurs : descendez dans vos consciences!... Or, Napoléon n'a perdu que son trône; un revers l'en a arraché, le succès l'y eût fixé pour jamais. Il a vu marcher contre lui onze cent mille hommes : leurs généraux, leurs souverains ont proclamé partout qu'ils n'en vou-

laient qu'à sa seule personne. Quelle destinée !... Il a succombé, mais il n'a perdu que le pouvoir ; tous ces caractères augustes lui demeurent et commandent le respect des hommes. Mille souvenirs de gloire le couronnent toujours, l'infortune le rend sacré ; et, dans cet état de choses, le véritable homme de cœur n'hésite pas à le considérer comme plus vénérable sur son rocher, qu'à la tête de six cent mille hommes, imposant des lois.

« Voilà quels sont ses titres.

« Vainement les esprits bornés ou les cœurs de mauvaise foi voudraient le charger, comme de coutume, d'être la cause offensive de tous les maux, de tous les troubles dont nous avons été les victimes. Le temps des libelles est passé ; la vérité doit avoir son tour. Déjà les nuages du mensonge s'éclaircissent devant le soleil de l'avenir. Un temps viendra qu'on lui rendra pleine justice ; car les passions meurent avec les contemporains ; mais les actes vivent avec la postérité, qui n'a point de bornes. Alors on dira que les grandes actions, les grands biens furent de lui ; que les maux furent ceux du temps et de la fatalité.

« Qui ne commence à voir aujourd'hui que, malgré sa toute-puissance, il n'eut jamais le choix de sa destinée ni de ses moyens ? que, constamment armé pour sa propre défense, il ne recula sa destruction que par des prodiges toujours renaissants ; que, dans cette lutte terrible, on lui rendait obligatoire de tout soumettre, s'il voulait survivre et sauver la grande cause nationale. Qui, parmi vous, Anglais, songe à nier surtout cette dernière vérité ? N'a-t-on pas maintes fois, au milieu de vous, proclamé *la guerre viagère* ; et vos alliés

secrets n'avaient-ils pas dans le fond du cœur ce que votre position vous permettait de dire tout haut ! Ne vous vantez-vous pas encore en cet instant que vous l'eussiez combattu tant qu'il eût subsisté ? Ainsi, toutes les fois qu'il vous a proposé la paix, soit que ses offres fussent sincères, soit qu'elles ne le fussent pas, cela vous importait peu : votre décision était arrêtée. Quel parti, dès lors, lui restait-il donc, et quel reproche pourrait-on hasarder contre lui, dont on ne fût déjà coupable soi-même ? Et qui aujourd'hui prétendrait encore mettre en avant le reproche banal de son ambition ? Qu'a-t-elle donc eu de si neuf, de si extraordinaire, et surtout de si exclusif dans sa personne ?

« Étouffait-elle en lui le sentiment, quand il disait à l'illustre Fox, que désormais les lois, les mœurs, le sang faisaient tellement de l'Europe une même famille, qu'il ne pouvait plus y avoir de guerre que ce ne fût une guerre civile ?

« Était-elle irrésistible, quand, nous peignant tous ses inutiles efforts pour empêcher la rupture du traité d'Amiens, il concluait que l'Angleterre, malgré tous les avantages d'aujourd'hui, gagnerait pourtant encore à s'y être tenue ; que toute l'Europe y eût gagné, que lui seul peut-être, son nom et sa gloire y eussent perdu ?

« Était-elle bien avide et commune cette ambition, quand, à Châtillon, il préférait la chance de perdre un trône à la certitude de le posséder au prix de la gloire et de l'indépendance nationale ?

« Était-elle incapable d'altération, quand on lui a entendu dire : « Je revenais de l'île d'Elbe un tout autre homme. On ne l'a pas cru possible, et l'on a eu tort. Je ne fais pas les choses de mau-

« vaise grâce ni à demi. J'eusse été tout à fait le
« monarque de la constitution et de la paix »

« Était-elle insatiable, quand, après la victoire
dont il se regardait comme certain à Waterloo, sa
première parole aux vaincus allait être à l'instant
même l'offre du traité de Paris, et une union
sincère et solide qui, confondant les intérêts des
deux peuples, eût assuré l'empire des mers à l'An-
gleterre, et forcé le continent au repos ?

« Était-elle aveugle et sans motifs, quand, après
son désastre, passant en revue les conséquences
politiques qu'il avait tant prévues, et frémissant
des probabilités de l'avenir, il s'écriait : « Il n'est
« pas jusqu'aux Anglais même qui auront peut-être
« à pleurer un jour d'avoir vaincu à Waterloo ? »

« Et qui pourrait donc songer désormais à
revenir avec avantage sur cette ambition ? Ce ne
sauraient être les peuples, tout frappés qu'ils sont
de la conduite de ceux qui l'ont renversé. Serait-ce
les souverains ? Mais ceux qui ne parlaient que de
justice avant le combat, quel usage ont-ils fait de
la victoire ? Qu'on cesse donc de répéter d'oiseuses
allégations. Elles purent être un excellent prétexte ;
elles seraient de pitoyables justifications. Qu'on se
contente d'avoir vaincu !...

« Mais je m'emporte : où m'entraînent la force
de la vérité, la chaleur du sentiment, l'élan du
cœur ! Je reviens à mon objet.

« Représentants de la Grande-Bretagne, prenez
cet état de choses en considération nouvelle. La
justice, l'humanité, votre honneur, votre gloire
vous le demandent. Sainte-Hélène est insupportable ; son séjour équivaut à une mort certaine et
préméditée ; vous ne voudrez pas vous en rendre

responsables aux yeux des siècles Napoléon fut vingt ans votre terrible ennemi ; il vous souviendra d'*Annibal* et de l'*infamie romaine*... Vous ne voudrez pas souiller d'une pareille tache les belles pages de votre histoire présente Sauvez à votre administration l'odieuse, l'horrible inculpation d'avoir trafiqué du sang du prisonnier. L'histoire en fournit plusieurs exemples : tous nous font horreur Et quel plus grand caractère encore ne serait pas réservé à celui-ci ! car il est aisé de le prédire, quand Napoléon ne sera plus, quand on pourra croire le forfait accompli, alors Napoléon deviendra l'homme des peuples. alors il ne sera plus que la victime, le martyr des rois Ainsi le voudra la marche inévitable de la force des choses et du sentiment des hommes Sauvez nos annales modernes d'un tel scandale et de ses dangereuses conséquences.

« Sauvez la royauté de ses propres aveuglements ; sauvez les intérêts les plus sacrés des grands monarques au nom desquels s'exécute la victime ; sauvez la majesté royale dans le premier de ses attributs, le plus saint de ses caractères, son *inviolabilité*. Si les rois eux-mêmes portent la main sur les représentants de Dieu sur la terre, quel frein, quel respect prétendraient-ils opposer aux attentats des peuples ? Il n'est point ici-bas de prospérité à l'abri du temps ou de la fortune. le cercle des vicissitudes enveloppe tous les trônes. Cette cause est la cause de tous les rois présents ou à venir. Un oint du Seigneur, dégradé, avili, torturé, immolé, ne peut, ne doit être qu'un objet d'indignation, d'horreur pour l'histoire, de frémissement pour les rois... »

« Rappelez Napoléon au milieu de vous, laissez-le venir trouver le repos sous la protection de vos lois : qu'elles jouissent de son insigne hommage. Ne les privez pas de leur plus beau triomphe. Et qui pourrait vous arrêter ?

« Serait-ce votre première décision ? Mais en le rappelant, vous montreriez à tous les yeux que vous ne fûtes alors guidés que par la force des circonstances, la loi de la nécessité

« Serait-ce votre repos intérieur ? Mais la pensée en serait insensée, le doute une injure, un outrage à vos institutions, à vos mœurs, à toute votre population

« Serait-ce la sûreté de l'Europe ? Mais les vérités de circonstance n'ont qu'un temps, et ce n'est qu'au vulgaire qu'il appartient de les perpétuer, de les mettre en avant longtemps après qu'elles n'existent plus. Napoléon dans sa toute-puissance pouvait être l'effroi de l'Europe ; réduit à sa seule personne, il ne peut plus en être que l'étonnement, la méditation. Et de bonne foi, que pourrait-il aujourd'hui, même avec du pouvoir, contre la sûreté de la Russie, celle de l'Autriche, de la Prusse, la vôtre ?

« Enfin, serait-ce ses arrière-pensées qu'on pourrait redouter ? Mais Napoléon n'en a d'autres aujourd'hui que celles du repos. A ses propres yeux, dans sa propre bouche, sa prodigieuse carrière a déjà toute la distance des siècles. Il ne se croit plus de ce monde, ses destinées sont accomplies. Pour une âme d'une telle élévation, le pouvoir n'a de prix que pour conduire à la célébrité, à la gloire ? Or, quel mortel en accumula davantage sur sa tête ? La mesure n'en semble-t-elle pas au-

dessus de l'imagination des hommes ? Ses revers même n'en ont-ils pas été pour lui des sources abondantes ? Existe-t-il rien de comparable au retour de l'île d'Elbe ? Et plus tard, quelle apothéose que les regrets d'un grand peuple ? Un grand nombre parmi vous ont traversé nos provinces, pénétré dans nos foyers ; vous connaissez nos secrets, nos sentiments. Si la patrie lui était moins chère que la gloire, qu'aurait-il à désirer après ce qu'il a laissé en arrière ? Son âge avancé, sa santé perdue, le dégoût des vicissitudes, peut-être celui des hommes, la satiété surtout des grands objets qu'on poursuit ici-bas, ne lui laissent plus rien de neuf aujourd'hui, de désirable qu'un asile tranquille, un heureux et doux repos. Il vous les demande, Anglais, et vous les lui devez ; vous les devez à l'héroïque magnanimité avec laquelle il vous donna la préférence sur tous ses autres ennemis. Sachez, osez, veuillez être justes. Rappelez-le, et vous aurez consacré la seule gloire qui semble manquer à votre condition présente. Les admirateurs, les vrais amis de vos libertés et de vos lois l'attendent de vous ; ils le réclament. Vous avez mis en défaut ceux qui se plaisent à vanter tous les biens qui découlent de votre belle constitution. « Où sont donc, disent ces adversaires
 « avec une ironie triomphante, cette générosité,
 « cette élévation de sentiments, cette inflexibilité
 « de principes, cette moralité publique, cette force
 « d'opinion que vous nous disiez, chez ce peuple
 « libre, être en quelque sorte supérieures à la
 « souveraineté même ? Où sont les fruits tant
 « vantés de ce sol classique des institutions libé-
 « rales ? Tout ce pompeux échafaudage, ces pein-

« tures imaginaires ont donc disparu devant les
« dangers qu'avaient fait courir un seul homme,
« ou bien encore devant la haine et la vengeance
« qu'il a laissées après lui. Et qu'aurait fait de plus
« ce pouvoir absolu que nous défendons et que
« vous décriez tant ? Il eût fait moins peut-être ;
« mais bien sûrement il n'eût pas pu faire davan-
« tage. Il se fût montré sensible, sans doute, à la
« noble et magnanime confiance de son ennemi ;
« ou, s'il se fût décidé, parce que la chose lui eût
« été utile, il eût mis du moins plus d'énergie, de
« franchise, d'élévation dans son injustice ; il ne
« se fût pas abaissé, pour pallier son tort aux yeux
« des peuples, à y associer gratuitement ses voi-
« sins. Il eût évité surtout de se laisser envelopper
« dans ce dilemme accablant : ou, quand vous
« avez conclu votre inique traité d'ostracisme, la
« victime n'était pas encore en votre pouvoir, et
« vous avez eu la lâcheté de lui tendre la main
« pour vous en saisir, ou vous la teniez déjà, et
« vous avez sacrifié votre gloire, l'honneur de
« votre pays, la sainteté, la majesté de vos lois, à
« des sollicitations étrangères.

« Anglais, pour pouvoir répondre, vos amis
« sont obligés de se retourner vers vous : ils
« attendent. »

« Pour moi, malgré une funeste expérience de
deux années, telle est encore ma confiance en vos
principes, que je compte toujours sur votre justice ;
et j'ai osé parler devant vous, ne consultant que
mon cœur, persuadé que ce serait du milieu de vos
rangs même que je verrais s'élever la défense et les
talents dignes de cette grande et belle cause. Quoi

que vous décidiez, au reste, mes destinées à moi sont arrêtées.

« Où que demeure la victime, je veux aller porter à ses pieds le peu de jours qui me restent encore¹ ; et dans ce tribut de sentiments, je croirai n'avoir rien fait que pour moi. Quand je le suivis d'abord, j'obéissais plutôt à l'honneur, je suivais la gloire. Mais aujourd'hui je pleure loin de lui toutes les qualités du cœur qui attachent l'homme à l'homme. Combien de vos compatriotes l'ont approché ? Ils vous diraient tous la même chose. Qu'on les consulte ! Anglais ! est-ce donc là l'homme dont on vous avait fait la peinture ? Est-ce bien avec connaissance de cause que vous avez prononcé sur son sort ?...

« Le comte de LAS CASES »

Cependant ma sollicitude ne s'était pas bornée aux lettres adressées aux souverains et rapportées plus haut, mes soins s'étaient portés avec ardeur sur tous les points et tous les objets que j'avais pu imaginer. Dès que j'avais été rendu à la liberté, je m'étais vu entouré des bannis français qui se trouvaient à Francfort, et qui, partageant mes sentiments, me montrèrent l'intérêt le plus tendre. Tous, sans excepter même ceux qui n'avaient à disposer que du dernier de la veuve, m'offrirent ce qu'ils possédaient, non seulement pour les besoins personnels qu'ils me supposaient, mais encore pour l'objet pieux qui m'occupait tout entier. J'eus

¹ Toute sollicitation à cet égard a été vaine auprès du ministère anglais. Cette demande, plusieurs fois répétée, est demeurée sans réponse, ou n'a produit qu'un refus, ainsi qu'on le verra spécialement dans une des lettres de ce Recueil.

aussi le bonheur de trouver dans la même ville la comtesse de Survilliers, dont l'extrême bonté n'est qu'une des vertus. Enfin, des négociants distingués de Francfort, sur le seul bruit de mes aventures, et par pure sympathie, me firent les offres les plus généreuses, et il n'est pas jusqu'à des membres de la diplomatie, en si grand nombre dans cette ville, qui ne me fissent parvenir indirectement des preuves de bienveillance. Tout cet ensemble me mit à même de savoir aussitôt où se trouvaient tous les membres de la famille de l'Empereur, et me procura les moyens les plus efficaces d'entrer promptement en relation avec chacun d'eux, pour pourvoir sans délai aux besoins de celui au soulagement duquel j'avais résolu, leur apprenais-je, de consacrer tous mes efforts, tous mes moments, toute mon existence.

D'un autre côté, je m'étais imposé la règle d'écrire régulièrement une fois par mois, à jour fixe, au grand-maréchal, afin d'obtenir les indications nécessaires pour pouvoir me rendre le plus utile possible ; et j'envoyais cette lettre ouverte au sous-secrétaire d'Etat des colonies, avec lequel j'avais, par ce moyen, ouvert une correspondance que je jugeais la plus sûre et la plus propre à remplir mon objet. Je le suppliai et il me promit d'envoyer régulièrement à Longwood les journaux, brochures, ouvrages nouveaux et autres objets de consommation journalière que je lui indiquais, ou dont je le priais de vouloir bien faire lui-même la désignation, contre l'acquittement que j'en ferais à son ordre.

Tous les parents de l'Empereur, sa mère, ses frères, ses sœurs (et je n'étais particulièrement

connu d'aucun d'eux, à l'exception du prince Lucien) me répondirent aussitôt avec les expressions les plus vives, les plus touchantes : c'était la première nouvelle authentique ou à peu près qu'ils recevaient de l'illustre victime, mandaient-ils, et ils étaient heureux de trouver enfin un intermédiaire à l'aide duquel ils pussent lui faire parvenir leur respect, leur dévouement et leurs vœux, ils ne demandaient qu'à savoir ce qu'ils avaient à faire. Une rétribution annuelle de cent cinquante mille francs fut immédiatement résolue et organisée . c'était la somme que je jugeais indispensable aux nécessités de Longwood. Ils s'en partagèrent la charge, et déjà je tenais entre les mains la quote-part de plusieurs d'entre eux, quand j'eus la satisfaction de pouvoir la leur renvoyer, en les prévenant de réserver pour d'autres moments leurs bonnes intentions, dont, à moins de cas imprévus, je n'aurais pas besoin de deux à trois ans. C'est qu'il s'était trouvé un dépôt de quelques centaines de mille francs appartenant à l'Empereur, et je m'estimais heureux de pouvoir donner d'aussi bonne heure, aux membres de la famille, une preuve de la régularité, de la réserve et de la réflexion avec laquelle j'opérais : malheureusement je me pressai trop, car l'argent qui avait été promis, et devait être fourni chaque mois, soit par des méprises, des embarras de banque ou la négligence des agents, fut plus d'une année à se réaliser, ce qui me causa beaucoup de chagrin et d'embarras ; car les treize lettres de change que j'avais laissées au grand-maréchal en partant, avaient été promptement dépensées, et il avait continué de tirer de nouvelles traites sur mon banquier

ou sur d'autres à Londres, qui laissèrent protester ces lettres de change, l'un parce qu'il n'avait plus de fonds à moi, les autres parce qu'ils n'en avaient reçu de personne; ce qui amenait des frais énormes. compromettait Longwood, et faisait le sujet des gorges chaudes des papiers ministériels anglais

Dès que je fus instruit de ce malheureux contre-temps, j'écrivis à Londres que je me rendais, une fois pour toutes, personnellement garant de toutes les traites qui arriveraient de Longwood, et qu'elles seraient remboursées à ordre à Francfort; et j'y pourvoyais du mieux que je pouvais avec l'argent de Madame mère, le seul que j'eusse tenu en réserve, et que je lui ai fait rendre depuis, et celui de quelques amis, quand le mien propre était épuisé; car mes quatre mille louis m'étaient rentrés, et d'une manière assez singulière pour que je le mentionne. Quelqu'un très délicatement situé d'ailleurs, et qui se trouvait avoir de l'argent à l'Empereur, bien qu'il ne me connût pas, soupçonnant que je pouvais avoir quelques besoins, me fit tenir indirectement cent mille francs, sans aucun titre de ma part. C'était le seul moyen qu'il eût imaginé sans doute d'accorder la prudence avec sa délicatesse; de sorte que je me suis trouvé remboursé sans avoir jamais produit de créance ni donné de reçu, et que je ne sache pas qu'il s'en trouve de traces dans aucun compte.

Six mois s'étaient déjà écoulés, la belle saison était venue, et mes souffrances, que les contrariétés et les peines d'esprit avaient fort empirées, me firent ordonner les eaux de Bade; mais étais-je bien libre de m'y rendre? Nous vivions dans un temps

si singulier ; on se faisait partout, en cet instant, un tel jeu des droits et de la destinée d'un Français, que chacun, autour de moi, doutait fort de ma liberté, et moi-même je n'étais pas sans quelque inquiétude, tant j'étais habitué à voir violer toute justice à mon égard. On a vu que je n'avais trouvé d'asile à Francfort que par la protection spéciale de l'ambassade autrichienne ; j'avais demandé un refuge en Autriche, conditionnellement, il est vrai ; mais en m'accordant cette faveur, on pouvait avoir eu l'idée de s'en prévaloir comme d'une espèce de droit sur ma personne. Quoi qu'il en soit, je tenais tellement à constater ma droiture et à me montrer reconnaissant des procédés bienveillants de M. le baron de Wessemsberg, que je crus devoir aller lui donner connaissance de mon départ, tout en lui demandant s'il me considérait comme sous sa surveillance ; mais il dissipa d'un mot mes scrupules et mes craintes, en me répondant avec la loyauté et la grâce qui le caractérisent, qu'on avait prétendu me donner l'hospitalité, et non me donner une prison.

Je me rendis donc à Bade, où j'eus l'honneur d'être reçu par le grand-duc et la grande-duchesse, presque avec mystère, il est vrai, mais avec tout l'accueil et tous les sentiments que je devais attendre d'enfants adoptifs de Napoléon. Il y avait d'autant plus de mérite en eux à le témoigner, qu'il se trouvait dans leur entourage et leur haute confiance d'état certains ennemis acharnés de la cause que j'avais suivie, qui regardaient comme une espèce de scandale politique ce vif intérêt, cette grande bienveillance du couple souverain à mon égard. Ce n'est pas, au surplus, que j'en méusu-

sasse ; car, dans ces réunions d'eaux, toujours si bruyantes, et cette année particulièrement remarquable, je m'étais retiré tout à fait à l'écart, vivant dans une solitude profonde, ne paraissant jamais, et me dérobaient scrupuleusement à une curiosité naturelle à ces lieux de dissipation et d'oisiveté.

Cette réserve de ma part, cette circonspection me valurent, du reste, l'honneur d'entrevues augustes où je pus jouir de l'inestimable satisfaction d'apprécier toute l'étendue du dévouement et de la tendresse portés à celui auquel je m'étais consacré. L'une de ces entrevues surtout, par la nature du rendez-vous, celle du lieu, des formes, etc., composerait un véritable épisode de roman. Toutefois je n'en dirai rien par plusieurs considérations, aussi bien je suis forcé d'être bref, et je dois glisser rapidement ou sauter à pieds joints sur une foule de circonstances, non seulement par la peine que j'ai à dicter, mais aussi pour ne pas épuiser la patience des lecteurs.

En quittant l'excellent grand-duc, je lui demandai à demeurer dans ses États, et fus me fixer à Mannheim. J'avais choisi cet endroit, parce qu'en me conservant, comme à Francfort, l'avantage de toutes mes correspondances, il ne me présentait pas les inconvénients de cette dernière ville, dans laquelle j'en avais trouvé beaucoup, dont plusieurs d'une nature fort délicate, et je cherchais à leur échapper.

Je ne sortais presque jamais, et n'abusais guère plus de ma liberté que du temps du commissaire prussien, mais je m'étais créé l'obligation de recevoir tout le monde. Je ne me dissimulais pas qu'il se présenterait sans doute des malintentionnés

déguisés ; mais je savais aussi qu'il était tant de gens de toutes les classes et venant parfois de si loin, uniquement conduits par le sentiment ! Or, je ne me serais pas pardonné, pour échapper à un perfide, de courir le risque de navrer peut-être un cœur de bonne foi, qui, dans ses regrets et sa douleur, croyait pouvoir trouver près de moi quelques mots de jouissance et de consolation. Mais, par suite de ma facilité, on s'imaginerait difficilement tout ce que j'eus à entendre, les questions qui me furent faites, les idées que l'on me suggéra, les insinuations de tout genre, etc. L'un me proposait de se charger de mes commissions les plus secrètes, les plus chanceuses, les plus lointaines ; un autre m'offrait d'être mon intermédiaire avec des personnages marquants et très chauds ; un autre voulait se rendre déguisé à Parme, me garantissant de remettre à l'impératrice Marie-Louise en personne tous mes paquets. Que sais-je ? je n'en finirais pas. Enfin, je reçus plusieurs fois, et de gens de diverses contrées, la proposition d'aller tenter l'évasion de Napoléon. Les uns étaient conduits par l'enthousiasme ; d'autres spéculaient ; d'autres encore tendaient des pièges sans doute ; la provocation est devenue si effrontée, si commune de nos jours ! Heureusement que toute ma garantie à moi était de n'avoir rien à cacher. Je ne possédais aucun secret, je n'avais donc que des désirs ou des vœux à exprimer en réponse ; et dans la position avouée où je m'étais placé, les rapports qu'on en aurait été faire n'eussent assurément appris rien de bien neuf ; aussi ne m'en est-il jamais arrivé le moindre désagrément. Toutefois, en adoptant Manheim, qui est à l'écart, et où je vivais dans un iso-

lement absolu, ne voyant personne, j'obviais tout d'un coup à la plupart de ces inconvénients dont j'étais assailli, au contraire, dans une ville de passage comme Francfort, rendez-vous naturel des agioteurs de tout genre, des intrigants de toute espèce; et de plus, je constatais aux yeux intéressés à m'observer, combien je voulais demeurer étranger à tout indigne moyen.

Le congrès d'Aix-la-Chapelle approchait, et j'avais fondé sur cette auguste réunion de grandes espérances, toutes les âmes généreuses les partageaient : on ne pouvait pas s'imaginer que des souverains ne se montrassent pas sensibles au tourment de Napoléon, que chacun d'eux avait si longtemps traité d'ami, de frère et de fils, surtout quand ils auraient un récit authentique et fidèle de son supplice. Je m'étais donné tous les soins pour qu'ils se trouvassent entourés, assaillis de sollicitations et de lumières. J'avais écrit à Marie-Louise ; j'étais chargé de faire présenter aux souverains une lettre de Madame Mère ; tous les autres parents devaient agir de leur côté, et j'avais moi-même soigneusement réuni, pour chacun des souverains, tous les documents authentiques existants, et tracé une note relative, incluse dans une lettre adressée à *eux-mêmes*. Il n'est pas jusqu'à lord Castlereagh auquel je ne crusse devoir la communiquer, comme représentant le roi d'Angleterre. Voici toutes ces pièces. Qu'on me pardonne, au surplus, si on y trouve souvent des répétitions et parfois jusqu'aux mêmes phrases, c'est qu'au fait elles ne concernent toutes qu'un seul et même objet, que cet objet se trouve réduit à sa plus simple expres-

sion, que le cercle est fort rétréci, et qu'il ne reste qu'à tourner sur soi-même.

A l'impératrice Marie-Louise.

« Madame, revenu des lieux où l'on fait périr votre époux, que de maux j'aurais à vous peindre!!! Mais vous êtes sa femme, la mère de son fils, quelles paroles pourraient parler plus haut que ce qui doit se retracer naturellement à votre cœur

« Je pense devoir faire connaître à Votre Majesté que je vais profiter de la réunion des souverains alliés pour porter à leurs pieds, d'une voix défaillante, les supplications d'un adoucissement au sort affreux, aux peines cruelles qu'on fait peser en leur nom, et qui ne peuvent être dignement senties que par un serviteur dévoué comme moi ou par un sang aussi proche comme est le vôtre.

« Mais, Madame, quels pourraient être mes titres auprès des droits de Votre Majesté, estimés, saints, sacrés, tout-puissants, tenus en vénération par toute la terre

« Veuillez les faire valoir, Madame, et la postérité, l'histoire, qui consacrent aussi des couronnes, vous ceindront d'un diadème aussi impérissable que la sainte morale qui subjugué les hommes, et les douces vertus qui remplissent l'âme de délices¹. Je suis, etc.

« Le comte de LAS CASES. »

¹ Cette lettre a été mise à la poste à Vienne; on ignore si elle est jamais parvenue : il est probable que non.

*Madame Mère aux souverains alliés
à Aix-la-Chapelle.*

« Sires, une mère affligée au-dessus de toute expression a espéré depuis longtemps que la réunion de Vos Majestés Impériales et Royales lui rendrait le bonheur.

« Il n'est pas possible que la captivité prolongée de l'empereur Napoléon ne prête point l'occasion de vous entretenir, et que votre grandeur d'âme, votre puissance, le souvenir des événements passés ne portent Vos Majestés Impériales et Royales à vous intéresser pour la délivrance d'un prince qui a eu tant de part à leur intérêt, et même à leur amitié.

« Laisseriez-vous périr dans un exil de tourments un souverain qui, confiant dans la magnanimité de son ennemi, se jeta dans ses bras ? Mon fils aurait pu demander un asile à l'empereur, son beau-père, il aurait pu s'abandonner au grand caractère de l'empereur Alexandre, dont il fut jadis l'ami ; il aurait pu se réfugier chez Sa Majesté Prussienne, qui, sans doute, se voyant implorée, ne se serait rappelé que son ancienne alliance, l'Angleterre peut-elle le punir de la confiance qu'il lui a témoignée ?

« L'empereur Napoléon n'est plus à redouter : il est infirme. Fût-il plein de santé, eût-il les moyens que la Providence lui mit jadis dans les mains, il abhorre la guerre civile.

« Sires, je suis mère, et la vie de mon fils m'est plus chère que ma propre vie. Pardonnez à ma douleur la liberté que je prends d'adresser à Vos Majestés Impériales et Royales cette lettre.

« Ne rendez point inutile la démarche d'une mère qui réclame contre la longue cruauté exercée sur un fils.

« Au nom de celui qui est bon par essence, et dont Vos Majestés Impériales et Royales sont l'image, intéressez-vous à faire cesser les tourments de mon fils; intéressez-vous à sa liberté. Je la demande à Dieu, je la demande à vous, qui êtes ses lieutenants sur la terre.

« La raison d'État a ses limites, et la postérité qui immortalise tout, adore par-dessus tout la générosité des vainqueurs. Je suis, etc.

« MADAME MÈRE. »

N. B. — Cette lettre est restée sans réponse. D'autres démarches furent faites en faveur de Napoléon par des personnes de sa famille; mais elles ne m'ont pas été connues d'une manière assez authentique pour pouvoir les mentionner ici.

Note adressée aux souverains alliés, en congrès à Aix-la-Chapelle.

(Octobre 1818.)

« Sires, la majesté royale n'a point de juges sur la terre; toutefois, puisque les souverains eux-mêmes, la dépouillant de son attribut le plus sacré, l'ont soumise à leur tribunal, je viens avec une respectueuse confiance leur parler en faveur d'un monarque longtemps reconnu par eux tous, aujourd'hui déchu par eux, captif en leur nom, et donnant en ce moment à l'univers l'exemple de la plus grande, de la plus terrible vicissitude qui fut

jamais ! Et qui pourrait s'en dire à l'abri, si l'on viole l'inviolabilité !

« Fidèle à sa dignité, supérieur à l'infortune, il n'attend que de la mort seule la fin de ses tourments : mais moi, arraché inopinément du roc fatal où je l'entourais de mes soins pieux, je veux encore lui consacrer au loin les restes d'une vie défaillante, et chercher à adoucir des maux que je ne puis plus partager.

« Cette mission sacrée, que j'ose entreprendre en cet instant, je me la donne moi-même ; je la puise dans mon tendre dévouement à sa personne, dans la chaleur de mes affections privées pour celui qui fut mon maître

« Étranger ici à toute politique, je n'aurai d'autre impulsion, je ne prendrai d'autre guide que cette morale sainte et sacrée qui enchaîne les rois et les peuples : elle sera ma force, mes droits, mon excuse.

« Napoléon, sur son roc, est en proie aux tourments, aux privations de toute nature, aux mauvais traitements des hommes et aux calamités du climat. C'est un fait notoire à tous aujourd'hui, suffisamment prouvé par les documents authentiques sortis du lieu même, et dont j'ose placer ici quelques-uns sous les yeux des hauts souverains.

« Or, si le droit de la guerre, si le droit des nations ont dû être méconnus pour le repos du monde, *a-t-on dit*, l'humanité du moins ne saurait aussi avoir perdu tous ses droits.

« Depuis trois ans, la paix a partout succédé à la guerre, les passions se sont calmées ; les nations, les individus se sont réconciliés ; le gouvernement, les partis ont désarmé ; le droit commun a partout

repris son empire ; un homme seul n'a point participé à ces bienfaits. Il demeure seul encore en dehors des lois humaines, jeté sur un roc stérile, livré à un climat dévorant, voué aux angoisses d'une mort lente, qu'abreuvent chaque jour la haine et les outrages, Quel terme fixe-t-on à un aussi étrange supplice ? S'il est condamné à vivre, cet état d'exception n'est-il pas trop cruel ? Ne l'est-il pas encore bien davantage, s'il était condamné à mourir ? Et quels ont été ses crimes ? Qui l'a entendu ? Où est le tribunal, sa sentence, ses juges, leurs droits ? Dira-t-on qu'il n'y a eu d'autres garanties contre lui, d'autres sûretés que la prison, les chaînes, la mort ? Dira-t-on qu'on ne peut s'en fier à ses actes, à ses promesses, à ses serments ? Citera-t-on le retour de l'île d'Elbe ? Mais il y était souverain. On avait signé des engagements avec lui, les a-t-on tenus ? Cette fois, en abandonnant le continent, il a abdiqué toute souveraineté, il a déclaré sa carrière politique terminée ; c'est donc un tout autre état de choses. Mais même, dans le cas où la mort seule pourrait assouvir la haine et les craintes, *pourquoi alors ne l'avoir pas donnée franchement.* (Ce sont ses propres paroles.) *Une mort prompte, sans être plus juste, serait plus humaine et moins odieuse ; elle deviendrait un bienfait.* Voilà ce qu'il a dit lui-même, écrit, répété ; qui oserait démentir une telle assertion ?

« Et quels assez puissants motifs perpétuerait-on pour justifier une aussi intolérable situation ?

« A-t-on voulu punir ses envahissements passés ? Mais les peuples ont épuisé leur ressentiment dans la victoire : ils gardent le silence.

« Aurait-on voulu user de représailles ? Mais

Napoléon s'est trouvé maître chez les autres : en a-t-il agi ainsi ? Qu'on se reporte à Austerlitz, au bivouac de Moravie, à Vienne, à Tilsitt, aux conférences de Dresde ; bien plus, qu'on le prenne dans ce dont l'histoire aura le plus de peine à le défendre : Charles IV, captif dans ses mains, put à son gré, et toujours en roi, occuper ou Compiègne, ou Marseille, ou Rome ; et Ferdinand se vit à Valençay constamment entouré de tous les soins, de tous les respects qu'il pouvait prétendre. Un prince qui lui disputait le trône tombe dans ses mains ; quel usage Napoléon fit-il de la victoire ? La liberté immédiate du prisonnier atteste sa magnanimité, et l'histoire la consacrera à côté des indignes traitements dont on l'accable.

« Aurait-on cru devoir renouveler pour lui l'ostracisme des anciens ? Mais les anciens, en repoussant d'au milieu d'eux les talents qu'ils croyaient redoutables, n'immolaient point leur victime ; ils ne la transportaient pas dans un autre univers, ne la fixaient pas sur un affreux rocher, ne l'entraînaient pas sous un climat brûlant ; en un mot ne chargeaient pas la nature d'un crime qu'on semblerait ici n'oser pas exécuter soi-même.

« Enfin, craindrait-on que ce nom ne fût encore trop au milieu de nous ? Mais qu'on prenne garde de manquer le grand but. Toujours la persécution intéresse les peuples, toujours elle remue les masses constamment généreuses : et si l'on veut fournir des partisans, ne suffit-il pas de faire des martyrs ? De quelle nécessité sont donc d'aussi extraordinaires, d'aussi étranges mesures ? Pourquoi violerait-on ainsi à la fois le code des nations, le code des souverains, le code des particuliers ?

« Parmi les nations civilisées, la fureur s'apaise devant un ennemi désarmé, et parmi les sauvages même il demeure sacré, surtout s'il est confié à la bonne foi.

« Pourquoi donc continuerait-on de lutter péniblement encore contre ce que réclament l'humanité, la justice, la religion, la morale, la politique, toutes les lois de la civilisation ? Pourquoi ne pas s'abandonner plutôt à ce que commande la générosité, ce qu'exigent la dignité, la gloire, les vrais intérêts ? Osons le dire ici : les rares exemples des rois dévoués aux tourments et à la mort sont toujours flétris par l'histoire ; et elle ne doit les rap-peler qu'avec horreur aux peuples, aux rois qu'avec saisissement ! ! !...

« Depuis que j'ai été enlevé de Sainte-Hélène, j'ignore personnellement les altérations qu'aurait pu éprouver le traitement infligé à Napoléon ; mais, avant mon départ, il était intolérable, sous le rapport de sa dignité personnelle et de son existence morale et physique : y aurait-on porté des modifications longtemps réclamées en vain par ses serviteurs, encore n'aurait-on pas pu changer l'influence mortifère du climat, ni toute l'horreur de cet affreux séjour. Ces circonstances sont telles, qu'elles suffisent seules pour empoisonner toutes les sources de la vie. Il n'est point en Europe de cachot qui ne soit préférable, et pas un être humain, quelque force de corps, quelque force d'âme qu'on lui supposât, qui pût, en de telles circonstances, résister longtemps aux terribles effets d'une aussi pernicieuse prison.

« Aussi la victime est-elle déjà atteinte d'un mal qui doit la conduire inévitablement sous peu à la

mort. La Faculté n'hésite point à le prononcer; et moi, dans les angoisses de mon âme, j'ose venir l'exposer devant les augustes souverains, en laissant à leur humanité, à leur propre cœur, à leur haute sagesse à y pourvoir.

« Certes, on ne saurait m'accuser, moi, d'un manque de respect, de dévouement à la souveraineté. Ces témoignages de ma vie seront en ce moment la garantie de ma hardiesse auprès des hauts souverains : comme le sentiment de leur dignité, de leurs intérêts, de leur gloire, demeurera celle de mes espérances et de mes vœux.

« Le comte de LAS CASES. »

Lettre à S. M. l'empereur d'Autriche,

(Renfermant la note ci-dessus), à lui-même.

« Sire, j'ai osé, le 10 février dernier, déposer aux pieds de Votre Majesté, la sollicitude et les vœux d'un serviteur fidèle en faveur de son maître.

« Que Votre Majesté daigne pardonner à ma constance, pût-elle lui devenir importune! J'ose ici placer sous ses yeux une note nouvelle en faveur de celui qui fut son frère, et dont elle fit son fils. Je prends la liberté d'accompagner cette note de quelques documents authentiques.

« Sire, mon espérance et mes excuses sont dans les qualités privées, les vertus profondes de Votre Majesté. L'Europe se plaît à reconnaître, à proclamer en vous le plus droit, le plus moral, le plus humain, le plus religieux des hommes : et pourtant c'est en votre nom qu'on torture, qu'on fait mourir celui à qui vous unîtes votre fille chérie, celui que votre choix et la religion ont rendu votre fils.

« Ah ! Sire, frémissez qu'on ne rapporte à vos yeux sa tunique ensanglantée !... Et s'il était arrivé ce jour de la justice éternelle, où le juge suprême des hommes et des rois, faisant entendre ses jugements terribles, demanderait : Qu'as-tu fait de ton fils ? qu'est-il devenu ? Pourquoi séparas-tu l'époux de l'épouse ? Comment osas-tu désunir ce qui avait été conjoint et béni en mon nom ? Je puis bien accorder la victoire à qui il me plaît, mais nul ne saurait en abuser contre mes saintes lois, sans encourir ma colère .

« Sire, je m'arrête : en aurais-je trop dit ? Que Votre Majesté pardonne : ce sont les sentiments désordonnés, les cris perçants que m'arrache le meurtre de mon maître, exécuté à mes yeux. Sire, c'est à vos genoux et tout hors de moi que j'en appelle à votre intercession ; c'est contre l'homme que je vous invoque. Ah ! ne soyez pas insensible !... Je suis, etc ¹.

« Le comte de LAS CASES. »

A lord Castlereagh,

En lui adressant la Note aux souverains alliés.

« Milord, j'ai l'honneur d'adresser à votre seigneurie copie d'une note que j'ai pris la liberté d'adresser aux souverains alliés.

« J'ai cru devoir vous la transmettre, milord, à cause du respect profond que je porte à l'auguste personne que vous représentez, et des sentiments

¹ Une pareille note fut adressée à l'empereur Alexandre et au roi de Prusse, avec des changements analogues.

que m'inspirent les talents personnels de votre seigneurie.

« Quelles que soient vos opinions, milord, sur cette note, peut-être même vos oppositions, V. S. a trop de générosité d'âme pour condamner tout à fait et sans réserve, j'en suis sûr, ces constants efforts d'un serviteur fidèle, qui a voué aux adoucissements et à la consolation de celui qui fut son souverain, jusqu'au dernier soupir de son existence.

« Milord, combien V. S. a influé sur cette grande destinée ! Combien elle peut y influencer encore ! Que ne puis-je faire arriver ma voix jusqu'à vous ! Dans les angoisses et les longueurs de mes solitudes, j'ai parcouru souvent le cercle des grands motifs qui avaient pu dicter vos terribles et cruelles déterminations. Je n'ai pu trouver que l'intérêt de votre patrie, la loi rigoureuse de la nécessité, la conviction du caractère et des dispositions de celui sur lequel vous frappez ; enfin la gloire et la responsabilité de votre administration. Mais, milord, V. S. a-t-elle bien pu recueillir le complet ensemble de tous les éléments contradictoires ? A-t-elle bien pu épuiser toutes les sources d'informations et de lumières ? Que ne m'a-t-il été possible d'approcher V. S. ? Ou que le délabrement de ma santé et de mes facultés ne me permet-il de lui exposer dignement tout ce que j'ai dans le cœur et dans la pensée ! Vous en demeureriez frappé peut-être, milord, et peut-être bien des objets captiveraient votre étonnement et vos plus graves méditations.

« J'ai l'honneur, etc

« Le comte de LAS CASES. »

L'époque du congrès arrivée, je me rendis à Francfort, où, par l'effet du hasard, j'arrivai le jour même de l'entrée de l'empereur Alexandre. C'était une occasion bien propice sans doute pour solliciter la faveur de lui être présenté; et son affabilité reconnue, la facilité avec laquelle il se laisse approcher, peut-être aussi la circonstance particulière qui me concernait, devaient me faire espérer de l'obtenir facilement; aussi m'y excita-t-on ardemment de tous côtés : c'était le moyen le plus sûr d'accomplir mon objet, disait chacun, et l'on m'imputa à tort de ne vouloir pas le tenter. Mais j'avais longuement pesé, à part moi, le pour et le contre d'une telle démarche, et j'étais loin de partager l'opinion commune sur la probabilité de son résultat. Et à quoi pourrait me conduire cette haute faveur, m'étais-je demandé? Pouvais-je prétendre remuer par mon éloquence le cœur du souverain? Et si mes paroles eussent pu le toucher comme homme, la décision finale ne devait-elle pas émaner du concours de plusieurs autres? Et puis, dans ces moments si courts et si embarrassés, étais-je bien sûr de parler avec autant de suite et de régularité que j'écrirais? Était-il convenable que je lui remissey en temps inopportun, et comme j'eusse pu le faire d'une pétition ordinaire, des pièces authentiques que je ne destinais qu'aux souverains réunis? Et si l'empereur Alexandre venait, comme il n'était que trop probable, à s'exprimer devant moi sur Napoléon d'une manière que je n'eusse pu m'empêcher de contredire, ne pouvait-il pas arriver que j'eusse irrité, aigri celui que je prétendais adoucir? Cette dernière considération surtout m'avait déterminé d'autant plus, qu'à côté de ces

nombreux inconvénients il ne se présentait à moi qu'un seul avantage, et qu'il m'était tout personnel : l'insigne faveur d'approcher le premier des monarques, de converser avec celui duquel Napoléon avait dit sur son roc : « Si je meurs ici, voilà mon héritier en Europe. »

Au surplus, ce souverain me savait dans la ville ; on m'apprit qu'il l'avait mentionné dans une de ses réunions, et j'avais la presque certitude qu'on devait lui avoir parlé de moi ; et cela par suite d'une circonstance assez particulière pour trouver place ici. Ma chambre, dans l'hôtel où j'étais descendu, se trouvait toucher précisément celle d'un de ses généraux (Ouvaroff), qui avait sa haute confiance et l'habitude de tous ses instants. La seconde ou la troisième soirée après mon arrivée, le maître de l'auberge entre chez moi pour me dire que ce général est prêt à me recevoir, et qu'il se fera un plaisir de m'accorder l'entretien que je lui ai demandé. Dans mon étonnement, ma réponse fut d'abord qu'on allât dire qu'il y avait erreur ; puis, réfléchissant tout à coup que c'était peut-être une circonstance heureuse ménagée par le ciel, je courus après l'homme qui exécutait déjà sa commission, et de la porte j'expliquai moi-même qu'il y avait méprise sans doute, puisque je n'avais pas eu l'honneur de demander une pareille faveur. Sur quoi, le général courant à moi comme pour me retenir, et renvoyant ses aides de camp, il me dit avec grâce et politesse que, méprise ou autrement, il allait se trouver heureux de cette occasion de faire connaissance et de causer avec moi, et nous eûmes en effet une conversation fort longue, et toute, comme on peut le croire, sur Sainte-Hélène.

Je n'étais venu à Francfort que pour faire déposer authentiquement toutes mes pièces à chacune des délégations respectives. Cette opération finie, je retournai promptement à Manheim, toujours pour échapper au mouvement et aux intrigues de Francfort, où plusieurs ne manquèrent pas de m'offrir, auprès du congrès, des services qu'ils disaient pouvoir être très importants, me proposant d'y être des agents très chauds de mon affaire; ce qu'il m'eût fallu, comme de raison, payer très cher, et l'on a vu que j'avais à peine de quoi pourvoir aux premiers besoins de celui pour les intérêts chanceux duquel on me demandait de grosses sommes; mais pendant la durée du congrès, et en attendant quelque décision favorable des souverains, il devait me parvenir jusque dans ma solitude de Manheim, des preuves nouvelles de la méchanceté de sir Hudson Lowe et des mauvais traitements qu'il continuait d'exercer sur ses victimes. Je fus déterré à Manheim par un malheureux maître-canonnier d'un vaisseau de la compagnie des Indes, et il me parvint un gros paquet du général Bertrand.

On trouve assez au long dans M. O'Méara, l'histoire de ce maître-canonnier, et toutes les vexations qu'il éprouva de la part du gouverneur et de ses confidents, pour avoir été porteur d'un buste du jeune Napoléon, dont il espérait tirer quelques bénéfice en en faisant hommage à Longwood. Ce buste, que l'on avait voulu d'abord faire jeter à la mer, puis essayer d'en déguiser l'existence en l'enlevant, sous le prétexte même d'en faire présent à Napoléon, fut enfin, par la force de la voix et de l'indignation publique, envoyé en effet à Long-

wood, et le comte Bertrand fit passer au canonnier, tant pour la valeur du buste que pour l'indemniser des vexations et des pertes qu'il lui avait causées, une des lettres de change que je lui avais laissées en partant, de la valeur de trois cents louis. Le comte Bertrand, en la lui adressant, le pria de vouloir bien lui en accuser réception; mais ce pauvre homme, loin d'avoir pu accuser une telle réception, n'avait même pas eu connaissance de la lettre du comte Bertrand. Il avait dû continuer sa route vers l'Inde, après le don de son buste, avec la seule annonce verbale de sir Hudson Lowe, « Que les gens de Longwood lui avaient destiné quelque gratification, et qu'on lui en donnerait connaissance avec le temps. » Au retour de l'Inde, il fut interdit au malheureux, tout le temps de sa relâche à Sainte-Hélène, de descendre à terre, et l'on se contenta de lui dire encore que ce dont on lui avait parlé concernant ses intérêts se trouverait à Londres, à l'amirauté. Arrivé en Angleterre, ses recherches lui procurèrent en effet la lettre de change de trois cents louis : c'était la première connaissance qu'il en avait; mais plus de dix-huit mois s'étaient écoulés les personnes sur qui elle était tirée n'avaient plus les fonds nécessaires, et il lui fallut quitter Londres avec la persuasion et la douleur d'avoir perdu et son buste et son argent. C'était un habitant de la Dalmatie : retournant dans son pays par la voie de Trieste, il traversait tristement l'Allemagne, lorsque, par le plus grand des hasards, il apprit à Francfort qu'il trouverait à Manheim le signataire de sa lettre de change : il m'arriva, et sa joie fut vive, et ses malédictions contre sir Hudson abondantes, en recevant un

argent qui lui composait désormais une petite fortune, disait-il, et l'avait le bonheur de sa vie.

Quant au gros paquet que je reçus aussi vers ce même temps du grand-maréchal, il se composait d'une longue lettre de lui, écrite par ordre de l'Empereur, et de diverses pièces authentiques venues en dehors de la voie régulière. Mais, à mon grand étonnement, le même jour où il me parvenait, j'en lisais le contenu dans les papiers belges, tiré et retraduit des journaux anglais. Devinant les intentions de Longwood, je ne m'empressai pas moins d'en envoyer copie à lord Liverpool, ainsi qu'on va le voir. J'insère ici la plupart de ces pièces, la lettre du comte Bertrand surtout, parce que, reprenant avec quelques détails les mauvais traitements éprouvés par l'Empereur depuis l'instant où je l'avais quitté, elle procure au lecteur dix-huit mois de plus de l'historique de Longwood; et puis quelques-unes des pièces portent des apostilles de la main même de Napoléon, et sont trop remarquables pour être passées sous silence.

Lettre du comte de Las Cases à lord Liverpool.

« Milord, je reçois à l'instant une longue lettre du comte Bertrand, et le même courrier, à mon grand étonnement, me la montre imprimée dans le *Vrai Libéral* de Bruxelles, retraduite du *Morning-Chronicle* de Londres.

« Dire à Votre Seigneurie comment cela est arrivé, c'est hors de mon pouvoir; mais l'assurer que c'est à mon grand regret et sans ma participation, est la vérité.

« Je ne m'explique qu'en me disant qu'un de

vos compatriotes n'aura voulu se charger de ce paquet de Longwood qu'autant qu'il lui aura été ouvert, et qu'il lui sera demeuré prouvé qu'il intéressait l'honneur de son pays. Arrivé à Londres, il en aura tout à la fois donné connaissance au public et me l'aura expédié.

« Milord, si, d'après mes constantes sollicitations, j'avais obtenu la faveur de résider en Angleterre, il n'en eût pas été de même. Persuadé, ainsi que le comte Bertrand semble le soupçonner, que les vexations atroces et les détails odieux qu'on accumule journellement à Longwood peuvent être étrangers et inconnus à l'administration, c'est à vous, Milord, qui présidez cette administration, et à vous seul, que je fusse accouru d'abord donner connaissance de ces torts inouis, vous fournissant ainsi les moyens, et vous laissant le mérite de les redresser vous-même.

« Je supplie Votre Seigneurie de croire que ce n'eût été qu'après avoir épuisé vainement tout ce que les formes, la bienséance et les hiérarchies commandent, que je me serais abandonné au parti extrême de recourir enfin à l'opinion publique, qui, elle-même, se plaît à m'accueillir et à ne se prononcer qu'en dernier ressort.

« J'en ai donné la preuve, Milord, lorsque, après dix mois d'un silence absolu de lord Bathurst aux divers griefs dont j'avais eu l'honneur de lui demander le redressement, leur publicité eût été au moins excusable, et que pourtant je n'y ai cédé encore que lorsque les expressions déplacées d'un membre de vos communes sont venues le rendre indispensable.

« J'en ai donné la preuve, Milord, dans les vives

instances hasardées par l'impulsion de mon cœur à Aix-la-Chapelle, et transmettant soigneusement à lord Castlereagh même copie des sollicitations et des griefs que je déposais respectueusement aux pieds des hauts souverains.

« Enfin, c'est pour vous en donner, autant qu'il en reste en moi, une nouvelle preuve, Milord, que j'ai fait copier à la hâte la lettre du comte Bertrand, afin que vous puissiez en avoir une connaissance authentique, directe et la placer sous les yeux de S. A. R. le prince-régent.

« Milord, demeuré victime des souffrances physiques infligées par l'insalubrité de Sainte-Hélène, aussi bien que des peines morales dont on a accompagné ma séparation, l'état déplorable de ma santé, qui me fait interdire par la Faculté tout travail quelconque, ne me permet pas de rien ajouter à la lettre que j'ai l'honneur de vous faire transcrire. D'ailleurs, quel commentaire pourrait égaler les seuls faits qu'elle présentera à vos regards!

« J'ai l'honneur d'être avec la plus haute considération, Milord, etc. »

« *P. S.* — Milord, après m'être adressé à Votre Seigneurie pour les intérêts d'une importance si haute et si sacrée, me sera-t-il permis de profiter de cette occasion toute naturelle pour descendre avec vous à des objets qui me sont purement personnels ?

« Ne dois-je espérer aucun redressement, obtenir aucune réponse concernant les griefs nombreux sur lesquels j'ai fait entendre mes plaintes ? Dois-je surtout demeurer privé des papiers qu'on me retient à Sainte-Hélène depuis deux ans, en

dépît de mes nombreuses protestations à sir Hudson Lowe lui-même; malgré la lettre que j'ai eu l'honneur d'adresser pour cet objet, du Cap à S. A. R. le prince-régent; celle que j'ai écrite au même sujet, du même lieu, à un de vos collègues; enfin celle que j'ai adressée de Francfort à lord Bathurst?

« Ce silence constant et absolu des demandes si justes et si réitérées serait-il un déni formel de justice? Je ne saurais le croire, Milord; j'ai été élevé à connaître la force, la supériorité de vos lois, à savoir le respect que chacun de vous est tenu de leur porter, quel que soit son rang ou son poste. Je préfère penser que la faute en est à moi, qui ne sais point m'y prendre, et manque peut-être aux formes exigées; mais dans ce cas encore, Milord, ne serait-il pas convenable, juste, délicat de me les faire connaître ou même d'y suppléer. Milord, je l'invoque de votre générosité. Ces papiers, que dans le temps j'ai laissé parcourir à sir Hudson Lowe, sont d'une considération tout à fait étrangère à la réclusion qui vous occupe : ils ne sauraient, sous ce rapport, vous être d'aucune importance; mais, à moi, ils sont chers et précieux au delà de toute expression. »

Lettre du comte Bertrand au comte de Las Cases.

(Longwood, 18 janvier 1818.)

« J'ai reçu le 7 juin, mon cher Las Cases, la lettre dont vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 15 janvier dernier, et depuis j'ai reçu, le 13 de ce mois, celles des 15 février, 15 mars et 15 avril¹,

¹ Voyez plus bas la copie de ces lettres.

que j'ai communiquées, et qui ont décidé l'Empereur à me dire de vous écrire. J'ai reçu, il y a quatre mois, une caisse de livres et de brochures qui m'était adressée par M. Goulburn, et depuis une offre extrêmement obligeante d'envoyer un tableau qui se trouvait dans la chambre de Saint-Cloud, relatif au baptême du petit Napoléon. M. Henri Goulburn avait eu la complaisance de débattre le prix de ce tableau avec le propriétaire et d'en réduire le prix à moitié. On n'a pas voulu répondre à cette offre, parce que cela a paru tellement contraster avec ce qui se passait ici, qu'on l'a prise pour une démarche tenant à des discussions parlementaires, à peu près comme celles relatives à la maison de bois. Cependant l'honnête procédé qu'on a tenu à votre égard, et tout ce que vous me dites dans votre dernière lettre² me frappe si vivement!... Serait-il possible que les horribles vexations que nous éprouvons ne fussent pas faites de l'aveu du gouvernement anglais, et que l'Empereur mourût ici victime de la haine particulière du gouverneur! Les gouvernements et les princes peuvent si facilement être trompés, que, dans ce doute, je vous écris cette lettre.

« Les choses sont bien changées depuis votre départ, en l'année 1817, et celle-ci 1818. Les vexations envers l'Empereur sont devenues telles, qu'on doit les caractériser d'un attentat contre sa vie. Vous allez en juger par le détail : il ne se peut que vous n'ayez lu dans les journaux du mois de mars des observations sur le discours de lord Ba-

² L'expérience semble n'avoir que trop prouvé qu'il y avait plus de connaissance des hommes à Longwood, que dans le correspondant de Francfort.

thurst ; mais depuis, les choses ont bien empiré, et la haine du gouverneur de ce pays n'a plus connu de bornes.

« Quand vous êtes parti, l'Empereur avait renoncé à monter à cheval pour se soustraire aux pièges et aux insultes dont on voulait le rendre l'objet en le faisant insulter par les sentinelles. Depuis, il a dû se priver même de la promenade à pied pour éviter les mêmes inconvénients. Pendant les mois de mars et d'avril, l'Empereur sortait quelquefois pour venir chez ma femme, et quelquefois aussi il s'asseyait à cinquante pas de la maison, sur le banc que vous connaissez, où il restait une demi-heure ou une heure. On a trouvé le moyen de l'en empêcher et de l'obliger à ne plus sortir de la chambre. On savait que cela n'était pas très difficile : on mit pour jardinier un soldat du 66^e, on avait stationné chez moi un sergent d'ouvriers, l'un et l'autre fort utiles à la maison, soit pour ôter quelques mauvaises herbes qui pouvaient empestier l'air (car aucun jardin n'est possible dans cette localité), soit pour raccommoder la maison, qui est en ruines et fait eau à chaque pluie. Cela paraît fort raisonnable. Mais le gouverneur a investi ces deux soldats du droit d'arrêter qui leur plaît, aux portes même et sous les fenêtres de l'Empereur. Dès ce moment, il n'est plus sorti, et voilà plus de cent jours qu'il n'a pas même mis la tête à la fenêtre.

« Ce climat, ce défaut absolu d'exercice, cette mauvaise habitation ont affecté sa santé, de manière que vous ne le reconnaîtriez plus. Depuis la fin de septembre 1817, il a eu les premiers symptômes d'une hépatalgie chronique, que vous savez être

mortelle en ce pays. Il avait pour le soigner le bon O'Méara, en qui vous savez qu'il a confiance. Sir Hudson Lowe, dans le mois d'avril, au moment où ce médecin lui était le plus nécessaire, l'a forcé de donner sa démission, voulant lui imposer M. Baxter, que vous connaissez; l'Empereur a refusé de voir aucun médecin. Il a été, depuis le 10 avril jusqu'au 10 mai, sans médecin; et enfin les commissaires russe et autrichien qui étaient ici, indignés, ont fait connaître au gouverneur que si, dans cette circonstance, l'Empereur mourait, eux-mêmes ne sauraient que dire, si l'opinion se répandait en Europe qu'il avait été assassiné. Il paraît que cela a décidé le gouverneur à restituer le médecin; mais il n'est sorte de mauvais traitements qu'il ne lui ait fait éprouver. Ils ont voulu le faire chasser de la table des officiers du 66^e, et ces braves militaires n'ayant pas voulu participer à un acte aussi arbitraire, il a fait donner lui-même l'ordre par le colonel, à ce médecin, de cesser de manger avec ses officiers. Il a écrit à Londres, et il est probable qu'on chassera ce médecin. L'Empereur n'en recevra aucun autre; et si le prince-régent ou le lord Liverpool ne prennent pas connaissance de ce fait, il mourra ici de maladie, même privé de l'assistance de son médecin. Cependant l'Empereur est très malade; depuis deux mois il se lève à onze heures du matin et se recouche à deux heures. Il eut, il y a peu de jours, une crise très violente, produite par le mercure que le docteur O'Méara lui fait prendre: cela lui était indiqué par le mal de foie. Le docteur O'Méara, fort effrayé de sa responsabilité, me proposa de faire appeler M. Baxter et le chirurgien du *Conquérant*. Ce sont

les deux premiers médecins de ce pays. Vous savez la répugnance que l'Empereur avait contre M. Baxter, fondée sur ce qu'il était un ancien chirurgien-major du bataillon italien que commandait sir Hudson Lowe. Cette répugnance depuis s'est fort accrue, parce qu'il s'est prêté, depuis le mois d'octobre 1817 jusqu'au mois de mars 1818, à rédiger des bulletins pleins de faussetés, et qui ont trompé son gouvernement et l'Europe. Mais il ne vit pas d'inconvénient, quoiqu'il s'en souciât peu, à ce qu'on appelât le sieur Stokoe, qui effectivement vint à Longwood le même jour, à trois heures après midi, mais ne voulut pas entrer chez l'Empereur, considérant sa responsabilité comme compromise, et en danger de perdre une place qu'il avait acquise par quarante ans de service. Cela me parut si extraordinaire, que je ne voulus pas le croire. Je le vis, il me témoigna ses regrets; car c'est un homme qui est fort respectable : cela s'expliqua très facilement; c'était une insinuation qui lui avait été faite comme au sieur Cole, banquier, que vous connaissez, avec qui j'avais quelque compte d'argent à régler, que je fis appeler chez moi, et qui, en arrivant, me déclara qu'il ne pouvait me parler qu'en présence de l'officier d'ordonnance, parce que sans cela il serait perdu. Comme de raison, je m'y suis refusé. La même chose est arrivée, il y a peu de jours, avec le sieur Fowler, arrivé d'Angleterre, avec qui j'avais un compte à régler pour quelques centaines de livres sterling d'objets d'habillement qu'on avait fait faire à Londres. Il est vrai que vous ne connaissez pas la position où nous nous trouvons aujourd'hui, qui ne peut en rien se comparer à celle

où nous étions de votre temps. Mais alors même elle était vexatoire, et vous connaissez assez ce prince pour que vous eussiez dû vous opposer à ce qu'aucune personne de la famille de l'Empereur ne vînt ici. Le spectacle des humiliations, des vexations, de la haine auxquelles il est en proie, lui serait tout à fait insoutenable, si sa mère ou quelqu'un de ses frères venait à le partager. Même le comte de Montholon et moi, qui sommes seuls aujourd'hui auprès de lui, il nous a plusieurs fois engagés à partir, à nous soustraire à un pareil traitement, et à le laisser seul; que son agonie serait moins amère s'il ne nous en voyait pas les victimes. Depuis longtemps vous savez que les officiers ne venaient plus chez moi; mais sur la route, quand nous les rencontrions, ils avaient l'honnêteté de causer avec ma femme ils en ont eu la défense, non par écrit, mais par insinuation; de sorte qu'il est arrivé plusieurs fois que ces officiers, nous apercevant, se sont détournés de la route.

« Les choses en sont venues au point que le litige sale reste plusieurs jours à être visité par le capitaine d'ordonnance, et quelquefois par l'état-major; scène fort indécente et fort déshonorante pour eux, mais qui n'a pour but que l'outrage et l'insulte.

« Au mois de juin 1816, un store-ship (vaisseau-magasin) apporta un buste de marbre du petit Napoléon. Sir Hudson Lowe lui fit donner l'ordre de le jeter à l'eau. Il l'a depuis nié; mais nous en avons l'attestation juridique; car cet acte a révolté et lady Malcolm, qui était encore dans ce pays, et tous les capitaines du store-ship qui s'y trouvaient alors.

« Depuis, en février dernier, le store-ship *le Cambridge* a apporté deux gravures du petit Napoléon, qu'il avait achetées sur les quais de Londres. Sir Hudson Lowe les a fait acheter, en disant que c'était pour en faire cadeau au père, et lorsqu'un mois après les officiers de ce bâtiment ont appris que c'était au contraire pour les lui soustraire, ils n'ont pu dissimuler leur indignation qu'un pareil trait fût fait par un Anglais.

« Toute cette conduite du directeur ne peut pas être ignorée du gouvernement britannique. Si on s'est fait répéter à Londres, par lord Amherst, ce que lui a dit l'Empereur, si on a interrogé le capitaine Popleton, qui a été deux ans officier d'ordonnance, et que vous connaissez ; si on a interrogé le colonel Nichols du 66^e ; si on a interrogé le colonel Fehrzen du 53^e, et tant d'autres, on a dû connaître quels ont été les indignes traitements qu'on se permet ici.

« S'il est des ennemis de l'Empereur en Europe qui eussent approuvé le gouvernement anglais s'il l'eût fait périr ouvertement et publiquement à bord du *Bellérophon*, il n'en est aucun qui un jour ne couvre d'imprécations et d'opprobre, et ne désavoue ceux qui le font périr d'une manière aussi lâche.

« Comment concilier tout cela avec ce que vous m'écrivez ? Peut-être par une correspondance astucieuse, pleine de faussetés et tissée avec adresse. Toutefois, nous avons fait nos plaintes depuis deux ans, assez ouvertement, et on doit être instruit à Londres de la conduite criminelle qu'on tient ici.

« Vous serez étonné que je vous parle des com-

missaires français, autrichien et russe qui sont ici. Pendant que vous y étiez, nous ne les avons jamais vus. Aujourd'hui ils n'ont pas vu l'Empereur, ni ne sont venus chez nous ; mais nous les avons rencontrés plusieurs fois sur les chemins de l'enceinte, manière assez ridicule de se voir. Si l'Empereur ne les reconnaît pas comme commissaires, il n'a jamais refusé de les recevoir comme étrangers.

« Quant au gouverneur, il ne l'a pas vu depuis le mois d'avril 1816, et vous êtes au fait des raisons que l'Empereur avait de ne pas le recevoir, après les insultes qu'il en avait reçues. Dans cet état de choses, que sir Hudson Lowe se venge, cela n'est pas d'un caractère généreux sans doute, mais cela s'explique. Mais comment le gouvernement peut-il continuer depuis deux ans sa confiance à un homme qui en abuse aussi étrangement ?

« Je vous prie donc instamment, et au nom de l'Empereur, de faire connaître la situation des choses, à la famille et à ses parents ; d'exiger *impérieusement* qu'aucun d'eux ne vienne accroître ses maux, en venant les partager.

« Vous nous dites que le gouvernement anglais nous a abonnés au *Morning-Chronicle*. Il en est pour ce journal comme pour le *Times* : on nous l'envoie en ôtant les numéros qu'il convient d'ôter. Ainsi, on nous a envoyé quelques numéros de février, quelques numéros de mars ; mais on a ôté tous ceux qu'il a plu de soustraire : n'avoir pas une série de journaux, c'est pire que de n'avoir rien.

« Comment nous enverrait-on des livres ? lorsque aussitôt qu'un store-ship arrive, le premier soin du gouverneur est d'acheter tous les livres qui s'y

trouvent, surtout en français, pour nous priver de les acheter.

« Quant aux brochures que vous nous annoncez, nous n'avons reçu, le 12 mars, qu'une caisse dont vous trouverez ci-joint l'état, ce qui nous fait penser que probablement on aura gardé le reste.

« J'ai lu cette lettre à l'Empereur, qui en a approuvé le contenu; mais qui a trouvé que j'avais faiblement exprimé tout ce que la conduite qu'on tient à son égard a de lâche. Il désire que j'y ajoute deux apostilles, qui vous feront connaître quelle est sa pensée tout entière sur l'officier qu'on a préposé à la garde de ce pays. Jusqu'à cette heure, le traitement du calomélas n'a pas amélioré l'état du foie, et lui a produit d'autres inconvénients.

« Recevez, mon cher Las Cases, l'assurance de mes sentiments les plus affectueux.

« Le comte BERTRAND. »

« *P. S.* — Dans le peu de jours qui se sont écoulés depuis que ma lettre est écrite, il s'est passé bien des événements qui vous prouveront combien notre situation empire tous les jours, loin de s'améliorer, comme vous paraissez le croire. Vous savez que le capitaine Mackey, officier du 53^e, avait été remplacé à Longwood, comme officier d'ordonnance, par le capitaine Popleton, du même régiment, et celui-ci, à son départ, par le capitaine Blackeney, du 66^e, officier qui, comme ses prédécesseurs, jouissait de la meilleure réputation dans son régiment. Dès les premiers jours de son arrivée, il trouva que le gouverneur exigeait de lui des choses bien peu dignes d'un homme d'hon-

neur ; mais comme depuis cela s'est fort accru, il a enfin vivement désiré, aussitôt que son année de service dans ce poste avilissant serait à son terme, d'en être quitte. On sait qu'il a déclaré confidentiellement à ses amis du régiment, qu'il était impossible à un homme d'honneur de continuer à rester dans ce poste sans perdre sa propre estime. Il se peut aussi que sir Hudson Lowe n'ait pas été satisfait des sentiments connus de ce capitaine. Quoi qu'il en soit, le 20 de ce mois, un officier envoyé dans l'île pour y commander les milices, et dont vous connaissez les anciennes relations avec sir Hudson Lowe, le seul de tout l'état-major du gouverneur que l'Empereur ait refusé de voir, vint s'installer pour officier d'ordonnance, et avec lui, sous divers prétextes, un autre officier ; de sorte qu'on en avait deux au lieu d'un. Il paraît que quelques chambres et effets du gouvernement, qui avaient été donnés en commun pour l'officier d'ordonnance et le docteur O'Méara, ont donné lieu à des démêlés vifs entre eux.

« J'adressai, le 22, la protestation A au gouverneur, qui me fit envoyer un cartel par cet officier. Il était au-dessous de mon caractère et de ma situation de provoquer sir Hudson Lowe ; mais, dans cette circonstance, je crus devoir lui adresser la lettre cotée B.

« Le 24, il a fait partir de Longwood le docteur O'Méara, en vertu, a-t-il dit, d'un ordre de lord Barthurst, ainsi que vous le verrez par la lettre du gouverneur, cotée C, au comte de Montholon, qui lui a répondu la lettre D.

« Le docteur O'Méara, comme vous savez, a été donné à l'Empereur, par une décision du conseil,

en remplacement de son propre médecin, et sur la demande spéciale que j'en adressai à l'amiral Keith. Il ne pouvait être ôté à l'Empereur que par un ordre du conseil. Si cet ordre existe, pourquoi ne nous en donne-t-on pas connaissance ? Certainement, ni le conseil, ni lord Barthurst n'eussent ôté à l'Empereur le médecin de son choix, ils en sentaient la conséquence, sans le remplacer au préalable par un autre qui eût sa confiance

« Mais y eût-il même un ordre du conseil, cela ne justifierait point le gouverneur, car cet ordre, donné dans des circonstances ordinaires, ne pouvait être exécuté au moment où l'Empereur était gravement malade, on n'a jamais pu entendre qu'on lui enlevât son médecin au milieu du traitement d'une maladie aussi sérieuse, et qui attaque sa vie, surtout lorsque, depuis le mois d'avril, on a demandé que, si on voulait lui ôter le docteur O'Méara, on envoyât d'Europe un médecin qui le remplaçât, et qui eût la confiance du malade, demande dont la réponse doit arriver avant trois mois.

« Je termine, mon cher Las Cases ; j'ai le cœur déchiré.

« BERTRAND,

PREMIER ENVOI DE LIVRES CONTENUS DANS UNE CAISSE
REMISE LE 12 MARS 1818.

<i>Biographie moderne</i>	3	volumes.
<i>L'Érmite de la Chaussée-d'Antin</i> . .	2	—
<i>Le Franc Parleur</i>	2	—
<i>L'Érmite de la Guyane</i>	3	—
<i>Tableau historique de la Littérature</i> <i>depuis 1789</i>	1	—
<i>La France et les Français en 1817</i> .	1	—
<i>Histoire du Donjon et Château de</i> <i>Vincennes</i>	3	—
<i>Bulletins de Paris, 1815</i>	1	—
<i>Les Devoirs</i>	1	—
<i>Histoire des Sociétés secrètes de</i> <i>l'année 1815</i>	1	—
<i>Le Faux Dauphin</i>	2	—
<i>Le Cri du Peuple</i>	1	—
<i>Anecdotes curieuses et intéressantes</i> .	1	—
<i>De l'Organisation de la Force</i> <i>armée, 1817</i>	1	—
<hr/>		
1 TAL.	23	volumes.
<i>Lettres Normandes et Champenoises</i> .	15	numéros.

« *Nota.* — Ces livres n'ont point été envoyés sur votre demande ; mais d'après une lettre écrite à la nièce de ma femme, la comtesse de Liedekerke, fille de M^{me} Latour du Pin, lettre qui nous a été renvoyée de Londres, et par suite de laquelle M Goulburn a bien voulu se charger d'envoyer quelques livres et brochures dont on avait demandé l'envoi régulier chaque mois. Depuis le 28 mars, au reste, nous n'avons plus rien reçu, quoiqu'il

soit arrivé plusieurs stores-ships et bâtimens de guerre.

« BERTRAND. »

DEUXIÈME ENVOI REÇU LE 28 MARS 1818.

<i>Histoire des Campagnes de 1814 et 1815,</i>	
par Alphonse de Beauchamps . . .	4 vol.
<i>Itinéraire du retour de l'île d'Elbe.</i> . .	2 —
<i>Précis de la vie du duc d'Otrante.</i> . . .	1 —
TOTAL ¹	7 vol.

Première apostille écrite par l'Empereur au dos de la lettre de sir Hudson Lowe, datée du 18 novembre 1817.

« Cette lettre, celles des 24 juillet et 26 octobre derniers, sont pleines de mensonges. Je me suis renfermé dans mon appartement, depuis dix-huit mois, pour me mettre à l'abri des outrages de cet officier. Aujourd'hui ma santé est affaiblie, elle ne me permet plus de lire de si dégoûtants écrits; ne m'en remettez plus

« Soit que cet officier se croie autorisé par des instructions verbales et secrètes de son ministre, comme il l'a fait entendre, soit qu'il agisse de son propre mouvement, ce que l'on pourrait arguer du soin qu'il prend à se déguiser, je ne puis le traiter que comme mon assassin.

« Si on eût envoyé dans ce pays un homme d'honneur, j'aurais éprouvé quelques tourmens de

¹ Ce dernier envoi surtout est assurément une mauvaise plaisanterie; et, vu les circonstances locales et morales, on laisse à la caractériser dignement.

moins, sans doute, mais on se fût épargné bien des reproches de l'Europe et de l'histoire, que le fatras d'écrits de cet homme astucieux ne saurait tromper.

« Longwood, ce 23 novembre 1817.

« NAPOLEON. »

Seconde apostille écrite en marge de la lettre de sir Thomas Reade au comte Bertrand, du 25 avril 1818.

« 1° Je vous ai fait connaître hier, quand vous m'avez présenté cette lettre, que je ne voulais point en prendre connaissance, et que vous ne deviez pas me la traduire, puisqu'elle n'était pas dans les formes usitées depuis trois ans.

« 2° Ce nouvel outrage ne déshonore que ce fat. Le roi d'Angleterre seul est fondé à traiter d'égal avec moi.

« 3° Cette conduite astucieuse cependant a un but : empêcher que vous ne fassiez connaître *la trame criminelle que l'on ourdit depuis deux ans contre ma vie.*

« 4° C'est ainsi qu'ayant l'air d'ouvrir des recours aux réclamations, on les ferme.

« 5° C'est ainsi qu'ayant eu l'air de vouloir me loger, en annonçant une bâtisse depuis trois ans, je suis toujours dans cette grange insalubre, et aucune bâtisse n'est encore commencée.

« 6° C'est ainsi qu'ayant eu l'air de me laisser la faculté de monter à cheval on m'empêche, par des moyens indirects, de pouvoir le faire et de prendre de l'exercice : première cause de *ma* maladie.

« 7° On emploie les mêmes moyens pour empêcher de recevoir aucune visite. On a besoin des ténèbres.

« 8° C'est ainsi qu'après avoir attenté à mon médecin; l'avoir forcé à donner sa démission, ne voulant pas être un instrument passif et privé de toute moralité, on le tient cependant en arrestation à Longwood, voulant faire accroire que je m'en sers, sachant bien que je ne veux pas le voir, que je ne l'ai pas vu depuis quinze jours, et que je ne le verrai jamais tant qu'on ne l'aura pas mis en liberté, fait sortir de l'oppression où il se trouve, et rendu à son indépendance morale, en ce qui concerne l'exercice de ses fonctions

« 9° C'est ainsi qu'on commet un faux caractérisé en faisant faire des bulletins par un médecin qui ne m'a jamais vu, ne connaît ni mon état, ni ma maladie; mais cela est bon pour tromper le prince, le peuple d'Angleterre et l'Europe.

« 10° On sourit avec un plaisir féroce aux nouvelles souffrances que cette privation des secours de l'art jette sur cette longue agonie.

« 11° Demandez que cette apostille soit envoyée à Liverpool, ainsi que votre lettre d'hier et celles des 13 et 14 avril, afin que le prince-régent connaisse mon assassin, et qu'il puisse le faire connaître publiquement.

« 12° S'il ne le fait pas, *je lègue l'opprobre de ma mort* à la maison régnante d'Angleterre.

« Longwood, le 27 avril 1818.

« NAPOLEON. »

Pièce A. — *Protestation adressée au gouverneur, le 22 juillet 1818.*

« Au nom de l'empereur Napoléon,

« Je suis chargé de protester :

« 1° Contre toute violation de l'enceinte par les domestiques, ouvriers ou autres, que vous revêtiriez secrètement de l'autorité publique ;

« 2° Contre les insultes faites au docteur O'Méara, pour l'obliger à s'en aller d'ici, et contre les empêchements publics ou secrets que vous avez mis ou que vous mettriez à ce que Napoléon se fit assister dans sa maladie, comme consultant, par un officier de santé en qui il aurait confiance, accrédité au service de S. M. britannique, ou reconnu pour exercer publiquement ses fonctions dans l'île ;

« 3° Contre les témoignages, les rapports, les écrits de l'officier de milice Hyster, qui n'est placé à Longwood que pour être un instrument de haine et de vengeance.

« Le Comte BERTRAND. »

Pièce B. — *Au gouverneur sir Hudson Lowe.*

(Longwood, 25 juillet 1818.)

« Monsieur le gouverneur, j'ai l'honneur de vous envoyer une lettre que je reçois.

« Le vieillard me paraît en démence. Il ne peut avoir connaissance de ma correspondance officielle que par vos ordres. Je ne lui réponds ni ne lui répondrai. Il n'est qu'un mandataire, et si son principal officier général veut me demander raison, je suis prêt à lui faire honneur.

« J'ai l'honneur d'être,

« Le comte BERTRAND. »

Pièce C. — *Du gouverneur au comte Montholon.*

(Plantation-House, le 25 juillet 1818.)

« Monsieur, je me fais à moi-même l'honneur de vous apprendre, pour l'information de Napoléon Bonaparte, que, selon l'instruction que j'ai reçue du comte de Bathurst, datée du 16 mai 1818, il m'est enjoint de retirer M. O'Méara d'auprès de sa personne, et qu'en conséquence j'ai donné des ordres pour qu'il ait à quitter Longwood sur-le-champ.

« Le contre-amiral Plampin a reçu, à la même occasion, des instructions des lords de l'amirauté, pour lui faire quitter cette île.

« Après l'éloignement de M. O'Méara, les instructions du comte de Bathurst portent, en outre, que j'aie à enjoindre au docteur de Baxter de donner ses soins, comme médecin, à Napoléon Bonaparte toutes les fois qu'il en sera requis, et d'informer particulièrement ce docteur qu'il ait à considérer la santé de Napoléon Bonaparte comme le principal objet de son attention. En communiquant cet arrangement, il m'est enjoint de ne pas manquer d'avertir, en même temps, que si Napoléon Bonaparte a quelque motif pour n'être point satisfait de l'assistance médicale du docteur Baxter, ou s'il préfère quelque autre médecin de cette île, je suis parfaitement disposé à acquiescer à cet égard à ses désirs, et à permettre à tout autre praticien médical qu'il pourra choisir, de lui donner ses soins, pourvu que celui-ci se conforme strictement aux règles établies et en vigueur.

« Ayant ainsi expédié au docteur O'Méara les

ordres pour son départ, j'ai donné les instructions nécessaires à M. Baxter. Il sera prêt à se rendre à Longwood à la première demande qui lui en sera faite

« En même temps, jusqu'à ce que je sois informé des désirs de Napoléon Bonaparte à ce sujet, je donnerai ordre pour qu'un officier de santé soit toujours à Longwood, en cas d'appel subit.

« J'ai l'honneur d'être, etc.

« HUDSON LOWE »

Pièce D. — *Du comte Montholon au gouverneur.*

« Monsieur le gouverneur, le docteur O'Méara a quitté hier Longwood, forcé de laisser son malade au milieu du traitement qu'il dirigeait. Ce matin ce traitement a cessé, ce matin un grand crime a commencé d'avoir son exécution !!! Les lettres de M. le comte Bertrand des 13, 24, 26 et 27 avril dernier ne laissent rien à dire. L'Empereur ne recevra jamais d'autre médecin que le sieur O'Méara, parce qu'il est le sien, ou celui qui lui serait envoyé d'Europe, conformément à la lettre ci-dessus citée, du 13 avril.

« J'ai communiqué la lettre que vous m'avez écrite hier. Ce que j'ai l'honneur de vous écrire est la substance de la réponse qu'on m'a chargé de vous transmettre.

« J'ai l'honneur d'être, etc.

« Le comte MONTHOLON. »

*Lettre du comte Bertrand à son Éminence
le cardinal Fesch¹.*

« Monseigneur, le sieur Cypriani, maître-d'hôtel de l'Empereur, est décédé à Longwood le 27 février dernier, à quatre heures de l'après-midi. Il a été enterré dans le cimetière protestant de ce pays, et les ministres de cette Église lui ont rendu les mêmes devoirs qu'ils eussent rendus à quelqu'un de leur secte. On a eu soin de faire mettre dans l'extrait mortuaire que je vous enverrai, mais dont l'extrait de ma lettre peut tenir lieu, qu'il était mort dans le sein de l'Église apostolique et romaine. Le ministre de l'Église de ce pays aurait volontiers assisté le mort, et celui-ci aurait désiré un prêtre catholique; comme nous n'en avons pas, il a paru ne pas se soucier d'un ministre d'une autre religion. Je serais bien aise que vous nous fissions connaître quels sont les rites de l'Église catholique à ce sujet, et si on peut faire administrer un catholique mourant par un ministre anglican. Nous ne pouvons, du reste, trop nous louer du bon esprit et du zèle que, dans cette circonstance, ont montré les ministres de la religion de ce pays. Cypriani est mort d'une inflammation de bas-ventre. Il est mort le vendredi et le dimanche précédent il avait fait son service sans aucun pressentiment. Un enfant d'un des domestiques du comte de Montholon était mort à Longwood quelques jours avant; une femme de chambre est morte il y a quelques jours d'une même maladie. C'est

¹ Nous avons cru devoir insérer ici la présente lettre, parce qu'elle multiplie les détails intérieurs de Longwood, et ajoute des traits à tout ce qui a été dit de sa véritable situation.

l'effet du climat malsain de ce pays, où peu d'hommes vieillissent. Les maux de foie, la dysenterie et les inflammations de bas-ventre font beaucoup de victimes parmi les naturels, mais surtout les Européens. Nous avons senti dans cette circonstance, et nous sentons tous les jours le besoin d'un ministre de notre religion. Vous êtes notre évêque, nous désirons que vous nous en envoyiez un français ou italien. Veuillez, dans ce cas, faire choix d'un homme instruit, ayant moins de quarante ans, et surtout d'un caractère doux, et qui ne soit entêté de principes anti-gallicans.

« Le sieur Pierron, officier, a pris le service de maître-d'hôtel ; mais il a été très malade, et, quoique convalescent, est encore en mauvais état. Le cuisinier est aussi dans la même situation. Il serait donc nécessaire que vous, ou le prince Eugène, ou l'impératrice, envoyassiez un maître-d'hôtel et un cuisinier français ou italiens, de ceux qui ont été au service des maisons de l'Empereur, ou qui le seraient des maisons de sa famille.

« Votre Eminence trouvera ci-joint : 1° les papiers qu'on a trouvés dans le portefeuille du sieur Cypriani ; 2° une épingle qu'il portait habituellement, et que j'ai cru devoir envoyer pour sa femme ; 3° le décompte de tout ce qui lui revient, montant à la somme de 8,287 fr., ou 345 liv. sterl. 5 shel. 10 p. ; 4° une lettre de change pour la solder à ses héritiers. Sachant que vous avez soin de son fils, et que sa fille est chez Madame, l'Empereur entend qu'il connaisse la fortune que laisse Cypriani, qui paraît avoir des fonds assez considérables placés à Gênes, pour assurer un sort à ses deux enfants.

« Je ne veux pas vous affliger en vous parlant de la santé de l'Empereur, qui est peu satisfaisante. Cependant, son état n'a pas empiré depuis les chaleurs. Je pense que vous cacherez ces détails à Madame. N'ajoutez aucune foi à toutes les fausses relations qu'on peut faire en Europe. Tenez comme règle et comme seule chose vraie que depuis vingt-deux mois l'Empereur n'est pas sorti de son appartement, et si ce n'est quelquefois et rarement pour venir voir ma femme. Il n'a guère vu personne, si ce n'est deux ou trois Français qui sont ici, et l'ambassadeur anglais à la Chine.

« Je prie votre Éminence de présenter mes respects à Madame et aux personnes de sa famille et d'agréer les sentiments avec lesquels j'ai l'honneur d'être, etc.

« Comte BERTRAND. »

Première lettre du comte de Las Cases au général comte Bertrand ¹.

« Je viens vous consacrer le premier instant qu'il m'appartient. Voilà déjà plus d'un an que je suis

¹ On a cru devoir joindre ici les lettres suivantes du comte de Las Cases : 1° parce qu'elles se trouvent mentionnées dans la lettre précédente du comte Bertrand, et qu'elles servent à en compléter le sens et l'intelligence, 2° parce qu'elles font connaître la candeur et la bonne foi qui présidaient à cette correspondance avec Longwood ; 3° enfin, parce qu'elles mettent à même d'apprécier dignement l'assertion étrange du sieur Goulburn, qui, recevant ces lettres et y répondant avec politesse, n'a pas craint néanmoins d'affirmer, dans la Chambre des communes, en une certaine occasion, que les expressions de leur auteur se présentaient toujours enveloppées d'une double interprétation. Comment l'homme de bonne foi à qui ont été adressées les lettres ci-dessus, qui a reçu et doit avoir lu la lettre à lord Bathurst surtout,

loin de Longwood, et depuis ce temps, que de peines, de chagrins et de traverses de toutes espèces!!! Je laisse aux papiers publics à vous en instruire. J'écarterai de mes lettres toute parole, tout sujet qui pourrait servir de prétexte à vous en priver. Je veux faciliter de tout mon pouvoir le seul but que je me propose, celui de faire arriver jusqu'à vous les preuves d'une sollicitude qui va faire l'objet du reste de ma vie. J'ai trop présents la consolation et le bonheur dont m'étaient auprès de vous autres quelques souvenirs d'Europe, pour ne pas me vouer entièrement à vous procurer cette espèce de consolation, ô mes chers compagnons qui remplissez à jamais mes pensées de chaque jour et de tous les moments! Je vous écris donc au premier instant où je me trouve libéré de surveillance personnelle; et tous les mois au moins, régulièrement à pareil jour, je vous donnerai une semblable marque de mes soins incessants. Des obstacles étrangers pourront les empêcher peut-être d'arriver jusqu'à vous; mais, de ma part, la mort seule pourra m'y faire manquer; et j'invoque ici, au nom de tous les sentiments, ceux qui,

peut-il se permettre de dire que les expressions de leur auteur se présentent toujours enveloppées d'une double interprétation! Certes, M. Goulburn doit être difficile en fait de sens explicite et prononcé, ou bien il n'entend pas le français. Mais a-t-il lu? a-t-il mal lu? a-t-il voulu lire? et, semblable à lord Bathurst, ne s'exprimerait-il pas, ainsi que son noble patron dans ses fameuses dénégations à lord Holland, dans la Chambre des pairs, non d'après ce qui est, mais seulement d'après ce qu'il lui est avantageux de dire? C'est le besoin surtout de mettre chacun à même de juger du mérite des assertions du sieur Goulburn, qui a amené la communication de ces lettres. La négligence, l'abandon qu'on y remarque démontrent assez combien peu elles étaient destinées à devenir publiques.

chargés de la censure de mes lettres, croiraient y trouver des motifs de les intercepter; je les supplie de me faire connaître, afin de me donner l'occasion de les éviter, les déviations involontaires de ma part qu'ils croiraient condamnables. La morale publique ne saurait interdire le besoin et la consolation des sentiments domestiques. Or ce sont eux uniquement que je chercherai à satisfaire auprès de vous.

« Je viens de recevoir en Autriche l'asile que j'avais demandé dès que je me suis vu inquiété dans ma liberté. Je me rendrai à Lintz sitôt que ma santé, qui est déplorable, me permettra de pouvoir supporter la route. Les maux de tête que j'ai pris au Cap ne font qu'accroître, et demeurent fort inquiétants. Je vais faire usage des libres communications qui me sont permises désormais, pour obtenir des informations précises sur toutes les personnes qui peuvent vous être chères. Aujourd'hui je ne puis vous envoyer que ce que j'ai recueilli indirectement.

« Ma femme, qui par le plus grand des bonheurs éprouvait le refus de venir à Sainte-Hélène, précisément au moment où j'en sortais moi-même, et qui est venue me joindre sur les grands chemins, où j'étais colporté comme un ballot, retourne à Paris chercher mes autres enfants. Elle me mettra à même de vous donner quelques détails dans ma première lettre, touchant votre famille, celles de Montholon et de Gourgaud.

« J'ai pu m'assurer que Sa Majesté Marie-Louise se portait très bien à Parme, que son fils, à Schœnbrunn, y est resplendissant de santé et de beauté. La comtesse de Survilliers est retenue ici par une

santé très chancelante; elle reçoit de temps à autre des nouvelles de son mari, qui est bien en Amérique. Ses deux filles sont à merveille. L'aînée est une ressemblance frappante de l'auguste chef de la famille. La princesse Borghèse, Madame Mère, le prince de Canino, le cardinal Fesch, le prince Louis, sont à Rome et en bonne santé; le reste de la famille, la princesse Élisabeth, le comte de Montfort et la princesse Murat, sont dans différentes parties de l'Autriche. J'espère, avec le temps, pouvoir vous transmettre des détails plus directs et plus positifs. J'éprouve le plus vil regret de n'avoir pu débarquer et me fixer en Angleterre. Je suis privé d'exécuter immédiatement moi-même la recherche et l'envoi de tout ce que j'imaginerais propre à porter quelques légères distractions sur votre affreux rocher. C'est un devoir religieux que j'ai sollicité auprès des ministres britanniques, et que je solliciterai chaque jour de nouveau; ma constance ne désespérera jamais de les toucher sur ce point. Toutefois, quelque éloigné que je sois, je ne manquerai pas de remplir cet objet sacré à l'aide de quelque intermédiaire; seulement vous recevrez, plus tard et moins complets, les résultats de mes efforts et de mes soins.

« Soignez tous votre santé; vivez pour la consolation, la tendresse, le bonheur et les vœux de ceux qui vous admirent et vous aiment.

« J'ai reçu, en touchant à Douvres, une lettre de vous, du 22 juillet, et une de sir Hudson Lowe, du 29. Elles m'apprennent que vous avez reçu le peu de choses que j'avais adressées du Cap à Longwood, ce que je n'avais pas compris jusque-là; que vous avez reçu le titre éventuel que vous m'aviez

remis, et que je vous ai renvoyé, concernant l'argent que j'avais osé déposer aux pieds de l'Empereur en partant, et que j'avais été assez heureux de voir accepté. Sir Hudson Lowe m'apprend que tous les billets que je vous avais laissés à ce sujet ont été négociés. J'espère qu'on y aura fait strictement honneur. Je ne sais encore où j'en suis moi-même. Je n'ai pas eu jusqu'ici la possibilité d'écrire une ligne à mon agent à Londres, ni d'en recevoir aucune.

« Je regrette bien de n'avoir point en mon pouvoir et à ma disposition la relation des campagnes d'Italie. Cette époque éloignée, déjà étrangère à la politique de nos jours, a désormais tout le mérite de l'histoire. Elle est vivement désirée; la science et les contemporains la réclament. Je m'estimerais heureux qu'elle fût livrée à ma discrétion; et, dans le cas où vous m'obtiendriez cette faveur¹, je vais pourvoir au moyen d'en profiter sans retard, en demandant dès cet instant, à Londres, quelles seraient les formalités qu'on imposerait ici et là-bas, pour que ce manuscrit pût me parvenir. Je prierai qu'on veuille bien transmettre aussi la réponse qui me sera faite, à sir Hudson Lowe, afin que vous puissiez juger, de votre côté, si ce que l'on prescrirait vous semblerait convenable.

« A votre tour, mon cher général, écrivez-moi par toutes les occasions; mandez-moi toutes les commissions qui vous viendront à l'esprit, sérieuses et frivoles, aisées ou difficiles, n'importe.

¹ La réponse du comte Bertrand fut qu'on n'attendait qu'une occasion favorable pour m'envoyer ces Campagnes.

Dites-vous bien, répétez-vous sans cesse, que je ne vis que pour vous tous. Mon corps seul a quitté votre rocher.

« Le comte de LAS CASES. »

Du comte de Las Cases à M. de Goulburn, en lui adressant la précédente.

« Monsieur, j'apprends de ma femme l'extrême bonté avec laquelle vous aviez bien voulu, en différentes circonstances, lui transmettre, au nom de lord Bathurst, à Paris, des nouvelles de moi et de mon fils. Veuillez bien en recevoir mes remerciements et ma reconnaissance.

« Oserais-je (si comme je le comprends, vous vous trouvez sous lord Bathurst, à la tête de la direction des affaires de Sainte-Hélène) implorer de vous la faveur de me diriger sur certains points relatifs à la correspondance avec cet endroit.

« Oserais-je vous solliciter, au nom de tous les sentiments qui peuvent habiter dans un cœur humain et sensible, de seconder, d'accord avec vos propres règlements, mes religieuses intentions de chercher à porter quelque consolation et quelque adoucissement aux douleurs qu'on y éprouve.

« Oserais-je vous prier de m'obtenir de lord Bathurst, de savoir s'il me sera permis de faire parvenir à Longwood les livres, brochures, papiers publics et autres objets que je croirais y pouvoir être agréables : dans le cas de l'affirmative, vous priant, monsieur, de vouloir bien désigner vous-même la personne de confiance que vous voudriez, pour en faire la recherche et l'achat à Londres, ne

me réservant que d'en payer le montant à vos ordres.

« Oserais-je vous prier, si dans les lettres ouvertes que je vous adresserai pour Sainte-Hélène vous y aperceviez la moindre phrase douteuse qui pût vous inquiéter, de l'effacer vous-même de mon consentement, pour ne pas en gêner l'expédition, et avoir la bonté de m'en prévenir, pour que je ne retombe pas dans le même inconvénient.

« Vous pourrez lire, monsieur, dans la lettre que j'ai l'honneur de vous envoyer aujourd'hui pour Longwood, que j'y fais la demande d'un manuscrit (les *Campagnes d'Italie*) étranger à la politique du temps, mais précieux pour l'histoire et la science. Dans le cas où l'on voudrait bien me le confier de Longwood, pourrais-je obtenir de vous que vous voulussiez bien m'en faciliter le prompt envoi, en prescrivant dès cet instant à sir Hudson Lowe les formalités qu'il y aurait à remplir de part et d'autre pour qu'il pût me parvenir.

« Je sais, monsieur, qu'au milieu de tous vos embarras, ce que j'ose vous demander peut multiplier vos soins; toutefois, je ne désespère pas de les obtenir par la sainteté des motifs qui me portent à vous les demander. Je vous en aurai la plus vive et la plus sincère reconnaissance. C'est dans l'intention de me rendre le moins importun possible et de simplifier d'autant l'objet de mes désirs, que j'ai cru pouvoir m'adresser directement à vous, monsieur, au lieu de m'adresser à lord Bathurst; ce en quoi j'ose espérer que je n'ai rien fait d'inconvenable; ce serait fort innocemment et tout à fait contre mon gré.

« J'ai l'honneur d'être, etc.

« Le comte de LAS CASES. »

*Deuxième lettre du comte de Las Cases au général
comte Bertrand*

(Francfort, le 15 février 1818.)

« Me voilà fidèle à mon engagement ; je vous écris après un mois, et à pareil jour de ma première lettre. Je tiens à consacrer la même date, pour que vous soyez certain qu'elle ne vous manquera jamais. Toutefois, des parties de ma lettre seront peut-être plus fraîches que sa date, par la circonstance du silence de M^{me} de Las Cases, dont j'attendais chaque jour des nouvelles de Paris. Elle m'a quitté il y a près d'un mois. Elle devait aller voir tous vos parents, ainsi que ceux des généraux Gourgaud et Montholon. Je devais en recevoir les détails les plus circonstanciés. A mon grand étonnement, je n'en entends point parler ; et ne voulant pas retarder plus longtemps à vous écrire, je me vois réduit à renvoyer au mois prochain tous les détails que je suis bien sûr qu'elle aura été prendre avec autant de zèle et de soin que si c'était moi-même.

« J'ai la satisfaction de savoir que ma première lettre vous a été envoyée : je l'avais accompagnée d'une lettre d'envoi à M. Goulburn : je viens de recevoir sa réponse. Je me fais un vrai plaisir de reconnaître qu'elle est pleine d'attentions, d'égards et satisfaisante sur tous les points ; ce qui me donne l'espoir qu'il y avait le vice de ne pas s'entendre.

« On m'assure qu'on sera toujours prêt à vous transmettre mes lettres lorsqu'elles seront de même nature, et ne présenteront pas plus d'objections. On ajoute que, conformément à ma demande, on

vous transmettra les livres et pamphlets que je désignerai. On s'offre de se les procurer et d'en surveiller exactement l'envoi, se réservant de m'en envoyer de temps à autre le montant, pour être acquitté par moi. On me fait savoir que, s'il est agréable à l'Empereur de me confier les *Campagnes d'Italie*, sir Hudson Lowe reçoit des instructions pour les transmettre en Angleterre, d'où on me les fera remettre, dans les formes exprimées, de Longwood même, après en avoir pris la connaissance nécessaire. Enfin, l'on m'apprend que mes papiers saisis dans la Tamise m'ont été renvoyés sur-le-champ, et sans avoir été ouverts, que les fatalités seules peuvent m'en avoir privé jusqu'ici, ce qui en effet est encore de la sorte.

« J'espère donc qu'avec cette présente lettre vous recevrez déjà quelques publications. Malheureusement je suis loin et bien mal placé pour les choisir et les avoir dans toute leur nouveauté; mais je vais écrire à Londres pour tâcher de remédier à cet inconvénient. J'espère aussi, par la même occasion, pouvoir vous faire expédier bien des objets dont vous manquez ou qui pourraient vous être agréables, ou bien encore essentiels à la santé de l'Empereur.

« Sa Majesté Marie-Louise se porte à merveille et est toujours à Parme. Son fils, d'après les nouvelles de peu de jours, de quelqu'un qui l'avait vu à un bal d'enfants, était beau comme l'Amour, et faisait les délices de Vienne; ce sont ses propres expressions. Il danse avec fureur, et s'en acquitte à merveille.

« J'ai été, pour tous les membres de la famille de l'Empereur, un objet du plus tendre et du plus

touchant intérêt. Je me suis vu entouré, pressé de leurs offres et de leurs vœux. Je serai assez heureux pour vous transmettre de leurs nouvelles régulièrement tous les mois.

« Le prince Jérôme m'a fait dire que ses offres pour moi ne connaîtraient d'autres bornes que *l'impossible*. Il a recueilli près de lui le bon et vertueux Planat, qui, depuis notre séparation du *Bel-lérophon*, poussé de tourmente en tourmente, était menacé de périr sur la plage. La princesse Hortense me mande qu'elle a été bien persécutée; mais que si le motif de ses tourments avait été le tendre et respectueux dévouement qui remplissait son cœur, elle en était fière et heureuse.

« Toutes les fois que ma santé me le permet, je vais faire ma cour à la princesse Joseph, que sa mauvaise santé tient dans la retraite la plus absolue, et altée la plupart du temps. Nous parlons de Sainte-Hélène. Nos pensées traversent les mers; ce sont d'heureux instants pour nous. Ses filles sont à merveille. Son mari, d'après de très fraîches nouvelles, était en bonne santé. Il avait pris soin de deux domestiques de l'empereur Napoléon, dont le gouvernement anglais avait jugé à propos de diminuer l'établissement de Longwood.

« Le prince Lucien me donne des nouvelles de toute la famille réunie à Rome. Madame, M. le cardinal Fesch, la princesse Borghèse et le prince Louis se portent à merveille, et joignent leurs vœux et leurs prières pour la santé et la conservation de leur auguste parent. Pour le prince Lucien, il est heureux, dit-il à Rome : il vient d'établir avantageusement ses trois filles. Toutefois, son esprit et son cœur se dirigent sans cesse sur Sainte-

Hélène : il ne peut plus se faire à l'idée de voir son frère languir et mourir dans son exil : il me somme de lui dire, du fond de mon cœur, si l'Empereur serait aussi heureux de le voir, qu'il le serait lui-même de se présenter à lui; et il me charge, ce que j'exécute par le même courrier, de demander au gouvernement anglais s'il veut lui accorder de passer à Sainte-Hélène pour y demeurer deux années, ou toujours si son frère ne le renvoie, avec ou sans sa femme et ses enfants; sa femme lui disputant l'honneur de le suivre, s'engageant à ce que lui ou les siens ne contribuent à aucun accroissement quelconque de dépense, se soumettant à toutes les restrictions imposées à son frère, et offrant de se soumettre à toutes celles qu'on jugerait à propos de lui imposer personnellement avant son départ, ou après son retour.

« Mon cher général, je ne puis m'empêcher de revenir encore à vous prier de voir si l'Empereur daignerait me confier les *Campagnes d'Italie*; vous me ferez parvenir ensuite celles d'Égypte à leur tour. Ce sont deux trésors pour le monde savant et pour l'histoire, tout à fait étrangers à la politique du temps, par conséquent sans nulle objection. J'ai fait parvenir à Londres tous les remerciements de la comtesse Bertrand, pour les souvenirs gracieux qu'on avait bien voulu lui témoigner, et les attentions aimables qu'on avait eues pour ses enfants. Si j'avais pu demeurer en Angleterre, je me serais occupé, moi, sur les lieux, de chercher quelque chose qui pût être agréable à ces dames. De si loin, je n'ai que mes vœux. ils sont bien sincères pour elles et pour vous tous, mes chers compagnons. Le roc fatal ne sort point de mon cœur.

« Ma santé continue d'être bien mauvaise ; mes maux de tête s'aggravent journellement, les médecins ne savent qu'en dire. Que Dieu me la conserve pour le service et pour le bien de mon cœur ! Je vous embrasse tous bien tendrement. Pour vous autres, soignez votre santé, portez-vous bien, ce sera ma récompense, celle de vos amis, qui vous aiment comme moi.

« Le comte de LAS CASES. »

Lettre du comte de Las Cases à M. Goulburn, en lui adressant la précédente.

(Francfort-sur-le-Mein, le 4 mars 1818.)

« Monsieur, je reçois à l'instant votre lettre, la réponse satisfaisante qu'elle contient à tous les articles de la mienne, les procédés et l'obligeance personnels dont vous voulez bien me donner la preuve : j'en suis extrêmement touché et tout à fait reconnaissant.

« Je vous envoie une seconde lettre pour Longwood. Tout ce que vous me rappelez touchant les papiers de la campagne d'Italie, lorsque j'étais encore à Sainte-Hélène, est très juste. Veuillez bien faire agréer mes remerciements à lord Bathurst, pour les instructions qu'il fait adresser à sir Hudson Lowe, afin de me faciliter l'envoi de ces papiers, dans le cas où l'Empereur Napoléon daignerait trouver agréable de me les confier.

« Je vais écrire à Londres pour qu'on vous remette, monsieur, une note des livres et des publications que je désirerais que vous eussiez la bonté de transmettre à Longwood. Je suis trop loin des lieux pour pouvoir les choisir à temps. Dans

tous les cas, si les premières occasions étaient trop promptes pour que cette note vous fût remise, oserais-je vous prier d'expédier de vous-même les dernières brochures de MM de Pradt, Fiévée, Benjamin-Constant, Châteaubriant, celles sur le Concordat, etc., etc.? Voudriez-vous y joindre, de votre choix, ce que vous croirez de meilleur, de plus neuf, de plus recommandable dans vos publications? Auriez-vous la bonté d'abonner l'établissement de Longwood au *Journal du Commerce*, si toutefois, depuis mon départ, ils ne reçoivent déjà un journal français, comme aussi de vouloir bien l'abonner, de votre choix, à un de vos journaux de l'opposition. Le *Courrier* et le *Times* leur étaient communiqués, étant communs dans l'île. J'acquitterai ponctuellement la dépense que vous voudrez bien m'en adresser, vous priant seulement de ne pas en laisser monter les réclamations partielles trop haut, non plus que de les tirer sur moi à vue. Je n'ai point de fonds à ma disposition; ceux que j'avais été assez heureux d'offrir et de voir accepter ne me sont point encore remboursés. Je suis donc réduit à puiser dans la bourse d'autrui et d'un chacun : je suis le *mendiant de Bélisaire*.

« Encouragé par la grâce de votre réponse officielle, et dans l'espoir de rencontrer de plus en plus des dispositions officieuses, j'oserai étendre mes demandes jusqu'à vous prier de vouloir bien faire comprendre dans les envois à Longwood, des objets que j'ai crois agréables aux jouissances ou essentiels à la santé du prisonnier de Longwood. Auriez-vous la bonté de faire chercher quelques livres du meilleur café qu'il serait possible de trouver dans Londres, et une certaine quantité du

meilleur vin de Bordeaux existant? Je sais par expérience, pour ce dernier, qu'on pouvait s'en procurer sur les lieux, de la cave des propriétaires mêmes, du prix de six à sept francs, qui était supérieur à tout ce que le commerce laissait circuler. Je mettrais du prix à ce qu'il fût possible de se procurer quelque chose de la sorte Monsieur, dans toute la vérité de mon âme, en dehors de tout ressentiment et de toute humeur, je puis vous assurer qu'il n'arrivait que trop souvent que le vin présenté à Napoléon n'était pas supportable, et qu'il en était ainsi de la plupart des choses à son usage. Ce qui pourra vous aider à le comprendre, c'est de vouloir bien réfléchir que nous subsistions à Longwood, à l'*entreprise*. Votre gouvernement débourse les sommes, nul doute; mais vous connaissez assez les affaires pour savoir les inconvénients et les abus des fournitures. Ceci n'est pas un cri nouveau de ma part, c'est un épanchement. Du Cap, j'ai fait parvenir du vin de Constance; il a été trouvé très bon, a causé quelque plaisir. Voudriez-vous bien ordonner qu'on en fît un second envoi à mon compte. Un autre objet auquel je tiendrais beaucoup, serait de tâcher d'obtenir de nos huiles de Provence, sur les lieux mêmes, et ce qu'il y aurait de meilleur. On ne nous a jamais rien donné en ce genre qui ne fût tout à fait repoussant : on y sentait vivement la privation d'eau de Cologne, dont l'habitude ou la santé même demandait un grand usage.

« Monsieur, je sais que j'ose exprimer ici des détails tout à fait hors de votre sphère, je n'imagine pas même comment, avec la meilleure volonté, vous en pourriez venir à bout convenablement;

cependant, la seule humanité, les procédés, les égards les plus communs sembleraient donner droit à de pareilles indulgences. C'est pour obvier à tout, et satisfaire en même temps à tout, que je sollicitais si vivement, si ardemment la permission de me fixer sur vos rivages. Tout ce que j'ose vous indiquer ici eût été mon unique et ma constante occupation. Je l'eusse, du reste, rempli sans reproche; on eût pu s'en rapporter à moi; j'eusse été fidèle à tout ce que j'eusse promis. et quel inconvénient y eût-il eu à permettre des soins aussi innocents et aussi naturels? Quel nom n'a-t-on pas le droit de donner, au contraire, aux interdictions cruelles qu'on a prononcées. Pourrait-on les maintenir? Je désire et sollicite toujours un adoucissement en ma faveur, c'est-à-dire en faveur du bien. Je demeure à Francfort, comme si l'on ne m'avait pas encore délivré de mon surveillant; je ne sors guère davantage de ma chambre; j'eusse été de même à Londres.

« Monsieur, je vais terminer ma longue lettre en vous priant de mettre sous les yeux du ministre la demande que je viens d'être chargé de lui faire de la part du prince Lucien Bonaparte; savoir : de lui accorder de passer à Sainte-Hélène pour y demeurer deux années, avec ou sans sa femme et ses enfants; s'engageant à ce que lui et les siens ne contribuent à aucun accroissement quelconque de vos dépenses, se soumettant à toutes les restrictions imposées à son frère et offrant de se soumettre à toutes celles qu'on jugerait à propos de lui imposer personnellement, avant son départ, ou après son retour.

« Ce que vous avez la bonté de me dire relati-

vement à mes papiers saisis dans la Tamise, est le premier mot que j'en aie entendu depuis que j'en suis privé. Je viens de prier le ministre britannique ici de vouloir bien les réclamer à Berlin où ils paraissent oubliés. Je vous assure que j'en ai éprouvé et que j'en éprouve chaque jour de grandes privations et de véritables dommages.

« J'ai l'honneur d'être, monsieur, avec une parfaite considération, etc.

« Le comte de LAS CASES. »

Troisième lettre du comte de Las Cases au général comte Bertrand.

(Francfort, le 15 mars 1818.)

« Je trouve un certain plaisir, mon cher général, en vous écrivant ma troisième lettre, à penser que ma première doit être déjà fort près de vous. J'espère que ma seconde est déjà en route, bien que je ne sois pas assez heureux pour en avoir la certitude. On a dû vous expédier avec elle un bon nombre de publications, et je vais donner une petite note de quelques autres à envoyer avec la présente.

« Je reçois des nouvelles de ma femme, qui est à la veille de quitter Paris, pour venir avec mes enfants se fixer auprès de moi. Elle me mande avoir vu la famille de Gourgaud, et lui avoir donné sur lui et votre établissement tous les renseignements qu'elle avait recueillis de moi. Sa mère et sa sœur se portent très bien; elles le comblent de vœux et de tendresse. Votre famille, monsieur le grand-maréchal, était en province, et il y a long-

temps qu'on n'en avait point entendu parler. Quant aux parents de Montholon, M^{me} de Las Cases n'a pas été assez heureuse pour en rencontrer aucun. J'espère, dans ma première, pouvoir vous parler des vôtres, malgré leur éloignement de la capitale.

« Tous les membres de la famille de l'Empereur se portent très bien. J'ai eu des nouvelles de chacun d'eux depuis ma dernière, et j'en aurai chaque mois de manière à pouvoir vous en donner régulièrement. Tous le suivent de leurs vœux et ne vivent qu'en lui. La plupart étaient demeurés jusqu'à présent tout à fait privés de ses nouvelles. Le peu que j'ai pu leur en transmettre leur a été bien précieux et bien cher. Pour satisfaire à leur intérêt et à leur tendresse si naturelle, je vais prier le gouvernement anglais, lorsqu'il recevra des nouvelles de Sainte-Hélène, de vouloir bien laisser arriver jusqu'à moi l'état de la santé de l'Empereur : c'est une grâce que je solliciterai au nom de toute une nombreuse famille. J'espère qu'il ne la refusera pas au sentiment qui porte à la demander.

« Le prince Jérôme me fait l'honneur de me mander que les conditions imposées à sa correspondance, et son profond respect pour son frère, qu'il se plaît à reconnaître pour son second père, ont pu seuls le porter à se priver du bonheur de lui écrire lui-même, et de déposer à ses pieds toute son existence. Si la situation de l'Empereur ne se trouve pas améliorée l'année prochaine, il se propose de demander au gouvernement anglais la liberté de se rendre à Sainte-Hélène avec sa femme et son fils, ne pensant pas qu'à cette époque, son voyage puisse rencontrer aucune objection raisonnable. La reine, sa femme, à qui rien d'héroïque et

d'élevé ne saurait être étranger, partage les mêmes sentiments et forme les mêmes vœux.

« Le cardinal Fesch m'écrit, de son côté, au nom de Madame et au sien, me disant d'observer qu'étant les seuls à n'être point distraits par les liens de la propre famille, ni par la crainte de lui créer des inconvénients, je dois m'adresser à eux de préférence, pour tout ce qui pourrait concourir à adoucir en quoi que ce soit l'affreuse situation de l'Empereur.

« La comtesse de Survilliers, que j'ai l'honneur de voir très souvent, et dont les vœux voyagent vers Sainte-Hélène, est dans un très mauvais état de santé. Elle souffre beaucoup et donne même des inquiétudes. Les princesses, ses filles, sont à merveille.

« Je viens enfin de recevoir les papiers qui m'avaient été saisis dans la Tamise. Ils m'ont atteint après quatre mois de courses inutiles, et pour moi de privations journalières. La fatalité seule a dû créer ce retard à ma peine; car ils m'ont été rendus sans avoir été ouverts.

« Il me tarde bien de recevoir de vos nouvelles et toutes vos commissions. Malheureusement, la distance est si grande, et les communications si peu régulières, que je dois attendre encore longtemps. Demandez-moi tout ce que vous voudrez; jusque-là je suis réduit à deviner. Vous ne tarderez pas à recevoir la partie du *Moniteur* qui vous manque. J'écris aujourd'hui à ce sujet.

« Je viens enfin de recevoir des nouvelles de mon agent de Londres. Il me mande avoir fait honneur à tous mes billets, j'en suis heureux; mais il me mande avoir reçu de plus deux nouveaux

billets de vous, qu'il s'est vu dans la nécessité de refuser, faute de s'être trouvé prévenu ou autorisé de moi; je suis affligé de cette circonstance. Depuis que je vous avais quitté, je n'avais pu avoir de relation avec lui; je viens de lui répondre sur-le-champ, pour le charger d'y remédier autant qu'il pourrait en être en son pouvoir. Il ne me dit pas du reste ce que pouvaient être ces deux billets.

« Ma santé demeure toujours aussi mauvaise, si même elle n'empire beaucoup. Je m'en désespère d'autant plus que la saison devient très belle, et que cette circonstance n'apporte aucune amélioration à mon état. C'est ce qui me fait demeurer à Francfort, où je me trouve au centre d'un grand nombre d'eaux thermales, où les médecins vont m'envoyer

« Monsieur le grand-maréchal, recevez, pour vous et mes chers compagnons, l'expression de tous mes vœux et de tous mes sentiments; la colonie occupe et remplit ma vie. Soignez-vous tous, c'est le vœu de ceux qui vous aiment; chaque jour je le recueille pour vous autres. Il y a ici aux environs plusieurs des bannis; quelques-uns étaient de votre connaissance particulière. Ils vous aiment et vous vénèrent.

« Le comte de LAS CASES. »

Lettre du comte de Las Cases à M. Goulburn, en lui adressant la précédente.

(Francfort, le 27 mars 1818)

« Monsieur, j'ai l'honneur de vous adresser ma troisième lettre pour Sainte-Hélène. Je reçois à l'instant même les papiers qui m'avaient été saisis

à Douvres; ils me sont remis sans avoir été ouverts. Je suis reconnaissant de ce procédé. Il n'avait jamais été dans ma pensée de me refuser à leur communication; ma lettre à lord Sidmouth, publiée malheureusement à mon insu et contre mon gré, en fait foi. Je suis fâché que l'entêtement et le zèle mal entendu d'un agent subalterne aient créé cette circonstance, qui m'a valu quatre mois de peines et de privations journalières.

« Monsieur, je dois m'empresser de vous faire observer un fait qui m'a paru inexplicable, et qui peut-être vous aura échappé. Vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 12 février; votre lettre m'a été remise par le ministre de Sa Majesté Britannique en cette ville, le 28 du même mois, et le *Times* du 2 mars contient un article renfermant, à peu de chose près, le sens et même les paroles de votre lettre, que j'aurais fait connaître, dit-on. Or, comme je ne puis avoir fait parvenir à Londres cette circonstance en vingt-quatre heures, je n'ai pas besoin de me justifier à vos yeux de mon indiscretion; il me suffit de placer le fait sous vos yeux, et de l'abandonner à votre calcul¹, vous assurant

¹ Cette circonstance mérite d'être rapportée, sinon pour son importance, du moins pour son inexplicable singularité.

La lettre du secrétaire d'État, datée du 12 février, a été remise au comte de Las Cases, à Francfort, le 28 du même mois, par le ministre britannique en cette ville, et le *Times* du 2 mars, c'est-à-dire vingt-quatre heures après environ, contenait ce qui suit : « Une lettre particulière de Francfort-sur-le-Mein nous apprend que le comte de Las Cases y est traité avec la plus grande attention, qu'il s'y trouve sous la protection spéciale des ministres d'Autriche et d'Angleterre. Le comte a même dernièrement montré une lettre du sous-secrétaire d'État, dans laquelle, entre autres offres obligeantes, il est autorisé à envoyer, par l'intermédiaire du département des colonies, tous les livres,

que je mets trop de prix à ce que vous voulez bien me transmettre, pour lui donner la moindre publicité. C'est un égard que je dois à votre obligeance et à la considération que je vous porte.

« Monsieur, je vous prie d'abonner l'établissement de Longwood à la *Minerve française*, et de continuer d'y joindre les publications nouvelles, françaises et anglaises, que vous croiriez dignes de quelque intérêt.

« M. le cardinal Fesch m'écrit de Rome qu'il a fait deux fois l'offre de la collection du *Moniteur* pour l'établissement de Longwood. On a déjà à Sainte-Hélène jusqu'en 1807; il n'y manque plus que 1808 jusqu'à l'année présente. Si vous aviez quelque objection à y expédier ces portions offertes par M. le cardinal, vous prêteriez-vous à ce qu'elles remplaçassent du moins celles que vous voudriez bien choisir et y expédier vous-même? Le motif d'une économie nécessaire me porte à oser vous en faire la proposition.

pamphlets, journaux que le général Bonaparte pourrait demander. Cela suggère naturellement la question suivante. *Le gouvernement anglais considérerait-il le comte de Las Cases comme le chargé d'affaires de Napoléon en Europe?*

A présent, le fond de l'article relatif au sous-secrétaire d'État est exact et vrai, jusqu'à certaines expressions même. Le comte de Las Cases est sans doute exempt de se justifier de l'indiscrétion qui aurait propagé ses paroles en vingt-quatre heures de Francfort à Londres, et il faut, pour avoir rencontré si juste dans cet article, qu'on ait ouvert la dépêche du sous-secrétaire d'État dans sa route de Londres à Francfort, ou bien à Londres même; ou bien encore qu'on ait fouillé dans ses bureaux. Cela est sans réplique, et alors qui a pu le faire? Comment et pourquoi? Et quel peut être le but de l'article en question?

Ce n'est pas, du reste, le seul exemple que l'on ait eu de l'intime relation de certains articles de journaux avec la correspondance confidentielle de Longwood. On est prêt à les produire avec des preuves tout aussi incontestables.

« Monsieur, toute la famille de l'empereur Napoléon se réunit pour que je vous supplie, au nom des sentiments les plus naturels et les plus tendres, d'avoir l'extrême bonté de me faire parvenir l'état de la santé de leur auguste parent, toutes les fois que vous recevrez quelque chose d'officiel. C'est une grâce que nous vous demandons tous, et dont j'espère que votre cœur ne refusera pas de gratifier tant de personnes, qui en demeureront vivement reconnaissantes. Je sais, monsieur, que toutes les fois que j'ai l'honneur de vous écrire, ce sont de nouvelles importunités que je vous adresse, ou de nouveaux embarras que je vous crée ; mais je vous assure du fond de mon cœur que c'est contre mon gré, et que je m'estimerai heureux de pouvoir vous en débarrasser au prix de mes propres peines. Ceci me porte naturellement à vous demander, dans l'intention du bien et d'un avantage commun, si vous pouvez me dire, non dans votre capacité publique, mais comme homme privé, si je dois renoncer tout à fait à l'espoir d'aller un jour auprès de vous accomplir le ministère religieux auquel j'ai pieusement voué le reste de mes facultés et de ma vie. Si j'en pouvais concevoir la moindre espérance, j'en recommencerais demain la demande régulière à milord Bathurst ; mais si je dois y renoncer absolument, je me donnerai bien de garde d'une démarche qui ne pourrait avoir pour résultat que de ramener des observations et des plaintes amères, qu'il est dans mon caractère d'éviter autant que je le puis. J'ai l'honneur d'être, etc.

« Le comte de LAS CASES. »

Quatrième lettre du comte de Las Cases au général comte Bertrand.

(Francfort, 15 avril 1818)

« M^{me} de Las Cases a continué ses informations sur votre famille et celle de ces messieurs ; j'ai écrit moi-même directement ; mes lettres ont été remises par un valet de chambre à moi : j'ai appris que votre famille était bien et tranquille. La sœur du général Gourgaud m'a écrit directement une lettre extrêmement aimable, pleine de tendresse pour son frère. Quant à ma troisième tentative, bien que répétée, elle n'a produit qu'un silence absolu. Vous trouverez, monsieur le grand maréchal, mes détails bien stériles ; ce n'est pas ma faute, je vous mande tout ce que je peux : vous auriez tort de juger, par ma stérilité, de tous mes soins et de mes efforts incessants.

« Je continue à recevoir des nouvelles de tous les membres de la famille de l'Empereur. Ils sont tous bien dans leur santé. Son fils est toujours beau. L'Impératrice, me mande-t-on, est fort maigrie. J'ai vu dernièrement quelqu'un d'auprès la princesse Murat : il était spécialement chargé de me peindre ses tendres sollicitudes pour son auguste frère : son dévouement et ses vœux. Je viens de recevoir une lettre de la princesse Élisabeth, pleine des mêmes sentiments. Tous ne vivent que pour penser à celui qui leur tient de si près, qui les comble de bienfaits, et compose aujourd'hui l'ensemble de leurs sentiments. La princesse Élisabeth habite Trieste : elle me mande avoir écrit cinq fois à Sainte-Hélène. Le cardinal m'écrit, de son côté, que de Rome on y écrit fort souvent. On m'a ré-

pondu de Londres à la demande que j'avais faite, et dont je dois vous avoir parlé dans ma dernière, pour que le prince Lucien pût aller visiter son auguste frère. La réponse ne m'a pas paru assez claire pour que je vous l'envoie avant d'avoir demandé un nouvel éclaircissement. Le prince Jérôme, qui parlait de faire la même tentative l'année prochaine, n'a pu différer aussi longtemps une démarche dont le succès comblerait son cœur : il va s'adresser lui-même au prince-régent, pour qu'il lui soit permis, avec sa femme et son fils, d'entreprendre immédiatement ce voyage.

« Le cardinal me donne le plus grand détail de tous les membres de la famille établis à Rome. La princesse Hortense est tranquille à Augsbourg, où son frère vient la voir de temps à autre ; elle s'occupe de l'éducation de son second fils ; elle a eu l'ainé auprès d'elle pendant plusieurs mois : il a développé, durant ce court voyage, toutes les qualités qui honorent, attachent et intéressent. Il est retourné à Rome auprès de son père, qui s'est fixé dans cette ville.

« J'espère que ma première lettre vous est parvenue à l'heure qu'il est, et je compte les jours et les heures qui doivent m'apporter votre réponse, parce qu'alors je saurai plus particulièrement ce que je pourrai faire pour être agréable à chacun de vous tous. Dites-vous bien que je ne vis que pour cela, moi et les miens ; que la mort même ne saurait interrompre le cours de mes efforts à cet égard. Je me serai donné un successeur ; faites-moi donc connaître tous vos désirs. Rien ne sera impossible à mon zèle, à l'affection et au dévouement de ceux qui me secondent.

« On me répond de Londres, avec beaucoup de complaisance, sur tous les objets que j'indiquais pour vous être adressés. On m'assure qu'on va vous expédier les diverses brochures que j'ai indiquées. On vous abonne, me dit-on, au *Morning Chronicle* et au *Journal du Commerce*, celui de Paris que l'on m'a dit être le meilleur. Du reste, sur ce point comme sur tout autre, mandez-moi vos désirs. Dites tout ce qui pourrait faire plaisir à l'établissement.

« Quant à des provisions, vin, café, huile, etc., que je mentionnais dans ma lettre, on me répond qu'on venait de vous faire un envoi considérable, et de la meilleure qualité. On m'en envoie la liste. On ajoute que lord Holland en avait fait un de son côté, à la demande de la princesse Borghèse : on m'en envoie aussi la liste.

« Ma santé, malheureusement, est toujours aussi déplorable ; je ne vois aucun amendement ; les médecins me défendent absolument tout travail. Je vais aller prendre quelques eaux ; je vous manderai dans ma première, suivant les apparences, mon déplacement de Francfort. J'ai occasion de voir ici plusieurs des bannis qui ont trouvé un refuge temporaire dans cette ville ou dans les environs : on les flatte chaque jour de leur prochain rappel ; l'opinion le demande, leur écrit-on ; on pense que ce sera vers la fin de cette année que tous les Français auront le droit d'habiter la France. Les rigueurs exercées envers eux semblent, du reste, me demeurer tout à fait étrangères. M^{me} de Las Cases, à son retour à Paris, a reçu d'anciens amis beaucoup de conseils et d'offres à mon sujet. Ils se sont empressés, fort obligeam-

ment, d'offrir leurs démarches et leur crédit : mais elle a constamment répondu que je n'avais, à la rigueur, besoin de personne, et puis que je n'étais pas dans l'intention de mettre à l'épreuve la bienveillance de qui que ce fût ; que je me bannissais volontairement pour un saint et religieux ministère ; et en effet il ne sera plus de patrie pour moi, monsieur le grand-maréchal, tant que vous serez où vous êtes, et qu'il existera une seule chance pour que mes efforts, mon dévouement et mon zèle puissent vous amener quelque consolation utile ou agréable. Jusque-là je serai errant dans le monde : je promènerai partout, s'il le faut, mon atmosphère de douleur et de zèle. De votre côté, conservez-moi votre souvenir, donnez-moi la consolation d'imaginer que nos pensées se croisent et s'échangent quelquefois. De la patience et du courage, ce sont les vertus des héros : qui sait mieux que moi que ce sont celles de vous tous ? Adieu, je vous embrasse, etc.

« Le comte de LAS CASES »

« P. S. — J'écris pour qu'on vous envoie la *Minerve française*, ouvrage nouveau en grande recommandation, qui a succédé au *Mercure*, et la *Bibliothèque historique*, dont on parle aussi beaucoup.

« J'attends ma femme tous les jours ; sitôt qu'elle sera arrivé, je vais faire voyager mon fils ; il est d'âge à finir son éducation. Je veux qu'il tire profit de ses heureux commencements. Il désire que vous et M^{me} Bertrand receviez les expressions de sa reconnaissance pour les bontés que vous avez toujours eues pour lui. »

Lettre du comte de Las Cases à M. Goulburn, en lui adressant la précédente.

(Francfort-sur-le-Mein, le 26 avril 1818.)

« Monsieur, je vous remercie beaucoup, et avec une sincère reconnaissance, de l'exactitude avec laquelle vous voulez bien répondre à mes lettres, et des détails dans lesquels vous voulez bien entrer.

« J'espère qu'à l'heure qu'il est les diverses publications que vous me mentionnez seront parties pour Sainte-Hélène. Je vous prie de vouloir bien y joindre la *Minerve française*, tout ce qui a paru, et ce qui continuera à paraître de cet ouvrage ; de même pour la *Bibliothèque historique*. Et, une fois pour toutes, je vous prie de donner vos ordres à votre libraire ou correspondant, pour que vous puissiez comprendre dans les envois, et sans indication ultérieure de ma part, tout ce qui paraîtrait de remarquable, français et anglais, de quelque opinion que ce soit.

« Je vous remercie des informations que vous voulez bien me donner sur tous les approvisionnements qu'on vient d'expédier à Sainte-Hélène, et des deux listes (numéros 1 et 2) que vous avez eu la complaisance d'y joindre. J'oserai vous prier de vouloir bien comprendre, par la première occasion, quelques bouteilles de liqueurs de la Martinique, mais *réelles* : on trompe souvent sur cet objet. Vous me pardonneriez ce petit détail ; vous savez combien je m'estimerai heureux de vous l'éviter, en l'exécutant moi-même ; ce qui me conduit naturellement à vous dire combien j'attends avec impatience votre réponse à ma dernière lettre sur ce dernier objet.

« Vous m'informez, monsieur, que si le prince Lucien Bonaparte désire sortir d'Italie, il doit s'adresser à un des ambassadeurs des grands pouvoirs à Paris. Il me reste à vous prier de me laisser savoir si, l'ayant obtenu, il peut se flatter que votre gouvernement lui permette, d'après sa demande que j'ai eu l'honneur de vous transmettre, de se rendre à Sainte-Hélène.

« Agréez, monsieur, l'expression sincère de la haute considération, etc.

« Le comte de LAS CASES. »

Cinquième lettre du comte de Las Cases au général comte Bertrand.

(Francfort-sur-le-Mein, le 15 mai 1818.)

« Je ne vous écrirai, aujourd'hui, mon cher Bertrand, que pour être exact et fidèle à la date que je me suis invariablement prescrite chaque mois pour vous donner de mes nouvelles. Rien n'est changé dans ma situation, je ne pourrais que vous répéter mot à mot les mêmes choses renfermées dans ma dernière. J'espérais pouvoir vous expédier ma lettre d'un autre endroit ; mais des maux d'yeux très violents, qui sont venus accroître mes autres incommodités, m'ont empêché jusqu'à présent de me mettre en route pour quelques eaux thermales de l'Allemagne méridionale où je me rendrai pourtant sous peu de jours.

« J'ai la satisfaction d'apprendre que mes lettres précédentes vous ont été régulièrement expédiées, et que beaucoup de brochures sont parties. Je désire qu'elles vous soient un passe-temps. Malheureusement je vous approvisionne un peu en

aveugle ; les localités seront mon excuse, je fais de mon mieux : je suis si mal placé pour cela ! Un tel soin demanderait une capitale. L'on ne me permet pas d'habiter Londres, et je ne pourrais à Paris remplir mon objet. Le même éloignement m'empêche de songer à vous envoyer bien des petites choses dont je pourrais m'occuper moi-même si j'étais sur les lieux. J'avais eu la pensée de vous compléter un petit attirail de chimie ; mais j'y renonce, j'apprends qu'il vous serait inutile.

« Tous les parents de l'Empereur se portent bien et attendent avec impatience le cours régulier de vos lettres, dont ils ne doutent pas, quand vous aurez reçu ma première et connu ma résolution invariable de vous donner des leurs exactement tous les mois. Ma femme me rejoindra sous peu de jours, et pour ne plus me quitter, j'espère.

« Adieu, mon cher général, recevez mes vœux.

« Le comte de LAS CASES. »

Lettre du comte de Las Cases à M. Goulburn, en lui adressant la précédente.

(Francfort-sur-le-Mein, 19 mai 1818.)

« J'ai l'honneur de vous remercier de l'obligeance avec laquelle vous voulez bien me laisser connaître le départ de mes lettres pour Sainte-Hélène, ainsi que celui des brochures et journaux dont vous avez bien voulu les accompagner.

« Je suis fâché que vous ayez été dans le cas de garder le silence sur certains articles de ma dernière lettre. Ma discrétion saura interpréter ce silence. Je dois à l'obligeance personnelle que vous

m'avez montrée jusqu'ici de ne pas y revenir davantage.

« J'écris à M. le cardinal Fesch, d'après un article de votre lettre, qu'il peut adresser par la voie qu'il jugera la plus convenable, la suite des *Moniteurs*, à compter de 1808, à l'office de lord Bathurst à Londres; que Sa Seigneurie admet leur transmission à Sainte-Hélène.

« Monsieur, quant à l'article de votre lettre concernant la demande que j'avais eu l'honneur de vous faire d'un bulletin régulier de la santé de Napoléon, au nom et en faveur des membres de sa famille, qu'il me soit permis de vous prier de faire observer à milord Bathurst que toute la famille de l'empereur Napoléon n'est point à Rome, qu'il a une sœur et sa famille à Francfort, un frère et sa famille en Autriche, deux autres sœurs et leur famille aux environs de Vienne et à Trieste, sans compter d'autres encore, qui tous mettent le plus grand prix et regarderaient comme une véritable faveur pour leur cœur, que les sentiments qui ont porté lord Bathurst à donner des nouvelles régulières à Rome, le fissent condescendre à leur en laisser parvenir régulièrement aussi. Je n'ignorais pas la satisfaction qui avait été procurée jusqu'ici à la princesse Borghèse; mais cette satisfaction ne revenait pas de Rome sur tous les membres de la famille en Allemagne, où la route se trouvait alors beaucoup plus *circuiteuse* que celle que j'avais l'honneur de demander. Quelques titres et quelques droits que mon cœur me donnât peut-être à solliciter pour moi-même une part de ce bulletin, je saurai faire abnégation entière et me mettre tout à fait de côté; et ne doutant pas que la faveur ne fût

plus appréciée par ceux pour qui je la sollicite, si elle venait directement de lord Bathurst plutôt que de passer par mes mains, je solliciterai donc de nouveau et au nom de la comtesse de Survilliers (la princesse Joseph Bonaparte), qui réside en cette ville, d'avoir la bonté de lui faire parvenir régulièrement les mêmes nouvelles qu'il veut bien adresser à la princesse Borghèse à Rome. La comtesse de Survilliers se chargera de les communiquer à toute la famille en Allemagne.

« Monsieur, je viens d'apprendre, par les journaux, le retour inattendu du général Gourgaud. Cette diminution sensible auprès de Napoléon, cette privation nouvelle d'un serviteur de plus, me pénètre le cœur et me fait prendre le parti de vous prier de vouloir bien demander à lord Bathurst qu'il me soit permis de retourner à Sainte-Hélène, accompagné de ma famille. Cette intention et ce désir ne me quittèrent jamais, ainsi que Sa Seigneurie pourra s'en convaincre dans toute ma correspondance avec sir Hudson Lowe, au moment de quitter la colonie. Je ne pense pas qu'il fût nécessaire d'en demander l'agrément préalable à l'Empereur Napoléon, parce que j'ose me flatter que sa réponse ne saurait être douteuse. Toutefois, si lord Bathurst le jugeait nécessaire, je supplie Sa Seigneurie d'en faire la demande elle-même; elle pourra s'apercevoir que dans ma lettre à Longwood, je me suis abstenu de mentionner cette circonstance; des considérations de délicatesse que Sa Seigneurie saura apprécier, m'ont retenu. L'état déplorable de ma santé ne sera point un obstacle; j'ambitionne d'aller trouver un tombeau aux pieds de celui que je vénère, et aux soins duquel je trou-

verais doux de consacrer le dernier souffle de ma vie. Agréez, monsieur, l'expression de la parfaite considération, etc. Le comte de LAS CASES. »

Je me hâtai, à la réception des documents envoyés par le comte Bertrand, d'en expédier une copie à chacun des souverains à Aix-la-Chapelle. J'en pris occasion de renouveler mes instances : je les implorais pour qu'ils portassent du secours à l'illustre victime « Quelques jours encore, disais-je, et il ne serait plus temps ; le médecin qu'on venait de lui arracher (un Anglais) déclarait publiquement, dans Londres, qu'un plus long séjour sur ce roc insalubre allait donner la mort ; j'osais leur présenter que leur humanité, les sentiments de leur cœur seraient arrêtés peut-être par des dénégations formelles, mais quelles paroles contradictoires leur justice aurait-elle entendues ? Je leur demandais qu'il me fût permis d'arriver jusqu'à eux ; je sollicitais l'unique faveur de comparaître dans l'intérêt de cette cause sacrée ; me résignant, exprimais-je, si je ne prouvais la vérité des documents déposés à leurs pieds, à ce que ma honte et mon sang expiassent d'avoir osé vouloir leur en imposer. »

En même temps je ne perdais pas une occasion, un instant, une pensée qui aurait pu multiplier les chances de quelque succès. Je m'adressai à quiconque l'on m'apprenait avoir quelque influence sur le cœur des monarques. J'écrivis surtout à M. de La Harpe, cet instituteur de l'empereur Alexandre, si connu, si vénéré, que l'on m'avait dit être en cet instant auprès de lui à Aix-la-Chapelle.

« Monsieur, lui disais-je, on m'a fait parvenir, et l'on m'a assuré que vous aviez daigné prendre quelque intérêt à ma situation, à la constance et aux efforts du sentiment qui l'ont amenée, et qui la continuent. Ce mouvement généreux ne saurait m'étonner. Rien de ce qui est noble, grand, humain, philanthropique ne saurait, dans ma pensée, être étranger dans M. de La Harpe. Il est connu à tous par les doctrines qu'il a enseignées, et qu'il ne prenait qu'en lui-même.

« Monsieur, ce sera donc dans la persuasion de l'intérêt qui semble vous avoir touché que je m'adresserai à vous en toute confiance. On m'a assuré vous avoir communiqué les premiers papiers que j'adressai en Europe, touchant la sainte cause à laquelle j'ai voué jusqu'au dernier soupir de ma vie. J'ose prendre la liberté d'ajouter ici un petit supplément, dans l'espoir d'enrichir de motifs puissants les intentions, peut-être les efforts de votre bon cœur.

« J'avais une brochure d'observations sorties du roc même, et de la dictée de l'illustre victime; plus, la relation circonstanciée de ce qui s'était passé depuis notre départ de Paris, jusqu'au moment où j'ai été arraché de l'île fatale. Ces deux pièces, monsieur, vous seront remises à Aix-la-Chapelle. Vous trouverez ici les derniers détails qui me sont parvenus : ils vous prouveront que les mauvais traitements, les outrages, la barbarie ne font qu'accroître au lieu de diminuer; vous en serez touché, j'en suis sûr, et vous toucheriez *quiconque* il vous serait permis d'en entretenir. Qui sur la terre pourrait demeurer insensible à de tels faits, à un tel spectacle ! J'ajouterai que la victime

est attaquée du foie; que ce mal est promptement mortel dans le lieu et sous le climat auquel il est condamné. Il est digne de vous, monsieur, de remuer des vertus que vous avez créées. Le cœur que vous avez orné ne saurait vous être fermé. Vous avez trop bien implanté les idées du beau, du juste, du magnanime, pour que ces glorieuses qualités se refusent à une aussi méritoire et aussi glorieuse application; et quelle plus digne, plus noble, plus grande occasion se présenta jamais? Quelle que puisse être la situation d'esprit et de cœur de l'auguste source d'où on la sollicite, tout est gloire dans sa condescendance et sa sympathie. S'il se ressouvient d'une ancienne amitié, s'il aime encore, rien n'est plus doux, et jamais spectacle ne fut plus moral aux yeux des peuples. S'il hait, rien n'est plus grand, plus magnanime.

« Ce royal intérêt semble demeurer seul pour compléter son immortelle couronne. Sa belle histoire l'attend et le sollicite. Mais est-ce bien à moi à vous le dire? Qu'imaginerais-je de généreux qui vous fût nouveau, ainsi qu'à celui dont le caractère brille en effet et en toute justice dans les annales publiques, ou les actes privés de nos affaires et de nos temps?

« J'ai eu l'honneur d'écrire directement à ce sujet. Mais ma lettre aura-t-elle atteint l'auguste personne à laquelle j'avais osé l'adresser? Je vous en envoie une copie pour y remédier, s'il y avait occasion : elle vous exprimera mieux que je ne saurais vous le dire la nature de mes soins, celle de mes vœux, de mes efforts, de mes espérances. Vous y verrez que la politique est en dehors de toutes mes pensées; que l'humanité, la morale et

les affections du cœur sont tout ce qui m'anime, tout ce que je poursuis, tout ce que j'invoque. Ces sentiments sont faits pour être accueillis par vous, et pour être bien reçus de celui aux pieds duquel j'ai cherché à les faire parvenir. Je m'autoriserai des droits qu'ils doivent avoir sur votre cœur pour vous supplier de me faire parvenir ce que j'en dois espérer, ou de me guider dans une meilleure route, s'il y avait lieu, pour arriver à me faire entendre. Le respect m'empêche de profiter de la circonstance favorable pour chercher à m'approcher; mais si je venais à apprendre qu'il ne fût pas impossible d'être admis à une auguste présence, j'y traînerais avec joie et confiance ma débile et défaillante existence. Tout travail m'est interdit : les souffrances de ma tête ne me permettent aucune occupation suivie; et c'est mon plus douloureux tourment. Mon cœur est plein de sentiments et d'efforts qu'il me devient impossible de mettre en pratique.

« Daignez agréer, etc.

« Le comte de LAS CASES. »

Enfin, il n'est pas jusqu'aux talents étrangers que je ne cherche à stimuler, et dans le nombre des voix qui s'élevèrent alors, la brochure d'un célèbre publiciste allemand attira assez les attentions supérieures pour servir de prétexte à machiner les entraves à la liberté de presse.

Quoi qu'il en soit, le congrès se finit, et pas un mot ne sortit en faveur de Napoléon; en cette occasion ni dans aucune autre je n'eus jamais la moindre réponse à une seule de mes lettres; et s'il me fut insinué parfois quelque chose indirectement

et avec mystère, je dus m'en défier comme d'un piège tendu à ma personne, ce qui eût été peu, ou à ma cause, qui était tout pour moi.

Ainsi, tous mes efforts furent vains, tous mes vœux furent trompés, tous mes soins furent perdus... et on le laissa mourir!... Au fait, que pouvait auprès des souverains la vérité toute nue, sans l'entourage d'aucune adresse, ni l'alliance d'aucuns intérêts, contre les insinuations de méchants qui veillaient avec toute l'ardeur du fanatisme politique, celle des ressentiments privés et des appréhensions éventuelles? Ils firent si bien, que dans le conseil des rois la crainte l'emporta sans doute sur la générosité. Ils démontrèrent combien l'intérêt était universel et rendait la victime redoutable; et il est vrai de dire, à la gloire des sentiments généreux, que l'opinion s'était prononcée partout avec une grande chaleur, non moins en Allemagne qu'en tout autre pays, et peut-être qu'à la réflexion des hauts personnages qui en furent les témoins, cette opinion si bienveillante fit-elle beaucoup de mal à celui qu'elle voulait servir, comme s'il eût été dans la destinée de Napoléon que l'intérêt des Allemands lui devînt aussi funeste dans l'adversité, que leur animosité lui avait été fatale au temps de sa toute-puissance. Au nombre des efforts pour maintenir la hideuse captivité de Napoléon, on a été jusqu'à supposer aux ministres anglais une basse intrigue, une indigne déception : on a voulu que, pour raffermir les souverains ébranlés, ils eussent forgé tout exprès un prétendu complot d'évasion. On s'est fondé sur l'à-propos, l'éclat, la profusion avec laquelle l'arrivée du brick *le Musquito* fit répandre soudaine-

ment dans toute l'Europe cette nouvelle qui, une fois qu'elle eut produit l'effet attendu, celui de contre-balancer la faveur de l'opinion, n'a plus donné lieu à aucune mention ultérieure, à aucun détail, à aucune confirmation quelconque; conjecture injurieuse, imaginée sans doute, et dans laquelle les ministres anglais ne sont probablement coupables que d'avoir donné lieu de les en soupçonner, par les nombreux antécédents dans lesquels ils se sont dégradés en agissant contre Napoléon.

A mon chagrin vint se joindre encore la crainte de voir les anciennes vexations me relancer dans ma paisible solitude. Nous approchions du printemps de 1819; l'excellent grand-duc de Bade venait de mourir; ceux qui ne nous y aimèrent pas, devenus plus forts par la circonstance, me firent signifier, à l'insu du nouveau souverain peut-être, que j'eusse à sortir des états de Bade. L'ordre ne me fut donné que verbalement, et l'on me dit même que je ne le recevrais pas autrement. Le motif de mon éloignement, disait-on, était l'intention de vivre en bonne amitié avec la France, et la crainte que mon séjour ne lui fût désagréable : c'était à faire rire de pitié. Je dédaignai, du reste, de dire que le ministère français avait trouvé bon qu'on me laissât en repos; l'intolérance d'opinion eût trouvé un autre motif tout aussi ridicule. Celui chargé d'exécuter contre moi voulut bien m'accorder quelques jours de préparatifs; mais j'étais à peu près comme le philosophe grec qui portait tout sur sa personne, et je serais parti à l'instant de la notification même, si M^{me} de Las Cases ne se fût trouvée avec une fluxion de poitrine qui la menait en grand péril. J'assurai que je ne me donnerais

que le temps de la voir hors de danger ; et bien qu'on me donnât alors le conseil bienveillant de solliciter du gouvernement la permission de demeurer, je le dédaignai encore ; et, à peu de jours de là, je me mis en route pour Offenbach, où M^{me} de Las Cases devait venir me joindre dès qu'elle serait en état de voyager.

Si je me trouvais si heurté de ce traitement inattendu, c'est que j'avais déjà oublié tous ceux dont j'avais été accablé par les autorités anglaises, et que, depuis plus d'une année que j'étais sur le sol allemand, je n'étais plus fait à de pareilles formes, que j'étais gâté, au contraire, par la faveur, l'intérêt et les égards dont je m'étais vu partout l'objet, même de la part de ceux d'une opinion contraire ; et puis, c'est qu'en sortant de Manheim j'étais loin d'être embarrassé sur un nouveau domicile : des amis, dans leurs bienveillantes précautions, avaient parfois pressenti divers gouvernements voisins : j'étais assuré d'une réception favorable dans plusieurs. Un des princes auquel on s'était adressé à cet égard avait même répondu gaiement : « Oui, sans doute, qu'il soit reçu et bien traité. Loin de repousser un homme de ce caractère, un prince qui s'y connaîtrait devrait en faire vacciner ses courtisans. » Toutefois, en m'étendant ici avec autant de complaisance sur mes succès, je ne dois pas non plus déguiser mes échecs. Par-ci par-là j'attrapais bien aussi mes petites mortifications, tout ne saurait être roses ; et sans compter l'expulsion de Manheim, par exemple, dont il vient d'être question, on se scandalisait fort dans un autre lieu des égards qu'on montrait pour moi, étant, disait-on, un de ces misérables qui avaient arrêté le

roi de France à Varennes, et qui, plus tard, avaient fait peut-être pis encore. Dans un autre endroit, un baron, qui donnait une grande soirée, racontait à ses invités qu'il avait enfin vérifié ce qu'était ce comte, ce conseiller d'État de Napoléon dont l'arrivée avait fait tant de bruit dans la ville. Ce n'était, leur apprenait-il, que son cuisinier à Sainte-Hélène; et que n'ayant pas eu le moyen de le solder en le congédiant, il l'avait, pour s'acquitter, créé comte et conseiller d'État. Si le baron croyait ce qu'il disait, assurément c'était un bon homme, et s'il ne voulait que le faire croire à ses convives, il devait les reconnaître pour de bonnes gens. Ce qu'il y avait de plaisant, du reste, car il faut tout dire, c'est qu'en effet le cuisinier de Longwood avait passé il y avait peu de jours; et voilà pourtant comment naissent et croissent les anecdotes, les biographies de salon; et puis le diable ne les déracinerait plus.

Je pouvais rire de la méchanceté ou de la bêtise; leurs faits et leurs dires n'étaient que ridicules et grotesques, mais il se présenta une circonstance d'une haute nature qui eût pu m'affliger excessivement, si je ne savais combien l'erreur qui se presse autour des souverains peut altérer la justice de leurs jugements. On m'assura que quelqu'un, après le congrès d'Aix-la-Chapelle, se trouvant en mesure de toucher, vis-à-vis l'empereur Alexandre, l'affreuse situation de Napoléon, et s'étayant des récits authentiques produits par moi, ce prince avait répondu : « Il ne faut pas croire non plus tout ce que celui-là est venu nous débiter en Europe : c'est un intrigant. » Comme on peut pourtant tromper les princes, même les plus éclairés, ceux

qui se produisent davantage et qu'on aborde le plus ! A moins qu'il n'en fût avec celui-ci comme avec Napoléon, qui employait parfois des expressions fâcheuses avec des significations à lui, et nullement injurieuses. Ce qui pourtant ici semblerait difficile à raccommo-der. Par bonheur que j'ai déjà pour moi le temps, ce véritable creuset des caractères : des années se sont écoulées depuis, et l'opinion unanime, j'ose l'espérer, de tous ceux qui ont été à même de me connaître ou de me suivre, me justifierait assez d'une telle inculpation. Un intrigant ! moi, qui ai épuisé sur un roc toutes les vanités de ce monde ; moi, qui dans les nues de Longwood, ai vu toutes choses de si haut, qu'elles sont demeurées si petites à mes yeux ! Moi, auquel qui que ce soit sur la terre ne saurait plus aujourd'hui rien faire désirer ! Moi enfin qui, ne me regardant plus comme de ce monde, ne puis avoir et n'ai, en effet, d'autre ambition, tout au plus d'autre vœu que celui de Diogène : Qu'on ne me gêne pas dans ma part de soleil.

DEPUIS L'ARRIVÉE A OFFENBACH

JUSQU'AU RETOUR EN FRANCE

(Espace de plus de deux mois.)

Séjour à Offenbach. — Détails. — Arrivée de M^{me} de Montholon en Europe. — Voyage à Bruxelles. — Séjour à Liège, à Chaude-Fontaine, à Sohan, près Spa, à Anvers, à Malines. — Mort de Napoléon. — Retour en France. — Conclusion.

Offenbach est une jolie petite ville du grand-duché de Darmstadt, située sur le Mein, à deux

lieues de Francfort. Je m'étais établi, suivant ma coutume, dans une espèce de petit ermitage : il était sur le bord du fleuve, et à deux pas de la ville.

Mes maux de tête, sous leurs divers symptômes, ne m'avaient jamais quitté ; à Manheim, j'avais éprouvé des douleurs très aiguës. Au bout de quelque temps de séjour à Offenbach, mon incommodité prit assez subitement un caractère nouveau, insupportable, alarmant. C'est alors que commencèrent un malaise universel, une débilité croissante qui, interdisant l'emploi de toutes les facultés, amenaient le complet dégoût de la vie ; alors aussi commencèrent ce frémissement instantané sous mes pas et dans toute ma personne, ces éblouissements subits que j'eusse pu appeler le clignotement de l'existence. Combien de fois, dans cet état, et sans en rien témoigner, je me suis couché avec la pensée, j'ai presque dit l'espérance de ne plus me réveiller ! M^{me} de Las Cases, dans l'excès de son inquiétude, voulant que j'interrompisse toute espèce d'occupation quelconque, dont au fait j'étais absolument incapable, me supprima mes lettres, et écrivit à des parents de l'Empereur, pour les prévenir de ma véritable situation, et les engager à me nommer un successeur dans les soins que je m'étais créés. Déjà depuis longtemps, par précaution, moi-même je les avais priés de m'adjoindre quelqu'un dont c'eût été le bonheur et dont le choix eût été agréable à l'Empereur¹. Il était auprès de l'un d'eux : mais, par un motif ou par un autre, cela ne put se faire, et la nécessité me força

¹ Le colonel Planat, officier d'ordonnance, qui nous avait suivis jusqu'à Plymouth, et qui, sur les derniers temps, avait même obtenu l'autorisation de se rendre à Sainte-Hélène.

d'interrompre sans que rien fût pourvu pour y suppléer.

J'épuisai vivement tous les secours de la médecine, et si les soins domestiques, les tendres sollicitudes qui m'entouraient de toutes parts y eussent pu quelque chose, mon incommodité n'eût plus été qu'un bonheur, par la satisfaction de me les voir prodiguer : on aime à s'arrêter sur ce qui fut doux, et je ne saurais assurément mieux rendre tout le grand intérêt qu'on me portait, et la nature des récompenses que me valaient les sentiments que j'avais montrés, les efforts que j'avais tentés, qu'en disant que mon petit ermitage s'est vu honoré de la présence de trois reines, et, je crois, le même jour : deux se trouvaient déshuées, il est vrai ; mais en ce moment même, par l'élévation de leur âme, la simplicité de leurs manières, l'éclat de leurs autres qualités, elles n'en captivaient pas moins le respect universel autant qu'à l'époque de leur plus haute splendeur.

C'est à Offenbach que me fut adressée, dans sa marche pour Sainte-Hélène, la petite colonie que le cardinal Fesch y expédiait. elle se composait d'un aumônier, d'un chirurgien, d'un médecin, d'un valet de chambre, tous du choix du cardinal. A mon arrivée en Europe, je lui avais écrit être sûr que l'envoi d'un prêtre, capable aussi d'écrire sous la dictée et d'aider un peu au travail, serait fort agréable à l'Empereur, et j'avais employé son intermédiaire pour y intéresser la conscience du Saint-Père qui, en effet, l'exigeait des ministres anglais, lesquels s'y étaient refusés jusque-là, ou y avaient attaché des conditions inadmissibles. C'est aussi d'Offenbach que j'expédiai pour Longwood

deux charmants portraits : l'un du jeune Napoléon, peint d'après lui dans l'année même, et envoyé par le roi Jérôme; l'autre était celui de l'impératrice Joséphine par Sain, dont la reine Hortense faisait le sacrifice. Il était monté sur une magnifique boîte à thé en cristal. Ce choix du cristal était une précaution délicate de la reine, qui avait fait aussi exécuter la monture de manière à ce qu'il devint impossible de pouvoir soupçonner aucune supercherie d'écriture cachée. Le premier de ces deux portraits est parvenu : le valet de chambre de l'Empereur m'a dit, depuis, que Napoléon, en l'apercevant, s'en était saisi avec avidité et l'avait baisé. Moi, qui sais combien peu l'Empereur était démonstratif, je puis juger par là de toute l'étendue de sa satisfaction et de sa joie. Quant au portrait de l'impératrice Joséphine, il n'est jamais arrivé à Longwood, bien que, par un contraste assez singulier, on s'y soit trouvé, par suite de quelques mémoires, avoir acquitté les frais de douane de son entrée en Angleterre.

Vers la fin de l'été, M^{me} de Las Cases, par ordre des médecins, me traîna aux eaux de Schwalbach, où je fus pour tous un objet de commisération. J'en fus ramené sans en avoir obtenu aucun bénéfice; mais alors une circonstance ranima, pour un instant, mes forces et me fit quitter l'Allemagne.

Tout à coup j'apprends par les papiers publics le retour de M^{me} de Montholon en Europe : elle avait été, ainsi que moi, repoussée d'Angleterre et débarquée à Ostende. Je ne pus résister à aller chercher des détails authentiques dont j'étais privé depuis si longtemps. Je courus vers elle pour la rejoindre, soit qu'on lui permit de séjourner dans

le pays, soit qu'on la forçât, à mon exemple, de courir les grands chemins, et dans ce cas je pouvais lui être utile, j'avais de l'expérience.

Voyageant avec mystère, car je me rappelais trop bien tous les mauvais traitements reçus jadis dans les Pays-Bas, je joignis M^{me} la comtesse de Montholon à Bruxelles. Non seulement elle pouvait y demeurer, mais elle y avait été reçue avec des égards tout particuliers ; et un journal de l'endroit ayant annoncé qu'elle serait obligée de poursuivre sa route, un article semi-officiel avait réfuté cette nouvelle, et s'appuyant surtout de ce que les Pays-Bas étaient *la terre de l'hospitalité*. Il n'en fallut pas davantage ; la Belgique me paraissait presque la France ; au milieu des Belges, je me croyais parmi des compatriotes. J'écrivis donc à M^{me} de Las Cases notre bonne fortune, pour qu'elle se hâtât de venir me joindre ; et fuyant Bruxelles pour les mêmes motifs qui m'avaient fait sortir de Francfort, je choisis Liège, en souvenir du tendre accueil que j'y avais reçu lors de mon infortuné passage dix-huit mois auparavant, et je fus m'y établir, non sans appréhension de quelque malencontre nouvelle ; et j'avais tort ; car je dois dire avec vérité et reconnaissance que, durant près de deux ans et demi que j'ai parcouru le pays en toutes directions, sans aucune demande, aucune sollicitation, pas même d'avertissement préalable, ce pays jadis si funeste pour moi, fut toujours en effet depuis la terre de l'hospitalité ; n'ayant jamais eu à m'apercevoir d'aucune autorité quelconque, si ce n'est par la tranquillité, le repos dont je jouissais sous son ombre : l'influence, la malveillance étrangère avaient cessé.

C'est dans ce temps que mon fils demanda de nouveau, et pour son propre compte, de retourner à Longwood. J'ai la réponse de lord Bathurst qui s'y refuse. Plus tard, la princesse Pauline, qui venait d'obtenir de s'y rendre, m'écrivit pour me mander si mon fils voudrait l'y accompagner ; mais alors, hélas ! il n'était plus temps ! ..

Ni l'affection, ni les soins de mes amis à Liège, où je restai tout l'hiver ; ni le site agreste de Chaude-Fontaine, où je passai le printemps ; ni l'hospitalité généreuse du digne et bon propriétaire du charmant lieu de Justlanville, qui me força d'accepter pour l'été, à quelques pas de lui, la demeure de Sohan aux portes de Spa et de Verviers, ni la bienveillance de tous les siens, si nombreux, si bienfaisants, si considérés dans le pays, ne purent améliorer mon état ni fixer mon séjour : et pourtant il me serait difficile de rendre dignement la bienveillance extrême, les dispositions touchantes, l'esprit sympathique de toute la population de ces contrées si prospères, si riches, si florissantes sous le régime impérial, et demeurées si reconnaissantes. Combien de fois, dans mes promenades solitaires, les gens de la campagne, les artisans, se retournant après m'avoir croisé, ne se sont-ils pas écriés : *Vivent les bons amis et la fidélité !* Paroles douces qui remuaient le cœur. Combien de fois, si nous manquions de quelques légumes ou autres objets semblables, n'avons-nous pas été obligés, auprès des gens les plus pauvres, de les faire acheter sous le nom de quelque voisin, parce qu'à nous on ne voulait que les *donner* ! Que de traits de ce genre j'aurais à citer, et de bien d'autre nature encore ! M^{rs} j'abrège autant que je

puis, j'écris en courant; aussi bien je me sens embarrassé de me trouver seul en scène; et cependant je ne veux pas laisser de lacune; ceci doit être, de ma part, une espèce de compte rendu.

J'allai passer mon second hiver à Anvers avec des amis sincères que j'aime tendrement et que m'avait créés mon expédition de Flessingue dix ans auparavant; et au printemps je gagnai Malines sans aucun motif, seulement parce que je ne pouvais rester plus longtemps dans le même endroit. J'avais le besoin de changer; j'étais le malade qui s'agite et se retourne dans son lit, cherchant vainement les douceurs du sommeil. Deux fois, pendant nos deux années de la Belgique, M^{me} de Las Cases voulut me conduire dans le midi, et deux fois, au moment de l'exécution, des circonstances forcées vinrent nous arrêter; contretemps, au surplus, qui furent pour nous autant de véritables faveurs de la fortune. Sans le premier, nous nous serions trouvés engagés à une journée en dedans de la frontière, au moment même d'une catastrophe funeste et sanglante; et sans le second, nous serions arrivés à Nice précisément au moment de l'explosion constitutionnelle du Piémont; et nul doute que, dans les deux cas, et assez naturellement, nous n'eussions été soumis à des désagréments au moins passagers.

Cependant se tint le congrès de Laybach, et je ne pus résister à tenter de nouvelles sollicitations encore. J'adressai une nouvelle lettre à chacun des trois hauts souverains. Voici celle à l'empereur Alexandre :

« Sire, une nouvelle occasion solennelle se présente d'élever jusqu'à Votre Majesté d'humbles et

respectueux accents ; je la saisis de nouveau avec empressement.

« Je craindrai peu de me rendre importun : mon excuse et mon pardon sont dans la générosité de votre âme.

« Sire, rappeler en ce moment à votre attention et à celle de vos hauts alliés l'auguste captif que vous appelâtes longtemps votre frère et votre ami, chercher à détourner vos pensées et les leurs sur cette victime, dont la cruelle agonie m'est toujours présente, c'est, je le sais, faire entendre la cloche de la mort au milieu de la joie et des festins ; mais en cela, Sire, je crois, aux yeux de Votre Majesté même, remplir un honorable et pieux devoir, dont l'accomplissement me demeurerait toujours doux, quelque périlleux qu'il pût être !...

« Sire, réduit à un état d'infirmité et de faiblesse qui me permet à peine de lier quelques idées, je vais suivre l'instinct de mon cœur, au défaut des facultés de ma tête en me contentant de reproduire littéralement ici à Votre Majesté la note que j'osai lui adresser à Aix-la-Chapelle ; aussi bien, les circonstances étant demeurées les mêmes, rien n'ayant changé depuis à cet égard, que pourrais-je faire de mieux que de replacer sous les yeux de Votre Majesté le même tableau, les mêmes faits, les mêmes raisonnements, les mêmes vérités.

« Seulement, si, en dépit de ce que je semblais y affirmer alors, l'illustre victime, contre mon attente et celle de la faculté, respire encore ; si elle n'a pas déjà succombé, j'oserai observer à Votre Majesté que cette prolongation inespérée de sa vie, qui n'est pour elle que la continuité de son supplice, est peut-être pour Votre Majesté un bienfait

du ciel que la Providence ménage à votre cœur et à votre mémoire..... Ah! Sire, il en est donc temps encore!!!... Mais le moment précieux peut échapper à chaque instant à *toute votre puissance!* .. Et que seraient alors des regrets tardifs, impuissants, qui ne pourraient apaiser votre cœur, ou restituer à votre mémoire un acte magnanime, généreux, une nature de gloire la plus douce, la plus morale, la plus recommandable à la postérité, la mieux entendue peut-être dont vous eussiez pu embellir votre glorieuse vie? Je veux dire l'oubli des injures, le dédain des vengeances, les souvenirs de l'ancienne amitié, enfin le respect dû à la majesté royale, à *un oint du Seigneur!!!*

« Sire, depuis mon retour en Europe, séparé de la société des hommes, en proie à des souffrances désespérées puisées à Sainte-Hélène même, appartenant désormais et sans retour bien plus à l'autre vie qu'à celle-ci, j'élève dans ma retraite, chaque jour avec ardeur, mes mains vers le Tout-Puissant pour qu'il daigne toucher le cœur de Votre Majesté, et l'éclairer sur une portion si essentielle de ses intérêts et de sa gloire.

« Je suis, etc. Le comte de LAS CASES. »

Quelles prophéties que plusieurs de ces lignes! Hélas! elles étaient à peine sous les yeux des monarques, qu'il n'était plus!... Il avait cessé de vivre, de souffrir!... En ouvrant le *Moniteur*, je trouvai l'annonce fatale..... Bien qu'elle ne pût me surprendre, qu'elle fût depuis longtemps certaine à ma raison, je n'en demeurai pas moins frappé, saisi comme d'un événement inattendu, qui n'eût jamais dû arriver.....

Le lendemain je reçus une lettre de Londres, avec des détails circonstanciés, et les conjectures auxquelles certains de ces détails pouvaient donner matière; et cette lettre se terminait disant : « C'est le 5 mai, vers les six heures du soir, à l'instant même où le coup de canon annonçait le coucher du soleil, que sa grande âme a quitté la terre.. » Et ce que peuvent les rapprochements!... Près de Napoléon, et par son impulsion même, j'avais pris l'habitude de tenir registre de chacun de mes jours; ce qu'il regrettait fort, me répétait-il souvent, de n'avoir pas fait pour son propre compte : « Une ligne de ressouvenir, disait-il, seulement deux ou trois mots indicatifs. » Or, j'avais toujours continué depuis, et je courus, comme on se l' imagine, chercher avec empressement le 5 mai, pour savoir où j'étais, ce que je faisais, ce qui m'arrivait à l'instant fatal; et que trouvai-je? — *Orage subit; abri sous une grange; terrible éclat de tonnerre.* — C'est que me promenant, vers le soir, à cheval, dans la campagne, hors de Malines, et par un temps superbe, il survint tout à coup un de ces orages d'été, tellement fort, que je me vis forcé de me réfugier à cheval sous une grange, et là éclata un si violent coup de tonnerre, que je le crus tombé à mes côtés. Hélas! tout ce qui se passait ailleurs! si loin, au même moment!... La chose pourra paraître plus qu'étrange peut-être; mais peu de temps encore s'est écoulé, et il se trouve sans doute à Malines, ou dans les environs, des physiiciens, des météorologistes tenant compte de l'état du ciel : à eux de vérifier et de contredire.

Au bruit de la mort de Napoléon, on doit le dire, ce ne fut partout qu'un seul cri un même

sentiment, dans les rues, dans les boutiques, sur les places publiques ; les salons même témoignèrent quelque chose ; les cabinets seuls se montrèrent insensibles. Que dis-je, insensibles !... Mais après tout, c'était naturel : ils respiraient enfin à leur aise !...

Pendant sa vie, au temps de sa puissance, il avait été assailli de pamphlets et de libelles, à sa mort, on fut inondé tout à coup de productions à sa louange : contraste, du reste, qui repose un peu de tant de bassesses du cœur humain. Ce furent partout et de toutes parts des compositions en prose et en vers, des peintures, des portraits, des tableaux, des lithographies, et mille petits objets plus ou moins ingénieux constatant bien plus que ne saurait faire toute la pompe des rois, la sincérité, l'étendue, la vivacité des sentiments qu'il laissait après lui.

Un curé, sur les bords du Rhin, dont le lieu avait reçu quelque bien particulier de l'Empereur, rassembla ses paroissiens et les fit prier pour son ancien bienfaiteur.

Dans une grande ville de Belgique, un grand nombre de citoyens souscrivirent pour un service funèbre solennel, et s'ils s'en abstinrent, ce fut bien plus comme convenance de leur part, que par suite d'une interdiction supérieure. Alors se vérifièrent ces paroles que je lui avais souvent entendu répéter : « Avec le temps, rien ne sera beau, ne frappera l'attention comme de me rendre justice..... Je gagnerai chaque jour dans l'esprit des peuples..... Mon nom deviendra l'étoile de leurs droits, il sera l'expression de leurs regrets, etc., etc. »

Et toutes ces circonstances se sont vérifiées en

tout pays et partout. Un pair de la Grande-Bretagne, à peu de temps de là, disait en plein parlement : « Que les personnes même qui détestèrent ce grand homme ont reconnu que depuis dix siècles il n'avait point paru sur la terre un caractère plus extraordinaire. L'Europe entière, ajouta-t-il, a porté le deuil du héros; et ceux qui ont contribué à ce grand forfait sont voués au mépris des générations présentes aussi bien qu'à celui de la postérité¹. »

Deux professeurs allemands, soit qu'ils eussent toujours reconnu son vrai caractère, soit qu'ils fussent guéris, par l'expérience, de leurs préventions nationales, ont élevé un monument à sa mémoire, avec quelques inscriptions indiquant qu'avec lui tombe un voile funèbre sur les droits des peuples et la course ascendante de la civilisation.

Nos écrivains ont défendu sa mémoire, nos poètes l'ont célébrée, et de nos orateurs, dans la tribune législative, ont proclamé tout haut l'attachement qu'ils lui avaient porté, ou se sont honorés des distinctions qu'ils en avaient reçues.

Voilà des faits qui me sont connus, sans compter tant d'autres encore sans doute que j'ignore.

Il ne me restait plus désormais qu'à rentrer dans la patrie. Traversant la frontière, après cette seconde émigration, je ne pus m'empêcher de songer aux circonstances de mon retour lors de la première, et quelle différence de sentiments les distinguait ! Alors il me semblait à chaque pas marcher au milieu d'une population hostile : à

¹ Discours de lord Holland. *Pilote* du 3 août 1822.

présent, je ne croyais que rentrer dans la famille.

Bientôt je revis tous mes compagnons de Longwood ; et les embrassant, je ne pouvais me défendre d'une douloureuse réflexion. Nous nous retrouvions tous ; mais celui pour lequel nous avions couru sur ce roc fatal, celui-là seul y était demeuré, et je me rappelais qu'il nous l'avait dit ainsi, et tant d'autres choses encore !

J'appris de tous ces témoins oculaires les détails et les circonstances des mauvais traitements qui, depuis moi, avaient toujours été croissants, et je vis que les temps que j'avais connus n'avaient point été encore les moments les plus malheureux.

Je lus ses dernières volontés ; j'y trouvai mon nom trois et quatre fois, et de sa propre main !... Quelles émotions en moi ! Assurément, je n'avais pas besoin de cela pour ma récompense ; depuis longtemps je la portais au dedans de moi ; mais que ces souvenirs m'étaient chers et doux !... Combien ils m'étaient plus précieux que des millions ! Et toutefois il y joignait de grosses sommes sur ceux des siens qui lui tiennent de plus près et lui furent les plus chers. S'ils les acquittent jamais, tant mieux ; cela les intéresse désormais bien plus que moi... Je me serais complu, du reste, à ne me considérer, en quelque façon, que comme un dépositaire. J'ai même voulu prendre les devants ; mais il a fallu m'arrêter ; mes moyens ne me permettaient guère de faire des avances. Mon bonheur eût été grand de retirer quelques vétérans civils et militaires ; dans nos longues soirées, nous eussions souvent parlé de ses batailles, ou raconté de son cœur.....

Enfin, je reçus, grâce à l'entremise zélée d'un

des plus beaux caractères de la pairie anglaise, les papiers qui m'avaient été retenus à Sainte-Hélène, et sur lesquels, en dépit de toute la force des lois, je ne comptais plus. Dans la situation où je m'étais trouvé, avec les sentiments qu'elle m'avait laissés, je me crus dans l'obligation indispensable d'aider, puisque j'en avais quelques moyens, à faire mieux connaître celui qu'on avait tant méconnu ; et, en dépit de mon état, je me mis à l'ouvrage. Le ciel a béni mes efforts, en me permettant d'aller jusqu'au bout, et de terminer tant bien que mal ce que j'ai le bonheur de faire en cet instant. Si j'ai réussi à ramener des cœurs justes et droits, si j'ai détruit des préjugés, vaincu des préventions, j'ai atteint mon but le plus cher, le plus doux : ma mission est accomplie.

TESTAMENT DE NAPOLÉON

NAPOLÉON.

Cejourd'hui, 15 avril 1821, à Longwood, île de Sainte-Hélène. Ceci est mon testament, ou acte de ma dernière volonté.

I

1° Je meurs dans la religion apostolique et romaine, dans le sein de laquelle je suis né, il y a plus de cinquante ans.

2° Je désire que mes cendres reposent sur les bords de la Seine, au milieu de ce peuple français que j'ai tant aimé.

3° J'ai toujours eu à me louer de ma très chère épouse, Marie-Louise; je lui conserve jusqu'au dernier moment les plus tendres sentiments; je la prie de veiller pour garantir mon fils des embûches qui environnent encore son enfance.

4° Je recommande à mon fils de ne jamais oublier qu'il est né prince français, et de ne jamais se prêter à être un instrument entre les mains des triumvirs qui oppriment les peuples de l'Europe,

Il ne doit jamais combattre, ni nuire en aucune autre manière à la France; il doit adopter ma devise : *Tout pour le peuple français*.

5° Je meurs prématurément, assassiné par l'oligarchie anglaise et son sicaire; le peuple anglais ne tardera pas à me venger

6° Les deux issues si malheureuses des invasions de la France, lorsqu'elle avait encore tant de ressources, sont dues aux trahisons de Marmont, Augereau, Talleyrand et La Fayette. Je leur pardonne; puisse la postérité française leur pardonner comme moi !

7° Je remercie ma bonne et très excellente mère, le cardinal, mes frères Joseph, Lucien, Jérôme, Pauline, Caroline, Julie, Hortense, Catarine, Eugène, de l'intérêt qu'ils m'ont conservé; je pardonne à Louis le libelle qu'il a publié en 1820 : il est plein d'assertions fausses et de pièces falsifiées.

8° Je désavoue le *Manuscrit de Sainte-Hélène* et autres ouvrages sous le titre de Maximes, Sentences, etc., que l'on s'est plu à publier depuis six ans : ce ne sont pas là les règles qui ont dirigé ma vie. J'ai fait arrêter et juger le duc d'Enghien, parce que cela était nécessaire à la sûreté, à l'intérêt et à l'honneur du peuple français, lorsque .. entretenait, de son aveu, soixante assassins à Paris. Dans une semblable circonstance, j'agisrais encore de même.

II

1° Je lègue à mon fils les boîtes, ordres, et autres objets tels qu'argenterie, lit de camp, armes, selles, éperons, vases de ma chapelle, livres, linge qui a servi à mon corps et à mon

usage, conformément à l'état annexé, coté (A Je désire que ce faible legs lui soit cher, comme lui retraçant le souvenir d'un père dont l'univers l'entretiendra

2° Je lègue à lady Holland le camée antique que le pape Pie VI m'a donné à Tolentino.

3° Je lègue au comte Montholon deux millions de francs comme preuve de ma satisfaction des soins filiaux qu'il m'a rendus depuis six ans, et pour l'indemniser des pertes que son séjour à Sainte-Hélène lui a occasionnées.

4° Je lègue au comte Bertrand cinq cent mille francs.

5° Je lègue à Marchand, mon premier valet de chambre, quatre cent mille francs. Les services qu'il m'a rendus sont ceux d'un ami. Je désire qu'il épouse une veuve, sœur, ou fille d'un officier ou soldat de ma vieille garde.

6° *Idem*, à Saint-Denis, cent mille francs.

7° *Idem*, à Novarre (Noverraz), cent mille francs.

8° *Idem*, à Piéron, cent mille francs.

9° *Idem*, à Archambaud, cinquante mille francs.

10° *Idem*, à Coursot, vingt-cinq mille francs.

11° *Idem*, à Chandellier, vingt-cinq mille francs.

12° A l'abbé Vignali, cent mille francs. Je désire qu'il bâtit sa maison près de Ponte Nuovo di Rostino.

13° *Idem*, au comte de Las Cases, cent mille francs.

14° *Idem*, au comte de Lavalette, cent mille francs.

15° *Idem*, au chirurgien en chef Larrey, cent mille francs. C'est l'homme le plus vertueux que j'aie connu.

16° *Idem*, au général Brayer, cent mille francs

17° *Idem*, au général Lefèvre Desnouettes, cent mille francs.

18° *Idem*, au général Drouot, cent mille francs.

19° *Idem*, au général Cambronne, cent mille francs

20° *Idem*, aux enfants du général Mouton-Duvernety, cent mille francs.

21° *Idem*, aux enfants du brave Labédoyère, cent mille francs.

22° *Idem*, aux enfants du général Girard, tué à Ligny, cent mille francs.

23° *Idem*, aux enfants du général Chartrand, cent mille francs.

24° *Idem*, aux enfants du vertueux général Travot, cent mille francs.

25° *Idem*, au général Lallemant l'aîné, cent mille francs.

26° *Idem*, au comte Réal, cent mille francs.

27° *Idem*, à Costa de Bastelica en Corse, cent mille francs.

28° *Idem*, au général Clausel, cent mille francs.

29° *Idem*, au baron Menneval, cent mille francs.

30° *Idem*, à Arnault, auteur de *Marius*, cent mille francs.

31° *Idem*, au colonel Marbot, cent mille francs
Je l'engage à continuer à écrire pour la défense de la gloire des armées françaises, et à en confondre les calomniateurs et les apostats.

32° *Idem*, au baron Bignon, cent mille francs.
Je l'engage à écrire l'histoire de la diplomatie française de 1792 à 1815.

33° *Idem*, à Poggi di Talavo, cent mille francs.

34° *Idem*, au chirurgien Emmery, cent mille francs

35° Ces sommes seront prises sur les six millions que j'ai placés en partant de Paris en 1815, et sur les intérêts à raison de cinq pour cent depuis juillet 1815. Les comptes en seront arrêtés avec le banquier par les comtes Montholon, Bertrand et Marchand.

36° Tout ce que ce placement produira au delà de la somme de cinq millions six cent mille francs, dont il a été disposé ci-dessus, sera distribué en gratifications aux blessés de Waterloo, et aux officiers et soldats du bataillon de l'île d'Elbe, sur un état arrêté par Montholon, Bertrand, Drouot, Cambronne et le chirurgien Larrey

37° Ces legs, en cas de mort, seront payés aux veuves et enfants, et au défaut de ceux-ci, rentreront à la masse.

III

1° Mon domaine privé étant ma propriété, dont aucune loi française ne m'a privé, que je sache, le compte en sera demandé au baron de la Boullèrie, qui en est le trésorier; il doit se monter à plus de deux cents millions de francs; savoir : 1° Le portefeuille contenant les économies que j'ai, pendant quatorze ans, faites sur ma liste civile, lesquelles se sont élevées à plus de douze millions par an, si j'ai bonne mémoire; 2° le produit de ce portefeuille; 3° les meubles de mes palais, tels qu'ils étaient en 1814; les palais de Rome, Florence, Turin compris. Tous ces meubles ont été achetés des deniers des revenus de la liste civile ;

4° la liquidation de mes maisons du royaume d'Italie, tels qu'argent, argenterie, bijoux, meubles, écuries; les comptes en seront donnés par le prince Eugène et l'intendant de la couronne, Campagnoni.

NAPOLEON.

(Deuxième feuille.)

2° Je lègue mon domaine privé, moitié aux officiers et soldats qui restent de l'armée française, qui ont combattu depuis 1792 à 1815 pour la gloire et l'indépendance de la nation; la répartition en sera faite au prorata des appointements d'activité; moitié aux villes et campagnes d'Alsace, de Lorraine, de Franche-Comté, de Bourgogne, de l'Île-de-France, de Champagne, Forez, Dauphiné, qui auraient souffert par l'une ou l'autre invasion. Il sera de cette somme prélevé un million pour la ville de Brienne, et un million pour celle de Méry.

J'institue les comtes Montholon, Bertrand et Marchand mes exécuteurs testamentaires.

Ce présent testament, tout écrit de ma propre main, est signé et scellé de mes armes

NAPOLEON.

(Sceau.)

ÉTAT (A) JOINT A MON TESTAMENT

Longwood, île de Sainte-Hélène, ce 15 avril 1821.

I

1° Les vases sacrés qui ont servi à ma chapelle à Longwood.

2° Je charge l'abbé Vignali de les garder et de les remettre à mon fils quand il aura seize ans.

II

1° Mes armes; savoir : Mon épée, celle que je portais à Austerlitz, le sabre de Sobieski, mon poignard, mon glaive, mon couteau de chasse, mes deux paires de pistolets de Versailles.

2° Mon nécessaire d'or, celui qui m'a servi le matin d'Ulm, d'Austerlitz, d'Iéna, d'Eylau, de Friedland, de l'île de Lobau, de la Moskowa et de Montmirail; sous ce point de vue, je désire qu'il soit précieux à mon fils. (Le comte Bertrand en est dépositaire depuis 1814)

3° Je charge le comte Bertrand de soigner et conserver ces objets, et de les remettre à mon fils lorsqu'il aura seize ans.

III

1° Trois petites caisses d'acajou, contenant, la première, trente-trois tabatières ou bonbonnières; la deuxième, douze boîtes aux armes impériales, deux petites lunettes et quatre boîtes trouvées sur la table de Louis XVIII, aux Tuileries, le 20 mars 1815; la troisième, trois tabatières ornées de médailles d'argent, à l'usage de l'Empereur, et divers effets de toilette, conformément aux états numérotés I, II, III.

2° Mes lits de camp, dont j'ai fait usage dans toutes mes campagnes.

3° Ma lunette de guerre.

4° Mon nécessaire de toilette, un de chacun de mes uniformes, une douzaine de chemises, et un

objet complet de chacun de mes habillemens, et généralement de tout ce qui sert à ma toilette.

5° Mon lavabo.

6° Une petite pendule qui est dans ma chambre à coucher de Longwood.

7° Mes deux montres et la chaîne de cheveux de l'Impératrice.

8° Je charge Marchand, mon premier valet de chambre, de garder ces objets, et de les remettre à mon fils lorsqu'il aura seize ans.

IV

1° Mon médailler.

2° Mon argenterie et ma porcelaine de Sèvres dont j'ai fait usage à Sainte-Hélène (état *B* et *C.*)

3° Je charge le comte Montholon de garder ces objets, et de les remettre à mon fils quand il aura seize ans.

V

1° Mes trois selles et brides, mes éperons, qui m'ont servi à Sainte-Hélène.

2° Mes fusils de chasse au nombre de cinq.

3° Je charge mon chasseur Noverraz de garder ces objets et de les remettre à mon fils quand il aura seize ans.

VI

1° Quatre cents volumes choisis dans ma bibliothèque, parmi ceux qui ont le plus servi à mon usage.

2° Je charge Saint-Denis de les garder et de les remettre à mon fils quand il aura seize ans.

NAPOLEON.

ÉTAT (A).

1° Il ne sera vendu aucun des effets qui m'ont servi ; le surplus sera partagé entre mes exécuteurs testamentaires et mes frères.

2° Marchand conservera mes cheveux, et en fera faire un bracelet avec un petit cadenas en or, pour être envoyé à l'Impératrice Marie-Louise, à ma mère et à chacun de mes frères, sœurs, neveux, nièces, au cardinal, et un plus considérable pour mon fils.

3° Marchand enverra une de mes paires de boucles à souliers, en or, au prince Joseph

4° Une petite paire de boucles, en or, à jarretières, au prince Lucien.

5° Une boucle de col, en or, au prince Jérôme.

ÉTAT (A).

*Inventaire de mes effets que Marchand gardera
pour remettre à mon fils.*

1° Mon nécessaire d'argent, celui qui est sur ma table, garni de tous ses ustensiles, rasoirs, etc.

2° Mon réveille-matin ; c'est le réveille-matin de Frédéric II que j'ai pris à Potsdam (dans la boîte n° III).

3° Mes deux montres, avec la chaîne des cheveux de l'Impératrice, et une chaîne de mes cheveux pour l'autre montre. Marchand la fera faire à Paris.

4° Mes deux seaux (un de France, enfermé dans la boîte n° III).

5° La petite pendule dorée qui est actuellement dans ma chambre à coucher.

6° Mon lavabo, son pot à eau et son pied.

7° Mes tables de nuit, celles qui me servaient en France, et mon bidet de vermeil.

8° Mes deux lits de fer, mes matelas et mes couvertures, s'ils se peuvent conserver.

9° Mes trois flacons d'argent où l'on mettait mon eau-de-vie que portaient mes chasseurs en campagne.

10° Ma lunette de France.

11° Mes éperons (deux paires).

12° Trois boîtes d'acajou, n^{os} I, II, III, renfermant mes tabatières et autres objets.

13° Une cassolette en vermeil.

Linge de toilette.

6 chemises.

6 mouchoirs.

6 cravates.

6 serviettes.

6 paires de bas de soie.

4 cols noirs.

6 paires de chaussettes.

2 paires de draps de baliste.

2 taies d'oreillers.

2 robes de chambre.

2 pantalons de nuit.

1 paire de bretelles.

4 culottes-vestes de casimir blanc.

6 madras.

6 gilets de flanelle.

4 caleçons.

6 paires de guêtres.

1 petite boîte pleine de mon tabac.

1 boucle de col en or (Renfermée dans la petite boîte n° III.)

1 paire de boucles à jarretières en or. (Renfermée dans la petite boîte n° III.)

1 paire de boucles en or à souliers. (Renfermée dans la petite boîte n° III.)

Habillement.

1 uniforme de chasseur.

1 *dito* grenadier.

1 *dito* garde nationale.

2 chapeaux.

1 capote grise et verte.

1 manteau bleu (celui que j'avais à Marengo.)

1 zibeline pelisse verte.

2 paires de souliers.

2 paires de bottes.

1 paire de pantoufles.

6 ceinturons.

NAPOLEON.

ÉTAT (B).

*Inventaire des effets que j'ai laissés chez
M. le comte de Turenne.*

1 sabre de Sobieski. (C'est par erreur qu'il est porté sur l'état A ; c'est le sabre que l'Empereur portait à Aboukir, qui est entre les mains de M. le comte Bertrand.)

1 grand collier de la Légion d'honneur.

1 épée en vermeil.

1 glaive de consul.

- 1 épée en fer.
- 1 ceinturon de velours.
- 1 collier de la Toison d'Or.
- 1 petit nécessaire en acier.
- 1 veilleuse en argent.
- 1 poignée de sabre antique.
- 1 chapeau à la Henri IV et une toque, les dentelles de l'Empereur.
- 1 petit médailler.
- 2 tapis turcs.
- 2 manteaux de velours cramoisi brodés, avec vestes et culottes.

1° Je donne à mon fils le sabre de Sobieski.

Idem, le collier de la Légion
d'honneur.

Idem, l'épée en vermeil.

Idem, le glaive de consul.

Idem, l'épée en fer.

Idem, le collier de la Toison
d'Or.

Idem, le chapeau à la Henri IV
et la toque.

Idem, le nécessaire d'or pour
les dents, resté chez
le dentiste

2° A l'impératrice Marie-Louise, mes dentelles.

A Madame, la veilleuse en argent.

Au cardinal, le petit nécessaire en acier.

Au prince Eugène, le bougeoir en vermeil.

A la princesse Pauline, le petit médailler.

A la reine de Naples, un petit tapis turc.

A la reine Hortense, un petit tapis turc.

Au prince Jérôme, la poignée de sabre antique.

Au prince Joseph, un manteau brodé, veste et culotte.

Au prince Lucien, un manteau brodé, veste et culotte.

NAPOLEON.

Ce 24 avril 1821, Longwood

Ceci est mon codicille, ou acte de ma dernière volonté.

Sur les fonds remis en or à l'impératrice Marie-Louise, ma très chère et bien-aimée épouse, à Orléans, en 1814, elle reste me devoir deux millions, dont je dispose par le présent codicille, afin de récompenser mes plus fidèles serviteurs, que je recommande du reste à la protection de ma chère Marie-Louise.

1° Je recommande à l'Impératrice de faire restituer au comte Bertrand les trente mille francs de rente qu'il possède dans le duché de Parme, et sur le mont Napoléon de Milan ainsi que les arrérages échus.

2° Je lui fais la même recommandation pour le duc d'Istrie, la fille de Duroc, et autres de mes serviteurs qui me sont restés fidèles et qui me sont toujours chers ; elle les connaît.

3° Je lègue, sur les deux millions ci-dessus mentionnés, trois cent mille francs au comte Bertrand, sur lesquels il versera cent mille francs dans la caisse du trésorier, pour être employés, selon mes dispositions, à des legs de conscience.

4° Je lègue deux cent mille francs au comte Montholon, sur lesquels il versera cent mille francs

dans la caisse du trésorier, pour le même usage que ci-dessus.

5° *Idem*, deux cent mille francs au comte Las Cases, sur lesquels il versera cent mille francs dans la caisse du trésorier, pour le même usage que ci-dessus.

6° *Idem*, à Marchand, cent mille francs, sur lesquels il versera cinquante mille francs dans la caisse, pour le même usage que ci-dessus.

7° Au maire d'Ajaccio, au commencement de la Révolution, Jean-Jérôme Lévi, ou à sa veuve, enfants ou petits-enfants, cent mille francs.

8° A la fille de Duroc, cent mille francs.

9° Au fils de Bessièrès, duc d'Istrie, cent mille francs.

10° Au général Drouot, cent mille francs.

11° Au comte Lavalette, cent mille francs.

12° *Idem*, cent mille francs ; savoir :

Vingt-cinq mille francs à Piéron, mon maître-d'hôtel.

Vingt-cinq mille francs à Noverraz, mon chasseur.

Vingt-cinq mille francs à Saint-Denis, le garde de mes livres.

Vingt-cinq mille francs à Santini, mon ancien huissier.

13° *Idem*, cent mille francs ; savoir :

Quarante mille francs à Planat, mon officier d'ordonnance.

Vingt mille francs à Hébert, dernièrement concierge à Rambouillet, et qui était de ma chambre en Égypte.

Vingt mille francs à Lavigné, qui était dernièrement concierge d'une de mes écuries, et qui était mon piqueur en Égypte.

Vingt mille francs à Jeannet-Dervieux, qui était piqueur des écuries, et me servait en Égypte.

14° Deux cent mille francs seront distribués en aumône aux habitants de Brienne-le-Château qui ont le plus souffert.

Les trois cent mille francs restant seront distribués aux officiers et soldats du bataillon de ma garde de l'île d'Elbe, actuellement vivants, ou à leurs veuves ou enfants, au prorata des appointements, et selon l'état qui sera arrêté par mes exécuteurs testamentaires, les amputés ou blessés grièvement auront le double. L'état en sera arrêté par Larrey et Emmerly.

Ce codicille est écrit tout de ma propre main, signé et scellé de mes armes.

NAPOLEON.

Ce 24 avril 1821, Longwood.

Ceci est mon codicille, ou acte de ma dernière volonté.

Sur la liquidation de ma liste civile d'Italie, telle qu'argent, bijoux, argenterie, linge, meubles, écuries dont le vice-roi est dépositaire, et qui m'appartiennent, je dispose de deux millions que je lègue à mes plus fidèles serviteurs. J'espère que, sans s'autoriser d'aucune raison, mon fils Eugène Napoléon les acquittera fidèlement; il ne peut oublier les quarante millions de francs que je lui ai donnés, soit en Italie, soit par le partage de la succession de sa mère.

1° Sur ces deux millions, je lègue au comte Bertrand trois cent mille francs, dont il versera

cent mille francs dans la caisse du trésorier pour être employés, selon mes dispositions, à l'acquit de legs de conscience.

2° Au comte de Montholon, deux cent mille francs, dont il versera cent mille francs à la caisse, pour le même usage que ci-dessus.

3° Au comte Las Cases, deux cent mille francs, dont il versera cent mille francs à la caisse pour le même usage que ci-dessus.

4° A Marchand, cent mille francs, dont il versera cinquante mille francs à la caisse, pour le même usage que ci-dessus

5° Au comte Lavalette, cent mille francs.

6° Au général Hogendorf, Hollandais, mon aide de camp réfugié au Brésil, cent mille francs.

7° A mon aide de camp Corbineau, cinquante mille francs.

8° A mon aide de camp Caffarelli, cinquante mille francs.

9° A mon aide de camp Dejean, cinquante mille francs.

10° A Percy, chirurgien en chef à Waterloo, cinquante mille francs.

11° Cinquante mille francs, savoir :

Dix mille francs à Piéron, mon maître d'hôtel.

Dix mille francs à Saint-Denis, mon premier chasseur.

Dix mille francs à Noverraz.

Dix mille francs à Cursot, mon maître d'office.

Dix mille francs à Archambaud, mon piqueur.

12° Au baron Menneval, cinquante mille francs.

13° Au duc d'Istrie, fils de Bessières, cinquante mille francs.

14° A la fille de Duroc, cinquante mille francs.

15° Aux enfants de Labédoyère, cinquante mille francs.

16° Aux enfants de Mouton-Duvernct, cinquante mille francs.

17° Aux enfants du brave et vertueux général Travot, cinquante mille francs.

18° Aux enfants de Chartrand, cinquante mille francs.

19° Au général Cambronne, cinquante mille francs.

20° Au général Lefèvre-Desnouettes, cinquante mille francs.

21° Pour être répartis entre les proscrits qui errent en pays étrangers, Français, ou Italiens, ou Belges, ou Hollandais, ou Espagnols, ou des départemens du Rhin, sur ordonnances de mes exécuteurs testamentaires, cent mille francs.

22° Pour être répartis entre les amputés ou blessés grièvement de Ligny, Waterloo, encore vivants, sur des états dressés par mes exécuteurs testamentaires, auxquels seront adjoints Cambronne, Larrey, Percy et Emmery, il sera donné double à la garde, quadruple à ceux de l'île d'Elbe, deux cent mille francs.

Ce codicille est écrit entièrement de ma propre main, signé et scellé de mes armes.

NAPOLEON.

Ce 24 avril 1821, à Longwood.

*Ceci est un troisième codicille à mon testament
du 15 avril.*

1° Parmi les diamants de la couronne qui furent remis en 1814, il s'en trouvait pour cinq à six cent

mille francs qui n'en étaient pas, et faisaient partie de mon avoir particulier; on les fera rentrer pour acquitter mes legs.

2° J'avais chez le banquier Torlonia de Rome deux à trois cent mille francs en lettres de change, produits de mes revenus de l'île d'Elbe, depuis 1815; le sicur de la Perruse, quoiqu'il ne fût plus mon trésorier, et n'eût pas de caractère, a tiré à lui cette somme; on la lui fera restituer.

3° Je lègue au duc d'Istrie trois cent mille francs dont seulement cent mille francs reversibles à la veuve, si le duc était mort lors de l'exécution du legs. Je désire, si cela n'a aucun inconvénient, que le duc épouse la fille de Duroc.

4° Je lègue à la duchesse de Frioul, fille de Duroc, deux cent mille francs; si elle était morte avant l'exécution du legs, il ne sera rien donné à la mère.

5° Je lègue au général Rigaud, celui qui a été proscrit, cent mille francs

6° Je lègue à Boisnod, commissaire ordonnateur, cent mille francs.

7° Je lègue aux enfants du général Letort, tué dans la campagne de 1815, cent mille francs.

8° Ces huit cent mille francs de legs seront comme s'ils étaient portés à la suite de l'article 36 de mon testament, ce qui porterait à six millions quatre cent mille francs la somme des legs dont je dispose par mon testament, sans comprendre les donations faites par mon second codicille.

Ceci est écrit de ma propre main, signé et scellé de mes armes.

NAPOLÉON.

(Sceau.)

Au dos :

Ceci est mon troisième codicille à mon testament, tout entier écrit de ma main, signé et scellé de mes armes.

Sera ouvert le même jour et immédiatement après l'ouverture de mon testament.

NAPOLEON.

Ce 24 avril 1821, Longwood.

Ceci est un quatrième codicille à mon testament.

Par les dispositions que nous avons faites précédemment, nous n'avons pas rempli toutes nos obligations, ce qui nous a décidé à faire ce quatrième codicille.

1° Nous léguons au fils, ou petit-fils du baron Dutheil, lieutenant général d'artillerie, ancien seigneur de Saint-André, qui a commandé l'école d'Auxonne avant la Révolution, la somme de 100,000 (cent mille francs) comme souvenir de reconnaissance pour les soins que ce brave général a pris de nous, lorsque nous étions comme lieutenant et capitaine sous ses ordres.

2° *Idem*, au fils, ou petit-fils du général Dugommier, qui a commandé en chef l'armée de Toulon, la somme de cent mille francs (100,000); nous avons, sous ses ordres, dirigé ce siège, et commandé l'artillerie; c'est un témoignage de souvenir pour les marques d'estime, d'affection, et d'amitié que nous a données ce brave et intrépide général.

3° *Idem* Nous léguons cent mille francs (100,000) au fils ou petit-fils du député à la Convention,

Gasparin, représentant du peuple à l'armée de Toulon, pour avoir protégé et sanctionné de son autorité le plan que nous avons donné, qui a valu la prise de cette ville, qui était contraire à celui envoyé par le Comité de salut public. Gasparin nous a mis par sa protection à l'abri des persécutions de l'ignorance des états-majors qui commandaient l'armée avant l'arrivée de mon ami Dugommier.

4° *Idem*. Nous léguons cent mille francs (100,000) à la veuve, fils, ou petit-fils de notre aide de camp Muiron, tué à nos côtés à Arcole nous couvrant de son corps.

5° *Idem*, (10,000) dix mille francs au sous-officier Cantillon, qui a essuyé un procès comme prévenu d'avoir voulu assassiner lord Wellington, ce dont il a été déclaré innocent. Cantillon avait autant de droit d'assassiner cet oligarque, que celui-ci de m'envoyer pour périr sur le rocher de Sainte-Hélène. Wellington, qui a proposé cet attentat, cherchait à le justifier sur l'intérêt de la Grande-Bretagne. Cantillon, si vraiment il eût assassiné le lord, serait couvert, et aurait été justifié par les mêmes motifs, l'intérêt de la France, de se défaire d'un général qui d'ailleurs avait violé la capitulation de Paris, et par là s'était rendu responsable du sang des martyrs Ney, Labédoyère, etc., et du crime d'avoir dépouillé les Musées, contre le texte des traités.

6° Ces 410,000 francs (quatre cent dix mille francs) seront ajoutés aux six millions quatre cent mille francs dont nous avons disposé, et porteront nos legs à six millions huit cent dix mille francs ; ces quatre cent dix mille francs doivent être considérés comme faisant partie de notre testament, ar-

ticle 35, et suivre en tout le même sort que les autres legs.

7° Les neuf mille livres sterling que nous avons données au comte et à la comtesse Montholon, doivent, si elles ont été soldées, être déduites et portées en compte sur les legs que nous leur faisons par nos testaments; si elles n'ont pas été acquittées, nos billets seront annulés

8° Moyennant le legs fait par notre testament au comte Montholon, la pension de vingt mille francs accordée à sa femme est annulée; le comte de Montholon est chargé de la lui payer.

9° L'administration d'une pareille succession, jusqu'à son entière liquidation, exigeant des frais de bureau, de courses, de missions, de consultations, de plaidoiries, nous entendons que nos exécuteurs testamentaires retiendront trois pour cent sur tous les legs, soit sur les six millions huit cent mille francs, soit sur les sommes portées dans les codicilles, soit sur les deux cent millions de francs du domaine privé.

10° Les sommes provenant de ces retenues seront déposées dans les mains d'un trésorier, et dépensées sur mandat de nos exécuteurs testamentaires.

11° Si les sommes provenant desdites retenues n'étaient pas suffisantes pour pourvoir aux frais, il y sera pourvu aux dépens des trois exécuteurs testamentaires et du trésorier, chacun dans la proportion du legs que nous leur avons fait par notre testament et codicille.

12° Si les sommes provenant des susdites retenues sont au-dessus des besoins, le restant sera partagé entre nos trois exécuteurs testamentaires et le trésorier, dans le rapport de leurs legs respectifs.

13° Nous nommons le comte Las Cases, et à son défaut, son fils, et à son défaut, le général Drouot, trésorier.

Ce présent codicille est entièrement écrit de notre main, signé et scellé de nos armes.

NAPOLEON.

Première lettre. — A M. Laffitte.

Monsieur Laffitte, je vous ai remis en 1815, au moment de mon départ de Paris, une somme de près de six millions, dont vous m'avez donné un double reçu ; j'ai annulé un des reçus, et je charge le comte Montholon de vous présenter l'autre reçu, pour que vous ayez à lui remettre, après ma mort, ladite somme, avec les intérêts à raison de cinq pour cent, à dater du 1^{er} juillet 1815. en défalquant les paiements dont vous avez été chargé en vertu d'ordres de moi.

Je désire que la liquidation de votre compte soit arrêtée d'accord entre vous, le comte Montholon, le comte Bertrand, et le sieur Marchand, et, cette liquidation réglée, je vous donne, par la présente, décharge entière et absolue de ladite somme

Je vous ai également remis une boîte contenant mon médailler ; je vous prie de le remettre au comte Montholon

Cette lettre n'étant à autre fin, je prie Dieu, monsieur Laffitte, qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

NAPOLEON.

Longwood, Ile Sainte-Hélène, 25 avril.

Seconde lettre. — A M. le baron Laboullerie.

Longwood, île Sainte-Hélène, ce 26 avril 1821.

Monsieur le baron Laboullerie, trésorier de mon domaine privé, je vous prie d'en remettre le compte et le montant, après ma mort, au comte Montholon, que j'ai chargé de l'exécution de mon testament.

NAPOLEON.

FIN DU QUATRIÈME VOLUME.

TABLE

DES SOMMAIRES CONTENUS DANS LE QUATRIÈME VOLUME

CHAPITRE X (Suite)

Octobre 1816,

17. Louis XVI. — Marie-Antoinette. — M ^{me} Campan. — Léonard. — Princesse Lamballe.....	1
18. On nous enlève quatre des nôtres. — Premières années de l'Empereur	6
19. Romans de M ^{me} de Genlis.....	8
20. Estimation de la bibliothèque — La famille du grand- maréchal se rapproche de nous	9
21. Expédition de saint Louis en Égypte. — Nos femmes autours ; M ^{me} de Staël. — Les écrivains ennemis de Napoléon ne mordront que sur du granit.....	11
22 et 23. Soins des blessés aux armées ; le baron Larrey ; circonstance caractéristique.	14
24. L'Empereur accepte mes quatre mille louis.....	18
25. Tragédie d' <i>Euripide</i> dans son intégrité, commandée pour le théâtre de Saint-Cloud. — Maréchal Jourdan. — Sur la guerre de Russie ; vues et intentions de Napoléon. — Instructions officielles. — Notes de Napoléon.....	19
26. Fluxion violente. — Anecdotes intérieures et domes- tiques.....	39
27. Les souffrances continuent. — Immoralité, vice le plus funeste dans le souverain.....	41
28. L'Empereur toujours souffrant, manque de médica- ments. — Guerres d'Italie par Servan. — M ^{me} de Montesson.....	44
29. L'Empereur continue d'être très souffrant. — Circons- tances caractéristiques.....	46
30. Cinquième jour de réclusion. — Anecdote pour mé- moire non payé. — Sur l'impopularité.....	48
31. L'Empereur viole, dit-il, les règles de la médecine. — — Il a commandé toute sa vie. — C'est lui qui le premier nous appelle la <i>grande nation</i>	50

Résumé de juillet, août, septembre, octobre.

De l'ouvrage de M. O'Mara; procès qui lui est intenté en ce moment par sir Hudson Lowe. — Quelques mots en défense du *Mémorial*....

52

CHAPITRE XI

Novembre 1818.

1. Affaiblissement de l'Empereur. — Sa santé continue de s'altérer sensiblement. — Inquiétudes du médecin. — Nos prisonniers en Angleterre; les pontons, etc... 66
2. Anvers, grandes intentions de Napoléon à son égard; est une des causes de sa chute. — Généreux sentiments qui font refuser le traité de Châtillon. — Travaux maritimes; Cherbourg, etc. — Rapport officiel sur l'empire, en 1813. — Total des dépenses en travaux, sous Napoléon. 77
3. L'Empereur très souffrant; mélancolie. — Anecdotes de gaieté — Deux aides de camp. — Échauffourée du général Malet. 99
4. Continuation de souffrances et de reclusion. — État dû mourir à Moscou ou à Waterloo. — Éloge de sa famille. 104
5. La géographie, passion du moment. — Mon Atlas. — Lit de parade arrivé de Londres, vrai piège à rats. — Anecdotes apprises des Anglais; lettre de Sainte-Hélène. 107
6. Situation physique de la Russie, sa puissance politique; paroles remarquables. — Notice sur l'Inde anglaise. — Pitt et Fox. — Idées de l'économie politique: compagnies ou commerce libre. — Les créneaux contre les métiers, etc. — M. de Suffren. — Sentiments de l'Empereur pour la marine 113
7. Organisation impériale; préfets, auditeurs au Conseil d'État; motifs des gros appointements; intentions futures, etc., etc. 128
8. La Vendée; Charette. — Lamarque — Tragédies d'*Eschyle* et de *Sophocle*, etc. — Véritables tragédies chez les Romains. — La *Médée* de Sénèque; singularités 133
9. L'Empereur beaucoup mieux. — Lui, sauter! — M^{me} R... de Saint-J... d'A... — Les deux impératrices. — Dépenses de Joséphine; mécontentement de l'Empereur; anecdotes caractéristiques de l'Empereur.. 137
10. Guerre sur les grandes routes. — Dumouriez plus

audacieux que Napoléon. — Détails sur la princesse Charlotte de Galles, le prince Léopold de Saxe-Cobourg, etc.....	143
11. Divers objets bien importants. — Négociation d'Amiens; début du premier consul en diplomatie — De l'agglomération des peuples de l'Europe. — De la conquête de l'Espagne. — Danger de la Russie. — Bernadotte	147
12. L'Empereur a peu de confiance dans l'issue de 1815. — Thémistocle. — A un moment la pensée, dans la crise de 1814, de rétablir lui-même les Bourbons. — Ouvrage du baron Fain sur la crise de 1814 — Abdication de Fontainebleau; particularités. — Traité de Fontainebleau, etc., etc	160
13. L'épée du grand Frédéric — On espère que le lion s'endormira. — Nouvelles tracasseries du gouverneur; il m'enlève mon domestique. — Notre sort enviable dans nos misères. — Bonheur de l'avoir approché	192
14. Nouvelles occupations de l'Empereur. — Sur les grands capitaines, la guerre, etc., etc. — Ses idées sur diverses institutions pour le bien-être de la société. — Avocats. — Curés. — Autres objets	198
15. L'Empereur change de manière à nous affecter. — Le gouverneur nous environne de fortifications. — Terres de sir Hudson Lowe. — Général Lamarque — M ^{me} Récamier et un prince de Prusse.....	211
16. Les ministres anglais actuels, portraits. — Tous les ministères, autant de léproseries, honorables exceptions. — Sentiments de Napoléon pour ceux qui l'ont servi.....	215
17. Retour sur les généraux de l'armée d'Italie. — Le père d'un de ses aides de camp. — Ordures de Paris. — Roman abominable. — Sur les joueurs. — Famille La Rochefoucault, etc.....	228
18 et 19. Poniatowski, le vrai roi de Pologne. — Traits caractéristiques sur Napoléon Dires épars; notes perdues	233
20. Sur les difficultés de l'histoire. — Georges, Pichegru, Moreau, le duc d'Enghien	240
21 au 24. Visite clandestine du domestique qui m'avait été enlevé. — Ses offres. — Seconde visite — Troisième; je lui confie mystérieusement ma lettre au prince Lucien: cause de ma déportation.....	268
25. Mon enlèvement de Longwood.....	273
26 et 27. Visite officielle de mes papiers, etc.....	276
28 au 30. Ma translation à Balcombe's cottage.....	280

CHAPITRE XII

Décembre 1816.

1 ^{er} au 6. Je prends un parti; mes lettres à sir Hudson Lowe, etc.	284
7 au 9. Mes griefs personnels contre sir Hudson Lowe — Traits caractéristiques.....	295
10 au 15. La fameuse pièce clandestine. — Mon interrogatoire par sir Hudson Lowe. — Ma lettre au prince Lucien	298
16. Mes vives anxiétés. — Lettre de l'Empereur, vrai bonheur	330
17 au 19. Sur la lettre de l'Empereur — Réflexions. — Détails. — Nouvelles difficultés de sir Hudson Lowe	336
20 et 21. Décision officielle de ma déportation au Cap. — Mesures astucieuses et ridicules de sir Hudson Lowe. — Lettres.	342
22 et 23. Continuation de correspondance. — Le gouverneur déconcerté par ma résolution finale	348
24. Départ de Balcomb's cottage; translation à la ville ..	355
25 au 28. Séjour au château du gouvernement, meilleurs procédés, détails, etc., etc.	356
29. Paroles de l'Empereur — Adieux du grand maréchal ..	358
30. Derniers adieux. — Scellé des papiers. — Départ. .	361

TRAVERSÉE DE SAINTE-HELENE AU CAP

31. Traversée. — Les griefs de Longwood. — Détails, etc.	368
Exposé de nos griefs à Longwood.....	371

CHAPITRE XIII

SÉJOUR AU CAP DE BONNE-ESPÉRANCE

Janvier 1817.

19 au 28. Mon emprisonnement au vieux château. — Détails, etc.....	414
Lettre à lord Castlereagh, renformant celle adressée au prince régent	418
Lettre au prince-régent d'Angleterre.....	421
29. Translation à Newlands, maison de campagne des gouverneurs. Détails, etc.....	433

Avril 1817.

6. Séjour à Tygerberg; le nom de Napoléon familier au désert. — Manuscrit de Sainte-Hélène; détails, etc.	443
--	-----

TRAVERSÉE EN EUROPE

Avril 1817.

20. Appareillage du Cap. — Traversée. — Mouillage en Angleterre.....	456
--	-----

VOYAGE DE LA TAMISE A FRANCFORT

Novembre 1817.

16. On m'interdit l'Angleterre. — Déportation à Ostende. — Persécutions en Belgique, en Prusse, etc ; douces compensations. — Arrivée à Francfort.....	468
--	-----

CHAPITRE XIV

SÉJOUR EN ALLEMAGNE

Séjour à Francfort. — Mes efforts pour adoucir la situation de Longwood ; lettres à Marie-Louise, aux souverains alliés. — Ma lettre à lord Bathurst. — Pétition au Parlement d'Angleterre. — Relations avec les divers membres de la famille de l'Empereur. — Mesures pour pouvoir aux besoins de Longwood, détails, etc. — Voyage aux eaux de Bade. — Séjour à Mannheim ; motifs de ce choix. — Congrès d'Aix-la-Chapelle ; mes efforts ; détails — Lettre de Madame Mère, etc. — Note aux Souverains. — Nouveaux documents officiels reçus de Longwood et adressés aux souverains. — Lettres du comte Las Cases au comte Bertrand et au sous-secrétaire d'Etat Goulburn. — Nouveaux efforts ; détails, etc. — État de l'opinion. — Arrivée du brick <i>le Musquito</i> — Dernière vexation ; le ministère badois me fait sortir de Mannheim ; détails, etc. — Retraite à Offenbach.....	488
Lettre à Marie-Louise, écrite du cap de Bonne-Espérance et expédiée d'Europe.....	492
Lettre au prince de Metternich, renfermant la précédente.	494
Lettre à S. M. l'empereur de Russie	497
Lettre du comte de Las Cases à lord Bathurst	502
Pétition au Parlement d'Angleterre	520
A l'impératrice Marie-Louise.....	550
Madame Mère aux souverains alliés, à Aix-la-Chapelle...	551

Octobre 1818.

Note adressée aux Souverains alliés, en congrès à Aix-la-Chapelle.....	552
Lettre à S. M. l'empereur d'Autriche.....	557

A lord Castlereagh	559
Lettre du comte de Las Cases à lord Liverpool.....	564
Lettre du comte Bertrand au comte de Las Cases....	567
Premier envoi de livres contenus dans une caisse remise le 12 mars 1818.....	578
Deuxième envoi reçu le 28 mars 1818..	579
Première apostille écrite par l'Empereur au dos de la lettre de sir Hudson Lowe, datée du 18 novembre 1817.	574
Seconde apostille écrite en marge de la lettre de sir Tho- mas Reade au comte Bertrand, du 25 avril 1818.	580
Pièce A. — Protestation adressée au gouverneur, le 22 juil- let 1818.....	582
Pièce B — Au gouverneur sir Hudson Lowe	582
Pièce C. — Du gouverneur au comte Montholon	583
Pièce D. — Du comte Montholon au gouverneur.....	584
Lettre du comte Bertrand à son Éminence le cardinal Fesch.	585
Première lettre du comte de Las Cases au général comte Bertrand.....	587
Du comte de Las Cases à M. de Goulburn, on lui adressant la précédente.....	592
Deuxième lettre du comte de Las Cases au général comte Bertrand.....	594
Lettre du comte de Las Cases à M. Goulburn, on lui adres- sant la précédente.....	598
Troisième lettre du général de Las Cases au général comte Bertrand.....	602
Lettre du comte de Las Cases à M. Goulburn, on lui adres- sant la précédente.....	605
Quatrième lettre du comte de Las Cases au général comte Bertrand.....	609
Lettre du comte de Las Cases à M. Goulburn, on lui adres- sant la précédente	613
Cinquième lettre du comte de Las Cases au général comte Bertrand.....	614
Lettre du comte de Las Cases à M. Goulburn, on lui adres- sant la précédente.....	615
 DEPUIS L'ARRIVÉE A OFFENBACH JUSQU'AU RETOUR EN FRANCE	
Séjour à Offenbach. — Détails. — Arrivée de M ^{me} de Mon- tholon en Europe. — Voyage à Bruxelles. — Séjour à Liège, à Chaudfontaine, à Sohan, près Spa, à Anvers, à Malines. — Mort de Napoléon. — Retour en France.	
— Conclusion.....	626
TESTAMENT DE NAPOLEON.....	640

